PUBLICATIONS DE LA SORBONNE
Université de Paris I - Panthéon-Sorbonne
Série BYZANTINA SORBONENSIA - 9

CENTRE DE RECHERCHES D'HISTOIRE
ET DE CIVILISATION BYZANTINES

POUVOIR ET CONTESTATIONS

À BYZANCE (963-1210)

PAR

Jean-Claude CHEYNET

Prix Charles et Marguerite Diehl 1991
de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

Ouvrage publié avec le concours
du Centre National de la Recherche Scientifique
et du «Legs Malandrino».

1996
1, rue Victor-Cousin 75231 Paris Cedex 05

DANS LA MÊME COLLECTION

1. Jean-François VANNIER, *Familles byzantines: les Argyroi* (*IXe-XIe siècles*), 1975.

2. Michel KAPLAN, *Les propriétés de la Couronne et de l'Église dans l'Empire byzantin* (*V^e-VIe siècles*), 1976.

3. *Geographica byzantina* sous la direction d'Hélène AHRWEILER, 1981.

4. *Philadelphie et autres études* sous la direction d'Hélène AHRWEILER, 1984.

5. Jean-Claude CHEYNET, Jean-François VANNIER, *Études prosopographiques*, 1986.

6. *Les Italiens à Byzance. Édition et présentation de documents* par Michel BALARD, Angeliki E. LAIOU, Catherine OTTEN-FROUX, 1987.

7. *Géographie historique du monde méditerranéen* sous la direction d'Hélène AHRWEILER, 1988.

8. Élisabeth MALAMUT, *Les îles de l'Empire byzantin* (*VIIIe-XIIe siècles*), 1988.

9. Jean-Claude CHEYNET, *Pouvoir et contestations à Byzance* (*963-1210*), 1990.

10. Michel KAPLAN, *Les hommes et la terre à Byzance du VIe au XIe siècle. Propriété et exploitation du sol*, 1992.

11. *Les saints et leur sanctuaire à Byzance. Textes, images et monuments.* Publié par Catherine JOLIVET-LÉVY, Michel KAPLAN, Jean-Pierre SODINI, 1993.

12. *L'Arménie et Byzance. Histoire et culture*, 1996.

13. Grégoire ANTIOCHOS, *Éloge du patriarche Basile Kamatèros. Texte, traduction, commentaire* suivis d'une *Analyse des œuvres de Grégoire Antiochos* par Marina LOUKAKI, 1996.

Réimpression 1996
ISBN : 2-85944-168-5

Illustration de la couverture : les Constantinopolitains assiègent l'empereur Michel V le Calfat dans son palais. Manuscrit de la *Chronique* de Skylitzès, *Matritensis graecus* 26-2, fol. 220 v (photographie : Biblioteca Nacional, Madrid).

A Catherine

PRÉFACE

C'est avec une étude sur la composition ethnique de l'armée byzantine que J.-Cl. Cheynet, il y a plus de vingt ans, a fait son entrée dans le monde compliqué de Byzance. Ce fut la meilleure introduction pour comprendre l'armature d'un Empire dont l'unité politico-militaire est issue de la pluralité des traditions et des aspirations de ses populations.

C'est avec une oeuvre accomplie, consacrée à l'étude des faits et des comportements qui sous-tendent l'organisation de la société byzantine, que J.-Cl. Cheynet se présente aujourd'hui comme un des meilleurs connaisseurs des rouages du monde byzantin. Grâce à son administration savante et efficace, Byzance a su réguler les structures de son Empire, à travers les vicissitudes du sort ; la résistance de cette armature lui a assuré sa durée et son apparente absence d'évolution.

On l'a souvent souligné, Byzance puisa inlassablement ses forces dans un passé magnifié - les "patria"- et forgea ses certitudes sur la force de la tradition. Ainsi, pendant plus de mille ans, l'Empire Romain Chrétien d'Orient n'a pratiquement pas connu de révolutions susceptibles de menacer son régime ou simplement les fondements de sa société. Légataire et héritière de la Rome impériale devenue chrétienne, Byzance exalta l'idéologie qui lui garantissait au nom du Christ et devant le monde l'éternité de son être. Bouleverser l'ordre byzantin équivalait alors à contester son archétype, l'ordre divin, puisque l'empereur, délégué du Christ sur terre, gouvernait un monde placé sous la protection divine. Byzance s'est adaptée aux temps nouveaux, mais ne s'est jamais écartée du principe fondateur de l'Empire "aimé du Christ" ; elle a connu des réformes, mais ignoré les révolutions : les rivalités de personnes n'ont pas porté atteinte au modèle impérial.

"Pouvoir et contestations dans l'Empire byzantin" est né de l'apparente contradiction entre la pérennité de l'idéologie et la multiplicité des formes d'opposition. L'indispensable analyse de ces troubles est traitée de manière économique, sans récit événementiel et en ne prenant en compte que la bibliographie la plus récente. Il s'agit seulement de faire ressortir les éléments utiles à l'explication. L'intelligence des compétitions politiques passe par l'analyse des moyens d'action de l'aristocratie : implantations provinciales, réseaux familiaux, solidarités militaires ou liens de service. Dès lors, le maquis des révoltes pour le pouvoir central devient largement intelligible. Des ensembles familiaux, appuyés le plus souvent sur une ou deux provinces (Cappadoce, Phrygie, Macédoine ...) mais soutenus par un parti à Constantinople, mettent en place des groupes de pression qui deviennent, en cas de succès, les équipes aptes à assumer le pouvoir. Ainsi se dessine à la fin du Xe siècle et au XIe siècle une véritable alternance entre deux clans qui ne passe pas par le clivage entre militaires et civils auquel on a trop facilement résumé cette lutte d'influence.

Les traditions variées, souvent contradictoires, qui animaient les diverses populations de l'Empire se trouvent à l'origine des crises que Byzance a connues dès sa naissance - si l'on peut parler de naissance puisqu'il s'agit en vérité d'une Rome continuée. Ces crises, souvent exploitées par des éléments extérieurs, qui ont dressé une partie du monde byzantin contre l'autre, ont renforcé le rôle d'arbitre de Constantinople. Ainsi, la capitale de cet État centralisé à l'excès fut par nature au coeur de la décision. Constantinople a joué ce rôle de régulateur avec plus ou moins de bonheur; mais les provinces restèrent longtemps fidèles tant que la protection des armées impériales justifiait, à leurs yeux, le prix de l'impôt.

La période choisie, traversée par les convulsions qui ont affaibli l'Empire, trouve sa conclusion dans les événements dramatiques pour Byzance, marqués par la prise de Constantinople par les Latins de la Quatrième Croisade. Peut-on penser que l'incapacité finale de la capitale à maîtriser comme jadis les forces contestataires et centrifuges explique l'issue des événements de 1204? J.-Cl. Cheynet, grâce à l'analyse scrupuleuse de la situation de l'Empire, et grâce à l'examen minutieux des manifestations de crise qui parcourent le XIIe siècle byzantin, donne les éléments nécessaires à cette interprétation. Il scrute le fonctionnement d'une machine, qui est entravé tantôt par les ambitions excessives des groupes ou des individus, tantôt par les frustrations de communautés ethniques mal intégrées à l'Empire, tantôt par les aspirations déçues des éléments sociaux déshérités, tantôt enfin par l'action irréfléchie des gouvernants par trop confiants en une administration à la vitalité contrariée par la corruption. Ce tableau complet présente un monde en désarroi où chacun s'interroge mais où tous se justifient, jusqu'au moment où ses ennemis extérieurs, ceux d'Orient et ceux d'Occident, l'ont contraint par leur assaut simultané, à une douloureuse remise en question.

Cet ouvrage, grâce à la richesse de sa documentation, notamment sigillographique, répond aux attentes de la meilleure érudition, et nous fournit un instrument précieux pour comprendre une période cruciale de l'histoire byzantine: celle qui marque la fin de Byzance dans son rôle d'arbitre des affaires internationales qu'elle avait allègrement exercé jusqu'alors dans le sillage de la tradition universelle romaine.

Hélène AHRWEILER

Liste des abréviations tenant lieu de bibliographie

AB : *Analecta Bollandiana.*

ABU FIRAS : N. ADONTZ - M. CANARD, Quelques noms de personnages byzantins dans une pièce du poète arabe Abū Firās, *Byz.* 11, 1936, p. 451-460 = *Byzance et les Musulmans au Proche-Orient*, Variorum Reprints, Londres 1973, n° IX.

ADONTZ, *Études* : N. ADONTZ, *Études arméno-byzantines*, Lisbonne 1965.

AHRWEILER, *Administration*: Hélène GLYKATZI-AHRWEILER, Recherches sur l'administration de l'empire byzantin aux IXe-XIe siècles, *BCH* 84, 1960, p. 1-111 = *Études sur les structures administratives et sociales de Byzance*, Variorum Reprints, Londres 1971, n° VIII.

AHRWEILER, *Idéologie*: Hélène AHRWEILER, *L'idéologie politique de l'Empire byzantin*, Paris 1975.

AHRWEILER, *Mer* : Hélène AHRWEILER, *Byzance et la mer. La marine de guerre, la politique et les institutions maritimes de Byzance aux VIIe-XVe siècles*, Bibliothèque Byzantine. Études 5, Paris 1966.

AHRWEILER, *Smyrne* : Hélène AHRWEILER, L'histoire et la géographie de la région de Smyrne entre les deux occupations turques (1081-1317), particulièrement au XIIIe siècle, *TM* 1, 1965, p. 1-204 = *Byzance, les pays et les territoires*, Variorum Reprints, Londres 1976, n° IV.

AHRWEILER, *Société* : Hélène AHRWEILER, Recherches sur la société byzantine au XIe siècle : nouvelles hiérarchies et nouvelles solidarités, *TM* 6, 1976, p. 99-124.

AKROPOLITÈS : *Georgii Acropolitae Opera*, éd. A. HEISENBERG, Leipzig 1903.

Alexiade: ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, éd. B. LEIB, Paris 1967[2].

AMEDROZ - MARGOLIOUTH, *Eclipse* : H. F. AMEDROZ - D. S. MARGOLIOUTH, *The Eclipse of the Abbasid Caliphate. Original Chronicles of the Fourth Islamic Century, I-VI*, Oxford 1920-1921.

ANGOLD, *Empire* : M. ANGOLD, *The Byzantine Empire, 1025-1204, a political history*, New-York 1984.

Annales de Bari : *Annales Barenses*, *MGH SS*, V, p. 52-56.

ANONYME DE BARI : *Anonymi Barensis Chronicon (56-1043)*, MURATORI, *Rer. Ital. Script.* V, p. 147-156.

Anonymi auctoris chronicon : *Anonymi auctoris chronicon ad AC 1234 pertinentes*, trad. A. ABOUNA, *CSCO*, vol. 354, Scriptores Syri 154, Louvain 1974.

ANSBERT : ANSBERT, *Historia de expeditione Friderici imperatoris*, in A. CHROUST, *Quellen zur Geschichte des Kreuzzuges Kaiser Friedrichs I.*, *MGH SS*, Nova series V, Berlin 1928.

ARISTAKÈS DE LASTIVERT : *Aristakès de Lastivert, Récit des malheurs de la nation arménienne.* Traduction française avec introduction et commentaire par

M. CANARD et H. BERBÉRIAN d'après l'édition et la traduction russe de K. YUZBASHIAN, Bibliothèque de Byzantion 5, Bruxelles 1973.

ASOLIK : Etienne ASOLIK DE TARÔN, *Histoire Universelle*, traduite de l'arménien et annotée par F. MACLER, Paris 1917.

ATTALEIATÈS: Michel ATTALEIATÈS, *'Ιστορία*, éd. I. Bekker, Bonn 1853.

ATTALEIATÈS, *Diataxis*: P. GAUTIER, La diataxis de Michel Attaliate, *REB* 39, 1981, p. 5-143.

AUBRY DES TROIS FONTAINES: *Chronica, MGH SS*, XXIII, 1874, p. 631-950.

BANESCU, *Duchés* : N. BANESCU, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie,* Institut Roumain d'études byzantines. Nouvelle Série 3, Bucarest 1946.

BAR HEBRAEUS : BAR HEBRAEUS, *Chronography*, trad. E. A. W. BUDGE, Londres 1932.

BARZOS, *Généalogie* I et II : K. BARZOS, *'Η γενεαλογία τῶν Κομνηνῶν*, Βυζαντινὰ κείμενα καὶ μελέται 20, Thessalonique 1984.

BCH : *Bulletin de Correspondance Hellénique.*

BECK, *Senat*: H. G. BECK, Senat und Volk von Konstantinopel, Bayer. Akademie der Wissenschaft Phil. Hist. Kl. 1966, p. 1-75 = *Ideen und Realitaeten in Byzanz*, Variorum Reprints, Londres 1972, n° XII.

BENEŠEVIČ, *Catalogus sinaïticum*: V. BENEŠEVIČ, *Catalogus codicum manuscriptorum graecorum qui in monasterio Sanctae Catharinae in Monte Sina asservantur*, Saint-Pétersbourg 1917, réimpression Hildesheim 1965.

BERTOLOTTO, *Documenti*: G. BERTOLOTTO - A. SANGUINETI, *Nuova serie di documenti sulle relazioni di Genova coll' Impero bizantino*, Atti della Società ligure di storia patria, 28, 1896-1898, Rome 1902, p. 337-573.

BIBA : *Bulletin (Izvestija) de l'Institut Archéologique Bulgare.*

BON, *Morée* : A. BON, *La Morée franque*, Paris 1969.

BON, *Péloponnèse*: A. BON, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204*, Paris 1951.

BOURDARA, *Tyrannis* I et II : Calliopè MPOURDARA, *Καθοσίωσις καὶ τυραννὶς κατὰ τοὺς μέσους Βυζαντινοὺς χρόνους*, I *Μακεδονικὴ δυναστεία (867-1056)* Athènes 1981, II *(1056-1081)*, Athènes 1984.

BRAND, *Byzantium*: C. M. BRAND, *Byzantium confronts the West (1180-1204)*, Cambridge, Mass. 1968.

BROSSET, *Géorgie* : M. F. BROSSET, *Histoire de la Géorgie depuis l'Antiquité jusqu'au XIXe siècle*, 1ère partie, traduction, Saint-Pétersbourg 1849.

BROWNING, *Patriarcal School* : R. BROWNING, The patriarcal school at Constantinople in the twelth century, *Byz.* 32, 1962, p. 167-201 ; *Byz.* 33, 1963, p. 11-40 = *Studies on Byzantine History, Literature and education*, Variorum Reprints, Londres 1977, n° X.

BRYENNIOS : *Nicephori Bryennii historiarum libri quattuor*, Introduction, texte, traduction et notes par P. GAUTIER, *CFHB* IX, series Bruxellensis, Bruxelles 1975.

Byz. : *Byzantion.*

Byzantine Aristocracy: *The Byzantine Aristocracy, IX to XIII Centuries*, éd. M. ANGOLD, BAR International Series 221, Oxford 1984.

Byz. Bulg. : *Byzantinobulgarica.*

Byzsl. : *Byzantinoslavica*

BZ : *Byzantinische Zeitschrift.*

CAHEN, *Gabras*: C. CAHEN, Une famille byzantine au service des Seldjukides, les Gabras, *Polychronion, Festschrift Dölger*, Heidelberg 1968, p. 145-149.

CAHEN, *Pre-ottoman Turkey*: C. CAHEN, *Pre-ottoman Turkey*, Londres 1968.

CAHEN, *Seldjuknameh*: C. CAHEN, Seldjukides de Rum, Byzantins et Francs d'après le *Seldjuknameh* anonyme, *Annuaire de l'Inst. de Philo. et d'Hist. orientales et slaves, Mélanges H. Grégoire*, III, 1951, p. 97-106.

Carbone: G. ROBINSON, *History and Cartulary of the Greek Monastery of S. Elias and S. Anastasius of Carbone*, Orientalia Christiana, XI, 5, Rome 1928.

CARILE, *Partitio*: A. CARILE, Partitio terrarum imperii Romanie, *Studi Veneziani* 7, 1965, p. 125-305.

CFHB : *Corpus Fontium Historiae Byzantinae.*

CHALANDON, *Comnène I et II*: F. CHALANDON, *Les Comnène. I. Essai sur le règne d'Alexis Comnène. II. Jean II Comnène et Manuel I Comnène*, Paris 1900-1912.

CHARANIS, *Armenians*: P. CHARANIS, *The Armenians in the Byzantine Empire*, Lisbonne 1963.

CHEYNET, *Dévaluation* : J. C. CHEYNET, Dévaluation des dignités et dévaluation monétaire dans la seconde moitié du XIe siècle, *Byz.* 53, 1983, p. 453-477.

CHEYNET, *Du stratège au duc*: J. C. CHEYNET, Du stratège de thème au duc: chronologie de l'évolution au cours du XIe siècle, *TM* 9, 1985, p. 181-194.

CHEYNET, *Éparque*: J. C. CHEYNET, L'Éparque: Corrections et Additions, *Byzsl.* XLV, 1984, fasc. 1, p. 50-54.

CHEYNET, *Philadelphie*: J. C. CHEYNET, Philadelphie, un quart de siècle de dissidence 1182-1206, dans *Philadelphie et autres études*, Byzantina Sorbonensia 4, Paris 1984, p. 39-54.

CHEYNET, *Trois familles*: in J. C. CHEYNET, J. F VANNIER, *Études Prosopographiques*, Byzantina Sorbonensia 5, Paris 1986, p. 7-122.

CHÔMATIANOS : DÈMÈTRIOS CHÔMATIANOS, *Συλλογὴ κρίσεων ἐπὶ ζητημάτων κανονικοῦ δικαίου*, éd. J. B. PITRA, Analecta sacra et classica Spicilegio Solesmensi parata VI, Rome 1891.

CHRISTOPHORE DE MITYLÈNE: *Die Gedichte des Christophoros Mitylenaios*, éd. E. KURTZ, Leipzig 1903.

Chronique de Morée: J. SCHMITT, *The Chronicle of Morea*, Londres 1904.

Chronique de Novgorod : J. GORDON, The Novgorod Account of the Fourth Crusade, *Byz.* 43, 1973, p. 297-311.

Chronique Vieille Russe : S. H. CROSS - O. P. SHERBOWITZ-WETZOR, *The Russian Primary Chronicle*, Cambridge, Mass. 1953.

Cod. dipl. bar.: *Codice diplomatico barese,* Commissione Provinciale di Archeologia e Storia Patria, 1893-1928.

Conseils et Récits: G. G. LITAVRIN, *Sovety i rasskazy Kekaumena (Cecaumeni consilia et narrationes)*, Moscou 1972.

CSCO: *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium.*

DAGRON, *Immigration syrienne*: G. DAGRON, Minorités ethniques et religieuses dans l'Orient byzantin à la fin du Xe et au XIe siècle: l'immigration syrienne, *TM* 6, 1976, p. 177-216.

D. A. I.: G. MORAVCSIK - R. J. H. JENKINS, *Constantine Porphyrogenetus, De administrando imperio*, éd. G. MORAVCSIK, traduction anglaise par R. H. J. JENKINS, *CFHB* I, Dumbarton Oaks 1967[2].

DARROUZÈS, *Épistoliers*: J. DARROUZÈS, *Épistoliers byzantins du Xe siècle,* Archives de l'Orient Chrétien 6, Paris 1960.

DARROUZÈS, *Tornikès*: J. DARROUZÈS, *Georges et Dèmètrios Tornikès, Lettres et Discours*, Paris 1970.

DAVIDSON, *Corinth*: G. R. DAVIDSON, *Corinth. Results of Excavations conducted by the American school of Classical Studies at Athens XII. The minor objects,* Princeton - New Jersey 1952.

DÉDÉYAN, *Immigration arménienne* : G. DÉDÉYAN, L'immigration arménienne en Cappadoce au XIe siècle, *Byz.* 45, 1975, p. 41-117.

DJURIĆ, *Foka*: I. DJURIĆ, Porodica Foka, *ZRVI* 17, 1976, p. 191-296.

DO : Dumbarton Oaks.

Docheiariou: Archives de l'Athos XIII, *Actes de Docheiariou*, éd. N. OIKONOMIDÈS, Paris 1984.

DOP : *Dumbarton Oaks Papers.*

EEBS : *'Επετηρὶς 'Εταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν.*

EO : *Échos d'Orient.*

ERNOUL : ERNOUL et BERNARD LE TRÉSORIER, *Chronique*, éd. L. DE MAS LATRIE, Paris 1871.

EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Éloge funèbre* : EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Opuscula*, p. 196-214.

EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Espugnazione*: S. KYRIAKIDÈS, *Eustazio di Tessalonica, La espugnazione di Tessalonica,* Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici : Testi e monumenti, Testi 5, Palerme 1961.

EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Opuscula*: T. L. F. TAFEL, *Eustathiimetropolitae Thessalonicensis opuscula*, Francfort 1832.

FALKENHAUSEN, *Dominazione*: Vera Von FALKENHAUSEN, *La dominazione bizantina nell' Italia meridionale dal IX all' XI secolo*, Bari 1978.

F. d. : Fiche documentaire.

FELIX, *Byzanz und Islam* : W. FELIX, *Byzanz und die islamische Welt im früheren 11. Jahrhundert*, Byzantina Vindobonensia XIV, Vienne 1981.

FICKER, *Die Phundagiagiten* : G. FICKER, *Die Phundagiagiten*, Leipzig 1908.

Fogg : Fogg Art Museum (Cambridge, Mass.), cité d'après le catalogue inédit de V. LAURENT.

FOSSIER, *Enfance de l'Europe* : R. FOSSIER, *Enfance de l'Europe. Aspects économiques et sociaux,* Paris 1982.

GAUTIER, *Basilikoi logoi* : P. GAUTIER, Basilikoi logoi inédits de Michel Psellos, *Siculorum Gymnasium* XXXIII, N. 2, 1980, p. 717-771.

GAUTIER, *Blachernes* : P. GAUTIER, Le synode des Blachernes (fin 1094). Étude prosopographique, *REB* 29, 1971, p. 213-284.

GAUTIER, *Crète* : P. GAUTIER, Défection et soumission de la Crète sous Alexis Ier Comnène, *REB* 35, 1977, p. 215-227.

GAUTIER, *Kécharitôménè*: P. GAUTIER, Le typikon de la Théotokos Kécharitôménè, *REB* 43, 1985, p. 5-165.

GAUTIER, *Obituaire*: P. GAUTIER, L'obituaire du typikon du Pantocrator, *REB* 27, 1969,p.235-262.

GAUTIER, *Pakourianos*: P. GAUTIER, Le typikon du sébaste Grégoire Pakourianos, *REB* 42, 1984, p. 5-145.
GAUTIER, *Pantocrator*: P. GAUTIER, Le typikon du Christ Sauveur Pantocrator, *REB* 32, 1974, p. 1-145.
GAUTIER, *Straboromanos*: P. GAUTIER, Le dossier d'un haut fonctionnaire d'Alexis I[er] Comnène, Manuel Straboromanos, *REB* 23, 1965, p. 168-204.
GAUTIER, *Tzetzès* : P. GAUTIER, La curieuse ascendance de Jean Tzetzès, *REB* 28, 1970, p. 207-220.
GAY, *Italie*: J. GAY, *L'Italie méridionale et l'empire byzantin depuis l'avènement de Basile I jusqu'à la prise de Bari par les Normands (867-1071)*, Paris 1904.
GOUILLARD, *Synodikon*: J. GOUILLARD, Le Synodikon de l'orthodoxie, *TM* 2, 1967, p. 1-316.
GRAY BIRCH : W. DE GRAY BIRCH, *Catalogue of Seals in the British Museum V*, Londres 1898.
GRÉGOIRE, *Inscriptions d'Asie Mineure* : H. GRÉGOIRE, *Recueil des Inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, Fasc. 1, Paris 1922
GRUMEL, *Chronologie*: V. GRUMEL, *La Chronologie*, Traité d'études byzantines 1, Paris 1958.
GRUMEL, *Régestes* : V. GRUMEL, *Les Régestes des actes du patriarcat de Constantinople*, vol. I, fasc. III, Paris 1947.
GUILLAND, *Institutions*: R. GUILLAND, *Recherches sur les institutions byzantines I - II*, Berlin-Amsterdam 1968.
GUILLAUME DE POUILLE : *Guillaume de Pouille. La geste de Robert Guiscard*, Édition, traduction, commentaire et introduction par Marguerite MATHIEU, Istituto Siciliano di Studi Byzantini e Neoellenici : Testi e monumenti, Testi 4, Palerme 1961.
GUILLAUME DE TYR : GUILLAUME DE TYR, *Chronique*, édition critique par R. B. C. HUYGENS, Corpus Christianorum, continuatio mediaevalis LXIII-LXIIIA, Turnhout 1986.
HEERS, *Clan familial*: J. HEERS, *Le clan familial au Moyen-Age*, Paris 1974.
HENDY, *Coinage*: M. F. HENDY, *Coinage and Money in the Byzantine Empire (1081-1261)*, Dumbarton Oaks Studies 12, Washington 1969.
HENDY, *Monetary Economy* : M. F. HENDY, *Studies in the Byzantine monetary economy c. 300-1450*, Londres - New-York 1985.
HILD-RESTLE, *Cappadoce*: F. HILD - M. RESTLE, *Kappadokien (Kappadokia, Charsianon, Sebasteia und Lykandos)*, *TIB* 2, Vienne 1981.
HOFFMANN, *Rudimente*: J. HOFFMANN, *Rudimente von Territorialstaaten im byzantinischen Reich (1071-1210). Untersuchungen über Unabhängigkeitsbestrebungen und ihr Verhältnis zu Kaiser und Reich*, Miscellanea Byzantina Monacensia 17, Munich 1974.
HONIGMANN, *Ostgrenze* : E. HONIGMANN, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches von 363-1071 nach griechischen, arabischen, syrischen und armenischen Quellen*, Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae 3, Bruxelles 1935.
IBN AL-ATHIR : *RHC Historiens Orientaux*, I et II.
IBN BIBI : H. W. DUDA, *Die Seltschukengeschichte des Ibn Bibi*, Copenhague 1959.
IFEB : Institut Français des Études Byzantines.
IRAIK: *Izvestija Russkago Archeologičeskago Instituta v Konstantinopolé.*

ITALIKOS, *Lettres et Discours*: MICHEL ITALIKOS, *Lettres et Discours*, éd. P. GAUTIER, Archives de l'Orient Chrétien 14, Paris 1972.

Iviron I: Archives de l'Athos XIV, *Actes d'Iviron I, Des origines au milieu du XIe siècle*, éd. J. LEFORT, N. OIKONOMIDÈS, Denise PAPACHRYSSANTHOU, Hélène MÉTRÉVÉLI, Paris 1985.

JANIN, *Constantinople*: R. JANIN, *Constantinople byzantine*, Archives de l'Orient Chrétien 4 A, Paris 1964.

JANIN, *Églises* I: R. JANIN, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin, 1ère partie: le siège de Constantinople et le patriarcat oecuménique; t. III, Les Églises et les monastères*, Paris 1969².

JANIN, *Grands centres* II: R. JANIN, *Les Églises et les Monastères des Grands Centres Byzantins*, Paris 1975.

JEAN D'ANTIOCHE, *Charisticariat*: P. GAUTIER, Réquisitoire du patriarche Jean d'Antioche contre le charisticariat, *REB* 33, 1975, p. 77-132.

JEAN D'ANTIOCHE, *Diatribes*: P. GAUTIER, Diatribes de Jean l'Oxite contre Alexis Ier Comnène, *REB* 28, 1970, p. 5-55.

JÖB: *Jahrbuch der Österreischischen Byzantinistik*.

KAEGI, *Unrest*: W. E. KAEGI, *Byzantine military unrest 471-843, an interpretation*, Amsterdam 1981.

KAPLAN, *Cappadoce*: M. KAPLAN, Les grands propriétaires de Cappadoce (VIe - XIe siècles), *Le aree omogenee della civilta rupestre nell'ambito dell'impero bizantino: la Cappadocia*, Galatina 1981.

KAŽDAN, *Arméniens*: A. P. KAŽDAN, *Armjane v sostave gospodstvujuščego klassa vizantijskoj imperii v XI-XII vv.*, Erevan 1975.

KAŽDAN, *Structures de la classe dominante*: A. P. KAŽDAN, *Social'nyj sostav gospodstvujuščego klassa Vizantii XI-XIIvv.*, Moscou 1974. Compte rendu par Irène SORLIN, *TM* 6, 1976, p. 367-380.

KAZHDAN, *Studies on Literature*: A. KAZHDAN - S. FRANKLIN, *Studies on Byzantine literature of the Eleventh and Twelth centuries*, Paris - Cambridge 1984.

KARPOZÈLOS, *Mauropous*: A. KARPOZÈLOS, *Συμβολὴ στὴ μελέτη τοῦ βίου καὶ τοῦ ἔργου τοῦ Ἰωάννου Μαυρόποδος*, Janina 1979.

KÉDRÉNOS: I. BEKKER, *Georgius Cedrenus I - II*, Bonn 1838-1839.

KÉKAUMÉNOS: voir *Conseils et Récits*.

Kleinchroniken: P. SCHREINER, *Die byzantinischen Kleinchroniken, Chronica byzantina breviora, CFHB* XII, 1-2, Vienne 1975-1977.

KONSTANTOPOULOS, *Molybdoboulla*: K. M. KONSTANTOPOULOS, *Βυζαντιακὰ μολυβδόβουλλα τοῦ ἐν Ἀθήναις Ἐθνικοῦ Νομισματικοῦ Μουσείου*, Athènes 1917.

KORDOSÈ, *Κατακτήση*: M. S. KORDOSÈ, *Ἡ κατακτήση τῆς Νοτίας Ἑλλάδος ἀπὸ τοὺς Φράγγους, Ἱστορικὰ καὶ τοπογραφικὰ προβλήματα, Ἱστορικογεωγραφικὰ* I, p. 53-194, Janina - Thessalonique 1986.

Kosmosôteira: L. PETIT, Typicon du monastère de la Kosmosoteira près d'Aenos (1152), *IRAIK* 13, 1908, p. 17-77.

LAKE, *Manuscripts*: K. et S. LAKE, *Dated Greek Minuscule Manuscripts to the Year 1200*, Vol. 1-10, Boston 1934-1945.

LAURENT, *Édesse*: J. LAURENT, Des Grecs aux Croisés. Étude sur l'histoire d'Édesse entre 1071 et 1098, *Byz.* 1, 1924, p. 367-449.

LAURENT, *Philarète*: J. LAURENT, Byzance et Antioche sous le curopalate Philarète, *RÉArm* 9, 1929, p. 61-72.

LAURENT, *Administration* : V. LAURENT, *Le Corpus des sceaux de l'Empire byzantin, t. II, L'Administration centrale*, Paris 1981.

LAURENT, *Antioche* : V. LAURENT, La chronologie des gouverneurs d'Antioche sous la seconde domination byzantine, *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* 38, 1962, p. 219-254.

LAURENT, *Bulles Métriques* : V. LAURENT, *Les Bulles métriques dans la Sigillographie Byzantine*, Athènes 1932.

LAURENT, *Église*: V. LAURENT, *Le Corpus des Sceaux de l'Empire byzantin, t. V, L'Église 1-3*, Paris 1963-1972.

LAURENT, *Orghidan*: V. LAURENT, *Documents de sigillographie byzantine. La collection C. Orghidan*, Bibliothèque byzantine: Documents 1, Paris 1952.

LAURENT, *Vatican*: V. LAURENT, *Les sceaux byzantins du Médaillier Vatican*, Vatican 1962.

Lavra I: Archives de l'Athos V, *Actes de Lavra*, éd. P. LEMERLE, N. SVORONOS, A. GUILLOU, Denise PAPACHRYSSANTHOU, Paris 1970.

LEFORT, *Chalcidiqueoccidentale* : J. LEFORT, *Villages de Macédoine. 1 - La Chalcidique occidentale*, Paris 1982.

LEFORT, *Rhétorique et politique*: J. LEFORT, Rhétorique et politique chez Mauropous, *TM* 6, 1976, p. 265-303.

LEIB, *Complots*: B. LEIB, Complots à Byzance contre Alexis I Comnène (1081-1118), *Byzsl.* 23, 1962, p. 250-275.

LEMERLE, *Cinq études*: P. LEMERLE, *Cinq études sur le XIe siècle byzantin*, Paris 1977.

LEMERLE, *Esquisse*: P. LEMERLE, Esquisse pour une histoire agraire de Byzance: les sources et les problèmes, *Revue Historique* 219, 1958, p. 32-74, p. 254-284, et 220, 1958, p. 43-94.

LEMERLE, *Prolégomènes*: P. LEMERLE, *Prolégomènes à une édition critique et commentée des "Conseils et Récits" de Kékauménos*, Mémoires, Classe des Lettres, 2e série, 54, fasc. 1, Bruxelles 1960.

LEMERLE, *Roga*: P. LEMERLE, *Roga* et rente d'État aux Xe- XIe siècles, *REB* 24, 1967, p. 77-100.

LÉON DIACRE : *Leonis Diaconi Caloënsis historiae libri decem*, éd. C. B. HASE, Bonn 1828.

LILIE, *Macht und Ohnmacht*: R. J. LILIE, Des Kaisers Macht und Ohnmacht. Zum Zerfall der Zentralgewalt in Byzanz vor dem vierten Kreuzzug, Ποικίλα Βυζαντινὰ 4, Bonn 1984, p. 9-121.

LOENERTZ, *Origines*: R. LOERNERTZ, Aux origines du despotat d'Épire, *Byz.* 43, 1973, p. 360-394.

LUPUS PROTOSPATHARIUS: LUPUS PROTOSPATHARIUS, *MGH SS* V, p. 52-63.

MALATERRA: Gaufredo MALATERRA, *De rebus gestis Rogerii Calabrae et Siciliae comitis et Roberti Guiscardi ducis fratris ejus*, éd. E. PONTIERI, MURATORI, *Rer. Ital. Script.*, 2, V, 1, Bologne 1927-1928.

MAMA : Monumenta Asiae Minoris Antiqua.

MANASSÈS, *Hodoiporikon*: K. HORNA, Das Hodoiporikon des Konstantin Manasses, *BZ* 13, 1904, texte p. 325-347.

Markianos 524 : S. LAMPROS, *'Ο Μαρκιανὸς κῶδιξ 524*, *NE* 8, 1911, p. 3-59 et p. 113-192.

MARKOPOULOS, *Vaticanus*: A. MARKOPOULOS, Le témoignage du Vaticanus gr. 163 pour la période 945-963, *Σύμμεικτα* 3, 1979, p. 83-119.

MATTHIEU D'ÉDESSE : *Chronique de Matthieu d'Édesse continuée par Grégoire le prêtre*, trad. E. DULAURIER, Paris 1858.

: A. DOSTOURIAN, *The Chronicle of Matthew of Edessa*, translated from the original armenian, with a commentary and introduction, Rutgers Un. Ph. D. 1972.

MAUROPOUS: P. DE LAGARDE, *Johannis Euchaitorum metropolitae quae in codice Vaticano graeco 676 supersunt*, Abhandlungen der hist-philol. Klasse der Königl. Gesellschaft d. Wiss. zu Göttingen, 28, 1882.

MB : *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη* : *ἡ Συλλογὴ 'Ανεκδότων Μνημείων τῆς 'Ελληνικῆς 'Ιστορίας*, éd. K. N. SATHAS, Venise 1872-1894.

MÉSARITÈS, *Palastrevolution*: Nicolas MÉSARITÈS, *Die Palastrevolution des Johannes Komnenos*, éd. A. HEISENBERG, Wurtzbourg 1907.

MGH SS: *Monumenta Germaniae Historica. Scriptores.*

MICHEL CHÔNIATÈS: Sp. LAMPROS, *Μιχαὴλ 'Ακομινάτου τοῦ Χωνιάτου τὰ σωζόμενα*, I-II, Athènes 1879-1880.

MICHEL LE SYRIEN: *Chronique de Michel le Syrien, Patriarche Jacobite d'Antioche (1166-1199)*, éd. J. B. CHABOT, Paris 1905-1910, réimp. 1963.

MM : F. MIKLOSICH - I. MÜLLER, *Acta et Diplomata Graeca medii aevi sacra et profana* , I-VI, Vienne 1860-1890.

MORRISSON, *B. N. C.*: Cécile MORRISSON, *Catalogue des monnaies byzantines de la Bibliothèque Nationale. I, D'Anastase I à Justinien II (491-711) ; II, De Philippicus à Alexis III (711-1204)*, Paris 1970.

MÜLLER, *Documenti*: G. MÜLLER, *Documenti sulle relazioni delle città toscane coll' Oriente cristiano e coi Turchi fino all' anno MDCXXXI.* Documenti degli archivi toscani pubblicati per cura della R. Soprintendenza generale agli archivi medesimi, Florence 1879.

NE : *Νέος 'Ελληνομνήμων.*

NESBITT, *Confraternity*: J. NESBITT, A Confraternity of the Comnenian Era, *BZ* 68, 1975, p. 360-384.

NICÉPHORE CHRYSOBERGÈS: *Nicephori Chrysobergae ad Angelos orationes tres*, éd. M. TREU, Breslau 1892.

NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*: *Nicetae Choniatae Historia*, éd. J. A. VAN DIETEN, *CFHB* XI, Series Berolinensis, Berlin - New-York 1975.

NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Orationes*: J. A. VAN DIETEN, *Nicetae Choniatae Orationes et Epistulae*, *CFHB* III, Series Berolinensis, Berlin - New-York 1972.

NICOL, *Despotate*: D. M. NICOL, *The Despotate of Epiros*, Oxford 1957.

NICOL, *Kantakouzenos*: D. M. NICOL, *The Byzantine Family of Kantakouzenos (Cantacuzenus) ca. 1100-1460 A Genealogical and Prosopographical Study*, Dumbarton Oaks Studies 11, Washington 1968.

Notre-Dame de Pitié: L. PETIT, Le Monastère de Notre-Dame de Pitié en Macédoine, *IRAIK* 6, 1900, p. 1-153.

ODON DE DEUIL: ODON DE DEUIL, *De profectione Ludovici VII in Orientem*, éd. Virginia G. BERRY, New-York 1948.

OIKONOMIDÈS, *Listes de préséance*: N. OIKONOMIDÈS, *Les listes de préséance byzantines des IXᵉ et Xᵉ siècles. Introduction, texte, traduction et commentaire*, Paris 1972.

OIKONOMIDÈS, *Organisation administrative*: N. OIKONOMIDÈS, L'évolution de l'organisation administrative de l'empire byzantin au XIᵉ siècle (1025-1118), *TM* 6, 1976, p. 125-152.

OIKONOMIDÈS, *Serment*: N. OIKONOMIDÈS, Le serment de l'impératrice Eudocie (1067). Un épisode de l'histoire dynastique de Byzance, *REB* 21, 1963, p. 101-128 = *Documents et Études sur les institutions de Byzance*, Variorum Reprints, Londres 1976, n° III.

OSTROGORSKY, *Aristocracy*: G. OSTROGORSKY, Observations on the Aristocracy in Byzantium, *DOP* 25, 1971, p. 1-32.

OSTROGORSKY, *Histoire*: G. OSTROGORSKY, *Histoire de l'État byzantin*, Paris 1969.

Pal. Sbornik.: *Palestinskij Sbornik.*

PANAGIOTAKÈS, *Phocas*: N. M. PANAGIOTAKÈS, Ἡ Βυζαντινὴ οἰκογένεια τῶν Πλευστῶν, Συμβολὴ στὰ γενεαλογία τῶν Φωκάδων, *Δωδώνη* I, 1972, p. 245-264.

PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, *Analekta*: A. PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, *Analekta II*, Saint-Pétersbourg 1894.

PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, *Fontes*: A. PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, *Fontes Historiae Imperii Trapezuntini I*, Saint-Pétersbourg 1897, réimpression anastatique Amsterdam 1965.

Patmos I: *Βυζαντινὰ ἔγγραφα τῆς μονῆς Πάτμου, Α'-Αὐτοκρατορικά*, éd. Éra VRANOUSSI, Athènes 1980.

Patmos II: *Βυζαντινὰ ἔγγραφα τῆς μονῆς Πάτμου, Β'-Δημοσίων λειτουργῶν*, éd. Maria NYSTAZOPOULOU-PÉLÉKIDOU, Athènes 1980.

Peira: *Πεῖρα ἤγουν διδασκαλία ἐκ τῶν πράξεων τοῦ μεγάλου κυροῦ Εὐσταθίου τοῦ Ῥωμαίου*, J. et P. ZÉPOS, *Jus Graecoromanum IV*, Athènes 1931, p. 9-260.

PG: J. P. MIGNE, *Patrologiae cursus completus*, Series Graeca.

PL: J. P. MIGNE, *Patrologiae cursus completus*, Series Latina.

PO: R. GRIFFIN - F. NAU, *Patrologia Orientalis*.

POLEMIS, *Doukai*: D. I. POLEMIS, *The Doukai. A Contribution to Byzantine Prosopography*, University of London Historical Studies 22, Londres 1968.

POLEMIS, *Notes*: D. POLEMIS, Notes on Eleventh Century chronology (1059-1081), *BZ* 58, 1965, p. 60-76.

POPPE, *Political Background*: A. POPPE, The political Background of the Baptism of Rus'. Byzantine-Russian Relations between 981-989, *DOP* 30, 1976, p. 197-244 = *The Rise of Christian Russia*, Variorum Reprints, Londres 1982, n° II.

PRODROME, *Monodie*: L. PETIT, Théodore Prodròmos, Monodie sur Étienne Skylitzès, métropolite de Trébizonde, *IRAIK* 8, 1903, p. 3-12.

PRODROME, *Poésies*: *Theodoros Prodromos, Historische Gedichte*, éd. W. HÖRANDNER, Wiener byzantinische Studien 11, Vienne 1974.

Prôtaton: Archives de l'Athos VII, *Actes du Prôtaton*, éd. Denise PAPACHRYSSANTHOU, Paris 1975.

PSELLOS, *Chronographie*: Michel PSELLOS, *Chronographie*, éd. RENAULD, Paris 1967².

PSELLOS, *MB IV*, *MB V*: Michel PSELLOS, éd. K. N. SATHAS, *MB*, IV, V, Paris 1874, 1876.

PSELLOS, *Monodies*: P. GAUTIER, Monodies inédites de Michel Psellos, *REB* 36, 1978, p. 83-151.
PSELLOS, *Scripta minora* I - II : E. KURTZ - F. DREXL, *Michaelis Pselli scripta minora magnam partem adhuc inedita* I - II, Milan 1936-1941.
RÉArm.: *Revue des Études Arméniennes.*
RÉArm. NS: *Revue des Études Arméniennes, Nouvelle Série.*
REB: *Revue des Études Byzantines.*
REGEL, *Fontes*: W. REGEL, *Fontes rerum byzantinarum*, Saint-Pétersbourg 1917.
Rer. Ital. Script.: *Rerum Italicarum Scriptores.*
RESEE: *Revue des Études Sud-Est Européennes.*
RHC Occ.: *Recueil des Historiens des Croisades, historiens occidentaux.*
RHC Or.: *Recueil des Historiens des Croisades, historiens orientaux.*
RIANT, *Exuviae*: P. E. D. RIANT, éd. *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, Genève-Paris 1877-1904.
ROGER DE HOWDEN, *Chronica*: ROGER DE HOWDEN, *Chronica*, éd. STUBBS, Londres 1868-1871.
ROZEN, *Imperator Vasilij*: BARON V. R. ROZEN, *Imperator Vasilij Bolgarobojca. Izvlečenija iz Letopisi Jach-i Antiohijskago*, Saint-Pétersbourg 1883, réimpression Londres 1972.
SCHLUMBERGER, *Sigillographie*: G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris 1884.
SEIBT, *Bleisiegel* I: W. SEIBT, *Die byzantinischen Bleisiegel in Österreich* I, *Kaiserhof*, Vienne 1978.
SEIBT, *Skleroi*: W. SEIBT, *Die Skleroi. Eine prosopographisch-sigillographische Studie*, Byzantina Vindobonensia 9, Vienne 1976.
SKOULATOS, *Alexiade*: B. SKOULATOS, *Les personnages byzantins de l'Alexiade*, Université de Louvain, Recueil de Travaux d'Histoire et de Philologie, 6ème série, fasc. 20, Louvain 1980.
SKOUTARIOTÈS: *Σύνοψις χρονική*, éd. K. SATHAS, *MB* VII, p. 1-556.
SKYLITZÈS: *Ioannis Scylitzae Synopsis historiarum*, éd. I. THURN, *CFHB* V, Series Berolinensis, Berlin - New-York 1973.
SKYLITZÈS CONTINUÉ: *Ἡ Συνέχεια τῆς χρονογραφίας τοῦ Ἰωάννου Σκυλίτζη*, éd. E. T. TSOLAKÈS, Ἑταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν 105, Thessalonique 1968.
SPECK, *Bleisiegel*: P. SPECK, *Byzantinische Bleisiegel in Berlin (West)*, Ποικίλα Βυζαντινά 5, Bonn 1986.
SVORONOS, *Cadastre*: N. SVORONOS, Recherches sur le cadastre byzantin et la fiscalité aux XIe et XIIe siècles : le cadastre de Thèbes, *BCH* 83, 1959, p. 1-175 = *Études sur l'organisation intérieure, la société et l'économie de l'Empire byzantin*, Variorum Reprints, Londres 1973, n° III.
SVORONOS, *Serment*: N. SVORONOS, Le serment de fidélité à l'empereur byzantin et sa signification constitutionnelle, *REB* 9, 1951, p. 117-125 = *Études sur l'organisation intérieure, la société et l'économie de l'Empire byzantin*, Variorum Reprints, Londres 1973, n° VI.
SVORONOS, *Société*: N. SVORONOS, Société et organisation intérieure dans l'Empire byzantin au XIe siècle, *XIIIe Congrès International des Études Byzantines*, XII, Oxford 1966 = *Études sur l'organisation intérieure, la société et l'économie de l'Empire byzantin*, Variorum Reprints, Londres 1973, n° IX.

TAFEL - THOMAS, *Urkunden*: G. L. TAFEL - G. M. THOMAS, *Urkunden zur älteren Handels-und Staatsgeschichte der Republik Venedig, mit besonderer Beziehung auf Byzanz und die Levante I-III*, Fontes Rerum Austriacarum II: Diplomata et acta 12-14, Vienne 1856-1857.

THÉOPHANE: *TheophanisChronographia* 1-2, éd. C. DE BOOR, Leipzig 1883-1885.

THÉOPHANE CONTINUÉ: *Theophanes Continuatus*, éd. I. BEKKER, Bonn 1838.

THÉOPHYLACTE DE BULGARIE, *Lettres*: THÉOPHYLACTE DE BULGARIE, *Lettres*, introduction, texte, traduction et notes par P. GAUTIER, *CFHB* XVI/2, series Thessalonicensis, Thessalonique 1986.

THÉOPHYLACTE DE BULGARIE, *Opera*: THÉOPHYLACTE D'ACHRIDA, *Discours, traités, poésies*, éd. et traduction P. GAUTIER, *CFHB* XVI/1, series Thessalonicensis, Thessalonique 1980.

TIB: *Tabula Imperii Byzantini*. Vienne.

Timarion: PSEUDO-LUCIANO, *Timarione*, Testo critico, introduzione, traduzione, commentaria e lessico a cura di R. ROMANO, Byzantina et Neohellenica Neapolitana II, Napoli 1974.

TM: *Travaux et Mémoires*.

Traité sur la guérilla: *Le traité sur la guérilla (De velitatione) de l'empereur Nicéphore Phocas*, éd. G. DAGRON - H. MIHAESCU, traduction et commentaire G. DAGRON, Paris 1986.

TRINCHERA: F. TRINCHERA, *Syllabus Graecarum membranarum*, Naples 1865.

TZÉTZÈS, *Epistulae*: *Ioannes Tzetzes, Epistulae*, éd. P. LEONE, Leipzig 1972.

Typikon de Pakourianos: P. GAUTIER, Le typikon du sébaste Grégoire Pakourianos, *REB* 42, 1984, p. 5-145.

VANNIER, *Argyroi*: J. F. VANNIER, *Familles byzantines: les Argyroi (IXe - XIIe siècles)*, Byzantina Sorbonensia 1, Paris 1975.

VANNIER, *Paléologues*: J. F. VANNIER, Les premiers Paléologues, *in* J. C. CHEYNET - J. F. VANNIER, *Études Prosopographiques*, Byzantina Sorbonensia 5, Paris 1986, p. 123-187.

VASILIEV, *Trebizond*: A. A. VASILIEV, The foundation of the Empire of Trebizond, *Speculum* 11, 1936, p. 3-37.

VASILIEV - CANARD: *Byzance et les Arabes*: A. A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes, II - Les relations politiques de Byzance et des Arabes à l'époque de la dynastie macédonienne*, éd. M. CANARD, Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae 2, 1 Bruxelles 1968.

Vie d'Athanase: *Vitae duae antiquae sancti Athanasii Athonitae*, éd. J. NORET, Corpus Christianorum Series graeca 9, Turnhout 1982.

Vie de Cyrille le Philéote: E. SARGOLOGOS, *La vie de saint Cyrille le Philéote moine byzantin*, Subsidia Hagiographica 39, Bruxelles 1964.

Vie de Jean et Euthyme: *Vie des saints Jean et Euthyme*, traduction latine par P. PEETERS, Histoires monastiques géorgiennes, *AB* 36-37, 1917-1919, p. 8-68.

Vie de saint Jean le Miséricordieux: *Βίος τοῦ ἁγίου Ἰωάννου βασιλέως τοῦ Ἐλεήμονος*, éd. A. HEISENBERG, Kaiser Johannes Batatzes der Barmherzige. Eine mittelgrieschiche Legende, *BZ* 14, 1905, p. 160-203.

Vie de Lazare le Galésiote: Vie de saint Lazare le Galésiote, *Acta Sanctorum Nov. III*, Bruxelles 1910, p. 508-588, p. 588-606.

Vie de Michel Maléïnos: L. PETIT, Vie de saint Michel Maléïnos, suivie du traité ascétique de Basile le Maléïnote, *Revue de l'Orient Chrétien* 7, 1902, p. 543-603, texte p. 549-568.

Vie de saint Nikôn: *The Life of Saint Nikon*, Text, Translation and Commentary by Denis F. SULLIVAN, Brookline 1987.

Vie de saint Nil le Jeune: G. GIOVANELLI, *Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου ἡμῶν πατρὸς Νείλου τοῦ Νέου*, Grottaferrata 1972.

Vie de Syméon: I. HAUSHERR - G. HORN, *Un grand mystique byzantin, Vie de Syméon le Nouveau Théologien (949-1022) par Nicétas Stéthatos*, Orientalia Christiana 12, n° 45, Rome 1928.

Vie de sainte Théodôra: Vie de Théodôra, *PG* 127, *col.* 904-908.

Vie de saint Théodore de Sykéôn: A. J. FESTUGIÈRE, *Vie de saint Théodore de Sykéôn*, Subsidia Hagiographica 48, I-II, Bruxelles 1970.

VILLEHARDOUIN: G. DE VILLEHARDOUIN, *La conquête de Constantinople*, éd. E. FARAL, Paris 1973².

VRANOUSSI, *'Αγιολογικὰ κείμενα*: Éra VRANOUSSI, *Τὰ ἁγιολογικὰ κείμενα τοῦ ὁσίου Χριστοδούλου, ἱδρυτοῦ τῆς ἐν Πάτμῳ μονῆς. Φιλολογικὴ παράδοσις καὶ ἱστορικαὶ μαρτυρίαι*, Athènes 1966.

VRYONIS, *Decline*: S. VRYONIS, *The Decline of Medieval Hellenism in Asia Minor and the Process of Islamization from the Eleventh through the Fifteenth Century*, Berkeley - Los Angeles - Londres 1971.

VRYONIS, *Guilds*: S. VRYONIS, Byzantine *Δημοκρατία* and the Guilds in the Eleventh Century, *DOP* 17, 1963, p. 289-314.

VV: *Vizantijskij Vremennik.*

YAHYA I, II, III: *Histoire de Yaḥyâ-ibn-Sa'îd d'Antioche, Continuateur de Sa'îd-ibn-Bitriq*, éd. et trad. par I. KRATCHKOVSKY - A. VASILIEV, I - *PO* 18, 1924, p. 700-833; II - *PO* 23, 1932, p. 347-520; III - éd. L. CHEIKHO, *CSCO*, Scriptores Arabici III/7, Beyrouth - Leipzig - Paris 1909.

YARNLEY, *Philarète*: C. J. YARNLEY, Philaretos, Armenian Bandit or Byzantine General, *RÉArm. NS* 9, 1972, p. 331-352.

Xénophon: Archives de l'Athos XV, *Actes de Xénophon*, éd. Denise PAPACHRYSSANTHOU, Paris 1986.

Xèrochoraphiou: J. DARROUZÈS - N. WILSON, Restes du cartulaire de Hiéra Xèrochoraphiou, *REB* 26, 1968, p. 5-47.

Xèropotamou: Archives de l'Athos III, *Actes de Xéropotamou*, éd. J. BOMPAIRE, Paris 1964.

ZACOS - NESBITT: G. ZACOS, *Byzantine Lead Seals* II, Compiled by J. W. NESBITT, Berne 1985.

ZACOS - VEGLERY: G. ZACOS - A. VEGLERY, *Byzantine Lead Seals* I, Bâle 1972.

ZÉPOS, *Jus*: J. et P. ZÉPOS, *Jus graecoromanum*, Athènes 1931.

ZÔNARAS: *Ioannis Zonarae epitomae historiarum libri XIII-XVIII*, éd. Th. BÜTTNER-WOBST, III, Bonn 1897.

ZRVI: *Zbornik radova Vizantološkog instituta.*

INTRODUCTION

"*Kyr* Michel (Michel V), jadis César, je (Kékauménos) le vis le matin au soleil levant, empereur tout-puissant et, à la troisième heure de ce jour, devenu pitoyable, solitaire et aveugle"[1].

"Les stupides habitants de Constantinople, particulièrement les vendeurs de saucisses, les tanneurs, tous les piliers de tavernes, les ressemeleurs de chaussures aux chiches moyens d'existence, les tailleurs qui peinent à gagner leur pain se réunirent comme les essaims de mouches au printemps quand elles se précipitent sur le lait renversé des cruches ; ils ne songeaient nullement que trois jours auparavant, ils avaient acclamé comme un sauveur et révéré ce *basileus* (Andronic) ceint du diadème, et lui avaient confirmé par les plus terribles serments leur fidélité et leur affection. Maintenant, emportés par leur colère insensée et la dernière des folies, ces impies n'épargnaient à Andronic aucune souffrance"[2].

Ces réflexions de Kékauménos et de Nicétas Chôniatès évoquent la versatilité de l'opinion publique et la fragilité du pouvoir impérial. Une novelle de Constantin VIII, contresignée par le patriarche et le synode, jette l'anathème sur ceux qui ont osé se révolter contre les empereurs (ἀποστασία ou τυραννίς), qui ont tramé un complot (ἐπιβουλὴ), ou fomenté des troubles (μοῦλτος), ainsi que sur leurs complices (συμπράττων, συγκοινωνῶν, συμβουλεύων) et même sur les instigateurs occultes (παρορμῶν)[3]. L'analyse de tous les troubles politiques et sociaux qui perturbèrent la *taxis*, l'ordre naturel de l'Empire, constitue l'objet de ce livre. Sont prises en compte non seulement les grandes rébellions militaires, mais aussi les complots, trahisons, désertions, fuites de populations, qui manifestaient tout autant le malaise social. Nous avons également retenu les aspirations légales au pouvoir en cas de vacance, car elles mettaient en valeur les desseins des différentes factions. En revanche sont exclues de l'étude des dissidences considérées, du point de vue des Byzantins, comme de véritables rébellions. Lorsque les princes latins d'Antioche, les sultans turcs d'Iconium ou de Sébastè, ou les chefs arméniens du Taurus rejetaient le joug qu'ils avaient auparavant accepté en se reconnaissant *douloi* du *basileus*, les empereurs, quand ils en avaient les moyens, les punissaient comme leurs autres sujets. Seule l'administration directe par des fonctionnaires impériaux constitue, selon nous, le critère d'appartenance effective à l'Empire.

Une étude de ce type rendait nécessaire, nous semblait-il, de scruter les intérêts et les moyens d'action de chaque catégorie sociale, "puissants" et "faibles", riches et pauvres, Constantinopolitains et provinciaux, citadins et paysans, et d'en déduire les ressorts de l'agitation qui saisissait périodiquement tout ou partie de l'Empire.

1 - *Conseils et Récits*, p. 253-255.

2 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 349-350.

3 - ZÈPOS, *Jus* I, p. 273-274. L'étude du vocabulaire varié de la révolte se révèle décevante et ne permet pas l'établissement d'une typologie des révoltes.

Ainsi, selon une opinion commune, l'opposition entre les petits et les gros propriétaires représente un facteur primordial de l'évolution sociale aux Xᵉ et XIᵉ siècles où la grande propriété foncière aurait définitivement triomphé. De la même manière, les historiens se sont acharnés à déterminer si la *pronoia* fut instituée dès le XIᵉ siècle et quelle fut son extension, estimant qu'elle était à la fois reflet et cause des modifications sociales, alors qu'elle ne paraît point avoir jamais formé un enjeu autour duquel se seraient déterminées les factions en lutte pour le pouvoir.

La lecture des sources a rapidement montré le caractère artificiel d'une telle démarche. Derrière chaque événement en effet apparaissait toujours un unique groupe, l'aristocratie. La recherche de jacqueries paysannes ou d'émeutes populaires se révélait vaine, car les rares tumultes où des éléments populaires paraissaient au premier plan étaient en fait, sinon guidés par des notables, du moins leur profitaient. D'emblée était donc éliminée toute explication reposant sur le conflit entre les riches et les pauvres, quelle que fût la période envisagée. Il ne s'ensuit pas que la législation sur la propriété au Xᵉ siècle ou le mode de financement de l'armée par la technique de la *pronoia* aient été absolument sans conséquence, mais ils ne constituaient pas un objet de recherche prioritaire.

L'étude détaillée de l'aristocratie, agent quasi unique de la vie politique, s'imposait donc, qu'elle concernât la haute bureaucratie de la capitale et l'entourage impérial, l'élite de l'armée ou les notables grecs et allogènes dans les provinces. La lecture des sources classiques, chroniqueurs, épistoliers, actes de la pratique permettait d'obtenir certains résultats, notamment à propos de l'enracinement régional de cette aristocratie. Mais la sigillographie constitue l'apport le plus appréciable, car, contrairement aux autres sources déjà bien exploitées, elle comporte de nombreux inédits - dont une partie encore malheureusement inaccessible -, et permet de renouveler largement la prosopographie des élites entre le Xᵉ siècle et le début du XIIIᵉ siècle, le XIᵉ siècle étant privilégié car les hauts fonctionnaires faisaient alors fréquemment mention de leur patronyme - ce qui était plus rare dans la période précédente -, et de leurs fonctions, précision qui, sans disparaître, allait diminuant au XIIᵉ siècle.

Plutôt que de choisir la date traditionnelle de 1025, marquant le sommet de la puissance pour l'Empire, nous avons préféré commencer notre étude au milieu du Xᵉ siècle en retenant la date de 963, symbole de la suprématie micrasiatique. Cette période offre une vision de la société à l'apogée militaire de l'Empire, et les clivages au sein des élites se perçoivent mieux que dans la période suivante qui nous resterait obscure sans cet éclairage préalable. La date de 1204 se justifie plus aisément, tant la chute de Constantinople a marqué les esprits aussi bien des Byzantins que de leurs adversaires. Pour l'étude de la société, elle a une signification moins prononcée dans la mesure où toute l'évolution de celle-ci s'insère nécessairement dans des mouvements de plus longue durée. 1204 et les quelques années qui suivirent l'établissement de l'Empire latin présentent deux avantages : les chroniqueurs cessant d'être obnubilés par Constantinople s'intéressèrent, par nécessité, aux provinces auparavant si méconnues et cette date marque aussi le terme d'une mutation de l'aristocratie, la société des Anges présentant beaucoup plus d'analogies avec celle des Paléologues qu'avec celle des Macédoniens.

Notre démarche comporte trois phases : l'établissement des faits, puis la description des mécanismes favorables à l'éclosion des troubles, l'interprétation enfin de l'agitation politique à la lumière de ces derniers.

Dans la première phase, nous avons gardé le souci constant de situer le mieux possible les acteurs des rébellions, par leurs titres, leurs fonctions et leurs attaches familiales. Dans le même esprit, nous avons jugé utile de présenter ceux que les autorités ont chargés de faire cesser les agissements répréhensibles, car de la confrontation des listes ainsi obtenues nous espérons déceler des groupes cohérents.

Ensuite, nous nous sommes appliqué à déterminer comment les Byzantins se représentaient les luttes politiques, notamment pour le pouvoir suprême. Pour fonder notre propre interprétation, nous avons exposé les conditions favorables au développement des troubles, c'est-à-dire pour l'essentiel les liens qui permettaient à l'aristocratie d'influencer l'ensemble de la société, jouant de ses attaches provinciales, ou des solidarités créées par la parenté et les formes de dépendance.

Enfin nous avons mis à l'épreuve des faits les ressorts sociaux ainsi présentés en les confrontant aux mouvements de contestation décrits dans la première partie, dégageant par là une interprétation qui par nécessité redonne toute sa place à la chronologie. Pour la commodité de l'exposé, nous avons séparé les luttes qui ont pour objectif Constantinople des dissidences provinciales, mais, bien évidemment, les unes n'étaient pas sans répercussions sur les autres, quand elles ne se trouvaient pas en rapport de cause à effet.

PREMIÈRE PARTIE

LES RÉVOLTES. DOCUMENTATION

FICHES DOCUMENTAIRES

Liste des rubriques et de leurs abréviations

P. P.: principal (principaux) protagoniste(s).
fam.: nature de la famille d'origine des protagonistes: illustre, militaire, civile, étrangère...
par.: parenté impériale.
obj.: objectifs de la rébellion : renversement de l'empereur, dissidence provinciale...
pré.: prédiction d'un destin impérial.
a. s.: actes de souveraineté normalement réservés à l'empereur, accomplis par le rebelle: émission monétaire, signature de chrysobulles, port des sandales pourpres ...
date: début et fin du complot, ses principales étapes. Les fiches sont classées par ordre chronologique du début des complots.
sou.: liste des soutiens du rebelle, décrivant dans la mesure du possible les fonctions exercées, les dignités portées et la parenté éventuelle avec le principal protagoniste.
opp.: selon les mêmes principes, liste des opposants à l'usurpation, y compris ceux désignés par l'empereur pour la réduire.
rég.: délimitation de la région concernée par les troubles.
sanc.: sanction encourue par la rébellion: confiscation, aveuglement... ou succès.
sources: nous n'avons pas nécessairement donné toutes les sources strictement parallèles et avons préféré la meilleure édition du texte, par exemple nous citons Skylitzès plutôt que Kédrènos.
bib.: bibliographie. Nous renvoyons systématiquement à BOURDARA, *Tyrannis* I et II, à SKOULATOS, *Alexiade*, à HOFFMANN, *Rudimente* et à BRAND, *Byzantium*, en complétant le cas échéant par les travaux qui auraient été omis ou ceux parus depuis la publication de ces ouvrages.

Règne de Basile II (minorité)

N° 1

P. P. Nicéphore Phocas, magistre, stratège *autokratôr*[1] des troupes d'Orient.

fam. Grande famille de militaires connue depuis le IX[e] siècle[2].

obj. N.P. briguait le pouvoir impérial dans le respect des droits des princes porphyrogénètes Basile et Constantin.

a. s. Il prit les insignes impériaux, pratiqua des promotions et nomma des stratèges[3].

date Dès l'annonce de la mort de Romain II en mars 963, l'idée de rébellion était agitée dans le groupe de N. P., mais la révolte n'éclata officiellement que le 2 juillet 963 lorsque N. P. fut proclamé *basileus* par ses troupes. Elle se termina le 15 août de la même année, lors de l'entrée de N. P. à Constantinople[4].

sou. - L'impératrice régnante Théophanô,

- Jean Tzimiskès, patrice, stratège des Anatoliques, neveu de N. P.,

- Léon Phocas, magistre, ancien domestique des Scholes d'Occident, en disponibilité, frère de N. P.,

- Romain Kourkouas, magistre et stratèlate d'Orient, parent par alliance de N. P.,

- Philothée, métropolite d'Euchaïta[5],

- Michel, un des plus proches serviteurs de N. P.,

- Basile Lékapènos, ancien parakoimomène, et l'important groupe de ses familiers[6],

- l'ensemble de l'armée d'Orient dont N. P. avait le commandement, et la population des provinces d'Asie,

- un parti à Constantinople, groupant notamment une bonne partie des sénateurs.

opp. - Joseph Bringas, préposite et parakoimomène,

- Marianos Argyros, patrice, monostratège de Thrace et catépan d'Occident[7],

- Paschalios, patrice et stratège,

- les Tornikioi, dont Nicolas patrice et stratège,

- le *tagma* des Macédoniens[8].

rég. La révolte partit de Césarée de Cappadoce où était établie toute l'armée d'Orient. Elle gagna toute l'Asie Mineure puisque N. P. put nommer des stratèges dans le Pont Euxin comme à Abydos. N. P. lui-même marcha droit sur Constantinople sans rencontrer le moindre obstacle.

sanc. N. P. fut couronné empereur par le patriarche Polyeucte.

sources LÉON DIACRE, p. 38-48 ; SKYLITZÈS, p. 256-260 ; *Vie d'Athanase*, p. 295 ; MARKOPOULOS, *Vaticanus*, p. 100 ; *Kleinchroniken*, n° 15 § 3 et n°16 § 5 ; MICHEL LE SYRIEN, p. 128 ; ASOLIK, p. 43 ; YAHYA I, p. 788.

bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 81-82. A. MARKOPOULOS, 'Ιωσὴφ Βρίγγας, Προσωπογραφικὰ προβλήματα καὶ ἰδεολογικά ῥεύματα, *Σύμμεικτα* 4, 1981, p. 87-117.

Notes

1 - LÉON DIACRE, p. 34.
2 - DJURIĆ, *Foka*, p. 191-296 et *infra* p. 213-214, 268.
3 - LÉON DIACRE, p. 44.
4 - *Ibid.*, p. 48 ; SKYLITZÈS, p. 256, 259.
5 - LÉON DIACRE, p. 44-45. Il n'est pas dit explicitement que Philothée ait été du parti de Phocas, mais il accepta de porter à Constantinople la lettre du prétendant contenant ses exigences. En tout cas, Joseph Bringas le fit mettre en prison.
6 - *Ibid.*, p. 46-47.
7 - THÉOPHANE CONTINUÈ, p. 480 ; ASOLIK, p. 43, affirme même qu'il fut le maître de Constantinople et que N. P. se dressa contre lui.
8 - LÉON DIACRE, p. 46.

Minorité de Basile II : règne de Nicéphore II Phocas

N° 2

P. P. La population de Rossano.

obj. La population protestait violemment contre une levée d'impôt destinée à la construction d'une flotte.

date Il s'agissait, en 965-966, de réparer la défaite de Manuel Phocas, survenue l'année précédente.

sou. Grégoire Maléïnos, protospathaire, fut accusé de partager le point de vue des archontes de Rossano.

opp. - Nicéphore Hexakiônitès, magistre, commandant les thèmes italiens[1],
- Nil de Rossano fut le médiateur.

sanc. Les habitants obtinrent leur pardon à condition de compenser financièrement leurs méfaits (incendie des vaisseaux et meurtre d'un prôtokarabos).

source *Vie de saint Nil le Jeune*, p. 101-103.

Note

1 - La fonction précise exercée par Hexakiônitès n'est donnée par aucune source ; il n'était pas, semble-t-il, un simple stratège de Longobardie mais avait compétence sur l'ensemble de l'Italie.

N° 3

P. P. Le peuple de Constantinople.

obj. La population de la capitale protestait contre la politique fiscale de l'empereur N. P. et contre la punition infligée par l'empereur aux gens de Constantinople coupables d'une rixe avec des Arméniens.

date L'émeute fut contemporaine de l'inspection par N. P. des villes de Thrace en 967. Elle éclata le jour de l'Ascension.

opp. N. P. obtint l'appui des principaux personnages de la cité pour calmer la foule.

rég. Constantinople.

sanc. Une femme et sa fille ayant à l'occasion prédit la mort de N. P. furent brûlées vives. N. P. ne prit pas d'autres mesures de rétorsion, jugeant l'émeute due à une ivresse passagère de la foule.

sources SKYLITZÈS, p. 276; LÉON DIACRE, p. 64-66.

bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 85.

N° 4

P. P. Kalokyros, patrice[1], fils du *proteuôn* de Cherson, ambassadeur de N.P. auprès des Russes du prince Svjatoslav.

obj. K. trahit l'empereur et voulut utiliser ses interlocuteurs pour prétendre à la couronne impériale.

date L'idée de la révolte vint à K. au cours de sa mission chez les Russes, commencée en 966. La chute de N. P. ne le fit point renoncer à sa tentative qui se poursuivit jusqu'à la défaite décisive de Svjatoslav face à l'empereur Jean Tzimiskès en 971.

sou. Les Russes de Svjatoslav, mais la tentative ne semble avoir éveillé aucun écho à l'intérieur de l'Empire.

rég. K. s'était établi à Preslav en Bulgarie pour y attendre la suite des événements[2].

sanc. K. échoua, son sort ultérieur est inconnu.

sources LÉON DIACRE, p. 77, 79, 134; SKYLITZÈS, p. 288, 295.

Notes

1 - LÉON DIACRE, p. 63.

2 - K. était originaire de Chersonèse; or compte tenu de la puissance des Russes de Svjatoslav qui entouraient la région, il n'est pas exclu qu'il ait entraîné sa patrie d'origine dans sa rébellion.

N° 5

P. P. Jean Tzimiskès, magistre, ancien domestique des Scholes, stratège en disponibilité.

fam. J. T. appartenait à une famille de militaires célèbres depuis la fin du IX[e] siècle, les Kourkouas[1].

par. J. T. était neveu de N. P. du côté maternel[2].

obj. J. T. organisa un complot pour s'emparer du pouvoir détenu par son oncle, dans le respect des droits des princes porphyrogénètes.

pré. Le moine Théodore lui avait prédit l'accession à l'Empire[3].

date Le complot fut mis à exécution dans la nuit du 10 au 11 décembre 969.

sou.
- L'impératrice Théophanô, épouse de N. P., maîtresse de J. T.,
- Michel Bourtzès, magistre, stratège (en disponibilité ?),
- Léon Abalantès, taxiarque,
- N. Atzypothéodôros, intime de J. T.,
- Léon Pédiasimos[4],
- Isaac Brachamios[5],
- Basile Lékapènos, proèdre, ancien parakoimomène,
- un eunuque du gynécée,
- les gardes du palais impérial, ralliés aussitôt après la mort de N. P.,
- de nombreux éléments de l'armée d'Orient.

opp.
- Léon Phocas, frère de N. P.,
- Nicéphore Phocas, fils de Léon,
- l'armée établie près de Constantinople, toute dévouée aux Phocas[6],
- la majeure partie des dirigeants militaires de la capitale et des provinces[7].

sanc. J. T. fut proclamé empereur *autokratôr*, mais Théophanô fut exilée ainsi que certains complices de J. T.

sources SKYLITZÈS, p. 279-280 ; LÉON DIACRE, p. 85-89 ; *Kleinchroniken*, n°15 § 4 et n° 16 § 7 ; ASOLIK, p. 44 ; MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 5 ; MICHEL LE SYRIEN, p. 129 ; YAHYA I, p. 829.

bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 86.

Notes

1 - Il n'est pas sûr que Tzimiskès ait été un patronyme ; sans doute s'agissait-il plutôt d'un surnom, LÉON DIACRE, p. 92. Sur les Kourkouas, *infra* p. 216, 270.

2 - LÉON DIACRE, p. 38.

3 - *Ibid.*, p. 101.

4 - Atzypothéodôros et Pédiasimos étaient à coup sûr des officiers que J. T. s'était attachés au cours de sa longue et brillante carrière.

5 - Léon Diacre note la présence d'un autre conjuré important sans citer son nom qui n'est donné que par Yahya.

6 - LÉON DIACRE, p. 95.

7 - *Ibid.*, p. 96.

Minorité de Basile II: règne de Jean Tzimiskès

N° 6

P. P. Bardas Phocas, patrice, ancien duc de Chaldée, alors en exil à Amasée.

fam. Cf. f. d. 1, n. 2.

par. B. P. était neveu de l'empereur Nicéphore Phocas.

obj. B. P. voulait rendre le pouvoir suprême à la famille Phocas.

a. s. B. P. fut acclamé empereur *autokratôr*, promut à des dignités et procéda à des nominations de stratèges[1].

date B. P. s'enfuit d'Amasée au moment précis où Jean Tzimiskès commençait sa première campagne contre les Russes au printemps 970. La constitution d'une armée par B. P., les manoeuvres de Sklèros envoyé contre lui durent occuper tout le printemps de cette année et le conflit s'acheva au début de l'été 970[2].

sou. - Théodore, Nicéphore et Bardas, trois frères, fils du patrice Théodoulos Parsakountènos, et cousins de B. P.[3],
- Syméon Ampélas, patrice, stratège,
- Diogénès Adralestos, neveu de B. P.[4],
- Étienne, évêque d'Abydos,
- Léon Phocas, curopalate, père de B. P.[5],
- Nicéphore Phocas, frère de B. P.,
- des éléments de l'armée d'Asie Mineure, principalement d'anciens soldats établis en Cappadoce[6].

opp. - Bardas Sklèros, magistre, parent de B. P.[7], chef des armées de Thrace,
- des membres de l'aristocratie d'Asie Mineure[8],
- Constantin Charôn, un des officiers de Bardas Sklèros.

rég. B. P. réunit ses troupes à Césarée de Cappadoce, mais sa révolte ne s'étendit guère au-delà du centre de l'Asie Mineure puisque Bardas Sklèros s'opposa à lui à Dipotamos-Mésanykta[9] en Phrygie. B. P. avait comme base de repli, selon Léon Diacre, la forteresse de Tyranna appelée aussi Antigonous, ou bien, selon Skylitzès, la place forte de Tyropoion. Asolik affirme que B. P. se déclara indépendant et régna à Jroung. Nous ne savons à quoi correspond ce toponyme.

sanc. Léon Phocas et son fils Nicéphore furent condamnés à mort. Grâciés par Tzimiskès, ils eurent les yeux crevés, mais en réalité ce fut un simulacre. Un certain nombre de conjurés pris par Sklèros furent aveuglés: Bardas et les siens se rendirent en échange de l'*apatheia* impériale et furent donc indemnes, mais Bardas fut exilé dans l'île de Chio. De nombreuses confiscations furent prononcées.

sources SKYLITZÈS, p. 291-294; LÉON DIACRE, p. 112-126; ASOLIK, p. 44; YAHYA I, p. 831.

bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 88.

Notes

1 - LÉON DIACRE, p. 113.
2 - *Ibid.*, p. 112; SKYLITZÈS, p. 291.
3 - LÉON DIACRE, p. 112.
4 - *Ibid.*, p. 120.
5 - Exilé avec son fils dans l'île de Lesbos, il était néanmoins fort actif et tenta vainement de soudoyer les Macédoniens, LÉON DIACRE, p. 114.
6 - B. P. put rapidement compter sur une importante armée, capable de mener une campagne au bout de quelques semaines - ce qu'il n'aurait pu faire en ayant seulement levé des paysans.
7 - *Infra*, p. 332-333.
8 - B. P. laissa ses troupes piller les biens de ses adversaires en Asie Mineure et fit aussi un "butin de Mysiens", LÉON DIACRE, p. 116.
9 - L'identification de Dipotamos avec Mésanykta est donnée par SKYLITZÈS, p. 320.

N° 7

P. P. Léon Phocas, curopalate, ancien domestique des Scholes, en exil.
par. Frère de l'empereur Nicéphore Phocas.
obj. L. P. chercha à pénétrer dans la capitale et à s'emparer du pouvoir impérial à la faveur d'un complot.
date L. P. voulut profiter de la lutte intense entre Byzantins et Russes en Bulgarie autour de Dristra au printemps 971[1] pour mener à bien son complot.
sou. - Nicéphore Phocas, fils de L. P., en exil avec lui,
- un des officiers du palais,
- un parti actif à Constantinople[2], et les moines du monastère de Pélamydion.
opp. - Léon, patrice et drongaire des *ploïmoi*[3],
- Basile le recteur[4],
- l'archonte du *blattion*[5].
rég. Constantinople.
sanc. Léon et son fils furent pris, aveuglés effectivement et exilés dans l'île de Kalônymos[6] ; leurs biens furent confisqués.

sources SKYLITZÈS, p. 303 ; LÉON DIACRE, p. 145-147 ; YAHYA I, p. 830-831.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 90.

Notes

1 - LÉON DIACRE, p. 144.
2 - Les amis et connaissances de L. P. lui promirent de réunir une foule d'hommes en armes, *ibid.*, p. 144.
3 - *Ibid.*, p. 147.
4 - SKYLITZÈS, p. 303. L'identité de ce Basile n'est pas clairement établie. Il doit sans doute être distingué de son homonyme et contemporain, le parakoimomène Basile Lékapènos.
5 - Ce personnage, qualifié par Léon Diacre de "chargé du tissage impérial"- ce qui autorise donc à l'identifier à l'archonte du *blattion* -, consulta ses compagnons puis dénonça le complot de L. P.

6 - Sur cette île, JANIN, *Grands centres* II, p. 157. SKYLITZÈS (p. 303), en désaccord avec Léon Diacre, déclare qu'ils ont été exilés dans l'île de Prôtè. Nous ne pouvons concilier ces deux informations, et nous donnons la préférence à Léon Diacre dont le récit est beaucoup plus précis sur cet épisode.

N° 8

P. P. Le patriarche Basile dit Skamandrènos.
obj. Il fut accusé d'avoir comploté pour remplacer Tzimiskès sur le trône impérial par un membre d'une grande famille.
date La destitution du patriarche eut lieu avant que l'empereur n'ait commencé sa grande expédition jusqu'en Syrie au printemps 974[1].
sou. Le nom du personnage auquel le patriarche aurait fait appel pour occuper le trône ne nous est pas parvenu. Il pourrait s'agir, selon certains indices, de Bardas Sklèros[2].
sanc. Le patriarche fut déposé.

sources SKYLITZÈS, p. 311, 314; LÉON DIACRE, p. 163; YAHYA I, p. 832-833.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 91.

Notes

1 - GRUMEL, *Chronologie*, p. 436, date la chute du patriarche de mars 974, mais J. DARROUZÈS (Sur la chronologie du patriarche Antoine Stoudite, *REB* 46, 1988, p. 60) établit que Basile aurait été déposé à la mi-août 973.
2 - SEIBT, *Skleroi*, p. 35, et BOURDARA ont émis cette hypothèse. Elle repose sur la notion de *μέγα δυνάμενος* qui ne peut concerner qu'un nombre très limité de familles, et surtout sur le fait que Bardas Sklèros faillit être aveuglé sous le règne de Tzimiskès pour avoir comploté. Il est donc tentant de rapprocher cet événement - dont nous ne savons rien de plus par ailleurs - des faits reprochés au patriarche Basile.

N° 9

P. P. Les fils de Baldos[1].
date Vers 975[2].
obj. Inconnu. Le mouvement très localisé a pu avoir un caractère ethnique (slave ?)[3].
opp. Le stratège et les habitants du thème (d'Hellade-Péloponnèse ?).
rég. les rebelles se réfugièrent à Ézéros. Selon Darrouzès, il existe deux possibilités de localisation, soit en Laconie, soit sur le massif de l'Olympe de Bithynie. Une troisième, Larissa de Thessalie, est proposée par V. Tapkova-Zaimova. La mention dans la lettre du nom de Rentakios, famille péloponnésienne bien connue, nous invite à choisir la première hypothèse.
sanc. Les fils de Baldos, blessés, furent capturés.

source DARROUZÈS, *Épistoliers*, p. 356-357.
bib. V. TAPKOVA-ZAIMOVA, Autour de la pénétration du tzar bulgare Samuel dans les régions de Grèce, *Byz. Bulg.* 2, 1966, p. 237-239 = *Byzance et les Balkans à partir du VIe siècle*, Variorum Reprints, Londres 1979, n° XIII.

Notes

1 - Personnage inconnu par ailleurs.
2 - Telle est l'opinion de DARROUZÈS, éditeur de la lettre, p. 357 n. 14. En fait toute la seconde moitié du siècle peut convenir.
3 - Il concernerait les Ézérites, tribu slave bien attestée dans le Péloponnèse.

N° 10

P. P. Basile Lékapènos, eunuque, proèdre, parakoimomène.
par. B. L. était fils illégitime de l'empereur Romain I.
obj. B. L. aurait voulu tuer l'empereur Tzimiskès qui menaçait de lui confisquer ses biens malhonnêtement acquis.
date B. L. aurait conçu ce projet lors du retour de l'empereur de sa campagne d'Orient, à la fin de 975.
sanc. B. L. aurait réussi puisque Jean Tzimiskès mourut brusquement en janvier 976.

sources SKYLITZÈS, p. 312; LÉON DIACRE, p. 176-178.

Règne de Basile II

N° 11

P. P. Bardas Sklèros, magistre, ancien stratèlate d'Orient, duc des *tagmata* de Mésopotamie.
fam. B. S. appartenait à une famille de militaires illustres depuis le VIIIe siècle[1].
par. B. S. était parent par alliance des Phocas, donc de l'empereur Nicéphore Phocas.
obj. B. S. prétendait au trône impérial.
a. s. B. S. prit les insignes impériaux, leva l'impôt, fit des promotions, conclut des accords diplomatiques avec des émirs arabes; il pratiqua l'aveuglement pour crime de lèse-majesté[2].
pré. Un moine vertueux lui avait prédit le succès[3].
date La révolte commença par l'acclamation de B. S. au milieu de ses troupes au printemps 976. B. S. remporta une première victoire pendant l'été 976 contre Pierre le Stratopédarque, puis un second succès contre

Léon le protovestiaire, à l'automne 977. B. S. défit complètement Bardas Phocas son nouvel adversaire à Pankaleia le 19 juin 978, puis le battit encore à Basilika Thermè à l'automne 978. B. S. fut enfin vaincu et mis en fuite le 24 mars 979 dans le thème du Charsianon[4].

sou. - Anthès Alyatès, stratège,
- Romain Sklèros, fils de B. S.,
- Constantin Sklèros, patrice, stratège, frère de B. S.[5],
- les frères Théodore et Nicétas Hagiozacharitai, stratèges qui désertèrent la cause de B. S. dès 977[6],
- Constantin Gabras, stratège,
- Isaac Brachamios, stratège,
- Michel Bourtzès, magistre, duc d'Antioche, rallié à B. S. en 977, mais qui rejoignit le camp des impériaux l'année suivante,
- Romain Tarônitès, patrice, stratège,
- Michel Kourtikios, protospathaire et stratège[7],
- Andronic Lydos Doux, patrice, stratège, et ses deux fils,
- Christophore Doux dit Épeiktès et
- Basile dit Mouggos,
- Pegasios, stratège, serviteur de B. S.,
- Léon Aichmalôtos, stratège[8],
- Ubaydallah, Arabe, patrice,
- K.n.t.tich, haut fonctionnaire, eunuque,
- une grande partie de l'armée d'Orient, mais non la totalité, en particulier le *tagma* des stratèlates et la cavalerie arménienne servant dans l'armée byzantine,
- la flotte provinciale attachée au port d'Attaleia.
- Jamais B. S. n'eut la totalité de la population et des notables d'Asie Mineure à ses côtés. Les Arméniens d'Antioche, dirigés par un certain Samuel, le soutinrent.
- l'Église d'Antioche[9],
- les émirs arabes d'Amida et de Martyropolis, le prince hamdanide d'Alep,
- les princes arméniens de Tarôn et de Mokq[10].

opp. - Pierre, eunuque, serviteur de Phocas[11], stratopédarque d'Anatolie,
- Michel Bourtzès, une fois rallié aux impériaux,
- Eustathe Maléïnos, magistre, stratège de Tarse,
- Léon, eunuque, protovestiaire,
- Jean, patrice,
- Manuel Erôtikos, patrice, comte de l'Opsikion (?)[12],
- Théodore Karantènos, navarque,
- Bardas Parsakountènos, magistre, chef de la flotte,
- Nicéphore Parsakountènos, patrice,
- les armées d'Occident[13],
- la flotte centrale de Constantinople,
- David d'Ibérie,
- Jean Tornikios, chef ibère devenu moine au Mont Athos,
- le prince ibère Jojik.

rég. Dans les débuts de la révolte, B. S. s'assura une petite région confinée à la frontière orientale de l'Empire, autour de la forteresse de Harput et autour de Mélitène dont B. S. s'empara rapidement. Ses premières victoires lui permirent d'avancer dans le thème de Likandos et de rallier le duché d'Antioche - pour peu de temps - et la ville d'Attaleia. Ce n'est qu'après sa victoire de l'automne 977 qu'il contrôla la majeure partie de l'Asie Mineure et en particulier le thème des Thracésiens[14]. Mais la région centrale autour de Césarée de Cappadoce - lieu de rassemblement de ses adversaires - lui échappa toujours et il ne rallia point les thèmes côtiers du Pont-Euxin.

sanc. B. S. et ses proches, dont son fils et son frère, purent s'enfuir en territoire musulman.

sources SKYLITZÈS, p. 314-328; LÉON DIACRE, p. 169-170; PSELLOS, *Chronographie* I, p. 4-7; ZÔNARAS III, p. 540-546; YAHYA II, p. 372-377; ASOLIK, p. 56-62; MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 29-30; M. CANARD, Deux documents arabes sur Bardas Sklèros, *Atti del V Congresso internazionale di Studi bizantini*, I, Rome 1939, p. 55 = *Byzance et les musulmans du Proche-Orient*, Variorum Reprints, Londres 1973, n° XI; BROSSET, *Géorgie*, p. 293-294.

bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 94-96.

Notes

1 - Sur cette famille, SEIBT, *Skleroi*.

2 - SKYLITZÈS, p. 322: B. S. fit aveugler les frères Théodore et Nicétas Hagiozacharitai, coupables d'avoir déserté son camp.

3 - *Ibid.*, p. 316.

4 - Sur les dates, voir notamment P. M. TARCHNIŠVILI, Le soulèvement de Bardas Sklèros, *Bedi Kartlisa* 45-46, 1964, p. 95-97 et SEIBT, *Skleroi*, p. 37-47 qui s'appuie à juste titre sur Yahya d'Antioche.

5 - LÉON DIACRE, p. 110.

6 - Théodore fut protospathaire impérial et stratège des Bucellaires (SPECK, *Bleisiegel*, n° 110, où il faut rectifier la lecture Zacharitès en Hagiozacharitès). Le style grossier de la gravure du plomb laisse supposer une exécution provinciale. La nomination de Théodore était-elle le fait de B. S. et non de l'empereur?

7 - Cette précision est fournie par un sceau qui lui est très probablement attribuable, SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 649 n. 1.

8 - SKYLITZÈS, p. 328. L'éditeur de Skylitzès n'a pas reconnu dans Aichmalôtos un patronyme; la même erreur est reproduite p. 354 pour le protospathaire et stratège Oreste Aichmalôtos. Or le patronyme est attesté par ailleurs: Michel Aichmalôtos en 1012, *Lavra* I, Append. n° VI; Théodore Aichmalôtos en 1081, *Lavra* I, n° 41 p. 228; Basile Aichmalôtos en 1082, ZÉPOS *Jus* I, p. 300.

9 - YAHYA II, p. 375. Le nom de B. S. était inscrit sur les tablettes de l'église du patriarcat d'Antioche.

10 - ASOLIK, p. 56.

11 - SKYLITZÈS, p. 315.

12 - Manuel Erôtikos fut le défenseur de Nicée, mais sa fonction ne nous est pas connue. Or B. S., l'ayant évincé, le remplaça à Nicée par Pegasios qu'il nomma comte de l'Opsikion.

13 - SKYLITZÈS, p. 330. Les armées occidentales étaient parties combattre Sklèros.

14 - Les derniers partisans de B. S. se réfugièrent auprès de Léon Aichmalôtos et des fils d'Andronic Lydos, autour des forteresses d'Armakourion et de Plateia Pétra.

N° 12

P. P. Population des villes d'Apulie.
obj. Révolte d'ordre fiscal ?[1]
date 980-982. Delphinas entra dans Bari le 11 juin 982.
sou. - Population des villes de Bari et de Trani,
- alliance avec Otton II empereur de Germanie[2].
opp. - Le catépan Kalokyros Delphinas,
- les frères Théophylacte et Serge, habitants de Bari.
rég. Une partie de l'Apulie (Bari, Trani, Ascoli).
sanc. Les villes furent reprises par Delphinas.

source LUPUS PROTOSPATHARIUS, p. 55
bib. GAY, *Italie*, p. 331, 334.

Notes

1 - Cette révolte coïncidait avec les difficultés auxquelles furent confrontés les catépans d'Italie qui, faute de recevoir des secours de la part de l'empereur, durent trouver sur place les ressources pour s'opposer à la menace germanique.
2 - Otton n'occupa jamais, semble-t-il, les villes révoltées contre l'autorité du catépan.

N° 13

P. P. La population musulmane de Laodicée de Syrie.
obj. Inconnu[1].
date 982.
opp. Le catépan d'Antioche, Michel Bourtzès.
rég. Laodicée de Syrie.
sanc. La population rebelle fut déportée dans l'Empire.

source YAHYA II, p. 439.

Note

1 - Cette révolte coïncide toutefois avec les sièges d'Antioche et d'Alep par le chef des armées fatimides de Syrie, Bandjoutekin. En ce cas, nous pourrions l'interpréter comme un mouvement de libération du joug byzantin, mais cette hypothèse demeure fragile.

N° 14

P. P. Basile Lékapènos.
obj. Sauvegarder sa place de gouverneur effectif de l'Empire.
a. s. À proprement parler, il n'en fit point, mais de par sa fonction, il contresignait tous les chrysobulles.
date 986.

sou. - B. L. avait probablement conclu un accord - réel ou tacite - avec le groupe des Phocas,
- Léon Mélissènos[1].

sanc. B. L. fut exilé dans un monastère et subit la confiscation totale de son immense fortune.

source PSELLOS, *Chronographie* I, p. 12-14.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 96-97.

Note

1 - Les troupes de Léon, à l'annonce d'une révolte du parakoimomène, désertèrent le siège de Balanias, YAHYA II, p. 417.

N° 15

P. P. Bardas Phocas, magistre, domestique des Scholes d'Orient[1].

obj. B. P. voulait obtenir l'Empire et évincer les souverains porphyrogénètes.

a. s. B. P. revêtit les insignes impériaux, assura des promotions, engagea des actions diplomatiques avec des puissances étrangères en tant que *basileus*[2].

date Les réunions préliminaires destinées à mettre au point le mouvement de rébellion eurent lieu dès le printemps 987 ; cependant la révolte n'éclata ouvertement que le 15 août 987. Une avant-garde de l'armée de B. P., commandée par Kalokyros Delphinas fut anéantie au printemps 988, mais la bataille décisive d'Abydos où B. P. trouva la mort eut lieu le 13 avril 989. Cependant, des partisans de B. P. résistèrent encore après cette date (cf. f. d. n° 16).

sou. - Eustathe Maléïnos, magistre, stratège (ou ancien stratège), parent de B. P.[3],
- Nicéphore Phocas, fils de B. P.,
- Léon Phocas, fils de B. P.,
- Nicéphore Phocas, frère de B. P., (aveugle), patrice,
- Kalokyros Delphinas, patrice, stratège, ancien catépan d'Italie[4],
- Atzypothéodôros, stratège,
- Léon Mélissènos, magistre, stratège,
- Théognoste Mélissènos, frère du précédent, stratège,
- Théodose Mésanyktès, stratège,
- Bardas Sklèros (cf. fiche suivante), après son retour de Bagdad,
- Agapios, patriarche d'Antioche[5] ?
- les armées d'Asie Mineure, sauf quelques éléments dans le Pont[6],
- une partie de la flotte byzantine[7],
- des Ibères sous le commandement du magistre Tzourbanèlès et de Pankratios,
- David d'Ibérie,

- la ville de Cherson[8].

opp. - Grégoire Tarônitès, magistre,
- Romain Sklèros, magistre, fils de Basile Sklèros,
- Kyriakos, drongaire des *ploïmoi*,
- des éléments de l'armée byzantine (*tagmata* occidentaux[9]),
- des troupes russes,
- d'autres troupes étrangères,
- la population de Constantinople[10],
- le prince Vladimir de Kiev.

rég. La révolte partit de Césarée de Cappadoce, la forteresse de Tyropoion[11] servant de base de repli. Puis la sédition s'étendit en Asie Mineure, mais la région proche du Pont paraît avoir été contestée[12] et la façade égéenne de l'Asie Mineure échappa à B. P. qui ne dépassa pas Dorylée.

sanc. B. P. mourut à la bataille d'Abydos. Auparavant Delphinas et Atzypothéodôros, capturés, avaient été empalés. Nicéphore Phocas, frère de B. P., avait été emprisonné. Après Abydos, les chefs de la rébellion tombés aux mains de l'empereur subirent le triomphe ridicule dans la capitale, à l'exception de Léon Mélissènos.

sources SKYLITZÈS, p. 332-338; LÉON DIACRE, p. 173-174; ZÔNARAS, p. 550-554; PSELLOS, *Chronographie* I, p. 7-11; PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, *Fontes*, p. 81-82; ASOLIK, p. 129-131; ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 18; YAHYA II, p. 417-426.

bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 99-102.

Notes

1 - YAHYA II, p. 417, 421, donne le détail de la carrière de B. P. après sa victoire sur Sklèros. Basile II le conserva d'abord au poste de domestique des Scholes d'Orient, puis le destitua pour lui confier un commandement plus modeste en Orient, le duché d'Antioche. PSELLOS, *Chronographie* I, p. 8, fait aussi allusion à cette dégradation de B. P. Cette décision de Basile II poussa B. P. à la révolte, mais il tint d'abord son projet secret. Puis au printemps 987, Basile II, inquiet du retour de Bardas Sklèros en Asie Mineure, rendit à B. P. le poste de domestique après avoir reçu des garanties de fidélité de la part de Phocas.

2 - PAPADOPOULOS- KÉRAMEUS, *Fontes*, p. 82.

3 - La tante paternelle d'Eustathe était la grand-mère de B. P., *Vie de Michel Maléïnos*, p. 551.

4 - En 982-983, LUPUS PROTOSPATHARIUS, p. 55.

5 - En fait, son rôle fut ambigu puisque Léon Phocas, fils de Bardas, le fit expulser d'Antioche, YAHYA II, p. 425.

6 - Grégoire Tarônitès, envoyé à Trébizonde, put réunir sur place une armée. Le ravitaillement pour Constantinople, menacé par B. P., parvenait par mer depuis Trébizonde, YAHYA II, p. 424; PAPADOPOULOS- KÉRAMEUS, *Fontes*, p. 82.

7 - SKYLITZÈS, p. 336.

8 - *Infra*, p. 394.

9 - Comme Basile II disposait de troupes byzantines à opposer à B. P., elles ne pouvaient provenir que de l'Occident. Précisément cette nécessité de dégarnir le front bulgare permit à Samuel de mener une politique d'expansion aux dépens de l'Empire, SKYLITZÈS, p. 339.

10 - Bardas Phocas n'eut jamais le moindre geste pour se concilier la capitale; au contraire, il envisagea un blocus pour la réduire.

11 - En fait, le nom réel de la forteresse est controversé; dernière mise au point dans HILD-RESTLE, *Cappadoce*, p. 297-298.

12 - *Supra*, note 6. Le Tarôn en revanche fut contrôlé jusqu'en 990 par le magistre Tzourbanélès, ASOLIK, p. 133.

N° 16

P. P. Bardas Sklèros[1].

obj. Les objectifs de B. S., lors de sa seconde rébellion, n'apparaissent pas clairement. D'un côté, le révolté agit comme s'il voulait renouveler sa tentative pour monter sur le trône impérial; d'un autre côté, il accepta assez facilement de se trouver en situation subordonnée vis-à-vis de Bardas Phocas, puis de se soumettre à Basile II, une fois sauvegardé l'essentiel de ses intérêts.

a. s. B. S. porta les insignes impériaux ,et traita avec des États étrangers.

date B. S. revint dans l'Empire en février 987, mais fut emprisonné à partir du 14 septembre 987 jusqu'à la défaite de Bardas Phocas en avril 989. Depuis cette date, jusqu'en octobre 989[2], B. S. fut de nouveau le chef de la rébellion. Léon Phocas pour sa part ne se rendit qu'en novembre de la même année. Les Ibères Tzourbanélès et Bagrat combattirent jusqu'à leur défaite de 990[3].

sou. Lors de l'ultime phase de la révolte, ce furent:

- Constantin Sklèros, patrice, frère de B. S.,
- Nicéphore Phocas dit au Col Tors, fils de Bardas Phocas,
- Léon Phocas, autre fils de Bardas Phocas,
- une partie des troupes de Bardas Phocas après la mort de ce dernier,
- des troupes arabes fournies par les Noumérites et les Uqaylides,
- des troupes conduites par le frère du gouverneur d'Amida (Diyarbakir),
- des Arméniens.

opp. Leur identité reste incertaine[4].

rég. B. S. se réinstalla d'abord dans la région de Mélitène, puis après son emprisonnement et sa libération, établit son camp dans le thème de Sébastè, près de Larissa.

sanc. B. S. dut abandonner ses chaussures pourpres, mais obtint la dignité de curopalate, attribuée pour la première fois à un personnage extérieur à la famille impériale; il reçut de nombreux biens ainsi que l'amnistie et des dignités pour ses fidèles. Nicéphore Phocas fut aussi pardonné et gratifié d'importantes propriétés[5]. Léon Phocas fut exilé.

sources SKYLITZÈS, p. 338-339; PSELLOS, *Chronographie* I, p. 15-16; YAHYA II, p. 419-422, 426-430.

bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 99-102.

Notes

1 - Il revint de Bagdad où il était resté depuis sa première rébellion.
2 - La chronologie la plus précise est fournie par Yahya.
3 - ASOLIK, p. 133.
4 - Les troupes qui combattirent Sklèros furent sans doute les mêmes que celles opposées à Phocas.
5 - YAHYA II, p. 427.

N° 17

P. P.[1] Jean Malakènos, protospathaire.
fam. Il appartenait à l'une des plus importantes familles du thème d'Hellade-Péloponnèse[2].
obj. J. M. fut accusé de trahir les intérêts de l'Empire en faveur de Samuel, chef de l'État bulgare.
date Cette accusation de trahison coïncida avec le grand raid des armées bulgares de 996. La condamnation des traîtres eut lieu avant l'automne de la même année[3].
sou.
- Paul Bôbos, magistre[4],
- Batatzès et toute sa famille[5],
- Basile Glabas,
- des membres de familles importantes,
- ils bénéficièrent du soutien réel ou supposé des armées bulgares.

sanc. J. M. fut ramené à Constantinople, où il fut pardonné et obtint de plus grandes dignités. Paul Bôbos eut ses biens confisqués et fut exilé dans le thème des Thracésiens ; Batatzès et Glabas préférèrent se réfugier auprès de Samuel.

sources *Vie de saint Nikôn*, p. 148-150 ; SKYLITZÈS, p. 343.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 97-98.

Notes

1 - L'histoire de J. M. est celle que nous connaissons le mieux, mais en réalité parmi les membres importants engagés dans cette affaire, nous ne pouvons distinguer de meneur.
2 - Le rôle illustre de la famille est souligné par l'auteur de la *Vie de saint Nikôn*. Nous sommes peu renseignés sur les ancêtres de ce J. M. Un Malakènos fut stratège de Calabre au milieu du X[e] siècle, SKYLITZÈS, p. 266 ; un autre fut stratège du Péloponnèse, soit le stratège de Calabre, soit J. M. lui-même (sceau inédit du British Museum). Un Malakènos s'illustra sous Basile II comme juge, DARROUZÈS, *Épistoliers*, p. 183, 232, 233 ; *Peira*, LXVI, p. 243. Peut-être s'agissait-il de J. M. rentré en grâce auprès de l'empereur, mais plus probablement d'un autre Malakènos.
3 - Le *terminus ante quem* est fourni par l'acte d'Iviron n° 10 de 996 qui mentionne la confiscation des biens de Paul le Thessalonicien avant novembre 996.
4 - L'identification entre Paul le Thessalonicien et le magistre Paul Bôbos nous semble assurée : ce serait en effet une coïncidence trop invraisemblable que la même année, et dans la même ville de Thessalonique, deux hauts personnages de même prénom - assez rare - se soient rendus coupables de rébellion envers l'empereur.
5 - Batatzès et Glabas étaient des militaires exerçant des commandements à Andrinople, SKYLITZÈS, p. 343.

N° 18

P. P. Mélès, un des plus importants notables d'Italie du Sud, sans fonction officielle[1].
fam. La famille demeure inconnue auparavant.
obj. L'objectif était de détacher de l'Empire l'Italie du Sud afin de se l'approprier.
date La révolte commença entre 1009 et 1011[2]. En 1011, Mélès subit un premier échec et fut définitivement battu par Boïoannès en 1019.
sou. - Des éléments de la population d'Apulie, notamment les milices à Bari, Trani, Ascoli, lors de la première phase de la révolte,
- Datto, beau-frère de M.,
- Maraldus de Trani,
- Ioannicus, protospathaire,
- Romuald, prince lombard,
- des mercenaires normands,
- des contingents lombards,
- Pandolf, prince de Capoue,
- le pape Benoît VIII.
rég. Bari et l'Apulie.
sanc. La révolte échoua. Mélès s'enfuit mais mourut en exil en 1020.

sources GUILLAUME DE POUILLE I, vers 14-104; SKYLITZÈS, p. 348; *Annales de Bari*, p. 53; LUPUS PROTOSPATHARIUS, p. 57; ANONYME DE BARI, p. 148-149.
bib. GAY, *Italie*, p. 399-413.

Notes

1 - SKYLITZÈS emploie le terme de δυνάστης, c'est-à-dire de notable influent.
2 - LUPUS PROTOSPATHARIUS date de 1009 le début de la révolte. SKYLITZÈS déclare que le tremblement de terre de janvier-mars 1010 annonçait la rébellion de Mélès; les *Annales de Bari* placent la révolte en 1011. Ces dates différentes ne sont pas totalement incompatibles dans la mesure où, avant d'éclater, le mouvement avait été longuement préparé. FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 54, accepte la date de 1009.

N° 19

P. P. Georges Tzoulas, archonte de Chazarie, stratège de Cherson, protospathaire impérial.
obj. G. T. désirait se rendre indépendant de l'Empire.
date La révolte fut matée en 1016.
opp. - Basile Mongos,
- Sphengos, frère de Vladimir, le gendre du *basileus*.
rég. Chersonèse Taurique.
sanc. G. T. fut capturé dès le premier combat.

sources SKYLITZÈS, p. 354; sceaux de Tzoulas.
bib. Parmi les publications de I. V. SOKOLOVA sur la Chersonèse, retenons principalement, Pečati Georgija Čuly sobytija 1016 g. v Cherson, *Pal. Sbornik* 23, 1971, p. 68-74.

N° 20

P. P. - N. Gabras, patrice, archonte[1],
- Élinagos Phrantzès, patrice, archonte, ancien commandant bulgare de la forteresse de Belegradon-Berat.
fam. Ce Gabras est un des premiers membres connus de la famille qui s'illustra aux siècles suivants[2]. La famille Phrantzès demeure inconnue par ailleurs.
obj. Le complot visait à restaurer l'État bulgare.
date En 1018 au moment où Basile II apprit le complot, il revenait de son ultime campagne contre les Bulgares.
rég. La région de Thessalonique.
sanc. Après une tentative de fuite, Gabras fut capturé et aveuglé; Élinagos Phrantzès fut condamné au même châtiment.

source SKYLITZÈS, p. 364.

Notes

1 - Ce Gabras, détenteur d'une dignité élevée, était sans doute un militaire.

2 - Sur cette famille, A. BRYER, A Byzantine Family: the Gabrades, c. 979 - c. 1653, *University of Birmingham, Historical Journal* XII, 2, 1970-1971, p. 164-187 ; A. BRYER - S. FASSOULAKIS - P. M. NICOL, A Byzantine Family, the Gabrades: an additional note, *Byzsl.* 36, 1975, p. 38-46.

N° 21

P. P. - Nicéphore Phocas, dit au Col Tors, fils de Bardas, patrice, sans fonction officielle[1],
- Nicéphore Xiphias, patrice, stratège des Anatoliques.
fam. Les Xiphias, officiers connus à époque de Basile II, jouissaient d'une gloire beaucoup plus récente et plus modeste que celle des Phocas[2] (f. d. n° 1).
par. Nicéphore Phocas était le petit-neveu de l'empereur homonyme.
obj. Les deux complices s'accordèrent pour éliminer Basile II et que l'un d'eux régnât à sa place; mais la question de la préséance entre eux n'était pas réglée.
date La date de la révolte fut choisie pour coïncider avec la campagne de Basile II contre Georges d'Abasgie; la rébellion prit fin peu après le 15 août 1022, jour où Nicéphore Phocas trouva la mort[3].
sou. - Un grand nombre de membres de l'aristocratie,
- Phersès l'Ibère, patrice,
- un chambellan impérial,

- des militaires, en particulier des officiers de Cappadoce[4],
- Georges, prince d'Abasgie,
- David, prince du Vaspourakan.

opp. Théophylacte Dalassènos, drongaire de la Veille, puis stratège des Anatoliques[5].

rég. La Cappadoce, notamment la forteresse de Rodandos.

sanc. Nicéphore Phocas fut tué, Phersès exécuté sur ordre de Basile II. Xiphias eut ses biens confisqués et devint moine. Le reste de leurs partisans emprisonnés furent libérés à l'avènement de Constantin VIII.

sources SKYLITZÈS, p. 366-367; YAHYA III, p. 239-240; ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 16, 18; ZÔNARAS III, p. 567; BROSSET, *Géorgie*, p. 307-308.

bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 102; W. SEIBT, Die Eingliederung von Vaspurakan in das byzantinische Reich (etwa Anfang 1019 bzw. Anfang 1022), *Handes Amsorya* 92, 1978 (1980), p. 49-66; DÉDÉYAN, *Immigration arménienne*, p. 50-51, 102.

Notes

1 - SKYLITZÈS (p. 366) est obscur; il déclare que Nicéphore Phocas fut laissé en arrière de l'armée de Basile II, ce qui pourrait laisser entendre qu'il y occupait un poste officiel, mais ne précise la fonction que du seul Xiphias.

2 - Nicéphore Xiphias lui-même servit Basile II dans les guerres bulgares (SKYLITZÈS, p. 343, 345, 348-349, 352, 354, 364). Alexis Xiphias fut catépan d'Italie en 1006-1007 (LUPUS PROTOSPATHARIUS, p. 66, ANONYME DE BARI, p. 148). Eustathe Xiphias fut primicier et koitonite vers 1050 (KONSTANTOPOULOS, *Molybdoboulla*, n° 374), et un autre Xiphias était proèdre dans la seconde moitié du XI[e] siècle (LAURENT, *Vatican*, sceau n° 62).

3 - YAHYA III p. 241-242.

4 - Le terme est à prendre dans son sens géographique et non administratif.

5 - CHEYNET, *Trois familles*, p. 82.

N° 22

P. P. Théodose Monomaque, fonctionnaire[1].

fam. T.M. était issu d'une famille à tradition civile[2].

obj. Ses motifs restent inconnus. Il fut surpris à comploter contre Basile II.

date Inconnue, mais plutôt vers la fin du règne de Basile II, si nous tenons compte de l'écart d'une génération entre Constantin IX et son père.

sanc. T. M. fut condamné et mourut peu après.

sources PSELLOS, *Chronographie* I, p. 125; IDEM, *MB* V, p. 133.

Notes

1 - ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 42: T. M. était juge suprême au palais impérial et nommait les juges dans tout le pays. Nous ne pouvons préciser quelle fonction byzantine était ainsi décrite.

2 - *Infra*, p. 192.

Règne de Constantin VIII

N° 23

P. P. Constantin Bourtzès, patrice, ancien conseiller de Basile II, apparemment sans fonction officielle à la mort de cet empereur.
fam. Cette lignée ne comptait à cette date que des militaires de haut rang[1].
obj. C. B. fut accusé de saper l'autorité de Constantin VIII.
date La condamnation de C. B. constitua l'un des premiers actes de gouvernement de Constantin VIII; elle eut donc lieu sans doute en décembre 1025 ou tout au début de l'année 1026.
sanc. C. B. fut aveuglé.

source SKYLITZÈS, p. 371.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 102.

Note

1 - Voir CHEYNET, *Trois familles*, p. 15-55 et notamment Constantin Bourtzès n° 4.

N° 24

P. P. Nicéphore Comnène, patrice, gouverneur de Médie et du Vaspourakan.
fam. N. C. fut l'un des premiers membres illustres de la famille[1].
obj. N. C. fut accusé d'aspirer au pouvoir impérial.
a. s. N. C. fit signer à ses soldats un document écrit par lequel ceux-ci promettaient au stratège de combattre les ennemis jusqu'à la mort.
date Les événements auraient eu lieu, d'après les sources, la première année du règne de Constantin VIII, aussi les datons-nous de l'été 1026; la révolte éclata à l'occasion d'une campagne militaire contre les Sarrasins.
sou. - Plusieurs hauts personnages non nommés,
- les troupes du Vaspourakan et de Médie, que commandait N. C.,
- Georges, prince d'Abasgie.
opp. Le *tagma* des Cappadociens.
sanc. Le révolté, ainsi que huit de ses complices, furent aveuglés.

sources SKYLITZÈS, p. 371-372; ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 26.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 103-104.

Note

1 - Seul Manuel Erôtikos-Comnène est connu auparavant comme officier de haut rang. Sa parenté avec N. C. reste ignorée, mais il n'est pas exclu qu'il ait été son père ou son oncle, BARZOS, *Généalogie* I, p. 39-40.

N° 25

P. P. Bardas Phocas, petit-fils de Bardas, patrice; il n'exerçait apparemment aucune fonction.

par. B. P. était arrière-petit-neveu de l'empereur Nicéphore II Phocas.

obj. B. P. fut accusé de rechercher le pouvoir impérial.

date L'épisode, contemporain de la répression de la révolte de Nicéphore Comnène, eut donc lieu en 1026.

sou. Le complot, réel ou prétendu, comportait aussi des participants assez importants pour que Constantin VIII décidât de les faire aveugler.

sanc. B. P. fut aveuglé, ainsi que ses complices présumés.

sources SKYLITZÈS, p. 372; YAHYA III, p. 249.

bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 104.

N° 26

P. P. La population de Naupacte.

obj. Il s'agissait d'une révolte d'origine fiscale car les habitants considéraient qu'ils avaient payé des impôts indus.

date La révolte eut lieu la même année que la rébellion de Nicéphore Comnène et l'aveuglement de Bardas Phocas.

sou. - Le métropolite de Naupacte,
- les habitants de la ville et des alentours.

opp. Georges dit Môrogéôrgios, stratège de Naupacte.

rég. Naupacte et sa proche région.

sanc. L'empereur châtia sans pitié les responsables du meurtre du stratège et fit aveugler l'archevêque de la ville.

source SKYLITZÈS, p. 372.

bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 104.

N° 27

P. P. Basile Sklèros, patrice, fils de Romain Sklèros.

obj. Il s'agirait d'une lutte d'influence entre des groupes de puissants à la cour[1].

date L'aveuglement de Basile Sklèros est cité dans une liste, probablement mise en ordre chronologique par Skylitzès, des châtiments imposés par Constantin VIII à divers personnages convaincus d'avoir comploté contre ce souverain, donc entre 1026 et 1028. Une datation plus précise est impossible.

opp. Prousianos, stratège des Bucellaires.

sanc. B. S. fut aveuglé, peut-être partiellement[2]. Prousianos, d'abord exilé, fut rapidement rappelé.

source SKYLITZÈS, p. 372.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 105.

Notes

1 - L'hypothèse, fort vraisemblable, a été retenue par SEIBT, *Skleroi*, p.65-66. En revanche, la conclusion selon laquelle Sklèros opposa une troupe de parèques aux soldats de Prousianos, stratège des Bucellaires, est plus audacieuse, car rien dans le texte ne permet de discerner une telle levée et il n'est pas assuré qu'une bataille rangée ait opposé les deux adversaires.

2 - SEIBT, *Skleroi*, p. 68. B. S. était, sous Romain III, stratège des Anatoliques ; or il n'aurait pu exercer une telle fonction s'il avait été complètement privé de la vue.

N° 28

P. P.[1] - Romain Kourkouas, Bogdanos, Glabas, Goudèlios. Aucune de leurs fonctions n'est précisée ; tous étaient officiers en activité ou en retraite,
- Zacharias, parent de Pheudatos, moine[2].

fam. - Kourkouas appartenait à la lignée de l'empereur Jean I Tzimiskès,
- Bogdanos, aristocrate bulgare rallié à Basile II,
- Glabas sortait d'une famille de militaires d'origine slave,
- et Goudélès d'une lignée militaire d'Asie Mineure.

obj. Tous furent accusés de comploter pour abattre l'empereur.

date Aucune date précise ne nous a été livrée ; nous admettons cependant, d'après l'ordre du récit de Skylitzès, que les événements se déroulèrent entre 1026 et 1028, plutôt vers la fin du règne de Constantin VIII.

sanc. Tous les accusés furent aveuglés.

sources SKYLITZÈS, p. 372 ; *Vie de Jean et Euthyme*, p. 61 § 80.

Notes

1 - Nous ne pouvons discerner un chef à l'intérieur de ce groupe, qui se présentait comme une liste des victimes de Constantin VIII, ni affirmer qu'ils aient eu des objectifs communs.

2 - Zacharias était probablement ibère comme son parent Pheudatès, SKYLITZÈS, p. 339 ; il pourrait alors être identifié avec Zacharie, fils de Mithridate, qui vécut dans un *hésychastérion* à Iviron au temps de l'higoumène Georges Barasbatzè.

N° 29

P. P. Constantin Dalassènos, patrice, ancien catépan d'Antioche.

fam. Les Dalassènoi étaient des officiers célèbres depuis le règne personnel de Basile II[1].

obj. Il fut proposé à C. D. de devenir successeur légitime de l'empereur Constantin VIII.

date Novembre 1028.
sou. - L'empereur Constantin VIII lui-même pendant un certain temps,
- une partie de son entourage, en particulier l'eunuque Ergodotès,
- la population de Constantinople.
opp. Syméon, eunuque, drongaire de la Veille.
sanc. Constantin VIII lui préféra finalement Romain Argyros pour gendre et successeur.

sources SKYLITZÈS, p. 373-374; PSELLOS, *Chronographie* I, p. 122; ZÔNARAS, p. 572.

Note

1 - CHEYNET, *Trois familles*, p. 75-115 et notamment Constantin Dalassènos n° 3, p. 80-81.

N° 30

P. P. Romain Argyros, patrice, ancien juge de l'Hippodrome et du thème de l'Opsikion, peut-être ancien *kensôr*, éparque.
fam. La majeure partie des membres de cette famille étaient jusqu'alors officiers[1].
par. R. A. descendait de Romain Lékapènos comme l'empereur Constantin VIII.
obj. La succession légitime de Constantin VIII lui fut proposée.
sou. Il eut le soutien final de l'empereur Constantin VIII et de Syméon, drongaire de la Veille.
sanc. R. A. fut proclamé empereur à la mort de son beau-père le 11 novembre 1028.

sources SKYLITZÈS, p. 374; ZÔNARAS, p. 572-573; PSELLOS, *Chronographie* I, p. 30-31; IDEM, *MB* V, p. 123; YAHYA, III, p. 250; ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 28. FICKER, *Die Phundagiagiten*, p. 67.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 105.

Note

1 - VANNIER, *Argyroi*, notamment Romain Argyros n° 11 et *infra*, p. 193.

Règne de Romain III

N° 31

P. P. Prousianos, magistre, ancien stratège des Bucellaires.
fam. Fils aîné de Jean Vladislav, dernier tsar bulgare.
obj. P. fut suspecté de briguer le pouvoir impérial.

date L'affaire se développa au cours de la première année du règne de Romain III, donc entre novembre 1028 et novembre 1029.

sou. - Théodôra, *basilissa*, fille de Constantin VIII, belle-soeur de Romain III,
- Marie, patricienne à ceinture, mère de P.

sanc. P. fut interné dans le monastère de Manuel à Constantinople, puis une fois l'accusation confirmée, fut aveuglé; il devint moine plus tard. Sa mère fut exilée au monastère de Mantinée dans le thème des Bucellaires, puis transférée ultérieurement dans le thème des Thracésiens. Théodôra fut reléguée au Pétrion[1].

sources SKYLITZÈS, p. 376, 384; ZÔNARAS, p. 574.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 106.

Note

1 - *Infra*, f. d. n° 32.

N° 32

P. P. Constantin Diogénès, patrice, duc de Thessalonique puis stratège des Thracésiens[1].

fam. Militaires attestés au moins depuis le X[e] siècle.

par. Neveu par alliance de Romain III.

obj. C. D. fut accusé d'aspirer à l'Empire.

date Le complot, sa découverte et les jugements eurent lieu avant la fin octobre 1029[2].

sou. - Jean, protospathaire, syncelle,
- Eustathe Daphnomélès, patrice et stratège,
- Michel,
- Théognoste,
- Samuel, les trois petits-fils du magistre Constantin Bourtzès[3],
- Georges Barasbatzé, higoumène d'Iviron[4],
- les neveux de Theudatos,
- Théodôra, *basilissa* (?).

opp. Oreste, protospathaire et stratège, un des eunuques les plus proches de Basile II.

sanc. Tous les conjurés furent battus et subirent le triomphe ridicule à Constantinople. Théodôra fut chassée des palais impériaux et exilée au monastère du Pétrion. C. D. fut destitué et enfermé.

sources SKYLITZÈS, p. 376-377; ZÔNARAS, p. 575; *Vie de Jean et Euthyme*, p. 61 § 81.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 107.

Notes

1 - Sur sa carrière, Vera Von FALKENHAUSEN , Eine byzantinische Beamtenurkunde aus Dubrovnik, *BZ* 63, 1970, p. 10-23.

2 - Les événements sont placés par Skylitzès avant l'apparition d'un astre le 31 octobre 1029.

3 - CHEYNET, *Trois familles*, p. 32-35.

4 - Le texte de Skylitzès laisserait entendre que Georges et Barasbatzé étaient deux personnages différents, neveux de Theudatos. Or Georges Barasbatzé est bien attesté comme higoumène d'Iviron. Sur cette question, *Iviron* I, p. 18.

N° 33

P. P. Des officiers de l'état-major de Romain III (dont Constantin Dalassènos ?).
obj. Il s'agissait de remplacer Romain III.
date L'occasion était fournie par la première campagne de Romain III en Syrie, donc en 1030.
sou. Des éléments de l'armée[1].
opp. Apokapès dénonça à Romain III les agissements suspects de ces officiers.
sanc. Restées inconnues, s'il y en eut.

source MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 45.
bib. CHEYNET, *Trois familles*, p. 80.

Note

1 - La réalité de ce complot n'est pas assurée dans la mesure où notre source unique n'est pas fiable pour une période aussi éloignée de la date de sa rédaction. Matthieu a pu confondre avec les projets de Constantin Diogénès en 1032, ou simplement chercher une explication rationnelle à la très surprenante défaite de l'empereur face à de modestes tribus arabes, d'autant plus que Constantin Dalassènos échoua à rétablir la situation, SKYLITZÈS, p. 380.

N° 34

P. P. Constantin Diogénès, moine, ancien stratège[1].
obj. Le complot était dirigé contre Romain III.
date Romain III apprit les faits au moment où il préparait en Asie Mineure sa deuxième expédition de Syrie, au printemps 1032.
sou. - Théodôra, *basilissa*,
- le métropolite de Dyrrachion,
- l'évêque de Périthéôrion,
- sans doute des éléments de l'armée[2].
opp. Théophane, métropolite de Thessalonique.
rég. La révolte devait éclater en Illyrie.

sanc. C. D. fut enfermé au palais des Blachernes où il se suicida. Les évêques, emprisonnés un court moment, furent libérés par Romain III.

sources SKYLITZÈS, p. 385 ; PSELLOS, *Chronographie* II, p. 157 ; ZÔNARAS, p. 579.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 107.

Notes.

1 - *Supra*, f. d. n° 32.
2 - Cette hypothèse est très vraisemblable car C. D. avait exercé de nombreux commandements dans la partie occidentale de l'Empire et y avait sûrement acquis beaucoup d'appuis.

N° 35

P. P. Basile Sklèros, magistre, aveugle, sans fonction officielle[1].
par. Beau-frère de Romain III par son mariage avec sa soeur, Pulchérie Argyropoulina.
obj. La nature des agissements nous paraît obscure, car Basile, étant aveugle, ne pouvait prétendre à l'Empire. Il convenait, semble-t-il, d'éliminer la trop grande influence auprès de Romain III de Jean, le futur Orphanotrophe.
date Skylitzès ne fournit pas de date précise, mais signale le complot parmi d'autres événements du règne de Romain III datables des années 1032-1033[2].
sou. Pulchérie Argyropoulina, épouse de B. S.
sanc. B. S. fut assigné à résidence.

sources SKYLITZÈS, p. 388 ; ZÔNARAS, p. 583.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 107-108.

Notes

1 - Sur le personnage, SEIBT, *Skleroi*, p. 65-69.
2 - Cette date correspond aussi à l'emprise croissante de l'influence de Jean auprès de Romain III et surtout de son frère Michel auprès de l'impératrice Zôè.

N° 36

P. P. Zôè, *basilissa*.
par. Fille de Constantin VIII et épouse de Romain III.
obj. Elle souhaitait remplacer Romain III par son amant Michel le Paphlagonien.
date Le plan des conjurés fut exécuté le 11 avril 1034, jour où Romain III périt étouffé aux bains.

sou. - Michel Paphlagôn, archonte du *Panthéôn*,
- et son frère Jean l'Orphanotrophe.
opp. Constantin Dalassènos, patrice, sans fonction officielle.
sanc. Zôè parvint à placer sur le trône Michel le Paphlagonien et obtint de le faire couronner par le patriarche.

sources SKYLITZÈS, p. 389-391; PSELLOS, *Chronographie* I, p. 49-52; ZÔNARAS, p. 584-585; CHRISTOPHORE DE MITYLÈNE, p. 4-5, JOËL, Bonn, p. 61; MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 51; *Kleinchroniken*, n° 16 § 10; YAHYA III, p. 272-273.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 108, 109, 110.

Règne de Michel IV.

N° 37

P. P. Elpidios (Brachamios ?)[1], patrice.
obj. Cette révolte d'origine fiscale, fut peut-être aussi provoquée par des liens de sympathie envers Constantin Dalassènos.
date La répression fut menée par Nicétas, frère de Michel IV, nommé duc d'Antioche par l'empereur dès son avènement en avril-mai 1034; la révolte avait donc éclaté dès les premiers mois de cette année.
sou. La population d'Antioche, dont un certain nombre de notables.
opp. - Nicétas, duc d'Antioche,
- le percepteur (φορολόγος) Salibas.
rég. Antioche de Syrie.
sanc. Cent personnes furent exécutées ou mutilées et les fortunes de onze notables confisquées. Elpidios fut emprisonné dans la capitale.

source SKYLITZÈS, p. 395, 396.

Note

1 - CHEYNET, *Trois familles*, p. 59-60.

N° 38

P. P. Constantin Dalassènos[1].
obj. C. D. était suspecté de briguer le trône.
date C. D. fut arrêté le 31 août 1034.
sou. - Constantin Doukas[2], gendre de C. D.,

- Goudélès,
- Baïanos,
- Probatas,
- Syméon, protovestiaire, qui compta parmi les premiers serviteurs de Constantin VIII.

sanc. C. D. fut exilé dans l'île de Platè, Constantin Doukas enfermé dans une tour. Goudélès, Baïanos et Probatas eurent leurs biens confisqués. Syméon dut se retirer au monastère qu'il avait fondé à l'Olympe de Bithynie.

sources SKYLITZÈS, p. 396 ; ZÔNARAS, p. 589 ; ATTALEIATÈS, p. 11 ; PSELLOS, *Chronographie* I, p. 122.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 109-110.

Notes

1 - *Supra*, f. d. n° 29.
2 - Nous ignorons les éventuelles fonctions exercées par les personnages de cette liste, mais à cette date leurs familles fournissaient principalement des officiers.

N° 39

P. P. Constantin Monomaque, sans fonction ?[1]
fam. Voir f. d. n° 22.
obj. Tout un parti souhaitait porter C. M. au trône.
date Puisque C. M. connut sept années d'exil et fut libéré à la chute de Michel V en avril 1042, son éloignement date de 1035 au plus tard.
sanc. C. M. fut exilé dans l'île de Mitylène.

sources *Vie de Lazare le Galésiote*, p. 600 ; SKYLITZÈS, p. 423 ; ATTALEIATÈS, p. 18 ; PSELLOS, *Chronographie* I, p. 125 ; ZÔNARAS, p. 615.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 110-111.

Note

1 - Monomaque fut ultérieurement nommé juge par l'impératrice Zôè, indice d'une carrière civile antérieure.

N° 40

P. P. Zôè, *basilissa*.
obj. Elle souhaitait éliminer Jean l'Orphanotrophe et retrouver sa liberté d'action.

date L'épisode est rapporté par Skylitzès parmi une liste d'événements de l'année 6546 indiction 6, soit septembre 1037-septembre 1038 ; il eut lieu probablement au début de 1038[1].

sou. - Le médecin de Jean l'Orphanotrophe,
- Constantin Moukoupélès, protospathaire.

sanc. Moukoupélès et le médecin furent exilés, ce dernier à Antioche sa patrie.

source SKYLITZÈS, p. 403.

Note

1 - Après le tremblement de terre de novembre 1037, et avant le débarquement en Sicile de Maniakès au printemps 1038.

N° 41

P. P. - Théophylacte Dalassènos, frère de Constantin, patrice[1],
- Romain Dalassènos, autre frère de Constantin, patrice,
- Adrien Dalassènos, neveu de Constantin.

obj. Ils furent accusés de comploter contre Michel IV.

date 1038-1039.

sanc. Les Dalassènoi furent exilés.

source SKYLITZÈS, p. 404.

Note

1 - CHEYNET, *Trois familles*, respectivement Théodore Dalassènos n° 4, Romain Dalassènos n° 5, Adrien Dalassènos n° 7.

N° 42

P. P. Musandus.

obj. Les *kontaratoi* (milices) d'Apulie refusèrent d'obéir.

date En janvier 1040, ils tuèrent Nicéphore Dokeianos et restèrent incontrôlés jusqu'à ce qu'Argyros ait éliminé Musandus leur chef et les domine pour son propre compte.

rég. L'Apulie ; des incidents éclatèrent notamment à Ascoli, à Mottola, à Matéra[1].

sanc. Les *kontaratoi* se joignirent à Argyros, fils de Mélès, et suivirent son destin (f. d. n° 43).

sources *Annales de Bari*, p. 54 ; ANONYME DE BARI, p. 149.

bib. GAY, *Italie*, p. 454-455.

Note

1 - Furent tués à Ascoli le catépan Nicéphore Dokeianos, à Mottola le juge (*kritès*) Michel Choirosphaktès, à Matéra un autre fonctionnaire byzantin.

N° 43

P. P. Argyros, fils de Mélès[1].
obj. A. cherchait à se rendre indépendant en Apulie.
date Le 7 mai 1040, l'entrée d'Argyros à Bari marqua le début des troubles ; en février 1042, A. fut fait *princeps* et *dux* d'Italie par les rebelles, mais se rallia en juillet 1042 à Constantin Monomaque qui recherchait son aide contre Georges Maniakès.
sou. - Des éléments de la population de Bari,
- des troupes normandes.
opp. Georges Maniakès.
rég. L'Apulie, plus particulièrement Bari et ses alentours, et la région sise entre cette ville et Tarente.
sanc. A. se rallia à Constantin IX en échange de sa promotion au rang de patrice et de sa nomination comme duc d'Italie.

sources GUILLAUME DE POUILLE I, vers 422-478 ; *Annales de Bari*, p. 54, 55, 56 ; LUPUS PROTOSPATHARIUS, p. 58 ; ANONYME DE BARI, p. 149-151.
bib. GAY, *Italie*, p. 455-465 ; FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 204-209.

Note

1 - Sur Mélès, f. d. n° 18.

N° 44

P. P. Georges Maniakès, patrice, stratège *autokratôr* en Sicile.
fam. Famille de tradition militaire[1].
obj. G. M. fut accusé d'aspirer au pouvoir impérial.
date 1040[2].
sou. - Basile Théodôrokanos, patrice ?[3],
- appui vraisemblable de l'armée de terre envoyée en Sicile.
opp. Étienne patrice, commandant de la flotte, beau-frère de Michel IV.
rég. Sicile.
sanc. G. M. fut emprisonné.

sources SKYLITZÈS, p. 406 ; ZÔNARAS, p. 593 ; ATTALEIATÈS, p. 9.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 111 ; FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 95-96.

Notes

1 - L'origine de G. M. reste controversée. À en croire PSELLOS, (*Chronographie* II, p. 1), il était sorti du rang et avait progressivement franchi tous les échelons du valet d'armes au stratège, il serait donc d'humble souche. Mais SKYLITZÈS (p. 387) le présentant rappelle le nom de son père, Goudélios Maniakès; la précision serait insolite pour un simple stratiote. D'autre part Goudélios était un patronyme micrasiatique renommé (f. d. n° 28 et 38) et Maniakès a toutes chances d'être en fait issu de lignées célèbres d'Asie Mineure. Toutefois nous ne pouvons affirmer avec certitude que les Maniakai du XI[e] siècle descendaient du drongaire de la Veille de Michel III (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 150, GÉNÉSIOS, p. 81). Sur les Maniakai, cf. K. AMANTOS, Πόθεν τὸ ὄνομα Μανιάκης; *Ἑλληνικά* 8, 1935, p. 246.

2 - SKYLITZÈS (p. 405) donne l'indiction 8.

3 - Nous ne savons si Théodôrokanos enfermé en compagnie de Maniakès l'était au titre de complice de ce dernier, ou sous une autre inculpation.

N° 45

P. P. Pierre Deljean, sans fonction officielle[1].

fam. P. D. se prétendait issu de la souche des anciens tsars bulgares.

obj. P. D. cherchait à redonner à la Bulgarie son indépendance[2].

date Le début de l'agitation dans les Balkans se situe en 1040, sans doute au printemps. La capture d'Ibatzès entraîna les ultimes redditions des Bulgares à l'automne 1041.

sou.
- Téichomèros (f. d. n° 47),
- Alousianos (f. d. n° 51),
- Manuel Ibatzès,
- Kaukas, officier,
- Litoboès, officier,
- un koitônite impérial,
- les populations bulgares de l'Empire,
- les habitants du thème de Nicopolis (f. d. n° 48).

opp. Les habitants de Dèmètrias de Thessalie.

rég. Moravos, Belgrade, Nich, Skopje, Ostrovo, Dyrrachion, Triaditza, Boïanos et toutes les provinces qui s'étendaient depuis ces forteresses jusqu'à Thessalonique et à l'Hellade.

sources SKYLITZÈS, p. 409-414; PSELLOS, *Chronographie* I, p. 76-77, 81-82; IDEM, *MB* V, p. 127; ZÔNARAS, p. 598-603; ATTALEIATÈS, p. 9-10; *Conseils et Récits*, p. 172-174, 282; *Vie de Lazare le Galésiote*, p. 578-579.

bib. G. G. LITAVRIN, *Bolgariya i Vizantiya v XI - XII vv.*, Moscou 1960, p. 376-396.

Notes.

1 - Il était au service d'un Byzantin (SKYLITZÈS, p. 409).

2 - *Infra*, p. 388.

N° 46

P. P. Basile Synadènos, stratège de Dyrrachion.
fam. B. S. était issu d'une famille de tradition militaire, connue depuis le Xe siècle[1].
obj. B. S. était accusé d'aspirer au pouvoir impérial.
date Il fut destitué alors que le mouvement de Deljean prenait de l'ampleur, donc vers le printemps 1040.
sou. Des éléments de l'armée du thème ?
opp. Michel Dermokaïtès, officier.
rég. Le thème de Dyrrachion.
sanc. B. S. fut emprisonné à Constantinople, pour peu de temps[2].

source SKYLITZÈS, p. 410.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 111.

Notes

1 - En fait les plus anciens Synadènoi attestés sont Irène Synadènè (sceau inédit de la collection Shaw n° 391) et un juge de Tarse, Philètos Synadènos autour de l'an 1000 (DARROUZÈS, *Épistoliers*, p. 249), si du moins ce Philètos appartenait bien à la lignée des Synadènoi.

2 - Il semble bien que Basile ait été le *Sinadenus* cité par GUILLAUME DE POUILLE I, vers 405-408, comme l'envoyé de Michel V vers l'Apulie en 1041 (FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 136 n. 216).

N° 47

P. P. Teichomèros, officier supérieur du thème de Dyrrachion.
obj. T. et ses troupes espéraient échapper au châtiment impérial pour avoir chassé leur stratège prévaricateur Dermokaïtès et ils souhaitaient en même temps restaurer l'État bulgare.
date La révolte fut contemporaine des débuts de celle de Deljean au printemps 1040. Durant l'été, Deljean élimina T. et rallia ses troupes.
sou. L'armée du thème de Dyrrachion.
opp. Deljean.
sanc. T. fut lapidé par ses propres troupes, à l'instigation de Deljean.

sources SKYLITZÈS, p. 410-411 ; ZÔNARAS, p. 599-600.
bib. Voir f. d. n° 45.

N° 48

P. P. Les gens de Nicopolis.
obj. Révolte d'origine fiscale.

date La révolte éclata postérieurement aux premiers succès de Deljean, soit durant l'été 1040.
sou. Les Bulgares de Deljean.
opp. Koutzoumitès, *praktôr*.
sanc. L'issue de la rébellion ne nous a pas été rapportée, mais il ne fait pas de doute qu'elle fut réduite en même temps que celle des Bulgares.

sources SKYLITZÈS, p. 411-412; ZÔNARAS, p. 600.

N° 49

P. P. Grégoire Tarônitès, patrice, chef d'un *tagma*.
fam. Les Tarônitai installés dans l'Empire depuis le Xe siècle fournirent principalement des soldats[1].
obj. L'opposition de G. T. au pouvoir impérial masquait sans doute une ambition suprême[2].
date Les troubles furent contemporains de la révolte de Cérulaire et de Makrembolitès, et précèdent, dans le récit de Skylitzès, la révolte d'Alousianos de septembre 1040.
sou. - Michel Gabras, officier,
- Théodose Mésanyktès, officier,
- d'autres chefs de *tagmata*,
- G. T. et ses alliés pouvaient compter sans doute sur une partie de leurs troupes.
opp. Le grand domestique (c'est-à-dire le domestique des Scholes d'Orient) Constantin, frère de Michel IV.
rég. Région de Mésanykta en Asie Mineure Occidentale.
sanc. Les principaux conjurés furent aveuglés; un châtiment particulier fut réservé à G. T.

source SKYLITZÈS, p. 412.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 114.

Notes

1 - Dernières mises au point dans KAŽDAN, *Arméniens*, p. 17-25 et A. SCHMINCK (Vier eherechtliche Entscheidungen aus dem 11. Jahrhundert, *Fontes Minores* III, Francfort 1979, p. 247 et n. 57) qui reprend la bibliographie antérieure.
2 - Le châtiment reçu, l'aveuglement, correspondait à un tel crime.

N° 50

P. P. - Michel Cérulaire,
- Jean Makrembolitès, juge[1].
fam. Les Makrembolitai comptèrent de nombreux fonctionnaires civils; les Cérulaires appartenaient à une lignée déjà ancienne[2].

obj. M.C. fut proposé par les conjurés comme candidat à l'Empire.
date Les conjurés profitèrent apparemment des soucis causés à l'empereur par la rébellion de Deljean, donc agirent durant l'été 1040.
sou. - Le frère de Michel Cérulaire,
- une fraction non négligeable de la population de la capitale dont de nombreux notables[3].
rég. Constantinople.
sanc. Les comploteurs furent capturés et leurs biens confisqués. Si un bon nombre furent rapidement libérés, le frère de Cérulaire ne supporta pas les conditions très sévères de son emprisonnement et se suicida. Quant au futur patriarche, il fut tonsuré, enfermé, libéré par Michel V et réhabilité sous Constantin IX.

sources SKYLITZÈS, p. 412; PSELLOS, *MB* IV, p. 313-318.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 112-113.

Notes

1 - Jean Makrembolitès doit être identifié au propriétaire du sceau inédit de l'IFEB n° 78, Jean Makrembolitès, protospathaire, *épi tou Chrysotriklinou*, juge du Velum, de l'Hippodrome et de l'Opsikion.

2 - Le premier Cérulaire attesté fut un stratège moqué par un poète pour n'avoir pas réussi à capturer Hamdan (*NE* 16, 1922, p. 45, l. 13-14), ce qui fournit une datation dans la seconde moitié du X[e] siècle. Le juge Eustathe (*Peira* XLV, 2, p. 239-240) trancha un conflit opposant Kéroularios à sa belle-soeur. Enfin un sceau inédit du XI[e] siècle (DO 58 106 4085) cite Λέων ὁ Κερουλάριος; la présence de l'article exclut en principe qu'il s'agisse d'un métier.

3 - PSELLOS, dans son *Éloge de Cérulaire*, affirme qu'une majorité de la population de Constantinople était hostile à Michel IV.

N° 51

P. P. Alousianos, patrice et stratège de Théodosioupolis.
fam. Fils d'Aarôn et descendant des derniers tsars bulgares.
obj. A. désirait recouvrer des biens confisqués par Jean l'Orphanotrophe.
date En septembre 1040[1], A. s'enfuit auprès de Deljean; il fit sa reddition à Michel IV à l'automne 1041.
sanc. A. trahit Deljean et fut en récompense promu magistre.

sources SKYLITZÈS, p. 412-414; ZÔNARAS, p. 601-603; *Vie de Lazare le Galésiote*, p. 579; PSELLOS, *Chronographie* I, p. 79-82; *Conseils et Récits*, p. 160-162.
bib. Cf. f. d. n° 45.

Note

1 - SKYLITZÈS, p. 412-413.

N° 52

P. P. Ardouin, chef d'un *tagma* franc de l'armée byzantine en Sicile.

obj. À l'origine simple insubordination à l'égard du catépan, le mouvement se développa au point qu'une partie de l'Apulie fit défection à l'Empire.

date A. quitta l'armée de Sicile après le remplacement de Maniakès par Michel Dokeianos en novembre 1040. Il battit à plusieurs reprises les catépans Dokeianos et Boïôannès en 1041, avant de mettre bas les armes lors du retour de Maniakès en Italie au printemps 1042.

sou. - Des habitants d'Italie du Sud,
- des Normands d'Italie du Sud (à Melfi),
- des étrangers d'Italie du Nord et de la région des Alpes enrôlés postérieurement.

opp. - Les évêques de Troia et d'Acerenza,
- les milices locales de Calabre, du Capitanat,
- les troupes des catépans Dokeianos et Boïôannès.

rég. À l'apogée de la révolte, l'ensemble de l'Apulie à l'exception de Brindisi, Otrante, Tarente et Bari.

sanc. Le sort final d'A. reste inconnu.

sources SKYLITZÈS, p. 426; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 167; GUILLAUME DE POUILLE, I, vers 192-228 sq.; *Annales de Bari*, p. 54; LUPUS PROTOSPATHARIUS, p. 58; ANONYME DE BARI, p. 150; MALATERRA, p. 11-12.

bib. GAY, *Italie*, p. 453 *sq*.

N° 53

P. P. Les fils de Sénacherim (Ardzrouni), Adom, Abouçahl, Constantin.

obj. Complot ou révolte des Arméniens autour des descendants de leurs anciens rois.

date Vers 1040 ?[1]

sou. Les Arméniens de la région de Sébastè.

opp. L'*akolouthos* (chef des Varanges ?) et son armée.

rég. Sébastè et sa région.

source MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 67-68.

bib. DÉDÉYAN, *Immigration arménienne*, p. 103.

Note

1 - Matthieu d'Édesse place ce récit en l'année 489 (11 mars 1040 - 10 mars 1041), mais sa chronologie du XI[e] siècle n'est pas toujours précise.

Règne de Michel V

N° 54

P. P. Antiochos ?[1]
obj. Installation au pouvoir d'un militaire.
date Décembre 1040, lors du décès de Michel IV.
sou. Les opposants à Michel IV, notamment des militaires.
opp. - Les parents de Michel IV et Michel V,
- Zôè, *basilissa*.
sanc. Michel V l'emporta et monta sur le trône.

source PSELLOS, *MB* V, p. 128.

Note

1 - PSELLOS, dans un éloge à Monomaque, rappelle l'action de ses prédécesseurs pour mieux l'opposer à celle du nouvel empereur, et note en particulier qu'à la mort de Michel IV, l'opinion hésitait et se divisait (ἀμφιδοξία, διχόνοια) sur le nom du successeur. Dans la mesure où le genre littéraire de l'éloge est toujours allusif, nous pouvons nous demander si le parti opposé à Michel, qui échoua à placer sur le trône "un Antiochos, un Séleucos", c'est-à-dire un militaire de talent (ἄνδρες πολεμῆσαι δεινότατοι), n'avait pas fait appel à un officier de ce nom. Or le patronyme d'Antiochos était porté par une famille de stratèges actifs précisément à cette époque, notamment un stratège de Calabre (SEIBT, *Bleisiegel*, n° 105 et n° 117). Si notre hypothèse est trop audacieuse, le texte de Psellos révèle à tout le moins un puissant mouvement d'opposition à Michel V.

N° 55

P. P. Jean l'Orphanotrophe.
par. Oncle de Michel V.
obj. Jean cherchait à reprendre le contrôle effectif des affaires impériales.
date Décembre 1041 - printemps 1042.
sou. Les parents de Michel V, victimes des mauvais traitements de ce dernier.
sanc. Jean fut exilé.

sources PSELLOS, *Chronographie* I, p. 89-94; ZÔNARAS, p. 607-608; SKYLITZÈS, p. 416.

N° 56

P. P. Le peuple de Constantinople.
obj. Le rappel de l'impératrice Zôè, exilée des palais impériaux, reléguée dans l'île aux Princes par son fils adoptif Michel V; mais le mouvement dénotait aussi une opposition à la politique fiscale[1].

date 20-21 avril 1042[2].
sou. - L'impératrice Théodôra,
- le patriarche Alexis Stoudite[3],
- Constantin Kabasilas, patrice,
- Nicéphore Kampanarios, nouvel éparque[4],
- la majeure partie des sénateurs,
- le clergé,
- des troupes de la garde impériale dont les Varanges,
- des éléments de l'armée d'Occident[5].
opp. - Le nobélissime Constantin, oncle de Michel V,
- Anastase, éparque, ancien serviteur de Constantin VIII,
- des troupes de la garde impériale[6],
- Katakalôn Kékauménos et son *tagma* des Arméniaques.
rég. Constantinople.

sources SKYLITZÈS, p. 418-420; *Conseils et Récits*, p. 286 -290; PSELLOS, *Chronographie* I, p. 101-115; IDEM, *MB* V, p. 129-130, 136, 322-323; ZÔNARAS, p. 609-612; ATTALEIATÈS, p. 13-17; *Kleinchroniken*, n° 14 § 66, n° 15 § 10, n° 16 § 12; *Vie de Lazare le Galésiote*, p. 539; CHRISTOPHORE DE MITYLÈNE, p. 32; GUILLAUME DE POUILLE I, vers 464-467; ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 39-40; MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 73.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 115-117; G. G. LITAVRIN, V Konstantinopole v Aprile 1042, *VV* 33, 1972, p. 33-46.

Notes

1 - Les habitants de Constantinople détruisirent les registres du fisc, mais cet objectif était secondaire par rapport au premier ressort de l'action, la défense des princesses porphyrogénètes.
2 - SKYLITZÈS, p. 420-421.
3 - Seul Ibn al-Athir (d'après le commentaire d'ARISTAKÈS DE LASTIVERT par M. Canard et H. Berbérian, p. 40-41 n. 2) donne au patriarche Alexis un rôle déterminant dans le déclenchement de l'émeute; cependant le discours prêté à l'éparque Anastase par Psellos confirme l'hostilité du patriarche envers Michel V.
4 - Sur les Kampanarioi, SEIBT, *Bleisiegel*, p. 174-175, qui retrace notamment la carrière civile de Nicéphore Kampanarios.
5 - L'information est donnée seulement par ARISTAKÈS DE LASTIVERT.
6 - Psellos montre le reflux de la foule marchant sur les palais impériaux, provoqué par des archers et des frondeurs.

Règne de Zôè et Théodôra

N° 57

P. P. Constantin Dalassènos, moine, ancien catépan (f. d. n° 29).
obj. Zôè le fit venir au palais impérial, afin de juger si elle pouvait le choisir comme nouvel empereur.

date Zôè le convoqua après la chute de Michel V, soit à la fin d'avril ou au début de mai 1042.
sanc. Constantin Dalassènos, trop autoritaire, fut déçu dans ses espérances.

sources PSELLOS, *Chronographie* I, p. 123; ZÔNARAS, p. 614-615.

N° 58

P. P. Constantin Artoklinès, catépan, ancien *hypogrammateus* de Romain III.
fam. Inconnue par ailleurs.
obj. C. A. fut désigné pour devenir le nouvel empereur.
date Zôè cherchait un nouvel époux après la chute de Michel V, soit vers mai-juin 1042.
sou. - Zôè, impératrice *autokratorissa*,
- un large courant favorable à la cour.
sanc. C. A. mourut avant d'être appelé au pouvoir.

sources SKYLITZÈS, p. 422-423; PSELLOS, *Chronographie* I, p. 123-124.

N° 59

P. P. Théophile Érôtikos, stratège de Chypre.
obj. Il aspira au pouvoir impérial en tentant de mettre à profit l'impatience fiscale de la population de l'île.
a. s. Il revêtit les insignes impériaux.
date Il se révolta au moment où il apprit que deux femmes commandaient l'Empire, soit entre le 20 avril et le mois de juillet 1042. La révolte fut rapidement matée, dès le début du règne de Constantin IX.
sou. - Une partie des troupes locales,
- la population de l'île.
opp. - Le *praktôr* de Chypre,
- Constantin Chagé, commandant la flotte.
rég. Chypre.
sanc. Théophile fut condamné au triomphe ridicule à Constantinople.

sources SKYLITZÈS, p. 429; ZÔNARAS, p. 624.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 119-120.

N° 60

P. P. Constantin Monomaque, juge d'Hellade (f. d. n° 39).
obj. C. M. fut appelé à l'Empire.

pré. Lorsqu'il avait fait route vers l'exil, des moines de Chio lui avaient prédit qu'il régnerait.

date Juillet 1042.

sou. - L'impératrice Zôè,
- toute la ville de Constantinople[1].

opp. Le patriarche Alexis, hostile aux troisièmes noces de Zôè.

sources SKYLITZÈS, p. 423 ; ZÔNARAS, p. 616 ; PSELLOS, *Chronographie* I, p. 124-127 ; IDEM, *MB* V, p. 136 ; *Kleinchroniken*, n° 14 § 67, n° 15 § 11, n° 16 § 14.

Note

1 - Telle est l'affirmation de Psellos dans un éloge à Monomaque. En dépit du caractère particulier de cette source, il ne faut pas la rejeter ; car il n'y eut pas, de fait, d'opposant notoire à la venue dans la ville de Constantin IX.

Règne de Constantin IX

N° 61

P. P. Georges Maniakès[1], magistre, catépan d'Italie, stratège *autokratôr* des *tagmata* d'Italie.

fam. F. d. n° 44.

obj. G. M. briguait le pouvoir impérial.

a. s. G. M. chaussa les sandales de pourpre et fit des remises d'impôts en Bulgarie[2].

date G. M. ouvrit les hostilités avec Constantin IX en assassinant Pardos et en emprisonnant Tubacchi en septembre 1042, traversa l'Adriatique vers Dyrrachion en février 1043 ; après une première victoire sur le duc d'Occident, il succomba peu après alors qu'il triomphait des troupes impériales.

sou. L'armée qu'il dirigeait en Italie, composée
- de *tagmata* orientaux d'élite,
- des mercenaires latins de l'armée byzantine, dont le *tagma* d'Hervé[3],
- de Varanges,[4]
- d'une partie de la flotte[5],
- de mercenaires, cavaliers et fantassins, enrôlés par G. M. dans la région de Rome,
- de certaines populations d'Occident[6].

opp. - Romain Sklèros, parent de Constantin IX,
- Pardos, patrice, catépan d'Italie,
- Tubacchi, protospathaire, adjoint de Pardos,
- Argyros, fils de Mélès,
- Théodôrokanos, catépan d'Italie, successeur de G. M.,

- Étienne Pergaménos, serviteur personnel de l'impératrice Zôè, sébastophore,
- la majeure partie de la flotte,
- les troupes d'Occident dont le chef était probablement Constantin Kabasilas[7],
- la majeure partie de la population de l'Italie.

sanc. G. M. trouva la mort au combat.

sources SKYLITZÈS, p. 427-428; PSELLOS, *Chronographie* II, p. 2-6; IDEM, *MB* V, p. 137-139; ZÔNARAS, p. 622-623; ATTALEIATÈS, p. 18-19; LUPUS PROTOSPATHARIUS, p. 58; ANONYME DE BARI, p. 151; GUILLAUME DE POUILLE I, vers 471-475; CHRISTOPHORE DE MITYLÈNE, p. 39, poésie n° 65; ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 43; MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 76.

bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 118-119.

Notes

1 - L. BRÉHIER, Hommes de guerre byzantins, Georges Maniakès, tiré à part de *Province*, novembre 1902, p. 3-19.

2 - PSELLOS, *MB* V, p. 138.

3 - SKYLITZÈS, p. 484.

4 - Prenant en considération la coïncidence des dates, certains historiens (dont J.-P. Arrignon) ont conjecturé que M. comptait sur le soutien des Russes qui se présentèrent devant Constantinople, durant l'été 1043, mais rien dans les sources ne permet d'étayer cette hypothèse *a priori* séduisante.

5 - Si un tel ralliement ne s'était pas produit, nous ne voyons pas comment Maniakès aurait pu faire traverser une nombreuse armée entre Otrante et Dyrrachion. Il évita toutefois soigneusement tout combat naval et prit la route de terre.

6 - Plus précisément, la terreur qu'inspirait M. provoqua de nombreux ralliements.

7 - Constantin Kabasilas avait été choisi comme duc d'Occident par Zôè en avril 1042 (SKYLITZÈS, p. 422) et PSELLOS (*MB* V, p. 137) loue Constantin IX de ne pas avoir changé le personnel mis en place avant son arrivée au pouvoir. Nous sommes donc fondé à penser que Kabasilas exerçait encore cette fonction au printemps 1043.

N° 62

P. P. Léon Lampros, patrice et stratège de Mélitène.

fam. Sans doute assez illustre[1].

obj. L. L. aspirait au pouvoir impérial.

date Le complot fut découvert en juillet 1043.

sou. Étienne Pergaménos, sébastophore.

sanc. L., aveuglé et conduit en triomphe ridicule, mourut peu après. Étienne dépouillé de ses biens, fut tonsuré et exilé.

sources ATTALEIATÈS, p. 20; SKYLITZÈS, p. 429-430.

bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 120.

Note

1 - D'autres membres contemporains de la famille sont connus, N. en procès avec Dermokaïtès (*Peira*, LXV § 5), Euthyme (SCHLUMBERGER , *Sigillographie*, p. 672), Kosmas (sceaux inédits Fogg n° 20 et 1415) ; cependant nous ignorons les fonctions qu'ils exerçaient.

N° 63

P. P. Le peuple de Constantinople.
obj. Une émeute se déclencha pour défendre les droits supposés menacés de l'impératrice Zôè.
date 9 mars 1044[1].
opp. Zôè et Théodôra apportèrent immédiatement leur concours à l'empereur.
rég. Constantinople.
sanc. Le rôle de Zôè se confirma aux dépens de Marie Sklèraina, qui resta cependant la maîtresse du *basileus*.

source SKYLITZÈS, p. 434.

Note

1 - Si Skylitzès a bien suivi l'ordre chronologique, l'émeute fut antérieure à l'expédition contre Ani.

N° 64

P. P. La faction macédonienne.
obj. Ce fut une révolte militaire contre la politique impériale ; mais elle demeura inconnue à Constantinople en dehors du palais impérial.
date Printemps 1047.
sou. - Les armées d'Occident,
- Léon Tornikios, patrice et stratège de Mélitène.
rég. Région d'Andrinople.
sanc. Loin de punir, Constantin IX offrit des dignités. Cependant Léon Tornikios, destitué de son commandement en Ibérie, fut tonsuré et mis en résidence surveillée à Constantinople.

sources ATTALEIATÈS, p. 22 ; SKYLITZÈS, p. 438 ; MAUROPOUS, Discours n° 186, § 9-11.
bib. LEFORT, *Rhétorique et politique*, p. 276.

N° 65

P. P. Léon Tornikios, patrice, moine, ancien stratège,
fam. Issu de militaires illustres depuis un siècle[1].

par. Cousin par sa mère de Constantin IX.
obj. L. T. brigua le pouvoir impérial.
a. s. L. T. chaussa les sandales pourpres, revêtit les insignes impériaux, fit des remises d'impôts[2] et traita avec des étrangers (Petchénègues).
date La révolte éclata ouvertement le 14 septembre 1047[3] et fut dispersée définitivement le 25 décembre de la même année.
sou.
- Jean Batatzès,
- Branas,
- Polys,
- Théodore Strabomytès,
- Glabas, tous commandant les *tagmata* macédoniens,
- Euprépia, soeur de Constantin IX[4],
- la majeure partie des troupes d'Occident,
- des soldats licenciés de cette même région,
- des auxiliaires barbares[5],
- des Agarènes[6].

opp.
- Le patriarche Cérulaire[7],
- le *paradynasteuôn* Constantin Leichoudès[8],
- Argyros, fils de Mélès, magistre[9],
- Michel Iasitès, commandant les *tagmata* orientaux,
- la population de Constantinople dans son ensemble, y compris les notables,
- la garde impériale,
- l'armée d'Orient,
- des auxiliaires barbares.

rég. La Thrace (sauf Raidestos) et la Macédoine.
sanc. Léon Tornikios et Jean Batatzès furent aveuglés et attachés à une croix. Leurs ultimes partisans eurent leurs biens confisqués et subirent le triomphe ridicule.

sources SKYLITZÈS, p. 439-442 ; MAUROPOUS, Discours n° 86 ; ZÔNARAS, p. 625-631 ; ATTALEIATÈS, p. 23-30 ; PSELLOS, *Chronographie* II, p. 14-30 ; IDEM, *MB* IV, p. 346-347 ; IDEM, *MB* V, p. 110 ; ANONYME DE BARI, p. 151 ; MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 82-83.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 120-123 ; LEFORT, *Rhétorique et politique*, p. 265-303.

Notes

1 - KAŽDAN, *Arméniens*, p. 48-57.
2 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 18.
3 - ATTALEIATÈS, p. 22.
4 - Elle n'était pas vraiment complice de L. T., mais lui avait auparavant manifesté une indéfectible amitié.
5 - L'ethnie de ces barbares reste l'enjeu de nombreuses discussions, LEFORT, *Rhétorique et politique*, p. 281 et n. 73. Parmi les hypothèses présentées (Russes, Bulgares, Petchénègues), nous pouvons rejeter l'idée qu'il s'agissait de Bulgares ; outre l'intervention de ces derniers en faveur

de Constantin IX, nous comprendrions mal que leur ait été appliqué le qualificatif de barbares, puisqu'ils étaient intégrés à l'Empire et chrétiens de surcroît.

6 - ATTALEIATÈS, p. 25. La nature de ces Agarènes nous échappe et leur présence aux côtés de L. T. surprend. S'agissait-il de musulmans, Turcs ou Arabes de la région de Mélitène où L. T. avait commandé ?

7 - Il bénit les murs de Constantinople et encouragea constamment Constantin IX durant l'épreuve.

8 - Il participa au conseil de guerre.

9 - L'*Anonyme de Bari* fait même de lui le chef des troupes qui sortirent de Constantinople. Il était en fait défavorable à toute offensive, eu égard à la disproportion des forces.

N° 66

P. P. Nicéphore, fils d'Euthyme[1].
obj. Il aspirait à l'Empire.
date Skylitzès rapporta l'accusation de complot l'année même qui vit la défaite de Constantin Areianitès face aux Petchénègues, soit en 1050.
sou. - Michel, frère de Nicéphore,
- certains notables de Constantinople.
rég. Constantinople.
sanc. Nicéphore fut exilé et ses biens confisqués ; cependant il fut rappelé quelques années plus tard et reçut à cette occasion trois litres d'or.

sources SKYLITZÈS, p. 471 ; *Vie de Lazare le Galésiote*, p. 541.
bib. BOURDARA, *Tyrannis*, p. 123-124.

Note

1 - Sa situation lors de son complot nous est inconnue, mais Lazare le Galésiote l'avait connu comme juge du thème des Thracésiens.

N° 67

P. P. Un militaire barbare, d'origine scythe[1], élevé aux plus hautes dignités.
obj. Il brigua le pouvoir impérial.
date Aucune date n'est fournie par Psellos, mais le complot fut antérieur à celui de Boïlas, donc à 1051, et postérieur à la mort de Zôè[2], en 1050.
sou. Les congénères scythes du barbare.
sanc. Le rebelle fut soumis à la torture.

sources PSELLOS, *Chronographie* II, p. 35-37 ; IDEM, *Scripta minora* I, p. 22-24.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 124-125.

Notes

1 - Dans sa *Chronographie*, Psellos parle du complot d'un barbare en des termes assez proches de ceux employés dans un éloge à Monomaque pour fustiger l'audace d'un autre barbare. Sans

en avoir la certitude, nous supposons qu'il s'agissait du même événement. L'identité du personnage reste inconnue. Ce pourrait être le Petchénègue Kégénès, promu patrice, que Constantin IX soupçonna à tort de vouloir attaquer Constantinople et enferma dans la prison Éléphantine. Une origine petchénègue serait certes envisageable pour le barbare de Psellos qui se vantait d'avoir su battre les "Romains", mais le châtiment infligé à cet homme ne semble pas convenir pour Kégénès. N'importe quel chef "scythe" reçu par l'empereur peut entrer en ligne de compte; dans ce cas faudrait-il mettre ce complot en rapport avec la rébellion des mercenaires scythes envoyés en Ibérie, car les dates coïncident? Il pouvait s'agir aussi d'un ancien notable bulgare qui aurait eu l'occasion de se mesurer aux Byzantins, mais l'hypothèse est moins vraisemblable, car le qualificatif de barbare serait peu justifié.

2 - PSELLOS, *Scripta minora* I, p. 29. Psellos fait allusion au seul rejeton de la race impériale, Théodôra.

N° 68

P. P. Soultzos, Seltè, Karaman, Katalim, chefs petchénègues.

obj. Ils voulaient recouvrer leur liberté de mouvement.

date Les Scythes avaient été enrôlés pour s'opposer aux Turcs, mais ils se dispersèrent avant 1050 car Constantin Areianitès, chargé de les poursuivre, périt cette année-là.

sou. - Les troupes petchénègues auxiliaires sous leur commandement,
- la population petchénègue installée comme agriculteurs dans la région de Triaditza (Sofia).

opp. Constantin Adrobalanos, patrice.

rég. La Bulgarie.

sanc. Ils réussirent à ravager l'Occident byzantin; Seltè ne fut réduit que par Isaac Comnène.

source SKYLITZÈS, p. 460-461.

N° 69

P. P. Romain Boïlas, militaire, élevé aux premiers rangs par l'empereur.

fam. Issu d'une famille sans doute importante[1].

obj. R. B. désirait le pouvoir impérial.

date La date ne nous est pas donnée avec précision; dans le texte de Skylitzès, le récit de la révolte prend place après les premiers succès contre les Petchénègues, soit vers 1051.

sou. - Des sénateurs,
- un chef de mercenaires.

rég. Constantinople.

sanc. Boïlas échappa à toute punition durable, mais ses complices furent exilés et eurent leurs biens confisqués.

sources SKYLITZÈS, p. 473; PSELLOS, *Chronographie* II, p. 38-47; ZÔNARAS, p. 644-646.

bib. BOURDARA, *Tyrannis* I, p. 125-126.

Note

1 - PSELLOS (*Chronographie* II, p. 38) affirme bien que cet homme était issu de la rue, mais il a toujours déprécié qui n'appartenait pas à son cercle d'amis et jouissait cependant de la faveur impériale. Zônaras ne fait que reprendre l'opinion de Psellos. En fait le patronyme de Boïlas est associé à un stratège de Chaldée, et à un stratège de Nicopolis dès le début du X[e] siècle (SKYLITZÈS, p. 217-218; *D. A. I.* , p. 212). Le protospathaire Eustathe Boïlas était probablement parent de R. B.

N° 70

P. P. Harpik, David, Léon et Constantin, fils d'Abel, probablement des officiers d'origine arménienne chargés de la garde des forteresses frontalières.

obj. Ce fut un mouvement autonomiste à la frontière orientale de l'Empire[1].

date En l'année 500 de l'ère arménienne, soit entre le 9 mars 1051 et le 7 mars 1052.

opp. Péros.

rég. Le district de Palin, situé en Arménie IV, au nord-ouest de la ville d'Amida[2]. La forteresse de Arkni constituait la place de sûreté des princes arméniens.

sanc. Harpik fut tué, ses frères exilés par Constantin IX sur une île de l'Egée jusqu'à leur libération par Théodôra.

source MATTHIEU D'ÉDESSE, trad. DOSTOURIAN, p. 127-130.

Notes

1 - Les accusateurs de ces princes arméniens avançaient comme preuve de leur rébellion le fait qu'ils n'obéissaient plus aux ordres impériaux.
2 - MATTHIEU D'ÉDESSE, trad. DOSTOURIAN, p. 577, chapitre 88, n. 6.

N° 71

P. P. La cité de Bari.

date 1051.

sou. Mélipezzi - Malapezzi[1].

sanc. Le retour au calme.

source ANONYME DE BARI, p. 151, 153, 155.

bib. FALKENHAUSEN, *Dominazione,* p. 156.

Note

1 - Il s'agissait de notables d'Italie du Sud, non seulement à Bari mais aussi à Otrante où un Mélipezzi s'opposa aux attaques normandes, *Conseils et Récits*, p. 176.

N° 72

P. P. L'archevêque de Tarente.
date Vers 1053-1054[1].
sou. - Eustathe Katanagkès,
- Léon, frère d'Eustathe,
- Basile Chrysocheiros,
- Byzantios, prêtre de Saint-Akyndinos.
opp. Génésios, *épi tès mégalès* ?[2]
sanc. Les conjurés eurent leurs biens confisqués.

source *Carbone* V, p. 160.
bib. FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 207.

Notes

1 - Le *sigillion* évoquant ces événements est daté de juin 1054.
2 - Il n'est pas possible de préciser s'il s'agissait d'une hétairie ou de la grande église de Tarente, ce qui est le plus probable, compte tenu des participants au mouvement.

N° 73

P. P. Le patriarche Michel Cérulaire.
obj. M. C. voulait amener l'empereur à partager ses vues.
date Juillet 1054.
sou. Le patriarche trouva un appui populaire pour déclencher une émeute à Constantinople contre Constantin IX.
opp. - Argyros, fils de Mélès,
- Paul et
- Smaragdos, traducteurs de la bulle d'excommunication des légats du pape.
sanc. Constantin IX écrivit une lettre d'excuses à propos des légats pontificaux, et dut exiler Argyros dont le fils et le gendre furent emprisonnés.

source Ch. WILL, *Acta et Scripta quae de controversiis ecclesiae graecae et latinae saeculi XI composita exstant,* Leipzig et Marbourg, 1861, p.152.
bib. L. BRÉHIER, *Le schisme oriental du XIe siècle*, Paris 1899, p. 122-123, qui n'a pas été remplacé par l'ouvrage de A. MICHEL, *Humbert und Kerularios. Quellen und Studien zum Schisme des XI. Jahrhundert* II, Paderborn 1930.

N° 74

P. P. Constantin Barys, dont les fonctions nous restent inconnues.
fam. D'illustre souche[1].

obj. C. B. manifesta des ambitions impériales.
date Nous savons seulement que les faits se passèrent sous le règne de Constantin IX[2].
opp. Saint Lazare le Galésiote.
sanc. C. B. eut la langue tranchée, châtiment insolite pour le crime de lèse-majesté.

source *Vie de Lazare le Galésiote*, p. 540.

Notes

1 - Au Xe siècle, les Bareis avaient fourni des militaires de haut rang, Michel Barys qui arrêta Léon Phocas révolté (SKYLITZÈS, p. 211), Constantin Barys, son fils, chef du *tagma* des Hicanates pendant la minorité de Constantin VII (IDEM, p. 210), et à la fin du XIe siècle des civils, tel Constantin Barys, protovestès, protonotaire et représentant de la sacelle en 1088 (*Patmos* I, p. 345). Comme les Bareis comptaient aussi bien des militaires que des civils, nous ne pouvons pas préjuger des activités de C. B.

2 - En fait, dans un premier temps, C. B. fut exilé parce qu'il était suspect de briguer le pouvoir, et n'ayant pas renoncé, il fut alors condamné à avoir la langue tranchée.

Règne de Théodôra

N° 75

P. P. Nicéphore Prôteuôn, catépan de Bulgarie[1].
fam. La famille était notable depuis plus d'un siècle[2].
date Juste avant la mort de Constantin IX, soit janvier 1055.
sou. - Constantin IX avant sa mort,
- À la tête du parti de la cour soutenant N. P. se trouvaient:
- Jean, logothète, principal ministre de Constantin IX,
- Basile, *épi tou kanikleiou*,
- d'autres familiers de l'ancien *basileus*.
opp. - L'impératrice Théodôra,
- Nicétas Xylinitès,
- Théodore,
- Manuel, tous trois serviteurs personnels de Théodôra.
sanc. N. P. fut conduit au couvent de Kouzènos situé dans le thème des Thracésiens[3].

sources SKYLITZÈS, p. 477-478; ZÔNARAS, p. 650; ATTALEIATÈS, p. 51.

Notes

1 - *Infra*, p. 194.

2 - Le père de Prôteuôn était renommé selon le biographe de la *Vie de Lazare*. De fait, il appartenait à une ancienne famille de militaires: au Xe siècle, Jean Prôteuôn était stratège du

Péloponnèse sous Romain I (*D. A. I.*, p. 232). Les Prôteuôn fournirent ensuite des juges de thèmes au XI[e] siècle: Théodore Prôteuôn fut juge des Cibyrréotes, puis des Arméniaques (sceau inédit Fogg n° 699; V. LAURENT, Mélanges d'épigraphie grecque et de sigillographie byzantine, *Échos d'Orient* 31, 1932, p. 442), questeur et finalement patrice et juge du Velum (LAURENT, *Administration*, sceaux n° 838 et 1109); sceau de Nicolas, chartulaire, neveu de Prôteuôn (I. P. MEDVEDEV, La corporation des chartulaires existait-elle vraiment à Byzance? (en russe), *Pal. Sbornik* 23, 1971, p. 63-67).

3 - Situé près du Mont Galésios, JANIN, *Grands centres* II, p. 241.

N° 76

P. P. N. Bryennios, patrice, chef d'un ou des *tagmata* macédoniens[1].

fam. Famille de militaires connus depuis le IX[e] siècle[2].

obj. Théodôra craignait de la part de B. une marche sur la capitale.

date B. fit mouvement après la mort de Constantin IX, soit en janvier ou février 1055.

sou. Les *tagmata* macédoniens.

sanc. B. fut arrêté, destitué, exilé jusqu'à son rappel par Michel VI; ses biens furent confisqués.

sources SKYLITZÈS, p. 479-480; ZÔNARAS, p. 657-658.

bib. GAUTIER, Introduction à l'*Histoire* de Nicéphore Bryennios, p. 15-16.

Notes

1 - En 1055, B. était au moins patrice, dignité qu'il portait lors de ses victoires contre les Petchénègues, SKYLITZÈS, p. 471.

2 - *Infra*, p. 220.

N° 77

P. P.[1] Michel Bringas[2], patrice, dit le Stratiôtikos, logothète ou ancien logothète du *stratiôtikon*.

fam. Issu d'une famille de hauts fonctionnaires civils[3].

obj. M. B. fut proposé comme successeur à l'impératrice Théodôra.

date M. B. devint empereur le 22 août 1056.

sou. - L'impératrice Théodôra,

- Léon Paraspondylès, principal ministre de l'impératrice,
- tout un parti à la cour impériale, composé de serviteurs de Théodôra, dont
- Nicétas Xylinitès, logothète du drome,
- Manuel, drongaire de la Veille.

sources SKYLITZÈS, p. 480; ZÔNARAS, p. 653; ATTALEIATÈS, p. 52; PSELLOS, *Chronographie* II, p. 82; IDEM, *MB* IV, p. 358; LUPUS PROTO-

SPATHARIUS, p. 59; *Annales de Bari*, p. 152; *Kleinchroniken*, n° 14 § 69 et n° 15 § 14.

Notes

1 - Ici, la rubrique "principal protagoniste" peut paraître inexacte, car Michel Bringas ne semble pas s'être mis en avant lui-même, mais avoir été proposé par d'autres précisément parce qu'il ne manifestait pas d'ambition.

2 - Son patronyme nous est révélé par LUPUS PROTOSPATHARIUS (p. 59) et par *Kleinchroniken*, n° 15 § 14.

3 - Sont connus: Joseph Bringas, parakoimomène, maître du gouvernement à la mort de Romain II, Constantin Bringas, contemporain de Michel, logothète du prétoire, *symponos* (LAURENT, *Administration*, sceaux n° 1084 et 1090).

Règne de Michel VI

N° 78

P. P.	Théodose Monomaque, proèdre, sans fonction officielle.
par.	Cousin germain de l'empereur Monomaque[1].
obj.	T. M. aspirait au pouvoir impérial.
date	Fin août 1056[2].
sou.	- Son fils, - ses proches parents et sa maison, - quelques personnalités importantes, non nommées, - quelques éléments de la foule de Constantinople.
opp.	La garde impériale.
rég.	Constantinople.
sanc.	T. M. fut exilé à Pergame avec son fils et des complices célèbres.
sources	SKYLITZÈS, p. 481-482; ZÔNARAS, p. 655-656.
bib.	BOURDARA, *Tyrannis* II, p. 9-10.

Notes

1 - SKYLITZÈS, p. 481; il était son plus proche parent.

2 - Il se révolta en apprenant la proclamation de Michel VI.

N° 79

P. P.	Hervé le Frangopoule, patrice[1], chef d'un *tagma* franc.
obj.	Désobéissance militaire.
date	Printemps 1057[2].
sou.	- Des militaires francs, - les Turcs de Samouch.

rég. D'abord le thème des Arméniaques, puis Hervé effectua des raids jusqu'à Chliat.

sanc. Hervé, pris par l'émir de Chliat, fut livré à l'empereur qui l'emprisonna.

source SKYLITZÈS, p. 484-485.

Notes

1 - Nous supposons qu'il portait cette dignité, puisqu'il se révolta, faute d'obtenir la dignité supérieure de magistre.

2 - Hervé était venu, comme les autres chefs militaires, réclamer des avantages à Michel VI lors de la distribution des *rogai* à Pâques.

N° 80

P. P. Isaac Comnène, magistre, officier en disponibilité[1].

fam. Cf. f. d. n° 24.

obj. I. C. briguait le pouvoir impérial.

a. s. Il porta les sandales pourpres, les insignes impériaux et se fit acclamer empereur; il leva des impôts en établissant des registres et distribua des dignités.

date La décision du coup d'État était prise dès le printemps 1057, mais Isaac fut proclamé le 8 juin 1057 et entra à Constantinople le 1er septembre suivant[2].

sou. - N. Bryennios, patrice, stratège de Cappadoce, commandant les *tagmata* macédoniens[3],
- Jean Comnène, frère d'I. C., stratège ou duc,
- Katakalôn Kékauménos, magistre, ancien duc d'Antioche,
- Michel Bourtzès, vestarque, stratège,
- Constantin Doukas, vestarque, stratège en disponibilité,
- Jean Doukas, frère du précédent, stratège,
- Romain Sklèros, proèdre, ancien duc d'Antioche, sans doute en disponibilité,
- Nicéphore Botaneiatès, stratège ou duc,
- Léon Antiochos, stratège,
- les fils de Basile Argyros, probablement stratèges,
- Michel, fils d'Anastase, ancien stratège,
- Kosmas Konidiarès[4], ancien militaire,
- les *tagmata* de Colonée, Chaldée, Sébastè, Mélitène, Téphrikè, et de Paphlagonie,
- des *tagmata* francs[5],
- des Varanges[6],
- des Arméniens,
- Théodore Chrysélios, patrice,
- Christophore Pyrrhos, patrice,

- les archontes des hétairies[7],
- le patriarche Michel Cérulaire,
- le patriarche d'Antioche, Théodose (Chrysobergès),
- Étienne, *deutéreuôn* de Sainte-Sophie,
- une grande partie de l'opinion publique à Constantinople penchait pour I. C., dont une notable partie du Sénat[8] et les corps de métiers[9].

opp. - Léon Paraspondylès, principal ministre de Michel VI,
- Jean Opsaras, patrice, fonctionnaire du *stratiôtikon*(?)[10],
- Théodore, eunuque, familier de Michel VI, stratège *autokratôr* et domestique des Scholes d'Orient,
- Aarôn, magistre, beau-frère d'I. C.,
- Pnyemios, ibère, à la tête du *tagma* des Charsianitai,
- Lykanthès, patrice, chef du *tagma* des Pisidiens et des Lycaoniens,
- Randolphe, patrice, chef des *tagmata* francs,
- Basile Tarchaneiôtès, chef des *tagmata* macédoniens,
- Théophylacte Maniakès,
- Maurokatakalôn, stratège,
- Katzamountès, stratège,
- Liparitès et
- Pizšawnit[11], officiers.

rég. Le mouvement, parti de Paphlagonie, s'étendit aux régions limitrophes, puis conquit ultérieurement une grande partie de l'Asie Mineure (mais non le centre), jusqu'à Nicée, ralliée à I. C.

sanc. I. C. fut couronné par le patriarche le 1er septembre 1057 ; ses partisans bénéficièrent de nombreuses promotions dont trois dignités de curopalates en faveur de Jean Comnène, de Katakalôn Kékauménos et de N. Bryennios.

sources SKYLITZÈS, p. 487-498 ; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 103 ; ATTALEIATÈS, p. 53-59 ; PSELLOS, *Chronographie* II, p. 85-109 ; IDEM, *MB* IV, p. 361-366 ; IDEM, *Scripta minora* I, p. 276-292 ; ZÔNARAS, p. 657-666 ; MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 103-104 ; ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 95, 104 ; MICHEL LE SYRIEN, p. 165.

bib. BOURDARA, *Tyrannis* II, p. 11 sq.

Notes

1 - *Infra*, p. 341.

2 - J. SHEPARD, Isaac Comnenus : Coronation Day, *Byzsl.* 38, 1977, p. 22-30.

3 - N. Bryennios fut pris par Opsaras avant que le complot de ses collègues n'eût ouvertement éclaté et il fut aveuglé.

4 - D'après la *Vie de Lazare le Galésiote*, Konidiarès, ancien soldat (officier ?) devenu moine, reprit du service dès l'annonce de la rébellion d'I. C.

5 - Il s'agit des Italiens cités par Psellos.

6 - Une partie des Varanges passait normalement ses quartiers d'hiver dans des cantonnements en Orient.

7 - La nature des hétairies est controversée. S'agissait-il de mercenaires du Palais comme le pense SVORONOS, *Société*, p. 10, ou de corps de métiers selon VRYONIS, *Guilds*, p. 309 ? Vryonis

refuse de prendre l'hétairie en son sens habituel, parce que les gardes du Palais restèrent fidèles à Michel VI. Cet argument ne tient pas puisque Attaleiatès précise bien que les *stratiôtika syntagmata* de Constantinople étaient aux côtés des insurgés.

8 - Selon l'Éloge de Cérulaire (*MB* IV), tout Constantinople tenait pour Isaac : jeunes et vieux, fonctionnaires, gens de savoir...

9 - Les δημοτικὰ συντάγματα.

10 - Opsaras était chargé de distribuer la solde des soldats, attribution qui relevait normalement du bureau du *stratiôtikon*.

11 - Matthieu d'Édesse cite un "Romain" du nom de Liparitès qui seconde, en compagnie de Pizšawnit (un autre Ibère ?), Michel VI avant de se rallier à Isaac victorieux. S'agit-il du participant à la bataille de Kaputru ? Est-il identique au Liparitès qui s'empara d'Olnut, arrêta le "juge d'Orient" en 1057 avant d'échapper au duc d'Ani, selon Aristakès de Lastivert ? Dans ce cas, il s'agirait d'un épisode de la guerre civile, Liparitès attaquait pour le compte de Comnène les fonctionnaires de Michel VI, mais le récit d'Aristakès donne l'impression que Liparitès agissait pour lui-même.

Règne d'Isaac Comnène

N° 81

P. P. Michel Cérulaire.

obj. M. C. s'opposait ouvertement à la politique impériale.

date Novembre 1058.

sou. - Une partie de la capitale manifesta, parfois violemment, en sa faveur,
- Euthyme, archevêque de Madytos.

opp. - Les Varanges,
- des métropolites.

sanc. Cérulaire fut exilé, mais mourut (en janvier 1059) avant d'être jugé. Ses neveux, d'abord éloignés du palais, furent rappelés et retrouvèrent leurs honneurs précédents.

sources SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 104-105 ; ZÔNARAS, p. 669 ; ATTALEIATÈS, p. 62, 63, 64 ; PSELLOS, *MB* IV, p. 367-378 ; SKOUTARIÔTÈS, p. 164.

N° 82

P. P. Constantin Doukas, proèdre, ancien stratège[1].

fam. Sa famille se rattachait aux Doukai du X[e] siècle[2].

obj. C. D. fut proposé pour succéder à l'empereur Isaac Comnène.

date C. D. fut installé le 21 novembre 1059[3]. Mais il ne fut assuré de son pouvoir qu'à la mort d'Isaac à la fin de 1060.

sou. - Michel Psellos, proèdre, conseiller d'Isaac,
- Isaac Comnène lui-même, mais après de longues hésitations.

sanc. C. D. obtint la couronne impériale, mais réserva les acclamations impériales en faveur de l'*autokratorissa* Catherine, épouse d'Isaac Comnène.

sources Nous n'avons pas retenu les sources qui constatent seulement l'avènement de C. D. ATTALEIATÈS, p. 69; ZÔNARAS, p. 673-674; ANONYME DE BARI, p. 152; PSELLOS, *Chronographie* II, p. 137-138, 143-145; BRYENNIOS, p. 81-83; MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 106; Lettre d'avènement au nom de l'autocrator kyr Constantin Doukas, dernière édition et analyse, GAUTIER, *Basilikoi logoi*, p. 758-764.

Notes

1 - MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 106, le mentionne comme catépan d'Edesse en 1059, par inadvertance, car il le confond avec son frère Jean, effectivement catépan de la ville à cette date, Testament de Boïlas, LEMERLE, *Cinq études*, p. 39.

2 - POLEMIS, *Doukai*.

3 - *Kleinchroniken*, n° 15 § 15.

Règne de Constantin X Doukas

N° 83

P. P. Inconnu.

obj. Il s'agissait de tuer Constantin X.

date Constantin Doukas était encore peu assuré de son pouvoir et le complot eut lieu le jour de la Saint-Georges, en avril 1060[1].

sou.
- L'éparque de la ville,
- l'*épi tôn dééséôn*, Nicolas Cheilas[2],
- des éléments de l'armée de terre et de la flotte impériale,
- un nombre important de notables de la capitale,
- une partie de la population de Constantinople.

rég. Constantinople.

sanc. Les principaux conjurés furent exilés et leurs biens confisqués.

sources ATTALEIATÈS, p. 72-75; PSELLOS, *Chronographie* II, p. 148-149; GAUTIER, Un chrysobulle de confirmation de Psellos, *REB* 34, 1976, p. 85-87.

bib. BOURDARA *Tyrannis* II, p. 21-23.

Notes

1 - POLEMIS, *Doukai*, p. 31, a proposé la date de 1061 en se fondant sur une remarque d'Attaleiatès concernant la proximité entre Pâques et le dimanche de Thomas; mais GAUTIER (p. 99) a remarqué que cette expression était plutôt banale et que la date de 1060 était aussi plausible.

2 - GAUTIER (p. 91) démontre que le complot auquel participa Nicolas Cheilas fut presque à coup sûr identique à celui rapporté par Psellos.

N° 84

P. P. Le peuple de Cherson.
obj. Il souhaitait garder avec le prince de Kiev de bonnes relations compromises par les agissements d'un officier byzantin.
date 1065-1066.
rég. La Chersonèse.

source *Chronique vieille russe*, p. 145.

N° 85

P. P. Nikoulitzas Delphinas, protospathaire, notable sans fonction officielle.
fam. Famille de militaires de haut rang[1].
obj. Révolte dirigée contre la fiscalité impériale.
a. s. N. D. se fit acclamer *basileus*.
date La révolte n'est pas datée directement, mais elle eut lieu manifestement à la fin du règne de Constantin X, et après le passage d'une comète, sans doute celle de Halley visible au printemps 1066; le mouvement se déroula donc durant l'été 1066.
sou. - Sthlabôtas Karmalikès, archonte, *prokritès* des Valaques,
- Bourbakès,
- le Valaque Bériboès,
- Gréminiatès, protospathaire,
- Théodore Pétastas, *skribôn*,
- la population de Larissa,
- des Valaques et des Bulgares de la région.
opp. Andronic Philokalès, catépan de Bulgarie.
rég. Larissa, puis la révolte s'étendit vers Pharsale, Kitros, Servia.
sanc. N. D. fut exilé à Amasée jusqu'à sa libération par Romain Diogénès.

source *Conseils et Récits,* p. 252-264.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* II, p. 23-28.

Note

1 - LEMERLE, *Prolégomènes*, p. 41-46.

N° 86

P. P. Amertikès, militaire d'origine turque, titré de hautes dignités[1].
obj. A. fut accusé d'attenter à la vie de l'empereur; il trahit plus tard l'Empire en faveur de ses congénères turcs.

date A. fit défection à l'émir d'Alep lors de la campagne des Turcs contre Césarée de Cappadoce en 1067.
sanc. A. fut exilé, puis rappelé ensuite.

sources ATTALEIATÈS, p. 94; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 120.

Note

1 - Il était entré au service de l'Empire sous Michel VI qui l'avait bien accueilli.

N° 87

P. P. Des Arméniens appelés Béné Bazrig[1].
obj. Ce fut une rébellion contre l'empereur, qu'il est difficile de distinguer d'un simple brigandage mené par des Arméniens.
date Michel le Syrien donne 1377 comme date du début des troubles, ce qui correspondrait à 1066; mais la chronologie de cet auteur est incertaine.
sou. Quelques centaines d'Arméniens.
opp. - Krinotès (Krinitès), catépan de Mélitène,
- les moines des grands couvents syriaques de la région.
sanc. Plusieurs villages leur furent concédés par chrysobulle impérial.
rég. La région de Mélitène, tout particulièrement le secteur de Claudia et Goubbos.

source MICHEL LE SYRIEN, p. 162-164.

Note

1 - Le récit de Michel le Syrien invite à penser que ces hommes servaient peut-être l'Empire, comme soldats par exemple.

N° 88

P. P. Des troubles éclatèrent en Chypre sans que les raisons nous en soient connues.
date La lettre de Psellos à propos de ces troubles fait allusion à la satisfaction de l'empereur et du César Jean Doukas; il y a toutes les chances que l'empereur en question ait été Constantin X, car l'entente entre le César Jean et l'autre empereur Doukas, Michel VII, fut de très courte durée.
rég. Chypre.
sanc. Le curateur de l'île rétablit l'ordre brillamment.

source PSELLOS, *Scripta minora* II, p. 110-111.

N° 89

obj. Troubles en Cappadoce, au point que l'empereur dut y envoyer l'armée. La raison des troubles n'est pas connue.
date Impossible à préciser[1].
rég. La Cappadoce.

source PSELLOS, *MB* V, p. 355.

Note

1 - La lettre de Psellos est adressée à Basile (Malésès ?), juge de Cappadoce (?). Elle est donc antérieure au règne de Romain Diogénès et daterait des années 1050 ou 1060.

Règne d'Eudocie

N° 90

P. P. Romain Diogénès, vestarque, duc de Sardique.
fam. Cf. f. d. n° 32.
par. R. D. était neveu par alliance de Romain III.
obj. R. D. briguait le pouvoir impérial.
date Le complot se trama dès avant la mort de Constantin X en mai 1067.
sou. - Des éléments de l'armée, mais non la population du Paristrion,
- les Sauromates.
opp. Un Arménien de l'entourage de Diogénès.
sanc. R. D., condamné à mort, fut exilé quelques mois sur une île.

sources ATTALEIATÈS, p. 97 ; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 122 ; ZÔNARAS, p. 684-685 ; PSELLOS, *Chronographie* II, p. 157.

N° 91

P. P.[1] Romain Diogénès, magistre et stratège.
obj. R. D. fut choisi pour devenir empereur.
date Le 1er janvier 1068, il fut salué empereur *autokratôr*.
sou. - Eudocie Makrembolitissa, *Augousta*, veuve de Constantin X,
- des sénateurs, et parmi eux,
- Michel Attaleiatès, juge.

sources ATTALEIATÈS, p. 59 ; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 122-124 ; ZÔNARAS, p. 685-687 ; PSELLOS, *Chronographie* II, p. 157 ; GUILLAUME DE POUILLE, livre III, vers 14-17.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* II, p. 28-30.

Note

1 - Nous séparons la révolte de Diogénès de son appel à l'Empire par l'*Augousta* Eudocie, même si les deux faits furent liés. Lors de son procès, Diogénès avait expliqué les motifs de son acte, et cela le servit lorsque l'impératrice chercha un stratège susceptible de redresser les affaires de l'Empire.

Règne de Romain IV Diogénès

N° 92

P. P. Crispin, chef d'un *tagma* franc.
obj. Désobéissance militaire pour insuffisance de solde.
date La révolte se produisit alors que les Francs hivernaient en Asie Mineure, après la première campagne de Romain IV en l'année 1068. Le différend entre Crispin et l'empereur éclata donc au printemps 1069 et se termina après la Pentecôte de cette année, si on excepte quelques troubles postérieurs provoqués par des soldats de Crispin.
sou. Les soldats francs du *tagma* de Crispin.
opp. Un officier du *tagma* des Némitzoi.
rég. La forteresse de Maurokastron et ses alentours, dans le thème des Arméniaques.
sanc. C. fut emprisonné jusqu'à la fin du règne de Romain IV.

sources ATTALEIATÈS, p. 122-125; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 134-135.
bib BOURDARA, *Tyrannis* II, p. 30-31.

N° 93

P. P. Le *tagma* des Némitzoi, appartenant à la garde personnelle de Romain IV.
obj. Désobéissance militaire.
date L'incident éclata lors des préparatifs de la dernière campagne de Romain IV au printemps 1071.
sanc. Le *tagma* fut exclu de la garde impériale et cantonné en province.

sources ATTALEIATÈS, p. 147; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 144.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* II, p. 31-32.

N° 94

P. P. Jean Doukas, César, sans fonction.
obj. Il voulait éliminer le co-empereur pour rétablir Michel Doukas.

date Le complot se précisa au cours de l'été 1071, entra dans sa phase décisive après la défaite de Diogénès à Mantzikert, et s'acheva par la proclamation de Michel VII Doukas comme empereur *autokratôr* en octobre 1071[1].

sou. - Andronic Doukas, fils de J. D.,
- Constantin Doukas, fils de J. D.,
- les Varanges du palais impérial,
- Nicéphore Paléologue[2], officier,
- Joseph Tarchaneiôtès, magistre, commandant de nombreux *tagmata*[3],
- Roussel de Bailleul, chef des *tagmata* francs.
- Michel Psellos, proèdre.

opp. Eudocie, épouse de Romain IV, mère de Michel Doukas.

rég. Constantinople.

sanc. Romain Diogénès ne fut plus reconnu comme empereur et Eudocie fut contrainte d'embrasser la condition monastique.

sources ZÔNARAS, p. 699,704; ATTALEIATÈS, p. 158, 161, 168-169; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 147, 152; PSELLOS, *Chronographie* II, p. 165; BRYENNIOS, p. 119-125; MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 168-169; *Kleinchroniken*, n° 15 § 20 et 21.

bib. BOURDARA, *Tyrannis* II, p. 32-37.

Notes

1 - POLEMIS, *Notes*, p. 63-64, et n. p. 64-65. En fait, si Eudocie et Michel VII ont co-régné un mois, il faut alors admettre que Michel VII prit le pouvoir seul au début d'octobre plutôt qu'à la fin de ce mois.

2 - Il est cité par SKYLITZÈS CONTINUÉ (p. 141) comme adversaire de Romain IV; nous le considérons donc comme un partisan du remplacement de Romain IV par Michel VII.

3 - Le comportement de Tarchaneiôtès lors de la bataille de Mantzikert ne laisse pas de doute sur ses sentiments envers l'empereur. Il fut plus tard récompensé par Michel VII qui le nomma duc d'Antioche (BRYENNIOS p. 96).

Règne de Michel VII

N° 95

P. P. Romain Diogénès, *basileus autokratôr* déchu.

obj. Il cherchait à reprendre le pouvoir.

a. s. Il garda les vêtements impériaux et leva des impôts[1].

date R. D. ne devint révolté de fait que lorsque Michel VII fut considéré comme l'empereur légitime, donc en octobre 1071; il fut capturé à la fin de juin 1072[2].

sou. - Théodore Alyatès, proèdre, à la tête du *tagma* des Cappadociens,
- Chatatourios, duc d'Antioche[3],
- Anne Dalassènè, *curopalatissa*[4],
- des partisans à Constantinople[5],
- la majeure partie du contingent franc,
- les troupes de Cappadoce,
- les troupes du duché d'Antioche,
- des soldats arméniens,
- un contingent turc confié à Diogénès par le sultan,
- les troupes d'Occident, sans soutenir R. D., refusèrent de le combattre par respect du serment de fidélité qu'elles lui avaient juré.

opp. - Constantin Doukas, protoproèdre et stratège *autokratôr*,
- Andronic Doukas, protoproèdre, domestique des Scholes d'Orient,
- Crispin et son *tagma* franc,
- Paul, catépan d'Edesse,
- des troupes d'Asie Mineure Occidentale.

rég. Le thème des Arméniaques, comprenant les villes de Dokeia, Amasée, la Cappadoce avec notamment la forteresse de Tyropoion et le duché d'Antioche.

sanc. R. D. fut aveuglé le 26 juin 1072[6], au mépris des conventions passées; il mourut des suites de ce supplice le 4 août de la même année. Alyatès aussi fut aveuglé.

sources ATTALEIATÈS, 169-179; ZÔNARAS, p. 704-706; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 153-154; MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 170; PSELLOS, *Chronographie* II, p. 167-172; IDEM, *MB* V, p. 392-394; BRYENNIOS, p. 124-140; *Kleinchroniken*, n° 15 § 19, § 20, n° 16 § 20; GUILLAUME DE POUILLE, livre III, vers 73-92.

bib. BOURDARA, *Tyrannis* II, p. 37-41.

Notes

1 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 166.
2 - D'après une notice d'un manuscrit d'Attaleiatès et les *Kleinchroniken*.
3 - J. LAURENT, Le duc d'Antioche Katchatour (1068-1072), *BZ* 30, 1930, p. 405-411.
4 - Selon le récit embarrassé de Bryennios.
5 - Selon Psellos, les gens de Constantinople étaient d'avis de traiter avec lui.
6 - POLEMIS, *Doukai*, p. 65 n. 35.

N° 96

obj. Troubles dans le thème de l'Opsikion[1].
date Entre la fin de 1071 et 1074[2].
opp. Le *kritès* de l'Opsikion, fils du drongaire.

sources PSELLOS, *Scripta minora* II, p. 56-57, 62-63.

Notes

1 - La nature des troubles qui nécessitèrent l'intervention du juge de l'Opsikion nous reste inconnue. Nous pouvons imaginer plusieurs hypothèses : s'agissait-il des séquelles de la guerre civile qui opposa Romain Diogénès aux Doukai, de simple banditisme, ou des premières incursions de bandes turques, ou encore d'une allusion à la révolte de Roussel de Bailleul (cf. f. d. n° 97) ?

2 - Le drongaire était Constantin, neveu du patriarche Cérulaire ; il exerça cette charge en 1072 ou peut-être même dès l'avènement de Michel VII. Il portait la dignité de protoproèdre, information confirmée par la lettre de Psellos qui montre "le protoproèdre" - c'est-à-dire Constantin - préoccupé des intérêts de son fils auprès de l'empereur.

N° 97

P. P. Roussel de Bailleul, chef d'un *tagma* franc.

obj. Désobéissance militaire et recherche de butin à piller. Puis R. manifesta des prétentions impériales.

a. s. Il leva l'impôt.

date La révolte commença lorsque R. se sépara d'Isaac Comnène envoyé par Michel VII contre les Turcs en 1072 ou en 1073[1] et se termina au bout de deux ans environ[2].

sou. - Basile Malésès, *vestès*, ancien logothète des eaux sous Romain IV,
- Jean Doukas, après sa capture (cf. f. d. n° 99),
- le *tagma* franc de R., renforcé par d'autres soldats francs,
- une partie de la population des régions qu'il contrôla (la Galatie, les Arméniaques),
- les notables d'Amasée[3].

opp. - Jean Doukas, César, stratège *autokratôr*,
- Andronic Doukas, protoproèdre, officier,
- Nicéphore Botaneiatès, curopalate, duc des Anatoliques,
- Nicéphore Paléologue, stratège,
- Alexis Comnène, stratopédarque,
- Artouch, émir turc,
- Toutach, émir turc,
- des mercenaires alains,
- les Varanges,
- le *tagma* des Thracésiens,
- les Chômatènes[4].

rég. Tout d'abord la Galatie jusqu'à la Lycaonie, puis les villes du Sangarios, enfin celles du Pont et du thème des Arméniaques, tout particulièrement Amasée et Néocésarée[5].

sanc. Roussel fut emprisonné jusqu'en 1077, date à laquelle Michel VII le fit libérer ; Malésès fut exilé et ses biens confisqués.

sources BRYENNIOS, p. 167-195 ; ATTALEIATÈS, p. 183-193, 198-200 ; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 157-161 ; ZÔNARAS, p. 709-712 ; *Alexiade* I, p. 10-16 ; JEAN D'ANTIOCHE, *Diatribes*, p. 23-24.

bib. HOFFMANN, *Rudimente*, p. 13-20; BOURDARA, *Tyrannis* II, p. 42-47; POLEMIS, *Notes*, p. 66-69.

Notes

1 - Nous ne pouvons déterminer la date de la campagne d'Isaac Comnène. Eut-elle lieu dès l'automne 1072 après la fin des opérations militaires contre Diogénès, ou plus vraisemblablement au printemps 1073 ?

2 - Tous les événements liés à la révolte de Roussel, son séjour en Galatie, ses premières victoires, sa défaite face aux Turcs, sa libération et son séjour dans le thème des Arméniaques prirent au moins deux ans.

3 - Alexis Comnène, son vainqueur, craignait que les notables (δυνατοί) d'Amasée ne cherchent à le délivrer.

4 - BRYENNIOS, p. 169 n. 8; POLEMIS, *Notes*, p. 66-68.

N° 98

P. P. Constantin Bodin.

fam. C. B. était fils de Michel, prince de Zéta.

obj. Il fut invité par des notables bulgares à rétablir une Bulgarie indépendante.

date Il fut capturé en décembre 1072.

sou. - Georges Boïtachos,
- Longibardopoulos, chef d'un *tagma*, qui devait épouser la fille de Michel.

opp. - Nicéphore Karantènos, duc de Skopje,
- Damien Dalassènos, duc de Skopje,
- N. Probatas, officier,
- Marianos, stratège d'Achrida,
- Théodore Bourtzès, stratège de Déabolis,
- N., stratège de Kastoria,
- David Borèsès,
- Sarônitès, duc de Skopje,
- des troupes franques,
- des Macédoniens.

rég. D'abord Skopje, Nich, Prilep, puis Achrida et Kastoria.

sanc. C. B. pris fut transféré à Antioche de Syrie, d'où son père organisa, peu après, son évasion avec la complicité de Vénitiens.

source SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 162-166.

bib. B. RADOJČIĆ, Περὶ τῆς ἐξεγέρσεως τοῦ Κωνσταντίνου Μπόντιν, *Actes du XII[e] Congrès International des Études Byzantines* II, Belgrade 1964, p. 185-187.

N° 99

P. P. Jean Doukas, César, stratège *autokratôr* de l'armée envoyée contre Roussel de Bailleul.

obj. J. D. briguait le pouvoir impérial.

a. s. J. D. fut acclamé et revêtit les habits impériaux.

date Un an environ après le début de la révolte de Roussel, J. D. fut envoyé contre lui et vaincu. Donc si la révolte de Roussel débuta en 1073 ou en 1074, J. D. fut pris par les Turcs quelques mois plus tard[1].

sou. - Roussel de Bailleul fit de J. D. son candidat à l'Empire,
- un parti favorable à Constantinople[2].

opp. les Turcs d'Artouch.

rég. La Bithynie.

sanc J. D. devint moine.

sources ATTALEIATÈS, p. 189-192; BRYENNIOS, p. 176-180.

bib. POLEMIS, *Notes*, p. 66-68.

Notes

1- Le César fuyant l'hostilité de Michel VII avait passé l'hiver 1073-1074 sur ses terres, avant que l'empereur ne lui imposât de prendre le commandement de l'armée contre Roussel. POLEMIS (*Notes*, p. 65) estime que les événements consécutifs à la défaite du César puis sa capture par les Turcs se produisirent en 1075. P. Gautier (BRYENNIOS, p. 181, n.5) est d'avis que tout a pu se dérouler dans la seconde moitié de 1074. Nous suivons ce dernier, eu égard à la remarque d'Attaleiatès, qu'aucun notable byzantin n'avait pris le parti du César, car le bruit de sa proclamation ne s'était pas encore répandu au moment où les Turcs le capturèrent avec Roussel.

2 - Bryennios affirme même que tous ou presque à Constantinople se prononçaient en sa faveur.

N° 100

P. P. Une faction à Antioche.

obj. Le peuple prit la défense du patriarche Émilien.

date 1074-1075[1].

sou. - Le patriarche Émilien,
- Philarète Brachamios[2],
- la population d'Antioche.

opp. - Katakalôn Tarchaneiôtès, magistre, fils du défunt duc d'Antioche, Joseph Tarchaneiôtès,
- Isaac Comnène, protoproèdre et duc d'Antioche,
- les chefs des circonscriptions voisines (le duc d'Édesse ?),
- les fonctionnaires byzantins d'Antioche,
- les notables (archontes).

rég. Antioche de Syrie.

sanc. Un carnage mit fin à l'émeute. Émilien fut relégué à Constantinople.

source BRYENNIOS, p. 201-207.

bib. BOURDARA, *Tyrannis* II, p. 47.

Notes

1 - Le récit de Bryennios fournit comme seul repère chronologique la mort de Joseph Tarchaneiôtès, dont la date exacte est inconnue ; mais P. Gautier (BRYENNIOS, p. 201 n. 7) estime à juste titre qu'elle eut lieu probablement au cours de l'année 1074.

2 - Philarète ne semble pas avoir été, à cette date, l'instigateur des troubles, même si une partie de la population regardait déjà vers lui.

N° 101

P. P. Des soldats macédoniens.
obj. Coupables de désobéissance, voire de trahison.
date Vers 1074.
rég. La Macédoine.

sources SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 166-167 ; ATTALEIATÈS, p. 210.

N° 102

P. P. Nestôr, vestarque, duc du Paristrion.
obj. D'abord manifestation d'un désaccord avec le ministre de Michel VII, Nicéphoritzès, le mouvement en arriva à créer une entité territoriale autonome[1].
date La révolte de Nestôr semble contemporaine de la capture de Roussel de Bailleul ; elle peut donc être datée de 1074 d'après le récit d'Attaleiatès[2].
sou. - Des soldats du duché, en particulier les mixobarbares,
- des soldats de Thrace,
- les Petchénègues du chef Tatou.
rég. Le Paristrion.
sanc. Michel VII ne put rétablir son autorité, mais nous ignorons le destin de Nestôr.

sources ATTALEIATÈS, p. 205-206, 207-209 ; ZÔNARAS, p. 713-714 ; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 166.
bib. BANESCU, *Duchés*, p. 90-93 ; N. ZLATARSKI, *Istorija nabalgarsata darzava prez srednite vekove* II, Sofia 1934, p. 155-159 ; P. DIACONU, *Les Petchénègues du Bas-Danube*, Bucarest 1970, p. 100-109 ; BOURDARA, *Tyrannis* II, p. 50-51.

Notes

1 - Avant même l'arrivée de Nestôr, la province et Dristra en particulier étaient en état de sécession vis-à-vis de Constantinople, ATTALEIATÈS, p. 205.

2 - Banescu préfère 1072-1073, Zlatarski 1074.

N° 103

P. P. Philarète Brachamios, curopalate, un des principaux lieutenants de Romain Diogénès.

fam. P. B. appartenait à une famille arménienne établie dans l'Empire depuis plus d'un siècle.

obj. Officiellement, P. B. défendait le parti de Diogénès, mais se constitua en fait une principauté indépendante.

a. s. P. B. leva les impôts.

date P. B. refusa de reconnaître Michel VII, mais son hostilité ne devint ouverte qu'en 1072 sinon en 1073. En 1078, P. B. accepta, au moins nominalement, la souveraineté de Nicéphore Botaneiatès, puis à partir de 1081, sa position vis-à-vis de l'Empire reste obscure, mais il fut indépendant de fait; son ancien lieutenant à Mélitène, Gabriel, s'y maintint jusqu'en 1102.

sou. - Basile Apokapès, d'origine géorgienne, proèdre, ancien duc d'Edesse,
- Rambault, chef d'un *tagma* franc,
- les fils de Mandalès[1],
- Gabriel, officier, futur gouverneur de Mélitène,
- Théodore (Thoros), futur gouverneur d'Édesse,
- des troupes arméniennes,
- des Francs,
- Émilien, patriarche d'Antioche,
- la majorité de la population d'Antioche, dont des notables.

opp. - Isaac Comnène, protoproèdre, duc d'Antioche,
- Vasak, fils de Grégoire Magistros,
- Grégoire, fils de Grégoire Magistros, catholicos d'Arménie,
- Tornik, gendre de Grégoire Magistros, stratège du Sassoun,
- Abelgharib Ardzrouni, stratège de Tarse,
- une partie de la population d'Antioche et probablement la majorité des notables soutenaient les autorités légales.

rég. Le duché d'Antioche, le catépanat d'Édesse, la région de Mélitène jusqu'à Harput au temps de la plus grande extension du territoire contrôlé par P. B..

sanc. P.B. réussit toujours à conserver son autonomie par rapport aux empereurs. Il fut moins heureux face aux Turcs Selkdjoukides.

sources ATTALEIATÈS, p. 301; BRYENNIOS, p. 202; *Alexiade* II, p. 64; SKYLITZÈS CONTINUÉ p. 184; MATTHIEU D'ÉDESSE, trad. DOSTOURIAN, p. 173-196; MICHEL LE SYRIEN, p. 173-175; IBN AL-ATHIR, *RHC. Or.*, p. 244.

bib. CHEYNET, *Trois familles*, p. 66-73.

Note

1 - Selon Dulaurier, l'arménien Mandalès transcrirait le grec Pantaléôn; nous préférons reconnaître le patronyme Mandalès, bien attesté à cette date.

N° 104

p. P. Nicéphore Bryennios, proèdre, duc de Dyrrachion, récemment destitué[1].

fam. F. d. n° 76.

obj. N. B. briguait l'Empire.

a. s. Il revêtit les insignes impériaux, se fit acclamer par l'armée et les populations, distribua des dignités par chrysobulles, leva l'impôt et établit des accords avec les Petchénègues. Il aurait émis des monnaies[2].

date La rébellion devint patente à partir de novembre 1077, se poursuivit après la chute de Michel VII jusqu'à ce que N. B. fût vaincu et capturé par Alexis Comnène au printemps 1078 (mai ?), alors qu'entre temps Nicéphore Botaneiatès était devenu empereur.

sou. - N. Bryennios, fils de N. B., patrice,
- Jean Bryennios, frère du rebelle, *vestès*, officier,
- Na. Batatzaina, parente de N. B.,
- Katakalôn Tarchaneiôtès, catépan d'Andrinople, devenu parent par alliance de N. B.,
- N. Koutzomitès, officier,
- Basile Kourtikios, officier,
- une partie des troupes de l'armée du thème de Dyrrachion[3], les *tagmata* occidentaux, stationnés à Andrinople, dont
- des Macédoniens,
- des Thraces,
- des Francs (le *tagma* des Maniakates),
- des Varanges,
- des Petchénègues recrutés parmi les habitants de l'Empire,
- d'autres Petchénègues recrutés à l'extérieur de l'Empire,
- la population de nombreuses villes, dont Andrinople.

opp. - Alexis Comnène, proèdre,
- Roussel de Bailleul,
- Constantin Katakalôn,
- Kônstantios Doukas, porphyrogénète,
- Constantin Théodôrokanos, proèdre,
- le *tagma* des Immortels,
- des Chômatènes,
- des auxiliaires turcs,
- des Francs d'Italie,
- les habitants de Traïanoupolis (qui se rallièrent ensuite).

rég. Une grande partie de la Thrace et de la Macédoine, dont Andrinople, Raidestos, Panion, Athyra, Cyzique.

sanc. N. B. fut aveuglé, mais ses biens lui furent rendus ; ses partisans furent épargnés.

sources BRYENNIOS, p. 214-236 ; ATTALEIATÈS, p. 242-255, 261-263, 268, 284-294 ; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 172-181.

bib. GAUTIER, Introduction à l'*Histoire* de BRYENNIOS, p. 16-20; BOURDARA, *Tyrannis* II, p. 51-63.

Notes

1 - SKOULATOS, *Alexiade*, p. 218-224.

2 - Une monnaie de cuivre a été attribuée à N. B. par P. GRIERSON, alors que M. F. HENDY et Cécile MORRISSON préfèrent l'attribuer à Nicéphore Basilakios. Sans tenir compte des critères numismatiques, il serait logique de choisir Bryennios dont le mouvement a duré plusieurs mois, alors que celui de Basilakios s'est compté en semaines. Toutes références dans MORRISSON, *BNC*, p. 662-663 et ZACOS-VEGLERY, commentaire du sceau n° 2691.

3 - Basilakios relevant Bryennios conserva à coup sûr la majorité des troupes du thème.

N° 105

P. P. Nicéphore Botaneiatès, curopalate, duc des Anatoliques.

fam. Sa famille fournissait des soldats depuis un siècle[1].

par. N. B. descendait des Phocas, peut-être de Nicéphore II.

obj. N. B. briguait le pouvoir impérial.

pré. Une flamme apparut dans le ciel; elle se dirigeait vers Chalcédoine et Chrysopolis, indice certain, selon Attaleiatès, que Dieu était favorable à l'entreprise de N. B.

date N. B. se mit en marche vers Constantinople en octobre 1077 et entra dans la ville le 27 mars ou le premier avril 1078[2].

sou.
- Alexandre Kabasilas, officier,
- les Synadènoi, officiers, parents de N. B.,
- Romain Straborômanos, officier, parent de N. B.,
- Goudélès, officier,
- Michel Barys, protoproèdre,
- Chrysoskoulos, beau-frère du sultan Alp Arslan,
- Émilien, patriarche d'Antioche,
- Isaïe, métropolite d'Iconium,
- Boril, familier de N. B.,
- Eudocie Makrembolitissa, mère de Michel VII[3],
- le *tagma* des Chômatènes,
- la garnison et la population de Nicée,
- Soliman, émir turc et des mercenaires turcs[4],
- des paysans,
- un parti important à Constantinople comprenant des sénateurs.

opp.
- Alexis Comnène, nobélissime, stratège,
- le César Jean Doukas, moine,
- Kônstantios Doukas, porphyrogénète,
- Nicéphore Mélissènos, beau-frère d'Alexis Comnène, ancien monostratège des Anatoliques,
- Georges Paléologue, officier.

rég. N. B. marcha de Lampè à Nicée jusqu'aux faubourgs asiatiques de Constantinople, sans toutefois contrôler fermement l'Asie Mineure Occidentale.

sanc. N. B. parvint au trône et ses partisans furent promus aux plus hautes charges.

sources ATTALEIATÈS, p. 238-43, 257-260 ; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 172-179 ; BRYENNIOS, p. 237-253 ; *Kleinchroniken*, n° 14 § 76, n° 15 § 21-22 ; MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 278 ; MICHEL LE SYRIEN, p. 176.

bib. BOURDARA, *Tyrannis* II, p. 51-63 ; POLEMIS, *Notes* p. 69-71.

Notes

1 - Théophylacte Botaneiatès fut duc de Thessalonique sous Basile II (SKYLITZÈS, p. 350-351) ; sous le même empereur, Michel Botaneiatès combattit les Abasges (*ibid.*, p. 350) ; Eustrate Botaneiatès, patrice *anthypatos* et stratège de Zébélou (SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 318 n° 2).

2 - POLEMIS, en dépit de la chronique brève n° 15, date du 31 mars l'abdication de Michel VII et du 3 avril l'entrée de N. B. Or Attaleiatès rappelle que le futur empereur distribua les *rogai* le 1er avril, opération qui se concevait mieux à Constantinople qu'à Nicée selon l'hypothèse de Polemis.

3 - Attaleiatès affirme que la mère de Michel VII lui était aussi hostile. Cette information n'est pas à rejeter, même en tenant compte du parti pris favorable d'Attaleiatès envers N. B., si nous considérons le sort réservé par Michel VII à sa mère et le projet de mariage, un temps évoqué, entre Eudocie Makrembolitissa et N. B. une fois empereur.

Règne de Nicéphore III Botaneiatès

N° 106

P. P. Lékas, paulicien de Philippoupolis, marié à une Petchénègue.

nat. Il souhaitait établir une zone autonome.

date La date du début de la révolte n'est pas établie ; sans doute coïncida-t-elle avec le paroxysme des luttes entre les armées byzantines au printemps 1078. Elle s'acheva après le rétablissement de l'ordre en Occident dans l'été 1078.

sou. - Dobromir,
- les Petchénègues.

opp. Michel, évêque de Triaditza.

rég. La révolte affecta le Paristrion jusqu'à Mésembria à l'est et Sardique à l'ouest.

sanc. Les révoltés se soumirent et obtinrent en échange des dignités, en dépit du massacre de l'évêque de Triaditza.

sources ATTALEIATÈS, p. 302 ; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 184.

bib. P. MALINGOUDÈS, Ἕνα Ἀλβανικὸ ὄνομα στὶς βυζαντινὲς πηγές, *Byzantina* 8, 1976, p. 159-166[1].

Note

1 - L'auteur voudrait démontrer que Lékas était en fait albanais.

N° 107

P. P. La garde des Varanges.
obj. Désobéissance militaire.
date L'incident était clos avant même l'annonce de la rébellion de Basilakios, soit en avril-mai 1078.
rég. Le palais impérial de Constantinople.
sanc. Aucune sanction ne fut prise.

source ATTALEIATÈS, p. 295-296.
bib. BOURDARA, *Tyrannis* II, p. 63-64.

N° 108

P. P. Nicéphore Basilakios, protoproèdre, duc de Dyrrachion[1].
fam. N. B., sans être le premier de sa lignée, en fut le plus illustre représentant[2].
obj. N. B. briguait le pouvoir impérial.
a. s. N. B. prit les insignes impériaux, leva l'impôt[3] et pourrait avoir émis des monnaies[4].
date L'idée de la révolte vint à N. B. dès l'été 1077, mais il ne se rebella ouvertement qu'après l'échec de Bryennios au printemps 1078. Le mouvement s'acheva l'été de la même année[5].
sou. - Manuel Basilakios, frère ou neveu de N. B., stratège,
- Gymnos, stratège,
- Tessarakontapèchys,
- Grégoire Mésèmérios, tous deux militaires (?),
- Théodore, évêque de Déabolis,
- les troupes d'Illyrie et celles d'Occident (dont toute l'armée stationnée dans le duché de Bulgarie), composées de Romains, d'Albanais et de Bulgares,
- des Varanges,
- des alliés petchénègues,
- des Francs d'Italie.
opp. - Alexis Comnène, sébaste, domestique d'Occident,
- Tatikios, serviteur personnel d'Alexis Comnène,
- Goulès, serviteur personnel d'Alexis Comnène,
- Pierre Tornikios, officier,
- les Macédoniens,
- des mercenaires francs,
- Jean Lampènos, archevêque de Bulgarie.
rég. N. B. contrôlait l'ensemble des territoires entre Dyrrachion et Thessalonique comprise.
sanc. N. B. fut aveuglé.

sources BRYENNIOS, p. 217, 285-297; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 182-183; *Alexiade* I, p. 28-36; ATTALEIATÈS, p. 298-300; GUILLAUME DE POUILLE IV, vers 87-119.

bib. BOURDARA, *Tyrannis* II, p. 64-67.

Notes

1 - SKOULATOS, *Alexiade*, notice p. 35-39.

2 - N. B. était fils de Phlôros, mais ce dernier reste inconnu. La famille continua ultérieurement à tenir un rang notable, KAŽDAN, *Arméniens*, p. 103-106.

3 - Alexis Comnène découvrit d'importantes réserves monétaires à Thessalonique qui servait de base arrière à N. B.

4 - Sur les monnaies de N. B., voir f. d. n° 104 n. 2.

5 - Nous n'avons pas d'indication de date précise pour la fin de la révolte; elle dura le temps nécessaire à Alexis Comnène pour rassembler une armée et gagner la région de Thessalonique; elle fut donc terminée en trois mois; P. Gautier (BRYENNIOS, p. 294-295 n. 6) suppose qu'elle s'acheva en juin ou juillet 1078

N° 109

P. P. Pseudo-Michel VII Doukas.
obj. Il cherchait à recouvrer le trône impérial.
date Il avait gagné la cour de Robert au printemps 1081, semble-t-il.
sou. Robert Guiscard, duc d'Apulie.

sources *Alexiade* I, p. 44-46; GUILLAUME DE POUILLE IV, vers 160-170.

N° 110

P. P. Kônstàntios Doukas, prince porphyrogénète, stratège placé à la tête des troupes d'Orient[1].

par. Fils de Constantin X, demi-frère de Michel VII.

date La révolte eut lieu probablement au printemps 1079[2].

sou. Une partie des troupes commandées par K. D. dont les Immortels.

opp.
- Le Sénat,
- le peuple de Constantinople,
- les Varanges.

sanc. K. D., tonsuré, fut exilé dans les îles de la Marmara. Botaneiatès accorda son pardon aux autres fauteurs de troubles.

sources ATTALEIATÈS, p. 307-309; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 185; ZÔNARAS, p. 724.

bib. BOURDARA, *Tyrannis* II, p. 67-69; POLEMIS, *Doukai*, p. 72-73; SKOULATOS, *Alexiade*, p. 56-57.

Notes

1 - POLEMIS, *Doukai*, p. 48-53.

2 - Nicéphore rassembla une armée pour combattre les Turcs en Orient après avoir abattu les révoltes de Bryennios et de Basilakios; sans doute prépara-t-il cette campagne au printemps 1079 plutôt qu'à l'automne 1078, car les campagnes d'hiver étaient vraiment tout à fait exceptionnelles. Après avoir achevé le récit de cette révolte, Attaleiatès signale le coup de foudre qui frappa la Colonne de Constantin en octobre 1079, ce qui fournit le *terminus ante quem* de l'événement.

N° 111

P. P. Nicéphore Mélissènos, en disponibilité, peut-être en exil dans l'île de Cos au moment de son soulèvement, ancien stratège, beau-frère d'Alexis Comnène[1].

fam. N. M. était de lignée ancienne et illustre, à tradition militaire[2].

obj. N. M. briguait le pouvoir impérial.

a. s. N. M. revêtit les insignes impériaux[3], battit monnaie[4], émit des sceaux impériaux[5].

date Il songea très tôt à se révolter, car il était dès le début hostile à l'arrivée au pouvoir de Botaneiatès, mais la rébellion ne devint manifeste qu'à l'automne 1080 et cessa après l'application de l'accord conclu avec Alexis Comnène le 4 avril 1081.

sou. - Des troupes d'Orient, en garnison dans les villes d'Asie Mineure Occidentale,
- des auxiliaires turcs.

opp. N. M. ne rencontra pas à proprement parler d'opposition en Asie Mineure, mais il fut abandonné par deux généraux, ne put rallier une fraction notable de la flotte et eut un rival en Europe en la personne d'Alexis Comnène.

rég. L'Asie (c'est-à-dire le thème des Thracésiens), la Phrygie, la Galatie jusqu'à Damalis, face à Constantinople.

sanc. N. M. fut déçu dans ses ambitions impériales, mais obtint le titre de César et d'importants revenus.

sources ZÔNARAS, p. 732; *Alexiade* I, p. 87-93, 95; BRYENNIOS, p. 239, 301-303; *Kleinchroniken*, n° 16 § 24; MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 181.

bib. BOURDARA, *Tyrannis* II, p. 69-74.

Notes

1 - SKOULATOS, *Alexiade*, p. 240-245.

2 - La famille Mélissènos était déjà célèbre à la fin du VIII[e] siècle: le père de Théodote Mélissènos, familier de Michel Rhangabè, était titré patrice. Théodote fut stratège des Anatoliques au IX[e] siècle (SKYLITZÈS, p. 92), Léon et Théognoste Mélissènoi furent d'importants stratèges sous Basile II (*ibid.*, p. 330, 338).

3 - Selon Matthieu d'Édesse il succéda comme empereur à Nicéphore Botaneiatès et régna quatre mois à Constantinople. Cette dernière précision est inexacte, mais le texte de Matthieu d'Édesse reflète bien la nature impériale du pouvoir que N. M. exerça en Asie Mineure.

4 - MORRISSON, *BNC*, p. 633, il s'agit de l'unique monnaie (d'argent) conservée au nom de N. M.
5 - ZACOS-VEGLERY, sceaux n° 99-100.

N° 112

p. P. Nicéphore (?) Synadènos[1].
fam. Cf. f. d. n° 46.
par. Parent de Nicéphore III, sans doute son neveu[2].
obj. Nicéphore III souhaitait voir N. S. lui succéder.
sou. L'empereur Nicéphore III Botaneiatès.
opp. - Les Comnènes,
- les Doukai.
sanc. Nicéphore III fut renversé, sans pouvoir assurer à N. S. sa succession; mais ce dernier fut intégré au cercle des officiers d'Alexis I.

source *Alexiade* I, p. 66.

Notes

1 - Le prénom de Synadènos n'est pas assuré, mais Anne Comnène cite peu après dans l'entourage d'Alexis, un Nicéphore Synadènos; sans doute s'agissait-il du même.
2 - La soeur de Botaneiatès avait épousé Théodoulos Synadènos (SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 185). Ce Synadènos était probablement leur fils, et dans ce cas, neveu de Nicéphore III.

N° 113

P. P. Alexis Comnène, sébaste, grand domestique[1].
par. Neveu de l'empereur Isaac Comnène et lointain parent par alliance de Nicéphore III[2].
obj. A. C. briguait le pouvoir impérial.
pré. Un homme, disparu ensuite mystérieusement, avait désigné le tout jeune Alexis comme *autokratôr*.
a. s. A. C. porta les insignes impériaux et émit des chrysobulles.
date Les Comnènes s'enfuirent de la capitale le samedi avant la Tyrophagie, le 14 février 1081, et Alexis y rentra le 15 avril 1081.
sou. - Marie d'Alanie, épouse de Nicéphore III, *Augousta*,
- Isaac Comnène, frère d'A. C., sébaste,
- Anne Dalassènè, mère d'A. C.,
- Marie de Bulgarie, belle-mère d'A. C.,
- Jean Doukas, César, moine, grand-père de l'épouse d'A. C.,
- Michel Doukas et
- Jean Doukas, beaux-frères d'A. C., sans fonction officielle,
- Georges Paléologue, stratège, beau-frère par alliance d'A. C.,

- Constantin Humbertopoulos, stratège,
- Grégoire Pakourianos, stratège[3],
- un Alain, magistre,
- les Némitzoi, notamment leur chef Gilpract,
- le patriarche Kosmas,
- l'armée rassemblée par A. C., qui devait la commander en Orient; elle comprenait:
- sans doute bien des *tagmata* occidentaux,
- des auxiliaires turcs,
- les bas-fonds de la population de Constantinople (ὁ συρφετός)[4].

opp. - Boril, primicier des *ethnikoi*, familier de Nicéphore III,
- Germain, familier de Nicéphore III,
- Nicéphore Paléologue, père de Georges Paléologue,
- Romain Straborômanos, parent de Nicéphore III, grand hétériarque,
- les Varanges,
- les Immortels,
- les Chômatènes,
- la population et le Sénat de Constantinople,
- la population d'Andrinople.

rég. La Thrace jusqu'aux abords de Constantinople.

sanc. A. C. réussit à s'emparer du pouvoir et remplit les promesses d'honneurs et de fonctions données à ses principaux partisans.

sources *Alexiade* I, p. 69-101; BRYENNIOS, p. 63-67; ZÔNARAS, p. 727-730; MICHEL LE SYRIEN, p. 176; MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 181; GUILLAUME DE POUILLE IV, vers 142-158; NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 6; JEAN D'ANTIOCHE, *Diatribes*, p. 23; *Kleinchroniken*, n° 14 § 77, n° 15 § 22.

bib. CHALANDON, *Comnènes* I, p. 44-50.

Notes

1 - ZACOS-VEGLERY, sceau n° 2707 bis.

2 - *Infra*, p. 277.

3 - Sur Pakourianos, A. CHADNIZÈ, Le grand domestique de l'Occident Bakurianisdzé et le monastère géorgien fondé par lui en Bulgarie, *Bedi Kartlisa* 28, 1971, p. 133-166.

4 - Ce ne fut pas à proprement parler un soutien, mais la populace trouva une occasion de pillage lors des troubles provoqués par l'entrée d'A. C.

Règne d'Alexis I Comnène

N° 114

P. P. Georges Monomachatos, protoproèdre[1] et duc de Dyrrachion.

fam. La famille est inconnue par ailleurs, donc peu illustre.

obj. G. M. refusa de reconnaître l'autorité d'Alexis Comnène.
date G. M. commença à songer à la rébellion dès la fin du règne de Nicéphore III Botaneiatès au printemps 1081. Tout était terminé avant la traversée de Guiscard à la mi-juin 1081.
sou. - Constantin Bodin et
- Michel, princes serbes,
- Robert Guiscard, duc d'Apulie.
opp. - Georges Paléologue, beau-frère d'Alexis I,
- les troupes de G. M. ne le suivirent pas.
sanc. G. M. fut simplement déchu de son poste et obtint rapidement un chrysobulle d'amnistie.

sources *Alexiade* I, p. 59-60, 131-132, 138, 139; GUILLAUME DE POUILLE IV, vers 215-216 et vers 228-229.
bib. SKOULATOS, *Alexiade*, p. 98.

Note

1 - V. S. ŠANDROVSKAJA, Nekotorye istoričeskie dejateli Aleksiady i ih pečati, *Pal. Sbornik.* 23, 1971, p. 36; ce sceau est l'unique document à nous indiquer la dignité portée par G. M.

N° 115

P. P.[1] - Bourtzès, toparque,
- Dabatènos, toparque,
- Mandalès[2], militaire,
- Constantin, militaire,
- Makrès[3], militaire.
fam. Les trois premières familles citées étaient de tradition militaire[4].
obj. Plutôt que de révolte, il faut parler d'autonomie de fait, sans qu'elle ait été nécessairement recherchée, consécutive aux invasions turques.
date Ils étaient actifs dès le printemps 1081. Bourtzès et Dabatènos joignirent peut-être leurs forces à celles d' Alexis I lorsque celui-ci mobilisa contre les Normands dans l'été 1081; les autres tinrent plus longtemps leurs forteresses.
rég. Bourtzès tenait la Phrygie, Dabatènos, la Paphlagonie, Mandalès, Kybistra, Constantin contrôlait Iconium et Makrès, Kabala.
sanc. Les Turcs conquirent finalement toutes ces enclaves restées byzantines, sauf Kybistra que les révoltés tenaient encore en 1111 lorsque l'Arménien Thoros s'en empara et les massacra.

sources *Alexiade* I, p. 131; MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 183-184, 276-278; CAHEN, *Seldjuknameh*, p. 97.

Notes

1 - Les personnages ont été réunis ici en raison des similitudes de leurs statuts, mais ils n'eurent probablement aucun rapport entre eux.

2 - MATTHIEU D'ÉDESSE, trad. DULAURIER, p. 183; *infra*, p. 398, 399.
3 - Le nom de Makrès est connu par des sceaux: Michel Makrès, (KONSTANTOPOULOS, *Molybdoboulla*, sceau n° 656), Jean Makrès (sceau inédit DO 58 106 3791).
4 - Sur les Bourtzai, f. d. n° 23. Sur les Dabatènoi, SKOULATOS, *Alexiade*, p. 74.

N° 116

P. P. - Xantas, patrice[1],
- Kouléôn, tous deux officiers.
obj. Désobéissance militaire.
date Le *tagma* des Manichéens, dispersé après la défaite de Dyrrachion en octobre 1081, refusa de repartir en campagne au printemps de l'année suivante. Le châtiment n'eut lieu qu'en novembre 1083[2].
sou. Le *tagma* des Manichéens.
rég. La région de Philippoupolis.
sanc. Alexis arrêta et exila les principaux chefs des Manichéens et confisqua leurs biens. Il réussit ultérieurement la conversion de Kouléôn à l'orthodoxie.

sources *Alexiade* II, p. 14, 44-45; ZÔNARAS, p. 741.
bib. SKOULATOS, *Alexiade*, p. 168, 300-301.

Notes

1 - Le sceau du patrice et stratège Constantin Xantas pourrait lui être attribué (SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 715).
2 - Le châtiment fut prononcé juste avant le retour d'Alexis, le 1er décembre 1083, *Alexiade* II, p. 60.

N° 117

P. P. Théodore Gabras, sébaste, duc de Trébizonde.
fam. Famille de militaires illustres[1].
par. Une parenté par alliance unissait T. G. et les Comnènes[2].
obj. T. G. se conduisit de façon indépendante dans le duché qui lui avait été confié.
a. s. T. G. émit des monnaies[3].
date Il gérait sans doute Trébizonde depuis qu'il l'avait reprise en 1075, et l'acte d'Alexis I constatait le fait accompli; T. G. resta indépendant jusqu'à sa mort le 2 octobre 1098.
sou. - L'armée du duché,
- la population du duché.
rég. Le duché de Trébizonde (ancien thème de Chaldée), qui comprenait notamment la forteresse de Paipert reprise aux Turcs.

sources *Alexiade* II, p. 151; ZÔNARAS, p. 739; PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, *Fontes*, p. 134-136.
bib. HOFFMANN, *Rudimente*, p. 21-27.

Notes

1 - Voir f. d. n° 20 et O. LAMPSIDIS, Ἡ ἐκ τῶν ἀνωτέρω μερῶν καταγωγὴ Γρηγορίου τοῦ Γαβρᾶ, *Archeion Pontou* 23, 1975-1976, p. 51-53.
2 - L' épouse de T. G. et celle d'Isaac Comnène, frère de l'empereur, étaient cousines germaines, *Alexiade* II, p. 152.
3 - *Infra*, p. 405, n. 125.

N° 118

P. P. Tzachas, protonobélissime sous Nicéphore III[1].
obj. T. voulut créer un empire byzantino-turc et se proclama *basileus*[2].
a. s. T. revêtit les insignes impériaux.
date T. oeuvrait en Asie Mineure de façon indépendante depuis 1081[3]; mais ses entreprises prirent de l'ampleur avant 1090, date de la première expédition de Constantin Dalassènos; il ne représentait plus une menace sérieuse à partir du moment où il fut chassé de Smyrne en 1097.
sou. - Galabatzès, frère de Tzachas,
- une partie au moins de la population smyrniote,
- des troupes composées de Turcs,
- et sans doute aussi de Byzantins[4].
opp. - Le sultan Kilidj Arslan,
- Jean Doukas, beau-frère d'Alexis I Comnène, sébaste, mégaduc,
- Nicétas Kastamônitès, duc de la flotte,
- Constantin Dalassènos, parent d'Alexis I, duc de la flotte,
- Constantin Ôpos, duc,
- Kaspax, duc.
rég. La région de Smyrne, les îles de Chio, Lesbos, Samos, Rhodes et d'autres îles de moindre importance.
sanc. T. fut repoussé, Smyrne reprise et son émirat anéanti.

sources *Alexiade* II, p. 110-116, 133-134, 157-162, 164-166; III, p. 23-25; ZÔNARAS, p. 736-737.
bib. AHRWEILER, *Mer*, p. 184-186.

Notes

1 - Nous plaçons Tzachas au nombre des révoltés, bien qu'il ait été émir, en raison de son passé d'officier au service des Byzantins, et dans la mesure où il affectait aussi d'être *basileus*, et ambitionnait de marcher sur Constantinople.
2 - *Alexiade* II, p. 158, 165.
3 - Ainsi faut-il comprendre le discours qu'Anne Comnène lui prête: Tzachas, officier turc de l'armée de Nicéphore Botaneiatès, estima son contrat rompu lorsqu'Alexis I arriva au pouvoir.
4 - *Infra*, p. 409.

N° 119

P. P. Traulos, Manichéen baptisé, au service personnel d'Alexis I depuis 1078.
fam. T. était de modeste extraction.
obj. Vengeance contre le traitement infligé par Alexis I aux Manichéens parents de T.
date La révolte fut postérieure à novembre 1083, date à laquelle Alexis châtia les Manichéens.
sou. - Les nombreux parents de T.,
- les Petchénègues installés à Dristra et Glabinitza.
rég. Béliatoba et la région proche de Philippoupolis.
sanc. T. ne semble pas avoir été repris.

source *Alexiade* II, p. 48, 49, 50, 82.
bib. SKOULATOS, *Alexiade*, p. 298-299.

N° 120

P. P. Pountésès, militaire normand rallié à Alexis Comnène en 1082[1].
obj. Les raisons de la révolte ne sont pas explicitées ; sans doute s'agissait-il de renverser Alexis[2].
date Le complot prit forme lorsqu'Alexis achevait sa campagne contre les Normands en octobre ou novembre 1083[3].
sou. - Otton, officier,
- Léon Baasprakanitès, officier,
- des sénateurs de Constantinople,
- des cadres des *tagmata*.
sanc. Les meneurs furent arrêtés, exilés et leurs biens confisqués[4].

sources *Lavra* I, p. 246, n° 45 ; ZÔNARAS, p. 736.
bib. SKOULATOS, *Alexiade*, p. 268-269.

Notes

1 - Il s'agit peut-être de Raoul de Pontoise.
2 - *Infra*, p. 363.
3 - Anne Comnène place le complot après le retour d'Alexis à Constantinople le 1er décembre ; nous pourrions estimer qu'il s'agissait d'un autre complot que celui décrit par Zônaras, tant le règne d'Alexis fut agité. Cependant les termes employés par les deux chroniqueurs dans leur description conduisent à penser qu'il s'agissait des mêmes troubles. Pour la datation, nous donnons la préférence à Zônaras, en raison du document de Lavra, daté de 1084, qui transfère à Képhalas les biens confisqués aux conjurés.
4 - Selon Zônaras, la conjuration fnt grossie pour augmenter le nombre des confiscations.

N° 121

p. P. Un *doulos* demeuré anonyme[1].
obj. Désordres consécutifs à l'occupation par les Normands d'une partie des Balkans.
date Difficile à déterminer, mais postérieure à 1085.
sou. La population bogomile.
opp. Michel Doukas, beau-frère d'Alexis I, sébaste, *prôtostratôr*.
rég. Le centre des troubles se situait sur la montagne de Vagora, à la limite des thèmes de Dyrrachion et de Bulgarie, mais les routes de pillage s'étendaient jusqu'à Achrida.

source THÉOPHYLACTE DE BULGARIE, *Lettres*, n° 120.

Note

1 - P. Gautier dans son commentaire pense qu'il s'agit de Bohémond, sans doute à juste titre et il faut donc placer l'événement en 1108 — mais le texte est trop allusif pour aboutir à une certitude.

N° 122

P. P. N.[1]
par. Le révolté était - ou se prétendait - de souche impériale.
obj. Il voulait renverser Alexis I.
date 1087[2].
sou. Des complices de haut rang.
sanc. Après un simulacre d'empalement, le principal coupable fut simplement tonsuré.

source THÉOPHYLACTE DE BULGARIE, *Opera*, p. 229-231.

Notes

1 - Il s'agissait probablement d'un Pseudo-Diogénès (*infra*, p. 369, n. 49) qui profitait de la mort du jeune Léon à Dristra.
2 - Commentaire de Gautier à l'édition de Théophylacte de Bulgarie.

N° 123

P. P. Grégoire Gabras, fils de Théodore.
par. D'abord fiancé à une fille d'Isaac, frère d'Alexis I, il le fut de nouveau à Marie, fille de l'empereur[1].
obj. G. G. souhaitait rejoindre son père pour conforter l'indépendance de celui-ci.
date Sans doute en 1091-1092[2].
sou. - Georges Dékanos,
- Eustathe Kamytzès,
- Michel l'Échanson, tous trois familiers de l'empereur, chefs militaires.

opp. - Georges Mésopotamitès, duc de Philippoupolis,
- Léon Nikéritès, duc du Paristrion.
sanc. G. G. fut emprisonné, et dut ultérieurement épouser Marie. Georges Dékanos et Eustathe Kamytzès furent bannis pour peu de temps[3].

source *Alexiade* II, p. 154-155.
bib. SKOULATOS, *Alexiade*, p. 107-108.

Notes

1 - *Alexiade* II, p. 152.
2 - L'ordre chronologique des événements s'établit sans doute ainsi. Théodore Gabras remit son fils au sébastocrator Isaac, puis retourna à Trébizonde. Quelque temps après, Théodore se remariait et revenait chercher Grégoire dont l'union avec la fille du sébastocrator était impossible, mais il échoua à le ramener. Plus tard Grégoire, devenu jeune homme, complota pour rejoindre son père. Le récit de cette tentative prend place entre celui de la bataille du Lébounion de 1091 et les opérations contre Tzachas de 1092.
3 - Eustathe Kamytzès était déjà rentré en grâce en 1094 puisqu'il participait comme proèdre au synode des Blachernes.

N° 124

P. P. - Constantin Humbertopoulos, chef des *tagmata* francs,
- Ariébès, chef militaire d'origine arménienne[1].
fam. C. H. était fils d'un Franc entré au service de l'Empire[2].
obj. Inconnu.
date Le complot fut découvert peu de jours après le retour d'Alexis de sa campagne victorieuse contre les Petchénègues, soit en mai 1091.
sou. Les conjurés étaient nombreux.
sanc. C. H. et Ariébès subirent le triomphe ridicule, l'exil et la confiscation de leurs biens; puis C. H. connut un rapide retour en grâce dès 1094[3].

sources *Alexiade* II, p. 146-147; ZÔNARAS, p. 741.
bib. SKOULATOS, *Alexiade*, p. 29, 69-70.

Notes

1 - Le père de C. H. était patrice, stratège et domestique des *Nouméroi* vers 1050: Jordanka JURUKOVA, Les sceaux de Constantin Humbert, *XIV[e] Congrès International des Études Byzantines*, Bucarest 1971, p. 237. Au moment des faits, C. H. était protonobélissime ou sébaste.
2 - KAŽDAN, *Arméniens*, p. 127.
3 - C. H. participait au synode des Blachernes et était honoré de la dignité de sébaste.

N° 125

P. P. Jean Comnène, sébaste, duc de Dyrrachion[1].
par. Il était neveu d'Alexis I (fils de son frère aîné).

obj. Le complot fut postérieur à la victoire du Lébounion d'avril 1091, et antérieur à la défaite de J. C. devant le Serbe Bolkan, en 1093.

opp. - Théophylacte Héphaïstos, archevêque de Bulgarie,
- Adrien Comnène, frère d'Alexis I et oncle de J. C., sébaste, domestique d'Occident,
- Nicéphore Mélissènos, beau-frère d'Alexis I, sébaste.

sanc. J. C. ne souffrit aucune disgrâce et ne fut même pas déplacé de son poste de duc de Dyrrachion.

source *Alexiade* II, p. 147-151.

bib. LEIB, *Complots*, p. 252-253[2]; SKOULATOS, *Alexiade*, p. 136.

Notes

1 - BARZOS, *Généalogie* II, p. 134-144.

2 - Leib émet l'hypothèse que le complot d'Humbertopoulos, d'Ariébès et celui de J. C. auraient été liés, en s'appuyant sur le fait qu'Ariébès était duc d'Achrida, ville dont l'archevêque livra J. C. à Alexis Comnène. S'il n'y a pas d' impossibilité chronologique à rapprocher les deux événements, rien n'atteste en revanche qu'Ariébès était gouverneur d'Achrida quand J. C. était duc de Dyrrachion. Ariébès occupait en effet Achrida face à Bohémond, soit avant 1084, et il n'avait sans doute pas conservé ce poste sept ou huit ans plus tard.

N° 126

P. P. Rapsommatès, fonctionnaire[1] en Chypre.

fam. Famille plutôt obscure[2].

obj. R., une fois maître de l'île, avait réalisé toutes ses ambitions.

date La révolte avait éclaté avant février ou mars 1091 et fut réduite au printemps 1093[3].

sou. Les troupes en stationnement en Chypre, dont une partie ou la totalité du *tagma* des Immortels.

opp. - Jean Doukas, beau-frère d'Alexis I, mégaduc,
- Manuel Boutoumitès, officier.

rég. Chypre.

sanc. R. fut pris.

sources *Alexiade* II, p. 162-163; ZÔNARAS, p. 737; JEAN D'ANTIOCHE, *Diatribes*, p. 34.

bib. SKOULATOS, *Alexiade*, p. 271-272.

Notes

1 - Sa fonction est inconnue, mais il ne paraît pas avoir été expert à la guerre, même en tenant compte de la malveillance d'Anne Comnène. Il avait probablement autorité sur l'île à titre de juge ou de *kouratôr*.

2 - Un sceau inédit de la collection Fogg appartient à Basile Rapsommatès; V. Laurent le date du XII[e] siècle. Si la datation à la fin du XI[e] siècle était possible, alors il ne serait pas exclu qu'il s'agisse du révolté. Un *ergastèrion* de Jean Rapsommatès était situé dans le quartier génois de Constantinople au XII[e] siècle, *MM* III, p. 50, BERTOLOTTO, *Documenti*, p. 434.

3 - Le discours de Jean d'Antioche, adressé à Alexis Comnène en février-mars 1091, avant la victoire de l'empereur au Léboumion, cite parmi les maux qui accablent l'Empire la révolte en Crète et en Chypre. La sédition fut donc antérieure à cette date et coïncidait avec l'expansion maritime de Tzachas. Sa réduction eut lieu après la campagne menée durant l'année 1092 par Jean Doukas contre Tzachas. La *Vie de Mélétios* permet de savoir que la flotte chargée de soumettre la Crète, partit d'Euripe au printemps - qui ne saurait être que le printemps 1093. Sur tous ces points, GAUTIER, *Crète*, p. 221-222.

N° 127

P. P. Karykès, fonctionnaire en Crète.
fam. Sa famille est connue[1].
obj. K. occupa la Crète, sans manifester d'autres ambitions.
date La révolte avait éclaté avant le printemps 1091 et fut réduite au printemps 1093[2].
opp. Jean Doukas, mégaduc.
sanc. K. fut tué par les Crétois.

sources *Alexiade* II, p. 162; ZÔNARAS, p. 737; JEAN D'ANTIOCHE, *Diatribes*, p. 34.
bib. GAUTIER, *Crète*, p. 221-225

Notes

1 - *Infra*, p. 409-410.
2 - Voir fiche précédente.

N° 128

P. P. Nicéphore Diogénès, duc de Crète.
par. N. D. était fils de l'empereur Romain IV et parent par alliance d'Alexis I[1].
obj. N. D. voulait le pouvoir impérial.
date Le complot se déroula dans la première moitié de l'année 1094[2] jusqu'à l'aveuglement de N. D. le 29 juin[3].
sou. - Michel Tarônitès, beau-frère d'Alexis I, panhypersébaste,
- Kékauménos Katakalôn, officier[4](?)
- Marie d'Alanie, *basilissa*[5], ex-épouse de Michel VII et de Nicéphore III,
- une grande partie des officiers de l'armée,
- l'ensemble des soldats,
- des sénateurs parmi les plus influents.

opp. - Manuel Philokalès, protonobélissime et *épi tou kanikleiou*[6],
- Tatikios, protoproèdre et primicier des vestiarites intérieurs,
- Adrien Comnène, grand domestique,
- Mouzakès, officier,
- Grégoire Kamatèros, *hypogrammateus* d'Alexis I.

sanc. N. D. fut aveuglé et ses biens confisqués, mais la majeure partie lui en fut restituée ultérieurement. Kékauménos Katakalôn partagea ce châtiment. Michel Tarônitès fut seulement condamné à l'exil et à la perte de ses biens ainsi qu'un complice dont le nom est perdu. Les autres conjurés échappèrent à toute punition.

sources *Alexiade* II, p. 169-184; ZÔNARAS, p. 742.

bib. SKOULATOS, *Alexiade*, p. 233-237, notamment p. 235.

Notes

1 - *Infra*, p. 276.

2 - Alexis partit en effet contre Bolkan lorsque N. D. commençait à intriguer contre lui. Or Bolkan fit les premières incursions contre l'Empire deux ans après la bataille du Lébounion (*Alexiade* II, p. 166), puis traita avec Alexis I au cours de l'année 1093, et dès la fin de la même année recommença des raids contre l'Empire, provoquant la réaction d'Alexis au début de 1094.

3 - Nous considérons qu'à cette date s'est arrêtée la phase active de l'opposition de N. D. à Alexis I, même s'il continua à intriguer en dépit de sa cécité.

4 - À cette date, les Katakalôn fournissaient exclusivement des soldats; ainsi Michel Katakalôn à qui fut confiée la garde de Philadelphie reconquise en 1097 (*Alexiade* III, p. 27).

5 - Anne Comnène concède que Marie ne soutint pas Diogénès, mais qu'elle ne le dénonça pas non plus.

6 - Tels étaient du moins ses titre et fonction à la fin de 1094 lors du synode des Blachernes.

N° 129

P. P. Un Pseudo-Diogénès, en réalité Charakènos[1].

par. Il se faisait passer pour un fils de l'empereur Romain IV.

obj. Le P. D. briguait l'Empire.

a. s. Il revêtit les insignes impériaux.

date Après s'être une première fois fait passer pour Diogénès à Constantinople, l'usurpateur avait été exilé à Cherson où il résida plusieurs années; il s'enfuit chez les Coumans et revint dans l'Empire à l'occasion d'une attaque coumane en 1095.

sou. - Des villes de Thrace, Goloè[2] et Déabolis, l'accueillirent,
- des guerriers coumans.

opp. - Nicéphore Bryennios l'Aveugle,
- Alakasseus, officier.

rég. Constantinople ne le reçut pas, mais il eut plus de succès dans le Paristrion puis à Goloé de Thrace et à Déabolis.

sanc. Le P. D. fut aveuglé.

sources *Alexiade* II, p. 190-192, 196-201 ; ZÔNARAS, p. 744 ; SKOUTARIÔTÈS, p. 184 ; *Chronique Vieille Russe*, p. 180.
bib. SKOULATOS, *Alexiade*, p. 75-77.

Notes

1 - *Alexiade* II, p. 190. G. Buckler a raison contre l'éditeur (*ibid.*) de considérer Charax comme un nom propre, puisque Anne Comnène (II, p. 191) l'appelle Charakènos. Le patronyme est tiré d'un nom de lieu, comme on en connaît de nombreux exemples, Dokeianos, Dalassènos, Synadènos... Il n'est pas possible de déterminer de quel Charax il s'agissait, celui de Phrygie ou celui situé entre Nicomédie et Constantinople. Léon, prénom de l'imposteur donné par Anne Comnène, ne résulte pas nécessairement, comme on l'a toujours pensé, d'une faute de copiste, mais plutôt d'une confusion d'Anne (volontaire ?). On ne voit pas quelle raison aurait poussé les Coumans à ressusciter Constantin Diogénès mort depuis vingt et un ans et dont ils ignoraient certainement l'existence, alors que Léon leur était plus familier car les peuples scythes ne devaient pas ignorer qu'un prince porphyrogénète était mort à la bataille de Dristra. De plus, les circonstances de la disparition de Léon se prêtaient à une telle manipulation : Léon était tombé au milieu des chariots scythes et son corps ne fut probablement pas récupéré par les Byzantins en déroute. Théodôra, veuve de Constantin, intervint contre le Pseudo-Léon à titre de plus proche parente du jeune prince, car Léon, âgé au plus de dix-sept ans, n'était sans doute pas encore marié.

2 - Les habitants de Goloè enchaînèrent le commandant de la garnison pour le livrer aux Coumans.

N° 130

P. P. Michel Anémas.
fam. M. A. appartenait à une lignée de militaires illustres depuis le X[e] siècle[1].
obj. M. A. briguait le pouvoir impérial.
a. s. M. A. distribua des dignités.
date La date est controversée ; le complot eut lieu vraisemblablement vers 1100-1101[2].
sou.
- Léon Anémas et les deux autres frères[3] de M. A.,
- les Antiochoi dont Constantin, ancien grand hétériarque,
- Nicéphore Exazènos Hyaléas,
- Constantin Exazènos Doukas,
- Nicétas Kastamônitès,
- N. Kourtikios (Basile ?),
- Georges Basilakios, tous officiers,
- Jean Solomôn, préposé aux requêtes, *prôtoasèkrètès*[4],
- Sklèros[5],
- Xèros, ancien éparque.

opp. Le *basileus* interrogea les suspects, entouré de sa parenté dont le sébastocrator Isaac, son frère.
sanc. M. A. échappa de justesse à l'aveuglement, par l'intervention de l'impératrice et de sa fille Anne, puis il fut enfermé dans une tour près du palais impérial. Les biens des conjurés furent confisqués au moins partiellement et ils furent exilés, mais certains revinrent en faveur rapidement puisque les Exazènoi détenaient des commandements dès 1107.

sources *Alexiade* III, p. 69-74; ZÔNARAS, p. 745.
bib. SEIBT, *Skleroi*, p. 105-106; SKOULATOS, *Alexiade*, p. 154-155, 200-202.

Notes

1 - Sous Jean Tzimiskès, Anémas, issu des émirs de Crète, accomplit de grands exploits face aux Russes (SKYLITZÈS, p. 250, 304, 305, 308). Au début du XI[e] siècle, un Anémas est cité dans la *Peira*, LI, 29.

2 - Les faits assurés sont les suivants: M. A. commandait encore face aux Coumans en 1095 et le procès de l'accusé eut lieu avant la mort du sébastocrator Isaac, décédé avant novembre 1104 (Denise PAPACHRYSSANTHOU, La date de la mort du sébastocrator Isaac, frère d'Alexis I et de quelques événements contemporains, *REB* 21, 1963, p. 250 *sq.*). Si nous admettons qu'Anne Comnène suit l'ordre chronologique, la conjuration aurait pris corps après la croisade de 1101; étant donné qu'Anne Comnène paraît avoir été très jeune encore, nous préférons une date plus proche de 1101 que de 1104.

3 - Un des deux frères dont Anne Comnène ne nous a pas rapporté le prénom était peut-être Nicolas Anémas, qui exerçait un commandement militaire en Bulgarie (en était-il le duc?), THÉOPHYLACTE DE BULGARIE, *Lettres*, p. 237, 243, 269.

4 - SEIBT, *Bleisiegel* I, p. 300.

5 - Seibt penche pour Jean, ancien stratège du Péloponnèse; Andronic, logothète du drome en 1094, ne peut être exclu.

N° 131

P. P. Grégoire Tarônitès, duc de Trébizonde[1]
fam. Cf. f. d. n° 49.
par. G. T. était cousin par alliance d'Alexis I.
obj. G. T. se rendit indépendant, sans chercher à marcher sur Constantinople.
date G. T. écrivit sa lettre d'injures à l'empereur lors de l'indiction 2, entre septembre 1103 et septembre 1104; il ne fut attaqué et réduit que deux ans plus tard.
sou. - Une troupe importante,
- Danishmend, maître de Sébastè.
opp. - Dabatènos, son prédécesseur comme duc de Trébizonde,
- le neveu de Bakchènos, notable de Trébizonde,
- d'autres notables de la même ville,
- Jean Tarônitès, neveu d'Alexis I, cousin germain de G. T. , sébaste,
- des troupes byzantines,
- des mercenaires occidentaux ("celtes").
rég. Le duché de Trébizonde, mais Tébenna échappa au contrôle de G.T.
sanc. G. T., capturé, demeura longtemps emprisonné.

source *Alexiade* III, p. 75-77.
bib. SKOULATOS, *Alexiade*, p. 117-119.

Note

1 - BARZOS, *Généalogie* I, p. 129-131 distingue bien, à la différence de Skoulatos, le duc de Trébizonde du protovestiaire de Jean II.

N° 132

P. P. Aarôn, dont la fonction demeure inconnue, sans doute officier[1].
fam. A. descendait illégitimement des tsars bulgares ; il appartenait à une branche à tradition militaire[2].
par. A. était un lointain cousin par alliance des empereurs Doukai et par Irène Doukaina, d'Alexis I.
obj. A. tenta d'assassiner Alexis I.
date La tentative de meurtre eut lieu alors qu'Alexis faisait route pour affronter Bohémond, donc en novembre 1107, puisque l'empereur quitta sa capitale le 1er novembre de cette année.
sou. - Théodore Aarôn, frère de A.,
- Dèmètrios, au service d'A.,
- la mère d'A.,
- des notables importants dont le nom ne nous a pas été transmis.
opp. Constantin, *épi tès trapézès*, serviteur personnel d'Alexis I.
sanc. Les membres de la famille Aarôn furent exilés en divers lieux de l'Empire.

source *Alexiade* III, p. 88-91.
bib. SKOULATOS, *Alexiade*, p. 3-4.

Notes

1 - Aarôn et son frère Théodore participaient à la campagne d'Alexis I et avaient la possibilité de pénétrer dans la tente impériale. De plus, les libelles écrits par A. furent découverts à l'intérieur de sa tente, dans un sac de soldat (στρατιωτικὴ μεστή).

2 - Sur les Aarôn, voir V. LAURENT, La prosopographie de l'Empire byzantin, plans et travaux. Appendice à la famille byzantine des Aaron et ses homonymes, *EO* 33, 1934, p. 385-395.

N° 133

P. P. Michel d'Amastris, gouverneur (stratège ou duc) d'Akrounos.
obj. L'objectif est inconnu, mais la révolte n'a pas dépassé le cadre local.
date La révolte fut immédiatement postérieure à l'attaque d'une flotte latine contre la Thrace, datée de 1111 ; elle eut lieu sans doute en 1111-1112; elle dura plusieurs mois, dont trois consacrés au seul siège d'Akrounos.
sou. L'importante garnison d'Akrounos.
opp. Georges Dékanos et une forte armée.
rég. Akrounos-Akroïnon en Phrygie.
sanc. Michel fut pardonné et même comblé de dons.

source *Alexiade* III, p. 156.
bib. SKOULATOS, *Alexiade*, p. 199.

N° 134

p. P. Anne Comnène, fille porphyrogénète d'Alexis I, soeur de Jean II.
obj. A. C. voulait placer sur le trône son époux, Nicéphore Bryennios.
date Le complot se noua dans les dernières semaines de la vie d'Alexis I et fut réduit à néant par Jean II, le jour de la mort de leur père le 15 août 1118.
sou. - Irène Doukaina, épouse d'Alexis I,
- Nicéphore Bryennios, panhypersébaste, gendre d'Alexis I[1],
- Andronic Comnène, frère de Jean II[2].
opp. - L'empereur Alexis I Comnène,
- Jean Comnène, fils d'Alexis I,
- Isaac Comnène, fils d'Alexis I et frère de Jean Comnène, sébastocrator,
- Jean Axouch,
- le patriarche Jean Agapètos.

sources ZÔNARAS, p. 761-764; NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 5-8; allusion dans DARROUZÈS, *Tornikès*, p. 267-269.

Notes

1 - En fait il ne manifesta point d'ambition personnelle, mais fut le candidat de son épouse.
2 - ZÔNARAS, p. 748.

Règne de Jean II Comnène

N° 135

P. P. Anne Comnène, soeur de Jean II.
obj. A. C. fut l'instigatrice de la tentative d'assassinat de Jean II, afin de placer sur le trône Nicéphore Bryennios.
date Quelques mois après le début du règne de Jean II, au printemps 1119[1].
sou. Les gardiens du palais de Philopation.
sanc. Les conjurés perdirent leurs biens, y compris A. C., mais pour peu de temps[2].

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 10-11.
bib. CHALANDON, *Comnènes* II, p. 7-8.

Notes

1 - Une année ne s'était pas encore écoulée, selon Nicétas Chôniatès.
2 - Le grand domestique Axouch, bénéficiaire des trésors de la Porphyrogénète, préféra les lui rendre.

N° 136

obj. Une révolte locale en Chypre entraîna l'assassinat du duc de l'île et de sa suite.
date 1123.
rég. Chypre.

sources ORDERIC VITAL, *PL* 188, p. 829; *Chronique d'Alep*, *RHC, Or.* III, p. 622.
bib. BARZOS, *Généalogie* I, p. 490-491.

N° 137

P. P. Constantin Gabras, neveu de Théodore Gabras, protosébaste, duc de Trébizonde.
fam. Cf. f. d. n° 20.
obj. C. G. gouverna de façon autonome le duché de Trébizonde.
a. s. C. G. confisqua les biens de l'Église pour les octroyer aux soldats.
date La révolte prit fin en 1140[1]; elle avait duré quatorze ans et donc commencé en 1126.
sou. - L'ensemble de la population de Trébizonde,
- le Danishmendide Ghazi[2].
opp. Étienne Skylitzès, métropolite de Trébizonde.
sanc. Le sort de C. G. reste inconnu.

sources PRODROME, *Monodie*, p. 9-11; PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, *Fontes*, p. 136; NICÉTAS CHÔNIATES, *Histoire*, p. 34; MICHEL LE SYRIEN, p. 230.

Notes

1 - C. G. fut vaincu par Jean II à l'occasion de la campagne contre Néocésarée.

2 - MICHEL LE SYRIEN, p. 230: des relations amicales sont attestées entre C. G. et Ghazi; nous ne pouvons affirmer qu'il y ait eu une véritable alliance, mais tous deux avaient comme adversaire commun l'empereur Jean II Comnène. PRODROME, *Monodie*, p. 10: le métropolite accusait C. G. d'avoir livré l'Église de Trébizonde aux Agarènes.

N° 138

P. P. Kassianos.
fam. Lignée peu connue, sans doute des militaires[1].
obj. K. contrôlait une région de manière autonome.
date Nous ignorons à partir de quand K. commença d'être indépendant, mais il cessa de l'être en 1130[2].
sou. K. jouit peut-être d'un appui turc.

rég. Le littoral du Pont (Paphlagonie ?)[3].
sanc. K. préféra passer au service du Danishmendide Ghazi.

source MICHEL LE SYRIEN, p. 227, 248.

Notes

1 - Le seul porteur de ce nom qui se soit illustré fut Alexis Kassianos qui, au temps de Manuel, commandait en Chypre, en Cilicie et face aux Hongrois en 1166 (KINNAMOS, p. 179, 268; NÉOPHYTE LE RECLUS, *REB* 7, 1949, p. 8). Une inscription découverte à Thessalonique, datant du XI[e] ou du XII[e] siècle, cite un Kassianos, duc et stratarque (E. TSIGARIDAS, K. LOVERDOU-TSIGARIDA, *Κατάλογος χριστιανικῶν ἐπιγραφῶν στὰ μουσεῖα τῆς Θεσσαλονίκης*, Thessalonique, 1979, n° 69, p. 97). Théodore Kassianos et Michel Kassianos sont connus par des sceaux inédits du Musée d'Istanbul (n° 973, n° 1164), datés de la fin du XI[e] siècle ou du début du XII[e] siècle. Un Kassianos était grand économe des Manganes en 1167 (THÉODORE PRODROME, éd. BERNADINELLO, p. 70), mais Kassianos était peut-être en ce cas un prénom ecclésiastique, et non un patronyme (LAURENT, *Église*, sceau n° 1304).

2 - En 1441 (1130 de l'ère chrétienne), selon Michel le Syrien. L'exactitude de cette date est corroborée par la défaite et la mort de Bohémond II d'Antioche, données pour des événements contemporains et qui eurent lieu effectivement en 1130.

3 - En 1130, le littoral du Pont étant occupé dans la région de Trébizonde par Constantin Gabras, nous imaginons que K. occupait la région voisine du littoral de Paphlagonie. Il est exclu qu'il ait tenu une région proche de la capitale sans que les chroniqueurs grecs l'aient mentionné.

N° 139

P. P. Isaac Comnène, sébastocrator.
par. Frère cadet de Jean II.
obj. Isaac désirait l'Empire.
date Les complots d'Isaac furent permanents, mais le plus important prit forme alors que Jean II allait combattre les Turcs du Danishmendide Ghazi dans l'été 1130.
sou. - Son fils aîné Jean Comnène,
- un certain nombre de puissants (Michel le Syrien) ; postérieurement, I. C. chercha et obtint, à des moments différents, l'appui :
- de Ghazi le Danishmendide,
- de Constantin Gabras de Trébizonde,
- des Turcs d'Iconium,
- de Léon l'Arménien.
sanc. Le complot échoua. I. C. dut s'enfuir et ne put rentrer dans l'Empire qu'une fois pardonné au printemps 1139.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 32, 36 ; PRODROME, *Poésies*, p. 186 ; MICHEL LE SYRIEN, p. 230-231 ; ITALIKOS, *Lettres et Discours*, p. 265.
bib. CHALANDON, *Comnènes* II, p. 17-18.

N° 140

P. P. Isaac Comnène, sébastocrator, frère de Jean II.
obj. I. C. complota pour remplacer son frère.
date Inconnue, mais postérieure à la réconciliation de 1139 (cf. f. d. précédente) et antérieure à 1143, date à laquelle il était exilé en raison de ce complot.
sou. Jean Comnène, son fils, trahit Jean II devant Néocésarée.
sanc. I. C. fut exilé à Héraclée du Pont jusqu'à ce qu'il fût rappelé et grâcié par son neveu l'empereur Manuel, en mai 1143.

sources KINNAMOS, p. 32; NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 36.
bib. LILIE, *Macht und Ohnmacht*, p. 60-61.

Règne de Manuel Comnène

N° 141

P. P. Isaac Comnène, sébastocrator.
par. Frère aîné de l'empereur Manuel.
obj. I. C. réclamait le pouvoir pour lui-même.
date Avril 1143[1].
sou. - Un certain nombre de parents de l'empereur,
- tout un parti, y compris à l'armée, le préférait à Manuel.
opp. - Jean Axouch, sébaste, grand domestique,
- Basile Tzintziloukès, chartulaire, *mystikos* selon Guillaume de Tyr,
- la partie latine de l'armée.
sanc. Emprisonné par précaution, I. C. fut pardonné par son frère en mai 1143[2] et ne subit aucune sanction.

sources KINNAMOS, p. 29, 31; NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 46, 48, 49; GUILLAUME DE TYR, p. 706.

Notes

1 - Les soupçons qui pesaient sur lui se justifiaient par la délicate succession de Jean II, mort subitement en Cilicie. Nous n'accordons pas crédit à la thèse de R. BROWNING, selon laquelle Jean II aurait été assassiné, The death of John II Comnenus, *Byz.* 31, 1961, p. 229-235.
2 - Manuel resta un mois en Cilicie avant de rentrer à Constantinople par la route la plus courte.

N° 142

P. P. Isaac Comnène (f. d. n° 141).
obj. I. C. restait soupçonné de vouloir remplacer Manuel I.

date L'accusation contre Isaac entraîna la déposition, pour complicité, du patriarche en février 1147.
sou. Le patriarche Kosmas Attikos.
sanc. I. C. demeura simplement suspect aux yeux de Manuel I.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 80.

N° 143

P. P. Jean Rogérios-Dalassènos, César.
fam. Le premier des Rogérioi était entré au service d'Alexis I[1].
par. J. R. D. avait épousé la soeur aînée de l'empereur Manuel.
obj. J. R. D. songeait à l'Empire.
date Le complot eut lieu au moment où Manuel succédait à Jean II en avril 1143.
sou. - Un prince italien, ancien gouverneur de Capoue,
- un groupe de quatre cents Latins légués à J. R. D. par son père.
sanc. J. R. D. fut simplement éloigné quelque temps de Constantinople.

sources KINNAMOS, p. 37-38; *Alexiade* III, p. 101.
bib. BARZOS, *Généalogie* I, p. 351.

Note

1 - Sur J. R. D., CHEYNET, *Trois familles*, p. 112-113.

N° 144

P. P. Andronic Comnène, fils d'Isaac et petit-fils d'Alexis I, duc de Naïssos et Branitzova.
par. A. C. était cousin germain de l'empereur Manuel I.
obj. A. C. ambitionnait le pouvoir impérial et tenta d'assassiner Manuel.
date A. C. fut duc de Nich et Branitzoba jusqu'en 1154[1].
sou. - Des Isauriens de sa garde personnelle,
- le roi de Hongrie,
- Poupakès, officier (duc d'Anchialos ?)[2],
- Iaroslav, prince russe de Galitza.
opp. - Le sébastocrator Isaac Comnène, frère de Manuel,
- Jean, protosébaste, fils du sébastocrator Andronic frère de Manuel,
- Jean Kantakouzènos, beau-frère du précédent,
- Isach, chef d'un *tagma*.
sanc. A. C. fut enfermé dans un palais sous bonne garde. Au bout de neuf ans il s'évada et obtint son pardon peu après, en 1165.

sources KINNAMOS, p. 126-131; NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 104.
bib. BARZOS, *Généalogie* I, p. 508-509.

Notes

1 - DARROUZÈS, *Tornikès*, p. 108 n. 1.
2 - Poupakès accueillit et aida A. C. à Anchialos; peut-être s'y trouvait-il en service officiel.

N° 145

P. P. Théodore Stypeiôtès, *mégalodoxotatos*, protonotaire, *épi tou kanikléiou*, familier de l'empereur.
fam. T. S. était issu d'une très ancienne famille, d'abord de tradition militaire, et qui fournit ensuite des fonctionnaires civils et des ecclésiastiques[1].
par. T. S. avait épousé une Comnène, Eudocie, dont la place exacte dans l'ordre généalogique des Comnènes ne peut être précisée.
obj. T. S. fut accusé de vouloir renverser Manuel pour mettre à sa place un empereur plus âgé[2].
date T. S. devait présider la prestation de serment de Béla-Alexis et de Marie lorsque Jean Kamatèros réussit enfin à l'abattre, à la fin de 1165 ou au début de 1166.
opp. Jean Kamatèros, sébaste, logothète du drome.
sanc. T. S. fut aveuglé et subit l'ablation de la langue.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 111-115.
bib. O. KRESTEN, Zum Sturz des Theodoros Stypeiotes, *JÖB* 27, 1978, p. 49-80.

Notes

1 - Un Stypeiôtès fut domestique des Scholes sous Basile I (SKYLITZÈS, p. 144-145). À la fin du XI[e] siècle, Romain S. était duc de la flotte (LAURENT, *Administration*, n° 970), Michel S., un des plus remarquables généraux d'Alexis I et Dèmètrios S., un haut fonctionnaire civil (*BZ* 3, 1894, p. 20). Léon Stypeiôtès ou Stypès fut patriarche de Constantinople entre 1134 et 1143. Un homonyme obtint en 1145 un poste au grand *skeuophylakion* (GRUMEL, *Regestes* n° 1019, synode de 1145).
2 - Il s'agissait en réalité de rivalités de factions au sein de la haute administration.

N° 146

P. P. Michel Glykas-Sikiditès et Sklèros-Seth.
obj. Ils pratiquaient la magie[1].
date Leurs activités prirent fin vers 1166.
sanc. Tous deux furent aveuglés.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 148-150.
bib. GRUMEL, *Dictionnaire de Théologie Catholique* X, *Part*. 2, Paris 1929, *col.* 1705-1707.

Note

1 - Leur aveuglement est l'indice d'un crime de lèse-majesté, pour nous quelque peu obscur, mais l'astrologie pouvait conduire à émettre des opinions hostiles ou à proférer des menaces.

N° 147

P. P. Andronic Comnène[1], duc de Cilicie, révolté pour la seconde fois.
obj. A. C. abandonna son poste et passa finalement chez les Turcs.
date A. C. commandait en Cilicie lorsqu'il fut remplacé par Constantin Kalamanos qui tomba aux mains des Arméniens en 1166, et A. C. s'enfuit à Jérusalem à la fin 1166 ou au début 1167.
sou. Le sultan d'Iconium lui fournit beaucoup de troupes pour mener des raids contre l'Empire.
opp. Nicéphore Paléologue, sébaste, duc de Trébizonde.
sanc. Après la capture de sa maîtresse Théodôra vers 1179, A. C. se soumit à Manuel et fut assigné à résidence à Oinaion jusqu'à la mort de l'empereur.

sources KINNAMOS, p. 250; NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 141-142.
bib. BARZOS, *Généalogie* I, p. 523-530.

Note

1 - Cf. f. d. n° 144.

N° 148

P. P. Alexis Axouch, sébaste, *protostratôr*.
fam. A. A. était le fils de Jean Axouch, Turc, ancien prisonnier de guerre devenu domestique des Scholes de Jean II.
par. A. A. avait épousé une nièce de l'empereur Manuel.
obj. A. A. fut suspecté de convoiter l'Empire.
date L'arrestation d'A. A. précéda la campagne entreprise contre les Hongrois en 1167.
opp. - Isaac Aarôn, interprète,
- Alexis Kassianos, officier,
- Thomas, jeune eunuque impérial.

sources KINNAMOS, p. 265-269; NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 144-146.
bib. BARZOS, *Généalogie* II, p. 132-134.

N° 149

P. P. Isaac Aarôn, interprète, acoluthe.
fam. I. A. descendait sans doute des Aarôn (f. d. n° 132).
obj. I. A. trahit la confiance de l'empereur en faveur des Latins, Vénitiens notamment[1].
date I. A. fut arrêté après l'expédition de Manuel contre les Hongrois au début de 1174.
sanc. I. A. fut aveuglé et tous ses biens confisqués.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 147.

Note

1 - I. A. aurait révélé aux Vénitiens en guerre contre l'Empire la présence d'une flotte impériale au cap Malée en 1172.

Règne d'Alexis II

N° 150

P. P. Marie Comnène, porphyrogénète, Césarissa.
par. M. C. était la demi-soeur d'Alexis II.
obj. M. C. souhaitait écarter Alexis Comnène le protosébaste, devenu gouverneur de fait de l'Empire.
date Le complot fut découvert en février 1181.
sou.
- Jean-Rénier, César, époux de M. C.,
- Alexis Comnène, fils illégitime de l'empereur Manuel, *prôtostratôr*,
- Jean et Manuel, fils d'Andronic Comnène (le futur empereur),
- Andronic Lappardas, neveu par alliance de l'empereur,
- Manuel, sébaste, chartulaire,
- Jean Doukas-Kamatèros, cousin de l'empereur,
- Manuel, sébaste, éparque,
- d'autres notables[1],
- la troupe latine, garde personnelle de Rénier,
- des mercenaires soldés par M. C., dont
- des Ibères, et
- des Byzantins,
- un parti populaire, largement acheté par M.C.

opp. Théodore Pantechnès, *dikaiodotès* et *épi tôn oikeiakôn*.
rég. Constantinople.
sanc. M. C. et son époux échappèrent à tout châtiment, mais leurs complices furent jetés en prison. Théodore Pantechnès remplaça Jean Doukas-Kamatèros comme éparque.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 230-232; EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Espugnazione*, p. 20-22; GUILLAUME DE TYR, p. 1013.
bib. BRAND, *Byzantium*, p. 34.

Note

1 - Guillaume de Tyr donne le chiffre de douze - qui correspondrait aux douze membres dn conseil de régence que Manuel aurait mis en place avant son décès.

N° 151

P. P. Le peuple de Constantinople.
obj. Le peuple manifestait son hostilité à la politique du protosébaste Alexis Comnène et de l'impératrice Marie.
date L'agitation régna durant tout le printemps 1181 et explosa notamment le 10 avril et au début de mai[1].
sou. - La "maison" de la Césarissa Marie,
- et les mercenaires latins de Rénier, son époux,
- le patriarche Théodose, sans être un partisan avéré de la Césarissa, lui manifesta de la bienveillance,
opp. Des troupes choisies dans les *tagmata* d'Orient et d'Occident.
rég. Constantinople.
sanc. La foule compta plusieurs tués.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 232-241; EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Espugnazione*, p. 22-26; GUILLAUME DE TYR, p. 1013; MICHEL LE SYRIEN III, p. 381.
bib. BRAND, *Byzantium*, p. 35.

Note

1 - BRAND, *Byzantium*, p. 323 n. 10, confronte et ajuste les données chronologiques.

N° 152

P. P. Andronic Comnène, duc de Paphlagonie.
par. A. C. était cousin d'Alexis II.
obj. A. C. prétendait gouverner l'Empire à la place du protosébaste Alexis, mais cherchait en fait à supplanter Alexis II et à détruire la descendance de Manuel.
pré. Des prophéties avaient prédit l'Empire à A. C.[1]
date A. C. songea à la révolte dès qu'il apprit les premiers troubles dans la capitale au printemps 1181, mais ne se mit en route qu'au printemps de l'année suivante et pénétra en mai 1182 dans Constantinople.

sou. - Jean et Manuel, fils d'A. C.,
- Marie, fille d'A. C.,
- Andronic Ange, cousin d'A. C., sébaste, chef d'armée,
- Andronic Kontostéphanos, cousin d'A. C., sébaste, mégaduc,
- Théodore Dadibrènos,
- un gros parti à Constantinople, dont des notables[2],
- les troupes du duché de Paphlagonie,
- des troupes turques[3].

opp. - Alexis, le protosébaste,
- Marie d'Antioche, mère d'Alexis II,
- le patriarche Théodose,
- Jean Doukas-Ange, sébaste, qui contrôlait Nicée et sa garnison,
- Jean Comnène-Batatzès, sébaste, domestique d'Orient, duc des Thracésiens,
- les Latins dont une partie composait la flotte d'Alexis le protosébaste.

rég. A. C. contrôlait la Paphlagonie, dont Sinope et Héraclée du Pont, mais rallia peu de villes sur son itinéraire pour gagner Constantinople. Le reste de l'Asie Mineure (Bithynie, Thracésiens) lui était hostile.

sanc. Le protosébaste fut aveuglé. Marie d'Antioche perdit ultérieurement la vie alors qu'A. C. devint régent de l'Empire.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 243-250; EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Espugnazione*, p. 31-32; SKOUTARIÔTÈS, p. 317-324; MICHEL CHÔNIATÈS I, p. 163-164, 171, 218; GUILLAUME DE TYR, p. 1022-1024; MICHEL LE SYRIEN, p. 390; ANSBERT, p. 31.

Notes

1 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 229.

2 - Eustathe de Thessalonique, pour désigner les partisans d'A. C., utilise les expressions οἱ μεγάλοι, οἱ μικροί, οἱ μέσοι.

3 - L'hypothèse qu'il s'agissait de troupes hongroises est insoutenable, S. SZYSZMAN, Les troupes hongroises au service d'Andronic Comnène, *Actes du XI*^e^ *Congrès International des Études Byzantines*, Munich 1960, p. 599-603.

N° 153

P. P. Andronic Ange, sébaste, ancien chef militaire[1].

fam. A. A. était issu d'une famille de militaires.

par. A. A. était cousin germain de Manuel[2].

date La révolte eut lieu au printemps 1182, précédant de peu l'armée d'Andronic à Constantinople.

sanc. A. A. put s'enfuir auprès d'Andronic Comnène.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 245.

Notes

1 - Il venait de commander l'armée chargée d'arrêter (en vain) l'avance d'Andronic Comnène.
2 - *Infra*, p. 284.

N° 154

P. P. Jean Comnène-Batatzès, sébaste, grand domestique et duc des Thracésiens.

fam. J. C. B. était issu d'une famille de militaires, connue depuis la fin du X[e] siècle[1].

par. J. C. B. était neveu de l'empereur Manuel.

obj. J. C. B. s'opposa à Andronic pour rétablir les droits d'Alexis II qu'il jugeait menacés.

date J. C. B. manifesta ouvertement son hostilité à Andronic Comnène au printemps 1182 et les opérations militaires s'effectuèrent l'été de la même année[2]. Mais les fils de J. C. B. réfugiés chez le sultan ne furent pris qu'un an après.

sou. - Alexis et Manuel, fils de J. C. B.,
- les troupes placées sous le commandement de J. C. B.,
- la population du thème des Thracésiens[3],
- des Turcs.

opp. Andronic Lappardas.

rég. J. C. B. tint la forteresse de Philadelphie, le thème des Thracésiens, et probablement celui de Mylasa-Mélanoudion[4].

sanc. J. C. B. fut victorieux, mais mourut peu de jours après de maladie. Ses deux fils s'enfuirent chez les Turcs puis voulurent gagner l'Occident; ils furent pris et aveuglés en Crète.

sources NICÉTAS CHÔNIATES, *Histoire*, p. 262-264; *Vie de saint Jean le Miséricordieux*, p. 202-205; SKOUTARIÔTÈS, p. 327-329.

bib. CHEYNET, *Philadelphie*, p. 40-44, avec la liste des principaux Batatzai connus.

Notes

1 - Cf. f. d. n° 17, n. 5.

2 - La date n'est pas établie avec précision, car dans le récit de Nicétas Chôniatès, la description de la révolte suit le récit de la déposition du patriarche Théodose en 1183; mais Nicétas n'expose pas suivant l'ordre chronologique; il achève l'affaire qu'il traite avant d'entamer le récit d'un nouvelle affaire, dont les prémices se situent avant le terme de la précédente.

3 - *Vie de saint Jean le Miséricordieux*, p. 202-203: J. C. B. avait fait des distributions d'argent aux pauvres de Philadelphie après ses victoires sur les Turcs en 1178; d'autre part, les notables de la ville refusèrent de recevoir l'ambassade d'Andronic.

4 - *Ibid.*, p. 205. Andronic finit par reprendre Philadelphie, Sardes, toute l'Ionie et les villes de Lydie. D'autre part, J. C. B. n'a jamais craint d'attaque sur ses arrières de la part du duc du thème de Mylasa-Mélanoudion.

Règne d'Andronic I Comnène et d'Alexis II

N° 155

P. P. Andronic Ange, militaire, en disponibilité.

par. A. A. était cousin d'Andronic Comnène et oncle par alliance de Manuel.

obj. A. A. cherchait à abattre Andronic.

date L'opposition se manifesta au printemps 1183, de toute manière avant le couronnement d'Andronic en septembre 1183[1].

sou. - Andronic Kontostéphanos, sébaste, mégaduc,
- les six fils d'A. A., dont Isaac, tous militaires,
- les dix fils d'Andronic Kontostéphanos, tous militaires,
- Basile Kamatèros, sébaste, logothète du drome,
- des sénateurs[2].

sanc. A. A. et ses fils parvinrent à s'enfuir. Andronic Kontostéphanos et quatre de ses fils, ainsi que Basile Kamatèros, furent aveuglés. Ce dernier fut exilé en «Scythie». Beaucoup d'autres conjurés furent emprisonnés, exilés et eurent leurs biens confisqués; d'autres furent tués.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 266-267; EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Espugnazione*, p. 40; MICHEL CHÔNIATÈS I, 320-321.

bib. BRAND, *Byzantium*, p. 46.

Notes

1 - Pour la date, C. M. BRAND, The Byzantines and Saladin 1185-1192, opponents to the Third Crusade, *Speculum* 37, 1962, p. 167-169.

2 - Eustathe de Thessalonique nie la réalité du complot et pense qu'Andronic I a voulu éliminer d'un coup toute opposition venant des grandes familles apparentées aux Comnènes.

N° 156

P. P. Marie d'Antioche, impératrice, veuve de l'empereur Manuel.

obj. Marie fut accusée de trahison[1].

date Au cours de l'été 1183[2].

sou. - Le roi de Hongrie Béla, parent par alliance de M.,
- Dèmètrios Tornikios[3], juge du Velum,
- Léon Monastériôtès, juge du Velum,
- Constantin Patrènos, juge du Velum.

opp. - Constantin Tripsychos, hétériarque,
- Ptérygônitès, eunuque.

sanc. M. fut enfermée, puis finalement exécutée. Elle fut victime d'une *damnatio memoriae*; ses portraits furent détruits[4].

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 267-269 ; SKOUTARIÔTÈS, p. 330-331.

bib. BRAND, *Byzantium*, p. 45-46.

Notes

1 - Marie avait effectivement correspondu avec Béla de Hongrie, pour qu'il envahît le territoire byzantin.

2 - Sa condamnation fut antérieure à la mort de son fils Alexis, qui la signa, et contemporaine de la campagne de Béla contre les Byzantins durant l'été 1183.

3 - Ils défendirent les droits de l'impératrice, provoquant la colère d'Andronic.

4 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 332-333.

N° 157

P. P. - Théodore Ange, rentré d'exil, militaire,
- Théodore Kantakouzènos, militaire[1].

fam. Les Kantakouzènoi étaient une famille à traditions militaires, connue depuis le XI[e] siècle.

par. T. A. et T. K. étaient tous deux cousins de l'empereur Andronic.

date L'annonce de leur révolte provoqua la proclamation d'Andronic comme empereur en septembre 1183. Le mouvement se développa au cours de l'hiver, et Andronic partit avec l'armée au début du printemps 1184[2]. Il fallut au moins deux mois pour mater les villes révoltées.

sou. - Isaac Ange, revenu d'exil,
- Léon Synésios, fonctionnaire du fisc,
- Manuel Lachanas, fonctionnaire du fisc,
- la population des villes de Brousse, Nicée et Lopadion,
- des Turcs.

opp. Alexis Branas, avec sans doute les troupes d'Occident.

rég. La Bithynie, avec les villes de Nicée, Brousse et Lopadion.

sanc. T. K. fut tué, T. A. aveuglé, ainsi que l'évêque de Brousse (Chôniatès) et/ou l'évêque d'Andranès (Skoutariôtès). Synésios, Lachanas et quarante autres furent pendus. Isaac Ange fut épargné pour s'être rendu à temps. Les Turcs pris furent empalés.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 269-270, 281-289 ; SKOUTARIÔTÈS, p. 337-341 ; EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Espugnazione*, p. 54-56 ; MICHEL CHÔNIATÈS, *Discours* I, 219-220, 224 ; MICHEL LE SYRIEN[3], p. 395-396.

Notes

1 - Sur les Anges, *infra*, p. 284-286, et POLEMIS, *Doukai*, p. 85. Sur les Kantakouzènoi, NICOL, *Kantakouzènos*.

2 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 280.

3 - Michel déforme les événements ; il fait participer deux frères d'Isaac à cet épisode et Nicée est remplacée par Philadelphie.

N° 158

P. P. Andronic Lappardas, sébaste, vestiarite, chartulaire[1].
fam. A. L., d'origine latine comme le trahit son patronyme, était, semble-t-il, le premier représentant illustre de sa lignée[2].
par. A. L. était marié à la petite-nièce de l'empereur Manuel.
obj. A. L. cherchait à éliminer Andronic.
date A. L. fut incité à agir lorsqu'il apprit la mort d'Alexis II en septembre 1183. La révolte eut lieu à l'automne 1183.
sou. - Des familiers,
- A. L. espérait trouver de nombreux soldats dans les villes d'Asie Mineure[3].
opp. Képhalas, notable d'Atramyttion.
sanc. A. L., aveuglé, mourut peu après.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 277-279.

Notes

1 - L. STIERNON, Note de titulature et de prosopographie byzantines : Théodore Comnène et Andronic Lappardas, sébastes, *REB* 24, 1966, p. 89-96.
2 - La famille était installée depuis au moins une génération, puisqu'A. L. était né dans l'Empire, à Andrinople, NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 278.
3 - A. L. cherchait peut-être à se joindre aux villes de Bithynie révoltées à cette date.

Règne d'Andronic Comnène

N° 159

P. P. Isaac Comnène, ancien duc de Cilicie, capturé par les Arméniens puis libéré par Andronic Comnène.
par. I. C. était un petit-neveu de l'empereur Manuel[1].
obj. I. C. briguait le pouvoir suprême, mais se contenta rapidement de gérer Chypre de manière indépendante.
a. s. I. C. revêtit les insignes impériaux, battit monnaie[2] et conclut des alliances avec des puissances étrangères.
date I. C. gagna Chypre en 1184 et conserva son indépendance jusqu'à la venue de Richard Coeur de Lion en 1191[3].
sou. - Andronic Doukas, parent d'I. C.,
- Constantin Makrodoukas, époux d'une nièce de Manuel Comnène, panhypersébaste, stratège, oncle d'I. C.[4],
- une partie de la population de Chypre,
- des Arméniens qui avaient suivi I. C. dans l'île,
- l'amiral sicilien Margaritone.

opp. - Des notables de l'île,
- Néophyte le Reclus[5],
- Jean Kontostéphanos, chef de la flotte,
- Alexis Comnène, cousin d'Isaac II,
- Basile Rentakènos, officier, ancien précepteur d'I. C.

rég. Chypre[6].

sanc. I. C. contrôla Chypre pendant sept ans, sans qu'Andronic ou Isaac Ange aient pu reprendre l'île. Andronic Doukas et Constantin Makrodoukas furent lapidés puis empalés.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 291-292, 369-370, 418 ; VRANOUSSI, *'Αγιολογικὰ κείμενα*, p. 177 ; SKOUTARIÔTÈS, p. 341-344, 371 ; ERNOUL, p. 91 ; ANSBERT, p. 32-33 ; MICHEL LE SYRIEN, p. 402.

bib. HENDY, *Coinage*, p. 136-142 ; T. VLACHOS, Ὁ τύραννος τῆς Κύπρου, Ἰσαάκιος ὁ Κομνηνός, *Byzantina* 6, 1974, p. 169-178 ; HOFFMANN, *Rudimente*, p. 32-38.

Notes

1 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, p. 290.

2 - MORRISSON, *BNC*, p. 733-738, note que ses monnaies sont proches des types impériaux (Christ Emmanuel) émis par Manuel, Andronic ou Isaac.

3 - Andronic apprit la rébellion avant l'Ascension, en mai 1185, date à laquelle il fit périr les garants du rebelle. Isaac se déclara *basileus* à la fin de 1184, puisque Néophyte le Reclus (*RHC his. grecs*, p. 561) rapporte qu'il régna sept ans, date compatible avec celle de 1191 pour la conquête de l'île.

4 - Makrodoukas et Doukas, plutôt que véritables partisans d'I. C. dont ils n'approuvaient pas la conduite, étaient ses garants lorsqu'Andronic paya la rançon de sa libération.

5 - Néophyte n'agit pas contre I. C., mais ses écrits expriment une complète réprobation du gouvernement d'I. C.

6 - I. C. emmena avec lui une partie des troupes byzantines de Cilicie ; son geste pourrait donc coïncider avec la perte définitive de cette région pour l'Empire.

N° 160

P. P. Alexis Comnène, en exil.

par. A. C. était fils bâtard de l'empereur Manuel et gendre d'Andronic dont il avait épousé une fille illégitime.

obj. A. C. fut suspecté de désirer le pouvoir suprême.

date L'exécution des frères Sébastianoi se déroula peu après celle de Makrodoukas en mai 1185.

sou. - Les frères Sébastianoi[1],
- Alexis Mamalos, *hypogrammateus* d'A. C.

rég. Constantinople.

sanc. A. C. fut aveuglé, Mamalos brûlé vif, les frères Sébastianoi pendus.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 296, 309-311 ; SKOUTARIÔTÈS, p. 344, 347.

Note

1 - Leur famille est inconnue à cette date, mais Théodore Skoutariôtès affirme que les Sébastianoi victimes d'Andronic étaient ses grands-oncles du côté maternel. NICÉTAS CHÔNIATÈS, p. 296 app. l. 69 ; p. 309 app. l. 20. Elle subsistait sous les Paléologues (M. BALARD, Angeliki E. LAIOU, Catherine OTTEN-FROUX, *Les Italiens à Byzance*, Byzantina Sorbonensia 6, Paris 1987, p. 122)

N° 161

P. P. Pseudo-Alexis, en fait un jeune paysan originaire de Bagénétia.
par. Le P. A. se faisait passer pour le fils de Manuel.
obj. Le P. A. prétendait reprendre le trône.
a. s. Le P. A. revêtit les habits impériaux.
date Le P.A. passa en Sicile en 1185.
sou. - Alexis Sikountènos[1] Philadelphos, ancien soldat habillé en moine,
- une partie de la population à laquelle le P. A. fut présenté,
- Guillaume, roi de Sicile.
rég. Le P. A. souleva la région occidentale de l'Empire jusqu'à l'Adriatique autour de Dyrrachion.
sanc. Son sort définitif demeure inconnu[2].

source EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Espugnazione*, p. 60-62
bib. HOFFMANN, *Rudimente*, p. 44.

Notes

1 - Sur les Sikountènoi, *infra*, p. 244, n. 326.
2 - BRAND, *Byzantium*, p. 74, rappelle que le Pseudo-Alexis vint quelque temps à la cour de Philippe II Auguste.

N° 162

P. P. Alexis Comnène, ancien pincerne, exilé en "Scythie".
par. A. C. était un petit-neveu de l'empereur Manuel.
obj. A. C. aspirait au pouvoir impérial.
a. s. Il porta les vêtements impériaux.
date A. C. vivait en Sicile en 1185; il fut capturé après la défaite de l'armée sicilienne, le 7 novembre 1185.
sou. - Maléïnos[1],
- Théophane Probatas, notable,
- certains éléments de la population de Dyrrachion[2],
- Guillaume, roi de Sicile et toute son armée.
opp. - Jean Branas, chef de la garnison de Dyrrachion,
- Jean Comnène, fils d'Andronic I,
- Alexis Branas, sébaste, stratège,
- Andronic Paléologue, stratège,
- Théodore Choumnos, chartulaire,

- Nicéphore, eunuque, parakoimomène,
- Alexis Gidos, grand domestique d'Orient,
- Manuel Kamytzès, stratège.

rég. Dyrrachion et sa région.
sanc. A. C. fut aveuglé.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 296, 319, 360; EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Espugnazione*, p. 58; SKOUTARIÔTÈS, p. 344-345.
bib. BRAND, *Byzantium*, p. 161, 174.

Notes

1 - NICÈTAS CHÔNIATÈS (*Histoire*, p. 296) le considère comme d'humble origine, alors qu'EUSTATHE DE THESSALONIQUE (*Espugnazione*, p. 56) le citant parmi les victimes d'Andronic, lui accorde le statut d'homme de naissance remarquable.

2 - *Ibid.* p. 64: la ville de Dyrrachion, maltraitée par Romain, parent par alliance (*gambros*) d'Andronic, nommé par lui à la tête de la cité, ne se défendit guère face à Guillaume de Sicile.

N° 163

P. P. Isaac Ange, n'exerçant aucune fonction[1].
par. I. A. était fils d'un cousin germain de l'empereur Manuel.
obj. D'abord simple geste de la part d'I. A. pour défendre sa vie menacée, cet acte de révolte le conduisit à l'Empire.
date La révolte éclata les 11 et 12 septembre 1185.
sou. - Jean Doukas-Ange, oncle d'I. A., un des principaux officiers depuis Manuel,
- Isaac Doukas, fils du précédent,
- d'autres parents et amis,
- le peuple de Constantinople,
- une partie de l'aristocratie sortie de prison[2].

opp. - Étienne Hagiochristophoritès, principal conseiller d'Andronic I,
- le patriarche Basile Kamatèros.

sanc. Isaac fut salué empereur le 12 septembre 1185. Andronic Comnène fut massacré et ses fils Jean et Manuel aveuglés.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 343-346; MICHEL CHÔNIATÈS I, p. 225-227, 234-237; *Kleinchroniken*, n° 14 § 87; ANSBERT, p. 32; ERNOUL, p. 92-95; MICHEL LE SYRIEN, p. 393.
bib. BRAND, *Byzantium*, p. 70-73.

Notes

1 - Tous les témoignages concordent sur la modestie des conditions de vie d'Isaac.

2 - Les intellectuels, les artisans, les commerçants, ainsi que ceux qu'on avait libérés de prison, dont une partie de gens illustres, se retrouvaient à Sainte-Sophie autour d'Isaac.

Règne d'Isaac Ange

N° 164

P. P. Mégaritès (Margaritone), amiral sicilien.
obj. M. visait la conquête des îles de l'Egée pour le compte de Guillaume de Sicile qui lui aurait concédé ces terres à titre de fief.
a. s. M. leva l'impôt.
sou. - La population de certaines îles[1],
- Isaac Comnène, maître de Chypre.
rég. M. contrôla Durrazzo jusqu'au printemps 1186, et les îles de Corfou, Céphalonie, Ithaque, Zakynthos, les Strophades. Seules Céphalonie et Zakynthos restèrent aux mains de la famille, grâce au gendre de M., Maio Orsini.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 370 ; VRANOUSSI, *'Αγιολογικὰ κείμενα*, p.68-69.
bib. Éra VRANOUSSI, A propos des opérations des Normands dans la mer Egée et à Chypre après la prise de Thessalonique (1185-1186). Du nouveau sur une source hagiographique négligée, *Byzantina* 8, 1976, p. 203-212 ; HOFFMANN, *Rudimente*, p. 45-46.

Note

1 - Elle préférait payer l'impôt pourvu que la sécurité fût assurée.

N° 165

P. P. Pierre et Asen, sans fonction officielle[1].
fam. P. et A. appartenaient à l'aristocratie et se prétendaient à tort descendants des anciens tsars bulgares.
obj. P. et A. cherchèrent l'autonomie de la région d'Anchialos, puis, dans un second temps, s'appuyèrent sur les ethnies valaque et bulgare pour fonder un nouvel État[2].
a. s. Pierre chaussa les sandales pourpres.
date Le prétexte de la révolte fut provoqué par la levée d'impôt à l'occasion du mariage d'Isaac avec la fille du roi de Hongrie à la fin de 1185.
sou. - Des Valaques de l'Empire,
- puis des Bulgares,
- d'anciens partisans d'Alexis Branas[3],
- des Coumans extérieurs à l'Empire.

opp. Jean Doukas, sébastocrator, oncle d'Isaac II.

rég. La révolte affectait au début la région d'Anchialos et du Mont Hémos.

sanc. Les Byzantins ne reconquirent jamais les territoires perdus.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 369-374 ; MICHEL CHÔNIATÈS I, p. 246-249 ; ANSBERT, p. 33 ; REGEL, *Fontes*, p. 293-294 ; pour ne citer que les principaux textes.

bib. BRAND, *Byzantium*, p. 89-91. Parmi l'énorme bibliographie disponible, retenons deux publications récentes, G. G. LITAVRIN, Un nouvel examen de la révolte du Paristrion et la formation du Second État Bulgare (en russe), *VV* 41, 1980, p. 92-112 ; P. MALINGOUDIS, Die Nachrichten des Niketas Choniates über die Entstehung des Zweiten Bulgarischen Staates, *Byzantina* 10, 1980, p. 51-147.

Notes

1 - Les deux frères cherchaient précisément à entrer dans l'armée en échange d'une petite *pronoia*.

2 - Seule la première phase de la révolte concerne notre sujet. L'évolution ultérieure relève de la diplomatie byzantine.

3 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 390.

N° 166

P. P. Alexis Branas, sébaste, stratège[1].

fam. Les Branas fournissaient des guerriers de valeur depuis le XI[e] siècle[2].

par. A. B. avait épousé une petite-nièce de Manuel, Anne Batatzaina.

obj. A. B. aspirait au pouvoir impérial.

date Cette première tentative eut lieu après la victoire sur les troupes de Sicile, pendant l'année 1186[3].

sanc. A. B. renonça à sa tentative, en échange de l'impunité.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 376.

Notes

1 - BARZOS, *Généalogie* II, p. 397-410.

2 - *Infra*, p. 233.

3 - La date de l'expédition est incertaine ; cependant Isaac II conduisit lui-même l'armée byzantine contre les Siciliens de Dyrrachion, et non plus A. B. ; sans doute la révolte eut-elle lieu au printemps.

N° 167

P. P. Alexis Branas, sébaste, commandant l'armée byzantine contre Pierre et Asen[1].

obj. A. B. cherchait le pouvoir impérial par une révolte ouverte et l'attaque en règle de Constantinople.

a. s A. B. porta les vêtements impériaux.

date La date de la révolte est controversée. Dujčev[2] l'établit au printemps 1186, compte tenu d'une éclipse solaire mentionnée par Nicétas Chôniatès au moment du siège de Constantinople. Brand la place en 1187 et nous le suivrons[3].

sou. - Beaucoup de puissants, dont Gadaritzès, curopalate[4],
- les membres de la famille d'A. B.,
- l'ensemble des troupes réunies pour combattre les Valaques, représentant la plus grande partie de l'armée byzantine,
- les pêcheurs de la Propontide,
- l'ensemble de l'Occident[5].

opp. - Le sébastocrator Jean Doukas, oncle d'Isaac II,
- le *prôtostratôr* Manuel Kamytzès, cousin d'Isaac II,
- le reste de la parenté impériale,
- Conrad de Montferrat, gendre d'Isaac II,
- des mercenaires latins,
- des Normands, prisonniers libérés,
- des Turcs,
- des Ibères,
- les habitants de Constantinople.

sanc. A. B. fut tué au combat, sa tête et un de ses pieds furent portés à bout de piques sur l'agora. Les autres notables obtinrent une amnistie[6].

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 377-388 ; IDEM, *Orationes*, p. 90 ; MICHEL CHÔNIATÈS I, p. 209, 246-248 ; SKOUTARIÔTÈS, p. 381 ; *Kleinchroniken*, n° 14 § 87 ; ERNOUL, p. 128.

bib. BARZOS, *Généalogie* II, p. 406-410 ; BRAND, *Byzantium*, p. 80-82, 273-274.

Notes

1 - Voir fiche précédente n. 1.

2 - I. DUJČEV, La date de la révolte des Asenides, *Byzsl.* 13, 1952, p. 227-232.

3 - Nous préférons la chronologie proposée par Brand parce que tous les événements mentionnés entre l'avènement d'Isaac II et la révolte de Branas ne sauraient tenir en une durée aussi brève ; et d'autre part parce que Conrad de Montferrat qui réduisit la révolte, était encore présent en Italie en mars 1187. L'éclipse solaire signalée par Nicétas Chôniatès se rapporterait à la première révolte d'A. B. à Constantinople ; Nicétas, qui écrivait nombre d'années plus tard, a pu confondre les deux révoltes. Au contraire, deux discours presque contemporains des événements (MICHEL CHÔNIATÈS I, p. 247-248 ; NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Orationes*, p. 90) ne comportent aucune allusion à une telle éclipse. Or aucun des deux frères Chôniatai n'aurait manqué de mettre en valeur le phénomène, puisque l'empereur était lui-même constamment comparé au soleil.

4 - L'information provient d'une notice en marge d'un manuscrit édité dans *MB* VII, p. 381 n. 1. Cependant les Gadaritzai n'ont pas laissé d'autre trace; la dignité de curopalate n'avait plus à cette date qu'une importance assez modeste.

5 - Selon Nicétas Chôniatès, Isaac II ne conservait comme partisans que ses propres parents et les gens de Constantinople.

6 - Théodore Branas, fils d'A. B., commandait un *tagma* d'Alains contre les Croisés allemands dès 1189, NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 409.

N° 168

P. P. Théodore Maggaphas.

fam. T. M. était issu de l'aristocratie locale, d'une lignée connue depuis le XI[e] siècle[1].

obj. T. M. cherchait l'autonomie de la région de Philadelphie[2].

a. s. T. M. portait les insignes impériaux et frappa des monnaies d'argent[3].

date La rébellion commença au moment même où Isaac II menait une nouvelle campagne contre les Valaques au printemps 1188. Elle prit fin en 1191 au plus tôt.

sou. - La garnison de Philadelphie,
- la population de la ville,
- des troupes turcomanes.

opp. Basile Batatzès, domestique d'Orient et duc des Thracésiens.

rég. Contrôlant d'abord Philadelphie, T. M. rallia la "Lydie", en fait la majeure partie du thème des Thracésiens.

sanc. T. M. fut livré par les Turcs, à condition de ne subir aucun châtiment corporel[4]; il fut emprisonné.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 399-401 ; IDEM, *Orationes*, p. 92; *Historia Peregrinorum*, A. CHROUST, *Quellen zur Geschichte des Kreuzzuges Kaiser Friedrichs I.*, *MGH SS*, Nova Series V, Berlin 1928, p. 154; ANSBERT, p. 74.

bib. CHEYNET, *Philadelphie*, p. 45-48.

Notes

1 - *Infra*, p. 455.

2 - T. M. se fit acclamer *basileus*, ce qui inquiéta Isaac II, mais à aucun moment il ne prit la direction de la capitale.

3 - Des monnaies de T. M. ont été retrouvées; P. GRIERSON, *Byzantine Coins*, Berkeley et Los Angeles 1982, p. 235-236.

4 - Kaykhusraw, sultan d'Iconium, livra T. M. parce qu'il ne souhaitait pas provoquer l'hostilité du *basileus*, alors que lui-même devait régler la succession de son père Kilidj Arslan, récemment décédé (en 1192).

N° 169

P. P. Le Pseudo-Alexis dit Kausalônès.

par. Le P. A. se prétendait fils de l'empereur Manuel.

obj. Le P. A. réclamait le trône paternel.
a. s. Le P. A. portait probablement les insignes impériaux.
date La révolte eut lieu sans doute durant l'année 1091[1].
sou. - Un marchand italien,
- certains personnages de la cour[2],
- le P. A. jouissait d'un véritable appui populaire,
- les huit mille Turcomans de l'émir Arsan le soutinrent avec l'accord du sultan d'Iconium.
opp. - Le sébastocrator Alexis Ange,
- l'ambassadeur d'Isaac II à Iconium.
rég. Le P. A. établit son camp à Harmala pour contrôler la haute vallée du Méandre, notamment Chônes.
sanc. Le P. A. fut assassiné par un prêtre.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 420-422.
bib. HOFFMANN, *Rudimente*, p. 40-41.

Notes

1 - Il disposait du soutien du vieux Kilidj Arslan que son fils n'avait pas encore détrôné.
2 - Les gens de cour favorables au P. A. savaient parfaitement qu'il n'était pas le fils de Manuel.

N° 170

P. P. Un Pseudo-Alexis.
par. Le P. A. se prétendait fils de l'empereur Manuel.
obj. Le P. A. réclamait le trône paternel.
date La révolte de ce P. A., immédiatement postérieure à la précédente, donc en 1191, fut rapidement réduite[1].
sou. Le P. A. obtint un soutien local en Paphlagonie[2].
opp. Théodore Choumnos, sébaste, chartulaire des étables.
rég. La Paphlagonie et les provinces voisines soutinrent le P. A.
sanc. Le P. A. fut capturé, fouetté puis exécuté.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 422-423.
bib. HOFFMANN, *Rudimente*, p. 41.

Notes

1 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 422, précise qu'elle fut réduite peu de jours après Le *terminus ante quem* est fourni par la mort de son vainqueur Théodore Choumnos, qualifié de défunt dans un acte de février 1192 (*MM* III, p. 5).
2 - Sans doute s'agissait-il de troupes stationnées dans ces provinces, mais Nicétas Chôniatès n'est pas explicite.

N° 171

P. P. Basile Chotzas, militaire.
fam. La famille est totalement inconnue[1].
obj. B. C. aspirait au pouvoir impérial[2].
date Sa révolte, qui suivit celle du Pseudo-Alexis de Paphlagonie, eut donc lieu vers 1191-1192.
sou. Les soutiens de B. C. demeurent inconnus ; ils suffisaient cependant pour prendre et tenir une ville comme Tarse, toute proche de la capitale.
rég. B. C. tint quelque temps Tarse de Bithynie, d'où il lança des raids de pillage dans les alentours.
sanc. B. C. capturé fut aveuglé puis jeté en prison.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 423.

Notes

1 - Peut-être était-il d'origine musulmane, si le nom est formé sur Hadji, comme le suppose B. HERMMERDINGEN , Cent cinquante huit noms d'origine iranienne d'Eschyle au grec moderne, *Byzsl.* 30, 1969, p. 33.

2 - Rien ne nous est dit explicitement, mais Nicétas Chôniatès le range dans la liste de tous ceux qui se révoltèrent en raison de la faiblesse d'Isaac II. De plus, son châtiment indique bien un crime de lèse-majesté.

N° 172 .

P. P. Isaac Comnène[1], évadé de prison.
par. I. C. était neveu de l'empereur Andronic Comnène.
obj. I. C. aspirait au pouvoir impérial[2].
date La révolte eut lieu après 1191 et avant 1193[3].
sou. Quelques éléments populaires le soutinrent à Sainte-Sophie, et peut-être des courtisans[4].
rég. Constantinople.
sanc. I. C. fut pris et tué.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 423.

Notes

1 - BARZOS, *Généalogie* II, p. 507-511, n° 160, estime, sans doute à juste titre, qu'I. C. était le fils d'Anne, une des soeurs d'Andronic I, épouse de Jean Arbantènos.

2 - Il eut juste le temps de gagner Sainte-Sophie.

3 - Sa tentative est évoquée parmi toutes celles qui eurent lieu à la fin du règne d'Isaac avant la rébellion de Constantin Ange.

4 - Il fut torturé pour révéler les noms de ses complices ; cela se comprend seulement s'il s'agissait de personnages de haut rang.

N° 173

P. P. N. Comnène.

par. Puisqu'il s'agit d'un Comnène, il était parent des empereurs Comnènes et des empereurs Anges, mais à un degré inconnu.

obj. C. brigua le pouvoir impérial.

date La révolte eut lieu entre 1191 et 1193.

sanc. C. fut immédiatement pris et aveuglé.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 423.

N° 174

P. P. Constantin Tatikios, sébaste[1], de fonction inconnue.

fam. C. T. appartenait à une famillle de militaires célèbres depuis la fin du XI[e] siècle[2].

par. Le degré de parenté de C. T. avec l'empereur est ignoré, cependant les Tatikioi furent liés aux Comnènes[3].

obj. C. T. briguait le pouvoir impérial.

date La révolte eut lieu entre 1191 et 1193.

sou. C. T. disposait d'un groupe de cinq cents hommes.

sanc. C. T. dénoncé, fut pris et aveuglé.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 423.

Notes

1 - D'après le sceau inédit IFEB n° 251.

2 - Le premier Tatikios installé dans l'Empire fut le célèbre compagnon d'Alexis Comnène. En 1191, Manuel Tatikios était pansébaste sébaste (Synode de 1191, PAPADOPOULOS- KÉRAMEUS, *Analekta* II, p. 363).

3 - Un poème du XII[e] siècle célèbre un Michel Tatikios dont la mère était une Comnène (*Markianos 524*, n° 99, p. 56-57).

N° 175

P. P. Le peuple de Constantinople (dont des marchands).

obj. La manifestation populaire incitait l'empereur à réagir contre les exactions des pirates génois dans les eaux de Rhodes et de Chypre.

date Ces actes de piraterie furent postérieurs aux traités de 1192 avec Pise et Gênes, et antérieurs à novembre 1192 lorsqu'Isaac II obtint d'être dédommagé par la communauté génoise.

rég. Constantinople.

sanc. L'empereur accepta les demandes de la foule.

source *MM* III, p. 40-42.

bib. BRAND, *Byzantium*, p. 211-212.

N° 176

P. P. Constantin Ange, duc de la flotte et gouverneur de Philippoupolis[1].
par. C. A. était cousin germain d'Isaac II[2].
obj. C. A. briguait le pouvoir impérial.
a. s. C. A. chaussa les sandales pourpres.
date C. A., ayant remporté de beaux succès contre les Valaques en 1193, crut opportun de saisir alors sa chance.
sou. C. A. estimait avoir l'appui des officiers et des soldats de son armée, recrues locales.
opp. Basile Batatzès, sébaste, grand domestique d'Occident, beau-frère de C. A.
rég. La révolta souleva les thèmes de Philippoupolis et de Berrhoia.
sanc. C. A. fut aveuglé.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 435.
bib. BRAND, *Byzantium*, p. 95; BARZOS, *Généalogie* II, p. 847-850, n° 189.

Notes

1 - Brand identifie C. A. au duc de Crète, Constantin Doukas, en poste en 1192, sans fournir de justification. Sans doute estime-t-il que le commandement de la flotte et celui de l'île étaient assurés par la même personne, comme ils le furent à plusieurs reprises au cours du XII[e] siècle.
2 - Sur son sceau (ZACOS-VEGLERY, sceau n° 2743), C. A. rappelle que sa grand-mère était une princesse porphyrogénète (Théodôra, fille d'Alexis I).

N° 177

P. P. Constantin Aspiétès, pansébaste sébaste[1], duc de Skopje, commandant en chef l'armée contre les Valaques.
fam. Les Aspiétai étaient des militaires célèbres depuis la fin du XI[e] siècle et unis aux Comnènes[2].
par. Ayant du sang Comnène, C. A. était nécessairement parent des empereurs Comnènes et d'Isaac II, mais nous ignorons à quel degré.
obj. C. A. fut suspecté de briguer l'Empire.
date Nicétas Chôniatès n'offre aucun repère chronologique, mais C. A. était duc en 1193[3].
sanc. C. A. fut destitué et aveuglé.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 428.

Notes

1 - Sous Manuel, C. A. avait commandé l'aile gauche de l'armée contre les Hongrois en 1167. Il était titré sébaste lors de son ambassade auprès de Saladin, *Chronique de Magnus*, *MGH SS* 17, p. 512.

2 - Toutes références dans KAŽDAN, *Arméniens*, p. 43-47 ; CHÔMATIANOS (*col.* 263) l'appelle Constantin Comnène-Aspiétès.

3 - L'affaire évoquée devant le tribunal de Chômatianos se déroulait au cours de l'indiction 8, au moment du règne de Théodore Doukas, soit en 1219-1220. Une des parties présentait un procès-verbal signé par C. A. vingt-sept ans auparavant, donc en 1192-1193.

N° 178

P. P. Andronic Comnène, duc de Thessalonique.
par. A. C. était un arrière petit-fils d'Alexis I (par Anne Comnène)[1].
obj. A. C. fut accusé d'aspirer à l'Empire.
date A. C. était duc de Thessalonique antérieurement à 1193-1194[2].
sou. A. C. était accusé d'entretenir des relations avec Alexis, le fils bâtard de l'empereur Manuel, sébastocrator.
sanc. Destitué, A. C. fut aveuglé.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 424.
bib. BARZOS, *Généalogie* II, p. 84-85 n° 113.

Notes

1 - BARZOS, *Généalogie* II, p. 83.

2 - À cette date Théodore Stratègopoulos était duc de Thessalonique (J. DARROUZÈS, Notes d'histoire des textes, *REB* 21, 1963, p. 233): un opuscule d'Eustathe de Thessalonique s'intitule "à ceux qui l'ont accusé, à la douzième indiction de l'an 6702 de ce qu'aimant l'an passé Théodore Stratègopoulos, duc de Thessalonique, il le déteste l'année suivante et écrit contre son action".

N° 179

P. P. N. Comnène, fils d'Andronic Comnène[1].
par. C. descendait en ligne directe de l'empereur Alexis I.
obj. C. aspirait à l'Empire et voulait venger son père.
date C. protesta peu après la condamnation de son père.
sanc. C. fut aveuglé.

source NICÉTAS CHONIATÈS, *Histoire*, p. 428.

Note

1 - Voir fiche précédente, n° 178.

N° 180

P. P. Alexis Ange sébastocrator.
par. A. A. était le frère d'Isaac II.
obj. A. A. briguait le pouvoir impérial.

date le complot fut exécuté peu après Pâques 1195, le 8 avril.
sou. - Théodore Branas,
- Georges Paléologue[1],
- Michel Kantakouzènos[2],
- Jean Pétraliphas,
- Constantin Raoul, tous parents de l'empereur et militaires,
- des personnages de haut rang, dont des sénateurs,
- puis toute l'armée,
- Nicolas Kanabos[3],
- Alexis Doukas Mourtzouphlos.
sanc. Alexis fut proclamé empereur. Isaac aveuglé fut emprisonné avec son fils.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 450-451, 456; *Kleinchroniken*, n° 14 § 88: AUBRY DES TROIS FONTAINES, p. 870; TAFEL - THOMAS, *Urkunden* I, Chronique de Dandolo, p. 247; IBN AL-ATHIR, *RHC Or.* II, p. 92.
bib. BRAND, *Byzantium*, p. 110 -112.

Notes

1 - Cf. VANNIER (*Paléologues*, p. 166, n° 25) qui fournit la bibliographie disponible sur les autres comploteurs de 1195.

2 - NICOL, *Kantakouzenos*, p. 8, n° 7. Michel Kantakouzènos était peut-être le frère de Jean Kantakouzènos qui avait épousé Irène Ange, soeur d'Alexis III et d'Isaac II.

3 - Cette information, donnée par Aubry des Trois Fontaines, est moins assurée que les précédentes, mais n'est pas invraisemblable.

Règne d'Alexis III Ange

N° 181

P. P. Alexis Kontostéphanos, astrologue, sébaste et ancien chartulaire[1].
fam. A. K. appartenait à une famille de militaires célèbres depuis la fin du XI[e] siècle[2].
par. A. K. était lié à la famille des Comnènes[3].
obj. A. K. briguait le pouvoir impérial.
date En 1195 à Constantinople, Euphrosynè, épouse d'Alexis III, élimina A. K. pour assurer le pouvoir de son mari qui venait de renverser son frère Isaac.
sou. Des éléments de la population de la capitale, dont des artisans, soutenaient A. K.
rég. Constantinople.
sanc. A. K. fut capturé et emprisonné.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 456.

Notes

1 - D'après Nicétas Chôniatès, il était astrologue, et ancien candidat à l'Empire. L'activité d'astrologue n'était pas incompatible avec de hautes fonctions. Ainsi Constantin Stèthatos, le meilleur astrologue selon Nicétas, fut gouverneur du thème d'Anchialos (NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 388). A. K. était chartulaire en 1191 (PAPADOPOULOS- KÉRAMEUS, *Analekta* II, p. 362).

2 - Le premier Kontostéphanos notable fut domestique des Scholes d'Occident, sous Basile II (SKYLITZÈS, p. 331). Mais la fortune des Kontostéphanoi connut son apogée lorsque Étienne épousa la soeur de l'empereur Manuel Comnène. Sur la famille, DARROUZÈS, *Tornikès*, introduction p. 57-62.

3 - Il n'était pas le neveu de Manuel, car celui-ci mourut peu après la bataille de Myriokèphalon. Mais A. K. descendait sans doute d'Andronic Kontostéphanos qui avait épousé Théodôra, princesse Comnène, et dont l'un des fils se prénommait Alexis : *ibid*, p. 62 et BARZOS, *Généalogie* I, tableau généalogique inséré entre les p. 304-305.

N° 182

P. P. Pseudo-Alexis, originaire de Cilicie.
par. Le P. A. se prétendait fils de l'empereur Manuel.
obj. Le P. A. brigua le pouvoir impérial.
a. s. Le P. A. leva les impôts dans la région qu'il contrôlait.
date Les troubles commencèrent en juillet 1195[1] et se terminèrent à la fin de l'été.
sou. - Un certain soutien populaire,
- des éléments turcs fournis par l'émir turc d'Ancyre.
opp. - Jean Iônopolitès, eunuque, parakoimomène,
- Manuel Kantakouzènos.
rég. La région frontière avec le territoire de l'émir d'Ancyre jusqu'à Mélangia reconnut le P. A.
sanc. Le P. A. fut égorgé.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 461-463.
bib. BRAND, *Byzantium*, p. 135-136; HOFFMANN, *Rudimente*, p. 41-43.

Note

1 - Selon Nicétas Chôniatès, trois mois ne s'étaient pas écoulés que ce Pseudo-Alexis apparut. Alexis III mena une campagne de deux mois sans parvenir à le capturer; mais le P. A. fut égorgé peu après.

N° 183

P. P. Isaac Comnène, ancien maître de Chypre[1].
obj. I. C. ambitionnait le pouvoir impérial.
date Sa libération intervint peu après la fin du Pseudo-Alexis de Cilicie, soit en automne 1195. Mais I. C. mourut peu après.

sou. I. C. recherchait (en vain ?) le soutien des grands d'Asie Mineure et du sultan turc.
sanc. I. C. mourut avant d'avoir pu concrétiser ses projets.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 463-464.

Note

1 - Voir f. d. n° 159.

N° 184

P. P. L'armée de Manuel Kamytzès.
obj. Désobéissance militaire.
date Cette armée était destinée à secourir Ibankos qui venait de tuer Asen, en 1196.
sanc. Manuel Kamytzès, *prôtostratôr*, ne put faire campagne contre les Bulgares.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 471.

N° 185

P. P. Gafforio (Kaphourès), ancien marchand génois[1].
obj. G. soumit une partie du monde insulaire byzantin.
a. s. G. leva les impôts et administra des îles[2].
date Si la révolte fut assez durable pour permettre à G. de lever l'impôt, elle dut se poursuivre pendant au moins une année sinon deux. Or nous savons qu'en septembre 1197, G. avait été capturé[3]. Le début des troubles daterait donc de 1195 ou 1196.
sou. G. disposait de toute une flotte de birèmes, trirèmes et navires de charge.
opp. Jean Steiriônès, calabrais, placé à la tête d'une flotte byzantine.
rég. Les îles de l'Égée et Atramyttion furent soulevées.
sanc. Surpris par Steiriônès, G. fut vaincu et tué.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 481-482; *MM* III, p. 46; MÜLLER, *Documenti*, p. 72.
bib. BRAND, *Byzantium*, p. 213-214.

Notes

1 - Nous connaissons quelques-unes de ses transactions commerciales à Constantinople: BERTOLOTTO, *Documenti*, p. 473.
2 - C'est la raison pour laquelle nous l'incluons dans la liste des fauteurs de troubles.
3 - MÜLLER, *Documenti*, p. 72.

N° 186

P. P. Chrysos, chef valaque au service des Romains, commandant la forteresse de Stroumitza.
obj. C. cherchait à se créer un territoire autonome.
date C. avait été une première fois surpris à négocier avec les Valaques hostiles à l'Empire. Sa révolte ouverte fut contemporaine de l'expulsion de l'impératrice Euphrosynè du palais impérial en 1196 ; elle se poursuivit jusqu'au traité avec Alexis III l'année suivante.
sou. - Un ingénieur byzantin, transfuge,
- un groupe de cinq cents Valaques constituait le noyau des troupes.
opp. Alexis III en personne et toute l'armée s'opposèrent à C.
rég. La région de Stroumitza et de Prosakos se révolta.
sanc. C. obtint son autonomie et une épouse apparentée à Alexis III, la fille du *prôtostratôr* Manuel Kamytzès.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 487, 491, 502-507, 535 ; IDEM, *Orationes*, p. 106-109.
bib. BRAND, *Byzantium*, p. 128-129 ; HOFFMANN, *Rudimente*, p. 47-50.

N° 187

P. P. Des habitants des régions limitrophes du sultanat turc.
obj. Ils désertèrent volontairement l'Empire afin de s'établir dans la région de Philomèlion contrôlée par le sultan d'Iconium.
date Cet épisode fut la conséquence de la campagne menée en 1196 par le sultan Kaykhusraw[1].
rég. La haute vallée du Méandre, la région d'Antioche de Phrygie[2] furent concernées par l'exode.
sanc. Alexis III ne put rien faire contre cette fuite d'une partie de la population.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 494-5.

Notes

1 - Le sultan fut détrôné en 1197, ce qui nous fournit un *terminus ante quem*, CAHEN, *Pre-ottoman Turkey*, p. 115.
2 - Il s'agissait des régions où l'attaque turque avait eu lieu. Les habitants partirent de leur plein gré rejoindre leurs congénères capturés par les Turcs et dont le sort leur paraissait enviable

N° 188

P. P. Ibankos-Alexis, chef valaque au service de l'Empire, duc (?) de Philippoupolis[1].
par. I. avait été marié à une petite-fille d'Alexis III.
obj. I. aspirait à se constituer un territoire autonome.
a. s. I revêtit la pourpre.

date La nouvelle de sa défection fut connue au moment même où Alexis III célébrait le mariage de deux de ses filles au printemps 1199[2]. La révolte s'acheva par la capture d'I. en 1200[3].

sou. - Mitos, frère d'I.,
- la majeure partie des troupes du thème de Philippoupolis: I. remplaça progressivement les éléments byzantins par des éléments valaques plus sûrs pendant la durée de son commandement,
- des recrues valaques,
- Jean de Mysie.

opp. - Georges Oinaiôtès, parakoimomène[4],
- Manuel Kamytzès, *prôtostratôr*, cousin d'Alexis III,
- Georges Paléologue, parent d'Alexis III,
- Alexis Paléologue, despote, gendre d'Alexis III,
- Théodore Lascaris, despote, gendre d'Alexis III.

rég. Des hauteurs de l'Hémos proches de Philippoupolis et comprenant Sténimachos et Kritzinos, I. étendit sa domination depuis Mosynopolis jusqu'à Xantheia, vers le Pangée d'un côté et vers Abdère de l'autre côté, soumettant le thème des Smolènes.

sanc. I. capturé après une longue lutte, fut exécuté.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 509-513, 518-519 ; IDEM, *Orationes*, p. 59-64.

bib. HOFFMANN, *Rudimente*, p. 51-55; BRAND, *Byzantium*, p. 130-131.

Notes

1 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 509, ne nous dit pas explicitement qu'il était duc, mais les activités d'I. à Philippoupolis - commandement et recrutement de l'armée - furent celles d'un duc.

2 - *Ibid.*, p. 508-509.

3 - L'éloge d'Alexis III prononcé par Nicétas Chôniatès, sans doute à la fin de 1200, fait allusion à la capture d'I., à la révolte de Kontostéphanos et à l'expédition soudaine d'Alexis III contre les Turcs à l'automne, NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Orationes*, p. 60.

4 - Nicétas Chôniatès parle seulement d'un eunuque familier d'Alexis III, il fait peu de doute cependant qu'il s'agissait d'Oinaiôtès.

N° 189

P. P. Les troupes d'Orient.

obj. Elles refusèrent de soutenir Alexis III dans sa lutte contre Ibankos.

date En 1200[1]. Mais cette attitude des troupes n'était pas nouvelle.

rég. Fut concernée l'Asie Mineure et tout particulièrement la Lydie.

sanc. Apparemment aucune sanction ne fut prise.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Orationes*, p. 64-65.

Note

1 - Fiche précédente, n. 3

N° 190

P. P. Michel Ange-Doukas, sébaste[1], duc et *anagrapheus* du thème de Mylasa et Mélanoudion.
par. M. A. D. était le fils bâtard du sébastocrator Jean Doukas, donc un cousin germain d'Alexis III.
obj. M. A. D. cherchait soit à obtenir l'Empire, soit seulement à détacher de l'Empire une région frontière.
date La révolte se poursuivait encore à l'automne 1200.
sou. M. A. D. reçut le soutien du sultan d'Iconium Rukn ad-Din, qui lui fournit des troupes.
sanc. Nous ignorons comment se termina l'aventure de M. A. D.; il échoua, mais en avril 1204, il résidait à Constantinople tout à fait libre de ses mouvements[2].

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 529.

Notes

1 - POLEMIS, *Doukai*, p. 91-92, n° 45.
2 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 631.

N° 191

P. P. N. Kontostéphanos[1].
date L'impératrice Euphrosynè réduisit la révolte de K. pendant que son époux reprenait les territoires contrôlés par Ibankos, soit en 1200[2].
sou. Tout un parti de "factieux" suivait K.
opp. Euphrosynè Kamatèrissa, impératrice.
rég. Constantinople.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 519; IDEM, *Orationes*, p. 67-68.

Notes

1 - Ses liens avec les autres Kontostéphanoi restent inconnus.
2 - Ces troubles à Constantinople ne se confondent pas avec ceux qui suivirent un peu plus tard durant la même année, lorsque le peuple de la capitale chercha à créer un nouvel empereur (f. d. n° 194), puisque lors de cette dernière révolte, Euphrosynè ne joua aucun rôle dans la répression.

N° 192

P. P. Théodore Maggaphas[1], libéré ou évadé de prison.
obj. T. M. cherchait à reprendre le territoire autonome qu'il avait auparavant constitué.

date La date de la libération de T. M. n'est précisée par aucun historien. Il apparaît déjà maître de son État durant l'été 1204; mais il n'est pas interdit de penser que la révolte des troupes d'Asie Mineure et en particulier l'opposition des Lydiens à Alexis III sont à mettre en relation avec la libération de Maggaphas - c'est-à-dire en 1200[2]. T. M. conserva son territoire jusqu'à sa conquête par un autre dynaste, Théodore Lascaris, en 1205.

sou. Nous sommes réduits aux hypothèses, mais l'importance de son armée en 1204 implique que T. M. ait retrouvé l'ensemble de ses partisans précédents.

rég. T. M. tenait le thème des Thracésiens; au sud la vallée du Méandre lui échappait; au nord il occupa les thèmes de Kelbianos et de Néokastra.

sanc. T. M. fut battu par Théodore Lascaris; son sort personnel est inconnu mais sa famille continua à compter sous les Lascarides.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 603-604; VILLEHARDOUIN II, p. 132[3].

bib. CHEYNET, *Philadelphie*, p. 49-50.

Notes

1 - Cf. f. d. n° 168.

2 - Si notre hypothèse n'était pas vérifiée, nous admettrions alors que T. M. aurait été libéré à l'occasion d'un changement de régime, soit lors du renversement d'Alexis III, soit lors de celui d'Alexis IV, encore que le délai de reconstitution de l'État de T. M. eût alors été très bref.

3 - Villehardouin, à propos de la bataille d'Atramyttion, appelle le chef des Grecs Constantin Lascaris; mais en réalité selon Chôniatès, il s'agissait de Théodore Maggaphas.

N° 193

P. P. Le peuple de Constantinople.

obj. Émeute populaire en faveur du riche changeur Kalomodios, arrêté et menacé d'une confiscation injuste par Alexis III.

date La révolte eut lieu à la fin de 1200.

opp. Le patriarche Jean Kamatèros.

rég. Constantinople, notamment l'Agora et Sainte-Sophie.

sanc. Kalomodios fut libéré, sans avoir souffert aucun dommage corporel ou matériel, et sans la moindre effusion de sang.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 524.

N° 194

P. P. Le peuple de Constantinople.

obj. D'abord simple insurrection contre les agissements du préfet du prétoire Jean Lagos, le tumulte tourna à la rébellion car la foule se réunit à Sainte-Sophie pour créer un nouvel empereur.

date Le mouvement eut lieu à la fin de 1200 ou en 1201[1].
opp.[2] - Les Varanges interdirent l'entrée de Sainte-Sophie,
- Alexis Paléologue, despote, gendre d'Alexis III,
- Constantin, sébaste, éparque de la ville.
rég. Constantinople.
sanc. La répression causa des morts dans la foule.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 525-526.

Notes

1 - L'événement fut antérieur à la révolte de Jean Comnène Axouch de 1201 (f. d. n° 195) et également antérieur au décès de Dèmètrios Tornikès en janvier 1201 (DARROUZÈS, *Tornikès*, introduction, p. 38-39) puisque l'éparque de la ville, Constantin, n'avait pas encore succédé à son père comme logothète du drome.

2 - La foule détruisit de fond en comble la mosquée des Musulmans ; il faut y voir une manifestation de xénophobie plutôt que la réponse à un acte de provocation de la part des Musulmans.

N° 195

P. P. Jean Comnène-Axouch, sans fonction officielle.
fam. J. C. A. était fils d'Alexis Axouch (f. d. n° 148)
par. J. C. A. était un descendant direct d'Alexis Comnène, et petit-neveu de l'empereur Manuel.
obj. J. C. A. briguait l'Empire.
a. s. Il revêtit les insignes impériaux et promut les siens aux plus hautes fonctions.
date La révolte éclata le 31 juillet 1201[1].
sou. - Alexis Doukas Mourtzouphlos[2],
- la foule de Constantinople, dont
- des Italiens et
- des Ibères.
opp. - Le patriarche Jean Kamatèros[3],
- Nicolas Mésaritès, *épi tôn kriséôn* du patriarcat,
- Alexis Paléologue, despote, gendre d'Alexis III,
- Georges Oinaiôtès, eunuque, chef militaire,
- la garde de Sainte-Sophie,
- la garde macédonienne du Grand Palais,
- les Varanges,
- les parents, familiers et serviteurs d'Alexis III.
rég. Constantinople.
sanc. J. C. A. fut tué le jour même, ainsi qu'un certain nombre de ses partisans.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 526-528 ; IDEM, *Orationes*, p. 101, 104-105 ; l'oeuvre de NICOLAS MÉSARITÈS, *Palastrevolution*, est tout en-

tière consacrée à cet événement; J. DARROUZÈS, Les Discours d'Euthyme Tornikès (1200-1205), *REB* 26, 1968, p. 66-71; NICÉPHORE CHRYSOBERGÈS, p. 1-12.

bib. BRAND, *Byzantium*, p. 122-124, 248-249.

Notes

1 - La date du 31 juillet est fournie par MÉSARITÈS, *Palastrevolution*, p. 20; mais l'année n'est pas précisée. Cependant, d'après le titre d'un discours de NICÉTAS CHÔNIATÈS (*Orationes*, p. 101), cette révolte fut postérieure au traité avec le sultan. La confirmation de cette chronologie est donnée par un discours prononcé par Nicéphore Chrysobergès, daté du 4 septembre 1201 et consacré à cette révolte. Un discours d'Euthyme Tornikès, datable du 6 janvier 1202, rapporte les mêmes événements, mais ne mentionne pas la campagne en cours contre Kamytzès et Chrysos, peut-être parce que, malgré le retour de l'empereur à Constantinople, la campagne n'avait pas encore réussi. Ou bien parce qu'un autre rhéteur venait de traiter le sujet. Si nous devions placer la révolte de J. C. A. en 1200, il serait beaucoup plus difficile d'expliquer le silence à ce sujet du discours de NICÉTAS CHÔNIATÈS (*Orationes*, p. 53-68), postérieur à l'automne 1200. BRAND (*Byzantium*, p. 122-123) retient aussi la date du 31 juillet de l'année 1201.

2 - MÉSARITÈS, *Palastrevolution*, p. 24, app.

3 - Selon Mésaritès, le patriarche se cacha plutôt que d'avoir à couronner J. C. A.

N° 196

P. P. Manuel Kamytzès, ancien *prôtostratôr*, prisonnier de guerre d'Ibankos.

fam. M. K. appartenait à une famille de militaires célèbres depuis le règne d'Alexis Comnène[1].

par. Les Kamytzai étaient apparentés aux Comnènes[2], et M. K. était cousin d'Isaac II et d'Alexis III[3].

obj. Il s'agissait plutôt d'une vengeance que d'une véritable tentative pour saisir le pouvoir impérial; rien ne nous dit que M. K. ait porté les insignes impériaux.

date À l'automne 1201, Alexis III devait partir en campagne contre M. K. et Spyridonakès. La révolte de M. K. fut donc antérieure à cette date.

sou. M. K. disposait du soutien de Chrysos qui l'abandonna lorsqu'Alexis III entra en campagne.

opp. Jean Ionopolitès, parakoimomène.

rég. Partie de Prosakos, la rébellion s'étendit à Pélagonia, Prilep, la plaine de Thessalie et engendra même des troubles dans le Péloponnèse. Stanon fut l'ultime refuge de M. K.

sanc. M. K. fut repoussé par les troupes impériales, mais son sort ultérieur est inconnu. Son allié Chrysos fut capturé.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 533, 535; IDEM, *Orationes*, p. 106-111; MICHEL CHÔNIATÈS II, p. 125-127; NICÉPHORE CHRYSOBERGÈS, p. 1-12.

bib. BRAND, *Byzantium*, p. 133-134.

Notes

1 - Eustathe Kamytzès exerça de hauts commandements militaires entre 1095 et 1116, *Alexiade* II, p. 23, 154; III, p. 27, 104-105, 164 à 170, 199. Constantin Kamytzès était officier, PRODROME, *Poésies*, LXIV, p. 497-498. Manuel Kamytzès, en tant que *prôtostratôr*, commanda à plusieurs reprises des armées, NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 386, 403, 429, 471.

2 - Constantin Kamytzès était marié à Marie Ange-Comnène (PRODROME, *loc. cit*).

3 - PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, *Analecta* II, p. 362.

N° 197

P. P. Jean Spyridonakès, d'origine chypriote, duc du thème des Smolènes.

fam. La famille, totalement inconnue, était de modeste extraction.

obj. J. S. se rebella pour garder son thème de manière autonome, confiant dans la difficulté d'accès à la région; J. S. ne tenta pas cependant d'avancer vers Constantinople.

date La révolte fut contemporaine de celle de Kamytzès, soit en 1201.

sou. J. S. s'était concilié les garnisons des forteresses de son thème; mais ce ralliement paraît avoir été fragile, eu égard à la facilité avec laquelle les troupes loyales les reprirent.

opp. - Alexis Paléologue, despote, gendre d'Alexis III,
- Jean Ionopolitès, parakoimomène.

rég. Le thème des Smolènes suivit J. S.

sanc. J. S. dut s'enfuir chez les Bulgares.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 534; IDEM, *Orationes*, p. 112.

N° 198

P. P. Léon Sgouros, *sébastohypertatos*[1], de fonction inconnue[2].

fam. La famille était installée depuis une génération au moins dans la région de Nauplie et elle comprenait depuis le XI[e] siècle des fonctionnaires des bureaux de la capitale[3].

par. L. S. épousa Eudocie, fille d'Alexis III, en 1204, à l'époque où l'empereur avait été chassé de Constantinople.

obj. L. S. cherchait à constituer un État autonome.

a. s. L. S. contraignait, semble-t-il, ses interlocuteurs à pratiquer la proskynèse.

date La dissidence de L. S. éclata au moment où Manuel Kamytzès menait un raid jusque dans le Péloponnèse, soit en 1200. Elle ne fut jamais réduite par les empereurs byzantins et durait encore en 1204, date à laquelle elle s'épanouit avant d'être contrecarrée par les Latins; mais elle ne cessa qu'à la mort de L. S. en 1207.

sou. - Gabriel Sgouros, frère de L. S.,
- des proches de l'empereur ?[4]
- L. S. eut suffisamment d'influence sur sa région pour y lever des troupes.

opp. - Nicolas, métropolite de Corinthe,
- Michel Chôniatès, métropolite d'Athènes,
- Boniface de Montferrat et son contingent de Croisés latins.

rég. Parti de Nauplie, Sgouros occupa successivement Argos, Corinthe, Égine puis atteignit un court moment la région des Thermopyles, mais échoua à annexer Athènes.

sanc. L. S. fut tué et son épouse gagna l'Asie Mineure.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 605-609, 611, 638; AKROPOLITÈS, p. 13; MICHEL CHÔNIATÈS II, p. 122, 124-125, 163, 169-170, 173, 181, 292; SKOUTARIÔTÈS, p. 451; *Chronique de Morée*, vers 1464-1469, 1479-1489; TAFEL-THOMAS, *Chronicum Gallicum*, I, p. 459.

bib. BON, *Morée*, p. 55, 58-59; KORDOSÈ, *'Η κατάκτηση*, p. 53-194; HOFFMANN, *Rudimente*, p. 56-60; BRAND, *Byzantium*, p. 152-153, 244-245.

Notes.

1 - Cette dignité est connue par un sceau édité par KONSTANTOPOULOS (*Molybdoboulla*, n° 498), puis par LAURENT (*Bulles Métriques*, n° 328). Laurent pense que Sgouros avait acquis ce titre après son mariage avec Eudocie, fille de l'empereur Alexis III. Or Skoutariôtès précise que Sgouros fut à cette occasion honoré du titre de despote - signe que sa dignité de *sébastohypertatos* avait été acquise antérieurement; peut-être convient-il de la mettre en relation avec une fonction exercée par L. S.

2 - MICHEL CHÔNIATÈS I, p. 308; Athènes avait dû verser de l'argent pour le paiement des *ploïmoi* une seconde fois à Sgouros et au préteur. Ce Sgouros appartenait donc à l'administration officielle. Cependant, il n'est pas sûr qu'il se soit agi de Léon, mais peut-être d'un contemporain, fonctionnaire du bureau de la mer.

3 - L. S. augmenta les biens que lui avait laissés son père (NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 605). Michel S. était protospathaire au XI[e] siècle (sceau inédit Fogg n° 2345). Léon S. était chartulaire du *génikon* en 1088 (*Patmos* I, p. 339). Un autre Sgouros était proèdre et logariaste des biens du sébastocrator (Isaac Comnène) en 1086 (acte inédit d'Iviron). Jean S. était *mégaloépiphanestatos*, *grammatikos* (*Lavra*, actes n° 67 et 68), sébaste et notaire du bureau de la mer entre 1195 et 1203 (*Patmos* II, p. 93, 123, 131). Michel S. était *grammatikos* du bureau du grand logariaste en 1192 et 1197 (*Lavra*, p. 353, 356, 358; *Patmos* I, p. 111).

4 - MICHEL CHÔNIATÈS II, p. 125. Il faut comprendre le texte ainsi: L. S. aurait reçu le soutien de parents de l'empereur et d'un serviteur du *mystikos*. Certains historiens, tel A. BON (*Morée*, p. 59), estiment qu'après 1204, L. S. eut le soutien de Michel Ange d'Épire. Ce n'est point invraisemblable puisque leur commune hostilité aux Latins liait les deux hommes et que Michel Ange tenta d'expulser les Latins du Péloponnèse, et ayant échoué, reçut à sa cour de nombreux Péloponnésiens (f. d. n° 211 et 217). Cependant aucune preuve ne peut être avancée, et l'identification du Théodore qui succéda à L. S. à Nauplie avec Théodore Ange, frère de Michel, demeure trop fragile.

N° 199

P. P. Alexis Ange, fils d'Isaac II Ange, évadé de prison et réfugié en Sicile.
par. A. A. était le neveu d'Alexis III.
obj. A. A. cherchait à récupérer le trône paternel.

a. s. A. A. prit les insignes impériaux[1].
date La révolte ne prit de caractère effectif qu'avec la présence du prince en territoire byzantin en juin 1203; elle s'acheva par l'accueil des Constantinopolitains le 18 juillet 1203.
sou. - La population de Dyrrachion l'acclama comme *basileus*,
- les troupes de la Quatrième Croisade le soutenaient.
Après le 17 juillet, A. A. reçut l'appui de
- Isaac Ange, son père,
- Constantin Philoxénitès, eunuque, préposé aux trésors impériaux.
opp. - La citadelle de Corfou,
- la garnison de Constantinople, mais Alexis III préféra évacuer la capitale.
sanc. A. A. fut couronné le 1er août.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 536-537, 539-541 ; AKROPOLITÈS, p. 6; VILLEHARDOUIN I, § 144-146, § 183, 190, 191, 193; RIANT, *Exuviae*, ANONYME DE SOISSONS, p. 5-6; GAUTHIER DE PAIRIS, p. 88; ERNOUL, p. 362; IBN AL-ATHIR II, p. 92-93.
bib. BRAND, *Byzantium*, p. 236-241.

Note

1 - À l'heure actuelle, aucune monnaie du règne d'Alexis IV et de son père Isaac II n'a été retrouvée, HENDY, *Coinage*, p. 156.

Règne d'Alexis IV Ange

N° 200

P. P. Alexis Ange, ancien empereur à Constantinople[1].
obj. A. A. continua de se considérer comme l'empereur légitime.
a. s. A. A. conserva les insignes impériaux qu'il avait emportés lors de sa fuite de la capitale[2].
date Alexis III se trouva en position de dissidence à partir du 18 juillet 1203 jusqu'à son élimination par les Latins en novembre 1204[3].
sou. Il se maintint à la tête d'importants territoires.
rég. Alexis III contrôlait la partie européenne de l'Empire, de Mosynopolis à Thessalonique incluse.
sanc. Nous pouvons parler d'un succès d'Alexis III sous les règnes d'Alexis IV et d'Alexis V tant qu'il put maintenir ses positions - qu'il finit, après 1204, par perdre entièrement face aux Latins.

sources NICÉTAS CHÔNIATES, *Histoire*, p. 556, 608; VILLEHARDOUIN I, § 181-182; II, § 270-274, § 309.

Notes

1 - Nous précisons à Constantinople, car dans les territoires que tenait Alexis III après juillet 1203, il ne cessa jamais d'être considéré comme l'empereur légitime.

2 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 547.

3 - VILLEHARDOUIN II, p. 119.

N° 201

P. P.	N. Radènos[1].
fam.	R. était issu d'une famille de vieille souche[2].
par.	Les R. étaient apparentés aux Lékapènoi, aux Argyroi et sans doute aux Comnènes[3]
obj.	R. était candidat malgré lui au trône impérial.
date	La révolte eut lieu le 25 janvier 1204.
sou.	- La population de la capitale, - des membres du Sénat, - des gens d'Église[4].
sanc.	R. refusa le trône.
rég.	Constantinople.
source	*Chronique de Novgorod*, p. 307[5].

Notes

1 - Le prénom de ce Radènos est inconnu; peut-être s'agissait-il du Radènos le plus en vue en 1204, Constantin, sébaste et *parathalassitès*, signataire d'un document en décembre 1203 (*Patmos* II, p. 132). D'après son sceau, édité par LAURENT (*Administration*, n° 1048), il fut éparque.

2 - Les Radènoi étaient au premier rang de l'aristocratie depuis le début du Xe siècle, avec Jean Radènos, drongaire des *ploïmoi* sous Romain Lékapènos; la famille fut apparentée aux Lékapènoi (tableau généalogique p. 271) et aux Argyroi, au XIe siècle (SKYLITZÈS, p. 375). Au XIIe siècle, en dehors de Constantin, plusieurs membres sont connus, Anne Radènè, épouse de Georges Lemniôtès (Svetlana TOMÉKOVITCH-REGGIANI, *XVe Congrès International des Études Byzantines*, Athènes 1976, vol. 2, fasc. 3, p. 826); Georges Radènos (Théodore PRODROMOS, éd. E. MILLER, *Association des Études Grecques*, 1883, p. 55); un Radènos, grand économe de la Péribleptos (J. DARROUZÈS, Un recueil épistolaire du XIIe siècle: Académie Roumaine, *cod. gr.* 508, *REB* 30, 1972, p. 210); un autre Radènos cité dans la correspondance d'EUSTATHE DE THESSALONIQUE (*Opuscula*, p. 338). Les activités de tous ces Radènoi ne sont pas connues, sauf celle de l'économe de la Péribleptos, mais il n'y a pas de doute que la famille demeurait au XIIe siècle parmi l'élite de l'aristocratie.

3 - Sceau d'Irène Radènè, *sébastè* (donc, à cette date - le XIIe siècle -, en principe de sang Comnène), sceau inédit Fogg n° 593.

4 - Le choix de Radènos s'est effectué avant celui de Kanabos; il s'agissait donc des mêmes personnes que celles dont Nicétas Chôniatès avait noté la présence pour le choix de Kanabos.

5 - Cette *Chronique de Novgorod*, notre source unique, n'en présente pas moins une grande valeur, car elle est fort précise et fut rédigée par un témoin oculaire des événements. Elle n'est pas contradictoire avec le récit de Nicétas Chôniatès, qui précisait qu'avant de désigner Kanabos, d'autres possibilités avaient été envisagées.

N° 202

P. P.	Nicolas Kanabos, sébaste, chef militaire[1].
fam.	Sa famille est inconnue par ailleurs[2].
par.	N. K. aurait été parent des empereurs Anges[3].
obj.	N. K. était candidat au pouvoir impérial.
a. s.	N. K. revêtit les insignes impériaux.
date	La révolte dura du 25 au 28 janvier 1204.
sou.	- Une partie de la population de Constantinople, - des membres du Sénat, - des chefs de l'Église, dont le clergé de Sainte-Sophie.
opp.	- L'armée[4].
rég.	Constantinople.
sanc.	N. K. fut arrêté et tué par les gens de Mourtzouphlos.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 562, 564; AKROPOLITÈS, p. 7; *Kleinchroniken*, n° 14 § 91-92; TAFEL-THOMAS I, p. 503-504 (lettre de Baudouin à Innocent III); ERNOUL, p. 370 (N. K. n'est pas nommé); *Chronique de Novgorod*, p. 307-308.

bib. BRAND, *Byzantium*, p. 250-251; B. HENDRICKX et D. MATZOUKIS, Alexios Doukas Mourtzouphlos: his Life, Reign and Death, *Ἑλληνικά*, 31, 1979, p. 108-132.

Notes

1 - Nous ne connaissons pas les postes occupés par N. K., mais selon Nicétas Chôniatès, il fut choisi en raison de sa réputation militaire et la *Chronique de Novgorod* le qualifie de guerrier. Selon AUBRY DES TROIS FONTAINES (p. 870), N. K. aurait participé au complot contre Isaac II (f. d. n° 180).

2 - Aucun Kanabos n'est attesté dans les sources. Cependant un patrice Konabès ou Kinabès est cité dans une affaire de contrat de mariage au début du XI[e] siècle (*Peira*, p. 67). En 1133, parmi les témoins d'un acte établi à Smyrne, un Michel Kanakès est nommé; or la confusion entre le K et le B est aisée, et peut-être s'agit-il d'un Kanabès (*MM* IV, p. 62), possibilité d'autant plus vraisemblable qu'un moine Kanabis a donné des manuscrits au couvent de Patmos, au XII[e] siècle selon Éra Vranoussi (*Patmos* I, Introduction p. 88-89).

3 - Seul ERNOUL, p. 370, nous donne ce détail, mais il n'est pas nécessairement à rejeter sous prétexte qu'il vient d'un Occidental; N. K. était tout de même sébaste.

4 - Cf. fiche suivante.

N° 203

P. P.	Alexis Doukas dit Mourtzouphlos[1], protovestiaire.
fam.	A. D. M. se rattachait à la famille des Doukai, par des liens obscurs[2].
par.	A. D. M. était probablement parent des Anges[3].
obj.	A. D. M. brigua le pouvoir impérial.
a. s.	A. D. M. revêtit les insignes impériaux.
date	La révolte eut lieu le 28 janvier 1204[4].

sou. - Ses parents par le sang,
- la garde impériale des Varanges,
- Constantin Philoxénitès, préposé aux trésors impériaux,
- A. D. M. était populaire auprès de l'armée.

opp. - Une partie de la population et des officiels soutenaient, mais sans conviction, d'autres candidatures (telles celles de Radènos et de Kanabos)[5],
- les Croisés restaient favorables à Alexis IV.

rég. Constantinople et ses environs immédiats.

sanc. A. D. M. fut couronné empereur.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 561, 563-564, 745; AKROPOLITÈS, p. 7; TAFEL-THOMAS, *Chronique de Dandolo*, p. 290; *Chronique de Flandre*, p. 297-298; *Chronicum gallicum* inédite, p. 352; *Lettre de Baudouin de Flandre à Innocent III*, p. 503-504; *Chronique de Morée*, vers 732-742; ERNOUL, p. 369-370; GAUTHIER DE PAIRIS, p. 90-91; *Chronique de Novgorod*, p. 308.

bib. BRAND, *Byzantium*, p. 248-251.

Notes

1 - C. P. SIMEONIDÈS, Παραλειπόμενα στὴν ἑρμηνεία τοῦ βυζαντινοῦ παρωνυμίου Μούρτζουφλος, *Mélanges Karayannopoulos*, *Byzantina* 13, fasc. 2, 1985, p. 1619-1628.

2 - POLEMIS, Doukai, p. 145-147 n° 126.

3 - TAFEL-THOMAS, *Urkunden* I (Chronique de Dandolo), p. 290, *ms. Ambros.*: cette chronique signale qu'il était parent d'Alexis IV, ainsi que BAUDOUIN DE FLANDRE, p. 503.

4 - Sitôt acclamé empereur, A. D. M. fit arrêter Kanabos.

5 - Cf. f. d. n° 201 et 202.

N° 204.

P. P. Théodore Lascaris, despote, chef militaire[1].

fam. La famille était inconnue jusqu'alors[2].

par. T. L. avait épousé Anne, fille d'Alexis III[3].

obj. T. L. chercha à organiser les territoires d'Asie Mineure face aux empereurs de Constantinople.

date T. L. quitta Constantinople avant sa prise par les Latins[4]. Il est même plausible d'imaginer qu'il n'était plus dans la ville en janvier 1204[5].

sou. - T. L. chercha et obtint après beaucoup d'efforts le soutien des notables de la région dont il briguait le contrôle,
- il put aussi constituer une armée[6],
- d'anciens partisans d'Alexis Aspiétès le soutenaient[7],
- ainsi que des réfugiés de Constantinople après le siège.

rég. T. L. tenait la Bithynie, Nicée lui ouvrant ses portes au bout de deux ans; puis il s'étendit vers le sud jusqu'au Méandre et vers le nord jusqu'à la Mer Noire, contrôlant Héraclée du Pont.

sanc. T. L. réussit à organiser un territoire autonome jusqu'à en faire un État. Il fut proclamé empereur au printemps ou en été 1205.

sources AKROPOLITÈS, p. 10-11 ; NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Orationes*, p. 126-127 ; *Kleinchroniken*, n° 8 § 1 ; IBN AL-ATHIR II, p. 95.
bib. OIKONOMIDÈS, *Décomposition*, p. 23-28.

Notes

1 - Il s'était illustré face aux Latins.
2 - *Infra*, p 443-444.
3 - NICÉTAS CHONIATÈS, *Histoire*, p. 508 ; cette union rend compte de sa dignité de despote, réservée depuis Manuel aux gendres de l'empereur.
4 - AKROPOLITÈS (p. 10) est net sur ce point, ainsi que la *Chronique Brève*.
5 - OIKONOMIDÈS , *Décomposition*, p. 24
6 - Nous ne savons pas s'il rallia les troupes en garnison en Bithynie, ou s'il effectua des levées dans la paysannerie. Sans doute fit-il les deux.
7 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 627.

Règne d'Alexis V Doukas

N° 205

P. P. Alexis Comnène, exilé en Géorgie.
par. A. C. était petit-fils de l'empereur Andronic par son père Manuel.
obj. Peut-être A. C. ambitionnait-il le pouvoir impérial, mais très vite il ne chercha que l'autonomie.
a. s. A. C. prit les insignes impériaux.
date La révolte eut lieu en avril 1204[1].
sou. - Son frère David Comnène,
- sa tante, la reine Thamar de Géorgie[2], et les troupes qu'elle lui confia.
rég. A. C. contrôlait le duché de Trébizonde et la côte de la Mer Noire, y compris les villes d'Oinaion et Sinope.
sanc. A. C. fonda le plus durable des États issus de la catastrophe de 1204.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 626, 639; PANARÉTOS, éd. S. LAMPROS, *NE* 4, 1907, p. 266.
bib. VASILIEV, *Trebizond*, p. 3-37.

Notes

1 - Il est difficile de dire si, à cette date, le gouverneur de Trébizonde était rallié à l'empereur de Constantinople, ou était en dissidence depuis la chute d'Alexis III, comme le laisseraient entendre certains historiens géorgiens tardifs (OIKONOMIDÈS , *Décomposition*, p. 19). De toute manière, la

chute de Trébizonde aux mains d'Alexis Comnène fut antérieure à l'annonce de la prise de Constantinople par les Croisés et n'en était donc point la conséquence. Tout au plus, la première chute de la capitale apparut-elle à Thamar comme une occasion favorable de passer à l'action.

2 - La parenté unissant Alexis à Thamar a été précisée par C. TOUMANOFF, On the relationship between the Founder of the Empire of Trebizond and the Georgian Queen Thamar, *Speculum* 15, 1940, p. 229-312.

N° 206

P. P. Constantin Lascaris, frère de Théodore, chef militaire[1].
obj. C. L. brigua la couronne impériale.
date La tentative eut lieu dans la nuit du 12 au 13 avril 1204.
sou. Les Varanges acceptèrent de l'aider contre une augmentation immédiate de leur solde.
rég. Constantinople.
sanc. C. L. gagna le tirage au sort, mais ne prit pas les insignes impériaux, et faute de soutien populaire, dut s'enfuir à l'arrivée des Latins.

source NICÉTAS CHONIATÈS, *Histoire*, p. 571.
bib. B. SINOGOWITZ, Über das byzantinische Kaisertum nach dem vierten Kreuzzuge (1204-1205), *BZ* 45, 1952, p. 345-346.

Note

1 - Il fut actif contre les Latins au point de tomber entre leurs mains, VILLEHARDOUIN I, p. 167.

N° 207

P.P. Constantin Doukas[1].
fam. Son nom marquait son appartenance à la célèbre famille, mais sa place dans l'arbre généalogique ne peut être établie avec certitude.
obj. C. D. se proposa comme successeur d'Alexis V qui venait de s'enfuir.
date C. D. agit dans la nuit du 12 au 13 avril 1204, au moment même de l'entrée des Latins à Constantinople.
opp. Constantin Lascaris[2].
rég. Constantinople.
sanc. C. D. ne fut pas choisi.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 571.

Notes

1 - POLEMIS, *Doukai*, p. 195. Sans doute C. D. était-il militaire, comme son rival Lascaris, car Nicétas Chôniatès affirme qu'aucun ne l'emportait sur l'autre. Au reste, eu égard à la situation de l'Empire, nous imaginons mal que le choix ait pu se porter sur un candidat sans expérience de la guerre.

2 - Cf. fiche précédente.

Occupation latine

N° 208

P. P.	Manuel Maurozômès, César[1].
fam.	Les Maurozômai, connus depuis le milieu du XII[e] siècle, fournirent des soldats[2].
par.	Il est sûr que la famille était liée aux Comnènes[3], mais le détail des liens reste ignoré.
obj.	M. M. aurait brigué l'Empire[4]; mais en fait il s'est trouvé maître d'un territoire autonome autour de la haute vallée du Méandre.
date	La vallée du Méandre, centre des intérêts de Maurozômès, omise de la *Partitio Romanie*, n'était plus sous le contrôle des autorités impériales. Toutefois, il n'est pas sûr que M. M. en ait déjà été le maître, car il accompagna son gendre Kaykhusraw après la mort de Rukn ad-Din qui eut lieu en juillet 1204[5]. Il fut battu en même temps que Sabbas Asidènos, à la fin de 1205[6].
sou.	Son gendre Kaykhusraw lui fournit des troupes turques.
opp.	- Théodore Lascaris, - Théodore Maggaphas.
rég.	M. M. contrôlait la haute vallée du Méandre.
sanc.	M. M. réussit à conserver Chônes et Laodicée.
sources	NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 626, 638; IDEM, *Orationes*, p. 136-137.
bib.	HOFFMANN, *Rudimente*, p. 61-63.

Notes

1 - IBN BIBI, p. 30.

2 - Théodore Maurozômès fut l'un des principaux généraux de Manuel, commandant l'aile gauche à Myriokèphalon, et joua encore un grand rôle sous Alexis II et Andronic (NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 180; EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Espugnazione*, p. 46). Jean Maurozômès, sébaste, commandait en 1185 une armée de secours pour Thessalonique (*ibid.* p. 14, 88, 106).

3 - Un descendant de M. M., enterré à Konya en 1297, comptait parmi ses ancêtres les empereurs porphyrogénètes, P. WITTEK, L'épitaphe d'un Comnène à Konya, *Byz.* 10, 1935, p. 505-515.

4 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 626.

5 - P. WITTEK, Von der byzantinischen zur türkischen Toponymie, *Byz.* 10, 1935, p. 24.

6 - NICÈTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 626. L'essentiel de la chronologie de la période 1205-1207 est contenue dans un discours de NICÉTAS CHÔNIATÈS (*Orationes*, p. 129-147) adressé à Théodore Lascaris pendant l'été 1207. Kalojean était encore vivant - nous sommes donc avant septembre 1207 -, et les Latins de Nicomédie avaient déjà été battus en mai 1207. L'attaque perse (*ibid.* p. 136) se produisit peu de temps après la victoire de Lascaris sur Synadènos: ἄλλ' οὔπω ἀκριβῶς κατέθου τὰ ὅπλα καὶ κατὰ Περσῶν τὸ δόρυ τιταίνεις ἐπεισφρησάντων εἰς ἡμέτερον φρούριον κακῶς παθὸν ὑπὸ τοῦ πυρός. Lascaris continua sa contre-attaque contre les Perses en

menaçant Maurozômès : ἐπὶ τῆς θερμῆς ταυτησὶ νίκης ἐπὶ τὸν νέον ὡρμηκὼς Ἀχιτόφελ, ce dernier terme désignait Maurozômès. Nicétas (*ibid.*, p. 127) mentionne en même temps l'offensive contre Maurozômès et celle dirigée contre les autres dynastes.

N° 209

P. P. N. Sénachérim, de fonction inconnue[1].

fam. La famille descendait du prince du Vaspourakan de même nom, réfugié dans l'Empire sous Basile II ; elle fournit des fonctionnaires à l'administration impériale[2].

obj. S. contrôla un territoire, semble-t-il, en toute autonomie.

date S. rencontra les Latins lors de la campagne de l'empereur Baudouin de Flandre pour s'assurer le royaume de Thessalonique dans l'été 1204.

sou. S. disposait de soutiens suffisants dans la population de la région de Xantheia pour dresser une embuscade aux Latins.

opp. Les Croisés latins.

rég. S. tenait la région de Xantheia[3].

sanc. S. échoua à arrêter les Latins, son sort ultérieur demeure inconnu.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 598 ; *Vie de sainte Théodôra*, *col.* 904.

bib. LOENERTZ, *Origines*, p. 377.

Notes

1 - Selon la *Vie de sainte Théodôra*, Sénachérim aurait été gouverneur d'Arta.

2 - Sur le prince du Vaspourakan : SKYLITZÈS, p. 354-355. Théodore Sénachérim était *oikeios* d'Alexis Comnène en 1085 (*Xénophon*, p. 21). Constantin Sénachérim, dans la seconde moitié du XIe siècle, était proèdre, puis curopalate et duc (LAURENT, *Administration*, sceau n° 661 ; sceau inédit de la collection Newell n° 9). Un Sénachérim, fonctionnaire du thème de Bulgarie sous Alexis, s'identifiait peut-être à l'un des deux précédents (THÉOPHYLACTE DE BULGARIE, *Lettres*, p. 407). Zôè Sénachérina fut moniale vers la fin du XIe siècle ou au début du siècle suivant (LAURENT, *Église*, sceau n° 1477). Après 1204, la famille Sénachérim joua un rôle important dans l'État épirote (*Xéropotamou*, p. 200 ; F. DÖLGER, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, Munich, 1943, p. 64).

3 - La *Vie de sainte Théodôra* attribue un rôle actif à Sénachérim en Étolie et dans la région de Nicopolis ; mais le témoignage de Nicétas Chôniatès est à préférer, car il coïncide de manière beaucoup plus satisfaisante avec l'itinéraire suivi par Baudouin.

N° 210

P. P. Aldebrand, Latin élevé chez les Byzantins[1].

obj. A. cherchait à se rendre autonome, en mettant à profit la position excentrée d'Attaleia.

date Attaleia n'apparaissant plus dans la *Partitio Romanie*, A. dut contrôler pour son compte la ville entre les deux prises de Constantinople, donc avant avril 1204. Il la conserva jusqu'à la conquête turque, en 1207.

sou. Les Francs de Chypre.

opp. Les Turcs d'Iconium.

rég. A. tenait la ville d'Attaleia, sans plus, car les Turcs encerclaient, semble-t-il, la place, pendant le temps où s'exerça le pouvoir d'A.

source NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 639-640.
bib. HOFFMANN, *Rudimente*, p. 69-71.

Note

1 - Faut-il l'identifier à un Pisan nommé *Ildebrandinus* (MÜLLER, *Documenti*, p. 75, 82)? Ce Pisan joua un rôle important au début du XIII[e] siècle, et aida notamment le futur Alexis IV à s'enfuir de Constantinople (*ibid.*, p. 94). C'était un des plus puissants membres de la communauté pisane de Constantinople - ce qui pourrait correspondre à la description de Nicétas Chôniatès d'un Latin élevé dans les coutumes grecques. La présence de Pisans sur la côte lycienne, au sud de l'Asie Mineure, est en outre connue; Philippe Auguste, au retour de la Croisade, passa à Attaleia puis franchit le cap de Chelidonia; or avant d'arriver à Phinéké, il trouva un port abritant des vaisseaux de pirates pisans et captura quatre d'entre eux (ROGER DE HOWDEN, *Chronica*, III, p. 157). L'identification d'Aldebrandinos, à Attaleia, avec le Pisan Ildebrandinus n'est donc pas impossible. A. commandait vraisemblablement la garnison byzantine de la ville.

N° 211

P. P. Michel Ange Doukas-Comnène[1]; il aurait été gouverneur du Péloponnèse sous Alexis IV[2].
obj. M. A. D. chercha à se constituer un territoire autonome peut-être destiné à lui servir de base pour la reconquête de Constantinople; mais jamais M. A. D. ne prit le titre de *basileus*.
a. s. M. A. D. accomplit tous les actes d'un souverain, et émit notamment des monnaies. Cependant il utilisait des formules inconnues de la chancellerie impériale[3].
date M. A. D. quitta Boniface de Montferrat en septembre 1204.
sou. - Un notable de la région d'Arta[4],
- la population épirote,
- les troupes de la région,
- des chefs albanais s'allièrent avec M. A. D.
opp. Les Latins de Boniface de Montferrat.
rég. M. A. D. occupa Arta puis l'Étolie avec Naupacte et Janina, le thème de Nicopolis jusqu'à l'Achelôos, puis il s'empara de tout le territoire jusqu'à Dyrrachion[5]. Cette dernière ville et Corfou furent conquises ultérieurement. En revanche, sa tentative de s'étendre vers le sud du Péloponnèse fut réduite à néant par sa défaite.
sanc. M. A. D. réussit à créer un État byzantin durable, issu de l'éclatement de l'Empire en 1204.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 631, 638; AKROPOLITÈS, p. 14; TAFEL-THOMAS, *Chronicum Gallicum* I, p. 459; *Vie de sainte Théodôra*, *col.* 904; VILLEHARDOUIN II, p. 109-111.
bib. L. STIERNON, Les origines du despotat d'Épire. À propos d'un livre récent, *REB* 17, 1959, p. 90-126; LOENERTZ, *Origines*, p. 388-389.

Notes

1 - Cf f. d. n° 190.

2 - *Vie de sainte Théodôra, col.* 904. Cette source n'est pas fiable, mais il n'est pas invraisemblable que M. A. D., révolté contre Alexis III, se soit rallié à son successeur Alexis IV; les bonnes relations qu'il entretenait avec Boniface de Montferrat renforceraient cette hypothèse. Celle-ci implique que le Péloponnèse se soit rangé aux côtés d'Alexis IV. Or la *Partitio Romanie* mentionne bien le Péloponnèse, hors les territoires de Sgouros. En tous cas, c'est par inadvertance que Polemis (*Doukai*, p. 92) indique d'après *MM* IV, p. 328, que M. A. D. aurait été de nouveau duc et *anagrapheus* du thème de Mylasa et Mélanoudion sous Alexis IV. Le document fait référence à la période où M. A. D. exerçait cette fonction, sous le premier règne d'Isaac II.

3 - Aucune monnaie n'a été à ce jour attribuée à M. A. D. Les émissions monétaires de l'Épire ne semblent pas antérieures aux ambitions impériales de Théodore Ange.

4 - D'après la *Vie de sainte Théodôra*, M. A. D. avait épousé une Mélissènè, et le notable serait donc issu de la fameuse lignée.

5 - Sur les provinces constituant le territoire de M. A. D., TAFEL-THOMAS, *Urkunden* II, p. 121, traité entre le Doge de Venise et M. A. D.

N° 212

P. P. David Comnène, frère d'Alexis[1].

par. Petit-fils de l'empereur Andronic.

obj. D. C. cherchait à contrôler un territoire autonome, mais resta l'allié de son frère[2].

date D. C. mena sa première campagne durant l'été 1204 et se maintint jusqu'à sa mort en 1214.

sou. D. C. fut manifestement bien reçu en Paphlagonie et y recruta
- Synadènos, jeune stratège,
- des Ibères enrôlés en Phaside,
- face à l'offensive de Lascaris, D. C. rechercha et obtint le soutien des Latins.

opp.
- Théodore Lascaris, maître de Nicée,
- le sultan d'Iconium, Kaykhusraw puis Kaykaus.

rég. D. C. atteignit pour peu de temps Héraclée du Pont et la Paphlagonie jusqu'à Nicomédie et Plousias. Au moment de sa plus grande extension, D. C. avait reconquis les territoires compris entre l'Halys et l'Iris[3].

sanc. Finalement, battu par Lascaris et attaqué par les Turcs, D. C. fut tué à Héraclée du Pont à la fin de l'année 1213.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 626, 639-641; IDEM, *Orationes*, p. 139-145.

bib. VASILIEV, *Trebizond*, p. 3-37; HOFFMANN, *Rudimente*, p. 72-76.

Notes

1 - Cf. f. d. n° 205.

2 - Nous séparons l'aventure de David Comnène de celle de son frère Alexis, car ce dernier ne joua aucun rôle dans les efforts de D. C. pour s'étendre vers l'ouest.

3 - CAHEN, *Pre-ottoman Turkey*, p. 117.

N° 213

P. P. Sabbas Asidènos, de fonction inconnue[1].
fam. La famille est inconnue des sources.
par. S. A. était parent de Théodore I Lascaris[2].
obj. S. A. se constitua un petit territoire autonome autour de Sampsôn (Priène).
date S. A. profita de la chute définitive de Constantinople pour s'enraciner; il fut vaincu par Lascaris à la fin de 1205[3].
opp. Théodore Lascaris, maître de Nicée.
rég. S. A. tenait Sampsôn et ses environs.

source AKROPOLITÈS, p. 12.
bib. HOFFMANN, *Rudimente*, p. 64-65.

Notes

1 - Un acte de Hiéra-Xérochoraphiou (*Xérochoraphiou*, p. 14) le connaît comme sébastocrator à la date de l'indiction 11 du règne de Théodore Lascaris (en 1214), lorsqu'il fut intégré aux cadres de l'Empire.

2 Le même acte le qualifie de συμπένθερος de Lascaris. Là encore, cette parenté - peut-être fictive - fut acquise après la dissidence de S. A.

3 - Cf. f. d. n° 208, n. 6.

N° 214

P. P. Léon Gabalas, César[1].
fam. La famille, connue depuis le début du X[e] siècle, fournissait plutôt des civils[2].
obj. L. G. voulait obtenir l'autonomie du territoire qu'il contrôlait.
a. s. L. G. signa des traités avec des puissances étrangères[3].
date L. G. apparaît en 1234 comme le maître de Rhodes, mais l'île lui obéissait en fait depuis 1204 au moins[4].
sou. - La population de Rhodes,
- les Vénitiens de Crète.
rég. L. G. tenait Rhodes et quelques Cyclades.
sanc. L. G. ne fut pas inquiété avant le règne de Jean III Batatzès.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 639; AKROPOLITÈS, p. 45; TAFEL-THOMAS, *Urkunden* II, p. 319-322.
bib. A. SABBIDÈS, Ἡ Ῥόδος καὶ ἡ Δυναστεία τῶν Γαβαλάδων τὴν Περίοδο 1204 -1250 m. X., *Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος* 24, 1981, p. 405-428.

Notes

1 - Nous ignorons quand et comment L. G. avait acquis cette haute dignité de César.

2 - Nous écartons un Gabalas, patrice autour des années 600 (SEIBT, *Bleisiegel*, sceau n° 129) dont nous ne pouvons démontrer le rapport avec la famille du même nom. Le premier

Gabalas que nous retenons est le père d'Anne, qui devint l'épouse d'Étienne, fils de l'empereur Romain Lékapènos (SKYLITZÈS, p. 228). Au XI[e] siècle, nous connaissons Constantin Gabalas, vestarque et catépan (SEIBT, *Bleisiegel*, mention p. 238 du sceau inédit de Vienne n° 374), Andronic Gabalas, *dishypatos* (*ibid*, n° 108), Eustathe Gabalas (SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 664), Michel Gabalas, vestarque (GRAY-BIRCH, sceau n° 17856); au XII[e] siècle, Jean Gabalas (LAURENT, *Bulles Métriques*, n° 346), Michel Gabalas (sceau inédit de Vienne, p. 374), Nicéphore Gabalas (sceaux inédits IFEB n° 822, Fogg n° 136), Léon Gabalas, évêque de Nymphaion en 1186 (LAKE, *Manuscripts 5* n° 192), Étienne Gabalas, *protonobelissimohypertatos*, fonctionnaire du bureau de la mer (*MM* V, p. 143; *Patmos* II, p. 93, 123); Jean Gabalas, en 1196, était lui aussi membre du bureau de la mer (*Lavra* I, p. 350-353, 356-357). Le sceau de Georges Gabalas, sébaste (*BCH* 101, 1977, p. 519) nous semble dater plutôt du XIII[e] siècle que du XII[e].

3 - Avec le duc vénitien de Crète par exemple.

4 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 639, indique en effet que Rhodes avait son maître particulier; d'autre part l'île faisait partie des terres omises dans la *Partitio Romanie*; Gabalas s'était donc rendu indépendant entre juillet 1203 et avril 1204.

N° 215

P. P. Alexis Aspiétès, ancien chef militaire[1].

fam. Cf. f. d. n° 177.

par. A. A. était parent des empereurs Comnènes et Anges.

obj. A. A. tenta de constituer un État grec en Thrace entre l'État bulgare et l'État latin. Il fut proclamé *basileus*.

date La date de la proclamation d'A. A. est difficile à préciser, sans doute eut-elle lieu au printemps 1205; mais la fin de sa tentative se confondit avec la prise de Philippoupolis au début de l'été 1205[2].

sou. - Les troupes grecques de la région,
- la population,
- des notables, dont le métropolite.

opp. - Les Bulgares de Kalojean,
- les Manichéens de Philippoupolis[3].

rég. Philippoupolis et sa région immédiate[4].

sanc. A. A. fut capturé lors de la prise de Philippoupolis et exécuté par Kalojean. Ses compagnons restés sur place furent punis comme rebelles à Kalojean; ceux qui s'échappèrent se réfugièrent chez Lascaris ou chez les Latins.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 627; VILLEHARDOUIN II, § 401.

Notes

1 - A. A. commandait les troupes du thème de Serrès en 1195 lorsqu'il fut pris par les Bulgares.

2 - La prise de la ville se situa peu après la retraite de Rénier de Trit à Sténimachos en juin 1205.

3 - VILLEHARDOUIN II, § 399: les Popelicans, c'est-à-dire les Manichéens, appelèrent Jean et son armée pour qu'il leur rendît la ville.

4 - A. A. contrôlait la plaine, mais la montagne lui échappait; Sténimachos resta aux mains des Latins.

N° 216

P. P. Théodore Branas-Comnène[1], César[2].
fam. T. B. était le fils d'Alexis Branas[3].
par. T. B. avait épousé Agnès de France, auparavant femme de l'empereur Alexis II puis de son successeur Andronic.
obj. T. B. chercha à créer un État grec; puis se rendant compte de l'impossibilité de ce projet, il se contenta d'une autonomie dans le cadre de l'Empire latin[4].
date T. B. était l'allié des Latins dès 1204, mais ses relations avec eux ne furent précisées qu'au traité de juin 1206.
sou. - La population grecque d'Andrinople et de Didymotique,
- une partie des anciens partisans d'Alexis Aspiétès,
- Kônstomyrès.
opp. Les Bulgares de Kalojean.
sanc. T. B. obtint effectivement le commandement de la région d'Andrinople.

sources NICÉTAS CHÔNIATES, *Histoire*, p. 627-642; TAFEL-THOMAS, *Urkunden* II, p. 18-19; VILLEHARDOUIN II, p. 237 § 423, p. 255 § 442.

Notes

1 - Nous incluons T. B. dans la liste des chefs grecs qui se taillèrent un territoire dans les anciennes possessions byzantines, car nous considérons sa tentative comme parallèle à celle d'Alexis Aspiétès; T. B. sut tirer les leçons de l'échec de ce dernier et choisir un allié. D'autre part, il ne fut pas imposé par les Latins, mais appelé par ses compatriotes grecs. Un de ses sceaux est conservé: V. LAURENT, Collection Paul Canellopoulos: Sceaux byzantins, *BCH* 97, 1973, p. 227-237.

2 - Cette dignité lui fut accordée soit sous le règne d'Alexis III, en récompense de sa participation au complot de 1195, soit moins vraisemblablement par Alexis IV, car T. B. semble avoir été latinophile.

3 - Cf. f. d. n° 166.

4 - T. B. put imposer ses volontés dans ses domaines, selon l'habitude des Grecs.

N° 217

P. P. Léon Chamarétos, de fonction inconnue[1].
fam. Les Chamarétoi sont attestés depuis le IX[e] siècle[2].
obj. L. C. voulait gouverner un territoire de façon autonome.
date L. C. avait fait partie de tous ces dynastes qui se manifestèrent après avril 1204. Sa résistance put se maintenir jusqu'à la mainmise franque sur le Péloponnèse.
sou. - Michel Chamarétos, despote, parent à un degré indéterminé[3],
- Jean Chamarétos, despote, neveu du précédent,
- Michel Ange Doukas d'Épire[4].
opp. Les Latins et leurs alliés locaux dont Georges Daimonoïôannès[5], *prôtopansébastohypertatos*, et Gabriel Larynx, archonte dans le Péloponnèse.
rég. L. C. tenait Sparte et le sud du Péloponnèse.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 611, 638 ; CHÔMATIANOS, *col.* 90-98.
bib. BON, *Péloponnèse*, p. 204.

Notes

1 - Kônstantopoulos (*Molybdoboulla*, n° 697) a publié un sceau de Léon Chamarétos, proèdre de Lacédémone, généralement identifié avec le maître de Lacédémone en 1204 (N. BEES, Zum Sigillographie des byzantinischen Themen Peloponnes und Hellas, *VV* 21, 1914, p. 196-197). Or la dignité de proèdre n'était plus portée depuis le règne d'Alexis Comnène, et ne fut en outre jamais accolée à un toponyme. Il semble donc que nous ayons affaire à la mention du proèdre au sens religieux d'évêque ou de métropolite d'une cité, acception fort courante pendant tout le XIIe siècle. Il conviendrait donc de distinguer un Léon Chamarétos, maître de Lacédémone, d'un évêque homonyme, - à moins d'admettre que l'évêque ait mené la résistance aux Latins - ce qui n'aurait rien d'impossible.

2 - Un Chamarétos fut cubiculaire de Basile I, puis nous enregistrons une lacune de deux siècles jusqu'à Théodore Chamarétos qui vivait à la fin du XI[e] siècle ou au début du XII[e] (SPECK, *Bleisiegel*, sceau n° 108 : toute incertitude sur la lecture du nom est levée par une pièce parallèle conservée à Dumbarton Oaks, sceau inédit n° 58 106 4793). Enfin, au début du XIII[e] siècle, Michel Chamarétos et son neveu Jean comptaient parmi les résistants aux Latins réfugiés à la cour d'Arta (CHÔMATIANOS, *col.* 90-92).

3 - Nicétas Chôniatès ne cite le prénom de Chamarétos qu'une seule fois sur les deux où il parle du maître de Lacédémone. N'a-t-il pas commis de confusion avec l'évêque de la ville ?

4 - CHÔMATIANOS, *col.* 92-93 : dans sa lettre adressée à Daimonoïôannès en décembre 1223, Théodore Doukas rappelle que Michel Chamarétos compta parmi ses partisans. Nous comprenons que ce dernier était sans doute déjà aux côtés de Michel Ange lors de la bataille de la Kountoura qui vit la victoire des Latins. Incidemment, nous apprenons que beaucoup de Péloponnésiens étaient à cette date réfugiés à Arta.

5 - Sur cette famille, C. A. MALTEZOU, Eudaimonoioannis e Venier a Cerigo, *Mélanges Pertusi, Rivista di Studi Bizantini* II, p. 205-217.

N° 218

P. P. N. (Constantin Maliasènos ?)[1]
obj. et date N. prit son autonomie après avril 1204[2].
rég. N. s'établit à Trikala[3] et sur les hautes terres dominant la plaine de Thessalie, appelée Grande Valachie au temps de Nicétas Chôniatès.
sanc. L'histoire de Trikala lors de l'occupation latine demeure obscure.

sources NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 638 ; *MM* IV, p. 345.

Notes

1 - Nicétas Chôniatès nomme parmi les bénéficiaires de la chute de Constantinople, celui qui s'empara de la Grande Valachie pour son propre compte. Son identité reste mystérieuse : ce pourrait être Manuel Kamytzès, dont la capture ou la mort ne furent jamais mentionnées. Cependant il semble préférable de rapprocher l'information de Chôniatès du chrysobulle de Michel Ange Doukas, en 1246, en faveur du monastère de l'*Oxeias Épiskepséôs* à Makrinitza. Le document rappelle comment des aristocrates s'emparèrent des provinces de l'Empire après que les empereurs eurent été chassés, et que parmi eux se trouvait Constantin Comnène-Maliasènos.

2 - Tel est le sens du terme toparque.

3 - La *Partitio Romanie* omet, par rapport au chrysobulle de 1198, une partie de la Thessalie et Trikala.

N° 219

P. P. Doxapatrès, militaire, de la famille des Boutsaradai.
fam. La famille était connue depuis le XI[e] siècle[1].
obj. D. détint sous sa seule autorité une forteresse du Péloponnèse.
date Rien n'est précisé dans la Chronique de Morée; mais les faits furent sans aucun doute postérieurs à l'été 1204.
opp. Guillaume de Champlitte, fondateur de la principauté franque de Morée.
rég. D. tint Araklova dans le Péloponnèse.
sanc. La forteresse tomba aux mains des Latins.

source *Chronique de Morée*, p. 121 vers 1761-1763.
bib. BON, *Morée*, p. 61.

Note

1 - Théophane Doxapatrès était spathaire (plus vraisemblablement protospathaire) et *dishypatos* au milieu du XI[e] siècle (SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 592 n° 12). Michel Doxapatrès à la fin du XI[e] siècle (DAVIDSON, *Corinth*, n° 2782) est peut-être à identifier avec le Michel Doxapatrès, élève d'Italos (USPENSKIJ, Dêloproizvodstvo po obvineniu Ioanna Itala v eresi, *Izvêstija* II, p. 64). Nicolas Doxapatrès était *anagrapheus* de la Mer Égée (sceau inédit, Vienne n° 382) au XI[e] siècle sans doute. Philippe Doxapatrès fut, dans la seconde moitié du XI[e] siècle, protospathaire et mystographe (LAURENT, *Administration* n° 147). En Macédoine existait un *proasteion* des "Xylinadés de Doxapatrès", LEFORT, *Chalcidique Occidentale*, p. 116. À Thessalonique en 1117, l'*oikos* de Doxapatrès servait de référence pour situer une rue (*Docheiariou*, acte n° 4). Au XII[e] siècle vivait Nil Doxapatrès; Jean Doxapatrès, moine, fut ambassadeur de Manuel (F. DÖLGER *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*, I-IV, Munich 1924-1955, n° 1496). Un Doxapatrès, sébaste, rendit visite à Euthyme Tornikès en Eubée autour de 1200 (MICHEL CHÔNIATÈS, *Lettres* II, p. 232): peut-être était-ce celui du Péloponnèse ou un de ses proches parents?

N° 220

P. P. N., archonte local[1].
obj. N. voulait constituer une principauté autonome.
date Il agit dans l'hiver 1204-1205; la tentative tourna court à la mort de l'archonte.
sou. Geoffroy de Villehardouin, neveu du maréchal de Romanie.
opp. Le fils de l'archonte.
rég. N. tint la région de Modon.

source VILLEHARDOUIN II, § 325 et 326.

Note

1 - Il serait vain de proposer une identification de ce personnage; en effet, sans compter les grands noms établis dans le Péloponnèse, tels Branas ou Maurozômès, bien des lignées plus modestes, comme les Sgouroi, les Doxapatrai, furent tentées de suivre leur exemple.

N° 221

P. P. Nicéphore Kontostéphanos, sébastocrator, ancien duc de Crète.
fam. Cf. f. d. n° 181.
par. N. K. était parent par alliance de l'empereur Alexis III[1].
obj. N. K. aurait agi de manière autonome dans la vallée du Méandre[2].
date N. K. se réfugia en Asie Mineure soit lors de la chute d'Alexis III, soit après la chute de Constantinople.
sanc. N. K. fut intégré aux cadres de l'Empire de Nicée.

source *MM* IV, p. 291.

Notes

1 - *MM* IV, p. 139, 141. Il était sans doute frère d'Andronic Kontostéphanos, gendre d'Alexis III.

2 - Deux indices nous invitent à ranger N. K. au nombre de ceux, dénoncés par Nicétas Chôniatès, qui profitèrent de l'invasion latine pour mettre la main sur la région où ils résidaient. La *Partitio Romanie* (p. 218) assure que les Kontostéphanoi possédaient de grands biens dans la région du Méandre. D'autre part le titre de sébastocrator porté par N. K. était en principe réservé aux frères de l'empereur, mais il fut conféré par Lascaris à tous ceux qui, tel Sabbas Asidènos, reconnurent son autorité après avoir joui de l'autonomie.

N° 222

P. P. Léon Vétrano.
fam. V. était un pirate d'origine génoise.
date En 1205 il était maître de Corfou et se rebella contre l'autorité vénitienne l'année suivante.
sou. V. était soutenu par la population grecque de l'île[1].
rég. L'île de Corfou.
sanc. Pris par les Vénitiens, V. fut exécuté.

bib. NICOL, *Despotate*, p. 9.

Note

1 - C'est en raison de cette popularité que nous incluons Vétrano parmi les épigones de l'Empire après 1204.

N° 223

P. P.	Ghin, fils de Progonos.
obj.	G. devint le maître de fait de l'Arbanon.
date	G. profita, selon nous, de la chute de Constantinople[1]. En 1207 son frère Dèmètrios lui succéda avec le titre de "grand archonte", panhypersébaste.
rég.	G. tenait l'Arbanon et la forteresse de Kruja au nord-est de Dyrrachion.
sanc.	L'entreprise, qui n'était point dirigée contre les Byzantins, réussit ; cependant les maîtres de l'Épire récupérèrent ces territoires par une habile politique matrimoniale.
source	CHÔMATIANOS, *col.* 1.
bib.	NICOL, *Despotate*, p. 17, 26.

Note

1 - Selon M. DRINOV, *VV* I, 1894, p. 337-338, les faits se seraient produits en même temps que les raids de Chrysos et d'Ibankos et l'auteur compare le rôle de Ghin dans cette région à celui de Sgouros dans le Péloponnèse.

PRATIQUE DE LA RÉVOLTE À BYZANCE, DU X[e] AU XIII[e] SIÈCLE

La lecture de nos fiches documentaires ne nous autorise pas à fournir dès maintenant une explication politique des mouvements de rébellion, mais elle permet de déterminer les conduites à respecter pour la réussite d'un tel mouvement. Ces règles différaient selon le type de révolte, grande campagne visant Constantinople, complot palatin, ou simple agitation périphérique.

La conquête du pouvoir peut être techniquement considérée comme une entreprise susceptible de dégager un profit pour qui y participe. Au rebelle, la prise du pouvoir suprême suffit comme récompense; pour ses partisans, l'assurance de mettre la main sur la principale source de revenus, ceux qui étaient attachés aux charges publiques et aux dignités élevées, représente l'incitation majeure à soutenir leur chef[1]. Aussi à chaque stade d'évolution de la sédition, les partisans pesaient-ils avantages et inconvénients à poursuivre l'entreprise en fonction de ses chances de succès.

La réussite supposait le respect d'un certain nombre de principes initiaux: la capacité à mobiliser les solidarités de la société byzantine qu'il conviendra de décrire ultérieurement, la possibilité de réunir hommes et moyens indispensables, l'habileté à négocier les ralliements et à éviter les désertions, à terminer enfin une révolte avant qu'il ne fût trop tard. L'inquiétude d'Isaac Comnène s'apprêtant à lutter contre Michel VI se comprend alors, car "c'était la première fois qu'il faisait une telle entreprise, qui exige de la minutie dans la préparation"[2]. De fait, à observer la liste des révoltés, chaque fois qu'un nom apparaît pour la première fois, la rébellion s'est soldée la plupart du temps par un échec. Par chance pour Isaac Comnène, son parent Nicéphore avait déja inauguré une première tentative - malheureuse - de la famille Comnène.

La mise en place du complot

Pour tout prétendant à l'Empire, entre le X[e] siècle et le début du XIII[e] siècle, l'indispensable condition initiale était l'appartenance à une bonne souche

1 - L'énorme fortune de Jean Tzimiskès constitue un exemple typique; elle provenait pour une part de l'héritage d'une des plus grandes familles orientales, et pour le reste des nombreuses *dôréai* impériales reçues pour prix de ses exploits, LÉON DIACRE, p. 99.

2 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 86, emploie le terme ἀκριβές qui implique moins, nous semble-t-il, la notion de difficulté comme le traduit RENAULD, que celle de minutie nécessaire au succès.

(l'εὐγένεια) et à partir du XIIe siècle, à la seule famille impériale[3]. Au XIe siècle s'étaient détachées, au sommet de l'aristocratie, des personnalités que l'opinion publique jugeait susceptibles de prétendre à l'Empire. Constantin Dalassènos était du nombre; aussi l'empereur Michel IV préféra-t-il le tenir enfermé, et Michel V pour la même raison le fit tonsurer[4]. Bien avant d'obtenir le trône, Constantin Doukas jouissait aussi de la faveur populaire qui le comptait parmi ceux destinés au pouvoir suprême[5].

Cette sélection très étroite des prétendants s'expliquait par l'aptitude d'un illustre *génos* à mobiliser une nombreuse parenté et des domesticités abondantes. Or les généraux byzantins, presque tous issus de ce type de familles, faisaient jouer en outre les solidarités qui s'exerçaient dans le cadre de l'armée. Les civils n'avaient d'autre choix que de comploter secrètement ou d'apporter leur participation à une entreprise dirigée de fait par un stratège. Inversement, aucune révolte d'envergure ne se développait sans l'appui d'un chef illustre. Au printemps 1047, la faction macédonienne de l'armée ne s'était pas ouvertement révoltée, faute d'un meneur[6]. Quelques années plus tard, le mécontentement de l'armée demeurait larvé, car les militaires cherchaient un candidat digne du pouvoir et désireux de le conquérir. Aussi accoururent-ils tous auprès d'Isaac Comnène dont ils n'avaient osé espérer qu'il prendrait leur tête[7].

Une fois le prétendant décidé à agir, il lui fallait rassembler les siens, c'est-à-dire prendre les premiers risques. Il commençait par dévoiler ses intentions à ses parents, ensuite à sa "maison" puisqu'en armant ses serviteurs et ses familiers, il se constituait un embryon de force armée. Katakalôn Kékauménos en 1057, craignant d'avoir trop tôt découvert ses intentions de rébellion contre Michel VI dans la lettre envoyée au logothète du drome Nicétas Xylinitès, et ne disposant pas lui-même de soldats, assura sa sécurité en révélant le complot à ses parents et amis et réunit une première troupe de quelques milliers d'hommes[8].

À mesure qu'augmentait le nombre des complices, la tentation des premières trahisons s'accroissait. Si dans l'ensemble les serviteurs restaient fidèles à leur maître qu'il était de leur intérêt de voir réussir, il y eut des exceptions. Certaines dénonciations mal fondées ruinèrent des personnages de premier plan, en fait fidèles[9].

Ayant réuni les siens, l'aspirant rebelle élargissait le cercle de ses appuis en contactant ceux qui lui semblaient partager ses intentions, comme le firent les généraux hostiles à Michel VI ou plus tard à Michel VII. Bien entendu, vivaient à Constantinople ou dans les provinces des stratiotes ayant achevé leur service,

3 - La liste des principaux protagonistes qui se dégage de nos fiches documentaires et des tableaux généalogiques où ils prennent place dispense d'expliciter davantage ce point.

4 - PSELLOS, *Chronographie* I, p. 122.

5 - *Ibid.* II, p. 135.

6 - *Ibid.* II, p. 14.

7 - *Ibid.* II, p. 86.

8 - SKYLITZÈS, p. 490.

9 - *Alexiade* III, p. 90-91 ; *Conseils et Récits*, p. 274 : Kékauménos conseille à l'empereur de se méfier particulièrement des sycophantes.

prêts à soutenir n'importe quel fauteur de troubles. Les amateurs de désordre vinrent ainsi rallier Bardas Sklèros et renforcèrent ses troupes[10]. En 1047 Léon Tornikios s'appuya lui aussi sur des militaires récemment démobilisés[11]. Les prisons, à Constantinople en particulier, abritaient de nombreux détenus dont des militaires[12], et toute tentative de révolte dans la capitale était précédée par l'ouverture des prisons et l'enrôlement des prisonniers[13]. Ce recrutement gonflait numériquement les troupes de l'agitateur, mais sans grande efficacité.

Les moyens de la sécurité

Il fallait ensuite assurer par des liens irréfragables la confiance mutuelle des conjurés. En dépit des paroles du Christ, que rappelle Kékauménos[14], désapprouvant le serment, même juste, la prestation d'un serment demeurait l'arme essentielle pour s'assurer la *pistis* d'un associé. Les empereurs eux-mêmes en usèrent fréquemment dans des situations difficiles, régences, menaces de la part d'une rébellion, ou assurance d'une fidélité jugée douteuse[15].

Les conjurés, avant toute action, prêtaient un serment de fidélité à leur chef, qui à son tour s'engageait à mener l'entreprise à son terme. Ces promesses mutuelles précédaient nécessairement tout mouvement[16], et elles sont attestées pour les révoltes de Bardas Phocas en 972[17], Bardas Sklèros[18], Léon Tornikios[19], Isaac Comnène[20], Nicéphore Bryennios[21], Nicéphore Botaneiatès[22], Alexis Comnène[23], Nicéphore

10 - SKYLITZÈS, p. 316.

11 - ATTALEIATÈS, p. 23.

12 - Constantin Dalassènos, Constantin Doukas, Roussel de Bailleul, les frères Anémai, etc... avaient fait un séjour dans les prisons de la capitale.

13 - Constantin IX, dépourvu de forces pour combattre Léon Tornikios, recourut au même procédé, vidant les prisons pour renforcer les troupes qui devaient faire une sortie contre le rebelle, PSELLOS, *Chronographie* II, p. 23.

14 - *Conseils et Récits,* p. 228

15 - SVORONOS, *Serment* , p. 111-125. Rappelons à titre d'exemple que Constantin X, avant de mourir en laissant la régence à sa veuve, avait fait prêter serment de fidélité à ses fils par ses sujets, ou encore que Nicéphore III Botaneiatès, lors de la révolte de Kônstantios Doukas, s'était assuré de la fidélité des gens du Sénat - soit à l'époque des milliers de Constantinopolitains (ATTALEIATÈS, p. 308).

16 - *Alexiade* II, p. 154. Grégoire Gabras cherchait des complices pour s'échapper de Constantinople ; ceux qu'il avait pressentis refusèrent de l'aider s'il ne garantissait point sa résolution par un serment - ce que Grégoire accepta sans difficulté, tant la procédure semblait habituelle.

17 - LÉON DIACRE, p. 120; SKYLITZÈS, p. 336; ZÔNARAS, p. 552.

18 - SKYLITZÈS, p. 322.

19 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 28.

20 - SKYLITZÈS, p. 487; ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 95.

21 - BRYENNIOS, p. 217: Jean Bryennios, frère de Nicéphore, avait rencontré à Constantinople Basilakios ; mécontents tous deux des récompenses obtenues de Michel VII, ils échangèrent des serments se promettant de garder le secret (ATTALEIATÈS, p. 247), les soldats de Bryennios lui avaient aussi prêté serment.

22 - *Ibid.*, p. 264.

23 - *Alexiade* I, p. 73-74. Alexis se lia par serment réciproque avec Grégoire Pakourianos, puis avec Humbertopoulos. Peu de temps après, Jean Doukas, allié d'Alexis, s'attacha par des serments les chefs d'une bande turque, *ibid.* I, p. 83.

Diogénès[24]. Ces garanties se révélaient parfois insuffisantes, puisque des conjurés se ralliaient tout de même à l'empereur: Tornikios fut abandonné de tous, sauf de Jean Batatzès qui "faisant passer tout au second plan ne démentit pas la foi donnée"[25]. Psellos laisse percer son admiration pour la fidélité dont fit preuve Batatzès, semblable à un héros de l'Antiquité, alors qu'en fait il avait été l'un des plus redoutables ennemis de Monomaque. Nicéphore Botaneiatès ne put retenir deux de ses généraux qui renoncèrent à le suivre dans une entreprise qu'ils jugeaient vouée à l'échec, en dépit des serments et des accords passés avec lui[26]. Les conjurés, au même titre que les empereurs, s'attachaient aussi les troupes étrangères qu'ils pouvaient recruter par des serments, et bien plus sûrement par la promesse de récompenses substantielles. Bardas Sklèros reçut la fidélité des émirs d'Amida et de Martyropolis, puis renforça ces liens nouveaux par ceux de la parenté[27]. Romain Diogénès avait conclu des traités avec les Sauromates du Danube, qu'il voulait confirmer par un serment écrit[28]. Les exemples comparables sont nombreux.

Pour disposer d'une plus grande liberté d'action, les rebelles en puissance devaient assurer la sécurité de leurs proches parents sur lesquels auraient pu s'exercer des représailles. Il leur fallait donc les soustraire à la surveillance impériale et s'assurer un refuge en cas d'échec.

Bien des rejetons des grandes familles de l'Empire vivaient à Constantinople, soit que leur présence à la cour impériale leur permît de bénéficier des largesses du souverain, soit que les empereurs eux-mêmes aient souhaité, sinon exigé leur présence, comme de véritables otages, ne les traitant pas différemment des fils de princes étrangers emmenés par l'empereur pour garantir le comportement pacifique de leur père. Bardas Sklèros prit la précaution de faire ramener par l'un de ses fidèles, Anthès Alyatès, son fils Romain de la cour de Basile II, signe précurseur de la révolte[29]. L'empereur ne se trompait point sur l'interprétation de tels départs. Le retour de Théodore Gabras vers Trébizonde avec son fils Grégoire, pourtant destiné à épouser une princesse Comnène, parut signifier à Alexis I l'imminence d'une rébellion[30]. Inversement, lorsque Romain Sklèros revint volontairement à la cour impériale, Basile II prévoyait que le père cesserait d'être son adversaire intransigeant[31].

En dernier recours, les lieux d'asile servaient de sauvegarde au rebelle et à ses parents. Les palais n'assuraient pas un refuge durable, à peine le bref délai qui leur permettrait de prendre la fuite. En 1182, Andronic Ange et ses fils échappèrent par une courte résistance dans leur palais à la vengeance du protosébaste Alexis[32]. En revanche, les lieux d'asile, églises et monastères, nombreux dans la capitale, méritaient le respect, surtout Sainte-Sophie à proximité immédiate

24 - *Alexiade* II, p. 174.
25 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 28: τὴν ἐπὶ τοὺς ὅρκους πίστιν οὐ διεψεύσατο.
26 - ATTALEIATÈS, p. 263-264: παραβάται τῶν ὅρκων καὶ τῶν συνθηκῶν.
27 - SKYLITZÈS, p. 316.
28 - ATTALEIATÈS, p. 98.
29 - SKYLITZÈS, p. 315; ZÔNARAS, p. 540.
30 - *Alexiade* II, p. 153.
31 - SKYLITZÈS, p. 335
32 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 245.

de la résidence du patriarche. En 963, Bardas Phocas, apprenant le soulèvement militaire mené par son fils Nicéphore, entra dans Sainte-Sophie pour échapper aux représailles exercées par le parakoimomène Bringas et il n'en sortit pas avant l'entrée victorieuse de Nicéphore dans la capitale[33]. En 1081, lorsqu'Anne Dalassènè, en compagnie de sa belle-fille, l'épouse d'Isaac Comnène, eut appris la fuite de ses fils, elle réussit à gagner Sainte-Sophie et ne consentit à en sortir qu'après avoir reçu les garanties les plus solennelles, une croix de l'empereur assez grande pour être visible par tous, sans qu'on osât employer la force contre elle[34]. Tout à fait exceptionnellement, Sainte-Sophie tint lieu de véritable forteresse car la disposition des lieux s'y prêtait dans une certaine mesure ; Marie la Porphyrogénète et Rénier de Montferrat, son époux, s'y enfermèrent pour résister aux troupes du protosébaste Alexis Comnène en 1182, établirent des gardes aux portes et transformèrent la maison de prière en un "repaire de brigands", un château fortifié inexpugnable et un camp militaire[35].

Si le droit d'asile sauva bien des conjurés, le sort des vaincus fut souvent plus malheureux, surtout en province où les autorités religieuses avaient moins de poids qu'à Constantinople. Même dans la capitale, l'empereur déchu Michel V et son oncle, le nobélissime Constantin, furent arrachés à la table d'autel de l'église du Stoudios, pour être aveuglés peu après[36]. Léon Tornikios et Jean Batatzès, réfugiés dans l'église de Bulgarophygon, subirent le même sort, le jour de Noël 1047[37].

En province, mieux valait détenir une forteresse - en principe une forteresse publique ou une ville fortifiée. Elle assurait une triple fonction, la protection des parents non combattants, la sécurité des biens les plus précieux, le repli en cas de défaite afin de négocier les meilleures conditions de reddition, à condition d'y avoir par précaution déposé un ravitaillement abondant[38]. Bardas Phocas contrôla ainsi Tyranna en 971, Bardas Sklèros Harput en 976 ou Isaac Comnène Pimolissa en 1057.

La propagande

Après avoir au mieux assuré sa sécurité, il restait à galvaniser le moral des partisans, en particulier des gens simples, par une habile propagande. Elle se réduisait souvent à des rumeurs d'oracles favorables à l'usurpateur, auquel était promise la réussite, prononcés de préférence par des personnalités religieuses réputées pour leur vertu. Nos fiches documentaires montrent la présence quasi constante de tels signes, même si leur explication restait parfois délicate : ainsi lorsque Bardas Sklèros interpréta favorablement un message trompeur[39]. Lorsque

33 - LÉON DIACRE, p. 46.
34 - *Alexiade* I, p. 77-79.
35 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 233.
36 - PSELLOS, *Chronographie* I, p. 111-112.
37 - ATTALEIATÈS, p. 29.
38 - LÉON DIACRE, p. 122.
39 - SKYLITZÈS, p. 316-317.

les prédictions faisaient défaut, elles étaient sollicitées; en témoigne l'anecdote rapportée dans la *Vie de Lazare le Galésiote*, à propos de Constantin Barys. Le saint avait prévu la chute de Michel V, et prouvé la qualité de son don de prophétie. Comme Constantin Barys, alors exilé par Constantin Monomaque, songeait à l'Empire, il envoya vers Lazare un compagnon sûr, pourvu d'une grosse bourse, d'un scaramange et d'une lettre de son maître priant le saint de lui annoncer s'il obtiendrait le pouvoir impérial. Lazare sut refuser les cadeaux et la prédiction attendue, et lorsque Barys échoua dans sa tentative, perdant même la langue, la sagesse du moine fit l'admiration de chacun[40].

Les oracles ou les arguments avancés par les rebelles ne furent pas toujours persuasifs. Lorsqu'Alexis Sikounténos présenta un Pseudo-Alexis Comnène, il rallia bien la masse du peuple qui croyait voir en lui le fils de l'empereur Manuel, mais les notables, s'ils le suivaient également, savaient parfaitement que le vrai fils de Manuel avait été assassiné par son cousin Andronic[41].

L'occasion favorable

Parvenu à ce stade de préparation, le rebelle choisissait l'occasion la plus favorable pour passer à l'action. À Constantinople, la présence de l'empereur aurait dû dissuader toute manifestation d'hostilité, mais le soulèvement contre Michel V dément cette loi habituellement respectée. Spontanée, cette révolte fut aussi la plus sanglante puisque trois mille habitants y laissèrent leur vie et la rapidité de sa réussite stupéfia les contemporains. Dans sa ville, l'empereur ne courait de risques que lors des processions solennelles quand une δυσφημία éclatait soudainement, mais si Constantin Monomaque faillit être renversé dans de telles circonstances, jamais ces troubles n'abattirent l'empereur[42]. Le danger culminait lorsqu'il s'éloignait de la capitale pour gagner un palais de la banlieue : il sortait alors escorté d'une grande partie de la garde impériale, notamment des Varanges, aussi les effectifs laissés à la garde du Grand Palais en étaient-ils allégés d'autant. En 1185 Andronic Comnène se laissa surprendre par l'émeute populaire qui porta au pouvoir Isaac Ange[43]. En 1201, Jean Comnène le Gros crut au retour de circonstances aussi favorables quand Alexis III Ange et ses proches séjournaient, accompagnés des Varanges, à quelque distance de la Ville[44].

En province se présentaient des opportunités plus variées. Les rebelles profitaient d'une défaite impériale, tels Bardas Phocas en 976 après que Basile II eut été battu par les Bulgares de Samuel, ou bien le César Jean Doukas en 1071 après la déconfiture de Romain IV à Mantzikert; d'autres révoltés exploitaient l'éloignement aux frontières des armées byzantines, comme Léon Tornikios en 1047. La meilleure chance cependant était d'obtenir le commandement de la principale

40 - *Vie de Lazare le Galésiote*, p. 540, § 105.
41 - EUSTATHE DE THESSALONIQUE , *Espugnazione*, p. 60.
42 - BECK, *Senat*, p. 44-45.
43 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 344-345
44 - MÉSARITÈS, *Palastrevolution*, p. 41-42

armée de campagne, ce qui arriva, avec des fortunes diverses, à Nicéphore Phocas en 963, Kônstantios Doukas en 1079, Alexis Comnène en 1081, Alexis Branas en 1187. Le plus beau coup fut l'oeuvre d'Alexis Ange qui en 1195 parvint à rallier les officiers commandant la grande armée réunie par son propre frère Isaac et à l'éliminer alors que ce dernier s'était éloigné pour s'adonner à la chasse[45]. D'autres enfin tirèrent avantage d'être établis à la périphérie de l'Empire, ce qui retardait la réaction impériale et favorisait les alliances avec les puissances étrangères voisines, tels Bardas Sklèros en 976 et surtout les rebelles qui prirent la tête d'un mouvement de dissidence dont l'ambition ne dépassait pas le contrôle d'une ou deux provinces de l'Empire, Gabras à Trébizonde, Philarète Brachamios en Cilicie au XIe siècle, Maggaphas à Philadelphie, Alexis Comnène à Trébizonde encore, au tournant des XIIe et XIIIe siècles.

D'une manière générale, la présence d'importantes forces militaires favorisait les rébellions et explique leur floraison aux régions frontières de l'Empire, plutôt que dans les provinces démilitarisées au XIe siècle, situées au coeur des pays byzantins, où les forces de police à la disposition des stratèges locaux devaient être alors fort modestes. Le phénomène n'est pas nouveau et W. Kaegi a déjà noté, dans son étude sur les troubles militaires entre le VIIe siècle et le IXe siècle, que les mobilisations de troupes nombreuses étaient particulièrement génératrices de troubles[46].

Le difficile financement

Une fois la révolte devenue patente, les rebelles devaient rapidement accroître leurs forces pour faire face à la riposte des armées impériales. Pour recruter des soldats, l'argent sous forme monnayée leur était indispensable ; l'acquisition et la réunion de ressources financières devenaient absolument prioritaires. Pour rallier les notables, la distribution des dignités et des fonctions et la promesse de *rogai* abondantes ultérieurement suffisaient la plupart du temps.

Dès l'origine, les disponibilités transformables en liquidités étaient mises en commun par les révoltés, à commencer par leur chef dont la richesse personnelle était gage de réussite, comme le souligne Psellos à propos de Bardas Sklèros : "il disposait de grandes ressources, moyen puissant pour qui vise le pouvoir"[47]. Bien sûr l'opulence par elle-même n'assurait pas le pouvoir et la mésaventure du fort riche Jean Solomôn le prouve ; Michel Anémas, véritable chef du complot, lui avait promis qu'il serait le futur empereur, afin d'obtenir sa participation, et surtout de disposer de son patrimoine[48].

La fortune des grands se composait de biens fonciers et de trésors thésaurisés, numéraire, bijoux, tissus de soie ; leur part respective reste sujette à discussion, encore que nous pensions, comme Kazhdan, que la part des biens mobiliers a dû

45 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 450-451.
46 - KAEGI, *Unrest*, p. 320.
47 - PSELLOS, *Chronographie* I, p. 4: Σκληρὸς... πλοῦτον τε περιβεβλημένος, μέγα ἀρκοῦντα τυράννῳ.
48 - *Alexiade* III, p. 69.

l'emporter sur celle des biens immeubles[49]. Ceux-ci étaient de peu d'utilité pour attirer de nouveaux partisans. Même les plus grands propriétaires fonciers de l'Empire, les Phocas ou les Sklèroi, cherchèrent immédiatement à augmenter leurs ressources en numéraire. Cependant la richesse foncière fondait l'enracinement en province d'une lignée, lui permettant alors de créer les solidarités de familles, les liens de "service" et les fraternités militaires, efficaces précisément pour mener à bien une révolte.

Georges Paléologue, avant de rejoindre ses parents Comnènes au printemps 1081, prit donc soin d'emporter toute sa richesse transportable qu'il conservait au monastère du Kosmidion ; il la chargea sur les bêtes de somme des moines, ce qui laisse entendre qu'il avait joint au numéraire toutes sortes d'objets précieux[50].

L'estimation quantitative de la richesse mobilière de la haute aristocratie nous échappe largement, parce que les testaments dont nous disposons sont tous partiels. Lorsqu'en 1077 les Petchénègues assiégèrent Andrinople, Nicéphore Bryennios et les membres de sa proche famille prélevèrent sur leur fortune personnelle vingt talents afin d'acheter le départ des barbares[51]. Un siècle après, Manuel Kamytzès, *prôtostratôr* d'Alexis III Ange, son cousin, capturé par le Bulgare Ibankos, demanda à l'empereur de prélever sur sa fortune personnelle les deux centenaires d'or, soit quatorze mille quatre cents *nomismata*, exigés pour sa rançon. Nicétas Chôniatès qui rapporte l'événement, ajoute que la vaisselle d'or, les tissus de soie, les vêtements de Kamytzès représentaient plusieurs fois cette somme[52]. Estimer la fortune mobilière de Kamytzès à dix ou douze centenaires au moins ne semble pas excessif. Sans doute était-il parmi ses contemporains le mieux pourvu de ce type de biens pour lesquels il marquait une nette prédilection. Sa seule fortune aurait suffi à lever une armée[53]. La richesse des individus, notamment des proches de l'empereur, contrastait vivement avec l'indigence de l'État à cette date[54].

Quelle que fût l'importance des ressources personnelles du rebelle et de ses proches, ce dernier les augmentait encore en se substituant à l'État pour prélever l'impôt, seule ressource qui suffît à lever et entretenir durablement des armées. Bardas Sklèros, pourtant si fortuné, intercepta dès le début de sa rébellion les percepteurs, ce qui affaiblissait d'autant les forces de l'empereur, puis il leva l'impôt

49 - KAŽDAN, *Structures de la classe dominante*, p. 228-229 d'après le compte-rendu d'Irène SORLIN, p. 376.

50 - *Alexiade* I, p. 81.

51 - ATTALEIATÈS, p. 262. Bryennios récupéra par la suite ce tribut sur les habitants d'Andrinople.

52 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 533.

53 - Sur la fortune de l'aristocratie, voir J-C. CHEYNET, Fortune et puissance des grandes familles (X[e]-XII[e] siècles), dans *Hommes et richesses* II, à paraître. Sur le coût d'une campagne militaire, voir HENDY, *Monetary economy*, p. 222.

54 - Les chefs croisés furent encore éblouis par la richesse des palais aristocratiques de Constantinople qui venait pourtant de subir des sièges, de graves incendies et des troubles importants : "chacun mit garnison de ses gens au château qui lui avait été rendu et fit garder le trésor... Le butin fait fut si grand que personne ne vous en saurait dire le compte : or, argent et vaisselle et pierres précieuses, et satins et vêtements de soie et manteaux de vair, de gris et d'hermine et tous les objets de prix qui furent jamais trouvés sur terre", (VILLEHARDOUIN II, p 53).

pour son propre compte et demanda aux riches une contribution exceptionnelle, que certains acceptèrent librement de payer, tandis que d'autres y furent contraints[55]. Sklèros, au lendemain d'une victoire, s'empressa de collecter de l'argent à Tzamandos qui lui avait ouvert ses portes[56]. Tous les usurpateurs qui menèrent une révolte assez durable suivirent ce schéma d'action. Isaac Comnène en 1057, sachant lui aussi "qu'avant toutes choses, il faut beaucoup d'argent pour un corps de troupes", bloqua toutes les routes menant à la capitale puis perçut les impôts de l'État avec un soin particulier, en établissant des percepteurs diligents et en inscrivant tout sur les registres[57].

Pour contrecarrer les entreprises de l'adversaire, l'empereur disposait toujours du trésor impérial, arme considérable, qui lui permettait en très peu de temps de susciter une armée nouvelle. Basile II obtint six mille mercenaires russes face à Phocas ; Constantin IX en 1047, Isaac II Ange en 1187 réunirent en quelques jours une troupe pour s'opposer aux assiégeants de Constantinople. Sans doute l'armée rassemblée par Monomaque fut-elle submergée par les troupes de Tornikios, mais celle d'Isaac II dispersa les soldats d'Alexis Branas. La condition de la réussite impériale résidait dans le paiement effectif de la solde promise, sinon les mercenaires s'égaillaient, comme les six mille Alains appelés par Michel VII Doukas[58]. Un siècle plus tard, Nicétas Chôniatès accusait le protosébaste Alexis Comnène d'avoir négligé sa défense, soulignant qu'il avait tout le nécessaire à sa disposition dans les trésors impériaux et qu'il aurait pu empêcher le succès d'Andronic Comnène[59]. Quelques années après cependant, Isaac Ange dut en bonne part son salut à la fortune que Manuel Kamytzès, évoqué plus haut, mettait à sa disposition par haine d'Alexis Branas, l'adversaire de l'empereur[60]. Il n'est pas de meilleur symbole de la dégradation rapide du pouvoir impérial.

La pression sur les indécis et sur les adversaires

Dans la phase préparatoire de la rébellion, le futur révolté devait parfois s'efforcer, dans un premier temps, de rallier par la ruse, et non pas par la force, les indécis et les réticents. Katakalôn Kékauménos en 1057, avec la seule troupe de ses parents et de ses proches, sonda au préalable les intentions des personnages qu'il ne jugeait pas sûrs, d'abord les plus célèbres et les plus courageux. Constatant qu'il ne pouvait rallier les plus éminents, il contrefit des lettres impériales ; elles lui permirent de mobiliser cinq *tagmata* sous prétexte de lutter contre le Turc Samouch qui troublait alors la frontière orientale de l'Empire. La mobilisation accomplie, il fit l'appel quotidien pour se rendre familier à ses soldats, puis convoqua le chef d'un *tagma* en lui donnant le choix de se rallier au complot qu'il révélait ou d'être exécuté. Par ces méthodes persuasives, il fit prêter serment

55 - SKYLITZÈS, p. 316.
56 - *Ibid.*, p. 319.
57 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 86-87.
58 - BRYENNIOS, p.183.
59 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 250.
60 - *Ibid.*, p. 386.

par tous, favorables ou non, en faveur d'Isaac Comnène. Puis il utilisa les *tagmata* byzantins ainsi ralliés pour faire pression sur les *tagmata* d'*ethnikoi*; fort de toutes ces troupes, il rejoignit alors Isaac Comnène[61]. En 1183, un autre Isaac Comnène débarqua en Chypre; lui aussi contrefit des lettres impériales prétendant le nommer gouverneur de l'île; il put ainsi se faire obéir des troupes et des fonctionnaires locaux avant de révéler ses intentions séparatistes[62].

Mais lorsque la rébellion, devenue manifeste, s'appuyait sur une force militaire conséquente, la guerre civile prenait les mêmes caractères qu'une guerre contre une puissance étrangère. Les rebelles recouraient à la contrainte pour augmenter leurs ressources en hommes et en richesses et s'attaquaient particulièrement aux puissants, soupçonnés de conserver leur fidélité à l'empereur. Bardas Phocas en 971 parcourut l'Asie, brûlant les domaines de ceux qui refusaient de traiter avec lui et fit un "butin de Mysiens"[63]. Bien des notables ne se soumirent à Georges Maniakès qu'en raison de leur crainte face au caractère implacable de l'homme[64]. En 1077 la maison et les biens de Michel Attaleiatès, farouche adversaire de Nicéphore Bryennios, furent saisis par les partisans de ce dernier[65]. Les personnes n'étaient pas épargnées: Léon Tornikios n'hésita pas à enrôler de force, à torturer ses victimes afin de leur faire avouer où elles cachaient leurs richesses, se comportant donc comme un envahisseur étranger[66]. Aucune province de l'Empire, même à la périphérie, n'échappa à de telles luttes internes. En 1054 le duc d'Italie, Argyros, récompensait Génésios, prêtre à Tarente, en lui attribuant des biens confisqués à d'autres habitants de la ville. Lorsque celle-ci s'était révoltée contre l'empereur, l'ecclésiastique avait en effet conservé sa *pistis douleia* envers le duc et ses adversaires s'étaient de ce fait emparés de ses biens et l'avaient exilé[67].

Moins dramatique, la rencontre du César Jean Doukas et du percepteur d'impôts Byzantios illustre la difficulté de garder sa fidélité à l'empereur pour qui était confronté à ses adversaires. Comprenant que Doukas était en train de participer à la rébellion d'Alexis Comnène, Byzantios ne voulut pas lui abandonner ses recettes fiscales, mais, isolé, fut contraint de céder. Bien qu'il n'eût nullement trahi Nicéphore III, il n'osa pas rentrer à Constantinople, craignant d'être emprisonné pour avoir cédé l'argent qu'il transportait; aussi préféra-t-il à contrecoeur suivre le César[68].

Les acclamations en l'honneur du révolté furent, elles aussi, souvent arrachées par la contrainte. Les habitants de Traïanoupolis saluèrent Nicéphore Bryennios une fois que la garnison de la ville, fidèle à Michel VII, eut été surprise par le jeune fils de Bryennios; ils espéraient ainsi que leur ville serait épargnée[69]. Les adversaires du rebelle durent donc s'enfuir à l'arrivée de ses troupes; Michel

61 - SKYLITZÈS, p. 490-491.
62 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 291.
63 - LÉON DIACRE, p. 114.
64 - ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 43; MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 76.
65 - ATTALEIATÈS, p. 249.
66 - MAUROPOUS (p. 183) ne manqua pas de stigmatiser ce comportement.
67 - *Carbone*, p. 160.
68 - *Alexiade* I, p. 83.
69 - BRYENNIOS, p. 231.

Attaleiatès, avec son groupe de parents et de serviteurs, quitta Raidestos, acquise à Bryennios, pour rejoindre Constantinople. Autrement il aurait risqué sinon les supplices, du moins l'emprisonnement et peut-être la mort, s'il s'était laissé prendre par ses adversaires. Constantin Théodôrokanos, capturé par les partisans de Bryennios, ne subit pas de châtiment corporel mais fut expulsé et gardé à vue dans une ville de Macédoine où il mourut de manière suspecte[70].

À l'intérieur de la capitale, l'incendie et le pillage des palais des opposants se pratiquaient également. Si les habitants de la capitale refusaient de recevoir les rebelles, ceux-ci attaquaient les biens sis hors les murs. Jean Bryennios n'hésita point, tel un envahisseur bulgare ou scythe, à incendier les maisons et les églises situées entre Saint-Pantéléïmôn et le Sténon[71]. Lors des événements de 963 ou de 1043 à Constantinople, les partisans de Nicéphore Phocas dans le premier cas, les adversaires de Michel V dans le second, se répandirent par les rues et rasèrent les palais de leurs ennemis, celui notamment du parakoimomène Joseph Bringas en 963, et celui du nobélissime Constantin, oncle et principal soutien de Michel V en 1047. En 1078 encore, beaucoup de hauts fonctionnaires de la capitale hésitaient de nouveau sur la conduite à tenir ; alors les partisans de Botaneiatès, laissés libres d'agir par une erreur de jugement de Michel VII qui sous-estimait la gravité de la situation, "alertèrent les hauts fonctionnaires qui n'avaient pas trempé dans la conspiration et menacèrent de brûler leurs maisons s'ils ne se ralliaient pas à eux ; ils les convoquèrent à Sainte-Sophie, où les uns accoururent de bon gré, les autres avec répugnance"[72]. Au contraire, Anne Comnène dut reconnaître la sollicitude de Nicéphore III qui veilla à laisser intactes à Constantinople les maisons des Comnènes et des Doukai avec tout ce qu'elles contenaient[73].

Ces luttes urbaines où les demeures des adversaires politiques étaient détruites, n'étaient pas propres au monde byzantin, les villes italiennes connurent également ces pratiques. Dans son acte d'accusation de Cérulaire, Psellos a donné un compte-rendu particulièrement vivant des exactions commises contre tous ceux qui, en 1057, hésitaient à prendre parti pour le patriarche lorsque Michel VI fut renversé. La question de la responsabilité de Cérulaire lors de ces événements est discutable, mais la réalité des faits décrits ne l'est guère, car ils eurent lieu deux ans auparavant, et Psellos ne pouvait rapporter d'allégations mensongères puisque les témoins étaient encore nombreux. Cérulaire, selon lui, avait réuni une bande de brigands sanguinaires, les avait armés puis utilisés pour contraindre les fonctionnaires à le suivre et pousser le reste de la foule à s'insurger. En effet, les gens avaient tendance à rester chez eux en attendant l'issue des événements (τῶν πραττομένων παραχωροῦντες θέῳ).

Quant aux opposants et aux indifférents, leurs maisons devaient être ruinées et rasées jusqu'aux fondations. Des palais furent donc abattus, leurs gardes

70 - ATTALEIATÈS, p. 247; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 173-174.
71 - ATTALEIATÈS, p. 252.
72 - BRYENNIOS, p. 247.
73 - *Alexiade* I, p. 79.

assiégés[74]. Certains de ceux-ci furent tués ou blessés à coups d'épées, de haches ou de pioches[75].

Ces pressions, fort efficaces sur les adversaires politiques, n'avaient pas seulement pour objet de s'emparer de leurs fortunes, mais devaient aussi démoraliser les troupes restées fidèles à l'empereur. Yahya d'Antioche rapporte l'effroi des troupes de Basile II engagées en 1022 dans une dure campagne contre Georges, roi de Géorgie, lorsqu'elles apprirent la révolte menée par Nicéphore Phocas et Nicéphore Xiphias dans le thème des Anatoliques: "beaucoup de ceux qui accompagnaient l'empereur Basile II, apprenant la situation, firent preuve de découragement et décidèrent de fuir vers les révoltés afin de protéger leurs maisons et leurs parents, redoutant de voir les chefs rebelles s'en emparer et en devenir les maîtres"[76]. En 1057, les soldats de Michel VI, informés de la révolte d'Isaac Comnène et de l'avance de son armée en Asie Mineure, rentrèrent chez eux, de crainte qu'il n'arrivât malheur à leurs femmes et à leurs enfants[77].

Ces rapports de force entre révoltés et fidèles de l'empereur permettent d'expliquer le comportement *a priori* déconcertant de puissants qui semblent, tantôt sympathiser avec les rebelles, tantôt rallier le camp impérial. Ainsi Michel Bourtzès, d'abord soutien de Basile II, rejoignit les rangs de Bardas Sklèros lorsque ce dernier, vainqueur, poursuivit sa marche vers l'est, menaçant donc le thème des Anatoliques où Bourtzès s'était précisément retiré parce qu'il y avait ses propriétés. Lorsque Bardas Phocas eut été nommé à la tête des armées de Basile II contre ce même Sklèros, la position des impériaux redevint solide au centre de l'Asie Mineure où les Phocas et leurs partisans possédaient leurs principaux biens fonciers. Michel Bourtzès fut donc libre de suivre à nouveau Basile II.

Mais l'aventure de Nikoulitzas, rapportée par Kékauménos, est encore plus suggestive. Nikoulitzas avait prévenu l'empereur Constantin X que l'accroissement de la fiscalité provoquerait un soulèvement en Hellade. Faute d'avoir été écouté par l'empereur, il se trouva contraint par les insurgés eux-mêmes de prendre la direction du mouvement, lui qui avait plusieurs fois tenté de les dissuader d'une telle entreprise. Ses amis lui jurèrent en effet qu'en cas de refus, il serait tué, sa terre pillée et ses serviteurs égorgés ou réduits en esclavage[78]. Le texte de Kékaumènos, plus qu'une simple apologie pour son parent, nous paraît correspondre à une situation réellement rencontrée par les notables d'une province.

Le chef d'une rébellion était incité par ses hommes à poursuivre l'action jusqu'à son terme: Isaac Comnène répugnait à s'engager dans la révolte contre Michel VI, et une fois acquise sa victoire de Nicée, il aurait souhaité déposer les insignes impériaux en négociant avec Michel, mais son entourage ne le lui permit pas[79].

Face à une tentative d'usurpation, le notable byzantin se trouvait toujours placé devant un choix délicat. Ou bien il gardait sa fidélité à l'empereur, mais

74 - Le terme choisi (πολιορκεῖν) s'emploie habituellement pour le siège des places fortes.
75 - PSELLOS, *Scripta minora* I, p. 283, 291.
76 - YAHYA III, p. 239-240.
77 - SKYLITZÈS, p. 492.
78 - *Conseils et Récits*, p. 260.
79 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 102.

risquait de perdre ses biens et même ses gens et devait alors parier sur la victoire finale de son favori pour retrouver ou accroître sa fortune, en partie grâce aux confiscations exercées sur les biens des vaincus[80]. Ou bien, pour sauvegarder ses propriétés, il se soumettait aux fauteurs de troubles; si ces derniers l'emportaient, il prétendait que son ralliement était vraiment sincère; mais si l'empereur restait maître du terrain, le notable risquait de voir ses biens confisqués s'il ne le persuadait pas qu'il avait agi sous la contrainte.

En dehors des chefs mêmes de la rébellion, il était donc difficile pour les empereurs de distinguer parmi les officiers et les soldats de l'usurpateur ses partisans sincères et ceux qui l'avaient suivi contre leur gré. Pour le dirigeant rebelle, la difficulté était analogue, car il devait à tout moment craindre que les enrôlés malgré eux ne désertent son camp à la première occasion favorable. Dès lors, la politique impériale de répression se comprend mieux: les chefs d'une usurpation manquée étaient toujours punis avec sévérité, aveuglés ou exécutés ainsi que leurs proches parents nécessairement solidaires de leurs choix. En revanche, le reste des officiers échappait le plus souvent à tout châtiment et même à la confiscation des biens, faute de pouvoir discerner les vrais opposants des fidèles ou des indifférents contraints de suivre l'usurpateur. Ainsi Michel Bourtzès, en dépit de sa participation à la rébellion si redoutable de Bardas Sklèros, reçut ultérieurement de Basile II le duché d'Antioche, poste de confiance puisqu'il représentait le commandement militaire le plus important de l'Orient byzantin, en dehors bien sûr du domesticat des Scholes d'Orient.

Ralliements et désertions

Les premiers combats étaient pour les révoltés d'une importance cruciale, non pas tellement au plan militaire car ils étaient rarement décisifs, mais par leur impact psychologique. Une victoire entraînait immédiatement de nombreux ralliements - sous l'effet de la peur, nous venons de le voir, ou de la conviction que le rebelle avait les moyens de l'emporter et qu'il était temps de le soutenir pour toucher les bénéfices de la participation, après le succès final. À ce moment seulement, le prétendant acquérait éventuellement la supériorité numérique sur les troupes impériales. L'armée du sébastophore Étienne, opposée à Maniakès, commença à acclamer ce dernier comme empereur dès que le rebelle sembla en mesure de l'emporter[81]; mais sa mort suffit à dissoudre instantanément la rébellion. Après la victoire de Tornikios devant la capitale, alors que le sort de Constantin IX paraissait tout à fait désespéré, bien des habitants s'empressèrent de rejoindre le rebelle[82]. À l'inverse, un échec même partiel représentait pour l'usurpateur une

80 - Tel fut le calcul du *prôtostratôr* Manuel Kamytzès, placé par la rébellion d'Alexis Branas en 1187 devant l'alternative suivante: ou bien soutenir son parent Isaac II, lui ouvrant ses coffres bien remplis pour y puiser à volonté; il obtiendrait ainsi, après la victoire de l'empereur, un complet remboursement augmenté de gratifications à la mesure du péril; ou bien Manuel refusait son aide, mais il avait la certitude de perdre sa fortune si Branas, son ennemi intime, l'emportait car il la confisquerait à coup sûr (NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 386).

81 - ATTALEIATÈS, p. 19.

82 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 24.

épreuve redoutable, fatale quelquefois. Bardas Sklèros, dont l'un des généraux, Alyatès, avait été battu par l'armée impériale, dut faire face à de nombreuses désertions et prit les mesures les plus sévères pour retenir les siens. Il n'hésita pas à faire égorger son propre hétériarque, qu'il soupçonnait de s'apprêter à déserter, par de fidèles troupes sarrasines[83]. Il fit crever les yeux, châtiment impérial par excellence, aux frères Hagiozacharitai, ses anciens partisans passés à l'armée du protovestiaire Léon, après qu'il les eut capturés en remportant sa grande victoire contre le général de l'empereur[84]. L'échec de Tornikios devant Constantinople, puis devant quelques forteresses de Thrace, entraîna la débandade quasi générale de son armée sans qu'aucun nouvel affrontement eût lieu avec les Impériaux[85].

Pendant les opérations militaires, la diplomatie ne perdait pas ses droits, et tant l'usurpateur que l'empereur en place faisaient assaut de promesses pour débaucher les principaux officiers de l'adversaire. Nicéphore Bryennios aussi bien que Nicéphore Botaneiatès, en dépit du démenti de Michel Attaleiatès, à défaut d'entrer dans Constantinople, avaient secrètement envoyé des chrysobulles rédigés de leur propre main aux plus hauts fonctionnaires de la capitale pour les détacher de l'empereur Michel VII. Le second eut apparemment plus de succès que le premier[86]. Les empereurs pratiquaient la même politique qu'envers les adversaires extérieurs : tenter de prévenir la guerre en achetant le chef barbare, ou à défaut diviser l'ennemi. L'empereur commençait toujours par essayer de désamorcer le mouvement en apaisant son chef et en lui proposant avant tout combat important un chrysobulle de *sympatheia*, tel celui porté par Ouranos à Bagdad pour rassurer Bardas Sklèros et ses compagnons[87], ou celui que Constantin IX destina à Georges Maniakès[88]. Cet acte de conciliation reflétait à la fois le souci d'une saine gestion des ressources de l'Empire puisque toute guerre coûtait extrêmement cher, et la nécessité de tenir compte d'une opinion publique qui tolérait mal que soit abondamment versé le sang des Chrétiens. La recherche d'un tel accord se révéla en fait toujours vaine, à l'exception de la reddition de Bardas Sklèros en 989 en échange de la dignité de curopalate, et des négociations entreprises par Alexis Comnène avec son beau-frère Nicéphore Mélissènos[89].

L'empereur s'attachait donc plutôt à soudoyer les lieutenants et la troupe de l'usurpateur en renchérissant sur les promesses qui leur avaient été faites. Ses généraux disposaient de deux armes aussi redoutables l'une que l'autre, une armée décidée et des chrysobulles prêts à être distribués. Bardas Sklèros pour le compte de Jean Tzimiskès, Léon le protovestiaire pour celui de Basile II, eurent tout pouvoir

83 - SKYLITZES, p. 318.
84 - *Ibid.*, p. 322.
85 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 27.
86 - BRYENNIOS, p. 243 ; ATTALEIATÈS, p. 257.
87 - SKYLITZÈS, p. 327.
88 - *Annales de Bari*, p. 56
89 - SKYLITZÈS, p. 338-339 : Sklèros fort âgé se trouvait dans une situation très particulière puisqu'il avait repris, sans grand espoir de réussite, le flambeau d'une révolte menée en fait par Bardas Phocas qui le détestait et l'avait fait emprisonner. *Alexiade* I, p. 93 : Nicéphore Mélissènos s'était révolté contre Nicéphore III en même temps qu'Alexis Comnène ; n'étant pas alors un véritable adversaire de ce dernier, il put être désintéressé lorsqu'Alexis l'emporta.

pour accorder les dignités, l'empereur ayant transféré sur leur personne ce privilège[90]. Au contraire, Michel VI avait, selon Skylitzès, commis une grave erreur en n'envoyant pas d'ambassadeurs vers Isaac Comnène et ses compagnons, alors que l'affaire en était encore à ses débuts[91].

Face à cette menace, les usurpateurs cherchèrent à bien protéger leur camp contre d'éventuels émissaires venus de la part de l'empereur distribuer des dignités et des propriétés. Bardas Sklèros révolté redoutait particulièrement l'installation du camp des impériaux à proximité du sien, en raison de ce danger. Il avait gardé le souvenir de la manière dont il avait lui-même réduit la révolte de Bardas Phocas pour le compte de Jean Tzimiskès quelques années auparavant. Il avait en effet réussi à introduire dans le camp de Phocas des espions déguisés en mendiants, pour montrer aux partisans du rebelle les promesses impériales d'aministies et d'offres de dignités ; en cas de refus, ils auraient été traités en ennemis[92]. Le succès de l'offre fut tel que Sklèros n'eut pas à livrer bataille pour remplir sa mission. Avant la sanglante bataille de Nicée en 1057, les soldats d'Isaac Comnène et ceux de Michel VI campèrent non loin les uns des autres ; chacun des deux camps s'efforça de rallier les soldats de l'adversaire, leurs parents et amis. Isaac Comnène jugea plus prudent de restreindre au strict minimum les sorties de ses fourrageurs hors du camp[93]. Comme nous l'avons dit, le meilleur moment pour de telles opérations de séduction de la part de l'empereur se situait précisément après un échec des rebelles.

L'empereur cependant ne devait pas trop attendre pour engager des négociations sérieuses car lorsqu'un usurpateur victorieux semblait devoir l'emporter, tous les facteurs qui jusque-là favorisaient l'empereur, les possibilités de promotions et de donations, devenaient alors un atout pour le futur maître de l'Empire. Ultimement, le souverain vaincu offrait à ses adversaires la seconde place dans l'Empire avec la dignité de César et la promesse de la succession au trône, jugée prochaine eu égard à l'âge avancé de l'empereur. Nicéphore III et Michel VI s'y essayèrent, et ce dernier y ajouta vainement la reconnaissance de toutes les donations faites par Isaac Comnène. À cet instant, il était en fait trop tard[94].

Les négociations de reddition

Lorsque la situation du principal rebelle devenait critique, il fallait fuir ou se rendre. La première solution était plus difficile à appliquer qu'il n'y paraît, car le rebelle, après une défaite décisive, perdait tout soutien dans la population, sauf

90 - LÉON DIACRE, p. 117; SKYLITZÈS, p. 292, 320.
91 - *Ibid.*, p. 392.
92 - LÉON DIACRE, p. 120; SKYLITZÈS, p. 292.
93 - *Ibid.*, p. 494.
94 - Isaac, encore inquiet à l'idée de franchir les murailles inviolées de Constantinople, était pourtant prêt à accepter la proposition de Michel VI, mais il craignait à ce point les réactions de ses propres troupes à l'annonce des négociations qu'il préféra les tenir secrètes. Lorsque tout fut terminé, il rendit publics les résultats qui furent acceptés dans la mesure où "chacun fut content de ce qu'il (Isaac) avait pris moins soin de lui-même que de ceux qui s'étaient préoccupés avec lui du pouvoir", PSELLOS, *Chronographie* II, p. 98 et p. 102-105.

dans le cas des rébellions "ethniques" ; plus grave encore, ceux qui l'avaient trop longtemps soutenu voyaient dans la livraison de leur chef la dernière chance de pardon de la part de l'empereur, à moins d'une exceptionnelle solidarité du groupe, comme celle des conjurés partisans de Bardas Phocas et de Bardas Sklèros. Mais Romain Diogénès, réfugié dans la forteresse d'Adana, fut remis par les siens à Andronic Doukas, en échange de la garantie d'un traitement honorable, promesse qui se révéla illusoire[95].

Négocier sa reddition était donc la meilleure issue. Encore fallait-il, pour obtenir des conditions acceptables, qui sauvegardaient l'intégrité de la personne sinon des biens, disposer de quelques atouts, un groupe de soldats d'une fidélité à toute épreuve et une solide forteresse ; un révolté prévoyant, rappelons-le, devait toujours se préserver un tel refuge. Sinon, le châtiment habituel, l'aveuglement ou même l'exécution capitale, devenait inévitable, sauf clémence de l'empereur[96]. En revanche, une résistance acharnée pouvait permettre à l'insoumis de sauver sa vie ou ses yeux. Christophore et Bardas Doux, lieutenants de Sklèros, continuèrent leur lutte face aux troupes impériales durant plus d'une année après la défaite de leur chef, en s'appuyant sur les forteresses d'Armakourion et de Plateia Pétra ; ils obtinrent finalement une amnistie de Basile II et redevinrent même officiers dans l'armée impériale[97]. En 1078, Nicéphore Bryennios vaincu, fuyant en compagnie de son fils, lui conseilla de se réfugier à Andrinople avec tous les survivants et de ne point se soumettre avant d'avoir reçu des garanties de la part de Nicéphore Botaneiatès ; le fils s'échappa et gagna cette ville. L'empereur, ayant appris que Basilakios avait à son tour pris les armes contre lui, préféra envoyer des chrysobulles d'amnistie garantissant à chaque officier de l'armée de Bryennios sa dignité et l'intégralité de ses biens[98]. Une telle mansuétude se révéla un bon calcul, puique les Macédoniens secondèrent Alexis Comnène envoyé contre Nicéphore Basilakios[99].

La négociation portait exclusivement sur les sûretés personnelles accordées au rebelle et à ses proches. Pour rétablir la confiance, l'empereur désignait de préférence des parents de son adversaire. Aux yeux de ce dernier, un tel choix confortait les promesses de sauvegarde dont ils étaient porteurs, puisque la solidarité familiale interdisait de nuire à ses parents, fussent-ils rebelles à l'autorité. Jean Tzimiskès délégua vers Bardas Phocas, dont il pressentait le désir de se rendre sous d'honorables conditions, Bardas Sklèros, leur parent à tous deux, qui porta à Phocas une lettre de sa soeur Sophie. Nicéphore III Botaneiatès négocia avec Bryennios avant le combat décisif et choisit deux émissaires, l'un phrygien, Romain Straborômanos, chef de l'ambassade en sa qualité de parent du *basileus*, l'autre, Constantin Choirosphaktès, parce qu'il était apparenté au prétendant[100]. Nicéphore Botaneiatès, à nouveau en difficulté face aux Comnènes et aux Doukai, envoya

95 - SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 153 ; ATTALEIATÈS, p. 174-175.

96 - Selon les canons, si le coupable était un clerc, il était déposé (G. A. RHALLÈS-M. POTLÈS, Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων II, p. 108-109).

97 - SKYLITZÈS, p. 328. Bardas servait encore Basile II en 1016 lorsqu'il conduisit une flotte vers la Chazarie.

98 - BRYENNIOS, p. 281-283.

99 - *Ibid.* p. 295.

100 - *Ibid.*, p. 263.

dans leur camp son fidèle partisan Nicéphore Paléologue parce qu'il était leur parent par alliance[101].

À ce stade ultime de la négociation, l'Église et notamment son chef, le patriarche, intervenaient éventuellement. Michel Cérulaire conseilla ainsi à Constantin Monomaque de se montrer clément envers Tornikios et ses partisans. Les ecclésiastiques constituaient en effet de bons garants puisqu'ils ne sauraient, moins que quiconque, se parjurer. Aussi, dans le cas de Diogénès, le non-respect de cette clause fut-il une grave faute, car Dieu ne soutenait plus ceux qui avaient trahi leur parole. L'effort désespéré de Psellos pour disculper les Doukai et tout particulièrement son disciple, l'empereur Michel, lors de l'aveuglement de Diogénès, prouve la force de l'argument[102].

La société byzantine se révélait fort propice aux rébellions, en particulier au cours des Xe et XIe siècles, car tout notable pouvait trouver son intérêt à y participer. À condition d'être doté d'une bonne capacité de jugement, il gagnait en effet en toutes circonstances. Si l'usurpateur était finalement vainqueur, il bénéficiait des bienfaits accordés aux dépens de l'ancien groupe dirigeant. S'il était vaincu, il lui fallait choisir le moment favorable pour rallier les rangs impériaux et souvent gagner à cette occasion une promotion ou une propriété. Le XIIe siècle, jusqu'en 1180 du moins, ne connut pas de grands mouvements de rébellion. En effet, le même jeu ne pouvait réussir dans la mesure où les honneurs et la fortune n'étaient plus distribués aux grandes familles, mais dépendaient seulement de la parenté acquise avec le groupe des Comnèno-Doukai. Les ambitieux avaient intérêt à mener une stratégie matrimoniale, plutôt qu'à faire pression par les armes sur le groupe dirigeant. Seule la dislocation partielle de ce groupe après 1180 rétablit une situation plus favorable aux usurpations, comme au XIe siècle.

101 - *Alexiade* I, p. 99.
102 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 171-172.

DEUXIÈME PARTIE

L'IMAGE ET LES FONDEMENTS SOCIAUX DE LA RÉVOLTE

CHAPITRE I

L'EMPEREUR ET LE REBELLE

Selon l'antique tradition romaine, l'empereur, élu de l'armée, du Sénat et du peuple, exerce la première charge de l'État, donc une *technè* qui implique des compétences dont l'absence menace la solidité de son pouvoir. Mais depuis Constantin, l'empereur, représentant de Dieu sur terre, ne conserve le soutien divin qu'en respectant les préceptes chrétiens, sinon il devient comme ses compétiteurs un simple *tyrannos*.

Basileia et tyrannie

Les notions de *basileia* et de tyrannie sont à la fois opposées et proches. Michel Psellos a exprimé cette double idée dans le discours adressé à l'empereur Monomaque: "tout *basileus* veut en effet que les sujets soient régis par de bonnes lois, pour ne pas glisser insensiblement vers la tyrannie qui est voisine (de la *basileia*)"[1]. Théophylacte de Bulgarie, héritier de la philosophie aristotélicienne, distingue plusieurs formes de gouvernement: *basileia*, gouvernement aristocratique et gouvernement démocratique, et leurs formes perverties, respectivement la tyrannie, l'oligarchie, l'"ochlocratie" ou gouvernement par la populace[2]. D'une certaine manière, en brossant le portrait d'un tyran, on trace en négatif celui d'un *basileus*, puisque le *basileus* est le contraire du tyran[3]. L'idée de tyrannie implique donc celle de pouvoir, par où elle est proche de la *basileia*, mais aussi celle de contrainte, de violence et donc d'illégitimité par où elle en diffère.

La notion de pouvoir associée à celle de *basileia* permet de comprendre l'emploi - assez rare - du terme *tyrannos* dans un sens favorable. Romain Argyros avait une allure vraiment digne de la tyrannie[4]; Alexis Comnène, fils de Jean II Comnène et héritier naturel de la *basileia* avait aussi cette apparence[5], ou encore Alexis

1 - PSELLOS, *Scripta Minora* I, p. 22: 'Αλλὰ πᾶς μὲν βασιλεὺς εὐνομεῖσθαι βούλεται τὸ ὑπήκοον, ἣν μὴ βούληται πρὸς τὴν γείτονα τυραννίδα ἐξολισθαίνειν. Une idée proche est exprimée par Mauropous: LEFORT, *Rhétorique et politique*, p. 292-292.

2 - THÉOPHYLACTE DE BULGARIE, *Opera*, p. 195.

3 - *Ibid.*, p. 199. Jouant sur cette opposition, Théophylacte critique violemment le mauvais empereur, qui, par certains traits, rappelle Alexis I Comnène; l'opinion des citoyens envers le tyran pourrait bien traduire celle des sujets d'Alexis : "le citoyen se prosterne et prête serment, mais sa conscience n'est pas engagée; il a peur de dire qu'il le hait et le vomit, mais à la première occasion, ce n'est pas avec des mots, mais avec des actes qu'il affiche sa haine et lui mange le foie tout cru", *ibid.*, p. 202-203, traduction P. GAUTIER.

4 - PSELLOS, *MB* V, p. 123.

5 - GAUTIER, *Italikos*, p. 289.

Paléologue, gendre d'Alexis III Ange[6]. Les exemples en sont multiples, répartis sur l'ensemble de la période qui nous concerne. Le règne de l'empereur Michel V permet de distinguer les deux aspects. Michel, dont tous les auteurs byzantins soulignent le comportement tyrannique envers l'impératrice Zôè, n'avait pas du tout la prestance digne du pouvoir[7]. Le *tyrannos* est alors celui qui possède l'ensemble des vertus permettant de mériter le pouvoir[8].

La tyrannie, comme la *basileia*, se déroule dans le temps; inaugurée par la prise des insignes impériaux, elle s'achève avec la mort, l'aveuglement ou bien la réussite des usurpateurs. Les auteurs byzantins fixent ainsi le terme de la tyrannie de tel ou tel[9], à l'instar d'un règne. L'esprit de tyrannie peut se transmettre héréditairement, ainsi chez les Phocas. Michel Psellos rappelle que le père de Romain Diogénès avait déjà été accusé de tyrannie, ce qui faisait peser une présomption sur le fils[10].

La tyrannie, opposée à la légitimité impériale[11], est l'acception la plus courante du terme. Le concept s'applique aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'Empire. Tout souverain occupant une partie de l'Empire perdue par les Byzantins, et par extension tout souverain non reconnu par l'empereur, mérite le nom de *tyrannos*: Samuel de Bulgarie[12], Robert Guiscard[13], Abu l-Qasim à Nicée[14], Léon l'Arménien au temps de Jean II[15]... À l'intérieur de l'Empire, il s'agit donc de toute aspiration au pouvoir impérial[16], non encore légitimée. Le terme désigne aussi le processus inverse de la perte de la légitimité, qui conduit à la tyrannie.

Le passage du statut de tyran à celui de *basileus* - cas le plus fréquent - nous arrêtera peu, puisque nous sommes alors renvoyés à la légitimation par la victoire, signe de l'approbation divine[17]. Le cas spécifique d'Isaac Comnène, vainqueur des troupes de Michel VI à Nicée, retient l'attention. À son propos, Psellos emploie le terme très curieux, et semble-t-il unique, d'*antibasileus*, au lieu de *tyrannos* qu'il avait jusque-là employé pour désigner Isaac révolté[18]. Psellos le considère donc l'égal d'un *basileus*; toutefois, tant que Michel VI était encore à Constantinople, il ne

6 - MÉSARITÈS, *Palastrevolution*, p. 42.

7 - PSELLOS, *MB* V, p. 128; il n'avait pas l'εἶδος τυραννικόν.

8 - La même association qui lie la tyrannie au pouvoir impérial lui-même se retrouve dans l'expression τὰ τυραννεῖα pour désigner le palais impérial: LÉON DIACRE, p. 45, 116.

9 - À titre d'exemple parmi de nombreux autres: ZÔNARAS parle de la liquidation de la tyrannie de Bardas Sklèros (p. 557).

10 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 157.

11 - Sont opposées à la tyrannie, l'ἔννομος αὐτοκρατορία, MICHEL CHÔNIATÈS I, p. 210, 221, II, p. 151; la βασιλεία ἔννομος, REGEL, *Fontes*, (Éloge de Jean II) p. 341; l'ἔννομος ἀρχή, ZÔNARAS, p. 667.

12 - *Conseils et Récits*, p. 182.

13 - *Ibid.*, p. 186.

14 - *Alexiade* II, p. 74.

15 - N. BASILAKIOS, *Gli encomî per l'imperatore et per il patriarca* (Éloge de Jean II), a cura di R. MAISANO, Collana di Studi e Testi 5, Naples 1977, p. 97.

16 - Avoir des pensées tyranniques signifie comploter pour prendre le pouvoir: BRYENNIOS, p. 215; *Alexiade* I, p. 28.

17 - *Infra*, p. 185.

18 - PSELLOS, *MB* IV, p. 362.

pouvait le mettre au rang de *basileus* légitime ; mais il ne l'appelle plus *tyrannos*, alors que normalement le *tyrannos* ne devient *basileus* qu'au moment où son prédécesseur a quitté le pouvoir.

Le passage inverse, du statut de *basileus* à celui de tyran, présente une situation beaucoup plus intéressante, puisqu'elle suppose possible la perte de la légitimité, ou même que l'empereur régnant, sans avoir jamais été vraiment légitime, n'ait eu que les apparences du pouvoir. Un tel schéma mental, facteur de révoltes, nous invite à chercher par suite de quels méfaits et violences un *basileus* peut être déclaré *tyrannos*, non seulement par ses adversaires, mais par l'opinion commune, légitimant alors le pouvoir de son successeur.

Un empereur pouvait avoir des penchants tyranniques, ou agir occasionnellement de façon tyrannique, sans devenir pour autant un tyran. Ainsi Romain Argyros voulait gouverner l'Orient et l'Occident, noble ambition, mais il refusait de les soumettre par la parole et cherchait à les contraindre (τυραννεῖν) par la force des armes[19]. Un empereur, sous l'effet de la colère, agit tyranniquement, invalidant par là même les décisions prises dans ces conditions[20] ; de même celui qui abroge sans raison les actes de ses prédécesseurs. Alexis Comnène ne se contenta pas d'annuler les mesures prises par Botaneiatès lorsque ce dernier n'était encore qu'un rebelle, mais également celles prises lorsqu'il régnait légitimement[21]. S'opposer à l'empereur quand il cessait d'agir légalement constituait un droit, proposition que déjà le patriarche Nicolas Mystikos formulait dans une lettre au pape. "Si le *basileus*, inspiré par le Diable, donne un ordre contraire à la loi divine, nul ne doit lui obéir... Un sujet peut s'élever contre tout acte administratif contraire à la loi et même contre l'empereur si ce dernier est dominé par ses passions"[22].

Des empereurs ont pu perdre le pouvoir parce qu'ils s'étaient systématiquement conduits en tyrans. Mais tous les empereurs renversés par une révolte n'ont pas été rétrospectivement considérés comme tels par l'opinion générale. Deux seulement ont mérité cet opprobre, Michel V et Andronic Comnène[23]. Leur nom est omis des listes du *synodikon* de l'Orthodoxie[24] et des acclamations officiel-

19 - PSELLOS, *Chronographie* I, p. 34.

20 - EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Eloge funèbre*, p. 209 § 57.

21 - ZÔNARAS, p. 731 : ...πολλὰ τῶν ἐκείνῳ (Nicéphore III) πεπραγμένων βασιλικῶς ἀνῃρήκασιν οὗτοι (les Comnènes) ῥήματι βραχυσυλλάβῳ τυραννικῶς.

22 - R. J. H. JENKINS - L. G. WESTERINK, *Nicholas I, Patriarch of Constantinople : Letters, CFHB*, Series Washingtonensis II, Dumbarton Oaks 1973, lettre n° 32.

23 - Il faut bien distinguer le cas des empereurs-tyrans des empereurs qui ont connu ce qu'on a pu appeler, peut-être avec quelque abus, une *damnatio memoriae*. Des empereurs, arrivés au pouvoir par la force, comme Jean Tzimiskès, ont voulu effacer les souvenirs officiels de leurs prédécesseurs : Calliope BOURDARA, Quelques cas de damnatio memoriae à l'époque de la dynastie macédonienne (867-1056), *Résumés des communications du XVIe Congrès International des Études Byzantines, JÖB* 32/2, 1982, p. 337-346. Andronic est appelé *tyrannos* dans deux documents diplomatiques officiels entre l'empereur Alexis Ange et les Génois, rappelant le contentieux byzantino-génois, *MM* III, p. 2, 25, 37.

24 - GOUILLARD, *Synodikon*, p. 96. L'auteur fait toutefois remarquer que le nom d'Andronic apparaît dans des copies provinciales du manuscrit ; il serait également intéressant de connaître les provinces où son nom était resté assez populaire. Le *Synodikon* passe sous silence les noms des empereurs Alexis IV et Alexis V, mais les circonstances de leur règne sont trop particulières pour attribuer avec certitude leur omission à une sorte de *damnatio memoriae*. Sans doute le premier

les[25]. La faute fondamentale de ces empereurs est de n'avoir pas respecté les princes par qui ils détenaient leur légitimité: Michel V a tenté d'éliminer des palais impériaux et de priver des insignes de sa dignité Zôè, sa mère adoptive, alors qu'Andronic a fait tuer son cousin Alexis II, fils légitime de l'empereur Manuel[26].

Michel V et Andronic détenaient pourtant le pouvoir effectif, car ni Zôè ni Alexis II ne pouvaient, ni n'ambitionnaient de gouverner l'Empire. Ils aggravaient le crime politique d'un crime envers la famille. De plus, leurs gouvernements étaient déjà ceux de tyrans. Michel V s'efforçait de tout bouleverser complètement et de tout changer selon son bon plaisir; il n'avait pas hésité à mutiler des adultes de sa propre famille[27]; Andronic violait les serments, répandait le sang innocent, perturbait tout au point que sa chute permit à l'Empire de retrouver son organisation traditionnelle[28].

La violence restait l'apanage du barbare et quiconque s'y abandonnait, fût-il l'empereur, se situait hors de la *politeia* romaine et risquait d'être renversé comme tyran. En principe, les révoltés acquièrent tous les défauts des barbares[29], au premier chef la cruauté: le barbare aime la guerre, se complaît dans le sang versé[30] car il n'est pas attaché à ses proches comme le Byzantin[31]. Le rebelle n'hésite pas à provoquer la guerre civile, étrangère à la nature des Romains[32] et source de leur perte[33], puisqu'elle constitue une véritable folie et insulte Dieu[34].

Pourquoi la révolte, légitime dès lors que le *basileus* est en fait un tyran, n'éclate-t-elle pas? Et pourquoi Dieu ne laisse-t-il pas abattre immédiatement le tyran? D'abord, ce dernier agit de façon sournoise et cachée. Michel V appelait Zôè sa souveraine[35]; Andronic contrefaisait la vertu et l'amitié pour Alexis II, au point que la tyrannie n'était pas alors décelable - et que Michel Chôniatès lui-

favorisa-t-il trop les Latins, et le second ne sut-il pas les repousser efficacement. Inversement, les noms d'Andronic (Doukas?) et d'Isaac le Sébastocrator apparaissent sur les listes.

25 - Un certain nombre de listes ont été publiées par L. G. WESTERINK, *Nicholaos I patriarch of Constantinople, Miscelleanous writings*, Dumbarton Oaks 1981, p. 76, 79. Les listes, arrêtées au règne d'Alexis Comnène, omettent systématiquement Michel V, alors qu'elles conservent Michel VI ou Romain IV.

26 - MICHEL CHÔNIATES I, p. 228: "Andronic a fait tuer l'agneau innocent, l'héritier de l'Empire, mais aussi sa mère"; p. 220: "À Nicée, Isaac Ange portait des coups au tyran Andronic par ses paroles, mieux qu'il ne l'aurait fait par des traits, en lui demandant ce qu'il avait fait du *basileus* qu'il aurait dû servir avec fidélité, ce qu'il avait fait des serments terribles qu'il foulait aux pieds, et s'il ne craignait pas les yeux de Dieu qui ne se reposent jamais?"

27 - PSELLOS, *Chronographie* I, p. 90, 95, 111. Psellos souligne que si une vague avait englouti sa famille, ce malheur au regard de Michel V n'eût compté pour rien.

28 - MICHEL CHÔNIATES I, p. 219, 234: βασιλεία ἐπανῆκεν ἐπὶ τὸ σχῆμα τὸ πάτριον.

29 - La première analyse de ce thème a été fournie par J. LEFORT, à partir des discours de Jean Mauropous à Constantin Monomaque, vainqueur de la rébellion de Léon Tornikios, *Rhétorique et politique*, p. 286 *sq*.

30 - *Alexiade* II, p. 191: les Coumans sont des barbares avides de se gorger de sang humain et de se repaître de chair humaine.

31 - En revanche ils sont émus par la perte de leurs biens et de leur argent (KINNAMOS, p. 194-195).

32 - MICHEL CHÔNIATÈS II, p. 126.

33 - ZÔNARAS, p. 540.

34 - ATTALEIATÈS, p. 193, 198.

35 - PSELLOS, *Chronographie* I, p. 88.

même reconnaît avoir été trompé[36]. Dieu peut aussi tolérer un tel scandale afin d'éprouver son peuple, coupable de quelque faute, mais il finit toujours par rétablir un ordre conforme à la morale politique[37].

Tout adversaire du pouvoir impérial se doit de prouver que le *basileus* de Constantinople agit ou a agi par la violence et la tyrannie. L'emploi de ce qualificatif permet du reste de connaître la position d'un auteur byzantin vis-à-vis d'un empereur. Michel Attaleiatès, partisan de Romain Diogénès et plus tard de Nicéphore Botaneiatès, n'hésite pas à appeler Michel VII *tyrannos*[38], alors qu'au XIe siècle la légitimité de cet empereur était parmi les moins contestables. Michel Psellos voit aussi en Romain IV le *tyrannos*, reflet de son parti pris pour les Doukai. À l'inverse, Nicéphore Bryennios, observateur favorable à la révolte de son grand-père, affirme qu'Alexis Comnène, réduisant la rébellion pour le compte de Nicéphore Botaneiatès, avait en fait abattu non pas une tyrannie, mais une très grande *basileia*[39]. Il est donc inutile de rechercher, derrière cette expression, la réalité d'une méthode de gouvernement; elle reflète seulement l'opinion politique de celui qui l'emploie.

Le caractère "tyrannique" d'actes impériaux se prouve en ce qu'ils sont détestables à Dieu[40], et nous sommes ici renvoyé au rôle joué par Dieu dans la dévolution et la conservation de la souveraineté. Les empereurs parvenus au trône à la faveur d'un meurtre, quels qu'aient pu être par ailleurs leurs mérites, ont, aux yeux de leurs contemporains, encouru une punition céleste. Ainsi Michel IV, responsable direct ou indirect du meurtre de Romain III, fut affligé d'épilepsie, châtiment divin par excellence. Isaac Comnène livra, pour parvenir au pouvoir, un combat très dur près de Nicée, où tombèrent de nombreux soldats des deux côtés, et cette tache ne put jamais être effacée. Les gens de Constantinople en effet, à la vue du cercueil impérial, cherchaient les motifs de la fin rapide et surprenante d'un si puissant souverain; or l'une des causes de sa mort, selon eux, avait été le caractère sanglant de la guerre civile qui l'avait conduit au pouvoir[41].

Dans le cas d'un co-empereur, il faut prouver qu'il ne respecte pas les pouvoirs de l'empereur légitime, pour le ranger dans la catégorie des Michel V et des Andronic I. Lorsque Théophanô fit assassiner son époux l'empereur Nicéphore Phocas par Jean Tzimiskès, elle tenta de justifier cet acte par la protection de ses enfants, les empereurs Basile II et Constantin VIII, dont Nicéphore aurait songé à faire des eunuques afin d'établir le pouvoir impérial dans sa famille, au profit des enfants de son frère Léon[42]. Psellos reprend la même argumentation pour

36 - MICHEL CHONIATÈS I, p. 218.

37 - *Ibid.*, p. 220; l'orateur fait preuve d'une grande virtuosité intellectuelle pour justifier le fait, à première vue paradoxal, qu'Isaac ait complètement échoué lors de sa tentative avortée de 1183 contre Andronic.

38 - ATTALEIATÈS, p. 212.

39 - BRYENNIOS, p. 283.

40 - ATTALEIATÈS, p. 212: les actes de Michel VII et de ses conseillers sont non seulement τυραννικά, ils sont θεομισῆ.

41 - ATTALEIATÈS, p. 69.

42 - On trouve un écho de cette propagande favorable à Théophanô et à Tzimiskès dans les sources orientales: YAHYA I, p. 827.

justifier le triste sort réservé à Romain IV Diogénès. Ce dernier avait contrefait la soumission à son épouse Eudocie par laquelle il avait légitimement accédé à l'Empire, mais en réalité "il la tenait captive dans sa main et ce n'était pas pour lui une grave affaire que de vouloir même l'éloigner du palais"[43]. Cette version des faits devint officielle sous Michel VII, qui n'hésitait pas à rappeler à un prince étranger, Robert Guiscard, la personnalité de Romain Diogénès. Encore détenteur du pouvoir, Diogénès avait, le premier, proposé au chef normand un mariage liant leurs familles ; mais Michel VII explique à Guiscard la nature différente de sa proposition : lui-même est l'empereur légitime, au contraire de Romain, souverain venu de l'extérieur (hors de la famille impériale) sans être issu d'une famille d'empereurs ; il avait exercé une tyrannie "autonome", sans les fondements légaux du pouvoir[44]. Anne Comnène souligne que Nicéphore Botaneiatès ne respecta pas les droits de l'héritier légitime, Constantin Doukas, fils porphyrogénète de Michel VII. Elle oppose le comportement d'Alexis Comnène, qui lui rendit ses bottines royales et lui accorda d'être acclamé au même titre que lui-même[45].

Dans le cas d'un empereur unique, et en apparence légitime, il faut démontrer qu'il commet des actes répréhensibles, contraires aux vertus impériales, ou bien qu'il laisse ses subordonnés agir "tyranniquement". L'empereur abandonne la philanthropie impériale pour l'ingratitude, la justice pour l'injustice. S'il menace la vie d'innocents, se révolter constitue pour eux un acte de légitime défense. Jamais Alexis ni Isaac Comnène n'auraient songé à la révolte contre Botaneiatès, si leurs vies n'avaient été en danger, flagrante injustice eu égard aux services qu'ils avaient rendus à l'empereur[46]. Jamais Isaac Comnène ne se serait dressé contre Michel VI si le *basileus* n'avait révélé une telle ingratitude envers lui et ses compagnons qui avaient versé leur sang pour la défense de l'Empire : il faisait preuve à leur égard de tyrannie[47]. Pourtant Isaac Comnène concédait à Psellos, lors d'une conversation privée, qu'un tel motif ne saurait justifier un complot[48].

Les empereurs parés de leur vertu cardinale, la philanthropie, prenaient donc grand soin de préciser les bienfaits reçus d'eux par les rebelles, qui en retour supportaient alors l'accusation d'ingratitude. Dans un de ses éloges à Monomaque, Psellos a marqué avec insistance combien Georges Maniakès était resté insensible

43 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 160-161. Il est facile de comprendre que Psellos veut montrer que Romain IV se comportait envers Eudocie comme Michel V envers Zôè. Mais ici il est bien question d'idéologie, car jamais il n'y eut réalisation du projet dont Psellos accusait Diogénès. Nous savons au contraire qu'Eudocie s'opposa au coup d'État excluant son époux du pouvoir après Mantzikert.

44 - IDEM, *MB* V, p. 387. Le chrysobulle de Michel VII ayant été rédigé par Psellos, il est logique que la position exprimée dans ce document envers Romain IV soit identique à celle exposée dans la *Chronographie*.

45 - *Alexiade* I, p. 66, 68, 115-116. De fait, Théophylacte de Bulgarie a dédié un discours au *basileus* Constantin Porphyrogénète. Sur ce point, voir en dernier lieu, V. TIFTIXOGLU, Zum Mitkaisertum des Konstantin Dukas (1081-1091), *Résumés des communications du XVIe Congrès International des Études Byzantines*, Vienne 1981, section 4, n° 3.

46 - *Alexiade* I, p. 68, 71.

47 - PSELLOS, dans son éloge de Cérulaire, (*MB* IV, p. 362) exprime très nettement cette idée, affirmée aussi dans sa *Chronographie* (II, p. 85); ATTALEIATÈS, p. 53; ZÔNARAS, p. 655.

48 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 100.

aux bienfaits accordés, alors que dans sa *Chronographie*, il reconnaît l'attitude maladroite, sinon menaçante de l'empereur, qui n'avait pas laissé à Maniakès d'autre choix que la rébellion[49]. Isaac II avait traité Alexis Branas comme un fils aîné ; de ce fait sa révolte devenait un acte de folie, et Branas, un nouvel Absalom[50]. Les exemples de ce thème, des plus banals, pourraient être multipliés tout au long de la période considérée.

L'empereur doit être juste, c'est-à-dire veiller à ce que ses sujets ne soient point tyrannisés. Il porte en effet une double responsabilité, puisqu'il est le modèle à imiter pour toute une administration, et son mauvais exemple se répandrait jusqu'au niveau du peuple. "Lorsque les empereurs mènent une politique détestable et inique, les autorités qui dépendent d'eux recherchent illégalement des gains injustes (comprenons que, le plus souvent, ils levaient de nouveaux impôts) ; les subordonnés agissent de même, notamment les militaires qui saisissent de force les biens de leurs compatriotes et se comportent de pire manière que des ennemis"[51]. Cette même idée avait déjà été exprimée par Mauropous : "les archontes exercent leur pouvoir dans l'illégalité, quittent la voie juste, rendent une justice vénale, par l'amour des dons et la recherche des avantages ; les percepteurs nous dépouillent et nous arrachent de force le nécessaire vital. Les puissants (*dynastai*) appesantissent sur nous leur joug... nous étouffent comme si nous étions des esclaves (*douloi*) au lieu de nous commander comme si nous étions des égaux (*homodouloi*)... Le peuple perd la raison, désobéit et n'est plus bridé par un chef ou un intendant"[52].

Inversement, un empereur, par lui-même inattaquable, supporte la responsabilité des mauvais traitements subis par ses sujets, car il choisit nécessairement les fonctionnaires d'autorité auxquels il tient lieu de modèle. Ainsi, aux yeux des populations, les actions condamnables des représentants de l'empereur reflètent les défauts de ce dernier et sont comptées à son passif. Fréquemment, des fonctionnaires transgressaient les lois, ne respectaient pas les édits impériaux et abusaient arbitrairement de leur autorité, tel Eumathios Philokalès, à qui Cyrille le Philéote reproche véhémentement sa conduite envers les pauvres[53]. Plus important encore, l'empereur doit choisir des conseillers irréprochables, surtout s'il s'agit de ses parents. Michel IV, loué pour ses grandes vertus, n'en fut pas moins jugé détestable pour n'avoir pas surveillé les agissements de ses frères[54]. Nicéphore III, tout bon souverain qu'il fût, avait gardé auprès de lui Boril et Germain, qui, eux, avaient un comportement tyrannique ; Alexis et Isaac Comnène, sans avoir de grief envers Botaneiatès, devaient donc se défendre et songer à la révolte, seul moyen de venir à bout des menaces de Boril et Germain[55].

49 - PSELLOS, *MB* V, p. 137-138 ; IDEM, *Chronographie* II, p. 3-4.
50 - MICHEL CHÔNIATÈS I, p. 246.
51 - ATTALEIATÈS, p. 195-196.
52 - MAUROPOUS, Discours n° 185, p. 170.
53 - *Vie de Cyrille le Philéote*, p. 148.
54 - *Conseils et Récits*, p. 286 ; PSELLOS, *MB* V, p. 125.
55 - Anne Comnène, entre autres arguments, motive ainsi la révolte des Comnènes : *Alexiade* I, p. 72, et surtout I, p. 59 où est résumée une lettre aux gouverneurs de thèmes, justifiant le projet de changement de gouvernement à Constantinople.

La question de la tyrannie siège donc au coeur de la discussion sur la légitimité impériale, puisqu'un empereur régnant pouvait en fait se révéler un tyran, et son opposant le porteur de la légitimité. Les Byzantins devaient donc disposer de critères susceptibles de lever les doutes éventuels : Dieu ne saurait soutenir un tyran - du moins de façon durable - aussi fallait-il interpréter tous les signes de la préférence divine, et s'ils ne permettaient pas de trancher avec netteté, il convenait d'observer le comportement des *basileis* afin de discerner comment ils avaient obtenu le pouvoir et le géraient. Il fallait alors reconnaître chez le *basileus* certaines capacités et quelques vertus cardinales, sans lesquelles il n'y avait point de *basileia* légale : la philanthropie, la clémence, la justice, le sens de l'intérêt commun.

La légitimité impériale : les principes théoriques de sa contestation

Deux voies menaient au pouvoir suprême : les uns le recevaient dans la Porphyra en héritage paternel, avant même de prouver qu'ils étaient dignes de cet honneur ; les autres l'obtenaient du destin comme prix de leur vertu[56]. Entre ces deux conceptions, la contradiction se révélait plus apparente que réelle.

De fait, l'Empire s'héritait de ses pères[57] et la longue durée de la dynastie macédonienne ne fit que confirmer un principe déjà bien antérieurement établi. Cette règle non écrite servit à justifier les prétentions de nombreux usurpateurs, tels Bardas Phocas et Alexis Comnène rappelant que leurs oncles respectifs avaient occupé le trône[58]. Cependant lorsque le pouvoir ne passait pas du père au fils aîné, soit que la dynastie se fût éteinte (les Macédoniens), soit que le fils cadet eût été préféré (Manuel Comnène), soit que l'Empire eût connu un bouleversement (prise de Constantinople en 1204), l'attention aux avertissements divins reprenait toute sa portée.

Comment les Byzantins auraient-ils douté que Dieu manifestât sa volonté, lorsqu'ils virent Michel V perdre son trône en quelques heures[59], Léon Tornikios s'abstenir de rentrer dans Constantinople, ville ouverte[60], ou Isaac Ange échanger sa condition de condamné à mort virtuel contre le pouvoir suprême[61] ? Un prétendant à l'Empire ne pouvait se dispenser de manifestations éclatantes de l'approbation divine[62]. Toutefois, de nombreux présages se révélaient aussi ambigus

56 - MICHEL CHÔNIATÈS I, p. 170-171.

57 - La dévolution héréditaire se justifie parce que le fils est l'image du père, "le lion donne naissance au lion et le renard au renard" selon les paroles de KÉKAUMENOS (*Conseils et Récits*, p. 226), comparaison reprise par THÉOPHYLACTE DE BULGARIE à propos d'Alexis Comnène et de son fils, le futur Jean II (*Opera*, p. 235).

58 - Cf. f. d. n° 15 et 113.

59 - *Conseils et Récits*, p. 236, 288-290 ; PSELLOS, *Chronographie* I, p. 101 ; ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 40.

60 - SKYLITZÈS, p. 440-441 ; ZÔNARAS, p. 629 : "ce n'était pas la volonté d'en haut que Tornikios entre à Constantinople". PSELLOS, *MB* IV, p. 346 : " si Dieu n'était pas intervenu, Constantinople aurait été prise". ATTALEIATÈS, p. 27, a parfaitement conscience que Tornikios s'est par indécision privé d'un succès assuré, "mais une telle erreur ne pouvait avoir été inspirée que par Dieu".

61 - MICHEL CHÔNIATÈS I, p. 229-230 ; NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 341 et *sq*

62 - Cf. la rubrique "prédiction à l'Empire" de nos fiches documentaires.

qu'une prophétie pythique. En 976, Bardas Sklèros avait été encouragé dans ses espoirs d'occuper les palais impériaux par la vision nocturne qu'avait eue un moine de parfaite vertu[63] : des hommes couleur de feu conduisaient Sklèros en un lieu élevé où une femme lui remettait le fouet impérial. Le rebelle croyait tenir la promesse du succès, mais, en réalité, le fouet symbolisait la colère de Dieu à son égard[64]. L'empereur en place ne pouvait rester indifférent aux θεοσήματα, θεοσημεία, κρίματα, car ses sujets les interprétaient favorablement ou non, selon leur nature[65].

Le soutien divin se mesure aux bons résultats du gouvernement impérial[66]. À l'intérieur, "l'Empire rajeuni connaît un nouvel âge d'or, la pauvreté recule et la richesse domine"[67]. "En temps de guerre, Dieu donne la victoire à l'empereur et lui fait dresser des trophées sur ses ennemis"[68]. Les épreuves surmontées confirmaient la légitimité d'un nouvel empereur: "Dieu d'en haut couronna Monomaque et proclama brillamment son choix par les exploits (impériaux) contre les ennemis"[69].

En revanche, la position d'un empereur devient difficile face à ses contestataires lorsque les *théosèmeia* annoncent un avenir funeste, tremblements de terre[70], comètes[71], famines[72], guerres et invasions étrangères, surtout si elles entraînent la défaite de l'empereur[73]. Les signes divins furent scrutés au XI[e] siècle, période de troubles et de successions impériales difficiles, beaucoup plus attentivement qu'au siècle suivant.

La conservation du pouvoir requérait des talents puisque la *basileia* est une *technè*, que l'empereur en place ne maîtrise pas nécessairement: Michel VI fut l'archétype de l'empereur incompétent, puisqu'il ne "guidait pas lui-même le char

63 - Les moines et les saints sont les médiateurs traditionnels des messages divins.

64 - SKYLITZÈS, p. 316-317.

65 - Jean Mauropous prononça un discours au titre évocateur: Ἰωάννου τοῦ ἁγιωτάτου μητροπολίτου Εὐχαΐτων λόγος εἰς τοὺς ἐκταράσσοντας φόβους καὶ τὰς γενομένας θεοσημείας (MAUROPOUS, discours n° 185).

66 - L'auteur de la préface à l'*Histoire* de Nicéphore Bryennios justifie ainsi la légitimité d'Alexis Comnène qui a battu tous ses rivaux: "Que la volonté d'en haut et la permission de Dieu furent à l'origine de ces événements, l'état qui est maintenant celui de l'Empire romain le prouve clairement: c'est depuis son règne que notre situation s'est améliorée, s'améliore de jour en jour jusqu'aujourd'hui et évolue favorablement en Orient et en Occident, par la faveur et la grâce de Dieu, si bien que ces résultats heureux ont aussi pour effet de montrer la légitimité du pouvoir" (BRYENNIOS, p. 71, traduction GAUTIER).

67 - PSELLOS, *Scripta Minora* I, p. 8, éloge de Monomaque; MICHEL CHÔNIATÈS I, p. 142, éloge d'Andronic Comnène. Ces deux exemples ont été choisis volontairement à un siècle de distance pour montrer la pérennité du thème, qui constitue en fait un élément quasi obligé de tout éloge.

68 - THÉOPHYLACTE DE BULGARIE, *Opera*, p. 201.

69 - PSELLOS, *Scripta Minora* I, p. 10. Psellos justifie aussi par la faveur divine, récompense de la piété impériale, les victoires de Constantin Doukas: IDEM, *Chronographie* II, p. 140; il s'agit là encore d'un thème très banal.

70 - ATTALEIATÈS, p. 91; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 117; G. DAGRON, Quand la terre tremble..., *TM* 8, 1981, *Hommage à Paul Lemerle*, p. 87-103.

71 - ATTALEIATÈS, p. 91; NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 251; SKYLITZÈS, p. 408.

72 - JEAN D'ANTIOCHE, *Diatribes*, p. 33.

73 - SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 117; JEAN D'ANTIOCHE, *Diatribes* p. 20-21 et p. 28: Dieu indisposé par les sacrilèges commis par les troupes d'Alexis Comnène le punit en l'humi-

de l'État, mais était le jouet de son entourage; il avait placé le pouvoir en d'autres mains et vivait en fait comme une personne privée" (ἰδιώτης)[74]. Une accusation identique fut portée contre le prétendant Jean Comnène le Gros[75].La présence d'un ministre tout-puissant, un *paradynasteuôn*, supposé gouverner en fait, incitait les opposants à se manifester. Michel IV et surtout Michel VII furent victimes de telles accusations[76].

La compétence de l'empereur est également mise en cause dans trois cas, non pas en raison des qualités intrinsèques de l'intéressé, mais par nature: lorsque l'empereur est trop jeune, ou bien trop âgé, ou enfin lorsqu'une femme exerce la magistrature suprême.

Jeunesse et vieillesse étaient des notions ambivalentes. Les orateurs chargés des éloges impériaux tiraient parti de l'une et l'autre, la jeunesse symbolisant la régénération de l'Empire, la vieillesse, l'expérience et la sagesse. Les opposants renversaient ces valeurs, les jeunes, les *meirakes*, ne disposaient pas encore de toute leur raison[77] et les vieux devenaient inefficaces, argument porté notamment contre Botaneiatès[78] et Michel VI dit "Le Vieux".

L'empereur mineur était officiellement reconnu inapte à gouverner. En principe, sa mère exerçait le pouvoir, assistée d'un conseil de régence, situation malsaine car l'Empire doit être tenu par une âme ferme et virile[79]. L'opinion publique réclamait alors un co-empereur énergique, associé à l'empereur légitime,

liant face à Robert Guiscard. Tout juste Jean d'Antioche atténue-t-il sa critique en reconnaissant que le peuple entier s'était écarté du droit chemin. Ce prétexte de la responsabilité collective servait-il de subterfuge aux rhéteurs pour sauvegarder la légitimité impériale? Eustathe de Thessalonique n'usa pas d'autre argument pour sauver Manuel Comnène de la honte de Myrioképhalon (REGEL, *Fontes*, p. 70-71, 76-77). Il n'en reste pas moins vrai qu'un usurpateur voyait dans les revers impériaux une occasion favorable, tel Bardas Phocas, qui, en 986, se décida à la révolte après la défaite personnelle de Basile II encore inexpérimenté.

74 - PSELLOS, *MB* IV, p. 360.

75 - MÉSARITÈS, *Palastrevolution*, p. 24: "Jean était guidé et non pas le guide, il recevait des ordres et n'en donnait pas; il obéissait et ne commandait point; il était le sujet, non le maître, le serviteur, non le chef... Il exécutait la volonté de tous, suivait l'avis de tout le monde".

76 - Michel IV fut blâmé pour avoir abandonné le pouvoir à ses frères, en particulier à Jean l'Orphanotrophe, et Michel VII pour être tombé sous la coupe de Nicéphoritzès.

77 - THÉOPHYLACTE DE BULGARIE, *Opera*, p. 207: " rien n'a tant nui à l'Empire romain que l'absence, à la tête de l'État, d'un robuste vieillard, dont l'écorce est ridée par le temps, mais qui au dedans mûrit son fruit comme une noix". Cf. aussi la note 25 de la même page: il y a sans doute dans ce texte une allusion hostile à Alexis I, arrivé au pouvoir tout jeune, mais qui venait de subir de sévères défaites, faute de savoir temporiser. Au début du XIII[e] siècle, Nicétas Chôniatès ridiculisa aussi les jeunes rivaux de Théodore Lascaris, Alexis et David Comnène; le premier nommé eut tôt fait de ramener à la raison les seconds qui, par véritable folie, avaient osé croire qu'ils pourraient surprendre le "lion" (Lascaris) (NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Orationes*, p. 135-136).

78 - Nul ne pouvait nier qu'il eût été un excellent général: " il avait été un homme sensé, capable et très courageux dans la première partie de sa carrière; il était alors (en 1078) décrépit.. et avait perdu à peu près toute son énergie et n'était plus à la hauteur du pouvoir suprême". Ce jugement est bien sûr celui d'un partisan d'Alexis Comnène, BRYENNIOS (p. 55). Attaleiatès, favorable à Botaneiatès, ne dit rien de tel, mais apprécie évidemment l'expérience de l'homme (p. 213-214).

79 - PSELLOS, *MB* IV, p. 358 (Éloge de Cérulaire).

sans pour autant négliger les droits de ce dernier[80]. Nicéphore Phocas, Romain Diogénès, Andronic Comnène surent jouer de cette pression de l'opinion constantinopolitaine. Le dernier persuada habilement que la ville serait perdue s'il n'était pas adjoint à Alexis II trop jeune[81]. Lorsqu'Andronic, à son tour, fut renversé, les rhéteurs ne manquèrent pas de souligner l'âge de l'empereur déchu qui entraînait tout l'Empire, reflet de son chef, dans une profonde décadence et d'applaudir la jeunesse de son successeur, Isaac Ange, promesse d'actions énergiques et de victoires[82].

Les périodes de régences favorisaient d'autant plus l'instabilité gouvernementale qu'à l'incapacité reconnue de l'héritier de l'Empire s'ajoutait la répugnance de l'opinion à accepter qu'une femme, sa mère, exerçât le pouvoir réel[83]. Lorsque par exception deux femmes, ultimes rejetons de la dynastie macédonienne, montèrent sur le trône, on attendit d'elles qu'elles créent des empereurs par mariage ou par adoption. Après la chute de Michel V, "la lune n'avait plus de soleil, et l'opinion réclama la lumière de Monomaque"[84]. La décision de Théodôra de régner seule en *autokratôr*, à la différence de sa soeur Zôè qui s'était toujours associée par mariage à un empereur, provoqua l'étonnement des contemporains. Nul ne contestait sa légitimité, mais il semblait inconvenant à beaucoup, dont le patriarche Cérulaire, que l'Empire romain se fût "féminisé" (ἐκθηλυνθῆναι). Selon Psellos lui-même, il était de la dernière sottise pour l'impératrice de ne pas placer un homme à la tête de l'État, gage d'une bonne succession[85]. La jeunesse dépourvue de raison, la vieillesse débilitante et la qualité de femme offraient trois prétextes à l'établissement de co-empereurs, entreprise génératrice de troubles.

Le souci de l'intérêt général excluait toute apparence d'ambition personnelle. Aussi chaque prétendant au trône prit-il toujours bien soin de se laisser forcer la main avant d'accepter les insignes impériaux, depuis Nicéphore Phocas qui songeait à s'effacer devant Tzimiskès[86], jusqu'à Andronic Comnène qui feignit à plusieurs reprises de regagner son ancien gouvernement de Paphlagonie pour manifester à quel point il ne désirait pas l'Empire[87]. Ne pas avoir désiré le pouvoir en rend plus digne. Après 1204, Théodore Lascaris usa de la plume de Nicétas Chôniatès pour faire reconnaître son désintéressement complet, "ma Majesté a supporté toutes les épreuves et ne les a pas surmontées en vue de cueillir un bénéfice pour elle-même ; en effet j'ai davantage l'amour de la patrie que celui du pouvoir"[88].

80 - Dans le cas contraire, l'empereur devient un *tyrannos*, *supra*, p. 182.

81 - EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Espugnazione*, p. 42.

82 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Orationes*, p. 85-86. "Dieu a donc uni l'Empire à un *autokratôr* jeune et courageux, et maintenant l'Empire retrouve sa jeunesse en se dépouillant de sa vieillesse". Par ailleurs, le chroniqueur (*ibid.*, p. 89) critiquant violemment le comportement de l'empereur Frédéric Barberousse n'omet pas de préciser l'âge avancé de ce dernier.

83 - Cf. nos f. d. pour ces périodes: 963-976, 1068, 1180-1183.

84 - PSELLOS, *MB* V, p. 136. La comparaison traditionnelle de l'empereur au soleil et de l'impératrice à la lune, rend claire la position inférieure de cette dernière, puisque la lune ne brille pas par elle-même mais par la lumière qu'elle reçoit du soleil.

85 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 73, 79, 80.

86 - SKYLITZÈS, p. 256; LÉON DIACRE, p. 40-41.

87 - EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Espugnazione*, p. 36, 40.

88 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Orationes*, p. 127.

Cette recherche de l'intérêt général donne tout son sens aux actes de Lascaris et fait qu'une alliance avec les Perses était pour lui un accord profitable, alors que pour Maurozômès, l'alliance avec le même sultan des Perses n'était que la marque d'un ambitieux[89].

En effet l'aide des "barbares" était légitime si elle plaçait les Byzantins en position de supériorité, mais l'opinion restait rétive à de telles interventions. Lorsque Basile II, accablé par les rébellions d'Asie Mineure, se résigna à faire appel à l'alliance russe, son geste engendra une très vive inquiétude à Constantinople, qui n'avait pas oublié les agressions des monoxyles venus du Nord. Des poésies de Jean le Géomètre, partisan il est vrai des Phocas, font écho à ce sentiment d'hostilité à l'emploi de troupes étrangères et païennes de surcroît[90]. Nicéphore Bryennios reconnaît à son grand-père le mérite d'avoir utilisé contre Nicéphore Botaneiatès des Petchénègues, mais de ceux, précise-t-il, établis depuis longtemps dans l'Empire romain[91], c'est-à-dire qui n'étaient plus vraiment des barbares. Michel Attaleiatès, partisan de Botaneiatès, fustige au contraire le comportement du même Bryennios pour n'avoir pas combattu les envahisseurs petchénègues et avoir honteusement acheté leur retraite[92]. L'attitude de Botaneiatès fut tout à l'opposé : s'il se comporta certes généreusement envers les barbares, ceux-ci lui obéissaient comme à un maître. Un siècle plus tard, Alexis le Protosébaste, à la tête des affaires pour le compte d'Alexis II mineur, commit une faute capitale en s'appuyant sur les Latins de Constantinople contre Andronic Comnène révolté : il corrompait l'Empire, et Andronic fit oeuvre salutaire en purifiant le pouvoir impérial de la barbarie qui s'y était immiscée[93].

La *basileia* considérée comme une *leitourgia*[94] impliquait que l'empereur mît au second plan ses intérêts privés lorsqu'ils entraient en conflit avec ceux de l'État, sinon ses décisions étaient dépourvues de valeur. Eudocie Makrembolitissa fit ainsi annuler, avec le consentement de la majorité du Sénat, le serment qu'elle avait prêté à son mari de ne pas prendre de nouvel époux[95].

L'empereur ne devait pas tirer d'avantages matériels de sa fonction, ni pour lui-même, ni pour sa famille. "Celui qui gérait l'Empire comme s'il s'agissait de son patrimoine faisait un mauvais calcul"[96]. Ces mots d'Anne Comnène ne manquent pas d'étonner, même s'ils sont écrits à propos de Botaneiatès, quand

89 - *Ibid.*, p. 132 (Lascaris), p. 136-137 (Maurozômès).

90 - Sur l'analyse de l'opinion publique vis-à-vis des Russes, POPPE, *Political Background*, p. 213-215.

91 - BRYENNIOS, p. 233. Le chroniqueur tient à préciser que son grand-oncle Jean Bryennios remporta sur les Scythes de l'extérieur une belle victoire, rappelant que les prétentions au trône de Bryennios ne le détournaient pas de sa tâche de protéger les populations qui s'étaient confiées à lui. P. Gautier (BRYENNIOS, p. 237 n. 4) doute de la véracité de cette information.

92 - ATTALEIATÈS, p. 262-263.

93 - MICHEL CHÔNIATÈS I, p. 164 (καθαρὰν καθαρῶς βασιλεύειν ἐπιμιξίας βαρβαρικῆς)

94 - PSELLOS, *Chronographie* I, p. 140 : elle est "une sorte de fonction (λειτουργία) utile aux sujets et nécessite une âme toujours en éveil pour la bonne administration des affaires."

95 - ATTALEIATÈS, p. 100. Sur les tractations concernant l'annulation du serment, OIKONOMIDÈS, *Serment*, p. 125-126.

96 - *Alexiade* I, p. 66.

on sait que son père Alexis Comnène fut, de tous les empereurs, le plus généreux avec les siens. Un souverain se doit d'être le gestionnaire (οἰκονόμος) et non le propriétaire (δεσπότης) de l'Empire[97]. Les Comnènes et les Anges innovèrent en ce domaine par rapport à leur prédécesseurs. Certes, des proches du *basileus* avaient déjà profité de leur parenté pour s'enrichir scandaleusement, du moins l'empereur n'avait-il point organisé lui-même le pillage à grande échelle des biens publics. La cupidité des frères de Michel IV fut stigmatisée[98], mais l'empereur s'efforça de contenir leur avidité par des avertissements et même des menaces : il les aurait châtiés s'ils n'avaient appartenu à sa famille.

Enfin l'intérêt général exigeait aussi la conservation de l'ordre traditionnel ou *taxis*[99], et que l'empereur modifie donc le moins possible les lois et le personnel laissés par son prédécesseur. Michel IV eut le mérite, selon Psellos, "de n'avoir introduit aucune nouveauté (οὐκ ἐκαινοτόμησεν) dans les pratiques ordinaires, ni abrogé de loi, ni édicté de lois contraires à celles de son prédécesseur, ni destitué aucun membre du Sénat"[100]. L'innovation politique se retournait toujours contre son auteur ; l'idée de sédition s'exprime, concurremment avec τυραννεῖν, par les mots de καινοτομεῖν[101] et mieux encore de νεωτερίζειν[102]. Le révolté devait en premier lieu prouver qu'il ne menaçait pas l'ordre du monde, mais au contraire qu'il le rétablissait en se substituant à un souverain incompétent ou tyrannique. Le côté novateur des mesures que les nécessités du gouvernement amènent l'empereur à arrêter est apprécié en fonction de la position politique de l'observateur. Les adversaires voient de dangereuses καινοτομίαι là où les laudateurs applaudissent à des décisions justes, parce que prises en raison des circonstances, selon le principe d'économie. Ainsi, accuser un empereur d'innover équivaut à se ranger parmi les opposants à cette innovation et bien souvent à l'empereur lui-même. De ce point de vue, la fiscalité d'Alexis Comnène, fondée sur la création de nouveaux impôts et l'abolition de chrysobulles de donation, reçut les blâmes les plus violents[103].

Durant deux siècles et demi, les arguments sur la légitimité impériale ne varient guère, et aurait-on étudié une période beaucoup plus longue, notre conclusion aurait été semblable, sauf en matière religieuse. Jamais, du Xe siècle au début du XIIIe siècle, l'orthodoxie impériale ne fut mise en cause et, en retour, aucun usurpateur ne fut accusé d'hétérodoxie, seulement d'impiété pour se dresser contre l'empereur choisi par Dieu.

Les éloges ne mettent pas toujours l'accent sur les mêmes vertus impériales, à l'exception de la piété et de la philanthropie, car les orateurs choisissent, dans

97 - ZÔNARAS, p. 766.

98 - *Ibid.*, p. 595 ; PSELLOS, *Chronographie* I, p. 58 ; *Conseils et Récits*, p. 286.

99 - AHRWEILER, *Idéologie*, p. 129 *sq.*

100 - PSELLOS, *Chronographie* I, p. 57.

101 - Par exemple, IDEM, *MB* V, p. 127 à propos de la révolte de Deljean ; IDEM, *Chronographie* I, p. 103 ; II, p. 17 ; ZÔNARAS, p. 613, 764.

102 - LÉON DIACRE, p. 31, 94, 95 ; SKYLITZÈS, p. 428, 498 ; PSELLOS, *Chronographie* I, p. 66, 83, 94 ; *Alexiade* I, p. 14, 103 ; II, p. 147, 170.

103 - JEAN D'ANTIOCHE, *Diatribes*, p. 29, 31.

la panoplie rhétorique à leur disposition, les arguments adaptés à la personnalité de l'*autokratôr*. Il serait imprudent de déduire de ces variations thématiques une évolution de l'image impériale entre le XIe et le XIIe siècle[104]. Certes, au XIIe siècle, les qualités militaires de l'empereur combattant sont constamment mises en avant, mais au XIe siècle, Psellos n'exprimait pas une moindre admiration pour l'activité d'Isaac Comnène face aux barbares. Antérieurement, nous n'avons pas conservé de panégyrique adressé à Nicéphore Phocas, mais Léon Diacre dans son *Histoire* ou Jean le Géomètre dans ses poésies soulignaient les vertus guerrières de cet empereur, autant que les orateurs du XIIe siècle s'enthousiasmaient pour les Comnènes.

Toutes les justifications de la légitimité restaient bien théoriques et ne pouvaient retenir les adversaires de l'empereur en place, car dans la réalité, la passivité à l'égard des gouvernants semble une attitude permanente de l'opinion. Ibn Shahram, envoyé du calife de Bagdad à la cour de Constantinople sous Basile II, avait jugé, lors d'une conversation avec Nicéphore Ouranos, que la continuité de l'État n'impliquait pas que l'empereur régnant gardât le pouvoir, car les Byzantins étaient indifférents à la personne de leur empereur[105]. Le jeune empereur partageait l'opinion de l'envoyé du calife, et accueillit un jour Basile le Parakoimomène, relevant de maladie, par ces paroles : "personne plus que toi n'a d'affection pour moi, ni ne tient une telle place dans mon estime, en raison de notre parenté et de notre très proche familiarité ; les autres, selon les mots de l'envoyé du calife qu'on m'avait rapportés, se moquent que moi ou un autre soit empereur"[106].

104 - KAZHDAN, *Studies on literature*, p. 39, croit déceler les effets de changements sociaux dans l'idée, nouvelle selon lui, qu'Attaleiatès ou Théophylacte de Bulgarie se faisaient de l'empereur-soldat.

105 - AMEDROZ-MARGOLIOUTH, *Eclipse*, p. 30-31.

106 - *Ibid.*, p. 33.

CHAPITRE II

UNE EXPLICATION BYZANTINE AUX CRISES POLITIQUES: L'OPPOSITION DU *STRATIÔTIKON GÉNOS* AU *POLITIKON GÉNOS*

G. Ostrogorsky, dans son *Histoire* devenue un classique, oppose la domination de la "noblesse civile" à celle de la "noblesse militaire" (période suivante des Comnènes). Cette opposition entre le *politikon* et le *stratiôtikon* n'est pas seulement présente à l'esprit des Modernes, elle s'enracine dans les sources mêmes. Psellos, après avoir critiqué les dons généreux, mais désordonnés, octroyés par Michel VI au *politikon génos* lors de son avènement, explique que les militaires réagirent vivement et souhaitèrent soumettre l'État romain au *stratiôtikon*[1]. Ce vocabulaire n'est pas propre à Psellos, il se rencontre chez tous les écrivains contemporains jusqu'à Anne Comnène.

Les Byzantins du XI[e] siècle se représentaient leurs élites réparties en deux groupes distincts, le *stratiôtikon*, dont le nom indique la composition, il s'agit de l'armée, et le *politikon*, comportant aussi bien l'administration civile que la population de Constantinople[2], selon la double acception du terme *polis*. Les deux composantes étaient d'ailleurs partiellement confondues, dans la mesure où la haute administration civile exerçant en province, juges ou *anagrapheis*, venait de la capitale. Les membres de la haute Église, formés à la même éducation, appartenaient aussi de ce fait au *politikon*. Les nombreuses rébellions qui troublèrent le XI[e] siècle ont été généralement interprétées comme un effort du parti militaire pour saisir le pouvoir prétendument confisqué par les civils. Quelle valeur fautil accorder à cette explication, même si elle a été retenue par des observateurs aussi bien placés que Psellos pour connaître les rivalités intestines de l'Empire? Le clivage entre ces deux groupes fut-il aussi tranché que le vocabulaire politique le laisse entendre, même s'il n'est pas question de nier que l'armée et la haute administration aient toujours constitué des groupes sociaux aux traditions spécifiques? En admettant une telle opposition sociale, les catégories en étaientelles vraiment monolithiques?

La classification des empereurs entre "civils" et "militaires" permettrait d'éclairer la nature du régime au XI[e] siècle selon les critères de leur action personnelle ou encore de la tradition familiale de leur lignée. Des onze empereurs

1 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 84, 86; ZÔNARAS, p. 659, reprend la même interprétation.

2 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 111. En 1057, Isaac Comnène renvoya l'armée dans ses foyers, de peur que les soldats ne troublassent la tranquillité des Constantinopolitains.

qui régnèrent durant la période dite de l'administration civile, entre 1028 et 1081, cinq souverains, Romain III, Michel IV, Isaac I, Constantin X et Romain IV, conduisirent des troupes face à l'ennemi extérieur. Un sixième, Nicéphore III, après une vie passée sous les armes, s'abstint de faire campagne une fois devenu empereur, et un septième, Michel V, ne régna que six mois. Si nous écartons Théodôra qui ne pouvait pas conduire une armée, trois empereurs seulement seraient d'authentiques "civils", Michel VI, Constantin IX[3] et Michel VII. Si nous comparons avec la période précédente qui s'étend de l'avènement de Léon VI en 886 à la mort de Romain II en 963, il apparaît qu'aucun empereur ne conduisit personnellement ses armées ; or personne ne songe à qualifier de "civile" cette période.

Les traditions militaires ou civiles de la lignée d'où était issu l'empereur sont-elles déterminantes ? Ce critère éliminerait Basile II lui-même, puisqu'aucun de ses ancêtres ou parent depuis Basile I n'avait commandé d'armée. Des huit familles qui partagèrent le pouvoir suprême entre 1028 et 1081, trois s'enracinent incontestablement dans leurs traditions militaires, les Comnènes, les Diogénai et les Botaneiatai ; une est issue du milieu des fonctionnaires de la capitale, celle des Bringai, représentés par Michel VI[4]. Les Paphlagoniens, Michel IV et Michel V, se rattachent au groupe civil, dans la mesure où ils devaient leur fortune à l'activité de Jean, orphanotrophe[5].

Les Monomaques, illustres depuis le Xe siècle[6], restent pourtant mal connus. Le père du futur empereur Constantin, très en vue sous Basile II, exerça la charge de "juge suprême"[7], mais perdit sa position et la faveur impériale après avoir pris part à un complot[8]. Les autres Monomaques du XIe siècle occupèrent aussi des positions de juges[9]. Constantin lui-même, écarté de toute fonction sous Basile II,

3 - Encore faut-il ajouter que Constantin assuma à deux reprises la défense de la capitale face aux Russes et face à Léon Tornikios ; ce commandement ne fut pas de pure forme puisque l'empereur disposa lui-même troupes et bateaux et donna le signal des différentes opérations (PSELLOS, *Chronographie* II, p. 10, 11, 19 ; SKYLITZÈS p.431). Il n'est donc pas certain que l'éloge des qualités militaires de Monomaque ait été seulement un thème de rhétorique (PSELLOS, *MB* V, p. 114).

4 - Les Bringai devaient leur ascension à l'activité de Joseph Bringas, le parakoimomène, qui exerça sous Romain II la réalité du pouvoir.

5 - Mais Michel, futur empereur, fut ἄρχων τοῦ Πανθέου (SKYLITZÈS, p. 390), c'est-à-dire responsable d'une salle du grand palais, le Panthéon, fonction peut-être davantage honorifique que strictement militaire. Sur le *panthéôtès*, et sa nature réelle (soldat ou serviteur personnel de l'empereur ?), AHRWEILER, *Administration*, p. 28 n. 9.

6 - Paul Monomaque, ambassadeur de Constantin VII auprès de Sayf ad-Dawla, était magistre, la plus haute dignité qu'ait pu obtenir au Xe siècle un personnage n'appartenant pas à la famille impériale (SKYLITZÈS, p. 241).

7 - ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 42. La charge byzantine recouverte par ce titre n'est pas clairement identifiable. Il ne peut s'agir de l'*épi tôn kriséôn* auquel les juges de thèmes devaient rendre compte, car la fonction fut créée seulement au temps de Monomaque. Il ne peut s'agir non plus de l'éparque, car Yahya d'Antioche distingue nettement dans la carrière de Romain Argyros entre son titre de "juge suprême" et celui d'éparque.

8 - Cf. f. d. n° 22.

9 - Pothos, protospathaire, fut juge de l'Hippodrome au milieu du siècle (LAURENT, *Administration*, n° 863) ; Théodore, magistre, exerça peu après des fonctions judiciaires (IDEM, *Bulles Métriques*, n° 307).

fut juge d'Hellade peu avant d'accéder au trône[10]. Comme les Bringai, les Monomaques appartenaient vraisemblablement à l'aristocratie civile[11]. Cependant, sous le règne de Constantin IX, l'armée byzantine fit montre d'un grand zèle sur tous les fronts extérieurs, parfois avec succès, et écrasa plusieurs rébellions importantes.

Romain Argyros accomplit une magnifique carrière civile mais ses frères, Basile et Léon, et son parent Pothos comptèrent parmi les officiers de haut rang[12]. Une de ses soeurs, Pulchérie, épousa Basile Sklèros; une autre, Constantin Karantènos; une de ses nièces se maria à Constantin Diogénès; tous trois tenaient de hautes charges militaires[13]. Au sein de ce lignage à tradition militaire, Romain représentait l'exception, et nous concevons aisément qu'il ait pu être tenté par la gloire acquise par les généraux victorieux.

Les Doukai[14] fournissent le modèle même de la dynastie trop souvent donnée sans preuve comme civile. Andronic Doukas et ses fils, partisans de Bardas Sklèros, résistèrent longtemps dans les Thracésiens[15]. Le père du futur empereur Constantin, prénommé lui aussi Andronic, s'identifie probablement à son homonyme, protospathaire et stratège de la Grande Preslav[16]. La carrière de Constantin demeure obscure, mais le texte de Skylitzès à propos de la révolte d'Isaac Comnène le compte explicitement, avec son frère Jean, parmi les généraux soulevés contre Michel VI[17]. La présence de Jean ne surprend pas, puisqu'il fut catépan d'Édesse en 1059[18], mais celle de Constantin dans cette liste est jugée "étrange" par Polemis, faute d'indication explicite sur sa carrière militaire. Or le texte fort clair de Skylitzès suffit, semble-t-il, pour établir que Constantin était bien un militaire[19]. Le sceau d'un Constantin Doukas, magistre et duc, pourrait bien avoir appartenu au futur empereur[20]. Le premier mariage de Constantin Doukas avec la fille de Constantin

10 - SKYLITZÈS, p. 423, entre avril et juin 1042.

11- Constantin IX était toutefois apparenté par sa mère au groupe des Macédoniens: PSELLOS, *Chronographie*, II, p. 14.

12 - Cf. f. d. n° 30.

13 - VANNIER, *Argyroi*, p. 35, 42, 49. En 1057 encore, ses neveux participèrent à la révolte d'Isaac Comnène: SKYLITZÈS, p. 488-489.

14 - Pour toutes les références, POLEMIS, *Doukai*, p. 26-41.

15 - SKYLITZÈS, p. 328.

16 - T. GERASIMOV, Byzantinische Bleisiegel aus Pliska, *BIBA* 14, 1940/1942, p. 169-171.

17- SKYLITZÈS, p. 483. L'éditeur a, par inadvertance, considéré δουκὸς comme une fonction, ce qui ôte tout son sens à la phrase: Κωνσταντῖνος καὶ Ἰωάννης οἱ ἐκ τοῦ γένους ἐφων τοῦ δουκὸς καταγόμενοι...

18 - LEMERLE, *Cinq études*, *Le testament d'Eustathe Boïlas*, p. 39; POLEMIS, *Doukai*, p. 35, relève les indices témoignant des activités militaires de Jean.

19 - Sans doute Matthieu d'Édesse confond-il Constantin et son frère Jean, lorsqu'il affirme que le premier était catépan d'Édesse au moment où il devint empereur à moins qu'Isaac Comnène, malade, ait, avant avril 1059, rappelé Constantin d'Édesse, ville où ce dernier aurait été remplacé par son frère Jean (MATTHIEU D'ÉDESSE, trad. DULAURIER, p. 106, trad. DOSTOURIAN, p. 148).

20 - Sceau inédit Shaw n° 819, catalogue Laurent n° 1136. Sur les trois Constantin Doukas connus au XI[e] siècle, deux ne peuvent être retenus, ni le fils du César Jean, qui était protoproèdre, ni le fils de l'empereur Michel VII, qui était porphyrogénète. La dignité de magistre est bien

Dalassènos constituerait donc l'alliance de deux grandes familles de l'aristocratie militaire orientale. À l'exception de Michel VII, les Doukai parvenus au pouvoir ne cessèrent pas de diriger des armées. Kônstantios, frère de l'empereur, et plus encore le César Jean, ses enfants et ses petits-enfants, occupèrent tous les plus hautes charges militaires[21].

À la liste des empereurs, nous ajouterons, en dépit de leur échec, les noms de Constantin Dalassènos, Constantin Artoklinès et Nicéphore Proteuôn, qui furent pressentis pour occuper cette fonction. Deux sur trois au moins avaient embrassé la carrière des armes, Constantin Dalassènos qui fut notamment duc d'Antioche[22], et le catépan Constantin Artoklinès[23]. Le troisième, Nicéphore Prôteuôn, commandait la Bulgarie lorsque les familiers de Constantin IX mourant songèrent à lui pour assurer la succession[24]. L'expression ἡ τῆς Βουλγαρίας ἄρχη désigne normalement le catépan, le duc, ou plus rarement le *pronoètès* de la province. Nous hésitons cependant à classer catégoriquement Nicéphore Proteuôn parmi les militaires en raison d'un passage de la *Vie de Lazare le Galésiote* où Nicéphore, frère de Proteuôn, est cité comme juge du thème (celui des Thracésiens, d'après le contexte); antérieurement cette lignée fournit de nombreux militaires[25].

Ainsi, en dépit de l'incertitude à propos de plusieurs personnalités, il n'en ressort pas moins que les responsables suprêmes de cette période dite de la "noblesse civile" avaient, dans leur grande majorité, un passé militaire, ou bien étaient issus de familles à tradition militaire.

À côté de familles aux traditions bien affirmées, militaires pour les Alyatai, Branas, Comnènes, Diogénai, Dalassènoi, Gabras ..., ou civiles pour les Anzai, Bringai, Aristènoi, Hexamilitai, Serbliai, Promountènoi, d'autres lignées ne se classent pas facilement car elles fournirent simultanément[26] des fonctionnaires appartenant à l'une et l'autre catégorie. Grégoire Tarônitès était stratège en 1040[27], tandis que son homonyme au milieu du XIe siècle exerçait la fonction de juge des Optimates[28]. Chez les Tornikioi, aux côtés de militaires comme Léon, le rebelle de 1047, ou Pierre qui combattit auprès d'Alexis Comnène en 1078[29], un Tornikios

appropriée à la fonction de duc en 1057, puisque Katakalôn Kékauménos se vit refuser par Michel VI la promotion de magistre à proèdre qu'il sollicitait (SKYLITZÈS, p. 483).

21 - Lorsque Psellos prenait ses repas en compagnie des fils du César, la conversation portait sur la guerre et sur la chasse, activité la plus apte en temps de paix à entretenir les qualités guerrières. Andronic avait consacré sa vie aux activités militaires et aimait à disserter longuement de l'armement (PSELLOS, *Scripta minora* I, p. 280).

22 - Sa longue carrière reste mal connue, cf. f. d. n° 29.

23 - SKYLITZÈS, p.422. Selon PSELLOS, *Chronographie* I, p. 123, qui ne le nomme pas explicitement, il aurait été *hypogrammateus* de Romain III, avant d'être éloigné par Michel IV, parce que l'impératrice Zôè l'appréciait trop.

24 - SKYLITZÈS, p. 478; ZONARAS, p. 650.

25 - *Vie de Lazare le Galésiote*, p. 544, § 119. Sur les Prôteuôn, voir f. d. n° 75, n. 2.

26 - S'il n'y a pas simultanéité, l'argument perd de sa valeur; il confirme seulement le mouvement traditionnel qui portait les familles ayant acquis leur notoriété par le métier des armes, à entrer dans les carrières civiles.

27 - SKYLITZÈS, p. 412.

28 - Sceau inédit du Musée de Vienne MK 206.

29 - *Alexiade*, I, p. 13; BRYENNIOS, p. 291

était juge de l'Hippodrome dans la première moitié du XIe siècle[30], Romain Tornikios fut *symponos*[31], et Georges Tornikios *exaktôr*[32]. Chez les Sklèroi, Romain fut *protostratôr*, duc d'Antioche... Jean, stratège du Péloponnèse à la fin du XIe siècle, pendant que Léon, Constantin, Nicolas exerçaient les fonctions de juges en divers thèmes[33]. Les exemples sont multiples à propos de maintes familles, Bourtzai, Iasitai, Kamatèroi, Kekauménoi, Stypiôtai, Radènoi, Choirosphaktai, Goudélai... Dans ses *Conseils et Récits*, Kékauménos n'excluait pas que ses enfants puissent devenir juges de thème ou fonctionnaires du fisc[34].

Inversement, des familles de tradition civile pouvaient, à l'occasion, fournir des chefs militaires. Michel, fils du logothète Anastase[35], fut nommé par Constantin IX stratège du thème de Dyrrachion. En dépit de sa grave défaite, il fut transféré à la tête du thème de Paristrion où, plusieurs années durant, il surveilla les Petchénègues[36]. Doit-on considérer Michel comme un membre de la caste militaire, ou plutôt considérer sa nomination comme un indice de l'empiètement des civils sur le domaine réservé aux militaires, et comme une marque de défiance envers ceux-ci ? Dans l'impossibilité de donner une réponse claire à cette interrogation, notons toutefois que Michel s'était rangé aux côtés d'Isaac Comnène contre Michel VI[37].

Des mariages rapprochaient également les deux aristocraties. Kékauménos, évoquant les écarts de conduite de la femme d'un juge, note incidemment que le frère de celle-ci était stratège[38]. Constantin Doukas, veuf d'une Dalassènè, épousa Eudocie, issue des Makrembolitai, qui, en l'état actuel de nos connaissances, ne comptaient que des fonctionnaires civils. Constantin Monomaque, proche parent de Léon Tornikios, avait épousé la fille de Basile Sklèros.

Des fonctionnaires civils recevaient en de rares occasions une charge militaire, sans parler des nominations à certains postes en Orient qui cumulaient les responsabilités civiles et militaires, celles d'*anagrapheus* et catépan de Mélitène, ou encore de juge et catépan de Likandos[38bis]. Nicéphore Ouranos, *épi tou kanikleiou* et familier de Basile II, fut choisi comme stratège par cet empereur lorsqu'il revint de son emprisonnement de Bagdad, avec le succès qu'on connaît. En 1032, Michel juge de l'Hippodrome et *épi tôn oikeiakôn*, était aussi catépan d'Italie[39].

30 - *Peira*, p. 198.
31 - LAURENT, *Administration*, n° 1068 et 1069.
32 - *Ibid.*, n° 911.
33 - Toutes références dans SEIBT, *Skleroi*, p. 76-102.
34 - Certes, il leur déconseillait très vivement ces fonctions fiscales, mais parce qu'elles apportaient plus souvent la ruine que la fortune : un de ses parents, Maios, avait commis l'erreur d'accepter l'*épiskepsis* d'Arabissos. Nikoulitzas, ami personnel de Romain Diogénès, devint *anagrapheus* des *kontaratoi* et des *ploïmoi* en même temps qu'*archègétès* (*Conseils et Récits*, p. 268).
35 - Anastase avait accompli une très brillante carrière qui culmina avec les fonctions d'éparque (SKYLITZÈS, p. 418) et de logothète du *génikou* (LAURENT, *Administration*, n° 325 et ZACOS-NESBITT, n° 791).
36 - SKYLITZÈS, p. 424-425.
37 - *Ibid.*, p. 498.
38 - *Conseils et Récits*, p. 204.
38bis - Par exemple, sceau de Constantin, vestarque, catépan de Mélitène et *anagrapheus* : ZACOS-NESBITT n° 438 ; sceau de Basile Machètarios, *vestès*, juge et catépan de Likandos : GRAY-BIRCH n° 17559 et SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 282 n° 4.
39 - *Cod. dipl. Bar.* IV, p. 43-46 n. 21.

En revanche, nous ne pouvons compter au nombre des militaires de profession les serviteurs du palais impérial, eunuques en majorité, qui portaient le titre de commandants en chef, mais laissaient les responsabilités effectives aux stratèges expérimentés que l'empereur ne manquait pas de leur adjoindre[40]. De telles nominations illustrent plutôt la défiance envers les officiers généraux de certains empereurs, y compris des soldats comme Nicéphore III ; ils craignaient à juste titre que leurs anciens collègues ne devinssent des rivaux. Ces promotions d'eunuques ou de civils ne doivent donc pas s'interpréter comme une marque d'hostilité des empereurs "civils" contre les militaires.

Opposer le *stratiôtikon* au *politikon* ne rend pas compte de la position beaucoup plus complexe de ces deux groupes. Michel Psellos, souvent présenté comme le porte-parole des civils, n'a pas nécessairement porté de jugements négatifs sur les empereurs issus du *stratiôtikon*. Il a vigoureusement critiqué et déformé toutes les mesures prises par Romain IV Diogénès pour redresser la situation de l'armée, mais il combla d'éloges Isaac Comnène pour son audace belliqueuse et sa volonté de redresser l'Empire qu'il opposait, en partie à tort, au comportement des empereurs précédents[41]. Michel Attaleiatès, juge à l'armée, puis juge de l'Hippodrome et du Velum, profond admirateur de Nicéphore III, émettait des réserves envers les généraux Comnènes, Doukai ou Bryennioi. Ses jugements à propos des personnalités civiles étaient aussi divers[42].

Au sein du *politikon* comme du *stratiôtikon*, les attitudes n'étaient pas unanimes. Deux révoltes, menées par des généraux, celle d'Isaac Comnène et celle de Nicéphore Botaneiatès, ont abouti avec l'appui d'une partie des fonctionnaires et du clergé de la capitale[43]. À l'inverse, les généraux rebelles ont toujours dû affronter des armées restées fidèles aux empereurs de Constantinople, bien plus nombreuses souvent que les leurs, indice de clivages au sein de l'armée. Même Romain Diogénès, l'archétype de l'empereur militaire, sut s'attirer de fortes sympathies hors des cercles du *stratiôtikon*, celle de Basile Malésès, comte des eaux, ou celles plus nuancées de Léon, *èpi tôn déèséôn*, d'Aristènos, *prôtoasèkrètis*, de Michel Attaleiatès, juge. Il est certain qu'au cours de la première moitié du XIe siècle, les fonctions civiles attirèrent davantage, par l'enrichissement rapide qu'elles permettaient, même si des revers de fortune réduisaient parfois à néant la position sociale des bénéficiaires. Toutefois la réalité de l'abaissement des fonctions militaires par rapport aux fonctions civiles durant cette période n'apparaît pas nettement.

Nous disposons d'un seul instrument de mesure, qui reste grossier, la relation entre les fonctions exercées, civiles ou militaires, et les dignités obtenues, lesquelles

40 - Jean l'Orphanotrophe avait conseillé à son frère Constantin, nommé domestique des Scholes, de prendre pour conseiller technique Constantin Dalassènos, pourtant tenu en suspicion (SKYLITZÈS, p. 402). Georges Paléologue servait en second l'eunuque Jean, envoyé par Nicéphore III pour combattre les Turcs, et il reprit en mains l'armée pendant la retraite, en raison de l'incapacité de Jean (BRYENNIOS, p. 303-309).

41 - Si Isaac encourut des critiques de la part de Psellos, c'est en raison du rythme précipité avec lequel il appliqua des réformes dont la nécessité était incontestée (PSELLOS, *Chronographie*, II, p. 120-122).

42 - Cf. l'analyse des opinions de Michel Attaleiatès et des historiens contemporains dans KAZHDAN, *Studies on literature*, p. 23-86.

43 - Cf. f. d. n° 80 et 105.

déterminaient le rang social et dans une certaine mesure les revenus afférents aux *rogai* qui leur étaient attachées[44].

Quelle était la situation au X[e] siècle, époque de la plus grande gloire des armées byzantines ? Les domestiques des Scholes furent le plus souvent magistres, les stratèges des grands thèmes, patrices, et pour les thèmes plus modestes, protospathaires. Les principaux officiers civils n'étaient pas défavorisés ; les logothètes du drome avaient, comme les domestiques des Scholes, rang de magistre ou de patrice[45], le logothète du *génikon*[46], ainsi que l'éparque ou l'*épi tou kanikleiou* atteignaient souvent la dignité de patrice-anthypatos. Les deux types de carrière permettaient donc d'accéder à la plus haute dignité, et le titre de proèdre, créé par Nicéphore II Phocas pour le parakoimomène Basile Lékapènos, ne récompensait ni un militaire, ni un civil, mais l'un des principaux artisans de l'accession au trône de Nicéphore.

Comment évolua cet équilibre au cours du XI[e] siècle ? Sans doute l'arrivée de nombreux étrangers dans la hiérarchie militaire avait-elle abaissé le niveau des dignités affectées aux commandements de certains *tagmata*[47]. Du règne de Constantin VIII à celui de Michel VI, les juges de Constantinople, qu'ils fussent juges du Velum, de l'Hippodrome ou envoyés dans les thèmes, portaient le plus souvent la dignité de protospathaire, et l'éparque lui-même ne dépassa ce niveau qu'exceptionnellement[48], alors que les ducs d'Occident, d'Édesse, de Dyrrachion étaient patrices pour le moins, voire magistres pour les ducs d'Antioche. Dans l'administration civile, seuls les logothètes du drome et du *génikon* obtenaient de si hautes dignités. Les rares proèdres durent ce titre exceptionnel à la faveur impériale, sans que la fonction exercée, civile ou militaire, fût prise en compte. Cependant Michel VI éleva plusieurs civils, Constantin Leichoudès, Théodore Alôpos[49], à cette dignité qu'il refusait précisément à Isaac Comnène et Katakalôn Kékauménos[50] ; il innovait donc et rompait l'équilibre observé jusqu'alors[51]. Durant cette période de relative démobilisation de l'Empire, les militaires ne furent pas relégués au second plan, même si un déclin relatif était perceptible par rapport à la période plus faste de la seconde moitié du X[e] siècle.

La période suivante jusqu'à l'avènement d'Alexis Comnène est fort comparable à la précédente, alors que la rapide dévaluation des dignités aurait permis aux empereurs de modifier facilement la hiérarchie des honneurs en retardant les promotions de l'un ou l'autre groupe. Or, que constatons-nous sous Michel VII, empereur jugé *a priori* moins favorable aux militaires ? Les principaux chefs de

44 - Pour ces quelques remarques, nous utilisons les tableaux que nous avions établis pour les principales fonctions civiles et militaires dans CHEYNET, *Dévaluation*, p. 460-469.

45 - Cf. LAURENT, *Administration*, n° 428 à 431.

46 - Cf. *ibid.*. n° 312 et suivants.

47 - Les empereurs, dans la première moitié du siècle notamment, avaient pris soin de ne pas élever les étrangers à des dignités qui auraient nourri leur orgueil en les mettant au même rang que les généraux grecs (*Conseils et Récits*, p. 276-284).

48 - CHEYNET, *Éparque*, p. 52.

49 - SKYLITZÈS, p. 496.

50 - *Ibid.*., p. 483.

51 - PSELLOS, *Chronographie*, II, p. 83-84 : "Michel fit les distributions de dignités avec plus de faste qu'il ne convenait, et les réserva aux Constantinopolitains".

l'armée étaient titrés au moins proèdres (Nicéphore Bryennios, Nicéphore Basilakios), ou protoproèdres (Joseph Tarchaneiôtès, Alexis Comnène, Constantin Doukas, cousin germain de l'empereur, il est vrai), sinon curopalates (Nicéphore Botaneiatès). Les juges du Velum n'obtinrent pas les mêmes honneurs puisque ceux qui intervinrent en 1088 pour le monastère de Patmos étaient encore pour la plupart magistres[52]. Certes, un civil, Constantin, obtint le premier la dignité de sébaste, avec la charge d'*épi tôn kriséôn*, peu avant l'avènement de Nicéphore III, mais le domestique Alexis Comnène fut promu à cette dignité dès le règne de cet empereur.

Les militaires avaient au moins conservé la parité avec les civils et avaient peut-être même acquis une légère prééminence sous le règne de Michel VII[53]. La venue au pouvoir d'Alexis Comnène ne marqua pas non plus en ce domaine comme en d'autres, une rupture immédiate avec la période précédente, dans la mesure où cet empereur offrit la dignité de sébaste à ses proches parents, sans la leur réserver exclusivement, et confia à ses proches les postes clés de l'armée; la prééminence des dignités revint incontestablement aux militaires, non pas comme tels, mais en tant que parents de l'empereur.

Au XIIe siècle, les rapports entre les fonctions de duc et de juge du Velum et de l'Hippodrome se figèrent au détriment de cette dernière. Les ducs, gouverneurs de province, cumulaient à nouveau un commandement militaire et des responsabilités fiscales - ils étaient fréquemment duc et *praktôr*, ce qui ôtait aux carrières civiles un de leurs avantages les plus notoires et rendait d'autant plus attractives les fonctions militaires. Les juges du Velum et de l'Hippodrome, atteignaient au sommet de leur carrière la dignité de protonobélissime jusque sous les Anges où, par une nouvelle dévaluation, ils parvinrent à leur tour au rang de sébaste[54]. L'extrême fin du XIIe siècle est plus confuse, la multiplication des sébastes interdit de vérifier si les civils avaient comblé leur relatif retard accumulé sous les Comnènes, puisqu'une multitude de civils comme de militaires portaient cette dignité. Le seul indice assuré laisse penser que les militaires gardaient la préséance, puisque Alexis Ange créa trois despotes, ses gendres, tous trois vaillants soldats[55].

Le XIe siècle ne marqua pas un abaissement notable des militaires sauf sous le bref règne de Michel VI. Au XIIe siècle ceux-ci acquirent une suprématie certaine, telle qu'ils n'en avaient pas connue même au Xe siècle, et cette prééminence ne fut pas totalement remise en cause à la fin du siècle. Ainsi donc au XIe siècle, l'opposition du *stratiôtikon* et du *politikon* ne constitua donc pas le ressort des luttes d'influence pour le contrôle du pouvoir impérial, puisque tant de familles passèrent de l'un à l'autre groupe au gré de leurs intérêts financiers, ou y comptèrent simultanément des représentants.

52 - *Patmos* I, p. 338, 339, 340, 345, 346. La date est tardive et nous ne disposons pas de liste équivalente pour l'époque de Michel VII. Mais cela importe peu si l'on se souvient qu'un fonctionnaire ne rétrogradait jamais en dignité.

53 - En outre la supériorité traditionnelle des généraux d'Orient sur ceux d'Occident s'était conservée.

54 - Les parents de l'empereur dédaignèrent, semble-t-il, cette charge mais reçurent plus volontiers celles de logothète du drome, d'*épi tou kanikleiou*, ou de grand drongaire.

55 - KAŽDAN, *Structure de la classe dominante* (compte-rendu d'Irène SORLIN, p. 374), considère que l'aristocratie civile reprit son ascension. L'étude des seules dignités n'autorise pas une conclusion aussi ferme.

LES ASSISES TERRITORIALES DE L'OPPOSITION AUX AUTORITÉS

CHAPITRE III

CONSTANTINOPLE

La capitale se distingue et dans une certaine mesure s'oppose aux provinces. Siège du pouvoir, tout à la fois Reine des Villes et source des souffrances fiscales des provinciaux, Constantinople, par sa dimension, joua un rôle spécifique dans les luttes politiques. Ville d'exception, elle abritait en permanence le patriarche, -alors que bien souvent les empereurs vivaient auprès de leurs troupes en campagne-, la cour, l'élite de l'administration civile et une population de loin la plus nombreuse de toutes les villes de l'Empire, population aux ambitions mal définies, mais remuante et dans une certaine mesure organisée. Elle se répartissait en trois grands groupes, le *politikon*, le peuple où se distinguaient les corps de métiers, et de nombreux étrangers résidant également en permanence dans la ville.

Des élites divisées

Le petit noyau des fidèles de l'empereur, qui suivait son destin, doit être séparé de la haute administration, beaucoup plus insensible aux bouleversements politiques. Parmi ces familiers, au palais impérial, se développaient les intrigues : les serviteurs et *oikeioi* de l'impératrice Théodôra s'opposèrent au choix des proches de Constantin Monomaque mourant, car leur situation était en jeu. On ne saurait leur reconnaître d'autres motivations que la recherche du profit personnel. Le niveau social de cet entourage impérial restait fort hétérogène. À côté d'un Kabasilas dont le parent Nicéphore s'était illustré comme duc de Thessalonique sous Basile II[1], ou d'un Nicétas Xylinitès, dont les ancêtres avaient servi au plus haut niveau Léon III et Basile I[2], se rencontraient surtout des eunuques ou des serviteurs qui n'avaient pas suivi le *cursus* des études conduisant à la haute administration. La protection impériale créait leur unique source de richesse. Certains de ces personnages, enivrés par la puissance que leur conférait l'amitié de l'empereur, osèrent se dresser contre leur maître au point de vouloir placer

1 - SKYLITZÈS, p. 368.

2 - Nicétas Xylinitès, magistre, exécuté sous Léon III ; THÉOPHANE, p. 400 ; NICÉPHORE, éd. Bonn, p. 62. Nicétas Xylinitès, *épi tès trapèzès* sous Basile I, SYMÉON MAGISTROS, éd. Bonn, p. 691 ; GEORGES MONACHOS, éd. Bonn, p. 759.

leur candidat à l'Empire, tels Étienne Pergamènos, promoteur malheureux de l'ambition de Léon, fils de Lampros[3], ou Romain Boïlas pour lui-même[4]. Dans ce groupe, les revers de fortune étaient donc particulièrement spectaculaires et les fortes personnalités impériales redoutées[5].

L'avènement d'un empereur se traduisait par de généreuses distributions de richesses, souvent compensées par de préalables confiscations prélevées en priorité sur les parents et l'entourage de l'empereur précédent. Michel Attaleiatès, dans son éloge de Nicéphore Botaneiatès, rappelle une mesure prise par ce dernier et applaudie par le Sénat et les gens de Constantinople. À la mort d'un empereur, le successeur, selon Attaleiatès, au lieu de consoler les fidèles serviteurs du défunt, mettait la main sur leurs biens, et les exilait parfois. Nicéphore III prépara une novelle pour assurer aux serviteurs impériaux une protection équivalente à celle des personnels au service des simples particuliers. Par cette garantie, Botaneiatès espérait retenir au service de l'Empire bien des hommes capables qui s'en étaient écartés en raison des risques encourus[6]. En dépit de l'évidente exagération de l'éloge, la privation des biens constituait vraiment une menace permanente pour tous les serviteurs de l'État. Nous ne parlons pas ici du châtiment consécutif à un complot, procédure tout à fait normale, mais des spoliations dues à un changement de régime politique. La chute était d'autant plus brutale que l'enrichissement avait été considérable. Ainsi Nicéphoritzès avait amassé une des plus grosses fortunes du siècle, mais ne mourut pas sans avoir dû rendre gorge dans de fort pénibles conditions[7].

La haute fonction publique, les οἱ ἐν τελεῖ de la capitale formaient un autre groupe[8], beaucoup plus large et bien défini. Y accéder exigeait une formation supérieure reçue aux écoles de la capitale; les condisciples y poursuivraient une carrière parallèle et s'épauleraient à l'occasion. Elles fournissaient également le haut clergé car le recrutement de ces deux catégories était commun aux mêmes familles[9].

L'origine géographique de cette élite administrative est malaisée à cerner. En effet la possession d'une habitation à Constantinople et son immédiate banlieue thrace ou asiatique ne permet pas de déduire que les propriétaires aient été des autochtones, puisque les plus grandes lignées y possédaient toutes leur palais. Ainsi Bardas Phocas résidait dans la ville en 963, lorsque son fils se révolta[10]; or nous

3 - SKYLITZÈS, p. 430.
4 - *Ibid.*, p. 473.
5 - Le choix de Michel VI Stratiôtikos est caractéristique à cet égard. PSELLOS, *Chronographie*, II, p. 82: "ils (les serviteurs de Théodôra) délibéraient, se demandant quel homme ils allaient de préférence mettre à la tête des affaires, un homme constant qui leur resterait attaché et leur conserverait leur haute fortune". Michel VI reprit effectivement à son service les principaux serviteurs de Théodôra, notamment Nicétas Xylinitès qui resta logothète du drome.
6 - ATTALEIATÈS, p. 316-318.
7 - ZÔNARAS, p. 726.
8 - Psellos laisse éclater son mépris envers Jean, le *paradynasteuôn* choisi par Constantin IX. Cet homme n'avait pas fait carrière dans l'administration et ne devait sa promotion qu'à la faveur impériale. Psellos ne range donc pas ce courtisan dans la même catégorie que lui.
9 - KAŽDAN, *Structure de la classe dominante*, p. 150-153.
10 - SKYLITZÈS, p. 257; LÉON DIACRE, p. 46.

savons bien que les Phocas étaient possessionnés en Cappadoce. À partir du XIe siècle, avec le processus de constantinopolisation de l'aristocratie, et surtout au XIIe siècle, la situation s'inverse; aussi lorsqu'une famille vit dans la capitale, admettrons-nous qu'il s'agit là de sa résidence principale même si elle possédait éventuellement des biens sis en une autre partie de l'Empire[11].

Faute de renseignements plus précis, la formation de véritables dynasties de fonctionnaires invite à penser qu'elles n'ont pu se développer que dans la capitale, le père introduisant ses fils, l'oncle ses neveux[12]. Sans être complètement hermétique, ce groupe s'ouvre peu aux hommes nouveaux[13], indice d'une certaine stabilité tant au XIe siècle qu'au XIIe siècle.

L'aristocratie civile ne nourrissait donc point de crainte à propos de son rôle solidement assuré dans la fonction publique, car son éducation par les écoles de Constantinople, les liens de solidarités, sans doute renforcés par des mariages que nous ignorons, la mettaient à l'abri des disgrâces qui frappaient le groupe des favoris et serviteurs impériaux à la mort ou au renversement de leur maître. Elle pouvait donc assister aux luttes pour le pouvoir avec une certaine sérénité, puisque son rôle politique n'était pas en jeu. Cependant, elle était parfois victime des difficultés financières de l'État. Celui-ci procéda à plusieurs reprises à des confiscations, sous des prétextes de dettes fiscales ou de conjurations imaginées pour les justifier. Sous Michel VII, Nicéphoritzès pratiqua des spoliations, complètes ou partielles, au profit du fisc[14]. Au temps d'Alexis Comnène, la découverte d'un complot fit perdre leurs biens à beaucoup de notables, comptés au nombre des complices pour être dépouillés "légalement"[15]. La reddition de comptes, régulière après l'exercice d'une charge, pouvait être l'occasion d'y engloutir sa fortune, suivant que l'on jouissait ou non de la faveur impériale. Si Grégoire Pakourianos, le grand domestique, conforté par l'amitié de l'empereur Alexis, obtint d'être dispensé de telles procédures[16], Dèmètrios Kamatèros, qui n'avait pas réussi

11 - En 1167, le métoque de Xérochoraphiou à Constantinople était entouré par les *oikoi* de Pakourianos, Xylinitès, Anzas, Makrembolitès, *Xérochôraphiou*, p. 25.

12 - La liste des familles de tradition civile est répertoriée, pour les XIe et XIIe siècles, dans KAŽDAN, *Structure de la classe dominante*, p. 135. Entre 1040 et 1100, la concentration des fonctions apparaît plus étroite encore. Les familles les plus notables furent alors les Kamatèroi, Anzai, Hexamilitai, Alôpoi, Makrembolitai, Spanopouloi, Promountènoi, Tzirithônes, Serbliai, Chrysobergai, Kataphlôroi, Xèroi, Xiphilinoi, Mermentouloi... Nombre d'entre elles sont attestées sur plusieurs générations, voire plusieurs siècles.

13 - L'ancienneté relative de toutes ces familles constantinopolitaines est confirmée par la lecture de la *Peira*, recueil de procès dont les origines pouvaient remonter à plusieurs dizaines d'années avant que n'aient été prononcés les jugements, rendus sous le règne de Basile II ou celui de Romain III. Les noms des juges, Thylakas (*Peira*, XVI, 9), Kampanarios (*Peira*, XXIII, 6), Xèros (*Peira*, XIV, 22; XLV, 11), Ophrydas (*Peira*, XVI, 9; XIX, 5; LI, 6), Hexamilitès (*Peira*, VII, 15; XLI, 9), sans parler d'Eustathe Rômaios, ainsi que les noms de certaines parties aux procès, Grégoire et Himérios Solomôn (*Peira*, XLIX, 4), sont aussi portés par de nombreux fonctionnaires du XIe siècle.

14 - ZÔNARAS, p. 708; ATTALEIATÈS, p. 182-183.

15 - ZÔNARAS, p. 736.

16 - LEMERLE, *Cinq études*, p. 172. Pakoûrianos obtint de n'avoir pas à rembourser la rançon payée aux Coumans qui le détenaient, somme à coup sûr importante, que le trésor impérial lui avait avancée.

à lever l'impôt prévu pour l'année 1104/1105 en Thrace et en Macédoine, fut dépouillé par le fisc de sa maison proche de l'Hippodrome[17].

Notre description des élites de la capitale serait incomplète si l'on omettait une dernière catégorie, la plus mal connue, constituée des fils de bonnes familles qui venaient de province résider à Constantinople, par goût ou par nécessité. Des dynastes, dont la fortune foncière restait assise dans les provinces, surtout orientales, possédaient à Constantinople un palais, résidence temporaire de leurs membres s'ils exerçaient une fonction - le plus souvent militaire - les appelant auprès de l'empereur. Mais les empereurs souhaitaient aussi que vivent dans la capitale, au palais impérial ou tout près de celui-ci, les enfants des personnages susceptibles de créer des troubles, pratiquant ainsi la même politique de prise d'otages qu'à l'égard des princes étrangers. Tout en s'assurant une meilleure sécurité, les empereurs espéraient s'attacher ces jeunes gens, soit en les plaçant au rang de familiers avec les obligations implicites découlant de cette faveur, soit encore en les introduisant au sein de leur propre *génos*. Cette politique de concentration à Constantinople des lignées les plus notables fut menée délibérément par les empereurs durant tout le XI[e] siècle, plus particulièrement sous Monomaque. Psellos, dans un de ses éloges, admire les sages mesures du *basileus*, "par lesquelles les enfants des plus puissantes familles (μέγα δυνάμενοι), à l'instar des rejetons de quelques Géants, sont arrivés de leur propre mouvement (αὐτομάτως) à Constantinople et se sont joints à l'entourage impérial (βῆμα)"[18].

Cette venue de jeunes provinciaux d'illustre ascendance favorisa les contacts avec les hauts fonctionnaires de la capitale. Des mariages furent sans doute conclus entre les deux groupes. Cette fréquentation mutuelle abaissait les barrières entre la province et la capitale et la centralisation, souhaitée par les empereurs, fournit à certains membres de l'aristocratie militaire l'occasion de s'introduire dans les fonctions civiles. Cependant, revers de cette politique, au palais impérial, les intrigues risquaient de s'accroître : des assignés à résidence, mécontents, participèrent à des complots, ainsi Grégoire Gabras contre Alexis Comnène.

L'effort de centralisation de toutes les élites, délibérément mené à partir de Monomaque, ne porta ses fruits qu'à partir du règne d'Alexis Comnène. Sans doute plus que les mesures incitatrices des empereurs, les invasions turques provoquèrent-elles le mouvement de concentration des élites.

Le peuple

Pas plus que les élites, la foule ne formait un ensemble homogène : on distingue nettement les groupes organisés et réglementés, corps de métiers et étrangers, des "classes dangereuses", désoeuvrés, prostituées, mendiants, voleurs... Les chroniqueurs distinguent rarement entre les deux, tendant à les assimiler dans une même réprobation.

17 - ZÉPOS, *Jus* I, p. 334.
18 - PSELLOS, *MB* V, p. 112.

Les métiers, *sômateia*, *syllogoi*, *systèmata*[19], se regroupaient en quartiers spécialisés le long de la Mésè, notamment au voisinage de Sainte-Sophie et du Grand Palais ; aussi leur participation aux troubles inquiétait-elle le pouvoir. Leurs chefs ont pu apparaître comme des interlocuteurs occasionnels des autorités, en particulier de l'éparque, garant de leur tranquillité.

L'organisation des corps de métiers n'avait pas fait disparaître l'antique division en dèmes. Présents à l'occasion des cérémonies officielles, triomphes de Jean II ou couronnement de son fils Alexis[20], les dèmes étaient intégrés à l'administration de la capitale, sous le contrôle de l'éparque, comme en témoignent les quelques sceaux de démarques qui nous sont parvenus[21]. Mais, privés de rôle politique, ils ne sont jamais cités à l'occasion des troubles dans la métropole.

Au XI[e] siècle, l'active participation des artisans et des marchands aux manifestations hostiles à plusieurs empereurs dont l'un, Michel V, fut renversé[22], cessa à partir de l'avènement des Comnènes. Pendant plus d'un siècle, le calme régna dans la capitale, jusqu'à la mort de Manuel Comnène. Ce répit ne signifie pas que les artisans et les marchands aient été moins nombreux, ou bien supplantés par les Latins. Quelques indices -trop rares- laissent entendre qu'il subsistait une marine marchande grecque à la fin du XII[e] siècle[23] et les habitants se regroupaient encore κατὰ συλλόγους καὶ κατὰ συστήματα[24], pour soutenir la Porphyrogénète Marie la *Césarissa*. Alexis Ange désireux de lever l'*alémanikon*, convoqua devant lui les différents τέχναι de la capitale[25].

Officiellement, le peuple participait, aux côtés de l'armée et du Sénat, à la proclamation du nouvel empereur, mais n'avait pas à se prononcer sur le choix de ce dernier. S'il passait outre, alors il excédait son pouvoir et pratiquait la δημοκρατία[26], anomalie inacceptable. Lorsqu'en janvier 1204, la population (λεῶδες τῆς πόλεως), poussée par les démagogues (ὀχλαρχικοὶ καὶ δημοκόποι), se réunit à Sainte-Sophie pour établir un nouvel empereur, Nicétas Chôniatès fut scandalisé par cette démarche[27]. Michel Cérulaire, qui, en 1057, incitait la foule

19 - VRYONIS, *Guilds*, p. 313. Sur leurs aspirations économiques et sociales, voir ANGOLD, *Empire*, p. 70-74.

20 - PRODROME, *Poésies*, I, p. 178 vers 19, IV, p. 201 vers 17.

21 - Sceau de Galènos, démarque et *symponos* (LAURENT, *Administration*, n° 1056); de Nicolas, démarque et logariaste du bureau du sacellaire (*ibid.*, n° 1819); de Michel, préteur du *dèmos* et *symponos* (sceau inédit de l'IFEB, n° 205 ou 206); de Georges Lakténitzès, démarque des Vénètes (sceau Fogg n° 600).

22 - Cf. *supra*, f. d. n° 56.

23 - Les Latins fuyant la capitale après les massacres de 1182, s'emparèrent de vaisseaux grecs en différents ports, dont dix à Chrysopolis (GUILLAUME DE TYR, p. 1025). Quelques années plus tard, Isaac Ange se plaignait de ce que des navires pisans, basés à Abydos sous le prétexte de faire la guerre à Venise, abordaient les bâtiments grecs et les dépouillaient (MÜLLER, *Documenti*, p. 67).

24 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 234.

25 - *Ibid.*, p. 478.

26 - Sur ce terme, voir, entre autres. G. BRATIANU, Empire et Démocratie à Byzance, *BZ* XXXVII, 1937, p. 87-91 et VRYONIS, *Guilds*, p. 289-314.

27 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 561-562.

à chasser Michel VI, devint aux yeux de Psellos "un homme démocratique", méprisant la monarchie[28].

À l'unanimité les chroniqueurs ont toujours dénoncé le comportement irrationnel de la plèbe constantinopolitaine. Le jugement de Chôniatès sur l'ἀγοραῖον φιλοταραχώτατον, ces gens qui manifestent une indifférence envers leurs empereurs, qu'ils considèrent "comme un mal inévitable, et qui un jour choisissent dans la légalité un gouvernant pour le massacrer le lendemain comme un malfaiteur"[29], rejoint l'opinion de Léon Diacre, antérieure de deux siècles, qui rappelle qu'à l'occasion des usurpations, la lie du peuple, les pauvres, pillent les richesses, abattent les palais, et ne reculent même pas devant le meurtre de leurs compatriotes[30].

Le sentiment légitimiste favorable aux Macédoniens au XIe siècle ne semble pas s'être reporté sur les Anges un siècle plus tard. En effet, sous cette dynastie, marchands et artisans visaient en priorité à protéger leurs revenus, soit face aux étrangers, les Latins, soit face aux exactions. Ils refusèrent tout nouvel impôt, et toute atteinte à leurs biens. Alexis III dut renoncer à confisquer la grosse fortune du banquier Kalomodios soutenu par les gens de l'Agora (οἱ ἀγοραῖοι[31]). Jean Lagos, directeur de la prison du Prétoire, s'était rendu coupable d'abus à l'encontre de ces artisans; aussitôt leurs compagnons se révoltèrent pour les défendre[32].

Comme au XIe siècle, leur puissance économique fut sanctionnée par l'achat ou le don de dignités permettant l'accès au Sénat[33], ascension qui ne se traduisit pas par une entrée dans la haute fonction publique. Cette "bourgeoisie" constantinopolitaine côtoyait le *politikon* qui ne se mêlait pas à elle: rappelons-nous les opinions méprisantes de Psellos ou de Nicétas Chôniatès. Pas plus qu'au siècle précédent, on ne saurait discerner un dessein politique précis ou une revendication sociale telle que l'ouverture aux postes supérieurs de l'administration.

Les étrangers constituaient le dernier groupe que les autorités, notamment l'éparque, surveillaient attentivement car une forte solidarité ethnique les unissait. Certes, ils n'intervinrent pas directement dans les affaires intérieures de l'Empire avant la fin du XIIe siècle, quand l'alliance latine fut recherchée par certains prétendants byzantins, mais, à l'occasion des troubles, les chroniqueurs nous les montrent à l'affût de rapines, tels les Géorgiens dénoncés par Nicolas Mésaritès[34]. Ils vivaient dans des quartiers séparés, à quelque distance du palais impérial[35], dirigés par leurs propres responsables.

28 - PSELLOS, *MB* V, p. 512: "σὺ δημοκρατικὸς ὢν ἀνήρ, δυσχεραίνεις τὴν μοναρχίαν".

29 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 233-234. VRYONIS, *Guilds*, p. 292 n. 10, citant ce texte, estime qu'il pourrait impliquer un rôle des citoyens de Constantinople lors de la nomination des fonctionnaires. Selon nous, ce texte ne s'applique qu'au pouvoir impérial et Nicétas Chôniatès songe aussi bien au sort du protosébaste Alexis qu'à celui de l'empereur Andronic, même si le texte se rapporte aux événements de 1182.

30 - LÉON DIACRE, p. 94-95.

31 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 524.

32 - *Ibid.*, p. 525.

33 - Au grand scandale de NICÉTAS CHÔNIATÈS (*Histoire*, p. 484) des changeurs, des marchands de textiles furent honorés de la plus haute dignité, celle de sébaste.

34 - MÉSARITÈS, *Palastrevolution*, p. 33.

35 - Voir, entre autres, JANIN, *Constantinople*, p. 244-260.

Constantinople était divisée en groupes sociaux trop distincts pour qu'un etat d'esprit spécifique à la ville ait pu s'y dégager. Tout juste remarque-t-on, vis-a-vis des provinciaux, l'expression d'un patriotisme local, empreint d'un complexe de supériorité à l'égard du reste de l'Empire qui, en retour, accuse les élites de la capitale de ne pas assumer leurs responsabilités, ni fournir un modèle pour l'Empire. Nul n'a exprimé ce ressentiment mieux que Jean Mauropous, fin connaisseur à la fois du monde politique de la capitale et des réalités provinciales, celles des Arméniaques où était située sa métropole d'Euchaïta. Mauropous n'hésitait pas à assimiler Constantinople à la Jérusalem déchue : "les prophètes se lamentaient sur la cité devenue prostituée, antre de voleurs, refuge d'assassins, demeure de la rébellion[36] ; mais notre ville, je dis bien la tête de l'univers, la reine des cités, qui ne l'appellerait à juste titre la ville des inspirés de Dieu ? Mais moi je souhaiterais la dénommer ville de l'amertume, et pour quelle raison ? Elle a perdu son jugement, elle a pris en haine la justice, sur ses places publiques on ne cesse de pratiquer l'usure, le dol, le parjure, le mensonge, de manifester le mépris et l'orgueil excessif... La ville n'est pas seule concernée, mais, ô très grande honte, elle incarne le modèle (ἀρχέτυπον) du mal pour toutes les villes et les contrées de la terre ; elle ne domine pas moins toutes les villes par ses vices qu'elle ne les dépasse en splendeurs... Par sa faute, l'illégalité (παρανομία) se répand sur la terre"[37].

Le ton polémique de ce discours, dont on peut se demander à quel public il était adressé, souligne avec vigueur la frénésie égoïste d'enrichissement des élites de la capitale, lieu unique où se faisaient et se défaisaient les carrières. Psellos, habile au jeu des intrigues de palais, appréciait Constantinople au point qu'en être tenu éloigné se comparait pour lui à l'exclusion d'Adam chassé du Paradis[38]. Réciproquement, le sentiment anticonstantinopolitain des provinces se nourrissait de l'hostilité des habitants à payer des impôts, gaspillés selon eux sans profit dans la capitale. Cet antagonisme a concouru à plusieurs reprises au détachement de certaines populations périphériques[39].

36 - Les citations bibliques auxquelles Mauropous fait référence sont encore plus virulentes à l'égard des gouvernants. Ainsi, Isaïe, I, 21 *sq* : "la cité fidèle est devenue prostituée, elle était remplie d'équité, la justice y habitait, maintenant c'est un repaire d'assassins... Les chefs sont rebelles et complices des voleurs, tous avides de présents et de récompenses"... Mauropous évitait une critique trop ouverte et brutale des empereurs, mais ses lecteurs ou auditeurs, familiers de la Bible, étaient capables de restituer dans leur intégralité les textes évoqués par le prélat.

37 - MAUROPOUS, Discours n° 185. Sa date est controversée, mais celle de 1061 proposée par KARPOZELOS (*Mauropous*, p. 223-224) semble préférable aux hypothèses avancées précédemment (1047).

38 - PSELLOS, *Scripta minora* II, p. 254-255.

39 - *Infra*, p. 379 *sq*.

CHAPITRE IV

L'ENRACINEMENT PROVINCIAL DE L'ARISTOCRATIE

Principes d'investigation

Les notables byzantins acquéraient une influence déterminante dans une province donnée, soit en y possédant la majeure partie de leurs biens fonciers, soit en y exerçant des fonctions officielles - les plus efficaces de ce point de vue étant les charges militaires grâce à la solidarité qui unissait les soldats d'une même province.

Jusqu'au XI[e] siècle, la longue durée dans laquelle s'inscrit le développement de la plupart des familles byzantines[1] leur a effectivement permis d'acquérir des biens fonciers importants, regroupés de façon privilégiée dans une ou deux provinces de l'Empire et d'y faire sentir leur poids social. Localiser les biens patrimoniaux de cette aristocratie s'impose donc, mais plusieurs obstacles, dont le moindre n'est pas le caractère lacunaire et aléatoire de nos sources, nous privent d'informations nourries.

La source la plus riche est constituée par les actes de la pratique. Mais peu de dossiers nous sont parvenus; les plus fournis concernent le Mont Athos en Occident et Lembos en Asie Mineure. Des caractéristiques en restreignent la portée :

-leur destination exclusivement ecclésiastique. Aucun dossier ne traite précisément des biens des grandes lignées aristocratiques, seulement de ceux de familles plus modestes ou plus exactement d'individus isolés[2] ;

-leur caractère trop localisé, en Macédoine Orientale d'une part, et d'autre part dans la basse vallée du Méandre - régions importantes de l'Empire à coup sûr, mais qui sont moins intéressantes pour notre propos que ne l'auraient été la Thrace, les Anatoliques ou la Cappadoce ;

-une évolution chronologique incomplète. Les plus anciens documents athonites remontent au X[e] siècle et restent assez denses jusqu'au règne d'Alexis I, mais le XII[e] siècle est peu représenté. Les archives d'Asie Mineure n'éclairent guère que le XIII[e] siècle.

En dépit de toutes ces réserves le caractère officiel de beaucoup de ces documents les rend précieux. En outre, bien qu'ils offrent avant tout une histoire des biens ecclésiastiques, ils nous permettent indirectement d'atteindre les fortunes

1 - *Contra*, KAPLAN, *Cappadoce*, p. 148.

2 - Les principaux documents disponibles, le testament d'Eustathe Boïlas, la *diataxis* de Michel Attaleiatès, le *typikon* de Grégoire Pakourianos datent tous de la seconde moitié du XI[e] siècle.

laïques parce que les biens des monastères proviennent souvent de donations laïques qu'ils nous font apprehender au moment même de leur transformation et parce qu'à l'occasion des nombreux *périorismoi* inclus dans ces documents, nous découvrons les noms des propriétaires des champs voisins, gens modestes dans la plupart des cas, mais aussi membres de l'aristocratie ou grandes institutions.

D'une manière générale, nous considérons les donations en faveur de monastères comme l'indice de la possession par le donateur de biens assez proches de ce monastère, dans la mesure où, le plus souvent, les moines hésitaient à exploiter des biens trop éloignés des bâtiments de leur couvent[3]. Ainsi les monastères du Mont Athos n'avaient pas de possessions en Asie Mineure, ni même dans le thème assez proche de l'Hellade-Péloponnèse. Les biens possédés par Lavra dans l'île de Lemnos marquaient la distance extrême acceptée par les couvents athonites. Ce raisonnement ne saurait s'appliquer aux grands monastères de Constantinople, dont les propriétés se répartissaient dans tout l'Empire, même si nous en saisissons mal l'ampleur.

Les inscriptions de fondation portant mentions de *ktètôres* fournissent un indice de même type, car les fondations ou rénovations d'églises ou de monastères, les dédicaces d'icônes offertes à une église étaient pour une grande part le fait des membres de l'aristocratie locale. Toutefois, des bâtiments religieux ont été rénovés par des fonctionnaires en poste dans le thème où se trouvaient ces monuments, sans que cela prouve nécessairement leur implantation locale[4].

Les décisions synodales concernant des affaires de mariage ou de succession nous font parfois connaître les lieux où vivaient les parties concernées, en principe membres des élites, dans la mesure où elles précisent leurs origine. La plus riche série, les décisions rendues par l'archevêque de Bulgarie, Dèmètrios Chômatianos, est malheureusement postérieure à 1204, période d'instabilité et d'émigration hors de Constantinople. Toutefois Chômatianos note assez systématiquement s'il s'agissait d'un réfugié ; faute d'une telle précision, il est préférable de disposer d'un autre indice de localisation d'une famille pour confirmer son information.

Le dernier type de source d'origine ecclésiastique est constitué par les *typika*, dont le meilleur exemple est celui du Pantokratôr. La liste des biens reçus par le monastère comporte parfois le nom d'anciens propriétaires. Une information du même ordre est fournie par les toponymes en forme de τά accompagné du génitif

3 - De nombreux monastères prirent le nom de leur fondateur ; ainsi ceux du Mont Athos offrent une liste importante de patronymes : Kolobos, Atziyannès, Chilandarès, Kaspax, Kardiognôstès, Moustakôn, Phakènos. Mais peu de ces noms sont illustres, ce qui accroît la possibilité qu'ils aient été portés par l'aristocratie locale (*Prôtaton*, p. 30, 40, 86-93).

4 - Par exemple, comment faut-il interpréter le fait qu'Alexis Paléologue soit représenté avec son père, Georges le grand hétériarque, sur l'église Saint-Michel à Triaditza ? *Markianos 524*, n° 213. Alexis Paléologue a-t-il exercé un commandement dans le thème de Bulgarie, ou bien les Paléologues étaient-ils devenus une famille influente dans cette région au XII[e] siècle ? On répondrait plus sûrement à cette question si des précisions sur la carrière d'Alexis Paléologue ou sur l'implantation de ses biens étaient connues. Nous privilégierons cependant la seconde hypothèse, en raison du caractère familial de la dédicace des fresques qui serait moins justifié si Alexis Paléologue avait été simplement duc de Bulgarie. En revanche, nous ne tirerons aucune déduction sur la localisation des biens d'Eumathios Philokalès sous prétexte qu'il a rénové l'église de Saint-Jean-Chrysostome en Chypre (dernière édition de l'inscription dans *DOP* 18, 1964, p. 335).

désignant les biens d'un propriétaire[5]. Mais comment établir la date à laquelle s'est fixée cette dénomination ? Lorsque le *typikon* de Jean II nous informe que l'empereur a donné à sa fondation le *chôrion* de Madytos que possédait Alakasseus[6], nous ne pouvons déterminer si cette propriété est passée dans les biens impériaux depuis dix ans ou un siècle auparavant. Cependant, en considérant la prosopographie des anciens propriétaires suggérée par la liste des biens du Pantokratôr, il semble qu'aucun ne puisse remonter à plus d'un siècle. Nous en conclurons sans trop de risque que le souvenir de la possession d'un domaine, notamment par un propriétaire privé[7], s'estompait au bout de trois ou quatre générations au maximum et que ce bien prenait le nom d'un nouveau propriétaire.

En comparaison de ces sources, les autres sont beaucoup plus modestes. Sans doute les chroniqueurs permettent-ils de situer l'origine d'un personnage en indiquant son lieu de naissance ou de résidence, parfois le centre même de la richesse foncière d'une famille s'ils sont assez précis, mais en aucun cas leurs informations ne peuvent être confrontées avec celles fournies par les actes de la pratique, qui, seuls, permettent éventuellement de se faire une idée de l'importance des biens possédés.

Le berceau de certaines familles est suggéré par de nombreux patronymes, en particulier ceux dont les désinences se terminent en -nos, Dokeianos, Synadènos, Dalassènos, Mélissènos, Amasianos ... ou en -tès, Antiochitès, Kastamonitès, Mésopotamitès, Baasprakanitès, Tarônitès[8], ou autre encore, Mitylènaios. Nous admettons que les porteurs de ces patronymes, au moment où ils apparaissent, avaient des relations avec la ville ou la région d'où ils les tiraient[9]. En fait, dans un certain nombre de cas, ce surnom apparaît au moment même où la personne qui le portait quittait cette ville, le plus souvent pour gagner Constantinople. Cependant des liens durables devaient se conserver avec la famille restée en place, si aucun bouleversement notable ne survenait. Le système fonctionna particulière-

5 - Par exemple les "biens du sébastocrator" à Constantinople ; on voit à quels dangers on s'exposerait en recherchant le personnage réel qui a donné son nom au quartier.

6 - GAUTIER, *Pantocrator*, p. 116.

7 - Les institutions telles que le fisc ou les monastères importants, à qui leur statut assurait la possession sans discontinuité de propriétés foncières, le cas échéant pendant plusieurs siècles, ont pu laisser dans la toponymie une trace plus durable, perceptible dans quelques rares cas jusqu'à nous.

8 - Les familles, toutes de tradition militaire, qui portent le nom de provinces acquises au cours de la reconquête du Xe siècle, étaient intégrées seulement depuis cette date et devaient conserver une influence dans leur province d'origine.

9 - Toutes les personnes dont le nom de famille était formé sur un même nom de ville n'appartenaient pas nécessairement à la même lignée, ceci étant d'autant plus vrai que la ville d'origine était plus importante. Ainsi les Politai, qu'on trouve dans toutes les régions de l'Empire entre le XIe et le XIIIe siècle, étaient simplement des personnes ayant quitté Constantinople et acquis ce surnom dans la province où elles s'étaient établies, et qui transmirent ensuite ce patronyme à leurs descendants. De la même manière, les Antiochitai étaient certainement une importante famille de fonctionnaires de la capitale au XIe siècle ; mais il n'y a aucune raison de croire que le Nicolas Antiochitès, fils d'Abu l-Faradj, mort en 1052 et dont l'épitaphe a été retrouvée en Cilicie, ait quelque rapport avec la famille homonyme établie à Constantinople (dernière édition : G. DAGRON - D. FEISSEL, *Inscriptions de Cilicie*, Travaux et Mémoires, Monographie 4, Paris 1987, n° 96, p. 151-153).

ment bien aux X[e] et XI[e] siècles, en revanche, au XII[e] siècle, une grande prudence s'impose; ainsi les familles aux patronymes tirés de noms anatoliens avaient évidemment perdu tout lien avec leur patrie d'origine, tels les Dokeianoi, Kastamonitai, Amasianoi... De nouveaux noms apparaissent dans les sources, mais ils ne sont pas nécessairement de création récente, et concernent souvent des familles qui, jusqu'alors, n'avaient pas eu l'occasion de se mettre en valeur.

On peut, par hypothèse, estimer que la famille qui tirait son nom d'une ville modeste y dominait[10]. On observerait alors une grande similitude avec le phénomène constaté dans le monde occidental au XII[e] siècle, où le notable portait son nom de baptême complété par le nom de la propriété lignagère[11]. Il faut évidemment se garder d'imaginer que la ville byzantine ait pu être le patrimoine de la famille à laquelle elle donnait son nom.

Cette moisson d'informations ne permet pas de déterminer automatiquement l'influence régionale d'une famille. En effet, les localisations obtenues ne sont pas nécessairement groupées en un même lieu. Si un intervalle chronologique important les sépare, l'hypothèse peut être risquée du transfert des intérêts d'un *génos* en une autre région. Si les différentes localisations sont contemporaines, plusieurs explications sont possibles. En premier lieu, une famille pouvait s'être divisée en plusieurs branches. Ainsi manifestement des représentants de grandes lignées orientales, Maléïnoi, Aichmalôtoi ou Adralestoi, voire Maniakai et Tarchaneiôtai, s'étaient établis en Italie du Sud. Dans cette hypothèse, les diverses branches perdaient toute solidarité les unes envers les autres et se comportaient en rameaux indépendants. En second lieu, une famille pouvait obtenir de nouveaux biens, en particulier par donation impériale. Les empereurs choisirent souvent, délibérément, d'offrir des terres dans des régions éloignées des propriétés patrimoniales du bénéficiaire. Ainsi les Maniakai, qui possédaient l'essentiel de leurs biens dans le thème des Anatoliques au XI[e] siècle[12], en acquirent dans la région de Thèbes[13].

Pour mesurer l'influence d'une famille, nous donnons systématiquement la préférence à la région où étaient implantés les biens patrimoniaux, car les donations impériales, pour importantes qu'elles aient pu être, nous semblent beaucoup plus susceptibles d'être confisquées par le successeur du donateur[14]. Il importe donc de déterminer le lieu de résidence d'un *génos*, choisi entre tous ses biens, ce que les sources appellent son *oikos*. Kékauménos a fort bien décrit quelle doit être l'activité de celui qui n'exerce pas ou plus de fonction publique: "résidant en son *oikos*, il s'occupe de bien gérer ses terres et les bâtiments, moulins, ateliers qui en dépendent"[15]. Ses serviteurs et sa maisonnée sont regroupés autour de lui[16].

10 - Du type Radènos, originaire de Radè dans le thème des Anatoliques.

11 - FOSSIER, *Enfance de l'Europe*, p. 333.

12 - SKYLITZÈS, p. 427.

13 - SVORONOS, *Cadastre de Thèbes*, A 35 p. 12, p. 69. Comme le souligne N. Svoronos dans son commentaire, il n'est pas sûr - et même peu probable - que le texte concerne le fameux général, mais plutôt un de ses descendants.

14 - *Supra*, p. 200.

15 - *Conseils et récits*, p. 188.

16 - PSELLOS, *Scripta Minora* II, p. 255. Psellos loue son ami Constantin, neveu du patriarche Cérulaire, de posséder un οἶκος πολυάνθρωπος.

En complément à des renseignements encore insuffisants pour dresser une carte des biens aristocratiques, nous ajoutons donc un autre mode possible d'influence régionale, l'exercice des fonctions officielles, indice à première vue paradoxal, puisqu'il va à l'encontre de la législation byzantine. Celle-ci en effet insiste de façon répétée sur cette exigence, de la part des empereurs, que dans la province où il exerce une fonction d'autorité, le fonctionnaire ne possède ni n'acquière de biens fonciers ; en effet à l'influence naturelle du grand propriétaire terrien s'ajouterait l'autorité tenue au nom de l'État. Cette règle n'a pas été respectée de la même manière durant l'époque qui s'étend du début du Xe siècle à la fin du XIIe siècle. Au Xe siècle, jusqu'en 989, c'est-à-dire après la fin des grandes révoltes du règne de Basile II, il est possible de montrer, pour certaines familles dont nous connaissons le ou les thèmes où étaient sis leurs biens-fonds, qu'elles ont exercé leurs commandements sur ce même thème ou des thèmes voisins[17]. Cela ne signifie pas que jamais des Orientaux n'exerçaient de commandements en Occident ni l'inverse, et nous n'établirons de conclusion sérieuse que si plusieurs membres d'une même famille ont occupé, à plusieurs reprises, des postes de responsabilité dans une même région.

Sous le règne de Basile II, la fin des grandes révoltes de Phocas et de Sklèros marqua un tournant dans la politique impériale de nomination aux postes de stratèges de thèmes. La nouvelle orientation de Basile II fut du reste poursuivie par ses épigones jusqu'au règne d'Isaac I Comnène au moins. Nous observons alors une volonté de séparer les puissants de leurs bases foncières, comme l'illustre bien la nomination des Bulgares, fils de Jean Vladislav, à des postes de stratèges en Orient, celle des Tornikioi, Bryennioi, tous Macédoniens, à des postes orientaux. Il convient de bien distinguer entre les stratèges de thèmes, choisis hors de l'aristocratie du thème, et les commandants des *tagmata*, qui restaient en principe dans la même région que leurs hommes. Ainsi Katakalôn Kékauménos de Colonée combattit en Sicile à la tête d'un *tagma* d'Arméniaques[18], et Bryennios, nommé stratège de Cappadoce, eut le commandement de *tagmata* macédoniens[19].

À partir d'Isaac Comnène, puis de Romain IV Diogénès, règne "réactionnaire" à bien des égards[20], cette politique impériale fut suivie de manière moins systématique, et il semble qu'on soit revenu à la situation qui prévalait au Xe siècle ; des Orientaux exerçaient de nouveau des commandements en Asie Mineure, parfois même dans leur thème d'origine. Ni le retour des Doukai avec Michel VII[21], ni l'arrivée au pouvoir d'Alexis I ne marquèrent de rupture immédiate avec la politique de leurs prédécesseurs, mais l'implantation locale des grandes familles, nous le verrons, disparut au profit de leur présence à Constantinople. De plus, au XIIe siècle, les empereurs assurèrent une rotation des fonctionnaires de tout l'Empire, ce qui nous prive d'un indice sur l'origine de leur famille. Toutefois certains noms

17 - Cf. *infra*, p. 213 *sq*.
18 - SKYLITZÈS, p. 406.
19 - *Ibid*., p. 484.
20 - Nous entendons par là la prise de mesures veillant à restaurer l'ancienne armée de type thématique.
21 - *Infra*, p. 350.

reviennent fréquemment à des postes importants, tel celui des Kontostéphanoi, mégaducs à plusieurs reprises, qui acquirent ainsi une influence certaine sur la Crète, alors dépendante de l'administration du mégaduc.

Les postes subalternes, militaires, civils et ecclésiastiques[22], étaient le plus souvent tenus par les autochtones; aussi offrent-ils de fragiles indices complémentaires pour l'établissement des zones d'influence. La prosopographie du cadastre de Thèbes recoupe largement celle des fonctionnaires de second rang d'Hellade[23]. La correspondance de Michel Chôniatès atteste aussi la présence de notables locaux, dont Sgouros, parmi l'escorte du préteur d'Hellade[24].

Lorsqu'apparurent, à la fin du XII[e] siècle, de nouvelles forces locales, facteurs de dissidence, il ne s'agissait plus des lignages traditionnels, mais de familles appartenant à un échelon plus modeste de cette aristocratie, n'exerçant pas de hautes responsabilités, mais jouissant d'une influence locale, ne résidant pas à Constantinople mais en province, comme l'aristocratie du X[e] siècle. Nous pouvons dresser un tableau rapide de leur enracinement, au moins pour celles qui se distinguèrent dans les mouvements sécessionnistes précédant ou suivant 1204.

Rappelons enfin que cette tentative d'établir une géographie de l'influence des puissants aboutit à des résultats significatifs, mais nécessairement limités. En effet, en dépit de l'aide considérable de la sigillographie[25], nous ignorons encore bien des patronymes. Nous ne connaissons d'autre part qu'une faible minorité des membres d'un *génos*, et dans le cas le plus favorable, nous ne pouvons suivre que très partiellement une carrière, deux ou trois postes sur la dizaine ou davantage qu'un responsable occupait au cours de sa vie[26].

Pour le X[e] siècle au moins, nous disposons d'un ultime moyen de discerner l'origine de certaines familles, car les listes des partisans des chefs rebelles sont assez étoffées[27]. Lorsque l'origine régionale de ces soutiens est connue, nous constatons qu'elle coïncidait toujours avec les assises du révolté lui-même; il n'est donc pas trop imprudent de considérer qu'il en allait de même pour ceux dont nous ne pourrions autrement rien dire. Ainsi par exemple, la liste des soutiens de Bardas Phocas révolté en 987[28], où figuraient des Mélissènoi, un Mésanyktès, Bardas Sklèros, dont l'origine micrasiatique ne fait pas de doute, comptait également un Delphinas, un Atzypôthéodôros dont les familles ne peuvent être localisées dans une région de l'Empire: nous admettons, du seul fait de leur présence sur cette liste, que leur établissement en Asie Mineure est des plus vraisemblables[29]. Enfin,

22 - *Infra*, p. 316-317.

23 - *Infra*, p. 230-231.

24 - MICHEL CHÔNIATÈS I, p. 308.

25 - Au XII[e] siècle, bien des fonctionnaires ne mettent plus sur leurs sceaux que leur prénom, leur patronyme et leurs dignités, sans préciser leurs fonctions.

26 - L'hypothèse la plus vraisemblable nous paraît être une carrière d'une trentaine d'années, avec un changement de poste tous les deux ou trois ans en moyenne.

27 - Cf. f. d. n° 5, 6, 11, 15.

28 - Cf. f. d. n° 15.

29 - Kalokyros Delphinas fut catépan d'Italie à l'époque où l'origine vérifiable des catépans nommés était, semble-t-il, exclusivement micrasiatique, argument supplémentaire en faveur de cette hypothèse.

toujours au Xe siècle, mais aussi dans la première moitié du XIe siècle, les alliances matrimoniales restèrent exceptionnelles entre les familles micrasiatiques et celles d'Occident, à l'exception des princes bulgares. La complexité croissante du jeu des alliances familiales et politiques dans la seconde moitié du XIe siècle interdit, à partir de cette date, d'appliquer la même méthode.

L'implantation géographique des "puissants" jusqu'à l'invasion turque

Les familles des prétendants à l'Empire

Nous établissons d'abord, en commençant par l'Orient, la répartition géographique de celles qui jouèrent le rôle principal dans les révoltes successives au Xe siècle, Phocas, Maléïnoi, Sklèroi, Argyroi, Kourkouas, Tzimiskai, Doukai, puis au XIe siècle, Botaneiatai, Diogènai, Mélissènoi, Comnènes, Tornikioi et Bryennioi.

L'importance exacte des biens des Phocas est assez mal connue, mais il n'y a pas de doute qu'ils étaient sis pour l'essentiel en Cappadoce[30]. En effet, les Phocas mis en difficulté, se réfugiaient sur leurs terres, ce que fit Léon en 919 : il gagna son *oikos* de Cappadoce et s'appuya sur la forteresse d'Atéos[31] pour résister aux troupes envoyées par Romain Lékapènos. En 970, Bardas Phocas se révolta à Césarée de Cappadoce, échoua et fut contraint de trouver refuge dans une place forte, Tyropoion selon Skylitzès[32], Tyranna, dite Antigonous, selon Léon Diacre[33]. Ce bastion lui servit encore à détenir son rival Bardas Sklèros, laissé sous la garde de son épouse[34]. Alors que Nicéphore Phocas au Col Tors vivait en simple particulier au milieu de ses propriétés, il fut poussé à se révolter par Nicéphore Xiphias, stratège des Anatoliques, et d'après Skylitzès, ses partisans affluèrent de la région de Podandos[35]. Enfin, à Čavus In, une petite église fut aménagée à la gloire de l'empereur Nicéphore Phocas et de sa famille par des donateurs restés inconnus[36]. Même si cette église n'était pas une fondation impériale, le fait qu'elle ait été située en Cappadoce ne doit pas être étranger à la popularité des Phocas dans cette région. Après la disparition du dernier représentant mâle de la famille, le souvenir de leur implantation cappadocienne n'était pas perdu, puisque

30 - SKYLITZÈS, p. 382.
31 - THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 394 ; SKYLITZÈS, p. 211.
32 - *Ibid.*, p. 293.
33 - LÉON DIACRE, p. 122. Ce dernier précise que Bardas Phocas avait beaucoup renforcé cette forteresse.
34 - SKYLITZÈS, p. 336.
35 - *Ibid.*, p. 366. Basile II avait confisqué les biens de Bardas Phocas, mais avait rendu à Nicéphore un important domaine lorsque ce dernier avait mis bas les armes en 989 (YAHYA II, p. 426). L'empereur restitua probablement une des propriétés saisies mais pas située au centre même de l'ancienne puissance foncière de la famille.
36 - Sur cette église, voir en dernier lieu, Nicole THIERRY, Un portrait de Jean Tzimiskès en Cappadoce, *TM* 9, 1985, p. 477-484.

l'empereur Romain III Argyros, au retour d'une campagne malheureuse en Syrie, se reposa dans l'*oikos* dit de Phocas en Cappadoce[37]. Bien que la localisation précise des forteresses d'Atéos ou Tyropoion-Tyranna ne soit pas connue et reste l'objet de controverses[38], il ne fait pas de doute que le centre de la puissance foncière de la famille se situait à Césarée, donc en Cappadoce au sens géographique du terme, et plus précisément dans le thème du Charsianon.

Au X[e] siècle, les Phocas exercèrent de façon quasi exclusive leurs commandements thématiques en Orient, dans les thèmes des Anatoliques, de Cappadoce, de Séleucie, mais pas dans le Charsianon, apparemment leur thème d'origine, respectant ainsi la lettre, sinon l'esprit, de la législation byzantine.

Les Maléïnoi, si proches des Phocas, illustres eux aussi par l'importance de leur patrimoine[39], seraient, d'après leur patronyme[40], originaires de Malagina, dans le thème des Bucellaires. Par la *Vie de Michel Maléïnos*, nous savons que la famille était possessionnée à Ancyre[41], dans le thème ou la ville même de Charsianon, appelée "patrie" du saint et de son frère Constantin[42]. Eustathe, fils de ce dernier, y avait son *oikos*[43], où Bardas Phocas fut proclamé empereur le 15 août 987. Quatorze ans plus tard, Eustathe Maléïnos reçut Basile II et son armée, de retour de Syrie, avec une magnificence qui impressionna et inquiéta l'empereur au point qu'à la mort d'Eustathe, tout son patrimoine foncier revint à la Couronne. Un document exceptionnel, dû au géographe arabe al-Muqaddasi, décrit deux itinéraires menant de la frontière arabo-byzantine à la capitale en passant par un *balad al Mala'ini*[44]. Dans son étude, Honigmann a montré qu'il s'agissait de biens s'étendant de la vallée du Sangarios aux environs de Claudioupolis sur une centaine de kilomètres de long et comprenant une hôtellerie qui accueillait les Musulmans[45]. Le texte arabe n'implique pas que les possessions des Maléïnoi aient été disposées d'un seul tenant, mais seulement que ceux-ci étaient des propriétaires fonciers dominants au point que la région traversée avait reçu des habitants son nom de "pays des Maléïnoi". Ancyre et Césarée de Cappadoce, capitale du thème du Charsianon, étaient les deux autres centres d'implantation de la lignée. La distribution géographique de cette fortune constitue peut-être un indice de la manière dont elle a pu se former. Le coeur le plus ancien aurait été situé dans la riche vallée du Sangarios, peut-être à Malagina ; puis les Maléïnoi auraient acquis

37 - SKYLITZÈS, p. 382.

38 - H. GRÉGOIRE, Notes de géographie byzantine : les forteresses cappadociennes d'Antigu-Nigde et de Tyropoion-Trypia, *Byz.* 10, 1935, p. 255 et HILD-RESTLE, *Cappadoce*, p. 298.

39 - SKYLITZÈS, p. 340. Sur l'importance des biens, en dernier lieu, KAPLAN, *Cappadoce*, p. 143-149.

40 - RAMSAY, *The historical geography of Asia Minor*, Londres 1890, p. 202-205.

41 - *Vie de Michel Maléïnos*, p. 557. Eudocime, père de Michel, rejoint sa femme dans cette ville où elle séjournait.

42 - *Ibid.*, p. 550-551.

43 - SKYLITZÈS, p. 332.

44 - E. HONIGMANN, Un itinéraire arabe à travers le Pont, *Mélanges Cumont, Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves*, I, 1936, p. 261-271.

45 - Le *xénodochion* cité dans l'itinéraire arabe n'est peut-être pas différent d'une hôtellerie construite dans une des laures fondées par Michel Maléïnos qui semble avoir reçu beaucoup de visiteurs de marque.

des biens à Ancyre et enfin à Césarée de Cappadoce au fur et à mesure, non pas de la reconquête de ces terres sur les Arabes puisque ceux-ci ne les ont jamais contrôlées, mais du rétablissement progressif de la sécurité face aux raids musulmans.

Les Sklèroi[46] furent, semble-t-il, d'abord en relation avec la Petite Arménie[47] et plus particulièrement avec la région de Mélitène, comme en témoigne la rébellion d'un Sklèros au IXe siècle contre Amr, émir de Mélitène[48]. Bardas Sklèros engagea son combat contre Basile II dans la même région, s'apparentant aux émirs arabes d'Amida et de Martyropolis et choisissant la forteresse de Harput pour y déposer son trésor de guerre[49]. Un de ses premiers objectifs fut de s'emparer de Mélitène, ville qu'il rejoignit aussi en 987, une fois libéré de sa prison de Bagdad[50]. En 989, encore engagé contre l'empereur, il rechercha à nouveau une alliance du côté des princes arabes[51]. Son échec entraîna, semble-t-il, le déracinement de sa famille, puisque lui-même et son frère Constantin terminèrent leurs jours dans un domaine donné par l'empereur, situé à Didymotique, en Thrace[52]. Les Sklèroi disposaient-ils d'un autre centre d'implantation dans le thème des Anatoliques ? L'arrière-petit-fils de Bardas Sklèros y était en effet établi au milieu du XIe siècle. En outre, au XIIe siècle, Kinnamos rappelle que le lac alors appelé lac de Pousgousè portait jadis le nom de "lac de Sklèros"[53]. Cet enracinement était peut-être fort ancien, car un texte syrien, qui remonterait au VIIIe siècle, donne le même nom à ce lac, l'ancien Karalis de l'Antiquité[54]. Nous laisserons de côté les biens acquis par Marie Sklèraina, soeur de Romain et maîtresse de l'empereur Constantin IX Monomaque, dont elle reçut des donations nombreuses et dispersées dans tout l'Empire[55]. Ces propriétés provenaient des biens impériaux ou du fisc, et incontestablement la plus grande partie y retourna[56]. Le principal foyer d'influence des Sklèroi, assis pendant deux siècles, jusqu'en 989, en Mésopotamie byzantine, fut ensuite transféré, semble-t-il, dans le thème des Anatoliques.

Les Argyroi, réputés pour leur très grande fortune[57], exercèrent au Xe siècle des commandements dans la *tourma* de Charsianon, le thème de Sébastè et celui des Anatoliques, indice de leur influence dans ces régions frontalières. Nous savons

46 - SEIBT, *Skleroi*.

47 - P. LEMERLE, La Chronique improprement dite de Monemvasie : le contexte historique et légendaire, *REB* 21, 1963, p. 10, 50-60.

48 - SKYLITZÈS, p. 93 ; THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 166.

49 - SKYLITZÈS, p. 316.

50 - YAHYA II, p. 419-420.

51 - M. CANARD, Deux documents arabes sur Bardas Sklèros, *Studi Bizantini e Neoellenici* 5, 1939, p. 62 sq. = *Byzance et les Musulmans au Proche-Orient*, Variorum Reprints, Londres 1973, n° XI.

52 - YAHYA II, 430.

53 - KINNAMOS, p. 58.

54 - SEIBT, *Skleroi*, p. 77 n. 280.

55 - GAUTIER, *Pantocrator*, p. 123.

56 - Un des biens de la Skléraina figure parmi les donations de Jean II à son monastère du Pantokratôr, *ibid.*, p. 122.

57 - VANNIER, *Argyroi*, p. 15. L'auteur propose l'hypothèse que leur nom serait lié à la très grande richesse de la famille, opulence qui, en 1075, incitait encore un Alexis Comnène à épouser une Argyropoulina (BRYENNIOS, p. 221).

en outre plus précisément qu'Eustathe fut enterré dans le monastère de Sainte-Élisabeth, situé dans le thème du Charsianon. Au siècle suivant, ses descendants, les fils de Basile Argyros, étaient encore établis en Orient, mais cette fois dans le thème des Anatoliques[58].

Les propriétés des Kourkouas s'étendaient sur deux thèmes limitrophes. Jean Kourkouas, domestique des Scholes sous Romain Lékapènos, était originaire de Dokeia, en Paphlagonie, tandis que son petit-neveu Jean Tzimiskès était né dans le thème des Arméniaques; pour cette raison en effet, ainsi que le rappelle Léon Diacre, Tzimiskès, parvenu au pouvoir, exempta d'impôts les habitants de ce thème[59]. Deux éléments appuient cette indication, d'une part les liens noués par les Kourkouas avec d'autres grandes lignées orientales, Lékapènoi ou Phocas, leurs commandements d'autre part, exercés pour l'essentiel en Anatolie. Théophile Kourkouas fut stratège de Chaldée, de Mésopotamie et de Théodosioupolis[60]; Jean son frère, domestique des Scholes, avait donné la priorité aux actions militaires menées dans la région du nord-est, limitrophe du monde musulman, à la différence des Phocas, davantage intéressés par la défense de la frontière du sud-est, plus proche de leurs propres biens patrimoniaux. Ainsi se confirme que les intérêts des Kourkouas étaient plutôt centrés entre la Mésopotamie et le thème de Chaldée, dans la région des Arméniaques.

La situation des Doukai est encore plus difficile à cerner, compte tenu des vicissitudes qu'ils connurent. Lors de leur premier apogée au tournant des IXe et Xe siècles, les Doukai, établis sur la frontière orientale, acquirent leur gloire en luttant contre les Musulmans[61]. L'*oikos* de Constantin Doukas se situait alors en Paphlagonie; sa femme y résidait, attendant l'issue de sa tentative pour s'emparer de l'Empire, et le père de Constantin, Andronic, s'était réfugié avec toute sa famille à Kabala[62], lors de sa révolte contre Léon VI. Avait-il choisi cette forteresse en raison de la proximité des biens patrimoniaux, ou parce qu'elle lui laissait ouvert le chemin de la Syrie? L'échec de 913 entraîna l'effacement de la famille pendant trois quarts de siècle. Nous ignorons même de quelle manière les Doux-Doukai qui réapparaissent dans les sources à la fin du Xe siècle étaient liés à ceux du début de ce siècle. Ces Doukai appartenaient à une branche établie dans le thème des Thracésiens ou dans celui de l'Opsikion, d'où le surnom d'Andronic, dit Lydos, souvenir du nom antique de Lydie. Ils tenaient les forteresses d'Armakourion et de Plateia Pétra[63]. En 1056, les Doukai étaient considérés comme une famille

58 - SKYLITZÈS, p. 488-489.

59 - THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 426 (pour Kourkouas); LÉON DIACRE, p. 100 (pour Tzimiskès).

60 - SKYLITZÈS, p. 230; *D. A. I.*, p. 208, 212.

61 - POLEMIS, *Doukai*.

62 - Kabala, forteresse située au nord d'Iconium, avait déjà servi de point d'appui à Thomas le Slave engagé dans une rébellion contre Michel II, SKYLITZÈS, p. 141, 186-187; HILD-RESTLE, *Cappadoce*, p. 77, 83.

63 - SKYLITZÈS, p. 328. Ces forteresses sont mal localisées. Plateia Pétra avait déjà servi de base lors des révoltes de Symbatios contre Basile I, et, sous Romain Lékapènos, d'un imposteur se faisant passer pour Constantin Doukas tué en 913, signe que le souvenir des Doukai restait localement vif. SKYLITZÈS, p. 228, affirme à cette occasion que la forteresse était dans le thème de l'Opsikion, en contradiction avec sa localisation dans le thème des Thracésiens en 989. Peut-

d'origine orientale[64]. Lors de leur venue au pouvoir, il devient impossible de distinguer les biens familiaux anciens des donations impériales. Le César Jean Doukas possédait en Thrace de grands domaines[65], mais résidait normalement en Bithynie[66]. Vaincu par Roussel de Bailleul, il se réfugia dans une forteresse proche de son *oikos*, situé sur le Mont Sophôn de Bithynie[67]. Son fils Andronic fut récompensé de sa victoire contre l'ancien empereur Romain Diogénès par la donation de biens impériaux dans la région d'Éphèse[68].

Les possessions des Mélissènoi ne sont bien connues que pour le XI[e] siècle, alors que des membres de la lignée apparaissent dans les sources dès le VIII[e] siècle. D'après Kinnamos, le César Nicéphore Mélissènos avait fait construire de belles demeures, des thermes, même des villages, à Dorylée et dans les environs[69]. Pour la période précédente, nous pouvons seulement affirmer les liens des Mélissènoi avec la partie orientale de l'Empire, où ils exercèrent de nombreux commandements depuis le IX[e] siècle. Ils étaient d'ailleurs liés par le sang à d'autres maisons orientales et soutenaient les Phocas à la fin du X[e] siècle.

Les trois dernières familles d'origine orientale qui jouèrent un rôle notable au XI[e] siècle, Botaneiatai, Diogénai et Comnènes, sont apparues plus récemment que les précédentes et ne remontent pas, semble-t-il, au-delà du règne de Basile II[70]. Le plus célèbre des Botaneiatai, Nicéphore, le futur empereur, résidait, à la tête d'une immense fortune, dans le thème des Anatoliques[71], en Phrygie[72] d'où il partit pour la conquête de Constantinople avec des troupes recrutées à Chôma et autour de cette forteresse. L'installation des Botaneiatai pourrait être très ancienne, car il a été trouvé, près de Synada, là même où ils furent ultérieurement florissants, une inscription du VI[e] siècle, citant un certain Artemôkos, fils de Botaneiatès, dit Kroubélès[73].

Parmi les parents et soutiens de Nicéphore III, les Straborômanoi étaient originaires de la Pentapole de Phrygie[74] et les Synadènoi, de la ville de Synada, métropole de Phrygie Salutaire. Alexandre Kabasilas, d'une grande famille

être la place était-elle située aux confins des deux thèmes, dont les limites avaient pu être modifiées entre ces deux dates.

64 - SKYLITZÈS, p. 483.

65 - *Alexiade* II, p. 81.

66 - BRYENNIOS, p. 119.

67 - *Ibid.*, p. 173 : τὰ βασίλεια τοῦ Καίσαρος.

68 - *Patmos* I, p. 5 *sq.*

69 - KINNAMOS, p. 294-295. En fait, compte tenu des troubles de la fin du XI[e] siècle, ces constructions n'ont probablement pas été l'oeuvre du César, mais plutôt celle de ses ancêtres.

70 - ATTALEIATÈS, p. 217-218, 228; ZÔNARAS, p. 715. Michel Attaleiatès rattache cependant nettement les Botaneiatai au clan Phocas, sans doute par une alliance du côté maternel. En effet les sources arabes, généralement bien informées sur les activités du clan Phocas, n'ont pas, jusqu'ici, révélé l'activité des Botaneiatai au X[e] siècle.

71 - SKYLITZÈS, p. 488; ATTALEIATÈS, p. 185, 213.

72 - Sur l'intégration de la Phrygie dans le thème des Anatoliques, SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 125. Voir aussi H. GRÈGOIRE, Notes de géographie historique sur les confins pisido-phrygiens : Lampè, Chôma, Charax, le Buzan Dag et la patrie de Nicéphore Botaneiatès, *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques* 34, 1948, p. 78-90.

73 - Georgina BUCKLER, Un Botaneiate du VI[e] siècle, *Byz.* 6, 1931, p. 405-410.

74 - BRYENNIOS, p. 261.

orientale, l'accompagnait aussi; nous admettrons alors que les Kabasilai étaient installés dans cette même région. Cette hypothèse est renforcée par le fait que Tzachas, l'émir turc qui cherchait à établir son pouvoir en Asie Mineure Occidentale, avait été son adversaire et s'était fait prendre par Alexandre[75].

La famille Diogénès est cappadocienne[76], car nous savons par Attaleiatès[77] que Romain IV Diogénès, entreprenant la campagne fatale de 1071, partit en Orient avec toute son armée, franchit le Sangarios par le pont de Zompos et se sépara du gros de la troupe pour séjourner dans de riches demeures situées entre ce fleuve et l'Halys, puis passa celui-ci et s'établit dans une forteresse qui venait d'être bâtie sur son ordre. Il pénétra dans le thème du Charsianon et permit à l'armée entière de bivouaquer sur ses propres biens entre Césarée et Kryopègè. Il ressort de ce texte que Diogènès avait des biens dans le thème des Anatoliques et dans celui du Charsianon, jadis centre des possessions des Maléïnoi, comme si les Diogénai y avaient pris leur succession comme famille dominante. Romain Diogénès utilisa du reste, après la défaite de ses partisans à Dokeia, la forteresse de Tyropoion pour s'y réfugier[78], celle-là même qui avait déjà servi à Bardas Phocas comme place de sûreté à la fois contre les impériaux et contre les partisans de Sklèros. Dernier indice de l'intérêt des Diogénai pour la Cappadoce: Romain IV avait élevé Nazianze, évêché dépendant de la métropole de Môkissos, au rang de métropole[79], et il s'était occupé personnellement de la nomination d'un certain Syméon au siège épiscopal de Parnassos, évêché obscur, mais dépendant aussi de Môkissos[80].

L'histoire de la zone d'influence des si fameux Comnènes est paradoxalement difficile à établir. Ils apparaissent tardivement à la fin du Xe siècle, avec Manuel Érôtikos, brillant défenseur de Nicée contre Bardas Sklèros. Ce Manuel fut le père d'Isaac Comnène, le futur empereur, et le grand-père d'Alexis I. La famille était donc unie d'abord à celle des Erôtikoi, probablement d'origine micrasiatique, dans la mesure où son destin apparaît lié au Xe siècle à celui des Phocas[81]. Nicéphore Érôtikos compta parmi les proches de Constantin VII, au moment où les Phocas et leurs alliés jouissaient de la faveur impériale[82]. Le patrice Nicéphore Érôtikos, identique au précédent ou son homonyme, avait été chargé par l'empereur Nicéphore Phocas d'une mission de confiance[83]. Manuel Érôtikos était hostile à Sklèros à l'époque où Basile II trouvait des soutiens dans le clan des Phocas. Ultérieurement, si on en croit Nicéphore Bryennios, Manuel fut présent lors de la reddition de Sklèros à Basile II, quand celui-ci échoua dans sa deuxième tentative

75 - *Alexiade* II, p. 114.

76 - ATTALEIATÈS, p. 99; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 122.

77 - ATTALEIATÈS, p. 145-146.

78 - SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 153; ATTALEIATÈS, p. 171.

79 - SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 155.

80 - GRUMEL, *Régestes*, n° 900. Cette requête fut annulée comme non conforme aux canons des conciles en novembre 1071, c'est-à-dire après la chute de Romain Diogénès.

81 - Le prénom oriental de Bardas, attesté sur un sceau de Bardas Érôtikos (KONSTANTOPOULOS, *Molybdoboulla*, n° 628 β), pourrait être l'indice d'un mariage entre les deux familles.

82 - MARKOPOULOS, *Vaticanus*, p. 92.

83 - LÉON DIACRE, p. 79.

de révolte[84]. Manuel habitait à Kastamôn[85]; il n'est pas sûr que cette ville ait été la patrie primitive des Comnènes, qui reste indéterminée[86]. Selon Psellos, généralement bien informé, ils seraient venus de Komnè en Thrace[87]. Isaac, fils aîné de Manuel, était replié dans son *oikos* de Kastamôn lorsqu'il fut vivement sollicité de prendre la tête de l'opposition contre Michel VI. À la génération suivante, en 1074, cette demeure était désertée quand Alexis Comnène, neveu d'Isaac, y passa après avoir vaincu Roussel de Bailleul[88]. Les Comnènes avaient donc une assise paphlagonienne indéniable jusqu'au milieu du XIe siècle; la famille semble ensuite établie exclusivement dans la capitale.

Cette liste des maisons prétendant à l'Empire manifeste clairement que toutes les grandes familles qui remontaient au Xe siècle ou à une époque antérieure avaient leur zone d'influence localisée près de la frontière[89], illustration de l'importance de leur fonction guerrière. Au contraire, les familles les plus notables du XIe siècle, familles elles aussi à tradition militaire, dominaient des régions plus éloignées des frontières, dans les thèmes des Anatoliques ou de Paphlagonie. La poursuite de l'expansion byzantine n'a donc pas provoqué l'essor de nouveaux groupes centrés sur les thèmes constitués par les territoires reconquis. Néanmoins, de grandes propriétés s'y étaient établies, celles de Basile Lékapènos en Cilicie, des Bourtzai à Antioche ou de Mélias à Likandos. Mais ces thèmes ne furent pas à l'origine de fortunes foncières permettant l'émergence de nouveaux réseaux influents à la différence du siècle précédent, en raison de la nouvelle politique impériale menée depuis la fin des grandes révoltes du règne de Basile II.

En Occident, aucune famille au Xe siècle ne prit la tête d'une faction susceptible de revendiquer le pouvoir, non pas que la région eût été dépourvue de grands notables avant le XIe siècle. Ce déséquilibre entre l'Orient et l'Occident retient l'attention. En Europe, des guerres nombreuses furent menées contre les Bulgares, mais elles n'eurent pas pour conséquence l'apparition d'un monde acritique et partant de réseaux familiaux puissants. En effet, ils ne bénéficièrent pas de la longue durée nécessaire à leur constitution, car les terres occidentales furent troublées, plus que les terres d'Orient, par les raids ennemis qui parvinrent jusqu'à Andrinople et même Thessalonique; de très importantes modifications furent provoquées par l'installation de Slaves au cours des VIIe et VIIIe siècles. La preuve *a contrario* est fournie par l'existence, dès le VIIIe siècle, de deux familles athéniennes, les Tessarokontapècheis et les Rentakioi[90]; or l'Attique fut une des rares régions de l'Hellade assez peu touchée par l'invasion slave ou peu de temps isolée de

84 - BRYENNIOS, p. 75.
85 - *Ibid.*, p. 197.
86 - Manuel pouvait avoir hérité de sa famille maternelle sa maison paphlagonienne.
87 - PSELLOS, *MB* IV, p. 407. La discussion sur l'emplacement exact de ce toponyme n'est pas de notre propos; voir BARZOS, *Généalogie* I, p. 25-26, qui reprend les travaux antérieurs.
88 - Il n'est pas sûr que cet abandon soit en rapport avec les attaques turques, car à la même époque, Dokeianos, cousin germain d'Alexis, vivait toujours sur ses terres paphlagoniennes. La maison des Comnènes aurait été désertée lorsqu'Isaac Comnène vint à Constantinople prendre le pouvoir impérial.
89 - Elles suivirent peut-être le recul de la frontière, si notre explication de la répartition des biens des Maléïnoi est conforme à la réalité.
90 - THÉOPHANE, p. 400, 474.

Constantinople. À la fin du Xe siècle et surtout au cours du XIe siècle apparut un groupe de notables qualifiés par les sources de Macédoniens et dont l'influence était centrée sur la région d'Andrinople, ville qui précisément avait depuis longtemps échappé à toute occupation durable. Les plus importants furent les Tornikioi et les Bryennioi. Le seul Tornikios dont l'établissement nous soit bien connu est Léon qui se révolta en 1047 ; sa famille, nous dit-on, était installée à Andrinople[91]. D'autres Tornikioi[92] étaient actifs dans la même région dès 963. Deux d'entre eux, Nicolas et Romain, patrices, commandaient les troupes macédoniennes que Joseph Bringas tenta d'opposer à Nicéphore Phocas[93]. Au XIe siècle, en 1078, Pierre Tornikios, un Macédonien, combattait dans les rangs de l'armée d'Alexis Comnène[94].

Les liens des Bryennioi avec cette même ville d'Andrinople sont attestés sur plusieurs générations[95]. Le Bryennios révolté en 1056 contre Michel VI est appelé Adrianoupolitès par Michel Attaleiatès[96]. Il commandait à Andrinople lors de la guerre contre les Petchénègues[97]. Nommé stratège de Cappadoce, il emmena avec lui les *tagmata* macédoniens[98]. Son fils Nicéphore était, lui aussi, d'Andrinople[99], et Michel VII, cherchant un collègue pour l'épauler face aux invasions barbares, voulut le rappeler du pays des Odrysses, c'est-à-dire d'Andrinople[100]. Cette ville était sa résidence normale, et lors de sa révolte contre Michel VII, il y laissa son épouse et sa mère[101]. Son petit-fils, le César Nicéphore, époux d'Anne Comnène, y était né lui aussi[102]. L'installation des Bryennioi à Andrinople est probablement nettement antérieure au XIe siècle. En effet, dès la première moitié du IXe siècle, Théoktiste Bryennios, stratège du Péloponnèse, était à la tête de contingents thraces et macédoniens[103] ; malheureusement, nous ne disposons d'aucun élément sur cette famille, pendant les deux siècles qui séparent Théoktiste du révolté de 1056, pour attester sa permanence à Andrinople.

Les familles de second rang

Nous avons pu situer avec une assez grande précision l'ensemble des lignées qui participèrent aux Xe et XIe siècles à la compétition pour l'Empire. Elles

91 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 14.
92 - Il faut distinguer Tornikios l'Ibère, fondateur d'Iviron, de la famille descendante de Tornikios fils d'Apoganem (*D. A. I.*, p. 192, 194). Les premiers Tornikioi venaient donc d'Orient, mais les empereurs les installèrent immédiatement en Occident.
93 - LÈON DIACRE, p. 45.
94 - BRYENNIOS, p. 291.
95 - Le monogramme des Bryennioi est encastré dans les murs de la ville (Catherine ASDRACHA, L'apport du témoignage épigraphique à l'histoire médiévale de la Thrace, *Byz. Bul.* VII, 1981, p. 450).
96 - ATTALEIATÈS, p. 53 ; son prénom est resté inconnu.
97 - SKYLITZÈS, p. 472-473.
98 - *Ibid.*, p. 484 ; ZÔNARAS, p. 657.
99 - *Ibid.*, p. 716.
100 - BRYENNIOS, p. 211.
101 - *Ibid.*, p. 281.
102 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 6.
103 - *D. A. I.*, p. 232.

s'appuyaient sur des familles d'importance moindre, que nous allons tenter de localiser, même si leur géographie demeure plus lacunaire. Aussi, procédant plutôt par grandes régions, distinguons-nous les familles dominantes là où se manifestèrent au XIe siècle des tendances sécessionnistes, autour d'Antioche ou de Trébizonde. Nous dressons enfin une liste des familles dont nous affirmons seulement l'appartenance à la partie orientale ou occidentale de l'Empire, sans plus de précision.

La région pontique

En Chaldée, trois groupes l'emportaient en influence, Chaldoi, Tarônitai et Gabras. Les rapports des Chaldoi avec la région de Trébizonde sont bien attestés, même si le patronyme ne dérive probablement pas du nom du thème, mais de Chaldéen pour désigner un Agarène. Au milieu du IXe siècle, le père de Jean Chaldos, duc de Chaldée, aurait fondé le monastère du Christ Sauveur à Syrmèna ; peu après, sous Basile I, Jean Chaldos aurait approuvé la modification de la date retenue pour fêter saint Eugène[104]. Plus tard, Adrien Chaldos, rebellé contre l'autorité de Romain Lékapènos, s'était réfugié, vainement du reste, dans ce thème[105]. Un autre Jean Chaldos fut duc des Arméniaques sous Basile II[106].

Les Tarônitai[107], issus du Tarôn, région voisine de la Chaldée, gardaient de l'intérêt pour ces territoires ; aussi Basile II, aux prises avec Bardas Phocas, s'était-il efforcé de sauvegarder la fidélité de Trébizonde en y envoyant Grégoire Tarônitès qui put y lever une nombreuse armée[108]. Un siècle plus tard, Alexis I Comnène jugea nécessaire d'y dépêcher à nouveau un Tarônitès, prénommé lui aussi Grégoire[109], pour y contrecarrer l'influence de la troisième famille notable de la région, celle des Gabras.

Nous ignorons où étaient établis ces derniers lors de leur apparition aux côtés de Sklèros révolté[110], mais on peut supposer qu'ils étaient déjà installés dans la région pontique et se présentaient en rivaux des Tarônitai. Dans la seconde moitié du XIe siècle, leur installation à Trébizonde, Colonée et Païpert est bien attestée avec Théodore Gabras, puis au début du XIIe siècle avec son neveu Constantin. Après la chute de Constantin qui tint Trébizonde jusqu'en 1140, l'empereur Manuel choisit encore un Gabras, Michel, pour occuper la forteresse pontique d'Amasée livrée par ses habitants[111]. Les Gabras constituent une exception, car l'invasion turque, loin de mettre fin à leur influence locale, la renforça. En 1190, Hasan ibn Gavras,

104 - PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, *Fontes* I, p. 57.

105 - SKYLITZÈS, p. 217.

106 - *Iviron* I, p. 153 ; l'interprétation de la titulature de Jean Chaldos est délicate, mais il est assuré qu'il a commandé le *tagma* des Arméniaques, soit antérieurement à sa nomination de duc de Thessalonique, soit lorsqu'il était en charge de la ville.

107 - N. ADONTZ, La généalogie des Tarônites, *Etudes arméno-byzantines*, Lisbonne 1965, p. 339-34 ; V. LAURENT, Alliances et filiation des premiers Tarônites, princes arméniens médiatisés, *EO* 37, 1938, p. 127-135.

108 - YAHYA II, p. 424.

109 - *Alexiade* III, p. 75, 76, 77.

110 - Constantin Gabras combattit les impériaux de Basile II, SKYLITZÈS, p. 322, 325.

111 - KINNAMOS, p. 296.

devenu le principal conseiller du sultan seldjoukide Kilidj Arslan, fut assassiné alors qu'il retournait sur ses terres sises près d'Erzinjan dans l'arrière-pays pontique[112].

L'assise trébizontine des Pleustai est moins nettement établie. De race illustre et liée aux Phocas, leur origine micrasiatique ne saurait être mise en doute. Au Xe siècle, un saint local, saint Eugène, fit un miracle en faveur du stratège de Sôtèroupolis, Nicétas Pleustès, dépendant du duc de Chaldée[113]. Or la bienveillance des saints locaux s'exerçait d'abord au bénéfice de leurs compatriotes : cette règle et la charge de Nicétas permettent de considérer les Pleustai comme originaires de la région.

Les Génésioi, établis depuis longtemps à Trébizonde, comptaient parmi les οἱ ἐν τέλει τὰ πρῶτα de la ville, selon l'auteur de la *Vie de Dorothée le Jeune*, lui-même issu de cette famille[114]. Au XIe siècle, le patriarche Jean Xiphilinos avait pour patrie cette ville[115]. Et Bardas Xiphilinos, frère de Jean (?) fut stratège en Thessalie, ce qui présume en cette période une origine orientale[116].

Dans le thème des Arméniaques, de fragiles indices permettent de situer, aux côtés des Kourkouas et des Dalassènoi, les Lalakôn : l'un fut stratège des Arméniaques sous Léon VI[117], et un autre, Théodore, s'illustra face aux Russes sous les ordres de Jean Tzimiskès - lui aussi un Kourkouas[118].

La Paphlagonie ne comptait qu'une famille vraiment digne de comparaison avec les magnats des Anatoliques, les Dokeianoi. Théodore Dokeianos, célèbre pour sa richesse, y résidait encore en 1074 lorsqu'il reçut Alexis Comnène, futur empereur[119]. D'un niveau social encore élevé, mais plus modeste que les Dokeianoi, les Diabatènoi étaient peut-être liés à la région. Si nous considérons que deux des toparques cités dans l'*Alexiade*, Gabras à Trébizonde et Bourtzès à Chôma, défendaient leurs provinces, le troisième, Dabatènos, défenseur d'Héraclée et de la Paphlagonie[120], pouvait être aussi un autochtone. De plus, indice faible mais convergent, les Diabatènoi servirent fidèlement les Doukai qui exerçaient une influence certaine sur la même province.

Celle-ci fournit également de nombreux fonctionnaires ambitieux. Les Bringai en étaient originaires[121], ainsi que la dynastie paphlagonienne qui dut son succès à Jean l'Orphanotrophe[122]. Mauropous, né lui aussi dans ce thème, s'était installé très jeune à Constantinople avec ses parents[123]. Saint Syméon le Nouveau Théologien

112 - CAHEN, *Pre-Ottoman Turkey*, p. 112, 210.

113 - PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, *Fontes*, p. 38-39. Pour la rectification du texte de Papadopoulos, PANAGIOTAKÈS, *Phocas*, p. 252

114 - *Vie de Dorothée* par MAUROPOUS, éd. LAGARDE, p. 210.

115 - ATTALEIATÈS, p. 92; ZÔNARAS, p. 680.

116 - LAURENT, *Bulles Métriques*, n° 526.

117 - *D. A. I.*, p. 206.

118 - LÉON DIACRE, p. 144.

119 - BRYENNIOS, p. 195.

120 - *Alexiade* I, p. 131.

121 - LÉON DIACRE, p. 40. Curieusement, Jean Bringas, le parakoimomène, fut exilé dans sa province d'origine par Nicéphore Phocas (SKYLITZÈS, p. 260).

122 - *Ibid.*, p. 416 : Georges, protovestiaire, frère de Michel IV, y possédait des biens étendus.

123 - MAUROPOUS, p. 56-57.

garda toute sa vie des liens avec la Paphlagonie, sa terre natale, y accomplissant même une mission pour l'empereur (Basile II ?). Son oncle était le chef des *koitônitai* de Basile II[124]. Cette province est donc la seule à nous fournir un groupe de hauts fonctionnaires civils, particulièrement de nombreux eunuques.

Le centre de l'Asie Mineure

À la fin du Xe siècle et au XIe siècle, on compte au nombre des familles des Anatoliques, les Maniakai[125], Radènoi[126], Paléologues (en Phrygie)[127], Môselai[128] et Karantènoi installés entre Iconium et Philomèlion[129]. L'installation de princes arméniens et de leur suite provoqua la modification la plus importante dans la géographie des grandes propriétés en Cappadoce et dans les thèmes orientaux[130]. Sénachérim, ancien archonte du Vasparoukan, reçut de Basile II, rappelons-le, de grands biens à Sébastè, Larissa et Abara[131]. Gagik, expulsé d'Ani, eut en compensation, de la part de Constantin Monomaque, des propriétés à Galoubeh et Bizou[132]. Gagik, l'ancien maître de Kars, s'installa à Tzamandos avec l'accord de Constantin X Doukas. Des personnages de moindre importance furent eux aussi accueillis dans l'Empire, tel Grégoire Magistros Bahlavouni en Mésopotamie[133].

Parmi les autochtones, relevons le nom de Boïlas. Eustathe Boïlas, installé en Cappadoce[134], était sans doute apparenté au familier de Constantin IX Monomaque, Romain, dont on sait les difficultés d'élocution dues soit à un défaut

124 - *Vie de Syméon*, p. 2, 4, 12.

125 - Romain Sklèros agressa la femme de Georges Maniakès qui vivait sur les propriétés de son époux dans le thème des Anatoliques, SKYLITZÈS, p. 427.

126 - Radè était une *kômè* du thème des Anatoliques (PSEUDO-SYMÉON MAGISTRE, éd. Bonn, p. 707). Au XIe siècle, Anne Radènè possédait un monastère détenant des biens dans le thème de l'Égée ; mais on ne peut rien déduire de cette information fournie par PSELLOS (*Scripta Minora* II, p. 93) puisqu'on ne sait si Anne Radènè était charisticaire de ce monastère ou sa fondatrice.

127 - *Timarion*, p. 57. Le texte précise qu'il s'agit de la Grande Phrygie, partie du thème des Anatoliques, par opposition à la Petite Phrygie rattachée au thème des Arméniaques.

128 - Ils ont l'honneur, comme les Phocas et les Maléïnoi, d'être désignés par Basile II ou son interpolateur comme propriétaires fonciers influents et abusifs depuis plusieurs générations dans la région de Philomèlion, ZÉPOS, *Jus* I, p. 267 n. 48.

129 - W. M. CALDER, *Eastern Phrygia*, 1928, *MAMA* I, n° 190. L'éditeur publie une inscription du village de Koças, situé entre Philomèlion et Iconium ; elle commémore la réfection d'une église par le patrice Théodore K A P A N - patronyme que l'éditeur n'a pas reconnu - et par Jean, ostiaire et *épiskeptitès*, sous le règne de Basile. Il peut s'agir de Basile I ou de Basile II, en dépit de l'absence de la mention du co-empereur Constantin VIII, nous préférons dater de Basile II et nous identifions le restaurateur de l'église avec Théodore Karantènos qui, à la tête de la flotte impériale, repoussa celle de Sklèros révolté (SKYLITZÈS, p. 322).

130 - Dernière mise au point sur ce transfert des Arméniens, DÉDÉYAN, *Immigration arménienne*, p. 78-86.

131 - SKYLITZÈS, p. 355 ; MICHEL LE SYRIEN, p. 133 ; ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 19.

132 - MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 78. Ces lieux se trouvaient situés soit en Cappadoce, soit dans le thème du Charsianon.

133 - ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 51.

134 - LEMERLE, *Cinq études*, p. 22-23.

physique, soit à un accent provincial, en ce cas cappadocien. Au Xe siècle des Boïlas avaient servi en Orient. Bardas Boïlas avait été stratège de Chaldée sous Romain Lécapène[135], et à la même époque, Pétronas Boïlas fut stratège de Nicopolis d'Orient sous les ordres du domestique des Scholes Jean Kourkouas[136]. Nous savons également que les Mandalai étaient solidement établis dans leur forteresse de Kybistra. Les nombreuses inscriptions des églises de Cappadoce apportent peu d'informations complémentaires sur l'aristocratie locale, faute de citer des patronymes ; elles permettent toutefois d'ajouter à notre liste les Sképidai dont l'un fut stratège de Lucanie[137].

L'ouest de l'Asie Mineure

Une famille du parti des Phocas et leur parente par le sang était installée hors de Cappadoce, au sens géographique de ce terme. Les Parsakountènoi habitaient en effet le thème des Thracésiens où l'agglomération de Parsakountè est à l'origine de leur patronyme. D'ailleurs parmi les biens donnés à Andronic Doukas en 1073 près de Milet, existait un *oikoproasteion* dit de Bari-Parsakountènos comportant une église à coupole[138] et de vieilles bergeries dites Parsakountènai[139]. D'autre part, lorsque Basile II eut à régler le délicat problème de la reddition des derniers partisans de Sklèros dans ce thème, il choisit Nicéphore Parsakountènos pour porter les promesses d'amnistie, eu égard à son influence dans la région.

Le dernier appui solide des Phocas dans le même thème était celui de Syméon Ampélas. D'origine paysanne et devenu l'un des archontes d'Asie[140], il avait considérablement enrichi le monastère de Xèrochôraphion près de Milet, et ses descendants sont connus jusqu'au XIIe siècle.

En dehors des Parsakountènoi, des Ampélai et des Doukai, l'ouest micrasiatique y compris la façade égéenne, fournit moins de noms prestigieux. Le thème de l'Opsikion rassemblait toutefois quelques familles importantes. Jean l'Orphanotrophe en 1034 confisqua les biens des Goudélai, Baïanoi et Probatas, qu'il offrit à son frère Constantin[141]. Or peu après, en 1041, Michel V, neveu de l'Orphanotrophe, condamna son oncle Constantin à s'exiler sur ses terres de l'Opsikion[142]. La famille de Michel IV et de Michel V n'appartenait pas à l'aristocratie et ne possédait donc pas de grands biens patrimoniaux. Il faut en déduire que ces propriétés de Constantin dans l'Opsikion étaient identiques aux

135 - SKYLITZÈS, p. 217.
136 - *D. A. I.*, p. 212.
137 - Nicole THIERRY, L'art monumental byzantin en Asie Mineure du XIe au XIVe siècle, *DOP* 20, 1975, p. 95-96 = *Peintures d'Asie Mineure et de Transcaucasie aux Xe et XIe siècles*, Variorum Reprints, Londres 1977, n° VII ; A. GUILLOU, La Lucanie byzantine, étude de géographie historique, *Byz.* 35, 1965, p. 119-149 = *Studies on Byzantine Italy*, Variorum Reprints, Londres 1970, n° X.
138 - *Patmos* II, p. 9.
139 - *Ibid.*, p. 14.
140 - *Vie de Nicéphore de Milet*, éd. H. DELEHAYE, *AB*, 44, 1895, p. 151.
141 - SKYLITZÈS, p. 396.
142 - *Ibid.*, p. 416.

biens confisqués en sa faveur et que les Goudélai, Baïanoi et Probatai y avaient leur assise. Nous savons également que Léon VI épousa Eudocie Baïanè, originaire de l'Opsikion[143], fait qui nous semble conforter notre précédente déduction et nous rappelle l'étonnante stabilité territoriale de l'aristocratie avant la seconde moitié du XIe siècle. Dans ce thème, le sébastophore et patrice Romain occupait une demeure suffisamment importante pour recevoir l'empereur Jean Tzimiskès en janvier 976. Il est raisonnable d'identifier ce Romain avec le petit-fils du Romain Lékapènos qui portait le même prénom et devint précisément sébastophore[144].

Les thèmes des Thracésiens et des Cibyrréotes[145] se révèlent encore plus pauvres en notables. On y relève le nom des Mauroi, attestés dans la région de Milet au Xe siècle[146], celui de Nicéphore Ouranos qui y détenait une propriété, peut-être don de l'empereur pour récompenser son général[147]. Théophylacte Sagopoulos, qui n'occupait pas de fonction officielle dans le thème des Thracésiens, rendit visite à Lazare le Galésiote, qui aurait été son voisin[148].

La frontière orientale

Dans la région d'Antioche, trois familles occupaient une situation privilégiée, les Bourtzai, Dalassènoi, Brachamioi[149]. Le rôle des Bourtzai, solidement installés aussi dans le thème des Anatoliques, commence avec Michel, le conquérant d'Antioche en 969. En récompense de ses exploits, des biens lui furent attribués dans le nouveau duché, dont la forteresse de 'Imm[150]. À cette date, il reste singulier qu'une personne privée ait pu détenir un *kastron*. La liste des gouverneurs d'Antioche fait apparaître à plusieurs reprises le nom des Bourtzai. Michel lui-même fut duc sous Jean Tzimiskès, puis deux fois sous Basile II. Constantin Bourtzès fut duc dans la première moitié du XIe siècle. En 1056 encore, une

143 - Pour l'origine d'Eudocie, *ibid.*, p. 180. *Vita Euthymii Patriarchae CP*, éd. Patricia KARLYN-HAYTER, p. 63, donne le patronyme d'Eudocie.

144 - SKYLITZÈS, p. 238. Romain était eunuque; sans doute la propriété passa-t-elle ensuite à des collatéraux ou revint-elle à l'État.

145 - VRYONIS, *Decline*, p. 25 n. 132, classe, parmi les magnats des Cibyrréotes, Screnarius, Ducas. Nous ne voyons pas sur quelles sources s'appuie l'auteur pour justifier ses informations.

146 - *Vie de saint Paul de Latros*, *AB* XI, 1892, p. 138. Tous les porteurs de ce patronyme ou de ce surnom n'étaient pas nécessairement apparentés. Toutefois, appartenaient sans doute à cette famille Georges Mauros, *grammatikos*, Basile Mauros, proèdre et juge de l'Hippodrome (LAURENT, *Administration*, n° 1189 et 886; GAUTIER, *Blachernes*, p. 218). Le patriarche d'Antioche, Nicéphore Mauros, fut nommé à cette charge par Nicéphore Botaneiatès, ce qui fournirait un argument supplémentaire pour le rattacher à cette famille, l'empereur ayant choisi pour ce poste sensible un homme originaire, comme lui, d'Asie Mineure occidentale.

147 - DARROUZÈS, *Épistoliers*, p. 241. Il semblerait qu'Ouranos ait eu des liens avec les Arméniaques ou le nord de l'Asie Mineure, à considérer la liste de ses correspondants, les métropolites de Néocésarée et de Sébastè, des juges des Arméniaques, de Colonée et le vestès Manuel, si toutefois il était identique à Manuel Érôtikos, notable paphlagonien.

148 - Théophylacte Sagopoulos venait, semble-t-il, d'Éphèse, mais on ne peut être certain qu'il y résidait; peut-être y avait-il débarqué après une traversée maritime? *Vie de Lazare le Galésiote*, p. 541 B.

149 - CHEYNET, *Trois familles*, p. 16, 57, 76.

150 - YAHYA II, p. 438.

Bourtzaina vivait à Antioche où "son homme", Léon Sarbantènos, commanda un manuscrit.

Les Dalassènoi n'avaient pas de possessions foncières attestées dans le duché[151], mais quatre de leurs membres occupèrent le poste de duc ou catépan d'Antioche, Damien entre 995 et 998[152], Théophylacte Dalassènos, Constantin Dalassènos en 1024-1025, enfin un Adrien, dont le patronyme n'est pas nommé, était gouverneur de cette même ville en 1059. Compte tenu de deux faits, la rareté du prénom qui apparaît précisément chez les Dalassènoi et l'apparentement de ceux-ci avec l'empereur régnant Isaac Comnène, l'identification avec un Dalassènos est presque une certitude[153].

Les Brachamioi comme les Bourtzai étaient associés à la ville d'Antioche depuis sa reprise par les Byzantins. Isaac Brachamios accompagnait Michel Bourtzès lorsque celui-ci rentra pour la première fois dans Antioche. Il fut tout naturellement chargé par Bardas Sklèros dont il soutenait la rébellion de s'assurer de la ville encore aux mains des impériaux. En 1034, un certain Elpidios, patrice, membre d'une des plus riches familles d'Antioche selon Skylitzès, fut arrêté par le nouveau duc Nicétas et envoyé à Constantinople[154]. Le prénom d'Elpidios est rare aussi au XIe siècle; or nous le trouvons à plusieurs reprises attaché à des Brachamioi. Nous connaissons un Elpidios Brachamios taxiarque à l'époque de Basile II[155], qui pourrait être identique au patrice de 1034. Un autre Elpidios Brachamios fut duc de Chypre à la fin du XIe siècle[156]. Philarète le plus célèbre des Brachamioi, fut éminemment lié à Antioche qu'il occupa de longues années, après une carrière militaire passée au service de l'Empire[157].

Psellos nous apprend, dans un de ses éloges adressé à Constantin Monomaque, que celui-ci et son père Théodose avaient pour patrie Antioche de Syrie[158]. La mention de deux générations de Monomaques nés dans cette ville atteste bien une résidence durable, mais curieusement, sans cette information explicite de Psellos, aucun autre indice ne nous aurait permis de lier les Monomaques à Antioche.

L'aristocratie autochtone composait une catégorie fort active dans la vie politique de la cité, mais sa prosopographie reste pauvre. Un seul nom émerge,

151 - Sur les possessions des Dalassènoi, nous ne savons rien de précis. Le seul indice de leur installation dans la partie orientale de l'Empire est fourni par un épisode tiré de la *Vie de Lazare le Galésiote*, p. 577: Damien, neveu de Constantin Dalassènos, se fit tonsurer par Lazare et proposa au saint de vendre son *oikos* et de donner le produit de la vente au monastère. Pour accomplir cette promesse, Damien partit en direction d'Amorion, mais arrivé en cette ville, renonça à son projet. Nous déduisons de ce récit que la propriété de Damien était située dans la partie orientale de l'Empire. Si elle avait été située dans le duché d'Antioche, nous nous serions attendu à le voir se diriger plutôt vers Iconium que vers Amorion. Cependant, de cette ville, il pouvait aussi gagner la grande route traditionnelle reliant Constantinople à Césarée et Antioche.

152 - Pour les références, LAURENT, *Antioche*, p. 236 *sq.*

153 - C'est aussi l'avis de LEMERLE, *Cinq études*, p. 40-41.

154 - SKYLITZÈS, p. 395.

155 - G. SEURE, Antiquités thraces de la Propontide, *BCH* 36, 1912, p. 569.

156 - SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 305.

157 - CHEYNET, *Trois familles*, n°. 13, p. 66-73.

158 - PSELLOS, *Basilikoi logoi*, p. 727. À la lumière de ce texte, on admettra que la πόλις νοητὸς καὶ θεῖος διάκοσμος de l'éloge de Monomaque s'identifierait à Θεούπολις, soit Antioche (PSELLOS, *Scripta Minora* I, p. 13).

celui des Libellisioi. Pierre, duc de la ville sous Romain IV, avait reçu une double éducation, "sarrasine et romaine"[159].

À Édesse, les Apokapai, de souche géorgienne (?), jouèrent un rôle identique à celui des Bourtzai, Dalassènoi, Brachamioi à Antioche. Non seulement ils y exercèrent à plusieurs reprises les responsabilités de duc, mais y vécurent, semble-t-il, à titre privé, puisque Basile Apokapès, à peine libéré par les Petchénègues, s'empressa de gagner Édesse[160].

Pour les autres thèmes proches de la frontière, nous ne disposons que d'informations ponctuelles[161]. Au début du Xe siècle, l'Arménien Mélias avait durablement occupé et repeuplé plusieurs forteresses dont celle de Likandos, mais nous ne savons pas de façon certaine si les Méliai du XIe siècle étaient ses descendants. De toute manière leur rôle politique paraît réduit, puisqu'au moment où Sklèros occupait Likandos, il n'était plus question d'eux. Au XIe siècle cependant, un taxiarque de Likandos portait probablement le patronyme de Mélias[162]. À Colonée était établi Katakalôn Kékauménos; il y retourna une fois sa carrière achevée[163].

Autres familles micrasiatiques

Nous pouvons compléter la liste des puissants établis en Asie Mineure, sans toutefois préciser leur province d'origine. Deux regroupements peuvent être proposés autour des Phocas et des Sklèroi. Apparentés aux premiers, les Balantai ou Abalantai, comptèrent lors des révoltes parmi leurs soutiens. Un Balantès dont le prénom ne nous est pas parvenu fut successivement stratège de Cappadoce, des Anatoliques, de Séleucie, de Likandos au milieu du Xe siècle[164]. Plusieurs Balantai participèrent également aux luttes contre les Hamdanides[165]. D'autres familles, liées aux Phocas au Xe siècle, vivaient selon toute vraisemblance dans les thèmes centraux d'Asie Mineure. Il s'agit des Adralestoi dont l'un fut domestique des Scholes au

159 - ATTALEIATÈS, p. 110; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 129.

160 - LEMERLE, *Cinq études*, p. 52-58.

161 - VRYONIS, *Decline*, p. 25 n. 132, établit les Paléologues dans le thème de Mésopotamie. Nous ne voyons pas la justification de ce classement. Certes, Nicéphore Paléologue était duc de Mésopotamie en 1077 (BRYENNIOS, p. 239), mais on ne saurait en déduire un établissement familial.

162 - KONSTANTOPOULOS, *Molybdoboulla*, n° 224α. Pour la datation et la discussion sur le patronyme, SEIBT, *Bleisiegel* I, p. 261. Parmi les patronymes possibles, ceux de Mélissènos et Mélitèniôtès supposeraient une abréviation très rude et ambiguë; aussi ne peut-on réellement hésiter qu'entre Mèlias et Mélès.

163 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 84; IDEM *Scripta Minora* II, p. 43-45, 91-92, 168. Kékauménos eut quelques démêlés avec le métropolite de Colonée.

164 - SEIBT, *Bleisiegel* I, p. 298; W. M. CALDER, *Monuments from Eastern Phrygia*, *MAMA* VII, 1956, n° 188, publie une inscription incomplète, conservée sur un chapiteau découvert dans un village situé entre Philomèlion et Iconium, et il la transcrit ainsi: ἐλέου Θεοῦ στρατηγοῦ A B A . . . . Les seuls anthroponymes commençant par ces trois lettres sont Abalantès et Abastaktos. Nous aurions ainsi le souvenir d'un bâtiment religieux construit (à quel titre?) par un Abalantès, ou bien un Abastaktos.

165 - ABU FIRAS, p. 454, 456.

début du Xe siècle[166], et dont un autre nous est peut-être connu par une inscription de Phrygie[167], des Delphinas[168], des Monastèriôtai[169], des Mésanyktai dont Léon Diacre situe les origines dans le thème des Anatoliques[170]. Théodose combattit en héros contre les Russes en 970 et participa à la bataille d'Abydos aux côtés de Bardas Phocas en 989[171]. Un autre Théodose, son petit-fils, fut surpris à comploter en 1040 à Mésanykta[172]. Les Bareis, dont les liens avec les Phocas nous échappent, faisaient partie de leur clan. Constantin Barys soutint la révolte de Phocas en 920, alors que paradoxalement, son père Michel était chargé d'arrêter ce dernier[173]. Un siècle plus tard, Michel Barys comptait parmi les partisans de Nicéphore Botaneiatès en 1077-78, bien qu'il résidât à Constantinople[174].

Autour des Sklèroi gravitaient des familles établies en Asie Mineure, soit plus à l'est que les familles évoquées précédemment, sur les marches de l'Empire, soit également en Cappadoce au sens géographique, sans précision supplémentaire. De Cappadoce étaient originaires à coup sûr les Alyatai. Anthès Alyatès combattit aux côtés de Sklèros dès 976[175]. En 1071, Théodore Alyatès commandait le *tagma* des Cappadociens au service de l'empereur Romain Diogénès[176]. Les Alakasseis ont suivi la même destinée : le patrice Jean Alakasseus servit en 970 dans l'armée d'Orient, sous les ordres de Bardas Sklèros, contre les Russes[177]. Le père d'Alakasseus chargé en 1095 de combattre le Pseudo-Diogénès, était un compagnon de l'empereur Romain Diogénès[178]. Un troisième Alakasseus servait en Occident contre les Bulgares révoltés en 1040, donc à une époque où la règle de nomination des Orientaux en Occident et *vice versa* était plutôt bien respectée[179].

Les Kourtikioi, d'origine arménienne, étaient installés en Orient au Xe siècle, mais nous ignorons dans quelle province. Comme ils participèrent en 913 à la révolte de Constantin Doukas[180] et en 976-978 à celle de Bardas Sklèros[181], ils auraient plutôt été établis aux frontières orientales de l'Empire. Cependant Michel Kourtikios eut, semble-t-il, une influence importante auprès de la population d'Attaleia. Était-ce une des résidences de sa famille, ou avait-il exercé des commandements sur la flotte ?

166 - SKYLITZÈS, p. 214.
167 - W. M. CALDER - J. M. R. CORMACK, *Monuments from Lycaonia, the Pisido-Phrygian Borderland, Aphrodisias, MAMA* VIII, 1962, n° 258, p. 46. L'inscription incomplète, trouvée dans un village proche d'Iconium, lie le nom d'Adralestos à celui d'un Nicéphore qu'on hésite à identifier avec l'empereur.
168 - Cf. f. d. n° 15.
169 - Ils ont aussi l'honneur d'être cités par ABU FIRAS (p. 45).
170 - LÉON DIACRE, p. 135.
171 - SKYLITZÈS, p. 338.
172 - *Ibid.*, p. 412.
173 - *Ibid.*, p. 210.
174 - BRYENNIOS, p. 245.
175 - SKYLITZÈS, p. 315, 318.
176 - ATTALEIATÈS, p. 170-172 ; ZÔNARAS, p. 705.
177 - SKYLITZÈS, p. 289 ; LÉON DIACRE, p. 109, avec la variante Alakas.
178 - *Alexiade* II, p. 198.
179 - SKYLITZÈS, p. 411.
180 - THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 383.
181 - SKYLITZÈS, p. 320.

Seule leur appartenance au groupe des Sklèroi nous permet de penser que les Hagiozacharitai[182] et les Aichmalôtoi[183], et peut-être les Charônes[184], appartenaient à l'aristocratie micrasiatique.

En dehors de ces groupes régionaux ou familiaux, nous ne disposons que d'informations limitées. Eustathe Daphnomélès, menacé par les fidèles du Bulgare Ibatzès qu'il venait de capturer, se déclara prêt à vendre chèrement sa vie car il était "courageux comme un homme d'Asie Mineure"[185]. Chaque fois qu'est identifiable l'origine d'un officier engagé par Basile II contre les Bulgares, elle se révèle orientale. Cela se vérifie pour les gouverneurs de Thessalonique[186], mais aussi pour d'autres responsables, Étienne Kontostéphanos, domestique des Scholes d'Occident, Léon Mélissènos, Théodôrokanos commandant à Philippoupolis, Tzotzikios l'Ibère à Dorostolon, Daphnomélès à Achrida. Si notre hypothèse est toujours vérifiée, Nicéphore Xiphias, David Areianitès, Nicétas Pègonitès, seraient eux aussi originaires d'Asie Mineure. Les carrières des Pègonitai et des Doukai, alliés par le sang, furent étonnamment parallèles. Léon Pègonitès et Andronic Doukas furent stratèges de la Grande Preslav[187]. Théodore Pègonitès succéda à Jean Doukas comme duc d'Édesse vers 1060[188].

Les régions occidentales

Nous avons souligné plus haut l'absence de lignées de très haute souche en Occident au Xe siècle, et leur nombre encore modeste au siècle suivant. En revanche, nous pouvons décrire plus précisément la couche inférieure de l'aristocratie, particulièrement bien représentée en Hellade-Péloponnèse, grâce à un document exceptionnel, le cadastre de Thèbes. Pour décrire ces familles, nous distinguons trois groupes principaux, en Hellade-Péloponnèse, à Thessalonique et dans sa région, enfin à Andrinople. Le reste de l'Occident ne fournit que quelques indications dispersées.

Au temps de Basile II, les Malakènoi comptaient parmi les puissants de Sparte[189]. À la fin du IXe siècle, sainte Euphrosynè, issue de la famille Agélastos, avait pour patrie le Péloponnèse[190], et sous Romain Lékapènos, Léon Agélastos,

182 - *Ibid.*, p. 322.

183 - Après la défaite de Bardas Sklèros, Léon Aichmalôtos résista dans les forteresses du thème des Thracésiens (*ibid.*, p. 328) ; Oreste Aichmalôtos combattait en Occident auprès de Basile II vers 1015 (*ibid.*, p. 354).

184 - Constantin Charôn fut envoyé par Bardas Sklèros pour s'emparer de Bardas Phocas révolté en 970 (*ibid.*, p. 293). Mais s'agissait-il bien d'une famille à laquelle aurait appartenu également le père d'Anne Dalassènè, Alexis, ou seulement de surnoms portés par deux personnages différents ?

185 - *Ibid.*, p. 362.

186 - *Infra*, p. 308.

187 - Sur Léon Pégonitès, V. S. ŠANDROVSKAJA , Iz istorii Bolgarii X-XI vv po dannym sfragistiki, *Byz. Bul.* VII, 1981, p. 462 ; sur Andronic Doukas, S. T. GERASIMOV , Byzantinische Bleisiegel aus Pliska, *BIBA* 14, 1941-42, p. 170.

188 - Sceau de Théodore Pègonitès, DO 58 106 4919 ; sur Jean Doukas, catépan d'Edesse, LEMERLE , *Cinq études*, (Testament de Boïlas) p. 39.

189 - *Vie de saint Nikôn*, p. 148.

190 - *Vie de sainte Euphrosyne*, Acta Sanctorum, novembre III, p. 863.

sans doute un parent, était fonctionnaire dans ce même thème[191]. La *Vie de saint Nikôn* nous présente Michel Choirosphaktès comme un des hommes les plus remarquables de la province, par sa richesse et son influence (δυναστεία)[192]. Deux lignées très anciennes, remontant au VIIIe siècle, étaient liées à la région d'Athènes et au Péloponnèse, les Rentakioi[193] et les Tessarachontapècheis, connus aussi sous la forme Sarantapècheis. Théophylacte, fils de Constantin Sarantapèchys, était le neveu d'Irène, originaire d'Athènes, épouse de Léon IV[194]. La famille plus modeste des Katanagkai venait aussi d'Athènes. Au début du XIe siècle en effet, un juge du Péloponnèse avait condamné l'un d'entre eux dans un procès concernant un conflit familial[195]; et sous Alexis Comnène, un astrologue de ce même nom, originaire d'Athènes, s'illustra par des prédictions erronées[196].

Au XIe siècle, le cadastre de Thèbes donne une liste impressionnante de notables locaux, dont nous suivons l'évolution sur plusieurs générations, démontrant ainsi la grande stabilité des sociétés locales. Nous n'en dresserons pas une liste exhaustive, dans la mesure où ces notables sont peu intervenus dans la vie politique de l'Empire. Nous prendrons surtout en considération les quelques noms qui ont marqué plus durablement, nous semble-t-il, le paysage social de la province[197], les Pothoi, Pardoi[198], Léôbachoi, Galatôn[199], Kallônas, Karmalikai, Chagé. Plusieurs de ces familles sont connues par des inscriptions d'Athènes, Galatôn, Rentakioi, Pothoi[200]. Le patronyme Karmalikès est aussi porté par un archonte valaque de Thessalie, qui soutint Nikoulitzès dans sa révolte contre Constantin X: il s'agissait de Sthlabôtas Karmalikès[201]. En 1027, le métropolite de Thessalonique soumit au patriarche Alexis Stoudite le cas de la fille d'un

191 - *D. A. I.*, p. 234, § 50.

192 - *Vie de saint Nikôn*, p. 194. Les Choirosphaktai acquirent ultérieurement des biens dans d'autres parties de l'Empire, car Psellos intervint auprès du juge de l'Opsikion pour qu'il protège le fils de Michel Choirosphaktès d'un voisin qui menaçait son *proasteion* de Pythia (PSELLOS, *Scripta Minora* II, p. 293-294).

193 - Iôanna MAKRÈ, Μολυβδόβουλλο Ῥεντακίου, *Ἀρχαιολογικὰ Ἀνάλεκτα ἐξ Ἀθηνῶν*, XV, 1983, fasc. 1, p. 100-114. L'auteur a rassemblé tous les témoignages concernant les Rentakioi entre le VIIIe et le Xe siècle.

194 - THÈOPHANE, *Chronographie*, p. 474.

195 - *Peira* LI, § 25.

196 - *Alexiade* II, p. 59.

197 - SVORONOS, *Cadastre*, p. 68-77, propose un commentaire de la prosopographie du texte, qui doit être amendé sur plusieurs points. D'une part, il nous semble imprudent de rapprocher Constantin, Théodore ou même Sisinnios, cités dans le cadastre, de fonctionnaires d'Hellade de même prénom, tant il pouvait y avoir d'homonymes. D'autre part, on ne reconnaîtra pas Kontos sur le sceau édité par KONSTANTOPOULOS (*Molybdoboulla*, n° 504 δ) - il faut lire en réalité Ζωητός -, ni la lecture Ἄνυτος pour Ἀνιώτης (KONSTANTOPOULOS, *Molybdoboulla*, n° 603α), puisqu'il s'agit de Marie, fille de Gagik d'Ani. En revanche, nous ferons quelques rapprochements supplémentaires entre les *télestai* du cadastre et quelques sceaux, la plupart inédits.

198 - Au Xe siècle, un prêtre Pardos vivait dans le Péloponnèse (J. WORTLEY, *Les récits édifiants de Paul, évêque de Monembasie, et d'autres auteurs*, Paris 1987, p. 37).

199 - Un Galatôn possédait au début du XIIe siècle une *épiskepsis* à Thessalonique, GAUTIER, *Pantocrator*, p. 121.

200 - SVORONOS, *Cadastre*, p.70-71 ; à propos de Pothos, il convient de séparer nettement ce qui relève du patronyme de ce qui concerne le prénom.

201 - *Conseils et Récits*, p. 264.

chartulaire dépendant de son ressort ecclésiastique, Théodore Karmalikès, pour savoir si elle pouvait épouser le fils de Basile Kalokairos[202]. Ces différentes mentions des Karmalikai nous montrent qu'il s'agissait d'une famille bien attestée en Occident et dont les membres vivaient probablement dans plusieurs provinces de cette partie de l'Empire. Les Kallônas étaient installés à Thèbes, depuis le Xe siècle au moins. La *Vie de saint Luc de Phocide* cite un Dèmètrios Kallônas[203], tandis qu'un Kallônas contemporain était archonte de Thèbes[204]. S'il s'agissait bien de la même famille, une autre branche était apparemment établie dans la région de Thessalonique. Nicolas Kallônas, frère du patrice Kallônas et parent de l'empereur Constantin VII, avait fondé en 945-946 le monastère de Saint-Jean-Prodrome à Thessalonique[205], et un autre, Kallônas archonte, fut témoin d'un procès à Kassandreia en 996[206]. La famille Léôbachos n'est pas connue seulement par le cadastre, elle est citée aussi par un document concernant une confraternité de Thèbes dont les membres faisaient encore mention, plusieurs décennies après sa mort, de Théodore Léôbachos, higoumène du monastère de Saint-Luc-Steiriôtès, pour lequel ils célébraient des messes hebdomadaires[207]. Le cadastre cite le nom fort rare de Dèmocharis, gravé aussi sur le sceau d'un spathaire impérial et chartulaire d'Hellade, au début du Xe siècle[208].

Ce document nous permet donc d'entrevoir l'aristocratie thébaine, qui ne comptait pas de grands noms ; nous constatons, grâce à la sigillographie, qu'elle exerçait des fonctions locales, archonte de Thèbes (pour Kallônas), *abydikos* de Krèpou (pour Léon Chabarôn[209]), chartulaire d'Hellade (pour Démocharis), tourmarque de Marmaritza (pour Hypatios[210]), ou des fonctions civiles à Constantinople (pour les Galatôn, Lampadarioi[211], Agallianoi, Panarétoi[212]), et beaucoup plus rarement de hautes charges en province : Chagè, stratège des Cibyrréotes[213] en est le seul exemple.

Par contraste avec la Béotie, la prosopographie de la région de Thessalonique nous semble d'une grande pauvreté, en dépit de la documentation athonite déjà disponible pour le XIe siècle. Un seul nom apparaît de quelque renommée, celui de Gymnos. Nicéphore Gymnos y mourut au Xe siècle après avoir vécu en Calabre[214]. Au XIe siècle, Théodore Gymnos possédait un *proasteion* en Chalcidique,

202 - *VV* XII, 1906, p. 516. Au XIIe siècle, les Kalokairoi étaient établis en Eubée (EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Opuscula*, p. 339).
203 - N. A. BÈÈS, Vie de saint Luc de Phocide, *VV* XXI, p. 204-205.
204 - KONSTANTOPOULOS, *Molybdoboulla*, n° 63.
205 - *Iviron* I, p. 11.
206 - *Iviron* I, acte n° 10, p. 169.
207 - NESBITT, *Confraternity*, p. 365.
208 - Sceau Fogg n° 739.
209 - SVORONOS, *Cadastre*, p. 72 n. 2.
210 - KONSTANTOPOULOS, *Molybdoboulla*, n° 71.
211 - Michel Lampadarios, *asékrètis*, sceau Fogg n° 3660.
212 - SVORONOS, *Cadastre*, p. 73 n. 1.
213 - SKYLITZÈS, p. 398.
214 - *Vie d'Athanase*, Vie A, p. 77 ; Vie B, p. 177.

que sa fille Marie donna au couvent d'Esphigménou[215]. Le couvent de Xénophon acheta aussi des terres provenant des biens de la même famille[216]. Il existait pourtant de grands domaines dans cette région, mais leurs titulaires, lorsque nous les identifions, sont peu connus; ainsi Dèmètrios Ptéléôtès possédait au Xe siècle d'immenses biens en Chalcidique[217]. À la fin de ce siècle, Basile II confisqua toute la fortune de Paul le Thessalonicien[218], que nous avons identifié avec le magistre Paul Bôbos[219]. Ce patronyme est porté par ailleurs par des gens de peu d'éclat, comme la propriétaire d'un *oikos* à Raidestos, tante par alliance de Michel Attaleiatès[220]. Rappelons aussi qu'à Thessalonique était installé Kallônas, parent de l'empereur Constantin VII et qu'au début du XIIe siècle, le monastère de Philokalou était déjà fondé, sans doute par un membre de cette puissante famille[221]. Il reste paradoxal que Thessalonique, pilier de la présence grecque dans les Balkans, n'ait pas suscité, même au cours du XIe siècle, la formation d'une puissante élite, par contraste avec la Thrace et Andrinople.

En cette province, les Bryennioi et les Tornikioi, assez puissants, nous l'avons vu, pour briguer l'Empire, rallièrent autour d'eux bien des noms, dont certains s'illustrèrent dès le XIe siècle, mais aussi tout au long du XIIe siècle et même au-delà, les Batatzai, Glabas, Branas, Tarchaneiôtai. En 996, Batatzès était, comme Basile Glabas, un des personnages les plus en vue d'Andrinople[222]. En 1047, Jean Batatzès commandait les troupes macédoniennes sous les ordres de Léon Tornikios révolté[223]. Plus tard, vers 1060-1065, Nicéphore Batatzès, duc d'Occident, dirigeait donc les *tagmata* des Macédoniens qui fournissaient une part importante des troupes d'Occident; il occupa ensuite le poste de duc de Bulgarie[224]. Une autre branche de la famille contrôlait la ville de Raidestos. En 1047, un Batatzès, "dynaste local", avait refusé de suivre ses parents révoltés contre Constantin IX[225]. En 1077, la femme d'un autre Batatzès avait au contraire rallié la cité à Bryennios révolté contre Michel VII, à la grande colère de Michel Attaleiatès, lui aussi propriétaire local, bien plus modeste[226]. Les Glabas étaient apparus en même temps que les Batatzai

215 - Archives de l'Athos VI, *Actes d'Esphigménou*, éd. J. LEFORT, Paris 1973, actes n° 4 et 5.

216 - *Xénophon*, acte n° 1 (1089).

217 - *Iviron* I, acte n° 10, p. 170, l. 23.

218 - Nous trouvons mention de terres lui ayant appartenu dans *Iviron* I, acte n° 10 p. 169 l. 18, p. 171 l. 40.

219 - Cf. f. d. n° 17.

220 - ATTALEIATÈS, *Diataxis*, p. 29.

221 - *Docheiariou*, p. 63-64, acte n° 3, l. 14 (1112). Le document est particulièrement riche pour la prosopographie de la haute société thessalonicienne: Romain Lazaritès, proèdre, Léon Kassandrènos, proèdre, Théodore Rentènos, proèdre, Léon et Dèmètrios Spathai, proèdres, Constantin et Jean Argyroi, magistres, Constantin Psyllos, magistre, Étienne Konteus, magistre, Basile Slatas, proèdre, Basile Sikountènos, proèdre, Grégoire Bouriôn, patrice, *épi tou panthéou*, Étienne Rasopôlès, protospathaire... Acte n° 4 (1117): Pantoulphos, gendre de Belônas, curopalate.

222 - SKYLITZÈS, p. 343.

223 - *Ibid.*, p. 441-442; ATTALEIATÈS, p. 29; PSELLOS, *Chronographie* II, p. 28-29.

224 - Toutes références dans SEIBT, *Bleisiegel* I, p. 243.

225 - SKYLITZÈS, p. 441.

226 - ATTALEIATÈS, p. 244-245.

à la fin du Xe siècle. Par la suite, Nicétas Glabas, *topotèrètès* des Scholes, sortit d'Andrinople pour combattre les Petchénègues[227]. Il est sans doute identique à un des Glabas qui dirigeait les *tagmata* macédoniens pour le compte de Tornikios[228].

Le premier Branas en relation avec Andrinople fut Marianos, chef d'un *tagma* occidental, qui soutint un temps Tornikios en 1047[229]. En 1081, Nicolas Branas, lieutenant du grand domestique Pakourianos, quitta Andrinople avec l'aristocratie de cette ville pour aller combattre Robert Guiscard[230].

Basile est le premier militaire de la famille Tarchaneiôtès (ou Trachaneiôtès) qu'on puisse à coup sûr classer parmi les Macédoniens[231]. Il commandait les *tagmata* d'Occident contre Isaac Comnène révolté en 1057[232]. Joseph Tarchaneiôtès commandait les mêmes *tagmata* au temps de Romain IV en compagnie de Nicéphore Bryennios ; son fils Katakalôn résidait encore à Andrinople lorsqu'éclata la révolte de Nicéphore Bryennios[233].

À ces noms prestigieux peuvent être ajoutés ceux plus modestes de Strabomytès et de Polys qui dirigeaient des *tagmata* macédoniens pour le compte de Léon Tornikios[234]. Quelques années plus tard, ils tombèrent face aux Petchénègues[235]. Quoiqu'aucun texte ne dise clairement que les Maurokatakalôn et les Katzamountai ont appartenu au groupe des Macédoniens, plusieurs indices nous invitent à les y placer. Tout d'abord Maurokatakalôn et Katzamountès furent tués à la bataille de Nicée en 1057 en défendant Michel VI, et nous savons que les soldats impériaux tombés là étaient principalement originaires de Thrace et de Macédoine[236]. Grégoire, Marianos et Nicolas Maurokatakalôn participèrent activement à la lutte contre les Scythes dans la seconde moitié du XIe siècle, en compagnie des Macédoniens. Au XIIe siècle, Nicolas Maurokatakalôn offrit une icône du Christ à l'église d'Andrinople[237]. Quant aux Koutzoumitai, l'un d'entre eux prit une part active à la rébellion de Bryennios en 1077[238].

227 - SKYLITZÈS, p. 471.
228 - *Ibid.*, p. 442.
229 - *Ibid.*, p. 441-442.
230 - *Alexiade* I, p. 151.
231 - Nous ne connaissons pas en effet l'origine de Grégoire Tarchaneiôtès, catépan d'Italie en 999-1000, LUPUS PROTOSPATHARIUS, p. 56 ; ANONYME DE BARI, p. 48 ; TRINCHERA, actes n° 10, 11, 12 ; SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 212-213, n° 3.
232 - SKYLITZÈS, p. 494.
233 - BRYENNIOS, p. 223.
234 - SKYLITZÈS, p. 442. Le texte laisse entendre que ces deux généraux étaient de la race des Glabas : " Ὁ Πολὺς καὶ Θεόδωρος ὁ Στραβομύτης οἱ ἐκ γένους τοῦ Γλαβᾶ" ; ce n'est pas sûr car plusieurs manuscrits ajoutent καί avant οἱ et Polys semble plutôt un patronyme qu'un prénom ou un surnom.
235 - *Ibid.*, p. 467.
236 - *Ibid.*, p. 495.
237 - *Markianos 524*, n° 263, p. 155.
238 - BRYENNIOS, p. 229 et n. 4. L'éditeur considère que Koutzoumitès est probablement identique au Koutzomitès mentionné dans l'*Alexiade* (II, p. 96) - ce qui nous semble exact - et qu'il faut dès lors rectifier la forme Katzamountès, lue par le premier éditeur du texte, Poussines - ce qui nous paraît moins évident puisque la forme Katzamountès est bien attestée par Skylitzès (p. 495) et par le sceau de Léon Katzamountès, stratège, conservé dans la collection Seyrig. S'il fallait rétablir une lecture, il nous semblerait préférable de modifier celle de l'*Alexiade*.

Le reste de l'Occident n'offre pas d'information, même pour les autres villes notables. On ne peut citer aucune famille établie à Philippoupolis. À Dyrrachion un seul nom important doit être retenu, celui de Chrysélios qui était "le dynaste" de cette ville lorsqu'il la livra à Basile II en 997[239]. Son fils Nicolas exerça un commandement malheureux dans la forteresse de Berkri en Orient sous Romain III[240]. Un Chrysélios est qualifié de "toparque" par le Prêtre de Dioclée sous Michel IV[241]. Peut-être les Boïôannai, qui donnèrent sous Basile II et sous Michel IV deux catépans à l'Italie - ce qui confirmerait les liens entre la façade adriatique des Balkans et l'Italie -, étaient-ils installés aussi dans cette région dès le XIe siècle. Cependant ils ne sont attestés comme archontes locaux dans ce thème qu'à partir de la seconde moitié du XIIe siècle[242]. Nous ne pouvons exclure qu'ils s'y soient installés à la fin du XIe siècle, venant d'Asie Mineure. L'aristocratie bulgare, à l'exception des descendants des anciens maîtres de la Bulgarie[243], semble avoir vécu sur place. Teichomèros servait dans l'armée du thème de Dyrrachion en 1040[244], Litoboès de Déabolis dans celle de Délianos révolté[245]. Ces deux noms figurent précisément parmi les archontes de Skopje à la fin du XIIe siècle à propos d'un différend tranché beaucoup plus tard par le tribunal de l'archevêque Dèmètrios Chômatianos[246]. Bogdanos, maître de forteresses de la Bulgarie intérieure, honoré de la dignité de patrice lors de sa reddition, sous Basile II, fut aveuglé bien plus tard, sous Constantin VIII, mais il laissa une descendance probable, en la personne de Marianos Bogdanopoulos, pansébaste sébaste dans la région de Débra au début du XIIIe siècle[247].

Si nous dressons le bilan de cette localisation des familles de l'aristocratie byzantine jusqu'à la seconde moitié du XIe siècle, nous constatons qu'à la veille de l'invasion turque, la partie orientale de l'Empire comptait encore les familles les plus notables, même si un groupe d'importance croissante s'était créé autour d'Andrinople. La répartition des familles n'était pas régulière, même en Asie Mineure. Sans doute notre tableau, qui inclut des localisations que nous considérons comme fragiles, est-il incomplet, puisque nous n'avons pas d'informations sur des familles aussi importantes que les Iasitai[248], Kamatèroi, Mouzalôn, Xylinitai, Prôteuôn, Serbliai ou Anzai, en somme sur la majorité des familles de fonctionnaires à tradition civile au XIe siècle. Des Kontostéphanoi, Bareis, Pégonitai, Hagiozacharitai, nous ne pouvons pas préciser le ou les thèmes où s'exerçait leur influence; nous savons seulement qu'ils vivaient en Asie Mineure.

239 - SKYLITZÈS, p. 342, 343, 349 où il est appelé πρωτεύων de Dyrrachion.

240 - *Ibid.*, p. 388.

241 - F. ŠIŠIĆ, *Letopis popa Dukljanina*, Belgrade-Zagreb 1928, p. 347 *sq.*

242 - *PG* 119, *col.* 889.

243 - Nous savons que les fils de Jean Vladislav ont commandé en Orient et ont épousé des femmes originaires d'Asie Mineure, mais rien ne nous est parvenu sur les dotations foncières que leur avait accordées Basile II.

244 - SKYLITZÈS, p. 410.

245 - *Conseils et récits*, p. 172-174.

246 - CHÔMATIANOS, *col.* 263.

247 - *Ibid.*, *col.* 517.

248 - Sauf à considérer que le nom de Iasitès dérive de celui de Iasos, île proche de la côte d'Asie Mineure (GAUTIER, *Blachernes*, p. 217 n. 52).

Si nous considérons la répartition géographique des grandes propriétés aux Xe et XIe siècles, nous remarquons que fort peu de familles s'installèrent dans les terres reconquises durant cette période sur la frontière orientale, à l'exception du duché d'Antioche. Nous ne retiendrons pas pour significatif le transfert vers l'est des biens d'Eustathe Boïlas; il représente jusqu'ici un cas exceptionnel, ce n'était pas non plus un très grand propriétaire et son déplacement n'a pas été spontané d'après ce qui ressort de son testament[249]. Si nous pouvons distinguer un mouvement des grands propriétaires de l'est de l'Asie Mineure, il eut lieu dans le sens contraire par l'installation avec tout leur entourage de princes arméniens, Sénachérim du Vaspourakan, Gagik d'Ani, Gagik de Kars, qui s'établirent en Cappadoce. Curieusement encore, si l'ensemble des "grands thèmes romains" est représenté dans notre tableau, celui des Cibyrréotes, avec l'importante cité d'Attaleia, est absent de nos listes. Est-ce le fait du seul hasard de la documentation, ou faudrait-il chercher dans ce thème les familles qui précisément ont donné des chefs à la flotte byzantine?

La façade occidentale de l'Asie Mineure et le monde insulaire représentent une autre grande lacune de notre géographie de l'aristocratie. Certes, Psellos nous informe à l'occasion de la mort de son ami, Théodore Alôpos, que ce dernier était originaire de Rhodes où étaient situés ses biens patrimoniaux[250]. Mais aucune famille ne peut se rattacher avec certitude, soit à Chypre, soit à la Crète pourtant redevenue byzantine dans la seconde moitié du Xe siècle. Ces constatations confirment, nous semble-t-il, notre hypothèse qu'étaient indispensables au développement de lignées puissantes à la fois la durée - ce qui rendrait compte de l'absence de la Crète et de Chypre - et l'espace - ce qui justifie l'absence du monde insulaire, sauf précisément Rhodes, la plus grande des îles, durablement possession byzantine.

M. Hendy, dans sa vaste étude sur l'économie byzantine, a également constaté que la majeure partie des grands propriétaires était établie sur le plateau anatolien, alors que la frange égéenne, et tout particulièrement le thème des Thracésiens, était vide de toutes références, même au XIe siècle. Il conclut à l'efficacité des novelles de Constantin VII et de Romain II, hostiles à la grande propriété, qui s'appliquaient précisément à ce thème. Leur objectif, selon M. Hendy, était de prévenir la concentration des grands ensembles fonciers et non pas de freiner leur développement, puisque de tels ensembles n'étaient pas encore constitués dans ce thème, à la différence des provinces anatoliennes[251]. Il semble que M. Hendy ait été trompé par l'intitulé conservé de la novelle, adressée aux fonctionnaires du thème des Thracésiens. En réalité, les instructions impériales étaient envoyées dans chaque thème, et rien dans le texte ne laisse supposer une application limitée à ce seul thème. De plus l'étude attentive des sources nous permet de déceler quelques grandes propriétés aux Xe et XIe siècles. D'autre part, si nous connaissons relativement bien les commandants des armées de terre, possessionnés justement

249 - LEMERLE, *Cinq études*, p. 44-46.

250 - PSELLOS, *Scripta Minora* II, p. 82-83.

251 - HENDY, *Monetary Economy*, p. 103-106; ZÉPOS, *Jus* I, Novelle de Romain II, p. 243.

sur le plateau central, un certain nombre d'entre eux et surtout les chefs de la flotte nous échappent plus largement. Or nous nous attendrions à les voir détenir des biens dans les thèmes littoraux ou insulaires. En outre, nos connaissances sur les fonctionnaires civils restent très modestes ; nous soupçonnons que certains d'entre eux étaient possessionnés en Asie Mineure Occidentale ou dans les îles (tels les Alôpoi et les Mauroi). Leur appétit de terres n'était pas nécessairement moindre que celui de leurs collègues militaires, et l'avidité d'un Philokalès, sanctionnée par Basile II, n'était pas l'apanage de ce seul individu[252].

Deux autres lacunes nous semblent également remarquables, celles de l'Italie du Sud et de la Chersonèse. En effet, si quelques fonctionnaires byzantins envoyés en Italie du Sud ont fait souche sur place[253], les Maléïnoi[254], peut-être les Kladôn[255], nous connaissons une seule lignée italienne qui ait compté parmi l'aristocratie byzantine, celle d'Argyros, fils de Mélès, qui devint un familier de Constantin IX, puis s'installa hors d'Italie avec les siens. Les Mésimérioi[256] et les Katanagkai[257], attestés tant en Italie que dans les Balkans, étaient probablement des immigrés, puisque des Katanagkai étaient établis à Athènes au début du XI[e] siècle[258].

Il y avait bien entendu des familles de notables dans l'Italie byzantine, comme nous le voyons à travers les documents conservés sur cette région, encore que le faible développement du système de dénomination par les patronymes y rende difficile l'établissement de leurs généalogies, mais les Malapezzi peuvent être suivis sur plusieurs générations[259]. Si nous examinons l'entourage des ducs ou des stratèges

252 - *Ibid.*, p. 265. Les personnages dont la carrière se déroulait entièrement à Constantinople - Philokalès était au service personnel de Basile II - n'oubliaient pas leur "patrie" ; d'autre part, la sanction impériale n'a pas interdit aux Philokalai de prospérer durant les XI[e] et XII[e] siècles.

253 - Un acte de 1032 (TRINCHERA, n° 25, p. 27 *sq.*) illustre la manière dont s'effectuait éventuellement un tel établissement. Basile ὁ τοῦ Κρομμύδου, *prôtomandatôr* des arsenaux impériaux (τῶν βασιλικῶν ἀρμαμέντων), originaire de Constantinople, fut envoyé auprès du catépan et reçut de l'empereur une maison à l'intérieur du *kastron* de Bari. Les donations impériales permettaient donc une éventuelle installation sur place des fonctionnaires impériaux, et de leur famille. En fait, Basile vendit ensuite la maison et demanda au catépan une *prostaxis* l'autorisant à regagner sa patrie.

254 - Le lien entre les Maléïnoi d'Italie et ceux d'Asie Mineure est mal établi, mais Grégoire, le premier d'entre eux actif en Italie, appartenait à l'état-major de Nicéphore Hexakiônitès qui avait reçu le gouvernement de l'Italie vers 965.

255 - Une inscription située sur l'architrave de la cathédrale de Trani nous est conservée (A. GUILLOU, Une nouvelle inscription byzantine inédite de Trani (Italie), *Okeanos, Mélanges Ševčenko*, p. 272-277). Nous supposons le nom de famille bien lu, quoique l'éditeur n'explique pas comment il interprète son déchiffrement Κλοστονιβ en Κλαδωνος.

256 - Des Mésimérioi étaient établis dans les Balkans, Grégoire compta parmi les soutiens de Basilakios révolté en 1078 ; Constantin et Georges sont cités dans les décisions synodales prises par Apokaukos au début du XIII[e] siècle. On ne peut malheureusement établir si les Mésimérioi des Balkans, tous attestés après 1071, étaient une branche de la famille italienne réfugiée après la chute de la domination byzantine, ou au contraire, si la branche italienne venait des Balkans, hypothèse plausible si on prend en considération les liens très étroits qui unissaient le thème de Dyrrachion à l'Italie.

257 - Eustathe et Léon Katanagkai participèrent à une révolte à Tarente (Cf. f. d. n° 72).

258 - *Supra*, p. 230.

259 - FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 156.

qui ont exercé en Italie du Sud, nous notons la présence de nombreux noms lombards, latins ou arabes qui ne se retrouvent dans aucune autre partie de l'Empire.

Faute d'une documentation équivalente à celle de l'Italie, la société de la Chersonèse est encore moins bien éclairée, mais nous pensons qu'elle était comparable. Les gouverneurs peu nombreux que nous connaissons étaient issus d'une aristocratie étrangère à la région, et nous n'avons pu découvrir de famille originaire de ce thème qui ait servi ailleurs dans l'Empire[260].

L'absence de Constantinople dans nos notices se justifie puisque la possession d'une résidence ne suffit pas, nous l'avons expliqué, pour attribuer à une famille une origine constantinopolitaine. Il ne fait cependant aucun doute qu'un nombre élevé de familles étaient venues des différentes provinces de l'Empire et s'étaient installées durablement dans la capitale, notamment celles dont de nombreux membres avaient obtenu des charges civiles ou ecclésiastiques. En effet, la formation intellectuelle nécessaire pour exercer de telles fonctions impliquait un séjour prolongé dans la capitale pour y acquérir des connaissances auprès d'enseignants dont le niveau n'avait d'équivalent dans aucune ville de l'Empire.

Les modifications de la géographie des grandes familles depuis les invasions turques jusqu'aux conséquences de la prise de Constantinople en 1204

L'invasion turque et la politique décentralisatrice des empereurs changèrent notablement cette répartition géographique à partir de la deuxième moitié du XIe siècle. Les Turcs attaquèrent la partie de l'Empire dont nous venons de dire que les principales familles y détenaient encore leurs biens fonciers. Elles eurent le choix entre trois attitudes, s'enfuir, résister sur place, ou collaborer. Les Gabras adoptèrent simultanément ces trois conduites[261]. Nous connaissons quelques beaux exemples de résistance, celle des Bourtzai dans la région de Chôma, des Mandalai en Cappadoce, des Diabatènoi en Paphlagonie, de Philarète Brachamios dans le duché d'Antioche. Les collaborateurs des Seldjoukides, en dehors des Gabras, nous échappent sans doute de manière définitive, faute de sources, mais au XIIIe siècle, nous percevons, à travers le récit d'Ibn Bibi, l'existence de nombreux Grecs au service des Seldjoukides, en majorité de petits notables locaux ; ils ont pu trouver intérêt à collaborer avec les émirs turcs, car il était préférable pour eux de rester sur place dans les villes d'Asie Mineure plutôt que de venir à Constantinople où ils ne pouvaient guère bénéficier des largesses impériales réservées à la couche supérieure de l'aristocratie.

260 - Peut-être faudrait-il mettre la famille Prôteuôn en rapport avec le thème de Cherson, dans la mesure où jadis le pays était gouverné par un *prôteuôn*, et ce titre disparu aurait pu, comme il a été observé pour d'autres fonctions et dignités, servir de patronyme à une famille dont un ou plusieurs membres auraient exercé cette charge. Mais le terme *prôteuôn* se rencontre fréquemment aussi pour désigner le notable d'une ville, et nous voyons combien l'argument est fragile.

261 - CAHEN, *Gabras*, p. 145-149.

L'attitude la plus fréquente fut assurément la fuite, le repli vers la capitale et vers l'Occident, phénomène qui s'était déjà produit lors des invasions arabes du VIIe siècle. Nous pouvons, dans une certaine mesure, estimer l'ampleur de ces déplacements. Premièrement, dans la seconde moitié du XIe siècle, se multiplient les patronymes formés sur des toponymes situés dans l'est de l'Empire. Mais à la différence de la période précédente, où de tels patronymes tiraient leur origine plutôt du nom d'une ville - Dokeianos de Dokeia, Lékapènos de Lékapè, ou Dalassènos de Dalassa ...-, les patronymes qui apparurent à cette époque furent davantage formés sur le nom d'une province: Charsianitès[262], Kappadokès, Anatolikos, Kibyrraiôtès, Opsikianos ... Deuxièmement, des familles orientales s'établirent en Occident, et ce ne fut pas un mince enjeu que la nécessité de trouver des terres disponibles pour tous ces notables. Comme les terres dépendant du fisc et de l'empereur formaient la plus grande réserve de biens potentiels, le rôle de l'empereur devenait donc capital dans ce processus de redistribution.

Nicéphore Mélissènos, beau-frère d'Alexis Comnène, en fournit le plus bel exemple, car il abandonna ses vastes propriétés de Dorylée et reçut de très grands biens dans la région de Thessalonique[263]. Il était accompagné des Bourtzai, ses parents, auxquels il rétrocéda une partie des donations impériales. Nicéphore Diogénès avait reçu, quant à lui, de grands biens en Crète[264]. Tout un groupe d'origine arménienne ou géorgienne réussit à obtenir des domaines fonciers en Occident, dont les plus notables furent les Pakourianoi; Grégoire fut doté de propriétés groupées pour l'essentiel dans la région de Philippoupolis[265], et Symbatios en Macédoine Orientale[266]. Dès le règne de Michel VII, Constantin Théodôrokanos vivait à Traïanopolis de Thrace où il s'opposa en vain à Bryennios[267]. Les Kourtikioi[268] et les Bempétziôtai[269] se joignirent au clan des Macédoniens. Parmi les grandes familles dont l'évolution peut être retracée, nous comptons la lignée Comnène elle-même. Isaac et Adrien, frères de l'empereur Alexis, obtinrent, comme leur parent Nicéphore Mélissènos, de grands biens en Macédoine[270]. Des Argyroi s'y établirent aussi[271]. Il est certain que la majeure partie des notables d'Asie

262 - La première mention du nom Charsianitès se trouve dans le *D. A. I.*, p. 38 § 50· Léon VI créa stratège de Mésopotamie Oreste le Charsianitès. Il s'agirait plutôt dans ce cas d'un simple surnom.

263 - *Docheiariou*, acte n° 4 (1117); *Iviron*, actes inédits de mars 1085 et de janvier 1104.

264 - *Alexiade* II, p. 173.

265 - LEMERLE, *Cinq études*, carte en encart entre les p. 176 et 177. Grégoire Pakourianos avait à cette date perdu ses biens dans sa Géorgie natale et ceux qu'il avait acquis dans le thème des Arméniaques.

266 - Testament de Symbatios Pakourianos, *Orthodoxia* 5, 1930, p. 615.

267 - ATTALEIATÈS, p. 247; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 173.

268 - Basile Kourtikios, combattant de l'armée-d'Alexis Comnène contre Basilakios en 1078 est appelé "Macédonien" (BRYENNIOS, p. 295), car il était originaire d'Andrinople (*Alexiade* II, p. 26).

269 - Théodore Bempétziôtès qui combattait les Petchénègues en 1087 (*Alexiade* II, p. 87), était établi dans cette ville et, sous Manuel Comnène, un de ses descendants en était originaire (KINNAMOS, p.45).

270 - *Lavra* I, acte n° 46, d'août 1084; acte n° 51 d'octobre 1092.

271 - Étienne Argyros était à la fin du XIe siècle chartulaire de la Néa, *klèrikos* de Sainte-Sophie et primicier des *nomikoi* de Thessalonique (*Lavra* I, acte n° 53). Dans cette même ville,

Mineure se réfugièrent à Constantinople et s'y maintinrent, car ils voulaient obtenir de l'empereur des fonctions et les revenus qui s'y rattachaient. Bien des familles qui, jusqu'au milieu du XIe siècle, fournissaient des militaires, comptèrent dans leurs rangs des fonctionnaires civils ou ecclésiastiques[272] : les Kourkouas, Sklèroi, Alakasseis, Synadènoi, Botaneiatai, originaires selon nous d'Asie Mineure, avaient acquis des propriétés dans la région de Constantinople[273]. Les réfugiés ne pouvaient s'installer que dans des régions bien pourvues de terres, où l'État disposait encore de biens considérables, comme en Macédoine autour de Thessalonique et de Serrès, comme dans la région de Dyrrachion ou les grandes îles, en Crète et en Chypre. En revanche, les régions d'Andrinople ou d'Athènes, largement occupées par de nombreuses familles installées de longue date, ne pouvaient accueillir qu'un nombre plus restreint de nouveaux hôtes.

Nos informations sont fort maigres, mais le renouvellement de l'aristocratie crétoise se situe selon nous dans le cadre des grands bouleversements de la fin du siècle. En effet, la lecture des documents publiés par Gerland, concernant la noblesse crétoise à la fin du XIIe siècle, suscite cette alternative : ou bien nous admettons qu'il s'agit de faux ne recouvrant aucune réalité, ou bien ces documents rédigés tardivement refléteraient des réalités antérieures très déformées. Choisissant cette dernière position, nous estimons que l'installation des familles archontales citées dans ces textes eut lieu non pas à la fin du XIIe siècle, mais un siècle plus tôt. En effet, nous ne voyons pas quel événement, dans le dernier tiers du XIIe siècle, aurait pu motiver de tels bouleversements, alors que tout devient explicable à la fin du XIe siècle. D'autre part, plusieurs familles crétoises citées dans ces documents étaient déjà présentes au cours du XIIe siècle. Matthieu Phocas, père de Jean qui fit un pélerinage en Palestine en 1167, était originaire de Crète[274]. Un lieu appelé Chortatzès est connu au temps d'Alexis III près de Kalamôn[275]. En 1206, le sébaste Étienne Hagiostéphanitès donna au monastère de Patmos les biens situés en Crète qui étaient de provenance familiale[276]. Si le nom de Lithinos peut être identifié avec celui d'Alèthinos[277], nous connaissons cette famille depuis

les magistres Constantin Argyros et Jean Argyropoulos furent en 1112 témoins d'un acte de vente (*Docheiariou*, acte n° 3). La fonction et les dignités à cette date dévaluées nous montrent le relatif déclin des Argyroi ou d'une de leurs branches.

272 - KAŽDAN, *Structure de la classe dominante*, p. 142-150.

273 - GAUTIER, *Pantocrator*, p. 117, 119. Manuel Botaneiatès était aussi propriétaire dans la région de Berrhoia, *ibid.*, p. 123. Peut-être des Botaneiatai résidaient-ils à Pernik, mais cette hypothèse est fragile, dans la mesure où elle repose exclusivement sur la présence de sceaux de Manuel Botaneiatès et de sa femme Irène Synadènè, Jordanka JURUKOVA, Un sceau d'Irène Synadènè, *Byz. Bul.* IV, 1973, p. 221-226.

274 - *RHC*, *Historiens grecs* I, p. IX.

275 - *Patmos* I, p. 209.

276 - *MM* VI, p. 150-151. Des Hagiostéphanitai sont connus à la fin du XIe siècle et au cours du XIIe siècle : Théodore Hagiostéphanitès (MOUCHMOV, *BIBA* 8, 1935, n° 40 ; plutôt à dater du XIe-XIIe siècle que du Xe-XIe siècle selon l'auteur) ; Constantin Hagiostéphanitès au XIIe siècle (LAURENT, *Orghidan*, n° 430) ; Nicétas Hagiostéphanitès protonobélissime et duc au XIIe siècle (sceau inédit IFEB, n° 50) et Michel Hagiostéphanitès (sceau inédit IFEB, n° 442).

277 - De la même façon que nous identifions Balantès avec Abalantès.

Andronic Comnène[278]. Sans doute n'avons-nous pas la preuve que toutes ces familles étaient, comme les Phocas, installées auparavant en Asie Mineure, mais nous nous demandons dans quelles autres régions l'empereur aurait pu recruter tous ces notables.

L'éventuel établissement de familles importantes en Chypre n'est pas assuré, car nous y connaissons mal l'aristocratie locale. Toutefois, Michel Boutoumitès défendait Héraclée du Pont sous les ordres de Maurix vers 1075[279], alors que Manuel Boutoumitès - qui servit à plusieurs reprises en Chypre[280] - y avait acquis des biens, dont trois villages qu'il donna au monastère de Kykkos[281]. Ainsi la famille Boutoumitès se serait transportée de la Paphlagonie trop menacée par les Turcs vers l'île de Chypre. Peut-être d'autres îles plus modestes ont-elles aussi servi de refuge, telle Patmos pour saint Christodule. Ainsi les Chalkoutzai - s'il est vrai qu'ils étaient bien originaires d'Orient - auraient été désormais établis en Eubée[282].

Sur le continent nous ne sommes renseignés avec précision que pour la Macédoine grâce aux documents athonites, comme nous l'avons dit à propos des familles Comnènes, Mélissènoi, Bourtzai, Argyroi, Aichmalôtoi et peut-être aussi Sklèroi[283]. Au XIIe siècle ou au début du XIIIe siècle, des Kabasilai[284], des Alyatai[285], des Probatai[286] sont attestés en Épire; des Radènoi à Kastoria[287], des Aarôn à Corinthe[288], un Maniakès à Drama[289], un Monastériôtès à Andros[290], un Maléïnos à Philippoupolis[291], peut-être un Sénachérim à Xantheia[292].

278 - NICÉTAS CHÔNIATES, *Histoire*, p. 331

279 - BRYENNIOS, p. 199.

280 - *Alexiade* II, p. 163; III, p. 148.

281 - SPYRIDAKÈS, 'Η περιγραφὴ τῆς μονῆς Κύκκου ἐπὶ τῇ βάσει ἀνεκδότου χειρογράφου, *Kyp. Sp.* 13, 1949, p. 1-49.

282 - MICHEL CHÔNIATÈS II, p. 276-277. L'auteur, après 1206-1207, recommande à Théodore Lascaris et au patriarche Autoreianos un Chalkoutzès sébaste, archonte thématique d'Eubée, ajoutant qu'il appartenait à une des familles les plus illustres de toute la Grèce. Michel Chôniatès croit pouvoir affirmer que les Chalkoutzai tiraient leur nom de Chalcis: il s'agirait plutôt d'une étymologie formée *a posteriori* pour rendre compte de leur présence en Eubée.

283 - Vers 1110, Basile Sklèros était moine et higoumène du monastère athonite de Karakala, S. LAMPROS, *Catalogue of the Greek Manuscripts of the Mount Athos* II, Cambridge 1900, réimpression Amsterdam 1966, p. 112, n° 43.

284 - CHÔMATIANOS, *col.* 425.

285 - *Ibid., col.* 423. Rien dans le contexte ne permet de penser que ces Kabasilai et ces Alyatai s'étaient réfugiés en Épire après 1204.

286 - *PG* 119, *col.* 892 (en 1199).

287 - Anne Radènè, épouse de Théodore Lemniôtès: E. N. KYRIAKOUDÈS, 'Ο κτίτορας τοῦ ναοῦ τῶν 'Αγ. 'Αναργύρων Καστοριᾶς Θεόδωρος Λημνιώτης, *Βαλκανικὰ Σύμμεικτα* I, 1981, p. 3-26.

288 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 144.

289 - A. PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, Διορθωτέα εἰς χριστιανικὰς ἐπιγραφάς, *Journal du Ministère de l'Instruction Publique* 343, 1902, p. 417-418.

290 - *EEBS* 4, 1927, p. 50. Constantin Monastèriôtès avait épousé Irène Prasinè et relevé l'église Saint-Michel au temps de l'empereur Michel I.

291 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 296: Maléïnos, originaire de Philippoupolis, soutint Alexis Comnène en 1185 contre l'empereur Andronic, mais un autre Maléïnos, Étienne, possédait des biens en Macédoine dès la seconde moitié du XIe siècle (*Lavra* I, acte n° 45, l. 28).

292 - Cf. f. d. n° 211. De toute manière, les Sénachérim étaient établis en Occident.

Sans que nous puissions dresser le tableau complet de tous ces mouvements de l'aristocratie micrasiatique à la fin du XIe siècle, quelques traits ressortent cependant. Constantinople a constitué le premier centre d'accueil, mais des fortunes foncières ont été reconstituées, le plus souvent par des donations impériales dans la partie occidentale de l'Empire, en Macédoine, en Épire, dans les îles.

En outre, les anciens territoires bulgares ne semblent pas avoir accueilli massivement des notables d'Asie Mineure. Par Théophylacte de Bulgarie, nous apprenons toutefois que Michel Antiochos et Romain Straborômanos avaient peut-être obtenu, ou tenté d'acquérir des biens en Bulgarie ; dans une poésie, l'archevêque se plaint à un sébaste des agissements de Michel Antiochos qui s'efforçait de devenir le voisin des terres de l'Église bulgare. Peut-être ce passage fait-il allusion au procédé dont avaient été victimes les monastères de l'Athos, la redistribution de terres d'Église, confisquées en faveur de parents et d'amis de l'empereur[293]. Romain Straborômanos commit des exactions dans la région d'Achrida ; s'il agissait à titre privé, nous tiendrions alors un nouvel indice de l'émigration d'Orientaux vers l'Occident[294].

À la différence des événements d'Asie Mineure, la perte de l'Italie du Sud passée aux mains des Normands n'a pas entraîné de perturbations notables. N. Svoronos a décelé dans le cadastre de Thèbes quelques noms qui trahiraient une origine italienne, Polétianos, Pétzémentos, Kastélianos[295]. On ne relève aucun nom de la haute aristocratie : ainsi se confirme notre hypothèse que l'aristocratie d'Italie du Sud ne s'est jamais mêlée au reste de l'aristocratie byzantine et que les hauts fonctionnaires n'étaient pas originaires de la péninsule.

Au début et au cours du XIIe siècle, un mouvement inverse d'attraction vers l'Asie Mineure occidentale se produisit, accompagnant la reconquête par les armées byzantines, mais il est encore plus difficile à percevoir que le précédent[296]. Cependant nous rangerons au nombre des bénéficiaires de nouveaux biens en Asie Mineure Occidentale les Kamytzai et les Kontostéphanoi, dont les possessions foncières sont attestées avant 1204 dans la vallée du Méandre[297].

Les empereurs de la dynastie Comnène durent aussi procurer des propriétés aux nombreux étrangers, Arméniens, Turcs ou Francs notamment, qu'ils prenaient à leur service, continuant la tradition des Xe et XIe siècles. Quand ces étrangers obtenaient la main de princesses impériales, les empereurs veillaient à doter les couples de fortunes foncières correspondant à leur promotion. Quatre frères Pétraliphai furent installés à Didymotique[298], les Humbertopouloi et les Raoul, en Thrace[299]. Les Aspiétai, d'origine arménienne[300], avaient sans doute acquis des

293 - THÉOPHYLACTE DE BULGARIE, *Opera*, p. 365.
294 - IDEM, *Lettres*, p. 189.
295 - SVORONOS, *Cadastre*, p. 70.
296 - L'aristocratie de l'Empire de Nicée nous est assez bien connue (AHRWEILER, *Smyrne*, p. 167-178), mais on peut rarement distinguer les familles établies avant 1204 de celles qui se réfugièrent à Nicée ultérieurement.
297 - CARILE, *Partitio*, p. 218.
298 - NICÈTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 83.
299 - GAUTIER, *Pantocrator*, p. 123 ; CARILE, *Partitio*, p. 219.
300 - *Alexiade* I, p. 161.

intérêts dans la région de Philippoupolis[301]. Nous n'avons pas de preuve formelle de l'établissement de la famille dans cette ville, mais selon Villehardouin, après 1204, les notables byzantins tentèrent d'établir leur pouvoir là où ils étaient installés[302] ; or un Aspiétès voulait dominer Philippoupolis. De plus, des sceaux attestent l'union des Aspiétai et des Pakourianoi, importants propriétaires dans la même région[303]. Un autre Arménien, Basile Ariébès, cité comme témoin dans un procès en Crète, était vraisemblablement propriétaire dans l'île au début du XII[e] siècle[304].

La géographie des grands domaines fonciers à la veille de la Quatrième Croisade, ne peut être dressée avec précision, mais ce fait est de peu de conséquences. En effet, comme nous l'avons vu, les familles les plus notables avaient encore d'importantes propriétés foncières, mais elles résidaient rarement sur place, ce qui leur enlevait un moyen d'influence efficace. Toutefois, après la prise de Constantinople en 1204, certains aristocrates, résidant normalement à Constantinople comme Michel Ange Doukas, décidèrent de quitter la capitale tombée aux mains des Latins pour gagner une région où précisément les Anges détenaient de grands biens[305]. De même, Alexis III Ange finit par se réfugier dans la région d'Halmyros où son épouse, l'impératrice Euphrosynè Kamatérissa, avait possédé ou possédait encore d'immenses propriétés[306]. Les Kamytzai, les Kontostéphanoi possessionnés dans la vallée du Méandre, les Cantacuzènes, propriétaires dans le Péloponnèse[307], résidaient à Constantinople. De plus, les biens des grandes familles semblent plus dispersés qu'au X[e] siècle. Les Maurozômai disposaient de terres à la fois en Asie Mineure et dans le Péloponnèse[308]. Les Branas, toujours installés à Andrinople à la fin du XII[e] siècle[309], détenaient aussi des domaines dans le Péloponnèse[310].

La couche supérieure de l'aristocratie, liée par le sang aux empereurs, ne vivait plus en province, sauf pour exécuter les missions confiées par l'empereur, mais uniquement à Constantinople. L'absence de la capitale d'un membre de la famille impériale marquait une probable disgrâce. Andronic Comnène, cousin de Manuel, avait été assigné à résidence en Paphlagonie[311]. Les villes byzantines

301 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 627.

302 - VILLEHARDOUIN II, § 266, p. 74.

303 - N. D. CHIABARAS, 'Ανέκδοτα μολυβδόβουλλα, *JIAN* 12, 1910, p. 151 et sceau inédit des Méchitaristes de Vienne, d'après le fichier de V. Laurent.

304 - *MM* IV, p. 96. Le texte porte 'Aρίβῃ, mais il faut lire Ariébès ; il était proèdre et primicier.

305 - TAFEL-THOMAS, *Urkunden* I, p. 279 . Le chrysobulle de 1198 évoque les biens détenus dans la province de Nicopolis par les parents de l'empereur, entre autres les sébastocrators - dont sans doute le père de Michel - et les Césars.

306 - CARILE, *Partitio*, p. 224.

307 - *Ibid.*, p. 219.

308 - EUSTATHE DE THESSALONIQUE , *Espugnazione*, p. 46 : Théodore Maurozômès était natif du Péloponnèse.

309 - Alexis Branas, né à Andrinople, résidait à Constantinople au moment de sa révolte en 1187 ; et même lorsqu'il se rebella, il laissa son épouse dans son palais, NICÈTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 388.

310 - CARILE, *Partitio*, p. 219.

311 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 225.

n'étaient pas désertées par tous les notables. Au contraire, les mouvements de dissidence et, plus encore, l'invasion latine ont permis à cette couche de la population de se mettre en valeur. Aussi nos références à ce groupe se rapportent-elles, dans leur majorité, à l'époque des Anges. Trois régions de l'Empire nous fournissent des informations plus riches pour la période qui s'étend de 1180 à 1220, la région de Smyrne en Orient, l'Hellade-Péloponnèse et l'Épire après 1204 en Occident. Nous observons alors dans ces villes l'émergence de familles qui, jusqu'à cette date, n'avaient pas participé à l'histoire telle qu'elle nous est rapportée par les chroniqueurs[312]. En Orient, Maggaphas agit à Philadelphie dès 1188, Sabas Asidènos à Sampsôn en 1204[313]. Le chartulaire de Lembos nous livre une liste de personnages importants, résidant très probablement dans la région de Smyrne dès la première moitié du XIIe siècle[314]. Nous y relevons les noms de Sôtèrichos Alèthinos, Michel Kaloeidas, Jean Chrysochoos, Léon Vénétikopoulos, Michel Kanakès, Basile Chrysobergès et Alexis Kastamonitès. Seules ces dernières lignées avaient quelque lustre, mais elles n'étaient pas directement apparentées aux empereurs Comnènes[315]. Nous ajouterons aux notables connus dans la même région avant 1204 les Blattéroi, Lagkidas, Planètai. La famille Karantènos, jadis illustre, était installée dans le thème de Mylasa[316]. Sous Alexis Ange, Constantin Mésopotamitès était en procès avec le monastère Saint-Paul de Latros[317], mais il est difficile de dire si les biens des Mésopotamitai étaient patrimoniaux ou provenaient d'une récente donation impériale, car Constantin fut un temps le ministre favori de l'empereur.

Dans la partie occidentale de l'Empire s'observe le même phénomène d'émergence de personnages d'un rang modeste, dont l'influence ne dépassait guère la ville où ils étaient établis. Seuls quelques membres de leurs familles partaient servir l'empereur, tandis que la majorité restait sur place. Dans le Péloponnèse, les Chamarétoi résidaient à Lacédémone[318] et les Daimonoïôannai[319], leurs parents, dans la même province, ainsi que les Doxapatrai[320] et une branche des Mélissènoi[321]. Le plus fameux, Léon Sgouros, naquit à Nauplie où son père était établi[322], et,

312 - Ces familles pouvaient exister bien avant que les textes ne nous les fassent connaître. Ainsi des sceaux de Maggaphas remontent au XIe siècle, CHEYNET, *Philadelphie*, p. 45. Le sceau inédit d'un Kaloeidas est daté par V. LAURENT du Xe siècle (sceau Fogg n° 1610).

313 - Cf. f. d. n° 168 et n° 213.

314 - *MM* IV, p. 62. Ce document a été daté de 1133 par AHRWEILER, *Smyrne*, p. 128. Sur les familles de la région de Smyrne installées avant 1204, *ibid.*, p. 167-168.

315 - Les Kastamonitai furent apparentés aux Anges dans la seconde moitié du XIIe siècle, car la mère d'Isaac II et d'Alexis III était une Kastamonitissa, NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 282. La fortune de cette famille est donc postérieure à la date du document cité.

316 - *MM* IV, p. 320, 321.

317 - *Ibid.*, p. 305.

318 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 638.

319 - CHÔMATIANOS, *col.* 90. Un autre Daimonoïôannès fut ultérieurement archonte à Monemvasie, *Chronique de Morée*, vers 2946. En 1233, Nicolas Daimonoïôannès négociait en Crète sa soumission à Venise, TAFEL-THOMAS, *Urkunden* II, p. 312-313.

320 - Cf. f. d. n° 219, n. 1.

321 - Constantin Mélissènos était en 1165-1166 modeste *grammatikos* de l'évêché de Nauplie, *Kleinchroniken*, n° 32 § 4.

322 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 605.

avant 1203, devint le maître de sa ville natale qu'il confia à son frère Gabriel[323], puis d'Argos et de Corinthe[324]. Dans le Péloponnèse, au milieu du XII[e] siècle, Michel Paléologue et Joseph Balsamôn possédaient des biens dont l'importance nous échappe, mais ne vivaient pas sur leurs terres, conformément à ce que nous avons dit à propos de la parenté de l'empereur et de la haute aristocratie[325].

En Eubée, on relève le nom de Chalkoutzès, à Thessalonique celui de Sikountènos[326]. En Hellade, à la fin du XII[e] siècle, s'enracinait une partie non négligeable de l'aristocratie constantinopolitaine. Aux Tornikioi et aux Maléïnoi établis à Thèbes et en Eubée, aux Autôreianoi[327] et aux Makrembolitai[328] à Athènes, étaient venus se joindre les Bélissariôtai et les Chôniatai, attachés à leur parent, le métropolite d'Athènes[329].

En Épire vivaient des Mélissènoi bien intégrés à l'aristocratie locale; Hélène était unie au pansébaste sébaste Isaac Tarônas[330], dont un parent avait construit une église à Buthrint[331]. Michel Ange Doukas, venu s'établir en Épire après 1204, contracta alliance avec une Mélissènè[332].

Dans les îles et particulièrement en Crète, nous avons déjà évoqué l'installation d'un certain nombre de familles depuis le règne d'Alexis Comnène selon notre point de vue. Lors de l'occupation vénitienne, elles fournirent les cadres de la résistance aux envahisseurs, ce qui nous permet de les mieux connaître. Chypre étant désormais exclue du domaine byzantin, l'île la plus importante, à proximité de la côte micrasiatique, était Rhodes, dominée par les Gabalas depuis une date impossible à déterminer avec certitude, mais antérieure à 1204[333].

À la veille de la Quatrième Croisade, nous pouvons donc opposer l'aristocratie liée à la très vaste famille impériale, qui possédait les plus grands domaines, mais ne résidait plus qu'exceptionnellement en province (à Andrinople notamment),

323 - *Ibid.*, p. 611; sur les autres Sgouroi, cf. f. d. n° 198, note 3.

324 - *Ibid.*, p. 605, 636.

325 - *Ibid.*, p. 58.

326 - Basile Sikountènos, magistre, était déjà établi dans cette ville en 1112, *Docheiariou*, acte n° 3. Léon Sikountènos y fit bâtir un palais dont les murs étaient illustrés par les exploits de l'empereur Manuel, *Markianos 524*, p. 29.

327 - ANTONIN, *O drevnih hristianskih nadpisjah v Afinah*, Saint-Pétersbourg 1894, Inscriptions des Propylées n° 11. L'éditeur a transcrit Σατωρειανοῦ, mais le fac-similé permet de rétablir Αὐτωρειανοῦ (en 1154).

328 - MICHEL CHÔNIATÈS II, p. 292 et 301. Dèmètrios Makrembolitès, né à Athènes, vint ensuite à Thèbes car il avait épousé la fille de Kopsènos, originaire de cette ville (le patronyme était déjà attesté à Thèbes au début du XII[e] siècle: NESBITT, *Confraternity*, p. 366). Une branche des Makrembolitai vivait toujours dans la capitale, puisque Chômatianos rappelait, lors d'un procès concernant Théodore Makrembolitès, que sa patrie était Constantinople, qu'il avait dû quitter en raison de l'occupation latine (CHÔMATIANOS, *col.* 228).

329 - Le jeune Théophylacte Bélissariôtès décéda dans cette ville, MICHEL CHÔNIATÈS I, p. 199. Michel Chôniatès écrivit de nombreuses lettres au sébaste Georges, son neveu, dont le fils fut tué par Sgouros, IDEM II, p. 163.

330 - APOKAUKOS, *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher* XXI, 1971-1976, p. 59.

331 - CHÔMATIANOS, *col.* 350.

332 - POLEMIS, *Doukai*, p. 92.

333 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 639. Nicétas ne cite pas le patronyme, mais il s'agissait bien du César Gabalas. Voir f. d. n° 214 n. 2.

à l'aristocratie locale, seule à exercer son influence, grâce à sa présence physique, même si quelques-uns de ses membres occupaient des postes dans la capitale. La prise de Constantinople bouleversa à nouveau la répartition géographique des familles de l'aristocratie. La situation fut similaire à celle provoquée par les invasions turques. Certains notables préférèrent s'entendre avec les Latins, sauvegardant leur influence locale, tel Théodore Branas à Andrinople qui en est le meilleur exemple, mais une majorité se réfugia dans les terres restées sous contrôle byzantin, plus particulièrement sur les territoires nicéen et épirote. Une fois de plus, la prosopographie du chartulaire de Lembos nous est d'un grand secours, car elle nous révèle comment, à côté des notables locaux, s'établit une seconde aristocratie composée de réfugiés. Ces mouvements ne cessèrent pas après la conquête latine, mais se poursuivirent jusqu'à la reprise de la capitale en 1261. Nombreux furent ceux qui hésitèrent entre l'Empire de Nicée et l'État épirote, choisissant celui qui leur offrait les meilleures perspectives de carrière ou de gain. En conséquence, à partir du XIII[e] siècle, l'éclatement des familles dont nous avons déjà noté la fréquence croissante depuis la deuxième moitié du XI[e] siècle, prit une ampleur considérable. Des membres d'une même lignée purent être simultanément au service de l'État de Nicée, de l'État épirote, des Latins, et encore connaissons-nous fort mal le personnel de l'État de Trébizonde. Le déplacement des personnes n'impliquait pas la même mobilité des biens. Cependant, cette situation était plutôt défavorable à la constitution de nouveaux centres d'influence, et ce ne fut pas avant le règne de Jean Batatzès, sinon celui de Michel VIII, que purent se reconstituer de nouveaux groupements de possessions suffisamment importants pour étayer une action politique à l'échelle de l'Empire - pensons aux propriétés des Cantacuzènes en Macédoine dans la première moitié du XIV[e] siècle.


LIEUX D'IMPLANTATION DES FAMILLES JUSQU'AU RÈGNE D'ALEXIS COMNÈNE
(ORIENT)
Cherson
Tzoulas
PONT – EUXIN
Trébizonde
Génésios
Pleustès
Pakourianos
Xiphilin
Chaldos
Kérasôn
CHALDÉE
Tarônitès
Gabras
Baibert
Erzerum
PAPHLAGONIE
Diabaténos ?
Kastamôn
Comnène ?
Héraclée
Boutoumitès
Maurix
Claudioupolis
Sampsôn
ARMÉNIAQUES
Doukas
Paphlagôn
Euchaita
Bringas
Mauropous
Amaseia
Dokeia
Dokeianos
Kourkouas
Dalassènos ?
Lalakôn ?
Constantinople
Nicomédie
Nicée
Maleinos
Probatas
Baianos
OPSIKION
Brousse
Goudélès
Dorylée
Paléologue
Mélissènos
BUCELLAIRES
Ancyre
Maleinos
Sébastè
MÉSOPOTAMIE
Harpout
Skléros
Mélitène
N
0
150 km
Césarée
Maleinos
CHARSIANON
Argyros
CAPPADOCE
Phocas
Diogénès
Alyatès
Skèpidès
Mandalès
LIKANDOS
Marash
Apokapès
Edesse
Bourtzès
Boïlas
(A)balantès ?
Botaneiatès
Straborômanos
Synadènos
Mésanyktès
Pergame
THRACÉSIENS
Magnésie
Kabasilas
Philadelphie
Smyrne
Laodicée
Philomèlion
ANATOLIQUES
Môsélès
Iconion
Skléros
Maniakès
Héraclée
Adana
Tarse
Dalassènos
Bourtzès
Brachamios
Libellisios
Alep
Antioche
Ephèse
Tralles
Parsakountènos
Ampélas
Mylasa
CIBYRRÉOTES
Kourtikios
Attaleia
Seleukeia
Rhodes
Alôpos
MÉDITERRANEE
Leukosé
Laodicée
Constantinople toponymes
Boutoumitès anthroponymes
CHALDÉE thèmes
Familles d'Asie Mineure non situées dans un thème précis
Monastèriôtès
Delphinas
Barys
Hagiozacharitès
Aichmalôtos
Charôn
Daphnomélès
Kontostéphanos
Alousianos
Aarôn
Antiochos
Alakasseus ?
Pègonitès ?
Xiphias ?
Chalkoutzès ?
Dessin: A. Bouzeghala
CNRS – URA 95 Strasbourg


LIEUX D'IMPLANTATION DES FAMILLES
JUSQU'AU RÈGNE D'ALEXIS COMNÈNE
(OCCIDENT)
Belgrade
Silistra
Varna
PONT – EUXIN
Tarchaneiôtès
Tornikios
Bryennios
Batatzès
Andrinople
Branas
MACÉDOINE
Glabas
Polys
Katzamountès
Maurokatakalôn
Strabomytès
Philippoupolis
Héraclée
Nicomédie
Nicée
BULGARIE
Skopje
Litoboès
Boitachos
Dyrrachion
Chrysélios
DYRRACHION
Bari
Mélès
LONGOBARDIE
Brindisi
Valona
Maleinos
Otrante
Malapezzi
Corfou
THESSALONIQUE
Thessalonique
Berroia
Bôbos
Ptéléôtès
Kallônas
Gymnos
Iôannina
Larisse
Volos
HELLADE
Kallônas
Pardos
Léobachos
Thèbes
Chalcis
Pothos
Galatôn
Karmalikès
Chagè
Athènes
Patras
Corinthe
PÉLOPONNÈSE
Agèlastos
Choirosphaktès
Argos
Nauplie
Téssarakontapèchys
Rendakios
Katanagkès
Lacédémone
Malakènos
MÉDITERRANÉE
Pergame
Magnésie
Philadelphie
Smyrne
Attaleia
Rhodes
CRÈTE
Hérakleion
N
0 150 km
Dessin: A. Bouzeghaia CNRS - URA 95 Strasbourg
Philippoupolis toponymes
Maleinos anthroponymes
CRÈTE thèmes

LIEUX D'IMPLANTATION DES FAMILLES D'ALEXIS COMNÈNE À L'OCCUPATION LATINE

LES SOLIDARITÉS DANS l'ARISTOCRATIE BYZANTINE

CHAPITRE V

L'ARISTOCRATIE: DÉLIMITATION DU GROUPE DIRIGEANT

Aucun critère précis ne permet de définir l'aristocratie, au regard de l'empereur, tous sont ses sujets (*douloi*)[1]. Les sources juridiques apportent quelques lumières en différenciant deux groupes sociaux, les "puissants" et les "faibles" et en offrant des premiers une double définition. Étaient appelés "puissants", les sujets hiérarchiquement placés au-dessus des spathaires, scholaires ou *sékrétikoi*, ou tous ceux qui, par eux-mêmes, ou par des tiers auxquels ils étaient notoirement liés, étaient en situation d'intimider ou de séduire par la promesse d'un bienfait[2]. Les deux explications se complètent, l'une permet de dénombrer l'élite concernée, l'autre met en valeur la caractéristique primordiale du notable, sa capacité d'intervention auprès des autorités, jointe à sa position prédominante auprès des plus faibles.

Les détenteurs d'une dignité égale ou supérieure au protospatharat restaient peu nombreux, mille ou deux mille personnes tout au plus au Xe siècle[3]. Le dernier des *taktika* conservés, celui de l'Escorial[4], permet une estimation très grossière. Il donne une liste de quatre-vingt thèmes, modestes pour plus de la moitié, et de création récente. Si nous estimons que trois ou quatre fonctionnaires par grand thème, le stratège, le protonotaire, le juge, éventuellement le *topotèrètès*, atteignaient ou dépassaient la dignité de protospathaire, et une ou deux personnes seulement, dans le cas des petits thèmes, nous obtenons un groupe d'environ deux à trois cents personnes. Les officiers de l'armée centrale, honorés de la même dignité, ne devaient pas excéder quelques dizaines. Les bureaux de l'administration centrale

1 - Pour la période antérieure, voir, en dépit de ses limites, YANNOPOULOS, *La société profane aux 7e, 8e et 9e siècles*, Louvain 1975.

2 - D'après les Novelles de Romain Lékapènos et de Constantin VII, ZÈPOS, *Jus* I, p. 209, 216 et 203 dont la traduction est donnée par LEMERLE, *Esquisse*, p. 270. Basile II compléta la liste des puissants en y incluant les protocentarques.

3 - À cette époque, des stratèges de thèmes, des ducs ou des catépans d'Italie n'avaient pas obtenu de dignité supérieure à celle de protospathaire.

4 - Le *Clétorologe de Philothée* indique le nombre des convives traités par l'empereur lors des grandes cérémonies religieuses: or plusieurs tables réunissaient chacune deux cents personnes. Mais l'empereur invitait des dignitaires inférieurs aux protospathaires: OIKONOMIDÈS, *Listes de Préséance*, p. 166 *sq*.

à Constantinople comptaient à coup sûr un nombre plus abondant de tels dignitaires, mais sans dépasser la centaine. Ainsi, par une large estimation, quatre à cinq cents personnes occupaient par rotation les postes de la haute administration. Il convient d'augmenter ce chiffre pour tenir compte de ceux qui n'étaient plus en activité, en raison de leur âge ou d'une disgrâce. Deux autres catégories de hauts dignitaires sont plus difficiles à dénombrer : les enfants des plus illustres familles obtenaient très jeunes des dignités élevées, avant même d'avoir accompli un quelconque service public. Tenaient-ils leurs dignités de l'empereur ou bien leurs familles les leur avaient-elles achetées[5] ? Une dernière catégorie de puissants était en effet constituée des sujets assez aisés pour acheter leur dignité afin de bénéficier d'une rente d'État.

Jusqu'à la première moitié du XIe siècle, la situation ne devait guère changer. Yahya d'Antioche nous apprend que Romain III Argyros, la veille de sa mort, distribuait les *rogai* attachées aux dignités à l'occasion de la fête de Pâques. Il accomplit cette opération toute la journée, depuis le matin jusqu'au soir, si bien que cinq cents personnes reçurent de sa main les *rogai*[6]. Avec la dévaluation accélérée des dignités au cours de la seconde moitié du XIe siècle, le nombre des bénéficiaires s'éleva sensiblement jusqu'à atteindre au maximum, sous le règne de Nicéphore III Botaneiatès, plusieurs milliers[7]. Nous avons la chance de pouvoir saisir quelques exemples de cette extension des anciens titres dans l'aristocratie modeste de la province, grâce à deux documents d'archives, l'un concernant la région de Thessalonique en 1112[8], l'autre la Crète en 1118[9]. Parmi les témoins de ces deux actes de vente, ont signé plusieurs notables locaux, titrés proèdres ou magistres, dignités devenues désuètes pour des fonctionnaires d'un certain rang.

La connaissance des dignités permet donc de cerner le sommet de l'échelle sociale. Lorsqu'elle fait défaut, ou lorsque nous nous intéressons aux notables d'une ville ou d'une province, nous ne disposons pas d'autres critères que les désignations données par les Byzantins eux-mêmes à leurs élites, termes variés et imprécis[10]. En effet, avec leur sens aigu de la hiérarchie, ils distinguaient les éléments dirigeants de tout groupe, fût-il déjà choisi : la "partie supérieure du Sénat"[11], de l'armée[12], de l'Église[13]. Pour les nommer, nombreuses étaient les expressions : *logades*, *ekkritoi*

5 - Manuel Maléïnos, âgé de quinze ans environ et n'ayant donc assumé aucune fonction, était déjà spatharocandidat : *Vie de Michel Maleïnos*, p. 552.

6 - YAHYA III, p. 272. Ce chiffre n'inclut pas les hauts fonctionnaires civils et militaires effectuant leur service en province, qui ne faisaient évidemment pas le voyage de Constantinople pour toucher leur traitement. En revanche, il doit inclure le personnel subalterne du palais attaché à la personne même de l'empereur (de nombreux eunuques) et celui des bureaux de la capitale.

7 - ATTALEIATÈS, p. 275. En ce cas, l'empereur ne pouvait procéder personnellement à la distribution des *rogai*.

8 - *Docheiariou*, acte n° 3, p. 68.

9 - *MM* VI, p. 96.

10 - Sur ce vocabulaire, A. P. KAŽDAN, La ville et le village à Byzance aux XIe-XIIe siècles, dans *Féodalisme à Byzance*, Paris 1974, p. 75-89.

11 - Οἱ τῆς συγκλήτου λογάδες, SKYLITZÈS, p. 207, 261 ; πρoύχοντες, *ibid.*, p. 393, entre autres exemples.

12 - JEAN D'ANTIOCHE, *Diatribes*, p. 43 ; *Alexiade* II, p. 48.

13 - *Ibid.*, II, p. 39.

- terme qu'Anne Comnène affectionne particulièrement[14] - *prouchontés*, *prôtoi*, *prôteuontés*[15], plus rarement *hypéréchontés*. Ces gens n'étaient pas officiellement reconnus par les autorités de l'Empire, même si, comme nous le verrons, ils se confondaient largement avec le personnel politique. La distinction peut en être établie au niveau d'une province, d'une ville, d'une institution. Les *proéchontés* d'Orient soutinrent Nicéphore Botaneiatès contre Michel VII[16], ceux de Bulgarie appelèrent un prince croate pour s'opposer aux Byzantins en 1073[17]. Dans les villes, les lettrés distinguent habituellement une élite, notamment lors des troubles. Les *proéchontés* de Sparte venaient honorer saint Nikôn le Métanoïte avec le reste du peuple[18], ceux de Skopje révoltés en 1073[19], ceux d'Antioche, sous Michel IV, avaient vu leur fortune confisquée par le duc Nicétas[20]. L'empereur Alexis jugea bon d'avertir du changement de leur duc une minorité choisie (*logadés*) des habitants[21].

Cette élite urbaine apparaît également au travers des récits des chroniqueurs étrangers. Par Michel le Syrien, nous apprenons que les notables de Mélitène participèrent à la reconstruction des murs après le ravage de leur cité par les Turcs[22]. Ceux d'Antioche prirent part aux négociations destinées à rendre leur ville à Bardas Sklèros révolté, en 976[23]. Les exemples sont multiples, échelonnés sur toute la période prise en considération.

À tous ces termes traduisant la seule idée d'élite s'opposent les expressions qui insistent sur la puissance de cette catégorie sociale, par un vocabulaire ambigu désignant aussi bien la haute fonction publique que la catégorie sociale où elle recrute : δυνατοί, δυνάσται, δυνάμενοι, κεφαλή, τὰ πρῶτα φέροντες, ἄρχοντες.

Ce dernier mot montre bien la difficulté à saisir la réalité sociale byzantine. Sans aucun doute, à l'origine, l'archonte est celui qui détient une *archè*, c'est-à-dire un pouvoir, de quelque nature que ce soit, et tout au long des Xe - XIIIe siècles, les sources nous mettent en présence d'archontes d'une ville, d'une région, dont nous ne pouvons assurer qu'ils aient été des fonctionnaires d'autorité. Au début du XIIIe siècle, le sens du mot est de nouveau clair car il a perdu son caractère

14 - Cf. *Index* de l'*Alexiade*, établi par P. GAUTIER, p. 45.

15 - Le terme *prôteuôn* désignait au sens technique le gouverneur de la région de Cherson jusqu'à l'époque de Théophile où il fut remplacé par un stratège (*D. A. I.*, p. 184 § 42). Mais, dans le même ouvrage, le sens du mot *prôteuôn* a déjà pris une coloration sociale, lorsque Constantin VII évoque les *prôteuontés* et les *eugéneis* de la ville de Cherson (*D. A. I.*, p. 276 § 53). Le terme est également à l'origine d'un patronyme porté par d'importants personnages aux Xe et XIe siècles ; ainsi s'explique l'erreur commise par l'éditeur d'ATTALEIATÈS, p. 51, qui donne comme successeur possible à Constantin Monomaque un *prôteuôn*, c'est-à-dire un aristocrate, alors qu'il s'agissait de Prôteuôn, gouverneur de Bulgarie.

16 - SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 172.

17 - *Ibid.*, p. 163.

18 - *Vie de saint Nikôn*, p. 110. Dans ce cas, l'opposition *prouchontés* - *laos* est très explicite.

19 - SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 163.

20 - SKYLITZÈS, p. 395.

21 - *Alexiade* II, p. 149. À la page suivante, Anne Comnène les appelle "οἱ ὑπερέχοντες τῶν Δυρραχιτῶν".

22 - MICHEL LE SYRIEN, p. 166.

23 - YAHYA II, p. 374. Le terme arabe employé par Yahya pour désigner les notables est *rusa'* : les têtes, les chefs.

officiel pour n'avoir plus qu'une signification sociale, ainsi des archontes *thèmatikoi* et *ktèmatikoi* d'Eubée dont parle Michel Chôniatès, juste après 1204[24]. L'expression *ktèmatikoi* est nette : il s'agit de grands propriétaires, qui tirent leur notoriété de cette fortune foncière. Au XIII[e] siècle, le sens social d'archonte devint dominant et nous considérerons comme simples notables bien des archontes en relations épistolaires avec Dèmètrios Chômatianos[25]. En revanche, les archontes *thématikoi* désignaient normalement les fonctionnaires du thème, comme le montrent les documents diplomatiques où l'entrée des monastères est interdite aux archontes *thématikoi* et parfois *tagmatikoi*, dont la liste est ensuite donnée[26]. À partir du X[e] siècle au moins, des textes sans caractère officiel[27] nous font connaître des archontes ; nous sommes enclins à penser qu'ils représentaient les notables locaux. Ceux de Lacédémone qui vinrent trouver Nikôn à cause de la peste qui ravageait la cité[28], se confondaient, semble-t-il, avec les *proéchontés* de cette même ville déjà évoqués. Ceux de la région voisine du nouveau monastère fondé par Jean Xénos en Crète, qui offrirent en abondance du bétail à ce nouveau monastère, étaient des notables de la région[29], de même les archontes d'une *kômè* d'Anatolie qui s'en allèrent participer à une expédition militaire dans la première moitié du XI[e] siècle[30].

Les expressions dynastes, *dynamômenoi* expriment encore plus nettement l'idée du pouvoir que le mot archonte. *Dynasteia* est fréquemment employé comme l'équivalent de *archè* : Jean Tzimiskès rappelait à Nicéphore Phocas qu'il lui devait sa *dynasteia*[31]. Au temps de Michel VII, la *dynasteia* du logothète Nicéphore, son principal ministre, interdisait toute opposition à son action[32]. Mais le terme s'applique aussi à une influence sociale, de la même manière que le mot *archè*. À Lacédémone, à la fin du X[e] siècle, Michel Choirosphaktès ne le cédait à personne en *dynasteia*[33]. Les Turcs, par l'intermédiaire du César Jean Doukas qu'ils détenaient, auraient pu chercher à contrôler sans combat les villes, les bourgs et les dynastes romains, mis sur le même plan que les territoires[34]. Il serait fastidieux et inutile de relever l'abondance des indices confirmant la confusion sémantique du pouvoir politique avec le pouvoir social, selon une évolution constante, de l'usage officiel à l'usage privé, à la seule exception du terme *képhalè*, qui suivit le parcours inverse. *Képhalè* s'emploie pour un notable[35], avant de désigner le gouverneur d'une ville au XIII[e] siècle[36].

24 - MICHEL CHÔNIATÈS II, p. 278.
25 - Par exemple, CHÔMATIANOS, *col.* 75, 95, 105, 165, 263.
26 - Entre autres, *Lavra* I, acte n° 38, p. 218, l. 29 ; acte n° 33, p. 198, l. 114; acte n° 43, p. 240, l. 50 et l. 45 qui distingue la catégorie supérieure des archontes, οἱ ἐν ὑπεροχῇ ἄρχοντες.
27 - Kékauménos constitue une exception, qui, dans ses *Conseils et Récits*, emploie toujours le terme archonte dans le sens administratif.
28 - *Vie de saint Nikôn*, p. 116.
29 - *Vie de Jean Xénos*, p. 194.
30 - *Vie de Lazare le Galèsiote*, p. 529.
31 - LÈON DIACRE, p. 88.
32 - ATTALEIATÈS, p. 203.
33 - *Vie de saint Nikôn*, p. 194.
34 - ATTALEIATÈS, p. 192.
35 - *Conseils et Récits*, 198, ὑπερέχουσα κεφαλή.
36 - Le *képhalè* de Cos, *Patmos* II, p. 228-229.

À l'intérieur de cette élite, remarquable aux yeux du reste de la société par sa puissance, les Byzantins distinguaient encore un groupe supérieur, les μέγα δυνάμενοι ou μεγιστᾶνες. Le patriarche Basile fut exilé pour avoir voulu donner le pouvoir impérial à un μέγα δυνάμενος. Antoine, son successeur désigné par Jean Tzimiskès, avait reçu, lorsqu'il était moine, de nombreux dons de la part des empereurs et des μέγα δυνάμενοι[37]. Sous Michel V, le peuple de Constantinople en colère mit le feu aux palais qui appartenaient aux parents de l'empereur et aux μεγάλα δυνάμενοι[38]. Les *mégistanés*, qui se confondaient à ce moment avec les généraux de l'armée d'Asie Mineure, mécontents de la politique de Basile II en 986, se réunirent à Césarée autour de Bardas Phocas et d'Eustathe Maléïnos[39]. Les *mégistanés* apparentés à l'empereur intervinrent auprès d'Alexis Comnène pour qu'il ne punisse pas Synésios qui avait désobéi à ses ordres formels[40]. Ils furent encore réunis par Jean II mourant, soucieux d'assurer sa succession[41], et auprès de ce même groupe, son fils Manuel prenait habituellement conseil[42]. Ces exemples ne sont pas exhaustifs de l'emploi de ces termes dans les sources byzantines; ils permettent de délimiter la plus haute catégorie de la société, puisqu'elle rassemble soit les parents de l'empereur, soit des familles dont les membres pourraient aspirer à l'Empire.

Le rôle de la richesse dans la définition de l'aristocratie n'est ni fondamental, ni premier. Sans doute richesse et aristocratie étaient-elles liées pour de nombreuses grandes familles dont on louait les ressources. Certes la puissance était associée à un certain niveau de fortune, puisque d'après les textes juridiques on cessait d'être faible dès qu'on détenait cinquante *nomismata*[43], mais en aucun cas la richesse ne constituait un critère suffisant d'intégration à l'aristocratie. Sous le règne de Léon VI, un clerc extrêmement riche voulut acheter la dignité de protospathaire, qui l'aurait introduit parmi les détenteurs de dignités impériales[44], mais Léon VI ne se laissa fléchir qu'à un prix énorme en raison de l'*adoxia* à laquelle il s'exposait[45]. Trois siècles plus tard, Alexis III Ange, à court d'argent, confisqua la fortune de Kalomodios, banquier très opulent[46]. L'épisode, qui met en scène un riche marchand, se révèle unique dans les chroniques byzantines des XIe et XIIe siècles, tant ce groupe était ignoré et méprisé, faute d'appartenir à l'aristocratie.

En dehors de son ascendant social, l'aristocrate se reconnaît à la qualité de sa souche. R. Guilland a relevé, dans une étude sur un texte de Psellos, les termes les plus significatifs pour mettre en valeur la naissance, sans que nous puissions

37 - LÉON DIACRE, p. 163, 164.
38 - ATTALEIATÈS, p. 15.
39 - SKYLITZÈS, p. 332.
40 - *Alexiade* II, p. 145 (voir aussi GAUTIER, *Index*, p.80).
41 - KINNAMOS, p. 26.
42 - *Ibid.*, p. 242.
43 - ZÉPOS, *Jus* II, *Épanagogè* XII, 8. Mais le chiffre est repris des novelles de Justinien, et aux Xe et XIe siècles, il marquait le seuil de l'aisance plutôt que l'accès à la richesse, puisque tous les stratiotes y étaient inclus.
44 - *D. A. I.*, p. 244 § 50.
45 - Pour le commentaire, voir LEMERLE, *Roga*, p. 79-80.
46 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 523, 524.

parler, à la suite de l'auteur, d'une "noblesse de race" à Byzance[47]. Ces expressions sont toutes formées sur la racine *génos*, la plus courante étant *eugénès*. Ce rôle de la naissance ne surprend pas, puisqu'il était identique dans les autres sociétés médiévales, occidentales ou islamiques, mais il importe de savoir si ce facteur a acquis une influence grandissante dans la constitution des élites gouvernementales de l'Empire. L'hérédité n'était-elle pas devenue en fait une condition nécessaire pour occuper les hauts postes de responsabilités, puisqu'en droit, jusqu'à la fin de l'Empire, les sujets demeuraient tous égaux devant l'empereur ? Tenter de répondre, même sommairement, à cette question implique d'évoquer l'origine de cette aristocratie de naissance, et d'étudier les conditions d'accès à celle-ci, autrement dit comment des hommes nouveaux fondaient une lignée durable.

L'utilisation progressive des patronymes dénote une certaine conscience d'appartenir à un groupe bien délimité ; la gloire des ancêtres est valorisée, suscitant, à partir du IX[e] siècle, des généalogies plus ou moins fantaisistes ; celle de Basile le Macédonien est la première du genre et l'une des moins fondées. C'est que la notion de *génos* est liée à celle de gloire, qui s'acquiert avec la seule durée. Les formules οἱ ἐπίσημοι καὶ εὐγενεῖς, οἱ λαμπροὶ τὸ γένος désignent des familles comptant plusieurs générations d'hommes illustres ; les Romains de jadis les auraient appelées patriciennes, car cette gloire constituait un véritable capital politique et un facteur favorable à des ambitions impériales. La dynastie des Doukai sut particulièrement tirer profit des légendes développées autour des exploits de leurs ancêtres du début du X[e] siècle guerroyant contre les Arabes de Tarse[48], et de ce point de vue il importe peu que les Doukai du XI[e] siècle aient été ou non les descendants de leurs homonymes du siècle précédent.

Une fondation monastique renforçait la solidarité familiale, mais les exemples clairement attestés d'une telle pratique sont malheureusement rares. Les Argyroi avaient créé une sépulture familiale dédiée à sainte Elizabeth, dans le thème du Charsianon[49]. Michel Attaleiatès, fondant son établissement à Raidestos, envisageait que ses descendants le conserveraient durant plusieurs générations[50]. Lorsqu'un parent atteignait la sainteté, la lignée tout entière tirait parti de sa réputation. Saint Eudocime, brillant vainqueur des Arabes en 831, accomplit des miracles sur son tombeau au point que les habitants du Charsianon s'opposèrent vivement au transfert de ses reliques à Constantinople[51]. Eudocime fut l'ancêtre des Adralestoi, et par eux des Maléïnoi du X[e] siècle. Ces derniers, particulièrement favorisés, fournirent à leur tour un saint des plus prestigieux, Manuel-Michel, dont le charisme rejaillit sur son neveu le futur empereur Nicéphore Phocas. Il a été récemment

47 - GUILLAND, *Institutions*, p. 132-134.

48 - N. OIKONOMIDÈS , L' "épopée" de Digénis et les frontières orientales de Byzance au X[e] et au XI[e] siècle, *TM* 7, 1979, p. 3

49 - SKYLITZÈS, p. 189.

50 - ATTALEIATÈS , *Diataxis*, p. 35.

51 - Sa vie nous est parvenue sous deux versions, dont la plus détaillée est attribuée à Syméon Métaphraste, C. LOPAREV, Žitije svjatago Evdokima Pravednago, *Pamiatniki drevnej pismennosti* 96, Saint-Pétersbourg 1893, p. 1-23. Une analyse de cette vie a été publiée par G. DA COSTA-LOUILLET, Saints de Constantinople aux VIII[e], IX[e], X[e] siècles, *Byz.* 28, 1957, p. 783-784.

démontré que saint Nicétas appartenait à la famille Monomaque[52]. Les grandes familles de l'aristocratie byzantine percevaient donc clairement leur appartenance à une maison porteuse d'une histoire spécifique et glorieuse.

Le renouvellement de cette aristocratie serait mesurable si nous connaissions l'origine de toutes les lignées et, particulièrement, les activités de l'ancêtre fondateur. L'apparition ou la disparition de nouveaux patronymes parmi les élites constitue un indice d'ouverture de la société aristocratique. Là encore la prudence s'impose, puisqu'un patronyme peut être absent des sources, sans que les porteurs de ce nom aient disparu. Ainsi des Pakourianoi, fort actifs jusqu'à la fin du XIe siècle, nous perdons la trace durant presque tout le XIIe siècle ; mais dans la première moitié du XIIIe siècle, Dèmètrios Chômatianos, à l'occasion de procès privés, montre des Pakourianoi installés à Berrhoia[53]. Les Gabalas apparaissent soudainement dans les chroniques à la fin du XIIe siècle et au XIIIe siècle : nous les croirions des parvenus, si un Gabalas, dès la première moitié du Xe siècle, n'avait marié sa fille Anne au fils de l'empereur Romain Lékapènos[54]. Seuls quelques sceaux nous permettent de combler la lacune supérieure aux deux siècles pendant lesquels les Gabalas ne firent plus parler d'eux[55]. Lorsqu'un patronyme réapparaît après une longue interruption d'un siècle ou plus, nous devons nous demander s'il s'agit bien de la même famille. Nous n'avons pas de certitude établie, mais lorsque les porteurs du patronyme restent d'un niveau social élevé, il n'y a pas, selon nous, apparition d'une nouvelle famille. La disparition d'un patronyme ne doit pas non plus s'interpréter comme signe de l'extinction totale d'une famille. Il n'y a plus de Phocas après le règne de Constantin VIII, qui a fait aveugler le dernier porteur du nom[56]. Nicéphore Botaneiatès était issu cependant du célèbre *génos*, dont il prolongeait la gloire[57]. La descendance se fit par les femmes, mais le lien n'était pas moins fort, les enfants relevant le patronyme de leur mère, s'il apportait plus d'éclat.

Toute étude prosopographique approfondie, utilisant notamment la sigillographie, réduit les périodes d'éclipse apparente d'une lignée et renforce la conclusion sur une certaine fermeture de l'aristocratie à laquelle était parvenu A. Kazhdan dans son étude sur la classe dominante à Byzance aux XIe et XIIe siècles[58].

52 - Denise PAPACHRYSSANTHOU , Un confesseur du second iconoclasme, la vie du patrice Nicétas († 836), *TM* 3, 1968 , p. 317, 325. L'auteur établit l'identité entre le saint et le stratège de Sicile de même prénom, auquel elle restitue son patronyme.

53 - CHÔMATIANOS , *col.* 215 *sq.* ; BARZOS, *Généalogie* I, p. 271 n. 15, cite indirectement des documents conservés au monastère du Sinaï concernant les descendants de Grégoire Pakourianos, époux d'une fille de Nicéphore Comnène.

54 - SKYLITZÈS, p. 228.

55 - SEIBT, *Bleisiegel* I, n° 108 ; LAURENT, *Bulles Métriques*, p. 346.

56 - YAHYA III, p. 249. L'auteur précise qu'il s'agit du dernier Phocas vivant. SKYLITZÈS, p. 372.

57 - ATTALEIATÈS , p. 217. Rappelons en outre que nous connaissons des Phocas en Crète au XIIe siècle, dont la parenté avec la grande famille du Xe siècle ne doit pas être exclue, même si elle n'est pas assurée, compte tenu de la modestie de leur rang, *R.H.C.*, *Historiens grecs*, p. 528 *sq* ; p. 551, Jean Phocas participa aux campagnes militaires de l'empereur Manuel.

58 - KAŽDAN, *Structure de la classe dominante*, p. 88 à 101 et p. 116 à 122. Un seul exemple : Każdan a dénombré seize Bourtzai alors que dans notre étude (CHEYNET, *Trois familles*, p.18-55) nous en avons décompté trente-quatre.

Cependant, nul doute qu'il y eut des "hommes nouveaux", mais comment les repérer ? Le qualificatif d' "obscur" qu'attribuent les chroniqueurs byzantins à un certain nombre de personnages aurait pu servir de critère, mais la notion se révèle très subjective. Michel Attaleiatès opposait l'obscurité (ἀγενές) des Bryennioi à la renommée des Botaneiatai[59]. L'auteur trahit plus son parti pris pour Nicéphore Botaneiatès qu'il n'exprime la réalité puisque les Bryennioi remontaient au moins au IXe siècle[60]. Psellos, hostile à Romain Boïlas en qui il avait vu un rival auprès de Constantin Monomaque, affirmait que Boïlas sortait du trottoir[61] alors que des Boïlas comptaient parmi les grands depuis plus d'un siècle. Un chroniqueur qui n'a aucune raison, à nos yeux du moins, de dénigrer une famille, peut nous induire en erreur : Jean Kinnamos, au XIIe siècle, prétend Basile Tzintziloukès issu d'une obscure famille[62] ; mais l'homonyme de ce dernier, contemporain de Michel IV, était confident de cet empereur[63], et l'un des meilleurs généraux d'Alexis Comnène portait aussi ce nom[64]. L'opinion exprimée sur le *génos* d'une personne n'est donc pas une information fiable. Pour nous tenir assuré d'avoir bien affaire à un homme nouveau, il nous faut connaître son métier initial ou bien celui de son père. Ainsi Syméon Ampélas, brillant général de l'armée de Bardas Phocas, aurait été vigneron dans sa jeunesse[65]. Ces renseignements sont rarement fournis. Cependant nous constatons au XIe siècle, à l'époque où l'ouverture des élites était souhaitée et pratiquée par les empereurs, l'apparition en sigillographie d'un nombre important de patronymes jamais rencontrés jusqu'alors. Mais la relative raréfaction des sceaux au XIIe siècle et l'arrêt de la politique impériale d'ouverture ne permettent pas de dire si ces familles s'étaient véritablement intégrées à l'aristocratie, encore que l'absence de ces nouveaux patronymes dans les documents d'archives, assez peu nombreux il est vrai, laisse à penser que la réponse est négative.

L'apparition d'hommes nouveaux n'élargit pas automatiquement le recrutement de l'aristocratie, car, nous l'avons dit, seule la durée asseoit la réussite sociale. De grandes familles ont survécu plusieurs siècles. Ainsi, parmi les premiers patronymes apparus au cours du VIIIe siècle ou du IXe siècle, les Rentakioi, les Tessarakontapèchai, les Xylinitai, les Mélissènoi, les Mousèlai, les Triphyllioi, ou les Maléïnoi étaient encore représentés au XIe siècle, voire à l'époque des Paléologues pour certains. Psellos fournit le meilleur exemple d'une remarquable réussite personnelle qui n'assura pas la pérennité des siens au plus haut sommet de la hiérarchie sociale. Cet échec étonne *a priori* au regard de ses efforts pour obtenir des revenus importants ou pour choisir son gendre. Le petit-fils de Psellos était réduit à solliciter Théophylacte, archevêque de Bulgarie, pour obtenir quelque faveur de Grégoire Kamatèros[66]. À vrai dire, les autres *paradynasteuontés* du XIe siècle - dont plusieurs étaient eunuques - ne connurent pas un meilleur sort. Ni Léon

59 - ATTALEIATÈS, p. 287.
60 - *D. A. I.*, p. 232 § 50.
61 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 38.
62 - KINNAMOS, p. 132.
63 - SKYLITZÈS, p. 415.
64 - Andronic Tzintziloukès (*Alexiade* II, p. 34-36).
65 - LÉON DIACRE, p. 113.
66 - THÈOPHYLACTE DE BULGARIE, *Lettres*, p. 219.

Paraspondylès, ni Nicéphoritzès, ni même Constantin Leichoudès ne transmirent à leurs parents fortune et hautes fonctions. Plus modestement, Michel Attaleiatès, lui aussi soucieux de conserver son patrimoine en faveur de son fils unique Théodore, n'y réussit pas non plus. Pourtant, dans le préambule de son *typikon*, Attaleiatès rappelle sa réussite : son entrée parmi les membres du Sénat, parmi les aristocrates, en dépit de son origine modeste et étrangère - entendons extérieure à Constantinople[67].

L'instabilité de certaines familles récemment promues s'explique puisque seul l'exercice de hautes fonctions militaires assurait une assise sociale durable. Sans doute au cours du XIe siècle, quelques lignées, dont les membres avaient vocation aux fonctions civiles, avaient-elles émergé, les Autôreianoi, les Serbliai, les Syropouloi, les Xèroi, sans que nous puissions leur trouver d'ancêtres militaires, mais aucune d'elles ne parvint au niveau social qui permettait de participer à la compétition pour l'Empire ni ne put entrer dans le groupe dirigeant constitué autour des Comnènes, à la seule exception des Xèroi[68]. Lorsque nous étudions, dans la mesure du possible, les activités des fondateurs des grandes maisons byzantines, toujours se rencontrent des militaires, même lorsque ces familles furent connues ultérieurement pour avoir surtout fourni des fonctionnaires civils, comme les Kamatèroi ou les Monomaques[69]. Nous ne connaissons actuellement que peu d'exceptions assurées à cette règle, celles des eunuques palatins, le parakoimomène Bringas et le protovestiaire Philokalès[70]. D'autres eunuques ont aussi assuré la promotion de leur famille, Michel Spondylès sous Constantin VIII et Romain III, ou Basile Pédiaditès sous Michel IV. Toutefois, ces derniers assumèrent des commandements importants, le premier à la tête du duché d'Antioche[71], et le second à la tête de l'armée de Sicile[72]. Ils ne sauraient donc constituer de véritables exceptions à la règle de l'origine militaire des familles aristocratiques. La famille Philokalès garda peut-être son rang, parce qu'elle compta aux générations suivantes des militaires de haut rang, tels Andronic, catépan de Bulgarie sous Constantin X[73], et surtout Eumathios, un des plus fameux généraux d'Alexis Comnène[74]. C'est aussi par le service des armes que des étrangers s'intégrèrent à l'aristocratie byzantine : aux Xe et XIe siècles, les bénéficiaires furent plutôt les Arméniens ou les Géorgiens, et à partir de la fin du XIe siècle et au siècle suivant, plutôt des Occidentaux et des Turcs. Les Tornikioi, Apokapai, Tarônitai, Rallai, Rogérioi, faisaient du reste

67 - ATTALEIATÈS, *Diataxis*, p. 21. L'échec d'Attaleiatès peut aussi s'expliquer par la mort de son fils, probablement sans descendance.

68 - Nous ne pouvons affirmer qu'il n'y eut pas de Xèroi actifs avant le début du XIe siècle, date à laquelle le premier d'entre eux est attesté comme juge et magistre, donc déjà au sommet de la hiérarchie sociale : *Peira* XIV, 22 ; XLV, 11.

69 - Nicétas Monomaque fut au IXe siècle stratège de Sicile, *supra*, n. 52.

70 - Modeste villageois, Philokalès accomplit une brillante carrière civile qui lui permit de devenir protovestiaire de l'empereur Basile II, avant d'être condamné à raser tous les bâtiments qu'il avait construits sur les biens d'autres habitants de son village d'origine dont il s'était emparé, avant 996 (ZÉPOS, *Jus* I, p. 205).

71 - SKYLITZÈS, p. 370, 377.

72 - *Ibid.*, p. 406-47.

73 - *Conseils et Récits*, p. 264.

74 - *Alexiade* II, p. 164 ; III, p. 34, 36, 142, 143, 144 etc...

eux-mêmes partie de l'aristocratie de leur pays, avant d'entrer au service de l'Empire avec leurs dépendants.

D'une manière générale, nous tenons pour établi que l'intégration d'hommes nouveaux, y compris les étrangers, passait par la réussite d'une grande carrière militaire, celle de stratège de thème ou de commandant en chef d'une armée[75]. Les eunuques n'étaient pas exclus par leur nature d'une telle réussite. L'évolution des familles se fit toujours de la même manière, avec un nombre croissant de membres participant ensuite aux carrières civiles, alors que les familles civiles fournirent plus rarement des généraux.

La nécessité d'appartenir à une lignée ancienne, qui tirait sa gloire des capacités militaires de ses ancêtres ou de contemporains vivants, n'est jamais plus manifeste que lorsqu'il s'agit de pourvoir au plus haut poste de l'Empire, celui de *basileus*. Le phénomène n'est pas propre à la période des Comnènes où, comme nos fiches documentaires des révoltes le montrent, l'appartenance même lointaine à la famille Comnèno-Doukas devint une condition nécessaire pour prétendre à l'Empire. Aux Xe et XIe siècles déjà, le *génos* formait un élément capital du choix. Constantin VIII mourant, cherchant un successeur, porta son choix sur Constantin Dalassènos ou sur Romain Argyros, car l'un et l'autre étaient issus d'un *génos* illustre. À l'inverse, Michel IV fut fort contesté, en dépit de ses qualités personnelles, unanimement reconnues, car il ne devait son accession à l'Empire qu'au caprice de Zôè, fille de Constantin VIII, et en particulier Kékauménos, admirateur de la vieille aristocratie terrienne, insista sur l'obscurité de ses parents, traitant d'imbéciles ceux qui affirmaient qu'il était issu d'une fameuse lignée[76]. D'une tournure d'esprit fort différente de celle de Kékauménos, Psellos ne fut pas moins sensible à l'humble condition de la famille de Michel IV et de son neveu Michel V le Calfat[77], accentuant encore sa critique dans son discours à Monomaque, jusqu'à prétendre que ces empereurs étaient issus d'un *génos* δουλοπρεπές[78], ne faisant partie ni des eupatrides ni de ceux que leur richesse rend célèbres[79]. De la mort de Constantin VIII à l'avènement d'Alexis Comnène, à l'exception de Michel IV et de son neveu, tous les empereurs furent choisis dans la plus haute aristocratie[80].

75 - Par bien des aspects, l'aristocratie byzantine est proche de la noblesse occidentale, telle que la dépeint FOSSIER (*Enfance de l'Europe*, p. 964-972) : les nobles sont décrits comme l'avant-garde de la société (*proceres*, *principes*, *primates*), sa partie méritante (*illustres*, *optimates*), et qui détient les moyens d'action (*potentes*, *magnati*, *domini*), terminologie qui recoupe largement celle que nous avons définie au début de ce chapitre. Cette noblesse se transmet, mais des hommes sans ancêtres peuvent y accéder, avec des chances d'autant plus grandes qu'ils manient les armes.

76 - *Conseils et Récits* p. 286.

77 - PSELLOS (*Chronographie* I, p. 44) déclare le frère de Michel, Jean, d'obscure condition (τὴν τύχην φαῦλος) ainsi que son neveu (p. 69).

78 - IDEM, *MB* V, p. 123.

79 - *Ibid.*, p. 125. Ce dernier reproche n'est pas fondé, puisque Michel et son frère Jean connaissaient le métier de banquier (SKYLITZÈS, p. 390). Ibn al-Athir fait aussi de Michel le fils d'un changeur (p. 40-41 n. 2, dans l'édition d'ARISTAKÈS DE LASTIVERT). On remarquera à nouveau, à cette occasion, combien la naissance est nettement distinguée de la richesse.

80 - Certes Michel Bringas était issu d'une famille moins en vue, mais ce fut une des raisons non négligeables de sa chute.

Ainsi, les Byzantins discernaient une aristocratie dont le principal critère d'appartenance se fondait sur la naissance, sans que nous soyons autorisé à parler d'une noblesse, faute d'assise juridique. Cette élite ne fut jamais fermée aux hommes nouveaux dont l'ascension était récente. De ce point de vue, nous ne devons pas opposer totalement une période couvrant l'avènement des Doukai et des Comnènes, où la naissance aurait été un des facteurs parmi d'autres de l'intégration à l'aristocratie, à la période des Comnènes, à partir de laquelle la seule naissance patricienne introduisait parmi l'élite. En dépit de réussites individuelles, la couche supérieure demeura toujours, entre le Xe et le XIIe siècle, un milieu très fermé ; le changement des équipes gouvernementales a pu donner une fausse impression de mobilité, dans la mesure où les nouveaux dirigeants appartenaient déjà à la couche moyenne de l'aristocratie. La richesse n'a jamais par elle-même ouvert l'accès à l'aristocratie, même si les Byzantins associaient souvent l'une à l'autre.

CHAPITRE VI

CLANS ET PARENTÈLES

La puissance de l'aristocratie dans l'État ne se fonde pas seulement sur le quasi-monopole des fonctions d'autorité, mais sur les réseaux qu'elle tissait horizontalement par les liens de parenté et verticalement par les solidarités créées par sa position d'intermédiaire obligé entre l'empereur, ou les fonctionnaires de l'État, et le reste de la population, ou encore à l'inverse par le soutien qu'elle attendait de ses serviteurs. C'étaient les liens de la *syggéneia*, de l'*oikeiôsis* et du *thérapeutikon*[1].

Les solidarités par le sang

L'importance sociale dépendait donc de l'éclat et du nombre de la parenté (συγγενικόν ou συγγένεια) qui participait à tous les moments essentiels de la vie, en particulier lors des campagnes militaires, puisqu'un chef combattait escorté par sa parenté[2].

Quelles obligations créaient les liens de parenté ? Tout d'abord, l'interdiction de se nuire. La *Peira*[3] expose la difficulté de témoigner contre des parents, conformément au texte des Basiliques : dans un procès criminel, on ne peut être contraint de témoigner contre "son propre beau-père, son parent par alliance (gendre, beau-frère, qui traduisent le grec *gambros*), descendant direct, neveu, nièce ou enfant issu de ces derniers"[4]. Certains poussaient assez loin ce désir d'épargner les désagréments à leurs parents, puisque, selon Kékauménos, des percepteurs allégeaient ou omettaient les impositions des leurs[5]. Maltraiter ses proches constituait la pire des injustices. Michel V, en dépit du comportement critiquable des siens, fut vivement blâmé de les avoir chassés du palais et d'avoir rendu eunuques un certain nombre d'entre eux[6]. Épargner le sang familial était un devoir, et Tornikios révolté, vainqueur des troupes de Constantin Monomaque devant Constantinople, fit arrêter le massacre afin que lui-même et ses troupes ne risquent

1 - HEERS, *Le clan familial*, aborde les mêmes aspects politiques et sociaux des grands clans familiaux en Occident.

2 - *Infra*, p. 305.

3 - *Peira* XXX, p. 127.

4 - Sur le vocabulaire de la parenté, voir les articles récents d'Évelyne PATLAGEAN, Les débuts d'une aristocratie byzantine et le témoignage de l'historiographie : système des noms et liens de parentés aux IXe - Xe siècles, *Byzantine Aristocracy*, p. 23-42 ; D. NICOL, The prosopography of the Byzantine aristocracy, *ibid.*, p. 79-91.

5 - *Conseils et Récits*, p. 196.

6 - PSELLOS, *Chronographie* I, p. 111 ; ATTALEIATÈS, p. 12.

plus de verser le sang de leurs parents, mesure si louable que Monomaque craignit qu'elle n'attirât sur Tornikios la faveur divine[7].

De manière plus positive, les parents devaient s'entraider et pratiquer la συγγενικὴ βοήθεια[8]. Un membre de la famille en position prééminente se préoccupait d'en faire bénéficier la parentèle. À ce titre Psellos s'entremit en de nombreuses occasions, au point de qualifier, dans une lettre, d'impérieuse nécessité, de "tyrannie", le devoir d'aider ses propres parents[9]. Mais ce que nous qualifierions de népotisme éhonté semblait tout à fait naturel aux Byzantins et passait même pour vertu. Son ampleur transparaît parfois, et notablement, dans les bureaux constantinopolitains et les milieux ecclésiastiques. En effet, lorsqu'un patronyme apparaît à un poste éminent dans un bureau, il est souvent porté, dans les années suivantes, par des fonctionnaires de rang plus modeste. Psellos rappelle, dans son éloge de Cérulaire, combien ce dernier chérissait sa famille - ses neveux en particulier - et s'efforçait de leur obtenir le maximum d'avantages ; et qu'une fois patriarche de Constantinople, il ne changea point de comportement[10]. Cérulaire n'était pas seul à agir ainsi. Les Chrysobergai exercèrent avec une étonnante continuité des fonctions ecclésiastiques. Nicolas fut patriarche de Constantinople entre 979 et 991 ; Théodose devint patriarche d'Antioche au milieu du XIe siècle[11] ; un Chrysobergès est attesté comme métropolite de Naupacte à l'époque d'Alexis Comnène[12]. Avec la nomination de Luc Chrysobergès au siège de Constantinople de 1157 à 1170, le favoritisme familial est encore plus flagrant. Étienne fut chartophylax, grand sacellaire en 1166, référendaire avant de devenir métropolite de Corinthe[13]. Nicéphore fut diacre et notaire patriarcal en 1193[14]. Le même, ou plus probablement un neveu homonyme était encore attesté vers 1213 comme métropolite de Sardes[15]. Des Chrysobergai occupèrent aussi des postes dans l'Église de Smyrne, tels Basile, clerc en cette ville en 1194[16], ou Georges qui y fit toute sa carrière à la fin du XIIIe siècle[17]. Le népotisme ecclésiastique était à ce point enraciné que l'habitude avait été prise de dénommer les neveux par rapport à leur oncle protecteur et haut placé dans la hiérarchie, de la manière suivante : Μιχαὴλ ὁ τοῦ Θεσσαλονίκης, Michel, neveu du métropolite de Thessalonique.

Enfin, nous ne pouvons saisir pleinement toutes ces pratiques puisque nous ne les percevons qu'au travers des patronymes ; ainsi nous échappent tous les parents par alliance du côté maternel, dans la mesure où leur patronyme était différent et où les mariages de ce groupe nous restent largement inconnus.

7 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 24-25.

8 - ATTALEIATÈS, p. 12.

9 - PSELLOS, *MB* V, p. 278.

10 - IDEM, *MB* IV, p. 351 (Éloge de Cérulaire).

11 - LAURENT, *Église*, n° 1524.

12 - THÉOPHYLACTE DE BULGARIE, *Lettres* p. 245.

13 - LAURENT, *Église*, n° 101, commentaire du sceau ; IDEM, Étienne Chrysobergès, archevêque de Corinthe, *REB* 20, 1962, p. 214-218.

14 - BENEŠEVIĆ, *Catalogus* I, p. 289, *Sinaiticus* 482 (1117) ; pour la date, GRUMEL, *Regestes*, n° 1125.

15 - Son oncle, Théodore Galènos, l'avait d'ailleurs précédé à ce siège de Sardes, BROWNING, *Patriarchal school*, p. 184.

16 - *MM* IV, p. 185.

17 - *Ibid.*, p. 109.

La solidarité familiale, pratique obligatoire et réciproque, se révélait profitable, comme Kékauménos l'explique clairement dans ses Conseils : "souviens-toi du vieil ami de ton père, de ton parent, lorsque tu es dans la prospérité et sois leur bienfaiteur. Pense à eux et Dieu pensera à toi : peut-être t'a-t-il accordé la prospérité pour que tu sois leur bienfaiteur ; souviens-toi que rien n'est stable... en sorte que tu peux avoir besoin des petits-enfants de ceux dont tu as été le bienfaiteur ; selon que tu as bien ou mal agi, cela ne sera pas oublié, mais cela aura son prix aux yeux de Dieu"[18]. Tout Byzantin donc, parvenu à une position éminente, devait pourvoir les parents qui l'avaient soutenu dans son ascension sociale. Ainsi s'explique le curieux conseil que donna le César Jean Doukas à Nicéphore Botaneiatès, de retour dans la capitale, vainqueur de Michel VII : "épouse Marie d'Alanie (la femme de Michel VII), tu ne seras pas importuné par la foule de ses parents puisqu'elle est étrangère"[19].

Cette solidarité familiale s'arrêtait aux proches, selon la liste restrictive des parents contre lesquels le juge ne pouvait exiger de témoignage à charge. La perception de l'appartenance à une famille se perdait largement au-delà des cousins germains, même si au regard du droit canon, elle s'étendait jusqu'au septième ou huitième degré de parenté. De fait, lorsque des liens de sang nous sont rapportés, ils ne sont pas plus éloignés que les *exadelphoi*. Ce dernier terme est du reste ambigu, car il se confond souvent avec celui de *prôtoexadelphoi*, les cousins germains[20]. D'autre part, les unions matrimoniales n'impliquaient pas nécessairement une coopération entre deux familles ; ainsi les mariages croisés entre les Phocas et les Sklèroi dans la seconde moitié du Xe siècle ne mirent nullement fin à leur farouche rivalité[21]. Aarôn reçut de Michel VI, en 1057, le commandement d'une armée envoyée contre Isaac Comnène révolté, son propre beau-frère[22]. Les apparentements n'avaient pas pour objectif premier l'extinction des haines familiales, mais leur atténuation[23]. Ainsi voit-on le *basileus*, traitant avec un révolté, choisir pour médiateur un parent de ce dernier, gage de sa sécurité.

En dépit de ces quelques réserves, l'esprit de solidarité l'emportait, et c'est pourquoi aussi bien les prétendants à l'Empire que les empereurs en place l'ont utilisé à leur profit. Les fiches documentaires des révoltes montrent combien les parents du principal protagoniste d'une révolte étaient fréquemment présents à ses côtés[23 bis]. Les empereurs, surtout lorsque leur pouvoir était récent, donc fragile, n'ignoraient pas le profit à tirer de leurs liens avec les grandes familles. En revanche,

18 - *Conseils et Récits*, p. 208.

19 - *Alexiade* I, p. 107.

20 - Ainsi en 972, le magistre Jean Kourkouas, simplement appelé "parent de l'empereur Jean Tzimiskès" par LÉON DIACRE, p. 148, était précisément son cousin germain ; tableau généalogique des Kourkouas, *infra*, p. 270.

21 - Cependant, en 987, lorsque Bardas Phocas négocia une alliance avec Bardas Sklèros contre Basile II, il écrivit à Sklèros pour que nul autre que le frère de ce dernier, Constantin Sklèros, ne fût chargé de mettre au point cet accord, car il était l'époux de la soeur de Phocas[22] (YAHYA II, p. 421-422).

22 - Cf. f. d. n° 80.

23 - À Byzance, la pratique de la vendetta semble ignorée, à la différence de l'Occident (HEERS, *Clan familial*, p. 116-120), signe d'un État mieux respecté.

23bis - Entre autres exemples, f. d. n° 15, 104, 105, 113.

après le règne de Basile I, une fois leur légitimité établie, les Macédoniens n'installèrent pas leurs proches à tous les postes essentiels de l'Empire[24]. Léon VI ou Constantin VII se sont appuyés sur les Phocas auxquels ils avaient sans crainte confié l'armée. Il n'apparaît pas qu'ils aient éprouvé le besoin de renforcer cette confiance par des liens matrimoniaux. La famille Alypios dont était issue Hélène, épouse de Constantin VIII, seule impératrice durant les règnes conjoints de Basile II et de Constantin VIII, ne servit point d'appui aux empereurs[25]. La politique des Macédoniens contraste avec celle des Comnènes qui ne placèrent aux postes clés que des membres du clan, ou s'allièrent par des mariages à toutes les familles notables. En fait, cet usage de la solidarité familiale comme arme politique précédait largement leur dynastie. Dès le règne de Nicéphore Phocas, les principaux chefs militaires furent choisis parmi les membres de sa lignée; son neveu Tzimiskès obtint le poste de domestique des Scholes, son frère Léon fut honoré de la dignité de curopalate, tout en remplissant la charge de logothète du drome qu'il sut rendre lucrative, et il assura la sécurité de l'empereur; Manuel, un cousin germain, qui n'avait pourtant pas les qualités militaires requises, fut chargé de l'expédition de Sicile[26]; enfin Bardas, un autre neveu, était duc de Chaldée et de Colonée à la mort de son oncle[27].

Ces attaches qu'un empereur aussi puissant et respecté que Nicéphore Phocas avait jugé bon d'utiliser, comment des souverains beaucoup moins assurés de leur pouvoir les auraient-ils négligées? Qu'il s'agisse de Romain III Argyros, de Michel IV, de Constantin Monomaque, d'Isaac Comnène ou des empereurs Doukai, tous ont établi des parents aux postes sensibles[28]. Romain Argyros plaça son beau-frère Constantin Karantènos à la tête du duché d'Antioche; Pothos Argyros, dont le lien avec Romain III n'est pas connu avec précision, fut catépan d'Italie. Michel IV, dépourvu d'un *génos* brillant, donc d'illustres alliances, fut encore plus prudent, puisqu'il fit de son frère, Jean l'Orphanotrophe, son principal ministre, et donna à ses autres frères les postes les plus importants de l'armée, en Orient comme en Occident. Pour la première fois sous son règne, nous voyons la parenté (τὸ σύγγενες) de l'empereur agir au même titre que les chefs du Sénat en tant que groupe de pression: ils voulaient en vain détourner Michel IV de partir en expédition contre les Bulgares révoltés[29]. Michel V, son neveu et successeur, moins prudent, n'hésita pas à se débarrasser de tous ses parents, ce que les contemporains jugèrent, outre le crime moral, une grave faute politique[30]. Il faut voir

24 - En fait, l'étude des alliances de la famille macédonienne reste à faire et il est certain que Himérios, les Choirosphaktai, peut-être les Rabdouchoi, qui jouèrent un rôle de premier plan sous Léon VI, lui étaient apparentés. Mais à aucun moment un clan "macédonien" n'a contrôlé l'État.

25 - Alypios, père d'Hélène, passait pour un homme très puissant à la fin du X[e] siècle. ZÔNARAS, p. 570; PSELLOS, *Chronographie* I, p. 27. Il était patrice, SKYLITZÈS, p. 374, mais il nous est resté inconnu par ailleurs.

26 - *Ibid.*, p. 267; LÈON DIACRE, p. 66.

27 - SKYLITZÈS, p. 284.

28 - Pour toutes les références et la parenté des autres empereurs, voir tableaux, *infra* p. 310-311.

29 - ZÔNARAS, p. 600; PSELLOS, *Chronographie* I, p. 78.

30 - ATTALEIATÈS, p. 12.

là une des raisons qui rendent compte de sa chute en quelques heures, car au moment critique, il ne fut soutenu que par l'oncle dont il avait cultivé l'amitié, le nobélissime Constantin.

L'influence des parents de l'empereur, sauf peut-être sous Michel IV, n'excéda pas toutefois ce qui avait été observé aux siècles précédents. Avec l'avènement des Doukai, un nouveau degré fut franchi, et ce groupe familial prit un poids croissant, en particulier par le rôle que tinrent le frère de Constantin X, Jean Doukas, et ses fils, Andronic et Constantin. Mais c'est avec les Comnènes que le groupe familial obtint un rôle quasi institutionnel, dans la mesure où les parents de l'empereur prirent le pas sur tous les autres sujets, quelle que fût la fonction exercée. Cet honneur d'appartenir à la famille impériale se traduisit par l'obtention de la dignité de sébaste et de ses dérivés, protosébaste, panhypersébaste. De ce point de vue, le règne d'Alexis Comnène marqua une étape transitoire vers l'exclusivité du titre réservé à la famille de l'empereur[31]. Sous Manuel Comnène, l'évolution est terminée, comme nous pouvons le vérifier par les listes fournies des participants civils aux synodes de 1166. Le 6 mars 1166, assistaient au synode vingt-huit sébastes, tous parents de l'empereur, placés avant de hauts fonctionnaires comme le logothète du drome ou l'*épi tou kanikleiou*, même si les sébastes n'occupaient aucune fonction[32]. En outre, la parenté exacte avec l'empereur est précisée pour les dix-huit premiers noms de la liste. Ce même ordre hiérarchique fut encore respecté après la chute des Comnènes et l'avènement de la dynastie des Anges, mais une proportion peut-être moins importante de membres de la famille occupaient les premiers rangs. Cependant, ils avaient encore la préséance sur tous les autres dignitaires, comme en témoigne la liste des personnalités présentes au synode de 1191 : cinq membres seulement sur treize ont leurs liens de familles clairement explicités[33]. Une certaine régression de l'emprise des parents de l'empereur est donc possible en cette fin du XIIe siècle, mais il ne faut pas l'exagérer, car deux autres participants à ce synode portaient le nom de Comnène, ce qui trahit des liens de parenté, certes plus éloignés, avec la dynastie régnante d'alors et suffit à justifier leur présence.

Le groupe familial, omniprésent à partir du règne d'Alexis I, participa avant tous les autres aux décisions fondamentales concernant le sort de l'Empire, en particulier au règlement des successions. Ses parents entouraient Alexis I lorsqu'il négociait avec les Croisés[34] ou avec les Turcs[35]. À la mort de l'empereur, son fils Jean prit le pouvoir, accompagné de sa parenté, des chefs de l'armée et du Sénat[36]. Mortellement blessé lors de son ultime campagne de Cilicie, Jean transmit le pouvoir à son fils cadet Manuel en le désignant clairement comme son héritier devant sa parenté, ses amis et les dignitaires[37].

Il était naturel et admis par les contemporains, que les empereurs s'appuient sur leurs parents pour assurer leur pouvoir, mais à la condition de ne pas leur

31 - OIKONOMIDÈS, *Organisation administrative*, p. 128 ; *infra* p. 373.

32 - *PG* 140, *col.* 252-253.

33 - PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, *Analekta* II, p. 362-363.

34 - ALBERT D'AIX, *RHC occ.*, p. 310.

35 - *Alexiade* III, p. 208.

36 - ZÔNARAS, p. 762. L'auteur a bien marqué la préséance du groupe familial.

37 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 41. Les dignitaires ne sont cités qu'en troisième position, après les amis.

accorder d'avantages indus, et de pas les laisser commettre d'exactions: "que tes parents te craignent, conseille Kékauménos à l'empereur, et ne leur fournis pas l'occasion de pratiquer l'injustice!"[38]. Zônaras critique Alexis Comnène pour avoir oublié le sens de l'État au profit des siens, auxquels il avait distribué d'immenses richesses[39]. Son oncle Isaac avait su, au contraire, garder la mesure et n'avait pas favorisé sa parenté après sa victoire[40].

La portée du choix des alliances justifie que les familles en vue aient mené une véritable politique matrimoniale. L'enjeu, en dehors même des aspects politiques des mariages, était considérable, puisqu'il s'agissait de l'avenir des patrimoines. Sur cette évolution, nous sommes peu renseignés; en principe, les garçons et peut-être les filles devaient se partager à parts égales l'héritage, mais en réalité nous constatons que la fortune se conservait plutôt dans une branche de la famille, sans que nous sachions par quel moyen. La mortalité diminuait-elle le nombre des héritiers au point d'éviter la division ? Les filles, une fois dotées, étaient-elles exclues de la succession ? Certains fils de famille se dirigeaient-ils, comme en Occident, vers les carrières ecclésiastiques ? Il semble bien qu'il en ait été ainsi : Manuel-Michel Maléïnos, frère de Constantin, se fit moine, mais obtint tout de même sa part d'héritage puisqu'il la vendit au profit de son couvent[41]. Nous ne saurions donc apporter de réponse précise à cette question de l'évolution des biens patrimoniaux. Ou bien nous tenons un indice montrant qu'une fortune aristocratique ne se constituait pas par héritage, mais par l'obtention de hautes fonctions lucratives, auquel cas le nombre des héritiers importait moins, puisque la division du patrimoine à chaque génération était compensée par les revenus et les profits des fonctions exercées.

Lors des engagements matrimoniaux, les intéressés étaient rarement consultés, puisque les fiançailles, en dépit de l'interdiction de l'Église, étaient réglées par les parents, alors que les fiancés étaient de tout jeunes enfants. Or ce lien engageait autant que le mariage et ne pouvait de ce fait être rompu; néanmoins les puissants - et la famille impériale en particulier - trouvaient quelques accomodements avec les gens d'Église; la liberté matrimoniale était donc particulièrement restreinte, sauf, semble-t-il, pour les veuves.

À la différence de l'Occident, nous ne connaissons donc pas d'action collective familiale[42]. La cellule fondamentale de la famille byzantine demeure le couple, comme le manifestent clairement les testaments où n'interviennent jamais les autres membres de la famille dans la dévolution des biens, sauf à en être d'éventuels bénéficiaires.

Les lignages les plus fameux menaient, comme les empereurs[43], leur stratégie matrimoniale. Bardas Sklèros s'était acquis le soutien de chefs arabes en s'alliant

38 - *Conseils et récits*, p. 286. Pour illustrer son conseil, Kékauménos rappelle combien Michel IV fut détesté, en dépit de ses incontestables vertus, car, à son insu, ses parents commirent les pires injustices.

39 - ZÔNARAS, p. 767.

40 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 128.

41 - *Vie de Michel Maléïnos*, p. 558.

42 - HEERS, *Clan familial*, p. 219 *sq.*

43 - Les empereurs firent du mariage des princesses un instrument de négociation dans les relations internationales jusqu'à la fin du XIe siècle, puis un moyen d'action politique à l'intérieur

à eux par mariage[44]. Lorsque Nicéphore Bryennios se révolta contre Michel VII, le gouverneur(?) d'Andrinople, Katakalôn Tarchaneiôtès, avertit l'empereur et lui demanda des renforts. La mère de Nicéphore et Jean Bryennioi proposa alors à ses fils d'associer Tarchaneiôtès aux intérêts de leur famille, en donnant en mariage sa soeur Hélène au fils de Nicéphore. Katakalôn accepta et rejoignit ainsi les frères Bryennioi dans leur combat contre Michel VII[45]. L'exemple le plus achevé d'un dessein matrimonial est évidemment l'alliance entre les Comnènes et les Doukai, par l'union d'Alexis Comnène et d'Irène Doukaina, petite-fille du César Jean Doukas. Son importance politique était telle qu'Anne Dalassènè, la mère d'Alexis, dut surmonter son aversion pour le César Jean Doukas et sa famille[46]. Ce mariage fut bien le facteur décisif de l'arrivée au pouvoir d'Alexis I, car au moment de la proclamation d'un nouveau *basileus* à la place de Nicéphore Botaneiatès, Isaac Comnène, frère aîné d'Alexis, émit quelque prétention, mais les Doukai soutinrent Alexis, parce que, au dire d'Anne Comnène, "leur parente Irène, ma mère, avait été légalement mariée à mon père. En même temps qu'eux, tous ceux qui étaient naturellement unis par le sang, firent de même avec enthousiasme"[47].

La description des grands groupes familiaux formés entre le Xe siècle et le début du XIIIe siècle nous offre un des principaux ressorts de la vie politique. Dans le cadre de notre étude, nous limiterons notre recherche à ceux qui fournirent des prétendants à l'Empire ou des hommes que l'opinion publique estimait en mesure de parvenir au pouvoir. Au Xe siècle se distinguèrent le clan des Phocas, ceux de leurs adversaires, les Lékapènoi et les Sklèroi, et au XIe siècle, le clan constantinopolitain constitué par les Monomaques-Makrembolitissai, Cérulaires et Doukai, celui des "Macédoniens" et celui des Comnènes avant leur accession au pouvoir. Au XIIe siècle, un seul clan dominait. Deux questions alors retiennent l'attention : comment y être accepté et dans quelle mesure les anciens clans y conservaient-ils leur originalité ?

Formation et évolution des familles dirigeantes

Nous établissons les tableaux généalogiques des clans les plus notables entre le Xe et le XIIe siècle. Nous commençons par les groupes installés en Asie Mineure, puisqu'au Xe siècle, ils ont acquis une incontestable prééminence, particulièrement les Phocas et leurs alliés.

Nous ne cherchons pas à placer sur nos tableaux tous les membres attestés de ces familles ; nous retenons en revanche toutes les alliances dont nous avons connaissance. À la suite de chaque tableau, nous dressons la liste des familles

de l'Empire à partir de cette date. Ainsi Basile II maria sa soeur Anne, princesse porphyrogénète, au prince de Kiev Vladimir, afin d'obtenir les troupes russes nécessaires à une victoire décisive dans la guerre civile qui l'opposait à Phocas. Un siècle plus tard, Michel VII essaya de conjurer le danger normand en proposant d'unir son fils Constantin à une fille de Robert Guiscard ; l'échec de ce projet servit de prétèxte au chef normand pour attaquer l'Empire.

44 - SKYLITZÈS, p. 316.

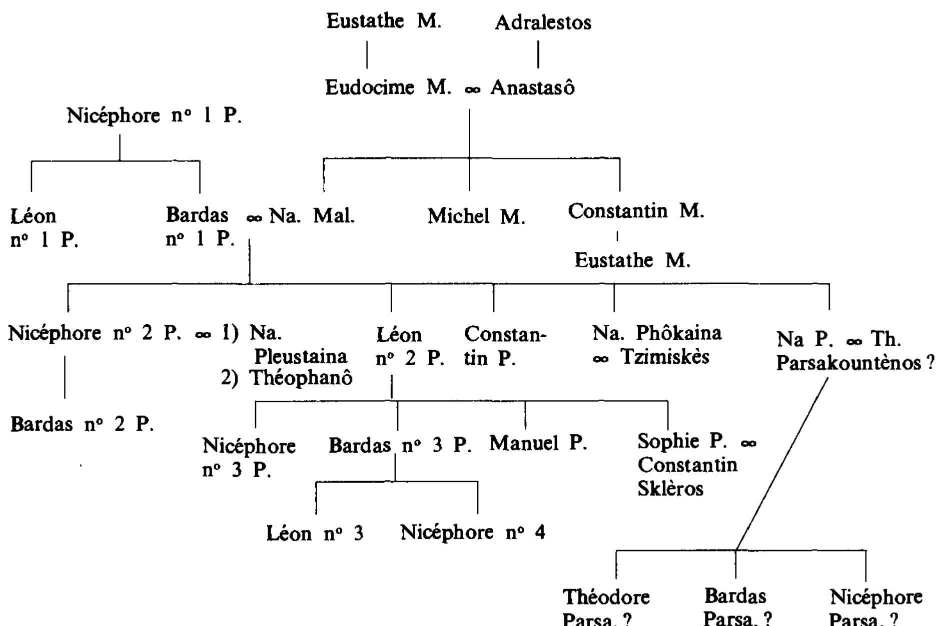
45 - BRYENNIOS, p. 223-225.

46 - *Ibid.*, p. 221.

47 - *Alexiade* I, p. 87.

apparentées, pour comparer les différents groupes et évaluer leur importance. Dans le cas d'homonymes, nous les distinguons en indiquant leur fonction. Nous nous efforçons de respecter l'ordre chronologique des naissances lorsqu'il est connu ; sinon, nous mettons en premier les garçons, et ensuite les filles, en tenant compte des prénoms de leurs grands-parents ; nous admettons en effet, quand aucune information ne le contredit, que le fils aîné portait le nom du grand-père paternel, le second celui du grand-père maternel, que la fille aînée héritait du prénom de sa grand-mère paternelle, la cadette de celui de sa grand-mère maternelle. Nous savons que des exceptions se produisaient, en particulier si la famille maternelle l'emportait en prestige sur la famille du père, mais nous considérons que ces exceptions restaient suffisamment peu nombreuses pour ne pas invalider les commentaires proposés.

Les Phocas - Maléïnoi[48]

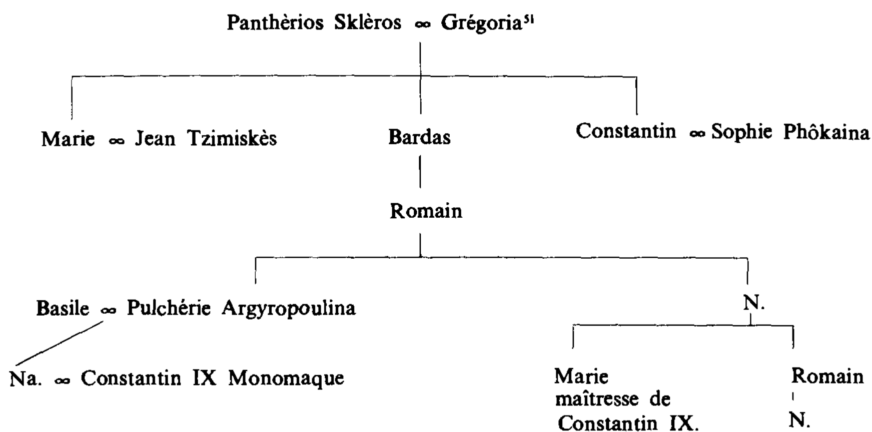


Familles alliées : Maléïnoi, Adralestoi, Pleustai, Sklèroi, Tzimiskai-Kourkouas, Parsakountènoi, Balantai, ainsi que les Botaneiatai[49].

48 - DJURIĆ, *Foka*, p. 189-292 ; *Traité sur la guérilla*, appendice par J. C. CHEYNET, p. 289-315.

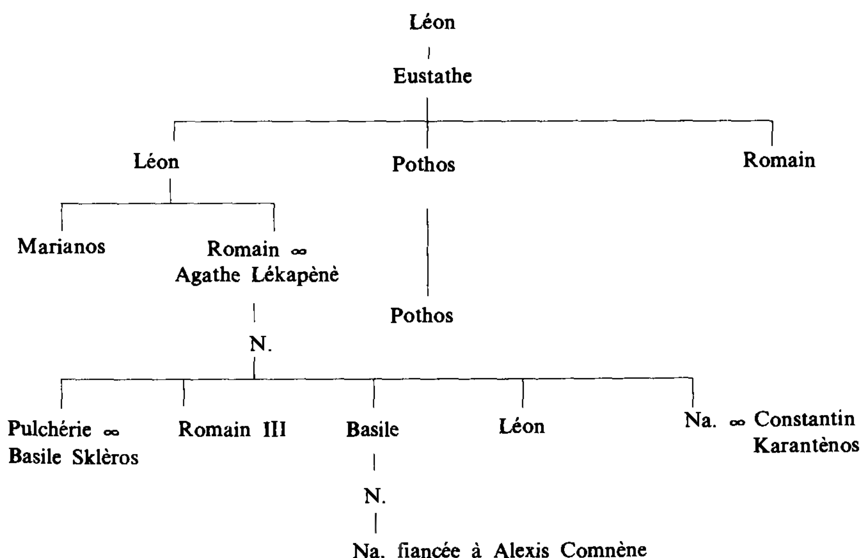
49 - Les Botaneiatai n'apparaissent pas sur le tableau précédent, mais leur apparentement est certain, car ATTALEIATÈS, p. 217, rappelle qu'ils descendaient en droite ligne des Phocas, et selon lui, Botaneiatès avait pour ancêtre l'illustre empereur Nicéphore Phocas (p. 228), ce qui impliquerait que ce dernier ait eu une fille, en plus de son fils Bardas.

Les Sklèroi[50]



Familles apparentées : Tzimiskai, Phocas, Argyroi, Monomaques, Lékapènoi[52].

Les Argyroi[53]



50 - Nous reprenons le tableau de SEIBT, *Skleroi*, en substituant Panthèrios à Munir.

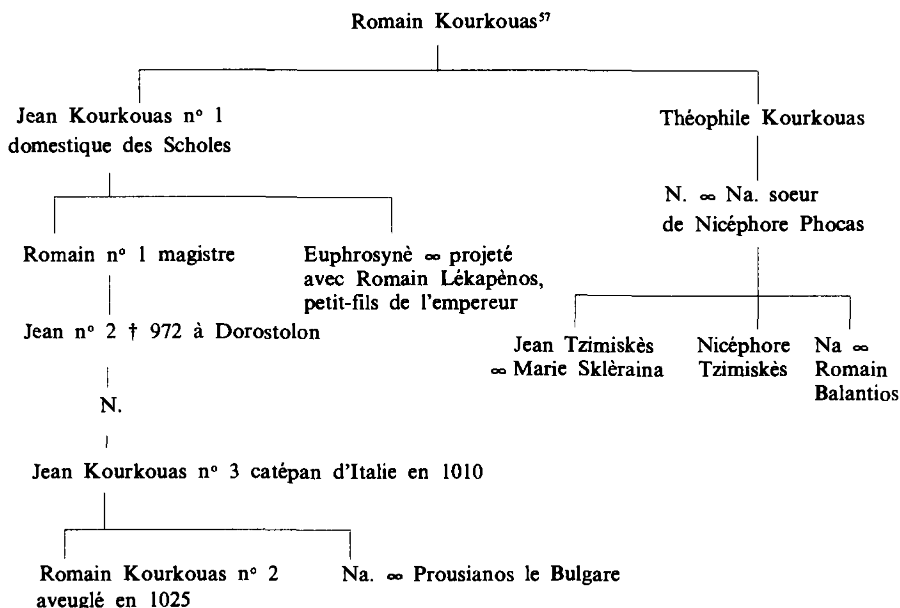
51 - Grégoria, selon SKOUTARIÔTÈS, *MB* VII, p. 158, descendait d'un frère (Bardas ?) de Basile I.

52 - L'empereur Romain Lékapènos nomma un de ses parents, Panthèrios, domestique des Scholes en 943-944 ; il faut, selon nous, l'identifier à Panthèrios Sklèros.

53 - VANNIER, *Argyroi*, p. 64.

Familles alliées: Lékapènoi, Sklèroi, Karantènoi, Comnènes ainsi que les Radènoi[54], apparentés à Romain III, selon Skylitzès[55]. Nous remarquons l'absence d'alliances connues entre les Argyroi et les Phocas.

Les Kourkouas - Tzimiskai[56]



Familles apparentées: les Sklèroi, les Phocas.

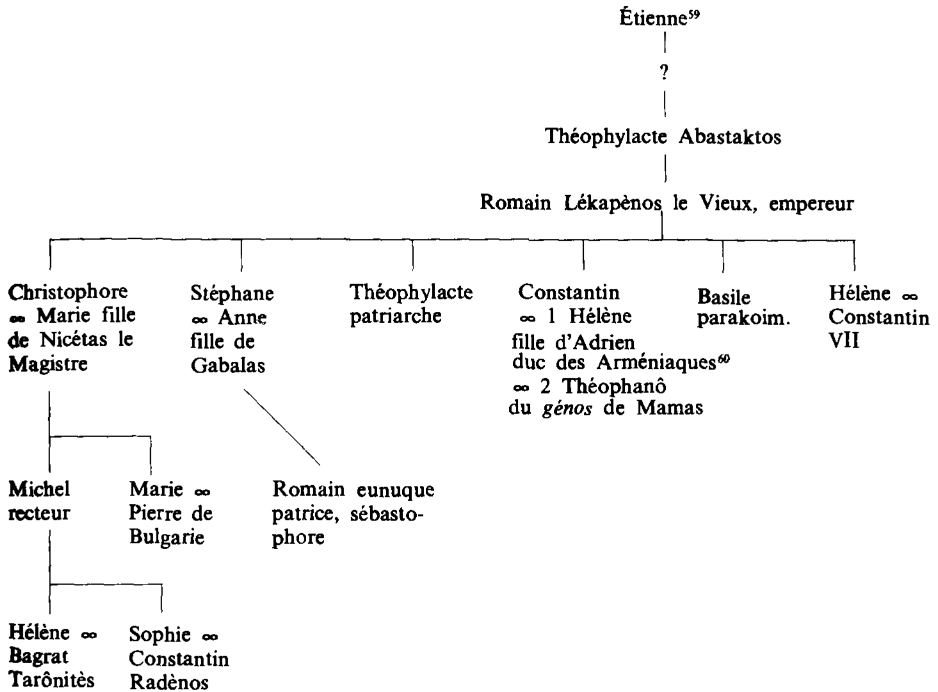
54 - Les Radènoi étaient également au premier rang de l'aristocratie, comme en témoignent leurs alliances avec les Monomaques, Lékapènoi et Parsakountènoi.

55 - SKYLITZÈS, p. 375.

56 - Il n'existe pas d'étude d'ensemble de cette famille.

57 - Il n'est pas explicitement écrit que Romain était le père de Jean et de Théophile, mais l'alternance dans la famille des prénoms Jean et Romain rend cette hypothèse très vraisemblable.

Les Lékapènoi[58]



Familles apparentées : dynastie des Macédoniens, Argyroi, Gabalas, Tarônitai, Radènoi, Sarônitai, Môsélai, et en outre trois autres familles dont les patronymes ne sont pas conservés, mais dont les titres dénotent le plus haut rang[61].

58 - Il n'existe pas d'étude d'ensemble sur les Lékapènoi.

59 - GRÉGOIRE, *Inscriptions d'Asie Mineure*, p. 104 n. 304, inscription située à Antalya. Cet Étienne pourrait être aussi bien le père que le frère de Théophylacte.

60 - Le prénom - assez rare - d'Adrien était porté chez les Dalassènoi, qui le transmirent aux Comnènes : or au XI[e] siècle précisément, les Dalassènoi étaient solidement installés dans le thème des Arméniaques. Ces seuls indices ne rendent pas certain, mais du moins vraisemblable, l'apparentement des Dalassènoi aux Lékapènoi.

61 - Une alliance lointaine unissait les Maléïnoi et les Lékapènoi : la grand-mère de Michel Maléïnos était de sang impérial et parente de Romain (Lékapènos), *Vie de Michel Maléïnos*, p. 551.

Ces cinq généalogies imposent deux remarques : il ne s'y mêle aucune famille aux assises foncières établies en Occident[62] et le milieu social, l'élite militaire de l'Asie Mineure, est remarquablement homogène ; les hommes cités ont presque tous dirigé des *tagmata* ou des thèmes.

Les Monomaques, les seuls pour lesquels nous ne puissions attester de commandement militaire[63], restent presque totalement absents de nos tableaux. Les Phocas manifestent de façon évidente leur primauté, bien qu'ils ne l'aient pas emporté par l'ancienneté de leurs origines[64], puisque le premier Phocas notable vivait au milieu du IXe siècle, alors que des lignées remontent au VIIIe siècle, comme les Xylinitai, les Tessarakontapycheis ou les Mélissènoi. En revanche la qualité des choix matrimoniaux des Phocas est inégalée, à partir de la génération de Bardas le Vieux[65], comme en témoigne la liste des familles alliées.

La place des Lékapènoi est fort différente. Leur notoriété était à peine plus récente que celle des Phocas et Romain détint le pouvoir impérial plus de deux décennies : or il est remarquable qu'aucun Lékapènos n'ait épousé de fille issue des Phocas, famille rivale sur le plan politique, sans que nous puissions déterminer si ce refus d'alliance était le fait des Phocas, dédaigneux des Lékapènoi, même établis sur le trône, ou bien de ces derniers, désireux de refouler toute aspiration au pouvoir de leurs concurrents. Plus remarquable encore, les familles apparentées aux Phocas ne sont pas non plus représentées, l'empereur Romain Lékapènos ayant dû renoncer, devant les protestations de sa propre famille, au mariage projeté entre son petit-fils Romain et Euphrosynè, fille du domestique des Scholes Jean Kourkouas. À l'inverse, les Gabalas et les Argyroi, entrés dans la famille Lékapènos, n'ont pas de liens attestés avec les Phocas - Maleïnoi. Même en tenant compte des nombreux mariages qui restent inconnus, nous comprenons que ces unions entre les magnats d'Asie Mineure étaient mûrement réfléchies et subdivisaient cette aristocratie en clans différenciés qui se mélangeaient assez difficilement. Le clan Phocas se brisa à son tour lorsque Jean Tzimiskès eut assassiné son oncle et lui eut succédé, dans la mesure où les Maléïnoi restèrent fidèles au vaincu tandis que les Balantai, Kourkouas et Tzimiskai se séparèrent du groupe en se rapprochant

62 - *Supra*, chapitre sur l'origine géographique des familles.

63 - Le magistre Paul Monomaque, contemporain de Constantin VII, n'exerça, semble-t-il, que des activités diplomatiques (SKYLITZÈS, p. 241).

64 - Les informations de Michel ATTALEIATÈS (p. 217-218), selon lesquelles les Phocas descendraient de l'illustre famille romaine des Fabii, relèvent évidemment de la légende. En revanche, l'assertion qu'une partie de la famille était d'origine ibère est beaucoup plus crédible, comme le souligne Michel Attaleiatès lui-même. En effet le prénom oriental de Bardas, porté par plusieurs d'entre eux, et l'amitié solide qui unissait les Phocas aux princes ibères, laissent supposer des liens matrimoniaux antérieurs au Xe siècle. P. CHARANIS (On the Ethnic Origins of the Emperor Nicephorus Phocas, *Mélanges Amantos* 1960, p. 42-45) attribue au père du premier Phocas une épouse arménienne.

65 - Nous ignorons tout des alliances de Nicéphore l'Ancien, pourtant responsable de la fortune de ses descendants, sinon que, devenu veuf, il aurait dédaigné un mariage avec la fille du *basiléopatôr* Zaoutzès, SKYLITZÈS, p. 177-178.

des Sklèroi auxquels ils étaient précisément apparentés. Le comportement des Balantai est exemplaire. Intégrés au groupe des Phocas par l'intermédiaire des Kourkouas, ils durent, lorsque ces derniers devinrent hostiles aux premiers, choisir entre deux solidarités, et préférèrent soutenir la famille avec laquelle ils avaient noué les liens les plus resserrés. Le rapport entre les alliances matrimoniales et la puissance politique du *génos* est souligné par le fait qu'en tant que grande famille, les Lékapènoi ne survécurent pas à la chute de l'empereur Romain[66], pas plus que les Phocas - Maléïnoi à l'échec final des révoltes de Bardas Phocas en 989 et de Nicéphore Phocas en 1022.

Au XIe siècle, les familles dont nous pouvons suivre quelque peu l'histoire matrimoniale sont différentes de celles du siècle précédent. Nous ne saurions cependant les qualifier de "nouvelles familles", puisque certaines sont attestées dès le VIIIe ou le IXe siècle, comme les Bryennioi ou les Doukai. Nous avons choisi d'évoquer les familles impériales Doukai, Argyroi, Diogènai et Comnènes, en essayant de délimiter les liens entre les empereurs successifs, de la mort de Constantin VIII à l'avènement de Nicéphore III Botaneiatès. Nous y ajouterons les Macédoniens d'Andrinople qui formèrent le premier "clan occidental", et les familles princières de Bulgarie et de Géorgie, en raison de leur rôle éminent lors des luttes pour le pouvoir au XIe siècle. Nous ne prenons pas systématiquement en compte, dans ces tableaux, les princesses impériales données en mariage à des princes étrangers pour des raisons diplomatiques - encore que cet usage du sang impérial pour sceller des alliances étrangères ait constitué un phénomène nouveau en ce siècle, du moins par son ampleur[67]. Nous arrêtons notre tableau pour les Comnènes en 1081, parce qu'à cette date, la montée sur le trône d'Alexis I modifia profondément la nature des liens matrimoniaux contractés par la lignée qui ne se trouvait plus en position de solliciteuse.

Après la mort de Constantin VIII, la succession impériale sembla réglée par le caprice de ses filles, Zôè en particulier. C'est incontestablement vrai pour l'avènement de Michel le Paphlagonien, encore que Jean l'Orphanotrophe jouât un rôle non négligeable dans la promotion de son frère: Jean avait obtenu une situation élevée dans l'administration sous Romain III, qu'il servait avant son accession à l'Empire[68]. Cependant, la liste des empereurs et celle des prétendants au trône révèlent la proximité des liens de parenté qui les unissaient. Ils se regroupaient en deux grands ensembles.

Rappelons que Romain Argyros était l'un des proches parents de Constantin VIII et que ce lien ne fut peut-être pas étranger au choix[69] de l'em-

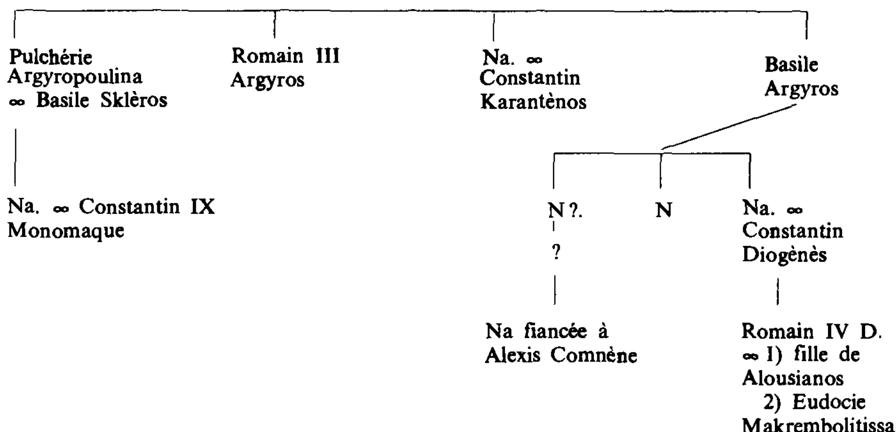
66 - La famille n'était pas éteinte puisque Constantin Lékapènos est attesté à la fin du XIe siècle, LAURENT, *Orghidan*, n° 446 et *Bulles Métriques*, n° 715.

67 - Constantin Porphyrogénète, dans son *D. A. I.*, condamnait les alliances de princesses porphyrogénètes avec des étrangers.

68 - R. JANIN, Un ministre byzantin, Jean l'Orphanotrophe, *EO* 30, 1931, p. 431*sq*.

69 - Ce choix déconcerte dans la mesure où Romain Argyros était déjà marié et où la rupture d'un tel lien formait un obstacle considérable.

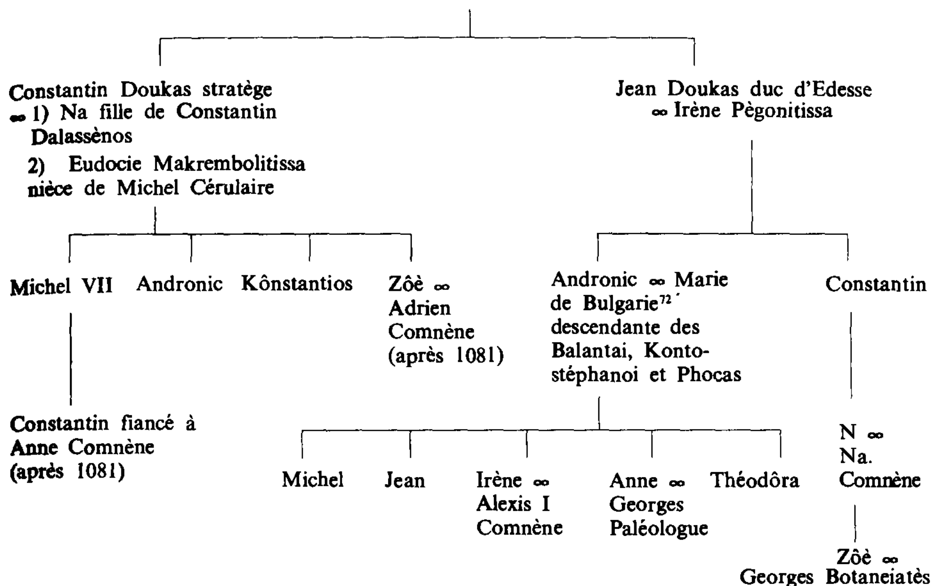
pereur à la veille de sa mort[70]. Romain Lékapènos était en effet leur arrière-grand-père commun. Aux Argyroi étaient ainsi rattachés les Diogènai, les Sklèroi et les Monomaques :



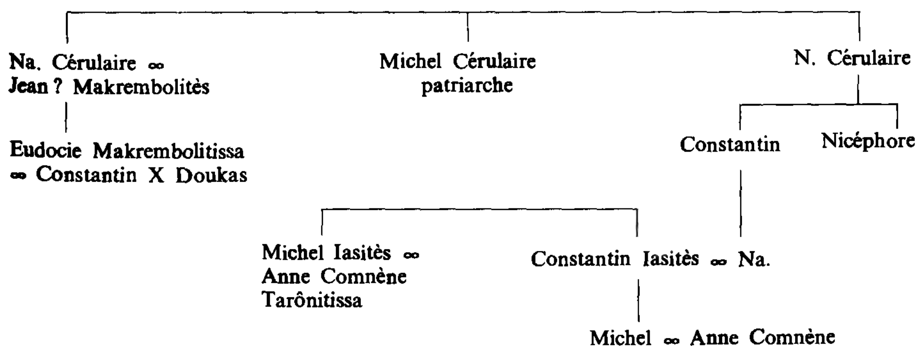
À côté de ce premier groupe, en apparaît un second, centré autour des Doukai[71].

70 - Telle est l'opinion de YAHYA III, p. 250. Elle paraît plus fondée que celle des chroniqueurs byzantins qui insistent sur la célébrité des Argyroi, avantage que les Dalassènoi, Sklèroi, Bourtzai et bien d'autres pouvaient aussi bien sinon davantage revendiquer.

71 - La forme la plus correcte serait en fait Doukitzès. Des documents d'Italie du Sud furent datés du règne de Constantin Doukitzès (pour les références, POLEMIS, *Doukai*, p. 29 n. 5). MATTHIEU D'ÉDESSE (p. 106, trad. DULAURIER), source totalement indépendante de la précédente, mentionne un duc d'Édesse nommé Dougidz, dont il affirme, à tort, qu'il s'agissait de Constantin le futur empereur, alors qu'en réalité le duc était son frère Jean. Mais la forme du nom recouvre aussi un Doukitzès. Enfin l'auteur de la *Vie de Georges l'Hagiorite* appelle aussi Doukitzès Constantin X (*AB* 36-37, 1917-1919, p. 106 § 37 n. 8, traduction latine de P. PEETERS). La sigillographie atteste un Jean Doukitzès manglabite (sceau DO 58 106 2530), patrice (T. TOTEV, Novootkriti vizantijski olovni pečati ot Preslav, *Bulletin du Musée National de Varna* 8, 1972, p. 287-291) ou encore sans titre (C. MASLEV, Vizantijski olovni pečati ot Pliska-Preslav, *BIBA* 20, 1955, n° 11). Nous pensons qu'il convient d'identifier ce personnage au frère de Constantin X. Cette forme du nom est un diminutif désignant une branche cadette de l'illustre famille des Doukai. ZÔNARAS (p.675-676) rappelle que tous les mâles avaient été exterminés en 913 à la suite de l'échec de la révolte de Constantin Doux et que les Doukai du XI[e] siècle descendaient de ceux du X[e] siècle par les femmes. Des petits-fils ou arrière-petits-fils de Constantin Doux ont pu relever le patronyme maternel, le jugeant plus glorieux que celui de leur père.



Le second mariage de Constantin Doukas le fit entrer dans la parenté du patriarche Cérulaire.



72 - BRYENNIOS, p. 219.

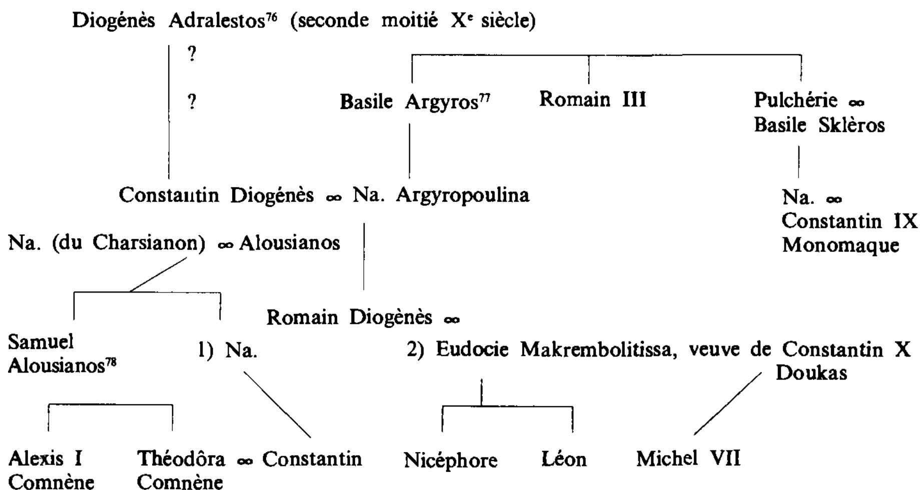
Les familles alliées aux Doukai avant 1078 comptaient donc les Dalassènoi, et par là même très indirectement les Comnènes[73], les Pégonitai, les Makrembolitai, auxquels il faut ajouter les Kappadokai[74].

Ces groupes, centrés autour des Argyroi et des Doukai, avaient une composition identique: un ensemble de lignées dont la plupart des membres exercèrent des charges militaires, et dont l'origine, lorsque nous pouvons l'établir, était orientale. Il s'y ajoutait au moins une famille, dans un cas les Monomaques, dans l'autre, les Makrembolitai[75], dont les représentants les plus marquants exerçaient à cette date des fonctions civiles et semblaient établis à Constantinople.

Le caractère militaire de ces groupes n'en reste pas moins manifeste et confirme le rejet de la thèse d'une prétendue domination de "l'aristocratie civile" au XIe siècle avant l'avènement des Comnènes, d'autant que deux empereurs, Isaac Comnène et Nicéphore Botaneiatès, non placés dans les tableaux généalogiques ci-dessus, étaient incontestablement des militaires.

Le tableau suivant éclaire l'enracinement des Diogénai dans la haute aristocratie micrasiatique, plus d'un siècle avant l'arrivée au pouvoir de Romain IV.

Les Diogénai



73 - D'autres liens unissaient déjà ces deux lignées, puisqu'Isaac Comnène était parent de Constantin Doukas (peut-être par les Kontostéphanoi ?).

74 - Constantin Kappadokès, proche parent de Michel VII Doukas, était l'habile stratège qui organisa le nouveau *tagma* des Immortels, BRYENNIOS, p. 265.

75 - Cf. f. d. n° 50.

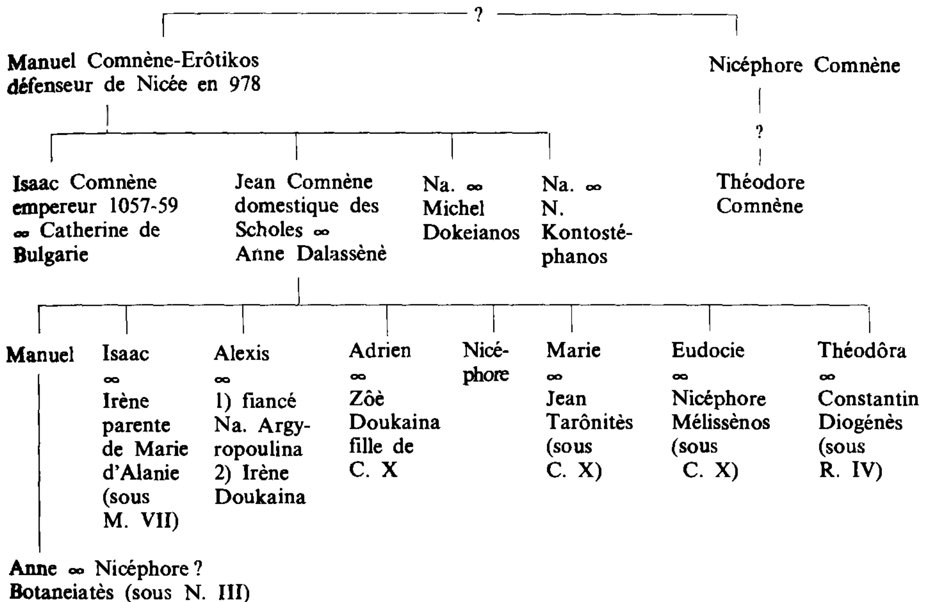
76 - Il était neveu de Bardas Phocas le Jeune, LÉON DIACRE, p.120.

77 - SKYLITZÈS, p. 376.

78 - SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 134.

À part Botaneiatès, tous les empereurs issus de l'aristocratie du XIe siècle[79] sont inclus dans ce tableau, pourtant incomplet comme les précédents, mais offrant un nombre considérable de familles apparentées, soit de façon proche, pour les Phocas, Adralestoi, Argyroi, Alousianoi, Comnènes, soit plus indirectement pour les Sklèroi, Monomaques, Doukai.

Les Comnènes[80] jusqu'en 1081, favorisés par la prolificité de leur famille, ont mené la plus habile des stratégies matrimoniales :



Familles apparentées : Dalassènoi, Dokeianoi et Kontostéphanoi, Argyroi, Doukai, Tarônitai, Mélissènoi, Diogénai, Botaneiatai et Cérulaires[81].

Anne Dalassènè réussit à unir ses descendants aux trois familles qui occupèrent le trône entre 1059 et 1081, Doukas, Diogénès, Botaneiatès, exploit remarquable si nous songeons quels changements politiques impliquait cette succession de trois empereurs. Les autres alliances furent toutes conclues avec des magnats d'origine micrasiatique, à l'exception du mariage bulgare d'Isaac, qui procédait de la volonté de Basile II de mêler l'aristocratie bulgare à celle d'Orient.

79 - Pour des raisons pratiques, Isaac Comnène ne figure pas, mais il était l'oncle de Théodora et d'Alexis Comnène.

80 - BARZOS, *Généalogie* I, p. 37-120.

81 - Alexis et Isaac Comnène avaient une nièce, mariée avant 1081 à Michel fils de Constantin, neveu du patriarche Cérulaire, *Alexiade* I, p. 103 ; ZÉPOS, *Jus* I, p. 293. Son patronyme n'est pas assuré, GAUTIER, *Tzetzès*, p. 213, pense qu'il s'agissait d'un surnom, réservé exclusivement au patriarche. Selon nous, il s'agit bien d'un nom de famille, voir f. d. n° 50 n. 2.

En dépit des alliances restées inconnues de nous, nous constatons que tous les empereurs du XIe siècle (à l'exception des Paphlagoniens) étaient apparentés entre eux, souvent de manière proche, issus d'un *génos* élevé et d'origine micrasiatique, vérifiant même au XIe siècle le principe que nous avons établi, qu'à l'intérieur de l'aristocratie, seule la couche supérieure, celle des μέγα δυνάμενοι, était susceptible de prétendre à l'Empire.

Les Macédoniens, qui participèrent plus tardivement à cette compétition, rassemblaient pour la première fois des familles installées en Occident, remarquablement absentes dans les tableaux précédents. Au XIe siècle, leurs contemporains voient en eux une population spécifique comme les Cappadociens en Asie Mineure. On se réfère à l'origine macédonienne de tel ou tel, Nicéphore Bryennios, Pierre Tornikios, Basile Kourtikios[82]. Leurs chefs, réputés pour leur audace à la guerre, passaient pour être animés d'une ambition démesurée, qu'ils savaient très bien cacher[83].

Ne résidant pas dans la capitale, ils n'ont pas attiré l'attention des chroniqueurs avant qu'ils ne fussent liés aux Comnènes. Aussi ne pouvons-nous établir de tableaux généalogiques; quelques notations, cependant, permettent d'affirmer que le regroupement géographique de ces familles était conforté par des mariages. En 1047, nous apprenons que Léon Tornikios, outre son cousinage avec les Monomaques, était lié par le sang à Jean Batatzès, aux Glabas et à Marianos Branas[84]. En 1077, les Batatzai à leur tour étaient apparentés aux Bryennioi puisqu'une Batatzaina aidait son parent Nicéphore Bryennios révolté à contrôler Raidestos. En outre, la sigillographie confirme cette alliance: des plombs d'un Bryennios-Batatzès nous ont été conservés[85], et surtout un *boullôtèrion* lui permettant de sceller sa correspondance alors qu'il était patrice, *hypatos* et stratélate d'Occident[86]. Durant la même année 1077, les unions entre les familles macédoniennes furent complétées par le mariage d'Hélène Tarchaneiôtissa avec le fils de Jean Bryennios, frère de Nicéphore le révolté. En 1078, toutes les familles de l'aristocratie installées à Andrinople étaient donc liées par le sang. Nous trouvons confirmation de ces alliances en considérant la présence de deux prénoms relativement rares, ceux de Katakalôn[87] et de Joseph, parmi les différentes familles: Katakalôn Tarchaneiôtès[88], Katakalôn Glabas[89], Katakalôn Bryennios[90], et pour

82 - Cf. *supra*, p. 232-233, sur les familles établies à Andrinople et en Thrace.

83 - PSELLOS représente l'opinion des Constantinopolitains, *Chronographie* II, p. 16, et surtout p. 22 pour les défauts prêtés aux Macédoniens.

84 - SKYLITZÈS, p. 441.

85 - KONSTANTOPOULOS, *Molybdoboulla*, n° 614; GRAY BIRCH, *British Museum*, n° 17848.

86 - MOUCHMOV, Un nouveau boullotirion byzantin, *Byz.* 4, 1927-1928, p.190. Le niveau respectif des dignités et des fonctions conduit à dater le plomb entre 1060 et 1080.

87 - Si Katakalôn est bien un prénom. Dans le cas contraire, il resterait vrai que tous seraient liés par l'intermédiaire d'une famille portant ce patronyme.

88 - *Alexiade* I, p. 20; II, p. 194; BRYENNIOS, p. 201, *passim*; SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 705 n° 1.

89 - Sceau inédit Fogg n° 3150.

90 - LAURENT, *Orghidan*, n° 137.

Joseph, Joseph Tarchaneiôtès[91], Joseph Batatzès[92], Joseph Bryennios[93], un peu plus tard il est vrai, au XIIe siècle. Jusqu'en 1078, l'endogamie andrinopolitaine fut aussi vigoureuse que celle des grandes familles micrasiatiques du Xe siècle. Nous ne saurions attribuer au seul hasard de ne pouvoir attester aucune attache du groupe d'Andrinople avec des familles extérieures à la région, à l'exception peut-être des Kourtikioi[94].

Deux lignées d'origine étrangère jouèrent aussi un rôle appréciable au XIe siècle, celle des anciens maîtres de la Bulgarie et celle des princes d'Alanie. Les descendants de Jean Vladislav furent mariés par la volonté des empereurs aux grands magnats d'Asie Mineure. Catherine, la fille aînée, fut donnée au futur empereur Isaac Comnène[95] et Prousianos devint le beau-frère de Romain Kourkouas[96]. Marie de Bulgarie[97] épousa Andronic Doukas, fils du César Jean Doukas et Romain Diogénès, en premières noces, une soeur d'Alousianos[98] qui, pour sa part, fut uni à une femme propriétaire de biens importants dans le thème du Charsianon[99].

Les alliances des princes bulgares, qui excluaient les familles européennes, notamment macédoniennes, renforçaient les liens déjà complexes du réseau que ces familles orientales avaient tissé et autorisent à considérer les anciens souverains bulgares (à la différence du reste de l'aristocratie de ce pays) comme des membres de l'aristocratie orientale, dès la seconde génération.

Les parents de Bagrat d'Alanie servirent également de trait d'union à un groupe cohérent de l'aristocratie byzantine. Marie d'Alanie prit successivement pour époux Michel VII, puis Nicéphore III, sa cousine Irène, Isaac Comnène, frère aîné d'Alexis. Une autre parente de Marie devint la seconde femme de Constantin, neveu du patriarche Cérulaire, titré sébaste[100]. Théodore Gabras enfin s'unit à une cousine germaine d'Irène, l'épouse d'Isaac Comnène[101]. Ces parentés complexes renforçaient par les femmes des liens déjà tissés entre les Comnènes, les Doukai et la famille du patriarche Cérulaire, à l'exclusion, semble-t-il, du reste de l'aristocratie.

91 - BRYENNIOS, p. 107, *passim*.

92 - MOUCHMOV, Sceaux de plomb byzantins conservés dans la collection du Musée National de Sofia, *BIBA* 8, 1934 (1935), sceau n° 44.

93 - LAURENT, *Bulles Métriques*, n° 352.

94 - Un Basile Kourtikios fut manifestement compagnon du jeune fils de Nicéphore Bryennios, alors qu'à cette même date, Nicéphore Paléologue était l'époux d'une Kourtikina. Pour la première fois une famille implantée en Occident aurait contracté mariage avec des Orientaux : les Paléologues, rappelons-le, étaient originaires de Phrygie.

95 - BRYENNIOS, p. 77. L'expression utilisée par Bryennios implique bien que ce fut l'empereur (Basile II), chargé de l'éducation d'Isaac et de Jean à la mort de leur père Manuel, qui décida le mariage d'Isaac.

96 - SKYLITZÈS, p. 372. Nous ne pouvons déduire si Kourkouas avait épousé une soeur de Prousianos, ou si ce dernier était le mari d'une soeur de Kourkouas.

97 - Son père était descendant d'un tsar bulgare. Lui-même avait épousé une femme issue des familles Balantès, Phocas et Kontostéphanos, dont les deux premières étaient à coup sûr orientales et la troisième très probablement, BRYENNIOS, p. 219.

98 - SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 134; ATTALEIATÈS, p. 123.

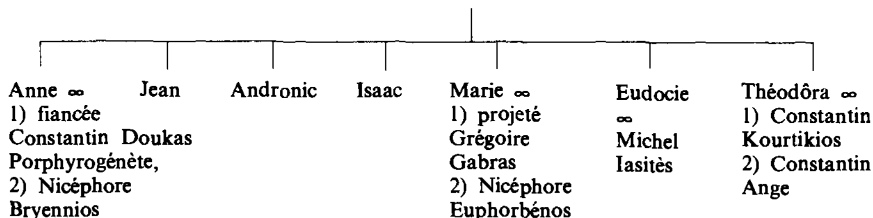
99 - SKYLITZÈS, p. 413.

100 - Toutes références dans GAUTIER, *Tzetzès*, p. 212-216.

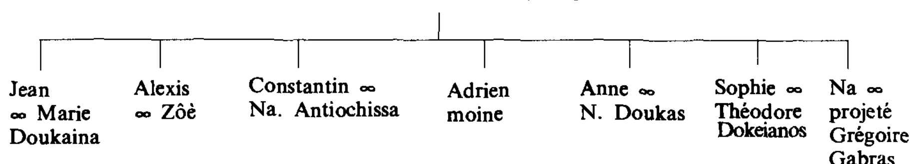
101 - *Alexiade* II, p. 152.

Les invasions turques et petchénègues, tout autant et même plus que la formation d'une nouvelle dynastie stable, modifièrent profondément l'aristocratie byzantine et provoquèrent un reclassement des grandes familles. En effet les Comnènes, jusqu'en 1081 demandeurs d'alliances illustres, devinrent objet de convoitises et à leur tour choisirent les familles autorisées à entrer dans leur lignage et à conserver par là même leur prééminence sociale. Il faut distinguer entre le règne d'Alexis, pendant lequel la nouvelle dynastie était fragile et l'époque de ses successeurs, où elle devint incontestée[102]; nous établissons donc les alliances successives[103] par génération, tout d'abord celle d'Alexis I, puis celle de Jean II et celle de Manuel.

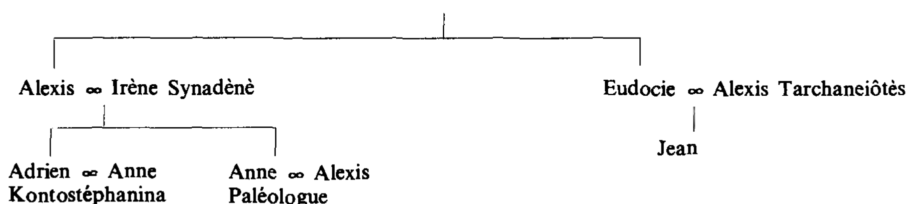
Alexis Comnène = Irène Doukaina



Isaac Comnène (frère d'Alexis I) ∞ princesse alaine



Adrien Comnène (frère d'Alexis I) ∞ Zôè Doukaina[104]
(d'abord fiancée à Nicéphore Synadènos †1081)



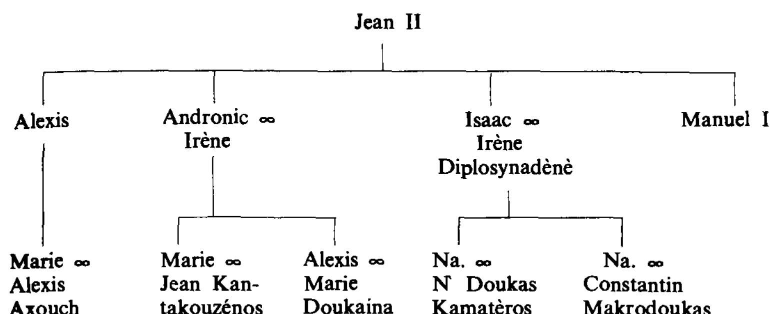
102 - Alors qu'Alexis recherchait vainement une alliance avec Théodore Gabras (*Alexiade* II, p. 152), Manuel refusait à Théodore Mésaritès le droit d'épouser une descendante des Bryennioi-Comnènes (*PG* 138, *col.* 713).

103 - Les tableaux ne comportent pas nécessairement tous les enfants attestés, si nous ignorons leurs mariages ou lorsque ceux-ci ont été unis à des étrangers.

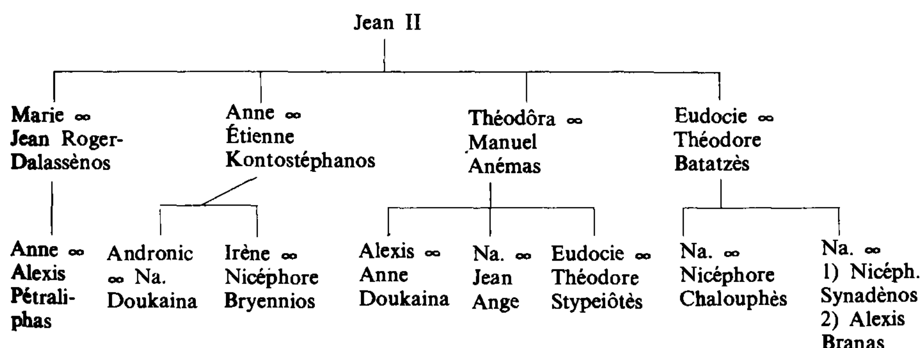
104 - Au tableau généalogique proposé par BARZOS, *Généalogie*, tableau 1, nous préférons celui de VANNIER, *Paléologues*, p. 151.

Les enfants et petits-enfants de Jean II

Les fils et leur descendance:



Les filles et leur descendance:



Pour la première fois les Macédoniens se mêlèrent aux Comnènes et par eux aux Doukai et aux anciennes familles micrasiatiques: successivement les Bryennioi, les Kourtikioi, les Tarchaneiôtai, les Batatzai, les Branas, les Tornikioi, ces derniers pas avant la fin du XII[e] siècle[105]. Les Macédoniens gardèrent toujours leurs anciens liens préférentiels: Alexis Branas prit pour épouse Anne Batatzaina, fille d'Eudocie Comnène et Théodore Batatzès[106].

105 - Cette alliance fut renouvelée lorsque Nicéphore Bryennios obtint la main d'Irène Kontostéphanaina, nièce de l'empereur Manuel Comnène (KINNAMOS, p. 210).

106 - BARZOS, *Généalogie* II, p. 395.

La politique des Comnènes envers les dynasties précédentes apparaît clairement : elle est tolérante et tente de récupérer les anciens clans formés par les familles qui parvinrent jadis à l'Empire. Les Doukai bénéficiaient d'un traitement de faveur, puisqu'ils étaient officiellement considérés comme les égaux des Comnènes[107]. De fait, les discours officiels destinés aux empereurs vantent les deux "races d'or", celle des Doukai et celle des Comnènes. Les unions entre Comnènes et Doukai se multiplièrent tout au long de ce siècle, pour lequel une dizaine nous sont connues dont trois, au plus haut niveau, dès les premières années d'Alexis Comnène. Toutes les branches de la famille Doukas, à certains égards rivales, se trouvèrent associées à la nouvelle dynastie, ce qui diminuait d'autant leur intérêt à un changement de régime.

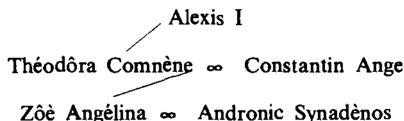
Alexis Comnène se concilia également le groupe des Botaneiatai, Synadènoi, Straborômanoi. Une première union entre une petite fille d'Anne Dalassènè et un petit-fils de l'empereur Botaneiatès, conclue avant 1081, ne fut pas ensuite rompue, mais renforcée par le mariage de Georges Botaneiatès avec Zôè Doukaina[108] et celui de Nicéphore Botaneiatès avec Eudocie, fille du sébastocrator Isaac[109]. Les Synadènoi, auxquels Nicéphore III avait pensé laisser le pouvoir, obtinrent une égale faveur. Andronic Synadènos épousa une petite-fille de l'empereur Alexis[110] et Irène Synadènè, le petit-fils d'Adrien, frère du même empereur. Enfin, le sébastocrator Isaac, fils de Jean II, s'unit à Irène Diplosynadènè. Ultérieurement, nous apprenons que Théodore Synadènos était gendre du futur empereur Andronic Comnène[111]. Les Straborômanoi, d'abord dédaignés[112], rétablirent en partie leur crédit par l'intermédiaire des Synadènoi qui continuèrent à les rechercher. Un Synadènos épousa la soeur de Jean Straborômanos, fils du Manuel qui n'avait pas su, semble-t-il, attendrir la pitié et ouvrir la bourse d'Alexis Comnène[113]. De nouveau se prolongeait la tendance à l'endogamie du groupe primitif, même uni aux Comnènes. La preuve en est l'existence de Diplosynadènoi et les mariages des Synadènoi avec des Botaneiatai[114] ou des Straborômanoi. Une observation comparable a été notée à propos du groupe des Macédoniens.

107 - En plein XIIe siècle, le sang des Doukai restait aussi apprécié que celui des Comnènes : ainsi le rappelle Constantin Manassès dans sa monodie à Nicéphore Comnène, *VV* 17, 1910, p. 305. Parfois le nom de Doukas a été relevé, plutôt que celui de Comnène, ainsi Jean Doukas Ange.

108 - POLEMIS, *Doukai*, p. 79 n° 33.

109 - BARZOS, *Généalogie* I, p. 172-174.

110 - *Markianos 524*, n° 223, qui donne le schéma suivant :



111 - EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Espugnazione*, p. 28.

112 - Discours de Manuel Straborômanos à Alexis Comnène le priant de le traiter avec autant de générosité qne ses autres serviteurs : GAUTIER, *Straborômanos*, p. 187.

113 - E. MILLER, Poésies inédites de Théodore Prodrome, *Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques en France* 17, 1883, p. 52.

114 - Manuel Botaneiatès et Irène Synadènè, *Markianos 524*, n° 75.

Les Diogénai et les Doukai étaient apparentés puisque les fils porphyrogénètes de Romain IV étaient les demi-frères des enfants de Constantin X par leur mère Eudocie Makrembolitissa et Alexis se trouvait donc leur beau-frère par alliance[115], mais ce premier lien ne fut pas confirmé, après l'avènement d'Alexis. Y eut-il de la part du nouvel empereur un choix délibéré? C'est peu probable, dans la mesure où Alexis avait trop besoin de l'influence encore très importante des Diogénai dans l'armée. Tout dans le comportement d'Alexis indique de sa part le désir de se les attacher, surtout Nicéphore envers lequel il manifesta une longue patience. Léon et Nicéphore, dont nous ignorons s'ils furent mariés - ce qui paraît douteux pour Léon disparu très jeune - ne laissèrent pas de descendance, pas plus que leur demi-frère Constantin qui périt devant Antioche.

En revanche, les anciennes familles impériales, celles des Monomaques, des Argyroi, voire des Bringai (famille de Michel VI) ou celles de prétendants sérieux au trône, tels les Sklèroi, les Dalassènoi et autres Prôteuôn, avaient trop perdu de leur importance politique au cours de la seconde moitié du XIe siècle, pour qu'Alexis ait tenu pour une priorité de se les attacher par les liens du sang, à la seule exception des Dalassènoi dont il était issu du côté maternel. De fait entre toutes ces familles, ces derniers furent les seuls à renouveler des liens avec les Doukai[116] et avec les Comnènes, lorsque Jean Rogerios-Dalassènos (par sa mère) obtint la main de Marie, soeur de Manuel Comnène. Les autres familles n'étaient pas éteintes, puisque nous connaissons des Argyroi et des Sklèroi - de rang plutôt modeste au XIIe siècle. Les Monomaques et les Mélissènoi[117], qui n'avaient pas non plus confirmé leur apparentement aux Comnènes, sont également attestés au XIIe siècle, mais à la différence des précédents, ils retrouvèrent un niveau matrimonial élevé à la fin du siècle ou au début du suivant.

Enfin les Comnènes surent, à chaque génération, intégrer au plus haut niveau de l'aristocratie les meilleurs stratèges d'origine étrangère, quel que fût leur niveau social primitif ou leur ethnie. Cette entrée se faisait le plus souvent à la seconde génération installée dans l'Empire. Furent reçus de cette manière dans la maison impériale, de façon définitive, puisque leurs descendants connus portaient le titre de sébaste, des Turcs tels Tatikios[118] ou Axouch[119], tous deux anciens prisonniers de guerre, Kamytzès, chef turc passé au service de Byzance[120], l'Arménien

115 - Théodôra, soeur d'Alexis, avait épousé Constantin, demi-frère de Léon et Nicéphore Diogénai.

116 - Sceau de Constantin Dalassènos-Doukas, KONSTANTOPOULOS, *Molybdoboulla*, n° 618β.

117 - Nicéphore Mélissènos était devenu le beau-frère d'Alexis Comnène bien avant 1081, du vivant même du père de ce dernier, Jean Comnène, donc antérieurement à 1067, BRYENNIOS, p. 85.

118 - Michel Tatikios est dit Tatikios par son père, Comnène par sa mère, *Markianos 524*, n° 99, p. 56-57. Il s'agit sans doute du petit-fils plutôt que du fils de Tatikios, compagnon d'Alexis Comnène.

119 - Alexis, fils de Jean Axouch, grand domestique sous Jean II, épousa la fille d'Alexis Comnène, fils aîné de Jean II, NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 103.

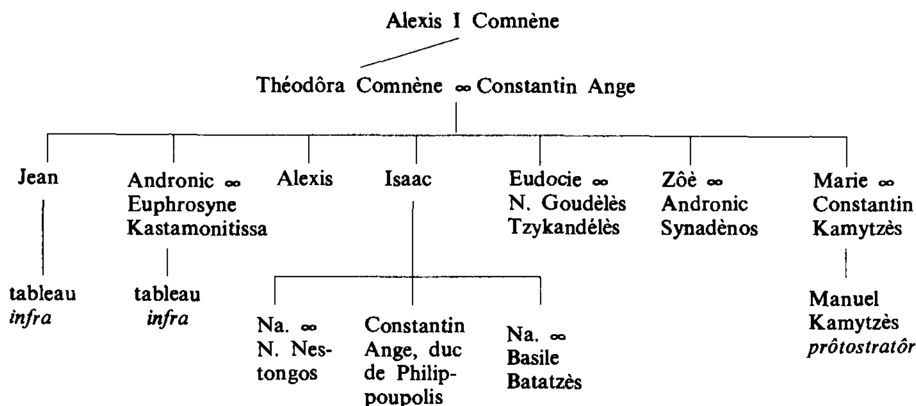
120 - Constantin Kamytzès obtint la main de Marie Comnène, petite-fille d'Alexis Comnène, PRODROME, *Poésies*, p. 498, n° LXIV.

Aspiétès[121], le Hongrois Kalamanos[122], des Occidentaux, les Rogérioi[123], les Raoul[124], les Pétraliphai[125].

À ces trois groupes bien distincts, s'ajoutent des noms bien connus comme les Antiochoi, les Dokeianoi (déjà liés aux Comnènes), les Kamatèroi[126], et seulement deux noms réellement nouveaux, les Anges, et les Kantakouzènoi[127]. Le groupe dirigeant se confondait avec la famille Comnèno-Doukas et ses alliées, et ne s'élargissait point, sauf par l'apport d'étrangers.

Le règne d'Andronic Comnène n'introduisit pas vraiment de rupture, en dépit de l'élimination de la majorité des descendants directs d'Alexis I Comnène, possibles compétiteurs pour l'Empire, et bien que l'échec final d'Andronic ait conduit à la naissance d'une dynastie pas vraiment nouvelle puisque les Anges étaient une branche des Comnènes, issue en ligne directe d'Alexis I.

Tableau généalogique des Anges[128]



121 - En 1193, un Comnène-Aspiétès, Constantin, était pansébaste sébaste et duc de Skopje, CHÔMATIANOS, *col.* 263.

122 - GUILLAUME DE TYR, p. 874, considère Constantin Kalamanos comme un *consanguineus* de Manuel I. En fait sa mère était une Doukaina, selon son sceau, LAURENT, *Bulles Métriques*, n° 439.

123 - En dernier lieu, CHEYNET, *Trois familles*, p. 112-113.

124 - Un sceau de Constantin Raoul-Doukas a été conservé, LAURENT, *Bulles Métriques*, n° 483 (seconde moitié du XIIe siècle).

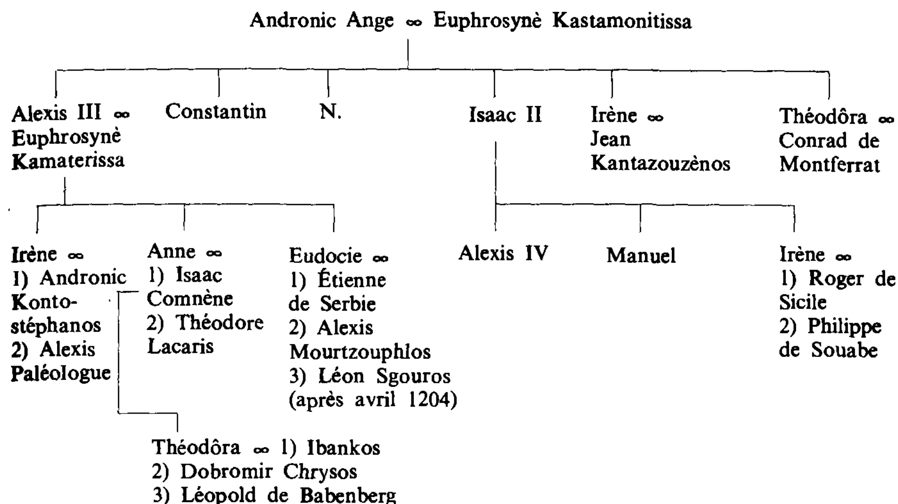
125 - Vers 1200, Nicéphore Comnène-Pétraliphas sébastocrator, descendait de Jean II par sa mère Anne, *Xèropotamou*, p. 70; il est vrai que la date de ce document n'est pas assurée.

126 - Ils sont attestés dès le IXe siècle; Pétrônas Kamatèros fut le premier stratège de Cherson sous Théophile, *D. A. I.* p. 182-184 § 42.

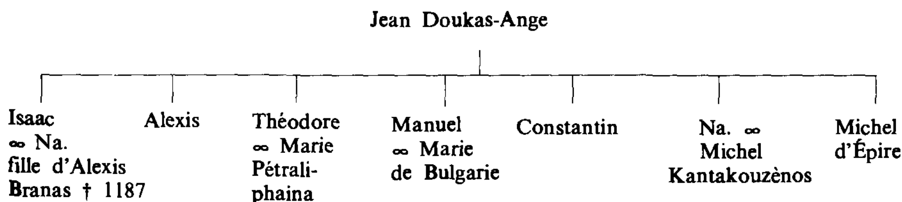
127 - NICOL, *Kantakouzenos*.

128 - Sur les Anges, en dehors de BARZOS, *Généalogie*, voir aussi POLEMIS, *Doukai*, p. 85-100; L. STIERNON, Les origines du despotat d'Épire, *REB* 17, 1959, p. 90 -126, et du même auteur, Notes de prosopographie et de titulature byzantines : Constantin Ange (pan)sébastohypertate,

La descendance d'Andronic Ange



La descendance de Jean Doukas-Ange



La lecture de ces tableaux révèle une part d'innovation matrimoniale limitée, puisque seul un nom vraiment nouveau apparaît, celui de Lascaris. L'origine de cette famille promise à une rapide fortune nous reste obscure[129], et par là même les raisons qui ont poussé Alexis Ange à choisir Théodore Lascaris pour gendre. Quelques anciennes familles revenaient au premier plan après une longue éclipse, comme les Monomaques, dont l'un, Manuel Monomaque, figurait au nombre des

REB 19, 1961, p. 273-283; G. OSTROGORSKY, Vozvyšenie roda Angelov, *Yubileinyi Sbornik Russkago Arkheologicheskago obshchestva*, Belgrade 1936, p. 111-129.

129 - Michel Lascaris est présenté, dans un texte daté de 1180, comme l'un des notables de Thessalonique; il serait le premier Lascaris que nous connaissions, M. GOUDAS, Βυζαντινὰ ἔγγραφα τῆς ἐν Ἄθῳ ἱερᾶς μονῆς τοῦ Βατοπεδίου, *EEBS* 3, 1926, p. 215. En réalité le document, nettement postérieur, fut émis sous les souverains d'Épire.

parents laissés en otage par Isaac II à Frédéric Barberousse[130]. Les empereurs Anges cessèrent de mener la politique d'accueil des généraux d'origine étrangère à la seule exception, malheureuse, du mariage de Conrad de Montferrat avec la soeur de l'empereur Isaac[131]. Saisirions-nous un reflet de la montée des sentiments xénophobes dans l'Empire à la fin du XIIe siècle ? L'avènement des Anges ne marqua donc pas un changement fondamental, même si par rapport à la période précédente, nous avons le sentiment d'un léger élargissement dans le choix des lignages unis à celui de l'empereur. La différence la plus notable fut l'arrivée au premier plan des familles les plus proches des Anges, Kastamonitai, Kamytzai, Kamatéroi, à la place des Batatzai, Kontostéphanoi, Doukai et "purs" Comnènes eux-mêmes.

Le seul mariage vraiment inattendu prit place après la catastrophe de 1204, lorsque Sgouros épousa Eudocie, fille de l'empereur Alexis III, avec le consentement de ce dernier. Pour la première fois, un membre de l'aristocratie provinciale était uni à la famille impériale, inaugurant une nouvelle politique matrimoniale parmi les épigones de l'Empire qui, ayant perdu Constantinople, durent s'enraciner dans les provinces périphériques, y compris en contractant mariage avec les notables locaux. La catastrophe de 1204 bouleversa donc les habitudes de l'aristocratie de sang impérial, provoquant par l'émigration forcée un brassage des familles, même si les plus importantes d'entre elles dès le XIIe siècle, Paléologues, Kantakouzènoi, Anges, finirent par l'emporter sur l'ensemble du groupe dirigeant au cours du XIIIe siècle.

130 - ANSBERT, p. 65.

131 - NICÉTAS CHÔNIATES, *Histoire*, p. 382, 395. Conrad quitta Byzance pour la Palestine sans emmener son épouse (et il se remaria sur place).

CHAPITRE VII

LES FORMES DE DÉPENDANCE

L'influence des aristocrates de haut rang ne s'arrêtait pas à leurs proches parents : elle s'étendait à deux autres groupes, leurs serviteurs, *hypèrétai, oikétai, thérapontes, douloi,* et d'autre part des hommes qui, libres de tout lien de dépendance et de parenté, avaient volontairement choisi de se mettre au service des puissants en échange de leur protection, ceux que les sources appellent leurs *oikeioi* ou familiers. Les parents, familiers et serviteurs formaient une clientèle, que les Byzantins nomment parfois *méros*[1].

Les termes désignant le personnel de service recouvraient-ils des relations différentes entre le maître et sa domesticité ? Toute étude de vocabulaire[2] est rendue difficile, en particulier celle des deux termes très proches d'*hypèrésia* et de *douleia*, en raison de leur ambiguité, car ils décrivent aussi bien des relations d'ordre privé que des liens de service public.

Dans les relations internationales, le *doulos* de l'empereur reconnaît officiellement une sujétion à son égard. Le toparque, séduit par les propositions impériales, qui abandonne sa terre contre des biens et de l'argent, cesse d'être *philos* de l'empereur et devient son *doulos*, très lourde dépendance[3]. Un *topos* dont les orateurs ont abusé au fil des éloges impériaux, consiste à flatter les souverains qui ont su réduire à l'état de sujets les plus grands princes de l'époque, adversaires de l'Empire. En effet la relation normale entre l'empereur et ses sujets était une relation de *doulôsis,* de la même façon qu'un croyant se déclarait *doulos* du Christ ou de la Vierge. Le terme, dépouillé de sa connotation péjorative, manifestait seulement la soumission à l'autorité politique ou divine. Ainsi, dans cette acception du terme, la reconnaissance d'une *douleia* autre que celle due à l'empereur constituait un

1 - Constantin Doukas, blâmant la révolte de Nikoulitzas, un *idiôtès*, rappelle qu'il ne nuisit jamais à son *méros* (*Conseils et Récits*, p. 260). Il faut sans doute distinguer ce terme de *méris* ou *moira* qui désignent plus nettement la faction politique .

2 - Sur ces notions, voir, entre autres, H. G. BECK, Byzantinisches Gefolgschafstwesen, *Bayer. Akad. des Wissen. Phil.- Hist. Kl.*, 1965, p. 1-32 = *Ideen und Realitaeten in Byzanz*, Variorum Reprints, Londres 1972, n° XI ; OSTROGORSKY , *Aristocracy,* p. 12-14 ; P. MAGDALINO , The Byzantine aristocratic oikos, *Byzantine Aristocracy IX-XIII* , p. 92-111. Dans le cadre de l'Italie byzantine et seulement du point de vue des relations entre l'empereur et ses sujets et l'aristocratie lombarde, A. GUILLOU , L'Italia bizantina, douleia e oikeiôsis, *Bullettino dell' Istituto Storico Italiano per il Medio Evo*, 78, Rome 1967 = *Studies on Byzantine Italy*, Variorum Reprints, Londres 1970, n° I.

acte de rébellion. Bardas Sklèros agissant pour le compte de l'empereur Jean Tzimiskès, reçut l'ordre d'accueillir ceux qui rejetteraient τὴν τοῦ τυράννου (Bardas Phocas) αὐθεντίαν et inclineraient πρὸς τὴν τοῦ βασιλέως δούλωσιν[4]. Les Valaques de la région de Servia, révoltés contre l'autorité de Constantin X, se déclarèrent *douloi* de Nikoulitzas dont ils voulaient faire leur chef et lui proposèrent, s'il le désirait, de l'acclamer (πολυχρονίζειν)[5]. Enfin lorsque Crispin voulut mettre fin à sa rébellion contre Romain IV Diogénès, il lui proposa, par une ambassade, un accord de *doulôsis*[6]. Dérivant de ce sens premier, la *douleia* désignait par excellence le service de l'empereur, le service public. Ceux qui exerçaient de telles *douleiai* étaient notamment, d'après les documents diplomatiques, juges, *anagrapheis, praktorés, doukés,* stratèges, *pronoètai*[7]...

La notion de *doulos*, en dehors des textes juridiques[8], indiquait donc simplement un lien de service au même titre que les mots *thérapôn* et *hypèrétès*, au point que ces termes étaient interchangeables. L'expression *anthrôpos*, synonyme des précédents, a introduit une certaine confusion dans le débat sur la nature féodale ou non de la société byzantine, dans la mesure où elle rappelle la formule traditionnelle de la vassalité en Occident, se déclarer l'homme d'un plus puissant. Sans doute les empereurs byzantins s'attachaient-ils les étrangers selon les coutumes en usage dans leur pays d'origine. Ils utilisèrent ainsi le lien de ligesse appuyé sur la prestation d'un serment pour s'assurer la fidélité d'Occidentaux désireux de passer à leur service. Pour éviter toute confusion, les sources précisent le type de lien par l'emploi de l'expression latine. Bohémond devint l'homme-lige d'Alexis I en promettant d'être τῆς βασιλικῆς ῥάβδου δοῦλος καὶ λίζιος ὑποχείριος[9]. Jusqu'en 1204, ces relations spécifiques ne s'appliquaient qu'à des Occidentaux non assimilés à la société byzantine. Sous Manuel et Isaac II encore, le Génois Baudouin Guercio était l'homme-lige de l'empereur ; il avait pourtant, en récompense de très longs services rendus à Manuel, acquis des biens dans l'Empire[10]. Mais jamais il ne fut considéré comme véritablement Byzantin, ce qui rend compte du qualificatif d'homme-lige qui n'est pas appliqué aux membres des familles latines, Pétraliphai ou Ralleis, totalement intégrés par leurs mariages à l'aristocratie byzantine.

La notion d'*anthrôpos* n'a pas été introduite à Byzance sous l'influence de l'Occident, car elle est attestée bien avant l'époque des Croisades et même avant que des mercenaires occidentaux n'aient été recrutés en grand nombre dans les

4 - LÉON DIACRE, p. 117

5 - *Conseils et Récits*, p. 262.

6 - ATTALEIATÈS, p. 124.

7 - Une liste assez complète des services impériaux est fournie dans un décret d'Isaac II Ange à propos des sièges épiscopaux : J. DARROUZÈS, Un décret d'Isaac II Ange, *REB* 40, 1982, p. 145. Il s'agit là d'un exemple parmi les nombreux autres qu'on pourrait relever tout au long de la période des Comnènes et des Anges.

8 - Dans ces textes, *doulos* garde son sens ancien d'esclave.

9 - *Alexiade* II, p. 134. Sur la ligesse, J. FERLUGA, La ligesse dans l'empire byzantin, *ZRVI* 7, 1961, p. 97-123.

10 - *MM* IV, p. 1. L'existence de ces propriétés est révélée par la réclamation qu'en firent les Génois au titre des héritiers de Baudouin, après les confiscations du temps d'Alexis III consécutives à la révolte de Kaphourès.

armées byzantines à la fin du Xe siècle[11]. Tout juste remarquons-nous l'augmentation sensible de la fréquence du terme à partir du XIe siècle.

L'*oikeion* ou ensemble des familiers forme la troisième composante de la société qui entourait les puissants, après les parents et les serviteurs en compagnie desquels ils apparaissent[12]. Psellos, qui écrivait pour le compte de Michel VII, expliquait à Robert Guiscard qu'entre deux hommes peuvent exister trois niveaux de relations, et que l'empereur avait choisi pour lui le plus intime, puisque Michel VII avait décidé de marier la fille de Guiscard non pas à un homme de sang étranger à l'empereur, ni même à un *oikeios*, mais à son propre frère[13]. Cette distinction illustre bien la place intermédiaire que prenaient les *oikeioi*, juste après la famille. L'*oikeiôsis* permettait donc de compléter les liens que les politiques matrimoniales n'avaient pu assurer. Cette relation pouvait connaître plusieurs degrés d'intensité jusqu'à l'intimité la plus étroite, celle de l'*oikeiôtatos*.

Le terme *philos* se substituait parfois à celui d'*oikeios* ; les *philoi* qui apportèrent leur soutien à la révolte de Bardas et Léon Phocas eurent leurs biens confisqués par Jean Tzimiskès[14] ; comme pour l'*oikeios*, était distingué un degré supplémentaire, celui du *philtatos*[15]. Le sens du mot est éclairé par son emploi dans les relations entre l'empereur et les princes étrangers. Alors que les *douloi* de l'empereur étaient des princes vaincus qui lui devaient obéissance sans en rien recevoir en contrepartie, les *philoi* disposaient d'une marge de liberté plus grande, même s'ils reconnaissaient la supériorité de l'empereur qui les récompensait de cette amitié. Un notable s'efforce, le cas échéant, d'acquérir une clientèle de *philoi* : Bardas Phocas révolté contre Basile II réussit à compter au nombre de ses *philoi* les Ibères Pankratios et Tzourbanélès[16].

Pour devenir *oikeios* ou *philos* d'autrui, il convenait d'être présenté par un familier de celui dont on souhaitait la protection. Psellos écrivit une lettre d'introduction, γραφὴ οἰκειώσις selon sa propre expression, à un haut personnage dont les attributions ne sont pas précisées, un juge sans doute, en faveur d'un de ses protégés déjà muni d'une lettre impériale ; nous voyons par cet exemple que le lien d'*oikeiôsis* était contraignant, car l'insistance de Psellos montre bien que le juge, son correspondant, pouvait refuser d'admettre le postulant dans sa familiarité[17].

11 - Un seul exemple du VIIe siècle : les *anthrôpoi* d'un *prôtekdikos* de Sainte-Sophie conduisirent saint Théodore dans l'oratoire de leur résidence (*Vie de saint Théodore de Sykéôn*, p. 130 § 157).

12 - J. VERPEAUX, Les *oikeioi*, notes d'histoire institutionnelle et sociale, *REB* 23, 1965, p. 89-99.

13 - PSELLOS, *MB* V, p. 386.

14 - LÉON DIACRE, p. 114. KAZHDAN, *Studies on Literature*, p. 109, note qu'au XIIe siècle le terme *philia* est utilisé pour désigner la relation entre un vassal et son seigneur ; il s'appuie, entre autres, sur des exemples constatés en Italie, donc faussés par leur caractère occidental. Remarquant que les *philoi* apparaissent en compagnie des gardes du corps et des serviteurs (Alexis Branas en 1187 est entouré de ses parents et *philoi*), Kazhdan en déduit que le terme a acquis une connotation quasi féodale, alors que, selon nous, il indique un rapport de dépendance identique à celui d'un *oikeios*.

15 - LÉON DIACRE, p. 125.

16 - PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, *Fontes*, p. 82.

17 - PSELLOS, *Scripta Minora* II, p. 189.

Les *syntrophoi* représentent une catégorie de dépendants particulièrement attachés à leurs maîtres. De jeunes serviteurs, élevés en compagnie des fils du maître, forgeaient avec ces derniers des liens solides pour la vie entière. Les plus brillants d'entre eux pouvaient même gravir des échelons importants dans la hiérarchie sociale et entrer dans la parenté de leur maître. La famille des Comnènes fournit deux exemples caractéristiques. Tatikios avait été capturé par Jean Comnène, frère de l'empereur Isaac; son fils, du même âge qu'Alexis, le fils du domestique Jean, fut élevé avec lui et nous savons le rôle joué par Tatikios lorsqu'Alexis parvint à l'Empire et comment Alexis put lui confier les plus délicates missions, parce qu'il était son συνηλικιώτης καὶ σύντροφος[18]. L'histoire de Jean Axouch est comparable: capturé enfant lors du siège de Nicée par les Croisés, il partagea l'éducation de l'héritier d'Alexis, le futur empereur Jean. L'un et l'autre de ces serviteurs manifestèrent une loyauté à toute épreuve envers les empereurs dont ils avaient partagé l'éducation et ils en furent récompensés par des mariages avec des Comnènes[19]. Les *syntrophoi* n'étaient pas toujours de niveaux sociaux inférieurs, puisque Constantin Kappadokès, *syntrophos* de Michel VII, était son cousin[20], et Nicéphore Botaneiatès, *syntrophos* du père de Nicéphore Bryennios, n'avait rien à envier à sa gloire[21]. De tels liens sont attestés à propos de militaires, car la vie des camps favorisait ces rapprochements. En dépit de la riche terminologie des liens de dépendance personnels, nous n'avons pu distinguer de différence significative entre *oikeios, anthrôpos et doulos*[22]. Il arrivait cependant que le niveau social des *oikeioi* fût proche de celui de leur patron[23].

À tous ces termes s'oppose, pour désigner le maître, le mot *authentès*, et beaucoup plus rarement celui de *kyrios*. Sans doute le terme antithétique le plus fréquemment employé par rapport à l'*authentès* est-il *anthrôpos*, mais l'*oikeios*, comme le serviteur, dépendent aussi d'un *authentès*. Eustathe Boïlas voyait dans le duc Michel Apokapès son *authentès* et son *kyrios*[24]. Psellos, déclarant Romain Sklèros son *archaios kai néos authentès*, se considérait comme son *oikeios*[25]. Le réseau de relations constitué autour d'un puissant entrait dans son héritage comme ses biens[26]. Eustathe Boïlas, ayant fidèlement servi le duc Michel, resta, à la mort de ce dernier, dans la dépendance des fils du duc, qu'il appelle ses *authentopouloi*.

18 - BRYENNIOS, p. 289.
19 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 9.
20 - BRYENNIOS, p. 265.
21 - *Ibid.*, p. 263. Nicéphore Botaneiatès mettait en avant cette solidarité qui l'unissait au père de Nicéphore Bryennios pour dissuader le fils de se rebeller contre lui, car l'empereur pouvait regarder le jeune Bryennios tel un père son fils.
22 - Un nouvel exemple dans l'*Alexiade* III, p. 90: à quelques lignes d'intervalle, Stratègios est appelé *oikétès* puis *anthrôpos* d'Aarôn, ce qui démontre une nouvelle fois l'équivalence des termes.
23 - PSELLOS, *Scripta Minora* II, p. 184, se dit *oikeiôtatos* du logothète.
24 - LEMERLE, *Cinq études*, p. 21 (Testament de Boïlas).
25 - PSELLOS, *Scripta Minora* II, p. 101.
26 - *Conseils et Récits*, p. 200. Kékaumènos recommande à un puissant de ne pas être incité par ceux qui le reconnaissent comme leur maître, à dénoncer les agissements d'un autre puissant. Les gens du peuple prenaient prétexte, pour le pousser à l'action, que son père était déjà leur protecteur, ἐκδικητής, et à ce titre, parlait publiquement au nom de tous.

Le caractère héréditaire de la domesticité est illustré par le qualificatif *patrôos* appliqué aux serviteurs de nombreux puissants[27].

L'existence de tous ces liens de dépendance reposait sur la nécessité fondamentale dans la société byzantine de jouir d'une *prostasia*, en palliant la perte éventuelle de parents influents ou en améliorant le niveau social de ses protecteurs. Le vestarque Mélias, dont la dignité atteste un niveau social déjà élevé, avait pourtant besoin d'une protection[28]. L'empereur avait vocation naturelle à veiller sur tous ses sujets, mais bien évidemment ne pouvait s'occuper que d'un nombre restreint d'entre eux, ceux précisément qui lui avaient été recommandés. La situation des veuves et des orphelins, privés de leur protecteur naturel, pouvait devenir tragique si les voisins en profitaient pour empiéter illégalement sur les terres ou intenter d'iniques procès. Il fallait donc leur procurer une nouvelle protection[29].

Le droit byzantin ne reconnaissait pas de lien de dépendance unissant entre eux des sujets de l'empereur ; cependant des hommes s'engageaient à être fidèles, πίστοι, envers d'autres plus influents et à les reconnaître comme leurs maîtres, αὐθένται, pour les servir leur vie durant[30]. Comment alors s'établissaient les relations entre protecteur et protégé, et quels avantages l'un et l'autre en attendaient-ils ?

Les notables se constituaient un entourage de dépendants auxquels ils confiaient les missions les plus délicates, notamment la préparation des complots. Si un serment sanctionnait le lien, il imitait celui que les fonctionnaires prêtaient par écrit aux empereurs, dès la période protobyzantine, s'engageant à ne conspirer ni contre l'empereur, ni contre l'État. L'empereur estimait parfois nécessaire de faire confirmer individuellement ce serment prêté collectivement, s'il éprouvait un doute sur la fidélité de son subordonné. Basile II fit prêter serment à Bardas Phocas sur les plus saintes reliques avant de lui confier la meilleure armée byzantine contre Sklèros révolté[31]. Les gens du peuple qui offraient leur *pistis* et leur *doulôsis* se contentaient sans doute d'une prestation orale.

Pour préciser notre connaissance des rapports liant protecteur et protégés - familiers, clients ou simples serviteurs -, nous disposons d'un traité, certes un peu tardif, mais qui reflète une situation plus ancienne, celui de Théodore II Lascaris sur les relations réciproques entre un *doulos* et son *kyrios* : l'un devait sa fidélité, l'autre sa protection[32]. Cette réciprocité n'était du reste pas exclue, au moins implicitement, des rapports de l'empereur lui-même vis-à-vis de ses sujets : Bardas Phocas, "estimant n'avoir en rien trahi sa foi (πίστις)" envers Basile II, jugea que l'empereur agissait avec déloyauté en lui retirant ses responsabilités élevées, ce qui

27 - Zôè gouvernait entourée des *patrôoi thérapontes* (PSELLOS, *Chronographie* I, p. 53). Goulès, fidèle soutien d'Alexis, était aussi serviteur du pére de ce dernier (*Alexiade* II, p. 21).

28 - PSELLOS, *Scripta Minora* II, p. 111. Psellos intervient auprès du juge de l'Opsikion en faveur du vestarque qui avait promis de verser le *monoprosôpon* dû au titre de son monastère : Psellos souligne que le vestarque se trouvait ἀπροστάτευτος.

29 - *Ibid.*, p. 201-202.

30 - *Conseils et Récits*, p. 198-200.

31 - Toutes références dans SVORONOS, *Serment*, p. 106-108.

32 - *Ibid.*, p. 138.

légitimait sa révolte[33]. Cette attitude se justifiait par la conviction qu'un empereur, fidèlement servi, ne devait point léser son subordonné, obligation morale et non pas juridique. Attaleiatès, rapportant l'arrestation de Michel Cérulaire, remarquait que le patriarche avait gardé sa foi, expression ici ambiguë, car il pouvait s'agir aussi bien de la foi en Dieu que de la fidélité envers l'empereur, alors que ce dernier, Isaac Comnène, avait osé lui être infidèle (ἄπιστος)[34].

Les nombreuses lettres de Psellos permettent de percevoir la diversité des services qu'attendait l'*oikeios* de son protecteur. Psellos montrait le plus grand respect envers un κύριος αὐθέντης, *mésazôn*, Constantin Leichoudès ou Léon Paraspondylès, un militaire de haut rang, Doukas, Dalassènos[35], Sklèros[36]... En faveur de ses protégés, il entretenait le monarque de leurs activités et, s'il s'agissait d'un juge provincial, présentait les rapports du juge pour favoriser sa carrière[37] ou le garantir contre la jalousie de ses rivaux[38]. Les informations qui parvenaient des provinces lointaines n'étaient pas toujours précises ni sûres, et les généraux commandant d'importants corps de troupes restaient à la merci de calomniateurs. Aussi leur importait-il de disposer au palais d'amitiés susceptibles de repousser des accusations de rébellion. La révolte de Maniakès trouve là son origine, non sa cause profonde. Ce général dont on connaissait l'ambition remportait des succès considérables en Sicile. Romain Sklèros, son ennemi personnel, le dénonçait constamment auprès de Constantin Monomaque qui décida son rappel. Maniakès, sachant par une précédente expérience qu'une telle démarche impliquait un emprisonnement, préféra risquer l'aventure. Eût-il disposé à la cour d'un appui assez efficace pour contrebalancer l'influence de Sklèros, il aurait évité un acte téméraire et prématuré.

Psellos se préoccupait de placer de jeunes fonctionnaires débutants, amis, élèves ou parents, auprès des juges de thèmes pour que ces derniers traitent avec bienveillance leurs subalternes, favorisent leur carrière, et leur assurent des revenus décents[39]. Eustathe Boïlas laisse entendre que ses maîtres, les Apokapai, avaient favorisé sa carrière. Alors qu'Eustathe était orphelin et sans appui, il put, par leur intermédiaire, servir l'empereur, acquérir des dignités et des terres[40]. Une protection

33 - PSELLOS, *Chronographie* I, p. 7.

34 - ATTALEIATÈS, p. 63.

35 - PSELLOS, *Scripta Minora* II, p. 309. Il est remarquable que Psellos marque toujours un grand respect à l'égard des militaires de rang élevé.

36 - *Ibid.*, p. 101-102.

37 - Parmi de nombreux exemples: *ibid.*, p. 303. Psellos promet à un juge anonyme de disposer l'esprit de l'empereur en sa faveur et d'obtenir son retour à Constantinople, une *pronoia*, ou sa mutation dans un thème plus intéressant: εἰσεληλυθέναι εἰς τὴν βασιλίδα καὶ τῆς ἐνταῦθα προνοίας τυχεῖν ἢ εἰς κρεῖττον μετατεθῆναι θέμα. Autre exemple d'une intervention de Psellos (*ibid.*, p. 193): une lettre d'un fonctionnaire à Psellos donna à ce dernier l'occasion de parler au *basileus*, qui en retour récompensa (εὐεργητῆσαι) le correspondant.

38 - Psellos (*ibid.*, p. 8-9) promet à un juge de Macédoine de le protéger auprès de l'empereur contre les mauvaises langues. Sur les interventions de Psellos, cf. G. WEISS, *Oströmische Beamte im Spiegel der Schriften des Michael Psellos*, Munich 1973, p. 38-41.

39 - Ces interventions étaient très fréquentes: IDEM, *MB* V, p. 276, 383-384; IDEM, *Scripta Minora* II, p. 106, 170, 191 etc... AHRWEILER, *Société*, p. 109.

40 - LEMERLE, *Cinq études*, p. 54-56.

efficace était nécessaire pour mener à bien un procès : Psellos, en de nombreuses lettres, rappelle aux *kritai* leur devoir d'équité, lequel requiert justement le respect des droits de ses protégés[41].

Les familiers et serviteurs attendaient avant tout de leur patron l'assurance de leurs moyens d'existence, sous des formes très diverses. Approcher l'empereur par l'intermédiaire d'un protecteur offrait aussi l'avantage de participer aux distributions de *dôréai*, *euergésiai* et autres *timai*. Michel Chôniatès, alors métropolite d'Athènes, recommanda à Théodose Matzoukès, haut fonctionnaire de la capitale, proche de l'empereur, Georges Tessarakontapèchys, issu d'une vieille famille d'Athènes, pour que celui-ci reçoive de l'empereur une *oikonomia*[42].

Plus rémunératrice encore était la redistribution de dons impériaux que les plus puissants personnages transféraient à leurs subordonnés s'ils étaient fonctionnaires, à leurs amis s'ils étaient personnes privées. La libéralité constituait en effet une qualité remarquable de l'aristocratie, comme l'attestent les louanges de Psellos à l'égard des eunuques favoris de Constantin VIII. Cet empereur manquait de générosité, sauf envers les eunuques de son entourage pour lesquels "il amassait l'or comme si c'était du sable", mais ces eunuques de vile condition surent racheter leur ignominieuse origine "car ils étaient généreux, prodigues de leurs richesses, empressés à rendre service, et faisaient montre de toutes les autres qualités des personnes de bonne condition"[43]. Psellos demanda à un empereur, non identifié, le transfert du monastère de Médikion, don impérial, en faveur d'Anastase Lizix[44] ; il avait aussi obtenu la charge lucrative de *basilikos* de Madytos et disposait du droit de la transmettre à la personne de son choix[45].

Les *dôréai* entre personnes privées de rang élevé n'étaient pas exceptionnelles. Psellos félicita un Dalassènos d'avoir souvent offert de généreux dons à son très proche ami le vestarque, le même Anastase Lizix[46]. Nicéphore Ouranos fit porter quarante pièces d'or au protospathaire Michel Kéklasménos[47]. Le phénomène se répandit au point que la recherche de la familiarité d'un puissant engendrait le soupçon de songer en fait à recevoir des cadeaux de sa part. Jean Tzetzès tint à préciser à Jean Basilakios qu'il ne désirait obtenir que son amitié et qu'il n'était pas homme à réclamer des *dôréai*[48]. Kékaumènos déconseillait d'intervenir trop ouvertement en faveur d'un ami, car on encourait le soupçon d'y avoir été incité par l'attente des dons[49].

Nous pouvons nous demander si certains dépendants ne touchaient pas une gratification régulière. Ouranos, donnant les pièces d'or à Kéklasménos, ajoute que

41 - Entre autres exemples, PSELLOS, *Scripta Minora* II, p. 113, 136, 191 ; IDEM, *MB* V, p. 344-346, 379.

42 - MICHEL CHÔNIATÈS II, p. 17.

43 - PSELLOS, *Chronographie* I, p. 27, trad. E. RENAULD.

44 - IDEM, *Scripta Minora* II, p. 230-231.

45 - IDEM, *MB* V, p. 487.

46 - *Ibid.*, p. 311.

47 - DARROUZÈS, *Épistoliers*, p. 221.

48 - TZÉTZÈS, *Epistulae*, n° 63, p. 107.

49 - *Conseils et Récits*, p. 122. Kékaumènos laisse entendre que certains contrefaisaient même des *sigillia* ou des *pittakia* impériaux, au risque de se voir confisquer leur fortune.

c'est le remède habituel. Ces dépendants seraient désignés sous le nom de συνήθης, parce qu'ils recevaient une gratification, συνήθεια, qui les différenciait des simples amis ou φίλοι : Bardas Phocas révolté s'enfuit en compagnie de ses συγγενεῖς, φίλοι καὶ συνήθεις[50]. Existait-il des registres où étaient inscrits ceux qui émargeaient aux distributions ? Alexis Comnène, qui gérait l'État comme un *oikos* aristocratique, disposait d'un livre où étaient inscrits ses serviteurs[51]. N'était-ce pas une habitude aristocratique ?

Les maîtres assurément se préoccupaient de la retraite de leurs serviteurs et peut-être même de certains de leurs *oikeioi*, si nous en croyons un texte d'Attaleiatès. Ce dernier rappelle que jusqu'au règne de Nicéphore Botaneiatès, les serviteurs impériaux jalousaient leurs collègues placés au service de personnes plus modestes, qui bénéficiaient, à la mort de leurs maîtres, de legs et de fidéicommis, ou parfois même recevaient leur héritage, alors qu'eux-mêmes voyaient leurs propres biens confisqués par le successeur de l'empereur qu'ils avaient servi[52]. Les testaments de Symbatios et Kalè Pakourianoi, le *typikon* de Grégoire Pakourianos, celui d'Isaac Comnène en 1151, comportaient de tels legs ou des dispositions plus générales pour mettre à l'abri du besoin tous leurs serviteurs ; les dons reçus étaient variés, sommes d'argent, tissus, chevaux ou bétail, voire des terres : Isaac Comnène octroya à titre viager à Léon Kastamonitès, un de ses plus sûrs fidèles, le village de Tzernikon et le *proasteion* de Galatôn[53].

Que pouvait attendre en retour le maître et protecteur de la part de ses dépendants ? La réponse dépendait du niveau social de ces derniers, mais en tout cas, ils devaient défendre les intérêts de leur maître et l'informer de toute menace pesant sur sa personne. L'attitude d'Eustathe Kappadokès est éclairante. Il avait été envoyé par son cousin Michel VII pour vérifier les rumeurs de rébellion qui couraient autour de Nicéphore Bryennios. Or Kappadokès, séduit par Bryennios, devint son *oikeios* et lui révéla alors l'objet de sa mission[54]. Dans son testament, Eustathe Boïlas se présente comme le familier modèle, rappelant qu'il n'a jamais trahi la confiance des Apokapai, ni émis de dénonciation à leur encontre ; nous comprenons l'importance de cette précision quand nous savons combien de conjurations échouèrent par de tels libelles[55].

Le dévouement des dépendants trouvait à la guerre l'occasion éclatante de se manifester ; bien des généraux eurent la vie sauve ou échappèrent à la captivité parce que leurs hommes les accompagnaient au plus fort de la bataille. Les jeunes officiers avaient parfois à leurs côtés des serviteurs plus expérimentés. Théodote sut expliquer à son maître Alexis Comnène qui résistait aux Turcs, près de Césarée de Cappadoce, qu'il fallait profiter de la nuit pour fuir avec le reste des soldats et échapper ainsi à la capture[56]. Quelques années plus tard, suivant toujours Alexis,

50 - SKYLITZÈS, p. 291.
51 - GAUTIER, *Straboromanos*, p. 187 : τῷ βιβλίῳ τῶν σῶν (Alexis I) ὑπηρετῶν καταγράψασθαι.
52 - ATTALEIATÈS, p. 317.
53 - *Kosmosôteira*, p.52.
54 - BRYENNIOS, p. 215.
55 - LEMERLE, *Cinq études*, p. 22 (Testament de Boïlas).
56 - BRYENNIOS, p. 151-153.

il le dissuada de se mesurer personnellement à Nicéphore Bryennios, alors révolté contre Botaneiatès[57]. En effet, à la différence des proches parents, de l'épouse et des enfants, les serviteurs accompagnaient toujours leur maître, dans tous les postes qu'il remplissait, jusqu'aux extrémités de l'Empire.

La "maison" d'un maître plaçait les intérêts de ce dernier au-dessus de tout, quitte à enfreindre les lois. Katakalôn Kékaumènos, sur le point de s'engager aux côtés d'Isaac Comnène contre Michel VI, s'ouvrit d'abord de son projet à ses parents bien sûr, mais ne se décida qu'après l'accord de sa clientèle[58]. Éventuellement, le châtiment prononcé était à la mesure de ce dévouement ; un *oikeios* du sébastophore Étienne, accusé de complot, fut aveuglé[59]. Dans une période où les destins les plus brillants étaient sujets à de terribles revers de fortune, le réseau des familiers et amis se révélait fort utile. Le notable, frappé par une mesure de confiscation ou de bannissement, sollicitait naturellement le soutien de ceux qu'il avait jadis obligés, et qui, restés bien en cour, devaient en retour attirer l'attention de l'empereur sur son sort tragique. De ses protégés, le patron tirait aussi certains avantages matériels. Un juge de thème, pour avoir favorisé la carrière et l'enrichissement d'un notaire, était payé en retour lorsque le notaire envoyait à Constantinople de flatteurs rapports sur l'activité de son supérieur[60], ou mieux encore, s'il vantait ses mérites auprès de l'empereur et même parfois devant la foule de la capitale[61].

Plus concrètement encore, les demandes de recommandations étaient accompagnées de cadeaux, modestes victuailles le plus souvent, mais parfois non négligeables. Psellos reçut un âne d'un juge des Cibyrréotes[62], une jument noire de la part du métropolite de Basilaion[63]. Le testament de Boïlas prouve que les maîtres pouvaient exiger bien davantage puisque le testataire révèle que les Apokapai l'avaient contraint à leur céder des domaines, dont il ne reçut jamais le paiement, pas plus qu'il ne fut remboursé des vingt-cinq litres d'or prêtés à ses maîtres[64]. Psellos ne se comportait pas différemment des Apokapai : Théoctiste lui était redevable de nombreux bienfaits et lui avait promis en remerciement un petit monastère ; or, se plaignait Psellos, il ne lui avait cédé qu'une misérable terre[65].

La maison d'un notable formait donc un ensemble bien soudé par les avantages mutuels qui unissaient le maître et ses protégés[66]. Les liens de solidarité créaient

57 - *Ibid.*, p. 273.

58 - SKYLITZÈS, p. 490.

59 - ATTALEIATÈS, p. 20.

60 - PSELLOS, *MB* V, p. 383-384. Christophore, parent de Psellos, adresse à celui-ci des lettres élogieuses à l'égard d'un juge de l'Hellade qui l'a bien traité.

61 - *Ibid.*, p. 298.

62 - *Ibid.*, p. 299. Sur les dons qui accompagnaient la correspondance, A. KARPOZÈLOS, Realia in Byzantine Epistolography X^{e}-XIIe, *BZ* 77, 1984, p. 20-37.

63 - PSELLOS, *Scripta Minora* II, p. 50.

64 - LEMERLE, *Cinq études*, p. 57.

65 - PSELLOS, *Scripta Minora* II, p. 118.

66 - Sans doute convient-il de ne pas idéaliser de telles relations. Mieux valait pour un maître se trouver présent ou ne pas tomber en disgrâce, sinon ses gens pillaient parfois ses biens (DARROUZÈS, *Épistoliers*, p. 237, à propos de Michel, frère de Nicéphore Ouranos). Plus dramatiques, survenaient de rares trahisons (Stratégios, domestique d'Aarôn, voir f. d. n° 132) ou meurtres (Damien Dalassènos par son homme, *Vie de Lazare le Galésiote*, p. 578).

des clans solides sur lesquels les chefs se fondaient pour gérer les intérêts de leur groupe, même aux dépens du pouvoir central.

L'influence du notable en province s'étendait au-delà de ses dépendants sur toute la population locale, au point que le peuple lui demandait de trancher les conflits mineurs et de déterminer les peines à infliger au coupable[67], à l'exception de la peine capitale, apanage du seul *basileus*[68]. Dépassant les limites d'une simple justice domestique, cette pratique aurait une portée comparable à la basse justice connue en Occident. Toutefois, aucune trace d'une telle justice locale ne se trouve dans la documentation qui nous a été conservée, même celle émise par les autorités du thème. Nous ne devons cependant pas rejeter l'information de Kékauménos, car la quasi-totalité des archives étant d'origine monastique, il est vraisemblable que les monastères firent systématiquement appel aux tribunaux impériaux, d'autant plus que la majorité des conflits concernait des délimitations de propriétés comportant des implications fiscales.

Après la mort de Constantin VIII, les empereurs avaient utilisé à leur profit les obligations créées par les liens de parenté ; de la même manière, ils tirèrent parti du réseau des liens de dépendance pour tenir en mains l'ensemble de la pyramide sociale. À partir du XIe siècle, apparaît dans les sources la catégorie nouvelle des *douloi, oikeioi, anthrôpoi* de l'empereur. Il convient de bien distinguer ces *basilikoi anthrôpoi* des simples *basilikoi*. Ces derniers exerçaient une fonction mal déterminée mais rémunératrice, puisque Psellos, pour accroître ses ressources, s'était fait donner par Constantin Monomaque le *basilikaton* de Madytos[69]. Cette fonction ne semble pas avoir survécu à la réforme d'Alexis Comnène et les *basilikoi* de ce type disparaissent au moment même où les *anthrôpoi* de l'empereur deviennent fort nombreux. Il faut aussi distinguer ces hommes de l'empereur des *basilikoi anthrôpoi*, signalés à plusieurs reprises dans le *Clètorologe de Philothée*[70]. Cette expression en effet désigne simplement des personnages qui ont acquis par ailleurs des dignités de la part de l'empereur, et nulle part dans les *taktika* les *basilikoi anthrôpoi* n'apparaissent comme l'équivalent de fonctionnaires ou de dignitaires, alors qu'à partir du XIe siècle, le titre se suffit à lui-même et peut remplacer dans la titulature toute autre fonction.

La sigillographie permet de déterminer la date à partir de laquelle ce nouveau type d'*anthrôpoi* ou de *douloi* de l'empereur se répandit. Nous disposons du sceau de Nicéphore, sébastophore, duc d'Antioche et homme du *basileus*[71]. Il s'agit de l'eunuque bien connu Nicéphoritzès, qui devint le principal ministre de Michel VII et avait été auparavant duc d'Antioche sous Constantin X en 1063. Cette titulature d'"homme de l'empereur" fut donc gravée sur les sceaux bien avant le règne des Comnènes. W. Seibt en date l'apparition du troisième quart du XIe siècle[72]. La presque totalité du petit nombre de sceaux, quinze à vingt, portant les titres de

67 - *Conseils et Récits*, p. 232.
68 - *Ibid.*, p. 254.
69 - AHRWEILER, *Administration*, p. 73.
70 - OIKONOMIDÈS, *Listes de préséance*, p. 147, 171, 173, 175, 177, 201.
71 - SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 310 n° 4.
72 - SEIBT, *Bleisiegel*, p. 219.

doulos ou *anthrôpos* de l'empereur peut être effectivement datée de la seconde moitié du XI[e] siècle[73]. À partir du XII[e] siècle, ces plombs deviennent exceptionnels, parce que les *douloi* ou *anthrôpoi* de l'empereur, aussi nombreux qu'auparavant, ne mentionnaient plus ces qualités sur leurs sceaux, alors qu'ils les conservaient dans la signature des actes qu'ils délivraient[74].

Dans la seconde moitié du XI[e] siècle, les actes de la pratique montrent également des *oikeioi anthrôpoi* considérés comme une catégorie de fonctionnaires[75] - il faut attendre la fin du XII[e] siècle et le XIII[e] siècle pour voir des fonctionnaires en nombre significatif se déclarer *douloi* de l'empereur. Un chrysobulle délivré en 1079 à Lavra énumère tous les fonctionnaires qui devaient respecter la décision impériale, et au milieu de la longue liste de fonctionnaires militaires, civils et fiscaux, entre les *anagrapheis* et les protonotaires, sont cités les *basilikoi anthrôpoi* envoyés pour une quelconque raison de service[76]. Dès l'année 1073, Andronic Doukas avait pris soin que le domaine, donné par son cousin Michel VII dans la région de Milet, fût exempté de toute charge de la part des *basilikoi anthrôpoi*[77].

En fait, les premières mentions de ces *basilikoi anthrôpoi* sont peut-être antérieures au milieu du XI[e] siècle. Kékauménos, dans ses *Conseils et Récits*, évoque le *prôtos anthrôpos* de l'empereur, désignant ainsi le *mésazôn* ou chef de toute l'administration, qui gouverne sans aucun titre officiel, armé de la seule confiance impériale[78]. Il rappelle aussi le rôle néfaste joué par les hommes de l'empereur Michel IV, qui, forts de l'appui de ce dernier, n'hésitaient pas à dépouiller de leur monture les cavaliers de rencontre[79]. L'essor de ce groupe lié personnellement

73 - Jean Kataphlôros, *hypatos*, notaire impérial et *anthrôpos* du *basileus* (SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 480 n. 2 ; lecture et datation rectifiées par SEIBT, *Bleisiegel* I, p. 219 n° 2) ;
Pierre, patrice et *anthrôpos* du *basileus*, sans autre fonction (V. LAURENT, *BZ* 33, 1933, p. 337), fin du XI[e] siècle ;
Georges, protospathaire, *hypatos* et *anthrôpos* (et non pas protonotaire comme l'a transcrit l'éditeur) du *basileus* (KONSTANTOPOULOS, *Molybdoboulla*, n° 432) ;
Nicétas, épopte de tout l'Occident (et non pas notaire comme l'a transcrit l'éditeur), *anthrôpos* du *basileus* (KONSTANTOPOULOS, *Molybdoboulla*, n° 335) ; le même est dit aussi *doulos* du *basileus* (SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 513 n° 1) ;
Eustathe, candidat, *doulos* du *basileus* (SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 458 n° 2) ;
Bardas Sarantènos, *hypatos* et *anthrôpos* du *basileus*, sans autre fonction (SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 696 n° 2) ;
Théodore Stratègopoulos, *doulos* du *basileus* (A. SZEMIOTH-T. WASILEWSKI, Sceaux byzantins du Musée National de Varsovie, *Studia zrodloznawcze. Commentationes* 11, 1966 et 14, 1969, sceau n° 95).

74 - En règle générale, au XII[e] siècle, les fonctions furent moins fréquemment gravées sur les sceaux, à la différence des dignités, encore très souvent citées, et des liens de parenté avec l'empereur, plus souvent soulignés qu'auparavant.

75 - Certains noms nous sont parvenus : Constantin, logariaste et *anthrôpos* d'Alexis I en 1084 (*Lavra* I, acte n° 45), Constantin Choirosphaktès, protoproèdre, *épi tôn dèèséôn*, *oikeios* du *basileus* en 1088 (*Patmos* I, p. 60), Christophore Kopsènos, magistre, grand chartulaire, *anagrapheus* de Cos et *anthrôpos* du *basileus* en 1089 (*Patmos* II, p. 79).

76 - *Lavra* I, acte n° 38, p. 219, l. 63. Plusieurs actes des archives de l'Athos attestent la présence de *basilikoi anthrôpoi* : *ibid.*, actes n° 43, 58, 52 etc...

77 - *Patmos* I, p. 7.

78 - *Conseils et Récits*, p. 122, 288.

79 - *Ibid.*, p. 286.

à l'empereur remonterait donc au moins au règne de Michel IV qui, nous l'avons vu plus haut, utilisa aussi intensément ses proches parents pour gouverner, faute de disposer d'un clan de puissantes familles. Cette situation était source de conflits entre la petite caste des parvenus de fraîche date et les familles de l'aristocratie traditionnelle ; sous le règne de Michel IV en effet, révoltes et complots éclatèrent avec une fréquence inconnue depuis les premières années de Basile II.

Ce mode de gouvernement reposait sur les liens personnels noués entre l'empereur et ses hommes, liens qui pouvaient se rompre à sa mort ou à sa déchéance. La situation de Philarète Brachamios illustre les inconvénients d'une telle relation. Celui-ci avait exercé de hautes fonctions militaires au temps de Romain IV, mais avait refusé de reconnaître Michel VII son successeur, parvenu au pouvoir à la suite d'un coup d'État. Il s'était montré ἀκαταδούλωτος envers Michel VII ; au contraire, il accepta de donner sa δουλικὴ πίστις à Nicéphore III Botaneiatès qui, en échange, lui accorda la fonction de duc d'Antioche, qu'il exerçait de fait[80]. Cette conception de l'obéissance à la personne de l'empereur, et non plus envers l'État, constituait un facteur de désagrégation particulièrement pernicieux.

L'usage des liens personnels s'étendit à l'ensemble de l'administration. Au cours de la seconde moitié du XI[e] siècle, des *anthrôpoi* de personnages haut placés, qui n'étaient pas toujours eux-mêmes fonctionnaires, agissaient en leur lieu et place et délivraient des actes ayant valeur officielle. À notre connaissance, le premier fonctionnaire présenté comme l'homme de son supérieur date de la deuxième moitié du X[e] siècle, un *asècrètis, anthrôpos* du juge de la Mer Égée[81]. Mais les exemples se multiplient surtout au cours du XI[e] siècle. Les notaires d'un juge de thème étaient considérés comme ses *anthrôpoi*[82]. Ses protecteurs procurèrent à Boïlas, familier des Apokapai, les fonctions administratives qu'il occupa.

Des actes officiels révèlent, à partir de la fin du XI[e] siècle, un nombre important de fonctionnaires qui n'agissaient pas eux-mêmes, car ils étaient manifestement restés dans la capitale, mais envoyaient leurs gens, investis de dignités impériales, pour exécuter en leur nom les ordres de l'administration centrale. En 1112, Elpidios Chantrènos, protoproèdre, après en avoir reçu l'ordre d'Andronic Doukas, duc de Thessalonique, son seigneur (αὐθέντης), autorisait Eudocie, fille du patrice Grégoire Bouriôn, à vendre ses biens dotaux[83]. En 1118, le catépan de Crète Jean Helladas, qui régla une affaire de détournement de cours d'eau dans l'île, au nom du mégaduc Eumathios Philokalès, se déclarait l'οἰκεῖος ἄνθρωπος de son αὐθέντης Philokalès[84]. Comme l'a justement noté N. Oikonomidès, des dépendances personnelles hiérarchisées s'étaient introduites à l'intérieur même de l'administration officielle, mais il n'en reste pas moins vrai que la décision finale fut prise au nom de l'État. Un document encore inédit de 1085 tranche un conflit foncier entre l'évêque d'Ézéba et le monastère d'Iviron. Le document serait banal si les deux juges de l'affaire, le magistre et vestarque Étienne Chrysodaktylos et le protovestès et juge de

80 - ATTALEIATÈS, p. 301.
81 - DARROUZÈS, *Épistoliers*, p. 377.
82 - *Conseils et Récits*, p. 130.
83 - *Docheiariou*, acte n° 3, l. 36.
84 - *MM* VI, p. 96 ; N. OIKONOMIDÈS, Οἱ αὐθένται τῶν Κρητικῶν τό 1118, *Actes du IV[e] Congrès International d'Études Crétoises*, Hérakleion 1980, p. 308-317.

l'Hippodrome Jean Mélidonès[85], n'employaient l'expression d'ἄνθρωποι pour définir leur relation avec le César Nicéphore Mélissènos. À quel titre le César agissait-il ? S'il était simple personne privée, fût-il beau-frère de l'empereur, nous aurions le premier exemple d'un transfert de compétences de l'État vers un grand notable. Nous pouvons toutefois faire l'économie de l'hypothèse si nous admettons que le César agissait en fait en tant que duc de Thessalonique, bien que l'acte ne le précise point. En effet les proches de l'empereur insistaient sur cette parenté plutôt que sur les fonctions qu'ils exerçaient. Ainsi Andronic Doukas, duc et préteur de Thessalonique et Serrès, signa de son seul nom l'ordre envoyé à Chantrènos[86]. De plus, entre 1081 et 1104, date du décès du César Mélissènos, nous ne connaissons pas de duc de Thessalonique. En l'attente d'information complémentaire, nous ne considérons pas l'acte de 1085 comme une nouvelle étape dans le processus d'accaparement des droits régaliens par des particuliers.

L'appartenance à la suite d'un haut personnage pouvait suffire à définir un rang social : Georges Manganès, sur un de ses sceaux, s'intitula seulement *doulos* du sébaste, ce dernier étant presque à coup sûr Alexis Comnène avant qu'il ne devînt empereur[87].

Nous comprenons aisément que les *oikeioi, anthrôpoi, douloi* aient été attachés à la réussite sociale de leurs maîtres, puisque leur propre succès en dépendait. Les soutiens des prétendants au trône impérial avaient la perspective, comme les membres de la famille, d'obtenir en récompense de hautes charges administratives. Jean l'Orphanotrophe fut d'abord un serviteur personnel de Romain Argyros avant son accession au trône[88]. Georges Manganès, cité plus haut, sut montrer sa compétence lorsque son maître Alexis Comnène, alors révolté contre Nicéphore Botaneiatès, négocia une entente fort délicate avec Nicéphore Mélissènos[89]. La subtilité montrée à cette occasion par ce secrétaire privé assura aux siens une pérennité que ne connurent point toutes les familles de fonctionnaires civils du XIe siècle. Son petit-fils et homonyme occupa en effet, pendant plus de dix ans, sous Manuel Comnène, l'importante charge de questeur[90]. Les Comnènes, et singulièrement le premier d'entre eux, Alexis, poussèrent fort loin le favoritisme envers leurs serviteurs.

Les liens de dépendance nous montrent une société fort hiérarchisée, même dans sa couche supérieure aristocratique. Au sommet, la clientèle des parents de l'empereur était composée de hauts fonctionnaires. Le César Jean Doukas, frère de Constantin X, assurait la protection du curateur de Chypre, dont il faisait l'éloge auprès de l'empereur, son frère[91]. Psellos recherchait en fait simultanément la

85 - Jean Mélidonès apparaît comme un protégé du César. Il obtint en effet des terres dans la *topothésia* de Galikou (actes inédits d'Iviron de 1104), ainsi que les dignités croissantes de proèdre (1104) et de protocuropalate (1112), alors qu'il était assesseur au tribunal de Chantrènos (*Docheiariou* acte n° 3, l. 13).

86 - *Ibid.*, acte n° 3, l. 23 et commentaire p. 63.

87 - Sceau inédit (Seyrig) : ὁ δοῦλος τοῦ σεβαστοῦ Γεώργιος ὁ Μαγγάνης.

88 - SKYLITZÈS, p. 390.

89 - *Alexiade* I, p. 89-90.

90 - Il est attesté comme tel en 1166 et 1170 : *PG* 140, *col.* 253 ; *VV* XI, 1904, p. 79.

91 - PSELLOS, *Scripta Minora* II, p. 110.

familiarité et la protection de plusieurs patrons, se constituant un véritable réseau; lui-même à son tour s'était attaché un grand nombre de fonctionnaires de grade élevé, jusqu'au rang de juge. Ces juges de thèmes enfin s'occupaient de suivre la carrière de leurs subordonnés. Nous voyons ici développée toute la chaîne de clientèles, qui partait d'obscurs fonctionnaires de province jusqu'à atteindre le frère de l'empereur. Des familles de rang social encore notable se plaçaient volontairement dans la dépendance de personnages mieux en cour. Les Balantai, les Alyatai, qui, à plusieurs reprises au cours des Xe et XIe siècles, comptèrent parmi les révoltés[92], ne manifestèrent jamais d'ambition personnelle au service de leur propre famille. Anthès Alyatès se contenta d'être un *hypèrétès* fort actif pour le compte de Bardas Sklèros; chargé de faire échapper Romain, fils de Bardas, soigneusement gardé en otage par Basile II à Constantinople, il obtint ensuite le commandement de l'avant-garde de l'armée de Sklèros révolté[93]. Un siècle plus tard, Théodore Alyatès soutint activement un autre grand d'Asie Mineure, l'empereur déchu Romain Diogénès[94]. Le patrice Pègasios, au service de Sklèros, est qualifié par Yahya d'Antioche de *ghoulam* de celui-ci[95]. Or le champ sémantique de *ghoulam* est très proche de celui du grec *doulos*. La famille de Georges Manganès, le secrétaire d'Alexis, avait compté des fonctionnaires dont certains avaient atteint le haut niveau de juge, tel Basile Manganès, juge avant 1061[96]. Les Probatai, riche et puissante famille d'Asie Mineure, apparaissent à deux reprises en relations de dépendance avec les Dalassènoi: en 1039, les biens d'un Probatas furent confisqués par Jean l'Orphanotrophe parce que ce Probatas était suspect de complaisance envers Constantin Dalassènos[97]; en 1073, Damien Dalassènos, battu et pris par les Serbes et les Bulgares de Constantin Bodin, comptait dans son état-major un Probatas[98].

Au XIIe siècle, les frères et oncles de l'empereur commandaient des "maisons", à l'imitation de la cour impériale, et parmi les serviteurs, nous ne rencontrons pas que des domestiques; nous y relevons aussi des noms de l'aristocratie. Isaac Comnène, fondateur du monastère de la Kosmosôtira, utilisait les services de Michel et Léon Kastamonitai; or leur famille avait fourni depuis le XIe siècle de hauts fonctionnaires, Nicétas, stratège d'Alexis Comnène[99], et Théodore, protospathaire vers le milieu du siècle[100]. La position subalterne de certains Kastamonitai au milieu du XIIe siècle n'empêcha pas la lignée d'atteindre son apogée quelques décennies après, quand Euphrosynè Kastamonitissa épousa Andronic Ange; leur fils Isaac devint empereur.

Le service de l'État n'était plus le seul débouché pour les jeunes gens ambitieux et de famille aisée. Ils pouvaient trouver plus avantageux d'entrer d'abord au service d'un puissant qui les introduisait dans la fonction publique et surveillait leur

92 - Cf. f. d. n° 5, 11, 95.
93 - SKYLITZÈS, p. 315.
94 - ATTALEIATÈS, p. 170.
95 - YAHYA II, p. 466.
96 - *Iviron*, acte inédit, décembre 1061.
97 - SKYLITZÈS, p. 396.
98 - SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 163.
99 - *Alexiade* II, p. 97, 111; III, p. 69.
100 - GÉRASIMOV, Byzantinische Bleisiegel aus Pliska, *BIBA* 14, 1940-1942, p. 177.

carrière. Sans doute avait fonctionné à Byzance un tel mécanisme, qui offrait la meilleure chance d' élévation sociale rapide - outre le courage montré à la guerre. Basile le Macédonien usa de cette méthode avec succès. Entré au service de Théophile, il put ainsi connaître le César Bardas, plus influent que son premier maître, et, grâce au César, séduire l'empereur Michel III par ses qualités physiques. Mais à la différence des fils de familles des XIe et XIIe siècles, Basile était, quoiqu'en dise son petit-fils Constantin VII, de basse extraction. Désormais, l'aristocratie se divisait en strates mieux hiérarchisées, phénomène grave dans la mesure où les liens privés, confortés par des intérêts réciproques, l'emportaient sur la loyauté envers l'empereur. Les empereurs du XIe siècle réagirent certes contre ce danger, utilisant ces liens à leur profit ; les Paphlagoniens s'entourèrent de familiers et de serviteurs d'extraction sans doute assez modeste, mais dévoués à leur personne ; les Doukai et les Comnènes élargirent le plus possible leur réseau de parenté et de clientèle.

Les conséquences de cette évolution furent multiples et néfastes. L'empereur se distinguait mal des autres chefs de clans : Alexis Comnène, menacé par la conjuration de Nicéphore Diogène, ne pouvait plus compter que sur ses parents et ses vieux serviteurs[101]. Les sujets, égaux en droit devant l'empereur, ne l'étaient plus en fait puisque l'empereur n'entretenait de relations directes qu'avec la couche supérieure de l'aristocratie, et ne touchait ses sujets plus modestes que par son intermédiaire et sous son contrôle. Le petit peuple des campagnes n'ignorait pas que ses aspirations seraient mieux perçues par les notables locaux que par l'empereur, de plus en plus inaccessible.

101 - *Alexiade* II, p. 180.

CHAPITRE VIII

LES GRANDS CORPS DE L'ÉTAT

Les forces armées

Instrument privilégié de la prise du pouvoir, l'armée fut l'objet d'une surveillance fort attentive de la part des empereurs. Il s'établissait certaines solidarités naturelles entre le combattant et ses aides, entre l'officier et ses hommes, liens utiles à la cohésion de la troupe au combat, mais dangereux dès lors que les autorités sont contestées. L'influence des notables s'exerçait à deux niveaux, lorsqu'ils vivaient retirés sur leurs propriétés, au milieu d'une foule de serviteurs dont une partie était armée et lorsqu'ils accomplissaient un service actif, utilisant à des fins personnelles les soldats de l'État.

En dépit d'une administration plutôt solide, la paix ne régnait jamais complètement. À l'extérieur subsistait la menace de raids ennemis dans la zone acritique de la frontière arabo-byzantine ou bien face aux nomades du Nord, Petchénègues, Coumans. À l'intérieur, le brigandage sur terre, la piraterie sur mer sévissaient de manière endémique[1]. Enfin les rivalités entre notables dégénéraient parfois en affrontements violents[2].

La nécessité d'assurer sa propre défense individuelle, afin de pallier l'inefficacité chronique de l'administration impériale, justifiait l'entretien d'escortes armées puissantes. L'identification de telles forces privées s'avère parfois délicate car la terminologie ne permet pas de distinguer entre milice privée et armée d'État, λαός, s'appliquant aussi bien à l'une qu'à l'autre. Des stratèges ont repoussé l'ennemi, ou combattu l'armée impériale, avec leur *oikeios stratos*. Et l'expression *oikeios* elle aussi est ambiguë, car elle peut désigner l'armée sous les ordres du stratège ou encore sa troupe personnelle. Lorsque Crispin vint négocier avec

1 - À l'apogée des Comnènes, le sébastocrator Isaac, oncle de l'empereur Manuel, conseillait à l'higoumène du monastère qu'il avait fondé, la Kosmosôtira, de traiter avec considération les stratiotes dépendant du couvent, de les inviter à sa table, car ils étaient capables par leur force de repousser les brigands (*Kosmosôteira*, p. 71).

2 - L'inimitié réciproque entre Romain Sklèros et Georges Maniakès dont les propriétés voisinaient dans le thème des Anatoliques, conduisit le premier à ravager la terre du second et à outrager sa femme (SKYLITZÈS, p. 427). L'archonte de Colonée, Alexis Kapandritès, désireux d'épouser la soeur du sébaste Constantin Boïôannès, l'enleva de force, accompagné d'un λαὸς ἔνοπλος οὐκ ὀλίγος (*PG* 119, *col.* 892).

Romain Diogénès, accompagné de quelques *oikeioi stratiôtai* selon Michel Attaleiatès, faut-il entendre que Crispin venait avec ses gardes du corps ou avec une partie du *tagma* franc qu'il commandait[3] ?

En dépit de l'incertitude du vocabulaire, l'existence de groupes armés privés ne saurait faire de doute. Chaque puissant disposait de son escorte armée, composée de *doryphoroi*, d'*hypaspistai*[4], ou, terme plus rare, d'*atzoupadés*[5]. La demeure d'un puissant comportait, semble-t-il, sinon une armurerie, du moins une réserve de cuirasses, d'armes blanches et d'armes de jet[6]. Nicéphore Botaneiatès en 1067 accrut les forces du duché d'Antioche en y ajoutant ses propres gardes du corps[7]. Nicéphore Basilakios, préparant sa révolte contre Nicéphore III, réunit une armée considérable qui comptait entre autres troupes ses "gardes du corps personnels, fort nombreux"[8]. En 1075, Alexis Comnène et Kônstantios Doukas, chargés de combattre Nicéphore Bryennios et manquant de soldats pour défendre Constantinople, armèrent leurs gens[9], à l'instar des sénateurs qui, en 1047, avaient ainsi contribué au salut de la capitale menacée par Léon Tornikios[10]. Les Slaves de Larissa n'osèrent pas se révolter sans l'accord du dynaste local, Nikoulitzas, car celui-ci disposait de ses hommes et de sa troupe personnelle (ἴδιος λαός)[11]. En 1073-1074, Michel Maurix, qui n'était pourtant pas d'illustre naissance, mais avait servi les empereurs, vivait à Héraclée du Pont entouré d'une foule de serviteurs expérimentés à la guerre ; il les employait occasionnellement à repousser les bandes turques qui infestaient la région[12]. Les notables disposaient donc d'une milice[13], destinée en premier lieu à assurer leur sécurité, mais qui se révélait, le cas échéant, susceptible de peser sur le destin de leur cité sinon de leur province.

Nous ignorons à peu près tout du mode de recrutement de ces gardes du corps. Toutefois, un certain nombre d'anciens prisonniers de guerre seraient, semble-t-il, entrés au service de leur vainqueur. Boril et Germain, fidèles de Botaneiatès,

3 - ATTALEIATÈS, p. 125.

4 - Les mots ont gardé le sens qu'on leur connaît depuis les Ve et VIe siècles : J. GASCOU, L'utilisation des Bucellaires, *IFAO* 76, p. 143-156.

5 - Maléïnos disposait d'*atzoupadés* (MARKOPOULOS, *Vaticanus*, § 1, l. 10). Deux d'entre eux assassinèrent le stratège Diogénès. Sur le sens du mot, N. B. TOMADAKIS, Προβλήματα τῆς ἐν Κρήτῃ ἀραβοκρατίας (826-961), *EEBS* 30, 1960/1961, p. 7 note 1. Il est probable que le patronyme 'Ατζυποθεόδωρος (du compagnon de Jean Tzimiskès) dérive de *atzoupas*.

6 - Basile le Parakoimomène arme ses 3000 familiers et serviteurs d'épées, de javelots et de boucliers avant de les lancer contre Joseph Bringas (LÉON DIACRE, p. 46).

7 - ATTALEIATÈS, p. 96.

8 - *Ibid.*, p. 297.

9 - BRYENNIOS, p. 235.

10 - ZÔNARAS, p. 628 ; SKYLITZÈS, p. 440.

11 - *Conseils et Récits*, p. 256.

12 - BRYENNIOS, p. 197.

13 - Ces exemples ne se rapportent qu'à des militaires, mais les fonctionnaires civils disposaient d'escortes semblables : Jean l'Orphanotrophe, en désaccord avec la politique suivie par son neveu Michel V, quitta la capitale accompagné de son οἰκεία δορυφορία (PSELLOS, *Chronographie* I, p. 93).

étaient d'origine scythe[14]. Des paysans devaient être recrutés[15] dans les milices privées[16], comme ils l'étaient dans l'armée, mais à la date de cet enrôlement, ils cessaient d'être paysans.

Le notable qui accomplissait un service militaire devenait officier et participait aux opérations accompagné de sa maison : parents, familiers et serviteurs formaient un groupe cohérent autour de leur chef naturel. Il restait sans doute entouré du même groupe d'hommes dont la mort ou la vieillesse le séparaient[17]. Nous connaissons mal le milieu des officiers subalternes, un peu mieux celui des officiers supérieurs, mais nous n'avons pas de raison de les croire fort différents. Or, à cette époque, et pas seulement au XIIe siècle où toute la hiérarchie militaire ou peu s'en faut était issue des diverses branches de la famille Comnène, les stratèges combattaient en compagnie de leurs parents. Bardas Sklèros, face aux Scythes, fut sauvé par son frère Constantin, encore tout jeune et dont rien n'indique qu'il exerçait un commandement[18]. Kékauménos, entouré d'un petit nombre de *syggéneis* et de serviteurs, résista héroïquement, mais vainement, aux Petchénègues à Diakéné. Toutefois il dut son salut à l'amitié d'un de leurs chefs, acquise lors d'un commandement en Occident[19]. Les officiers expérimentés accueillaient en effet dans leur entourage des jeunes gens de leur famille pour les initier au métier des armes.

À ces premiers liens de dépendance - simple reflet à l'armée de la société civile -, s'ajoutaient les liens qui unissaient le stratège à ses hommes . L'organisation de l'armée thématique laissait au stratège le soin de choisir les officiers et les hommes de sa troupe, dont les soldats d'élite (*épilektoi*), qui restaient en permanence sous les armes[20]. Une solidarité régionale unissait par principe l'armée d'un thème, puisque c'était précisément l'objectif de ce type d'organisation et la condition d'une bonne cohésion des troupes au combat. La transformation progressive, au cours des Xe et XIe siècles, des *thémata* en *tagmata* provinciaux, ne modifia pas ce mode de recrutement, fondé sur un patriotisme régional.

Les *tagmata* étrangers constituaient seulement une nuance spécifique de particularisme local. Les chefs francs commandaient des Francs, tels Ardouin, Hervé le Francopoule, Crispin ou Roussel de Bailleul. Un Varange était à la tête de la garde du même nom. La constitution de telles unités s'explique par leur

14 - *Alexiade* I, p. 57, 64.

15 - À propos de la querelle opposant Prousianos à Basile Sklèros, W. SEIBT (*Skleroi*, p. 65) admet que des parèques étaient intégrés à la suite des grands propriétaires fonciers. En fait aucun texte ne confirme cette hypothèse.

16 - Le futur Basile I, très probablement d'origine paysanne, suivit cette voie avec le succès que l'on sait.

17 - Cela rappelle, en Occident, le groupe des dix ou vingt compagnons, instruits en même temps que le guerrier, qui l'accompagnaient ensuite, formant un conroi homogène (FOSSIER, *Enfance de l'Europe*, p. 427). Peut-être le groupe byzantin était-il plus divers, par l'âge et le niveau social, puisque les *syntrophoi* du maître côtoyaient de vieux serviteurs, et les fils de famille, d'anciens esclaves ou prisonniers de guerre (Tatikios, Axouch).

18 - LÉON DIACRE, p. 110. Il portait le titre de patrice, mais avec sa barbe naissante, il n'avait guère plus de seize ans.

19 - SKYLITZÈS, p. 469.

20 - LÉON VI, *Taktika* IV, 1.

mode de recrutement, car l'empereur enrôlait avec toute sa suite un prince étranger venant à Byzance[21].

Tagmata provinciaux et *tagmata* étrangers ne se comportèrent pas différemment. Nous n'avons pas d'exemple que des hommes aient refusé de servir leurs officiers, même lorsque ceux-ci décidaient de sortir de la légalité. Il suffisait au stratège rebelle de s'assurer la fidélité des officiers pour que la troupe suivît. Mieux encore, alors que l'aristocratie d'une province pouvait se trouver divisée sur l'attitude à suivre en pareille situation, les troupes d'une province ne s'opposaient jamais entre elles; si elles se ralliaient au rebelle, c'était en bloc.

Le stratège avait la tentation permanente de renforcer son autorité sur ses hommes. À plusieurs reprises, des stratèges ont voulu gagner la sympathie de leurs soldats en leur distribuant plus qu'ils n'auraient dû recevoir. Bryennios le Macédonien préparait un soulèvement contre Michel VI; nommé stratège des Anatoliques, il décida, une fois parvenu dans le thème, d'accorder à ses soldats macédoniens des dons supérieurs à ce qui avait été ordonné pour les détacher de l'obédience impériale. Le patrice Jean Opsaras, homme de l'empereur, qui détenait l'or à répartir, s'opposa violemment à Bryennios et finalement fut emprisonné par ce dernier, jusqu'à ce que le patrice Lykanthès vînt le délivrer[22]. Le grand domestique Jean Comnène-Batatzès acquit sa popularité grâce aux succès qu'il avait remportés face aux Turcs, contrastant avec la défaite de Manuel Comnène, mais aussi par les distributions du butin pris aux Turcs à la population pauvre de Philadelphie, sa résidence[23]. Notables et gens du peuple le remercièrent par leur soutien sans faille, lorsque Batatzès devint un opposant farouche au nouvel empereur Andronic.

L'autorité sur les hommes ne suffit pas à fonder la puissance militaire, il doit s'y ajouter le contrôle du terrain. Dans ce domaine capital, la puissance publique a toujours défendu ses droits. Certes, les grands palais, notamment à Constantinople, abritant un personnel nombreux, pouvaient un temps défier les soldats impériaux et inciter les autorités à négocier la reddition d'un adversaire. En province, Kékauménos conseillait au notable, précisément en cas de révolte contre l'empereur, de lui rester fidèle, mais de prendre ses précautions: "s'enfermer avec toute sa famille, ses esclaves, ses serviteurs libres, avec les provisions nécessaires, dans la *koula*", c'est-à-dire l'acropole du *kastron* où il résidait[24].

Il est difficile de trouver des exemples de place forte soustraite à l'autorité de l'État. Seul, Michel Bourtzès semble avoir possédé en bien propre la forteresse de

21 - Le meilleur exemple vient d'Orient. En 1016, l'ancien émir d'Alep, Mansur ibn Lu'lu, se réfugia dans le duché d'Antioche. Basile II ordonna au catépan d'inscrire sur les rôles militaires, l'émir, ses parents, ainsi que tous ceux de ses *ghoulams*, compagnons et autres hommes de troupes, qui le voudraient. Furent inscrits sept cents *ghoulams*, cavaliers et fantassins. Le catépan leur fit toucher des soldes et appointements mensuels sur le trésor de l'empereur. Le procédé est clair: Mansur et ses hommes formèrent désormais une unité de l'armée byzantine (YAHYA III, p. 214).

22 - SKYLITZÈS, p. 487-488.

23 - *Vie de Jean Le Miséricordieux*, p. 203.

24 - *Conseils et récits*, p. 250.

'Imm[25]. Les invasions de la seconde moitié du XI[e] siècle obligèrent l'Empire à un effort de construction de fortifications commencé dès le règne de Constantin X. Les finances de l'État, amoindries, ne suffisant plus à soutenir un tel effort, Michel VII autorisa la "donation de *kastra*", en précisant que la forteresse échappait au domaine public strictement pour la durée de vie du bénéficiaire. En temps normal, seuls de modestes points fortifiés restaient aux mains de particuliers, tours défendant un village, un monastère, voire un domaine, quoique nous n'en ayons pas d'exemple[27]. Lors de troubles, des forteresses se trouvaient arrachées au contrôle de l'État : les troupes qui les occupaient s'étaient ralliées au rebelle, ou bien les places étaient restées inoccupées, conséquence d'une longue période de tranquillité. Lorsqu'à la fin du XII[e] siècle, la force de l'Empire déclina, des pouvoirs locaux se développèrent qui mirent la main sur des *kastra* établis auparavant par l'État : Maggaphas à Philadelphie, Sgouros à Nauplie, Argos et Corinthe, Ibankos dans les Balkans...

Les empereurs soucieux de la stabilité de leur pouvoir s'employèrent à limiter les ambitions de leurs généraux les plus capables. Ils veillèrent à ce qu'un stratège ne commandât pas dans la province où il disposait d'une influence naturelle ; le règne décisif à cet égard fut celui de Basile II ; son idée maîtresse fut de nommer à la tête des thèmes orientaux des stratèges originaires d'Occident et inversement de placer en Occident des responsables orientaux ; tel était le principe. La pratique fut plus subtile, étant donné la vaste superficie de l'Orient comme de l'Occident byzantins. Des Macédoniens ont pu commander en Italie, ou des officiers issus du thème des Arméniaques à Antioche. Pour sauvegarder toutefois les solidarités militaires, qui conditionnaient le bon comportement d'une troupe, Basile II et ses successeurs transférèrent non seulement le stratège ou le duc, mais souvent aussi le *tagma* de la province d'origine du stratège afin que les soldats continuent de se battre sous les ordres d'officiers dont ils étaient les parents ou les voisins.

Cette action, menée d'abord à l'égard des familles orientales, connut un réel succès de 989 à la fin des guerres bulgares. Alors que l'empereur fut le plus souvent absent de sa capitale, l'Asie Mineure resta remarquablement calme. Aussi, après avoir conquis la Bulgarie, Basile II appliqua-t-il la même méthode à l'égard de l'aristocratie bulgare et particulièrement envers les enfants du dernier tsar Jean Vladislav, qui obtinrent des commandements en Asie Mineure et épousèrent des filles de l'aristocratie orientale. Ici l'objectif recherché était aussi d'unifier la couche supérieure de la société.

25 - Cf. *supra*, p. 225.

26 - N. OIKONOMIDÈS, The donation of castles in the last quarter of the XIth century, *Polychronion*, Heidelberg 1966, p. 413-417 = *Documents et études sur les institutions de Byzance*, Variorum reprints, Londres 1976, n° XIV. Le *typikon* de Pakourianos cite des forteresses soit construites par le grand domestique, soit données par l'empereur (*Typikon de Pakourianos*, p. 35, 37, 39).

27 - Les provinces de Petite Arménie, passées à nouveau, pour un temps, sous la domination byzantine au cours des règnes de Jean II et Manuel Comnène, constituent une exception dans la mesure où, comme en Occident, les villages semblent souvent contrôlés par la forteresse du détenteur de l'autorité locale.

La liste des responsables de trois duchés importants, ceux de Thessalonique, d'Italie et d'Antioche, pour lesquels nos informations sont presque complètes illustre les principes de gestion du personnel militaire par Basile II.

Duché de Thessalonique

duc	date	origine[28]	source
aucun duc connu	entre 976 et 996		
Jean Chaldos	995-996	Chaldée	SKYL., p. 347
Grégoire Tarônitès	996	Chaldée	*Ibid.*, p. 341
Nicéphore Ouranos	996-1000	Orient (?)	*Ibid.*, p. 341
David Areianitès	à partir de 1000	?	*Ibid.*, p. 345
Théophylacte Botaneiatès	jusqu'en 1014	Anatoliques	*Ibid.*, p. 350
Constantin Diogénès	à partir de 1014	Cappadoce	*Ibid.*, p. 352
Nicéphore Kabasilas	vers 1023	Asie Mineure occidentale	*Ibid.*, p. 368

Catépanat d'Italie[29]

duc	date	origine
Kalokyros Delphinas	attesté en 982	Orient
Romain	" " 984	?
Jean Amiropoulos[30]	" " 988	Orient (?)
Grégoire Tarchaneiôtès	" " 998 sq	Macédoine
Alexis Xiphias	" " 1006/7	Orient (?)
Jean Kourkouas	" " 1008/10	Arméniaques
Basile (Argyros) Mésardonitès	" " 1010/16	Charsianon
Kontoléôn Tornikios	" " 1017	Macédoine
Basile Boiôannès	" " 1017-28	?

Duché d'Antioche[31]

duc	date	origine
Kouleip	977	Orient
Ubaydallah	978 sq.	Orient
Léon Mélissènos	985-986	Asie Mineure occidentale
Bardas Phocas	986-987	Cappadoce
Michel Bourtzès	990-995	Anatoliques / Antioche
Damien Dalassènos	995-998	Arméniaques
Nicéphore Ouranos	999-après 1006	Orient (?)
Michel le koitonite	avant 1024	Arméniaques
Constantin Dalassènos	1024	Arméniaques

28 - Toutes références au chapitre "enracinement provincial de l'aristocratie".

29 - Toutes les références sont précisées dans FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 86-90.

30 - Nous ne savons rien à propos de cette famille, mais elle est manifestement issue d'un chef arabe passé dans l'Empire.

31 - Toutes références dans LAURENT, *Antioche*, p. 229-238. Nous ne prenons pas en compte Léon Phocas mis en place par son père Bardas révolté, car il ne reçut point l'investiture impériale. D'autre part, nous pensons que les gouvernements de Constantin Bourtzès et de Théophylacte Dalassènos furent probablement postérieurs à 1025.

Ces trois tableaux, sans valeur statistique précise, dégagent les principales tendances de la politique de Basile II pour assurer le calme dans l'Empire. Les trois membres du parti des Phocas (Kalokyros Delphinas, Léon Mélissènos et Bardas Phocas en personne) ont assumé leurs charges avant 987, date de la révolte de ce dernier; après cette date, aucun membre de cette faction n'apparaît, alors que les Tarônitai, les Argyroi, les Kourkouas, les Bourtzai, familles sans lien avec les Phocas, sont représentées. Plusieurs "nouvelles" lignées sont recrutées, les Dalassènoi, Botaneiatai, Kabasilas, Diogénai, toutes appelées à jouer un rôle notable au XI[e] siècle, ainsi que deux familles de ce qui n'est pas encore vraiment le "clan macédonien", toutes deux exerçant en Italie. La prépondérance des Orientaux n'est pas douteuse, mais alors que les thèmes frontaliers, ceux de Chaldée, des Arméniaques, du Charsianon et de Cappadoce[32], restent bien représentés, les régions situées plus à l'ouest, dont le thème des Anatoliques, avec les Mélissènoi, les Botaneiatai, les Bourtzai et les Kabasilai, fournissent un personnel sans doute plus nombreux qu'auparavant.

Au cours du XI[e] siècle, les empereurs accentuèrent leur contrôle de l'armée en nommant aux postes de responsabilité élevée, soit des eunuques aux ambitions dynastiques par nature limitée[33], soit de proches parents dont la fortune était liée à la leur propre[34], méthode qui fut quasi exclusive au siècle suivant.

Cette évolution est perceptible à travers l'analyse du haut commandement (domestique des Scholes, stratège *autokratôr*, stratopédarque ou équivalent) du règne de Constantin VIII à celui d'Alexis Comnène. En effet la liste des chefs de *tagmata*, des stratèges et des ducs de thèmes serait moins explicite, car ils étaient trop nombreux pour que des militaires de carrière aient été exclus de ces postes et d'autre part, le *tagma* ou le thème ne constituaient pas une base suffisante pour mener une action contre l'empereur. Nous avons toutefois fait exception pour le duché d'Antioche qui comprenait les meilleures troupes d'Orient. Nous avons divisé ces responsables d'armées en trois catégories, celle des parents de l'empereur, catégorie *a priori* sous-estimée, dans la mesure où un certain nombre de mariages nous sont demeurés inconnus, celle des eunuques du palais impérial à laquelle nous avons adjoint les serviteurs personnels du maître du pouvoir; enfin, la troisième catégorie se détermine par la non-appartenance aux deux premières.

32 - À ce dernier thème cependant, une seule famille peut être rattachée.

33 - Les motivations de Constantin Monomaque sont clairement exposées par Psellos, qui, étant bien placé pour les connaître, rapporte que l'empereur, après avoir réuni une armée nombreuse contre Maniakès révolté, craignit que "celui qui devait commander cette armée ne vînt, après avoir mis en déroute Maniakès, à utiliser son succès contre lui (l'empereur)...et à s'ériger en rebelle plus redoutable encore que le premier puisqu'il aurait sous ses ordres une armée considérable et qu'il serait du premier coup vainqueur de celui contre qui il avait été envoyé; l'empereur donna comme chef aux troupes non pas un des guerriers les plus valeureux mais un homme qui lui était tout dévoué, un eunuque qui n'était arrogant absolument avec personne" (PSELLOS, *Chronographie* II, p. 4).

34 - Mis en difficulté par le Normand Bohémond, Alexis réunit un conseil de guerre comprenant les généraux et ses parents: "l'empereur exposa son plan: celui-ci était de confier l'ensemble des *tagmata* à ses parents" (*Alexiade* II, p. 26).

Empereur	Parents de l'empereur	Eunuques[35] ou serviteurs personnels	Autres
Const. VIII		Nicolas le Parakoimomène, domestique des Scholes, Syméon, drongaire de la Veille Eustratios, grand hétaireiarque,	Constantin Dalassènos,[36] duc d'Antioche,
Romain III	Constantin Karantènos beau-frère, duc d'Antioche,	Syméon, protovestiaire, domestique des Scholes, Michel Spondylès, duc d'Antioche, Nicétas de Mistheia, duc d'Antioche, Théoctiste, grand hétaireiarque,	
Michel IV	Nicétas, frère, duc d'Antioche, Constantin, frère, duc d'Antioche puis domestique des Scholes, Constantin ? ou Georges ? frère, commandant en Occident, Constantin, neveu, commandant à Thessalonique Étienne, beau-frère, commandant la flotte en Sicile,	Basile Pédiaditès, commandant en Sicile,	Georges Maniakès, commandant en Sicile,
Const. IX	Romain Sklèros, beau-frère[37], *prôtostratôr* puis duc d'Antioche,	Nicolas, parakoimomène, domestique des Scholes, Étienne le sébastophore, Nicéphore le Recteur, stratopédarque[38], Jean le Philosophe, stratopédarque[38], Jean le Philosophe, Constantin, stratège *autokratôr*[39], Michel, *akolouthos*[40],	Constantin Areianitès, duc d'Occident, Georges Maniakès, stratège en Italie, Basile Théodôrokanos commandant la flotte face aux Russes, Michel Iasitès, chef des troupes d'Orient face à Tornikios,

35 - La condition d'eunuque est déterminée par une mention explicite dans une source byzantine, ou bien par les charges et dignités réservées aux eunuques, au moins jusqu'à la fin du XIe siècle, celles de parakoimomène, koitonite, préposite...

36 - Des liens particuliers devaient unir Constantin Dalassènos et Constantin VIII, puisque ce dernier songea à lui laisser l'Empire. Était-ce une parenté méconnue, ou une amitié personnelle, une *oikeiôsis* ?

37 - Rappelons que Romain était, en fait, le frère de la maîtresse de Constantin IX, Marie Sklèraina.

38 - SKYLITZÈS, p. 464. Constantin IX avait choisi cet ancien prêtre pour sa fidélité, car il le servait déjà lorsque Monomaque était simple particulier.

39 - *Ibid.*, p. 438. D'origine sarrasine, il fut sans doute acquis par Monomaque ou sa famille lorsque ce dernier résidait à Antioche. Il lui témoigna une parfaite fidélité.

40 - *Ibid.*, p. 472-473. Commandant les Varanges (?), lui-même d'origine étrangère, il collaborait avec Bryennios contre les Petchénègues, car l'empereur ne voulait pas confier toutes les armées au général macédonien.

Théodora et Michel VI	Michel Ouranos, neveu de Michel VI, duc d'Antioche,	Théodore, domestique des Scholes,	Basile Tarchaneiôtès, chef des *tagmata* d'Occident, Nicéphore Bryennios, même fonction,
Isaac I	Jean Comnène, frère, domestique des Scholes,		
Const. X[41]		Nicéphoritzès, duc d'Antioche,	
Romain IV	Manuel Comnène, *syngambros*, stratège *autokratôr*, Samuel Alousianos, beau-frère, à la tête des troupes d'Occident,[42]		Pierre Libellissios, duc d'Antioche, Chatatourios, duc d'Antioche, Philarète Brachamios, stratège *autokratôr*,
Michel VII	Andronic Doukas, cousin germain, domestique des Scholes, Constantin Doukas, cousin germain, stratège *autokratôr*, Jean Doukas, oncle, stratège *autokratôr*, Isaac Comnène[43], duc d'Antioche, Alexis Comnène, stratège *autokratôr*,		Joseph Tarchaneiôtès, duc d'Antioche, Michel Sarônitès, duc de tout l'Occident, Nicéphore Bryennios, chef des *tagmata* d'Occident,
Nicéph. III	Alexis Comnène, domestique des Scholes[44], Kônstantios Doukas, Straborômanos, grand hétaireiarque[45].	Jean protovestiaire, Boril, ethnarque.	Philarète Brachamios, duc d'Antioche.

Sous les deux premiers empereurs, Constantin VIII et Romain III, prédominaient les eunuques des palais impériaux, contraste net avec le règne précédent de Basile II. Constantin VIII se méfiait en effet de l'aristocratie dont bien des membres pourtant avaient fidèlement servi son frère. Le règne de Michel IV marqua l'arrivée en force des proches parents de l'empereur au sommet de la hiérarchie militaire. En effet, ce souverain, d'extraction modeste, s'appuya sur ses plus proches

41 - Tout commentaire sur le règne de Constantin Doukas est *a priori* difficile, car nous ignorons presque complètement quels furent les chefs militaires durant ses sept années de règne, en dehors de quelques stratèges ou ducs de thèmes comptant au nombre des meilleurs généraux de l'époque, Basile Apokapès, Théodore Dalassènos, Pankratios... Peut-être Romain Sklèros fut-il domestique des Scholes d'Occident sous son règne.

42 - SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 134.

43 - Une proche parenté unissait les empereurs Constantin Doukas et Isaac Comnène dès 1057, ATTALEIATÈS, p. 56.

44 - La nièce d'Alexis Comnène épousa le petit-fils de Nicéphore III Botaneiatès, *Alexiade* I, p. 75.

45 - Cf. f. d. n° 105.

parents, en dépit des défauts qu'il leur reconnaissait, faute de disposer de puissantes alliances familiales[46].

Michel IV montra l'exemple, que suivirent tous les empereurs, même les plus assurés de leur popularité, jusqu'à Alexis Comnène inclus, à l'exception peut-être de Constantin X. Lorsque les empereurs se sentaient - à tort ou à raison- davantage en sécurité, ils cessaient de privilégier leurs parents dans la hiérarchie militaire. Michel V, croyant la dynastie affermie par une deuxième génération au pouvoir et par son adoption par Zôè, n'hésita pas à éloigner ses oncles. De même, le contraste est frappant entre les deux premières années du règne personnel de Michel Doukas qui, face à l'opposition d'une grande partie de l'armée d'Orient, s'appuya en priorité sur ses cousins et son oncle, et la période suivante où les périls extérieurs l'emportaient et exigeaient la nomination des généraux les plus compétents.

Le recours aux eunuques et aux serviteurs personnels fut largement mais inégalement pratiqué par tous les empereurs. Constantin IX, Michel VI les nommèrent fréquemment à la tête des armées, alors que les empereurs issus de celles-ci les écartèrent résolument (Diogénai), ou bien minimisèrent leur rôle, traduisant le mépris traditionnel des généraux pour ces gens-là. Cependant, opposer encore sur ce plan empereurs "civils" et empereurs "militaires" serait excessif, car Michel VII ne paraît pas avoir choisi de généraux eunuques, bien que ses principaux conseillers, le métropolite Jean de Sidé, puis Nicéphoritzès, l'aient été, alors que Botaneiatès fit appel au protovestiaire et eunuque Jean quand Alexis Comnène refusa de faire campagne contre Mélissènos, faute d'officiers compétents auxquels il eût pu faire confiance. Plus généralement les empereurs, prenant conscience progressivement de la menace extérieure, privilégièrent la compétence au détriment de la fidélité. Les principaux généraux ayant servi Diogénès, Nicéphore Bryennios, Joseph Tarchaneiôtès, Nicéphore Basilakios, Nicéphore Botaneiatès, occupèrent le premier plan sous le règne de Michel VII Doukas, successeur de Romain IV[47]. Mieux encore, Michel VII les maintint en poste là où leur famille était implantée de longue date, Botaneiatès dans les Anatoliques, Bryennios en Occident, Tarchaneiôtès à Andrinople, Michel Maurix, originaire d'Héraclée du Pont, dans les Bucellaires[48]. La politique militaire de Michel VII - ou plutôt de son ministre Nicéphoritzès - fut donc plus audacieuse que ne le laisse entendre la triste réputation de cet empereur.

Alexis Comnène cumula les pratiques précédentes pour assurer une autorité longtemps précaire. Il promut aux plus hauts postes, comme Michel IV, ses frères, beaux-frères, neveux, qu'il avait fort nombreux, pour quadriller le haut

46 - En accord avec son frère l'orphanotrophe Jean, il éloigna les généraux les plus en vue, même au prix de l'efficacité militaire. Georges Maniakès, pourtant surveillé par le beau-frère de Michel IV, fut rappelé de Sicile, en dépit - ou à cause - de ses victoires, pour être emprisonné à Constantinople en compagnie de Basile Théodôrokanos, le futur vainqueur des Russes en 1043 (SKYLITZÈS, p. 406). Basile Synadènos, sur un simple soupçon, fut rappelé de Dyrrachion et enfermé à Thessalonique (*ibid.*, p. 410). Les Dalassènoi furent eux aussi détenus dans la capitale (*ibid.*, p. 396).

47 - Deux exceptions notables: Philarète Brachamios et Basile Apokapès, rebelles réfugiés dans leurs montagnes du Taurus.

48 - *Infra*, p. 350.

commandement et ne dédaigna pas, contrairement aux empereurs "militaires", son oncle Isaac et Romain Diogènès, de nommer des serviteurs personnels, Tatikios, Léon Képhalas, et même des eunuques, Léon Nikéritès, Eustathe Kyminianos.

Les empereurs du XI[e] siècle choisirent avec circonspection le haut commandement, de manière à limiter les risques d'inévitables tentatives de coups d'État, sans jamais toutefois chercher l'abaissement systématique de ce corps social, à l'éphémère exception de Michel Stratiôtikos.

L'Église

Nos fiches documentaires ne mentionnent que rarement des ecclésiastiques parmi les fauteurs de troubles. De fait, les canons de l'Église ordonnent la déposition du clerc qui aurait attenté (ὑβρίζω) à l'autorité impériale ou à celle de ses fonctionnaires[49]. L'attitude légitimiste de l'Église est réaffirmée par une novelle de Constantin VIII, à valeur synodique puisqu'elle est signée par l'empereur, le patriarche et le synode, novelle qui porte l'anathème sur quiconque a osé se rebeller contre l'empereur[50].

Depuis la crise iconoclaste, les querelles religieuses ne sont plus le support d'une opposition aux autorités laïques. Le patriarche, second personnage de l'Empire, représentait le principal pouvoir susceptible de rivaliser avec celui de l'empereur. D'autre part, placé à la tête de l'Église, il avait autorité sur la hiérarchie provinciale, confortant l'image d'une Constantinople dominatrice. Car, de même que les agents du fisc symbolisaient l'avidité de la capitale, les métropolites, issus du *politikon génos*, étaient éventuellement considérés tout à fois comme des agents du pouvoir impérial dans les provinces et des représentants de l'orthodoxie, notamment lorsque ces provinces étaient peuplées d'hérétiques.

Le rôle effacé du patriarche

Au X[e] siècle, le patriarche Polyeucte avait osé interdire l'entrée de Sainte-Sophie à Jean Tzimiskès, meurtrier de son oncle l'empereur Nicéphore Phocas, et avait retardé le couronnement tant que le nouvel empereur n'avait pas chassé des palais impériaux sa complice Théophanô ni fait pénitence[51]. À la mort de Polyeucte, Jean Tzimiskès, à l'occasion de l'élection du successeur, avait reconnu au patriarche une responsabilité égale à la sienne dans la bonne marche de la société: "dans le monde terrestre, je sais que le Démiurge a créé deux pouvoirs, le Sacerdoce et l'Empire, pour que l'un se soucie des âmes et l'autre des corps, en sorte que si l'un ou l'autre défaille, l'ensemble soit intégralement sauvé"[52].

49 - G. A. RHALLÈS - M. POTLÈS, Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων II, Athènes 1852-1859, p. 108-109.

50 - ZÉPOS, *Jus* I, p. 273-274.

51 - SKYLITZÈS, p. 285-286.

52 - LÉON DIACRE, p. 101-102. Sur les rapports entre l'Empire et le Sacerdoce, voir en dernier lieu, A. SCHMINCK, "Rota tu Volubilis". Kaisermacht und Patriarchenmacht in Mosaïken, *Cupido Legum*, Francfort 1985, p.- 211-234.

La réalité a démenti le bel équilibre prôné par ce discours : le siège patriarcal fut vacant pendant plusieurs années sous Basile II, alors qu'il était inconcevable que le trône impérial pût rester vide, preuve éclatante de l'inégalité des deux charges. L'amertume de Léon de Synada constatant que l'Église ratifiait seulement le choix du patriarche par l'empereur[53], la déférence du patriarche Antoine priant humblement Basile II de l'autoriser à renoncer à sa charge reflètent bien mieux le véritable rapport de forces[54].

La modification du recrutement des patriarches illustre le déclin de leur position. Aucun empereur Comnène ne jugea utile de placer un parent à ce poste alors qu'au Xe siècle deux fils d'empereur l'avaient occupé pour asseoir le pouvoir paternel. Les Doukai veillèrent seulement à ce qu'un de leurs clients, Kosmas, fût en charge et lorsqu'Alexis Comnène s'empara du pouvoir, il le remplaça par Eustrate Garidas, familier de sa mère Anne Dalassènè[55].

Le patriarche ne fut donc pas en mesure de peser de manière décisive sur les affaires, notamment au XIe siècle. Pourtant les circonstances semblaient favorables puisqu'en 1025, le patriarcat fut bien plus stable que le trône : quatre patriarches se succédèrent, face à onze empereurs, d'autant plus que furent choisies de prestigieuses figures, à l'exception du premier d'entre eux, Alexis Stoudite qui, expressément désigné par Basile II sur son lit de mort, aurait été davantage préoccupé de thésaurisation qu'animé d'ambitions personnelles[56]. Constantin Leichoudès avait été le principal conseiller de Constantin Monomaque, Jean Xiphilin, un des proches collaborateurs de cet empereur ; Michel Cérulaire avait tenté de s'emparer du pouvoir à la faveur d'un complot rapidement mis en échec avant qu'il ne fût choisi par Monomaque pour succéder à Alexis Stoudite.

Certaines sources laissent entrevoir qu'en 1042, Alexis Stoudite encourut les soupçons de Michel V, car ce dernier craignait peut-être un ralliement du patriarche aux côtés de Zôè[57]. Michel V, après l'avoir vainement appâté par un don de quatre livres d'or, l'avait donc éloigné et songeait à l'exiler quand le patriarche put se libérer, et après la chute de Michel, Alexis couronna Théodôra.

Cérulaire fut le seul à participer activement aux intrigues politiques, jouant un rôle décisif dans le succès d'Isaac Comnène, mais à cette occasion, il apparut davantage le chef d'une faction politique plutôt que le responsable de l'Église. Le futur patriarche avait pris l'habit monastique sous le coup de la douleur à l'annonce du suicide de son frère, comme lui compromis dans un complot contre Mi-

53 - DARROUZÈS, *Épistoliers*, p. 209.

54 - *Ibid.*, p. 344-346.

55 - *Alexiade* I, p. 109.

56 - Avant même que le patriarche ait pu songer à une intervention politique, les scrupules qu'il aurait éprouvés à couronner Michel IV, meurtrier de Romain III, furent étouffés par le versement de cinquante livres d'or : SKYLITZÈS, p. 391.

57 - *Ibid.*, p. 418 ; MATTHIEU D'ÉDESSE, trad. DOSTOURIAN, p. 104, affirme que le patriarche fut emprisonné. Un écho de cette tradition se retrouve dans IBN AL-ATHIR, (cité par VRYONIS, *Guilds*, p. 306), qui ajoute que le patriarche, une fois libéré, mena le peuple contre Michel V - fait que les sources byzantines ne confirment pas. Au contraire, une Chronique brève (*Kleinchroniken*, n° 16 § 12) affirme qu'au cours du soulèvement contre Michel V, la foule hua le patriarche et le menaça de mort s'il ne consentait pas à couronner Théodôra, ce qu'il fit.

chel IV. Michel V parvenu au pouvoir amnistia Cérulaire, qui regretta son changement d'état[58], indice d'une vocation monastique quelque peu incertaine. Déjà lors de la réception des légats du pape en 1054, le patriarche avait fait pression de manière inhabituelle sur l'empereur Monomaque pour que ce dernier s'inclinât devant ses souhaits[59]. Mais Psellos eut beau jeu de souligner dans son acte d'accusation l'incongruité du comportement du patriarche lors de la chute de Michel VI: "Cérulaire se mit à distribuer les charges... s'attribuant à lui-même le pouvoir impérial dans sa plénitude, il ne lui manquait plus que de se faire appeler empereur"[60]..."Perdant toute espèce de honte, il a réuni la royauté et le sacerdoce"[61]. Ce patriarche estimait que le sacerdoce était d'un plus grand prix que l'Empire et n'hésita pas à porter des sandales de pourpre, prétextant que c'était là un privilège de l'ancien sacerdoce, alors qu'aux yeux des Byzantins, le port de ces sandales constituait un véritable crime d'usurpation[62]. Cette attitude resta exceptionnelle et la fin malheureuse du patriarcat de Cérulaire ne fut peut-être pas étrangère au rôle modeste joué par ses successeurs. En effet, la réflexion de Psellos sur l'importance du patriarche en cas d'usurpation[63] lui fut inspirée avant tout par l'activité de Cérulaire en 1057 et ne se fondait pas sur une observation plus générale des successions impériales. Pourtant, à plusieurs reprises, le patriarche fut en mesure de peser sur le cours des événements, lorsqu'il eut la responsabilité d'assurer une transmission sans heurt du pouvoir impérial à des héritiers mineurs, en 1067 et en 1180. Dans les deux cas, le patriarche ne sut pas faire respecter la promesse donnée aux empereurs défunts. Bien que le patriarche Théodose eût percé très tôt les véritables ambitions d'Andronic Comnène en 1182, il n'osa contrecarrer les projets de ce dernier et fut contraint à la démission. Aux XIe et XIIe siècles, les patriarches, à l'exception de Cérulaire, ne se prétendirent pas les égaux de l'empereur. Au contraire, des souverains, tel Manuel Comnène, empiétèrent sur leur domaine réservé, la définition du dogme.

En conséquence, les patriarches ont systématiquement refusé d'apporter leur concours aux usurpateurs qui se présentaient à Sainte-Sophie, dans l'espoir toujours déçu d'y recevoir la couronne de leurs mains. Peu enclin à la confrontation violente, le chef de l'Église évitait d'affronter publiquement les émeutiers et se réfugiait dans ses appartements en attendant le dénouement de la crise. En 1210, lorsque Jean Comnène le Gros marcha sur Sainte-Sophie, le patriarche Jean Kamatèros abandonna tous les insignes de sa fonction et s'enferma, comme dans un tombeau,

58 - PSELLOS, *MB* IV, p. 322. Pour un portrait de Cérulaire, L. BRÉHIER, *Le schisme oriental du XIe siècle*, Paris 1899, p. 52-80.

59 - Cf. f. d. n° 73.

60 - PSELLOS, *Scripta Minora* I, p. 284.

61 - *Ibid.*, p. 314.

62 - SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 105. Tout aussi inhabituelle est l'effigie représentée sur son sceau de patriarche, postérieur à 1054. Au lieu de la Vierge, Cérulaire fit frapper au droit du sceau saint Michel revêtu d'une cotte de maille, type iconographique fort rare: LAURENT, *Église*, n° 16. Cette accusation de Psellos n'est pas seulement polémique, car ATTALEIATÈS (p. 58) partageait son avis.

63 - PSELLOS (*Chronographie* II, p. 88): "le patriarche en effet avait alors une très grande puissance... et il donnerait aux usurpateurs (τυραννεύσαντες) une aide formidable, si l'empereur ne commençait par se l'attacher de la façon la plus étroite".

dans une petite pièce dépourvue d'ouvertures[64]. La fidélité des patriarches aux empereurs légitimes ne les empêcha pas de toujours couronner l'usurpateur vainqueur et, fût-ce après un court délai, même lorsque le nouvel empereur était couvert du sang de son prédécesseur.

L'inégalité des pouvoirs respectifs de l'empereur et du patriarche se traduisait par la facilité avec laquelle les empereurs déposaient les patriarches qui n'avaient pas leur sympathie, notamment lorsqu'ils avaient été choisis par un prédécesseur, depuis lors renversé. Les titulaires du patriarcat ne tirèrent donc pas profit de leur poste pour influencer les choix politiques, et l'effacement de ses chefs illustre la position en retrait de l'Église en tant qu'institution.

L'influence de l'Église en province

Le personnel ecclésiastique était scindé en deux groupes que nous croyons distincts, d'une part les titulaires des grandes métropoles, d'autre part ceux qui détenaient les postes secondaires, obscurs évêchés ou offices des métropoles ; ces derniers étaient à coup sûr des provinciaux, car leurs charges n'avaient ni l'éclat ni les revenus susceptibles d'attirer les élites de la capitale, déjà réticentes à accepter les plus prestigieuses métropoles. Les promotions à ces dernières, aux évêchés, voire à la direction des plus célèbres monastères étaient décidées ou à tout le moins surveillées par les autorités, empereur ou patriarche. L'absence très fréquente de patronymes rend difficile l'appréciation de la politique de nomination.

S'il est clair que l'obtention d'une métropole constituait la plupart du temps la récompense de belles études à Constantinople, ou une mesure d'éloignement dans certains cas, nous nous demandons si le siège épiscopal ne revenait pas à un membre de la famille la plus influente dans la province ou la région. Jean Kourkouas, originaire de Dokeia, fut éduqué par son parent Christophore, métropolite de Gangra[65]. Michel Radènos, métropolite d'Euchaïta, fut promu syncelle par Romain Argyros parce qu'il lui était apparenté. Jean Mauropous, né probablement en Paphlagonie, avait été élevé dans ses jeunes années par son oncle, métropolite de Claudioupolis et finit sa carrière dans un demi-exil sur le siège d'Euchaïtes[66]. Au XII[e] siècle, les exemples semblent se multiplier. Les Tornikioi et les Malakai leurs alliés habitaient l'Hellade (Thèbes et l'Eubée) ; or Euthyme Malakès devint métropolite de Néopatras, Léon Tornikios résida un temps auprès du métropolite Bourtzès à Athènes, et Georges Tornikios faillit accepter le siège de Corinthe[67]. Basile Chrysobergès était clerc à Smyrne où une branche de sa famille était installée[68]. À un niveau social à peine plus modeste, Grégoire Pardos, métropolite de Corinthe, était issu d'une lignée bien attestée dans la région[69]. Léon Gabalas occupait le siège épiscopal de Nymphaion, ville peu éloignée de la Rhodes fami-

64 - MÈSARITÈS, *Palastrevolution*, p. 23.
65 - THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 426.
66 - KARPOZÈLOS, *Mauropous*, p. 27-28.
67 - Toutes références dans DARROUZÈS, *Tornikès*, introduction p. 26-28.
68 - *Supra*, p. 262.
69 - BROWNING, *Patriarcal School*, p. 19.

liale[70], et Léon Chamarètos était, selon nous, évêque en sa cité de Lacédémone[71]. Ces exemples laissent entrevoir que l'aristocratie, et pas seulement celle des fonctionnaires civils, ne dédaignait pas d'asseoir son ascendant local par l'obtention de dignités ecclésiastiques.

Les hommes éduqués dans la capitale, qui peuplaient le sommet de la hiérarchie ecclésiastique, partageaient donc les valeurs de la haute fonction publique[72] et confondaient la prospérité de leurs églises avec la solidité de l'État. Aussi, ils furent bien plus nombreux à servir les autorités qu'à les contester. En province, seule l'Église d'Antioche se distingua pour avoir aidé des rebelles, tous orientaux, à plusieurs reprises[73]. En période de troubles, devant la défaillance et parfois la complicité des autorités provinciales, ils furent amenés à prendre la tête de leurs cités jusqu'au péril de leur vie. Dès le XI[e] siècle, l'évêque de Sofia, Michel, succomba sous les coups du rebelle Lékas pour avoir maintenu sa fidélité à l'empereur[74].

Au siècle suivant, en Asie Mineure, les évêques des villes révoltées contre Andronic eurent une attitude modératrice, sauf celui de Lopadion. À Nicée le métropolite conseilla la reddition et prit lui-même la tête de la procession qui se rendait au-devant de l'empereur. En 1185, à Thessalonique, le métropolite Eustathe assista aux conseils de guerre lors du siège normand, mais il intervint davantage après la prise de la ville pour atténuer les rigueurs et les excès de l'occupation latine. Il représentait les intérêts de la population auprès du comte Alcuin, plus que l'ancien gouverneur de la ville, David Comnène, qui s'était enfui, ou plus que le prétendant qui accompagnait les Normands, Alexis Comnène.

Quelques années plus tard, Nicolas métropolite de Corinthe, puis le métropolite d'Athènes Michel Chôniatès, s'opposèrent aux entreprises de Léon Sgouros. Le premier y perdit la vie, l'autre réussit à tenir éloigné l'adversaire jusqu'à l'occupation latine. Pourtant la résistance de Michel Chôniatès ne peut pas s'expliquer par la haute opinion qu'il aurait eue de l'administration de sa province sous les Anges. Il est révélateur que le gouverneur de l'Hellade et du Péloponnèse - en résidence à Thèbes - ne soit point, semble-t-il, intervenu face à Sgouros. Chôniatès ne comptait guère sur son action puisque le métropolite en appelait toujours directement à la capitale. En Asie Mineure, ce fut un prêtre qui mit fin à l'agression du Pseudo-Alexis originaire de Constantinople, qu'il tua. Agit-il par vengeance personnelle ? Nicétas Chôniatès a du moins tenu à préciser la qualité de clerc du meurtrier du rebelle[75]. En Chypre, en dehors des chroniques occidentales, le témoignage unique de l'ecclésiastique Néophyte le Reclus se montre fort hostile au maître de l'île, Isaac Comnène[76]. Certes, sans nécessairement réhabiliter Isaac,

70 - LAKE, *Manuscripts* V, n° 192. La date est confirmée par la référence à l'empereur régnant, Isaac Ange.

71 - Cf. f. d. n° 217, n. 1.

72 - Le plus bel exemple est celui des Chôniatai, Michel, métropolite d'Athènes, et Nicétas, son frère le chroniqueur, brillant administrateur impérial durant vingt ans.

73 - Cf. les f. d. n° 11 (Bardas Sklèros), n° 80 (Isaac Comnène), n° 103 (Philarète Brachamios), n° 105 (Nicéphore Botaneiatès).

74 - SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 184.

75 - NICÈTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 422.

76 - *PG* 135, *col.* 495 *sq.*

il faut interpréter prudemment l'image si négative qui nous est suggérée, aussi bien que la sombre description contemporaine de l'Attique par son archevêque. Même après 1204, le métropolite de Philippoupolis paya de sa vie sa résistance à Kalojean de Bulgarie[77].

L'Église ne se montra pas toujours unanime à soutenir l'autorité centrale. En 1182-1183, l'évêque de Lopadion, à la différence de ses collègues de Nicée et de Brousse, prit résolument parti contre Andronic et en subit les conséquences[78]. Des ecclésiastiques accordèrent leur soutien à des notables coupables d'exactions. Lorsqu'Alexis Kapandritès, notable de Colonée, eut enlevé de vive force et épousé une veuve, l'évêque de Déabolis accepta d'attester que le mariage avait eu lieu sans contrainte[79]. Il convient donc de faire une distinction entre le comportement du haut clergé éduqué à Constantinople et celui des évêques dirigeant de modestes diocèses, recrutés sur place, peut-être parmi ces familles d'archontes dont notre période voit croître l'influence.

77 - Le métropolite avait sans doute apporté son soutien à la tentative d'Alexis Aspiétès de reconstituer en Thrace un État byzantin.

78 - NICÈTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 289. L'évêque fut aveuglé comme rebelle - il est vrai qu'il pouvait se prévaloir de défendre les droits d'Alexis II, supérieurs à ceux d'Andronic I.

79 - *PG* 119, *col.* 889.

TROISIÈME PARTIE

INTERPRÉTATION DES RÉVOLTES

CHAPITRE I

PRÉPONDÉRANCE ET DÉCLIN RELATIF DE L'ARISTOCRATIE MICRASIATIQUE (963 - 1028)

La situation politique au milieu du Xe siècle

Lorsque le 15 août 963, Nicéphore Phocas entra dans Constantinople au milieu des acclamations de la foule de la capitale, suivi de la meilleure armée que l'Empire ait eue depuis longtemps, on pouvait croire que la promotion de Nicéphore au trône impérial était la consécration logique de la puissance de la famille Phocas et de ses alliés depuis un siècle.

Les empereurs de la dynastie macédonienne ne manifestèrent pas l'intention de mener eux-mêmes leurs armées au combat et choisirent de laisser leurs généraux assumer les risques d'une défaite ou recueillir éventuellement la gloire des succès. Ils eurent une prédilection évidente pour les Phocas, dont ils firent les principaux responsables militaires. Cette famille n'était pas la plus ancienne d'Asie Mineure[1] ; les Mélissènoi, les Sklèroi pouvaient se targuer de plus antiques origines.

L'attachement de la dynastie macédonienne à cette lignée de généraux se justifiait par leurs qualités au combat et leur remarquable fidélité. Si Bardas Phocas se montra décevant dans l'exercice de sa charge de domestique des Scholes, il avait été en revanche un remarquable stratège de thème[2]. Son père Nicéphore d'une part, et ses propres enfants, tout particulièrement Nicéphore et Léon, remportèrent d'exceptionnels succès face aux Arabes, tant en Italie qu'en Asie Mineure et en Crète que Nicéphore reconquit. Durant un siècle, aucun Phocas ne tenta de prendre le pouvoir aux dépens de la dynastie légitime. La révolte de Léon Phocas en 919-920 n'avait nullement été dirigée contre le jeune Constantin VII, mais provoquée par la rivalité avec Romain Lékapènos, drongaire de la flotte, afin de contrôler la régence du jeune empereur[3]. Cette rivalité fut à l'origine de l'exclusion des Phocas des hauts postes militaires durant le règne de Lékapènos.

L'étude du personnel employé par Romain I qui, comme les Macédoniens, durant son long règne, ne mena personnellement aucune expédition militaire en

1 - Sur les Phocas, voir *supra*, p. 272.

2 - SKYLITZÈS, p. 241.

3 - Skylitzès, p. 205, semble d'un avis différent, mais il n'est pas sûr que l'interprétation de la révolte par cet auteur soit bien exacte : rien ne dit en effet que Léon Phocas ait à cette date considéré l'Empire comme un bien héréditaire.

Asie Mineure, démontre qu'il s'appuya, pour contrebalancer la puissance jusque-là croissante des Phocas, sur les Kourkouas, les Argyroi et les Sklèroi.

L'aristocratie micrasiatique ne formait donc pas un groupe uni puisqu'un clivage s'y discerne entre un groupe dominant, celui des Phocas alliés aux Maléïnoi, et face à eux, l'ensemble des autres familles, qui trouvait son unité dans une commune volonté de limiter les ambitions des premiers nommés. Cette division n'implique pas l'absence d'intérêts communs aux deux groupes, puisque tous fournirent le personnel dirigeant des armées thématiques et tagmatiques qui combattirent les Musulmans sur toutes les frontières de l'Empire, acquérant à l'occasion de ces luttes, non seulement la gloire mais aussi les honneurs et des richesses, consistant, pour l'essentiel, en propriétés données par les empereurs, récompense de leurs éminents services.

Deux traits majeurs distinguaient ces deux factions : la région où ils préféraient combattre, les alliances qu'ils avaient choisi de nouer par-delà la frontière de l'Empire. Depuis la fin des grandes campagnes menées par le calife lui-même contre l'Empire, les émirs de Mélitène et de Tarse, renforcés certes par des contingents de volontaires et soutenus dans l'arrière-pays par les émirs de Mossoul et d'Alep, supportaient le gros du poids de la lutte contre l'Empire au nom du *djihad*. Les armées byzantines menaient donc contre eux la majeure partie de leurs contre-attaques. Or les Phocas privilégièrent les actions contre les gens de Tarse. Nicéphore l'Ancien s'illustra à plusieurs reprises par ses victoires dans les passes qui conduisaient à cette ville, et nous avons déjà rappelé que, sous Constantin VII, Bardas et ses fils dirigeaient les thèmes des Anatoliques, de Cappadoce et de Séleucie, qui entourent cet émirat[4]. Cette prédilection s'expliquait largement dans la mesure où la plus grande partie des propriétés et la zone d'influence des Phocas étaient situées, comme nous l'avons vu, en Cappadoce, précisément dans la région sud, proche de la frontière. La lutte contre l'émir de Tarse leur permettait à la fois de protéger leurs biens fonciers et d'en acquérir de nouveaux, proches des anciens, à l'occasion de victoires byzantines.

Les familles de l'autre groupe se partageaient la responsabilité de la lutte contre les émirs de Mélitène et accessoirement ceux de Qaliqala (Théodosioupolis). Les Doukai puis les Argyroi conduisirent les opérations à partir des thèmes du Charsianon et de Sébastè. Les Kourkouas, Théophile et particulièrement Jean, domestique des Scholes pendant vingt-deux ans, poursuivirent sans relâche leur action jusqu'à la chute définitive de Mélitène aux mains des Byzantins en 934. Cette obstination est d'autant plus remarquable qu'à la même époque les émirs de Tarse n'étaient pas demeurés inactifs et avaient mené de violentes attaques contre les provinces byzantines[5], sans que Jean Kourkouas ait personnellement conduit les armées contre ces émirs. L'intérêt de ces diverses familles en vue d'étendre l'Empire dans la région de Mélitène s'explique, comme pour les Phocas, par leurs

4 - Sans doute Mélitène était-elle devenue à cette date byzantine et ne représentait-elle plus de danger. Mais il est remarquable que Bardas Phocas, distribuant à ses fils les thèmes, ne leur ait pas attribué les thèmes si importants de Likandos, du Charsianon ou de Mésopotamie.

5 - Par exemple en 927-928, l'émir Ṭamal mena un raid victorieux et, en 931, il prit Amorion (VASILIEV-CANARD I, p. 263 et p. 266).

intérêts fonciers localisés dans les thèmes frontaliers du Charsianon ou des Arméniaques[6]. La région de Mar'as (Germanicée), située à la limite des deux émirats, fut l'objet d'attaques de la part des deux groupes, lors des campagnes d'Andronic Doukas au début du X[e] siècle ou de celles plus tardives de Bardas Phocas.

Le comportement des grandes lignées militaires ne fut certes pas dans la réalité aussi tranché qu'il apparaît dans notre description. Des Phocas ont occasionnellement conduit des armées en Mésopotamie, tel Bardas, en 952, vers Amida et Mayyafariqin[7]. Mais la tendance que nous avons décelée ne nous paraît pas douteuse. Elle explique également comment ces deux groupes ont choisi leurs alliés privilégiés dans leur lutte contre les Arabes, puis au cours des guerres civiles qui les opposèrent à la fin du X[e] siècle. Le groupe opposé aux musulmans de Mélitène et de Qaliqala (Théodosioupolis) devait nécessairement composer avec les Arméniens, la troisième ethnie qui habitait cette région[8]. L'Arménie avait été soumise à la domination arabe depuis la deuxième moitié du VII[e] siècle, mais à partir de la fin du IX[e] siècle et au X[e] siècle, les principaux archontes du pays tentaient de se libérer ou à tout le moins d'acquérir leur autonomie, en particulier Ašot le Bagratide[9], et ils recherchaient du côté de l'Empire des appuis contre les musulmans.

Parmi les familles installées dans le nord-est de l'Asie Mineure, une à coup sûr, celle des Sklèroi[10], et sans doute une autre, celle des Kourkouas, étaient d'origine arménienne[11]. Au milieu du IX[e] siècle, un Sklèros agissait de concert avec Amr (Omar), l'émir de Mélitène jusqu'à ce qu'il se fût rebellé contre lui[12]. Tout naturellement les Sklèroi et les Kourkouas entretenaient d'excellentes relations avec les Arméniens au cours du X[e] siècle. L'attitude du fameux Mélias, le principal chef arménien au service de l'Empire, d'abord comme cleisourarque, puis comme stratège de Likandos, est exemplaire. Il servit auprès d'Eustathe Argyros, stratège du Charsianon, puis auprès d'Andronic Doukas, ensuite de son fils Constantin avant de devenir l'auxiliaire indispensable de Jean Kourkouas dans sa conquête de Mélitène. Un demi-siècle plus tard, le petit-neveu de Jean Kourkouas, Jean Tzimiskès, nomma comme domestique des Scholes un autre Arménien, du nom de Mélias lui aussi, peut-être un descendant du stratège de Likandos[13]. Léon Diacre rappelle aussi que le surnom de Tzimiskès vient de la langue arménienne. Ce sur-

6 - *Supra*, p. 215-216.

7 - VASILIEV-CANARD I, p. 347.

8 - Les Pauliciens avaient été dispersés depuis que Basile I avait mis fin à leur État en 878 (P. LEMERLE, L'histoire des Pauliciens d'Asie Mineure d'après les sources grecques, *TM* 5, 1973, p. 108). Du reste, parmi ces Pauliciens on comptait des gens d'origine arménienne (*ibid.*, p. 53-56) même si cette hérésie n'avait pas de racine arménienne.

9 - LAURENT, *Arménie*, p. 310-324.

10 - SEIBT, *Skleroi*, p. 15.

11 - KAŽDAN, *Arméniens*, p. 13-14.

12 - THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 166; SKYLITZÈS, p. 93.

13 - Mleh étant un prénom arménien assez fréquent, plusieurs Arméniens, sans rapport de parenté entre eux, l'avaient sans doute porté. Mélias peut aussi être devenu le patronyme des descendants du stratège de Likandos ; mais en l'absence du prénom du domestique, nous ne pouvons trancher cette difficulté.

nom ne saurait s'expliquer par l'origine arménienne de Tzimiskès puisqu'après trois ou quatre générations, les familles byzantines d'origine étrangère étaient largement hellénisées, comme en témoigne l'usage de prénoms typiquement grecs dans la famille Kourkouas, Théophile, Jean ou Romain[14] ; il s'agit d'un indice supplémentaire des relations étroites entretenues par Tzimiskès et les troupes arméniennes au service de l'Empire ; il fut précisément stratège de Mésopotamie, un des thèmes limitrophes de l'Arménie.

Au contraire, les Phocas n'entretinrent pas de bons rapports avec les Arméniens. Sans doute lorsque Bardas Phocas et ses fils commandèrent les armées byzantines, eurent-ils sous leurs ordres des contingents arméniens, mais ils n'avaient pas une bonne opinion de ces soldats dont ils jugeaient la fidélité douteuse, comme l'a fort bien expliqué l'auteur du *Traité sur la guérilla*, proche du groupe des Phocas : il rapporte que la surveillance des défilés assurée par les Arméniens doit être modifiée car ceux-ci n'assurent pas correctement leur service[15]. La législation de Nicéphore Phocas fut marquée par cette défiance à leur égard[16]. Les Phocas jugeaient les Arméniens trop proches du clan micrasiatique adverse et préféraient entretenir des relations d'amitié avec un autre peuple chrétien, rival des Arméniens, les Géorgiens ou plus précisément les Ibères[17]. Pourquoi ce choix ? Sans aucun doute l'hostilité commune des Ibères comme des Phocas envers les Arméniens ne pouvait qu'entraîner une sympathie mutuelle, mais davantage encore, les Phocas s'étaient apparentés à des Ibères, à une date que nous ne pouvons pas préciser[18]. Certains Phocas d'autre part étaient en relations, semble-t-il, avec le thème de Chaldée, voisin de l'Ibérie, puisque leurs parents, les Pleustai, étaient originaires de Trébizonde[19]. Michel Maléïnos et son neveu Nicéphore, le futur empereur, s'étaient liés d'une grande amitié avec Athanase, futur fondateur de Lavra, lui aussi natif de cette même ville[20].

Athanase, à la différence de bien des moines grecs du mont Athos, se montra favorable, au sein de la communauté athonite, aux moines ibères dont Tornikios qui le récompensa avec magnificence de cette attitude[21]. Par ailleurs, Nicéphore confia la Chaldée à son jeune neveu Bardas[22].

14 - LÉON DIACRE, p. 92.

15 - *Traité sur la guérilla*, p. 39-41.

16 - ZÉPOS, *Jus* I, p. 247 ; CHARANIS, *Armenians*, p. 34.

17 - Les Ibères étaient une branche des Géorgiens, établie à l'est du thème de Chaldée, dans la partie occidentale de la Géorgie.

18 - ATTALEIATÈS, p. 222. Il semble bien que les Phocas ne doivent absolument pas être comptés au nombre des Byzantins d'origine arménienne, en dépit de l'opinion contraire de KAŽDAN, *Arméniens*, p. 71-72.

19 - Cf. *supra*, p. 222.

20 - *Lavra* I, Introduction p. 30, p. 43-45 ; *Iviron* I, p. 19-21 ; Jean l'Ibère qui fréquenta les empereurs de Constantinople, rendit visite tout particulièrement à Nicéphore, *ibid.*, p. 138 et Introduction p. 20 note 6.

21 - *Vie de Jean et d'Euthyme* § 7-8. Sur les rapports d'Athanase et de Tornikios, cf. *Iviron* I, introd. p. 19-24.

22 - LÉON DIACRE, p. 96.

Au X[e] siècle, l'Asie Mineure était dominée par deux groupes, celui des Phocas-Maléïnoi dont la puissance était centrée en Cappadoce et qui s'appuyait à l'extérieur sur les Ibères et, face à eux, l'ensemble des autres grandes familles micrasiatiques installées dans le Charsianon et les Arméniaques avec le soutien des Arméniens. Il s'était établi une sorte d'alternance politique : lorsqu'à Constantinople le pouvoir changeait de mains, le nouvel homme fort faisait appel à celui des deux groupes qui n'occupait pas la position dominante. Pour cette raison, Romain Lékapènos mit à la tête des armées byzantines sous son règne des Kourkouas, des Argyroi, des Sklèroi, alors que Constantin VII, ayant réussi à l'éliminer, reprit à son service les Phocas-Maléïnoi.

Jusqu'à la mort de Romain II, l'opposition entre les deux partis n'avait pas dégénéré en guerre civile lors des troubles de succession à l'Empire. Si l'alternance était respectée pour les plus hauts postes de responsabilité qui mettaient en position de prétendre au trône, elle n'interdisait pas que des membres du groupe en disgrâce détiennent des postes encore notables mais sans influence décisive pour le contrôle de l'armée. Bardas Phocas servit ainsi au temps de Lékapènos alors qu'une attaque russe malmenait les côtes asiatiques face à Constantinople en 941. Qualifié d'ancien stratège, à la tête de cavaliers d'élite, il repoussa les Russes[23]. En 956, sous Constantin VII, Bardas Sklèros était sans doute patrice et stratège de Kaloudia, et de toute manière il avait déjà derrière lui une longue carrière lorsque mourut Nicéphore Phocas[24]. Des mariages avaient également rapproché les deux factions[25]. Lorsque le jeune Romain II mourut en mars 963, l'aristocratie micrasiatique connaissait une atténuation remarquable de ses divisions, et à l'occasion de la vacance effective du pouvoir que représentait toute régence à Byzance, elle pouvait facilement s'accorder sur un candidat unique.

Le règne des co-empereurs

Plusieurs généraux avaient fait preuve d'un exceptionnel talent dans les luttes récentes contre les Arabes, Nicéphore Phocas, son frère Léon, Jean Tzimiskès. Les ambitions personnelles légitimes qu'auraient pu avoir ces derniers s'effacèrent : Léon reconnaissait probablement le droit d'aînesse de son frère et savait de plus qu'au cas où l'installation de la famille Phocas sur le trône impérial se révélerait durable, les héritiers du trône seraient alors ses propres enfants, puisque Nicéphore avait perdu son fils unique[26]. Quant à Jean Tzimiskès, neveu de Nicéphore, conscient de la popularité de ce dernier[27], il obtenait le poste fort gratifiant de domestique des Scholes.

23 - SKYLITZÈS, p. 229 ; THÉOPHANE CONTINUÉ (p. 424) ; l'appelation "ancien stratège" signifie que Bardas Phocas est à cette date privé de toute responsabilité sur une province de l'Empire.

24 - SEIBT, *Skleroi*, p. 30.

25 - Constantin Sklèros, frère de Bardas, avait épousé Sophie Phôkaina, nièce de l'empereur Nicéphore et soeur de Bardas Phocas. Jean Tzimiskès, issu du mariage d'un Kourkouas et d'une Phocas, avait lui-même épousé en premières noces Marie Sklèraina, soeur de Bardas et Constantin. Pour le détail des alliances entre les différents groupes, *supra*, p. 268.

26 - Bardas, fils de Nicéphore, avait été tué accidentellement par Pleustès, un jeune parent (SKYLITZÈS, p. 260 ; LÉON DIACRE, p. 40-41).

27 - LÉON DIACRE, p. 44, les soldats l'aimaient à la folie (δαιμονίως).

Au cours des événements qui se déroulèrent entre le 15 mars, date de la mort de Romain II et le 15 août, date de l'entrée de Nicéphore dans Constantinople, le futur empereur n'eut pas à affronter d'opposition en Asie Mineure. Deux obstacles seulement se dressaient sur sa route, les armées d'Occident et la capitale elle-même. Marianos Argyros, domestique des Scholes d'Occident, secondé par les Tornikioi[28], commandait les *tagmata* macédoniens qui formaient la majeure partie des troupes occidentales, mais il n'était pas en mesure d'attaquer en rase campagne les soldats de Nicéphore. Tout juste pouvait-il défendre la capitale derrière ses murs. La position personnelle de Marianos Argyros était difficile; hostile à Nicéphore Phocas - aucun lien matrimonial ne paraît avoir uni les deux familles -, il disposait de peu de soldats; tout dépendait donc des habitants de la capitale; or ceux-ci étaient partagés, mais Nicéphore bénéficia de deux atouts décisifs, l'appui de l'impératrice Théophanô et le ralliement de l'ancien parakoimomène Basile.

La position de l'impératrice Théophanô se comprend aisément. Les précédentes impératrices régentes, Théodôra, veuve de Théophile, Zôè Karbonopsina, veuve de Léon VI, n'avaient pu régner seules durablement. Le choix d'un Phocas présentait plusieurs avantages: l'armée ne menaçait pas de se révolter, tant le prestige de la lignée était grand après ses victoires sur les Arabes. D'autre part les Phocas, nous l'avons vu, s'étaient montrés constamment fidèles à la dynastie macédonienne: Nicéphore pas plus que Léon n'avaient été tentés de menacer le pouvoir de Romain II en dépit de leur popularité. Ainsi, pour Théophanô, sa veuve, confier le pouvoir à Nicéphore semblait la solution la mieux adaptée pour sauvegarder les droits de ses fils que personne ne contestait alors[29]. Basile Lékapènos, un eunuque, ne pouvait prétendre lui-même à l'Empire, mais il défendait naturellement les intérêts des porphyrogénètes, ses petits-neveux[30]. En outre, ambitieux et avide de richesses, il avait été évincé du poste lucratif de parakoimomène et cherchait sa revanche. Le soutien de la puissante armée d'Orient et de deux personnages de première importance à Constantinople ouvrit donc le chemin, presque sans combat, à Nicéphore Phocas, sans compter sa réputation fameuse auprès d'une large partie de la population.

La rivalité des Phocas et des Sklèroi

Nicéphore Phocas ne connut pas d'opposition interne sérieuse et se consacra à la lutte victorieuse contre les Hamdanides, la rébellion de Kalokyros relevant plus de l'aventure personnelle[31] que d'une tentative sérieuse pour saisir le pouvoir impérial. Mais sa politique fiscale lui aliéna les habitants de la capitale[32], mécontentement qu'aggravèrent la cupidité de son frère Léon[33] et le sévère

28 - Ils n'étaient pas parents du fondateur d'Iviron.

29 - Dès avril 963, Théophanô avait ordonné (κέλευσις τῆς δεσποίνης), contre l'avis de Bringas, que Nicéphore Phocas entrât à Constantinople (SKYLITZÈS, p. 254).

30 - Ils étaient les petits-fils de sa demi-soeur Hélène Lékapènè.

31 - *Infra*, p. 394.

32 - SKYLITZÈS, p. 273-274.

33 - LÉON DIACRE (p. 64), pourtant si favorable aux Phocas, ne peut cacher que les ἀστικοί de Constantinople l'avaient pris en aversion pour avoir tiré un immense profit d'une spéculation sur le blé lors d'une famine (en 966). Cette date paraît marquer un tournant pour

traitement infligé aux Constantinopolitains coupables d'une rixe avec les Arméniens. Mais Nicéphore Phocas avait - à juste titre - jugé peu dangereuse pour son pouvoir l'émeute de l'Ascension 967; tout au plus avait-il fortifié le palais impérial pour le tenir à l'abri d'un coup de main des émeutiers.

Comment expliquer alors le succès du complot de décembre 969? Il réside dans la rencontre des ambitions de trois personnalités, Jean Tzimiskès, l'impératrice Théophanô, le parakoimomène Basile, avec le mécontentement d'un groupe d'officers supérieurs de l'armée d'Orient. Jean Tzimiskès qui avait bénéficié à l'avènement de Nicéphore de la promotion au domesticat des Scholes d'Orient, perdit ce poste pour des raisons qui nous demeurent obscures[34]. Sans doute l'empereur favorisa-t-il les membres de sa proche famille, fussent-ils médiocres comme son cousin germain, Manuel Phocas, qui se fit battre lamentablement en Sicile. Jean Tzimiskès était bien un neveu de l'empereur par sa mère, mais ce dernier ne jugea pas cette parenté suffisante pour garantir sa fidélité, se rappelant que les Kourkouas n'avaient pas, dans le passé, favorisé les Phocas. Les ambitions du brillant général furent déçues au moment même où Théophanô manifestait une inquiétude croissante à l'égard de son époux Nicéphore, de plus en plus proche de son frère Léon, le curopalate[35]. Sous l'influence de ce dernier, l'empereur pensait sans doute pérenniser le pouvoir dans sa famille, en le confiant à ses neveux, les fils de Léon. Tzimiskès se trouvait dépourvu de descendance et même de frère vivant. Sans doute des raisons personnelles jouèrent en sus, telle l'inclination de Théophanô envers Tzimiskès, mais les motifs politiques restaient primordiaux. Basile Lékapènos se joignit à eux car Nicéphore Phocas n'avait pu s'accorder durablement avec l'ambitieux parakoimomène; aussi ce dernier, tout d'abord honoré de la dignité de proèdre, spécialement créée pour lui[36], fut-il progressivement mis à l'écart. Or une amitié particulièrement forte le liait à Jean Tzimiskès, depuis qu'ensemble ils avaient combattu en Mésopotamie[37]; en 958, les deux généraux byzantins avaient totalement vaincu Sayf ad-Dawla et pris Samosate[38]. Nous avons par ailleurs insisté sur le poids des solidarités militaires. Basile, fort attaché à son petit-neveu Basile le Porphyrogénète, s'inquiétait, comme Théophanô, de le voir dépossédé trop longtemps du pouvoir effectif[39].

Les troupes byzantines bénéficiaient ordinairement de leurs victoires par la distribution du butin abondant fait sur l'ennemi[40], mais les officiers qui avaient

l'opinion publique de la capitale. L'année précédente, Nicéphore y avait obtenu un triomphe magnifique pour ses campagnes victorieuses en Cilicie (LÉON DIACRE, p. 61).

34 - Il était encore domestique en 965 lors de la prise de Tarse (*ibid.*, p. 59); mais dès 966, il n'est plus mentionné pendant la campagne de Syrie (M. CANARD, *Histoire de la dynastie des H'amdanides de Jazira et de Syrie*, Paris 1953, p. 795).

35 - Le bruit infondé qu'il songeait à rendre les jeunes porphyrogénètes eunuques courut en Orient: YAHYA I, p. 827.

36 - OIKONOMIDÈS, *Listes de préséance*, p. 240, 241.

37 - SKYLITZÈS, p. 284.

38 - Sur cette campagne, VASILIEV-CANARD II, p. 363-364.

39 - PSELLOS (*Chronographie* I, p. 3) a noté cette affection du parakoimomène pour le prince porphyrogénète.

40 - LÉON DIACRE, p. 61. Après la prise de Tarse, l'armée, à sa grande satisfaction, disposait d'un abondant butin.

participé à la prise d'Antioche sur les Hamdanides s'estimèrent lésés, car leurs mérites ne furent pas reconnus. Des trois principaux acteurs de cette immense victoire, Michel Bourtzès, Isaac Brachamios, Eustathe Maléïnos, seul ce dernier, en raison de sa parenté avec l'empereur, avait obtenu une récompense à la hauteur de l'exploit, celle du gouvernement d'Antioche[41]. Ainsi la liste des participants au complot de 969 contre l'empereur se justifie parfaitement : l'impératrice Théophanô, le parakoimomène Basile, Jean Tzimiskès, auxquels s'ajoutèrent Michel Bourtzès et Isaac Brachamios. Ce dernier de surcroît était arménien, ethnie qui n'était pas en faveur auprès des Phocas. Se joignirent à eux Léon Abalantès, militaire et proche parent de Tzimiskès[42], Atzypothéodôros, un fidèle de Tzimiskès - qui suivit son maître selon les principes de la solidarité entre *oikeiôtatoi* et *authentès* que nous avons décrits plus haut. Seule la présence de Léon Pédiasimos peut donner lieu à des conjectures. Il n'est pas abusif de voir en lui, comme tous ses compagnons, un militaire ayant servi sous Jean Tzimiskès[43].

Les opposants à Nicéphore Phocas choisirent la forme du complot, parce qu'une révolte ouverte n'était pas réaliste. Jean Tzimiskès en effet aurait sans doute pu rallier sur son nom de nombreux bataillons, mais l'empereur aurait conservé le contrôle d'une partie égale de l'armée d'Orient avec l'avantage considérable d'occuper la capitale. Seul le complot laissait quelque chance de réussite, puisqu'après l'assassinat de l'empereur, les conjurés espéraient rallier la garde, car Théophanô représentait la légitimité et la population de Constantinople était lasse des Phocas. Il en advint ainsi, et le frère de l'empereur défunt, Léon, se trouva placé dans la situation de Tzimiskès avant le succès de sa tentative : il pouvait lui aussi rallier une grande partie, mais non la totalité de l'armée d'Orient, et désormais il était exclu de la capitale. Il hésita, perdit toute chance et se rendit. L'assassinat de Nicéphore Phocas marque une date essentielle dans l'histoire de l'aristocratie micrasiatique, en rouvrant, entre les deux groupes définis plus haut, la ligne de fracture que des mariages et les victoires des Phocas avaient refermée. Dès lors, les sentiments de rivalité s'exacerbèrent jusqu'à la haine.

Jean Tzimiskès devenu empereur prit soin de changer tout le personnel fidèle au *basileus* assassiné : il élimina des postes de responsabilité, durant tout son règne, les Phocas et les Maléïnoi et assigna à résidence les plus dangereux d'entre eux. Léon, frère de Nicéphore, fut exilé à Méthymne dans l'île de Lesbos[44], et son fils Bardas, alors duc de Chaldée, à Amasée[45] dans le thème des Arméniaques, zone d'influence traditionnelle des Kourkouas, ce qui garantissait à Tzimiskès que Bardas Phocas ne trouverait aucun concours auprès de la population locale. Durant son bref règne de six ans, Tzimiskès dut faire face à l'hostilité des Phocas qui, aidés

41 - Eustathe, *anthypatos*, patrice, fut promu stratège d'Antioche et de Likandos : W. B. R. SAUNDERS, The Aachen reliquary of Eustathios Maléïnos, *DOP* 36, 1982, p. 211-219

42 - *Supra*, p. 270.

43 - Léon est le premier membre connu de cette lignée.

44 - LÉON DIACRE, p. 96. C'était un lieu d'exil traditionnel, Étienne Lékapènos y fut enfermé, SKYLITZÈS, p. 255.

45 - Il n'est pas clairement établi si Bardas Phocas était accompagné dans son exil par les frères Parsakounténoi ses cousins, ou bien si ces derniers vinrent l'y rejoindre pour l'aider à s'évader.

de leurs parents, tentèrent à deux reprises de le renverser. La seule alerte sérieuse fut la mise à profit par Bardas Phocas, en 970, de la mobilisation des armées face aux Russes de Svjatoslav dans les Balkans; il avait regagné la Cappadoce, zone d'influence des Phocas et réuni une armée à Césarée. L'empereur Tzimiskès lui opposa un Sklèros, issu justement du groupe des opposants habituels aux Phocas, en utilisant pour plus de sûreté l'appât traditionnel des titres et des dignités avec l'intention de détacher les partisans du rebelle; il rencontra un plein succès puisque même des parents, comme son neveu Adralestos, abandonnèrent Phocas.

Tzimiskès compta parmi ses généraux les Kourkouas, ses propres parents, les Sklèroi, Michel Bourtzès qui l'avait aidé à prendre le pouvoir, ses fidèles, tel Mélias, nommé domestique des Scholes d'Orient[46], et même un membre de l'ancienne dynastie des Lékapènoi, Romain[47].

En 976, à la mort de l'empereur, le parakoimomène Basile gouverna l'Empire pour le compte des Porphyrogénètes bien que ceux-ci eussent largement atteint l'âge de régner effectivement[48]. La disparition du co-empereur laissait le champ libre aux ambitions: le groupe des Phocas n'avait pas oublié qu'un des leurs était monté sur le trône et considérait dès lors que ce règne fondait pour la lignée des droits à une nouvelle accession. Mais l'autre partie de l'aristocratie micrasiatique avait acquis la même ambition, ayant pour chef le meilleur stratège du groupe, Basile Sklèros qui déjà, sous Tzimiskès, avait sans doute manifesté quelque ambition personnelle. Ce dernier entreprit le premier la conquête du pouvoir car il était libre, même si le parakoimomène, méfiant, avait amoindri son autorité en le nommant duc de Mésopotamie, alors que Bardas Phocas, chef de l'autre famille, vivait exilé à Chio, sous une étroite surveillance[49].

Les grandes rébellions

Bardas Sklèros se révolta au printemps 976 avec l'appui traditionnel de son clan, en tout premier lieu les Arméniens qui, à plusieurs titres, jouèrent un rôle très important dans sa rébellion. Ils lui fournirent des troupes nombreuses et également des chefs; parmi les participants de la révolte[50], nous relevons les noms de plusieurs grandes lignées d'origine arménienne, Romain Tarônitès, Michel Kourtikios et Isaac Brachamios. Hors des frontières de l'Empire, deux princes également arméniens, ceux du Tarôn et de Mokq, furent favorables à Sklèros. Enfin la partie arménienne de la population d'Antioche le soutenait également[51]. Ultérieurement, lorsque Michel Bourtzès se rallia à Sklèros, il amena avec lui les

46 - YAHYA II, p. 353; il était *ghoulam* de Tzimiskès, c'est-à-dire son *oikeios*.

47 - Petit-fils du *basileus* Romain, patrice, il combattit les Russes à Dristra, SKYLITZÈS, p. 308.

48 - Basile était dans sa dix-huitième année.

49 - LÉON DIACRE, p. 126; SKYLITZÈS, p. 294.

50 - Pour les références à tous les personnages cités au cours de ces événements, nous renvoyons à la f. d. n° 11.

51 - Le reste de la population était favorable aux impériaux, sans qu'on puisse préciser s'ils l'étaient par obéissance envers Basile II ou par amitié envers les Phocas (YAHYA II, p. 377-378).

troupes du duché qui comptaient de nombreuses garnisons arméniennes; elle se firent précisément massacrer lors de la défaite qu'il enregistra à Oxylithos[52]. Parmi les autres noms des révoltés, on relève celui des Doux-Doukai, qui se rangèrent toujours dans le camp opposé aux Phocas, et celui des Hagiozacharitai. L'un d'eux, Théodore, avait exercé ou exerçait la fonction de stratège à Lèmnia, thème dont la situation n'est pas parfaitement fixée, mais qu'on localise entre la Mésopotamie et Antioche[53]. Le lieu où prit naissance la rébellion - la région de Harput, Mélitène - était le berceau de la famille Sklèros et largement peuplé d'Arméniens.

Le mouvement qui éclata en 976 fut donc fort différent de celui de 963. La lutte extraordinaire que se livrèrent Sklèroi et Phocas au cours de la seconde moitié du Xe siècle a fait croire que les deux familles étaient d'importance égale. Il n'en était rien. Au printemps 976, Sklèros ne contrôlait que quelques petits thèmes frontaliers, disposant d'un nombre modeste de *tagmata* de l'armée byzantine. Seul son génie militaire permit au mouvement dont il avait pris l'initiative de durer. Alors que Nicéphore Phocas avait accompli sa marche sans obstacle, Sklèros dut combattre sans cesse pour avancer vers Constantinople; dans un premier temps le parakoimomène Basile fit appel, en sus des troupes d'Occident[54], à celles d'Asie Mineure demeurées fidèles et à leurs généraux parmi lesquels nous comptons plusieurs noms du clan Phocas, Eustathe Maléïnos, les frères Parsakountènoi, Pierre, l'ancien serviteur de Phocas, et aucun qui soit rattachable à l'autre clan. Lorsque Bardas Sklèros, ayant pris Nicée, marcha vers Constantinople, le parakoimomène se résolut à faire revenir d'exil Bardas Phocas lui-même puisque ses lieutenants n'avaient pas su arrêter l'avance de Sklèros[55]. Aussitôt tout le centre de l'Asie Mineure fut assuré aux impériaux, sans combat, preuve que Sklèros avait évité la Cappadoce, préférant laisser Césarée aux mains d'Eustathe Maléïnos plutôt que de prendre le risque de le combattre.

L'arrivée de Bardas Phocas permit de faire jouer l'alliance traditionnelle de la famille avec les Ibères. Le principal négociateur fut, semble-t-il, Tornikios, fondateur du monastère d'Iviron. La *Vie de Jean et Euthyme* rapporte ces événements: Tornikios ne voulait pas quitter son monastère, mais on lui fit comprendre qu'en cette période trouble son monastère risquerait de pâtir d'une désobéissance aux empereurs[56]. Tornikios intervint alors, avec succès, auprès du curopalate David d'Ibérie, puisqu'une armée de douze mille hommes lui fut confiée, qui remporta des victoires décisives sur Sklèros, que les sources grecques attribuent davantage à Bardas Phocas. Peu importe qui vainquit Sklèros, le fait important est cette alliance renouvelée des Phocas avec les Ibères. Le récit embarrassé de la *Vie de Jean et d'Euthyme* pourrait cacher le fait que Tornikios ne s'engagea

52 - SKYLITZÈS, p. 321.

53 - OIKONOMIDÈS, *Listes de préséance*, p. 361.

54 - Nous ignorons tout de leurs chefs et de leur comportement face aux troupes de Sklèros; sans doute servirent-elles de corps d'armée initial pour Bardas Phocas lorsqu'il passa en Asie Mineure en battant Romain Sklèros.

55 - PSELLOS (*Chronographie* I, p. 5) explique quelles craintes la cour de Constantinople éprouvait à son égard, parce qu'il était de sang impérial, et quelles précautions furent prises avant de le nommer domestique des Scholes.

56 - *Vie de Jean et d'Euthyme*, p. 20 § 9 et 10.

en faveur des empereurs qu'après la nomination de Bardas Phocas au poste de domestique des Scholes, obéissant davantage à ce dernier qu'aux empereurs.

Cette révolte de Sklèros avait permis de souligner à nouveau l'influence du clan des Phocas, sans lequel les empereurs de Constantinople n'auraient pu sauvegarder leur pouvoir. Basile II accueillait à sa cour le curopalate Léon qui rassemblait une coterie vivement opposée au parakoimomène Basile et à Nicéphore Ouranos, intime du *basileus*[57]. Toutes les positions personnelles des généraux que nous pouvons interpréter s'expliquent par leur relation avec l'un des deux groupes que nous avons définis et non par rapport au pouvoir central. Un siècle d'absence impériale sur le sol d'Asie Mineure de la part des empereurs macédoniens avait laissé le champ libre à l'aristocratie micrasiatique et à ses alliés arméniens ou ibères.

Or Basile II adopta un comportement inédit dans la dynastie, depuis le règne de son ancêtre Basile I. Il décida de gouverner par lui-même et de prendre la tête des armées byzantines pour attaquer les Bulgares sur le front européen. Ici encore il s'agit d'un renversement de la politique défensive menée depuis trois quarts de siècle face aux Bulgares. Tzimiskès lui-même, une fois réglé le problème russe, avait immédiatement repris le chemin de l'Orient sans chercher à ramener la frontière byzantine sur le Danube ni à absorber le royaume bulgare pourtant très affaibli. Cette activité de Basile II suscita l'ultime rébellion du parakoimomène pour tenter de sauvegarder son pouvoir et l'immense fortune qu'il avait su préserver durant les révolutions de 963 et de 969. Cette agitation fut vaine et eut pour effet d'alerter l'empereur sur le comportement de l'armée d'Orient, lorsqu'il apprit qu'à l'annonce du complot du parakoimomène, Léon Mélissènos avait levé le siège de Balanias en Syrie[58]. Il jugea préférable d'abaisser l'autorité de Bardas Phocas en lui retirant la charge de domestique des Scholes tout en lui laissant la responsabilité de la frontière orientale. Il est intéressant de remarquer que cette décision de grande portée inaugura le gouvernement personnel de Basile II. Sa volonté de mener campagne contre les Bulgares en 986 relève du même état d'esprit d'affirmer l'autorité impériale dans un domaine qui lui était depuis longtemps étranger.

Bardas Phocas ne pouvait accepter cette situation qui réduisait le rôle de l'aristocratie micrasiatique et il fut suivi sans difficulté par les siens lorsqu'il décida de s'y opposer. Dès lors le choix du lieu pour sa proclamation, le palais d'Eustathe Maléïnos à Césarée de Cappadoce, est logique. Parmi les noms des partisans de Bardas Phocas, figurent ceux de sa propre famille et des Maléïnoi, des Ibères[59] qui avaient précisément combattu contre Sklèros pour le compte de Basile II, mais nous voyons ici clairement qu'en fait ils avaient davantage obéi à Phocas qu'à l'empereur et que leur fidélité au premier l'emportait sur celle qu'ils devaient au second. S'ajoutaient aux conjurés les Mélissènoi et les Mésanyktai, indice que pour

57 - AMEDROZ-MARGOLIOUTH, *Eclipse* VI, p. 28. Le récit de l'envoyé du calife rend bien compte de cette atmosphère d'intrigues.

58 - YAHYA II, p. 417.

59 - Kalokyros Delphinas avait peut-être du sang ibère. Un Delphinas du XI[e] siècle était parent des Kékaumènoi, eux-mêmes partiellement au moins d'origine ibère (P. LEMERLE, *Prolégomènes*, p. 55).

la première fois des familles dont l'assise territoriale était éloignée de la frontière arabo-byzantine[60] participaient à la lutte pour le pouvoir.

À la différence de Sklèros quelques années plus tôt, Bardas Phocas se rendit immédiatement maître de la majeure partie de l'Asie Mineure et sans combat notable il put envoyer ses armées en face de Constantinople[61]. La libération de Bardas Sklèros par le calife abbasside de Bagdad compliquait en apparence la situation. D'un côté le clan Phocas était assuré de la Cappadoce et d'une partie du thème de Chaldée, appuyé sur les Maléïnoi et allié aux Ibères du curopalate David. D'autre part, Sklèros s'établit de nouveau dans la région de Mélitène, soutenu par ses Arméniens et ses Arabes qui lui avaient déjà apporté leur concours lors de sa première rébellion. Comme nous l'avons dit, le rapport de forces entre les deux groupes était éminemment favorable aux Phocas ; aussi Sklèros accepta-t-il de traiter. L'accord conclu reflétait les rapports de forces en Asie Mineure, et, encore que l'idée d'un partage de cette région de l'Empire soit curieuse, Sklèros obtenait de commander la province où il exerçait son influence habituelle[62], la Mésopotamie, à laquelle était ajouté le duché d'Antioche, ville où il était populaire parmi l'élément arménien, et province où stationnaient, rappelons-le, des troupes arméniennes. La nature du pouvoir qui aurait été confié à Sklèros n'est pas claire. Le texte de Yahya d'Antioche parle d'un véritable partage de l'Empire, le récit de Skylitzès donne à Phocas l'*archè* de Constantinople, qui désigne évidemment le pouvoir impérial, et à Sklèros l'*archè* sur Antioche et les régions voisines, ce qui n'implique pas, nous semble-t-il, que ce dernier se voit vu accorder le titre de *basileus*. Le commandement laissé à Sklèros correspond précisément à celui que Bardas Phocas venait d'exercer en 986-987 lorsqu'il avait perdu sa charge de domestique des Scholes et avait été nommé duc d'Orient, gouverneur d'Antioche et des provinces d'Orient[63]. Or, comme par une tradition, déjà Nicéphore, l'oncle de Bardas, avait abandonné en 963 le commandement qu'il exerçait à celui qui aurait pu être son rival, Jean Tzimiskès.

Sklèros, dans une position manifeste d'infériorité, accepta sans illusion cet accord et laissa ceux de son groupe choisir leur camp entre Phocas et Basile II, lui-même ayant la prudence d'attendre et d'envoyer son fils Romain vers l'empereur. Deux raisons paraissent avoir poussé Phocas à négocier avec Sklèros ; il lui était difficile de laisser derrière ses lignes de communication une armée, fût-elle plutôt modeste, que l'empereur pût rallier et qui aurait menacé la Cappadoce en inquiétant les soldats de Phocas sur le sort de leurs familles et de leurs biens. De plus, en négociant avec les hommes de Sklèros, Phocas pouvait tout de même espérer en attirer une partie, même après avoir emprisonné Sklèros, dans la mesure où sa victoire était probable et où il valait mieux se trouver aux côtés du vainqueur

60 - *Supra*, p. 217.

61 - La façade égéenne semble lui avoir échappé, là où précisément les Doukai, partisans de Sklèros, avaient mené, quelques années auparavant, leur ultime résistance. La rapidité de la marche des troupes de Phocas est illustrée par le fait que son lieutenant Kalokyros Delphinas s'établit à Chrysopolis à la fin de l'année 987, quelques mois après la proclamation de Bardas Phocas par les siens le 15 août 987.

62 - SEIBT (*Skleroi*, p. 52-53) a bien noté ce point.

63 - YAHYA II, p. 417.

afin d'éviter les confiscations et, mieux encore, participer à la distribution des nouvelles charges.

L'empereur, face à Bardas Phocas, disposait comme à l'habitude des troupes d'Occident, sans que cela constituât un atout suffisant. Il ne pouvait plus pratiquer le même jeu de bascule que ses prédécesseurs, encore qu'une partie du clan Sklèros l'eût rallié, Romain Sklèros en tête, nous l'avons vu, mais aussi Grégoire Tarônitès. Basile II fit donc appel avec succès à une force d'appoint extérieure, celle des Russes. Comme ses coffres étaient vides, il offrit son bien le plus précieux, sa soeur Anne, une princesse porphyrogénète. Il prenait cependant le risque de s'aliéner l'opinion de la capitale, encore traumatisée par la menace russe au temps de Tzimiskès. Après la défaite de Bardas Phocas, Basile II rallia facilement Sklèros qui avait occupé pour la dernière fois la région de Larissa, dans le thème de Sébastè, largement peuplée d'Arméniens. Sklèros qui n'avait aucune chance de l'emporter, se rendit contre la promesse non seulement de l'amnistie mais de la plus haute dignité que l'empereur pouvait lui conférer, celle de curopalate.

Les conséquences des rébellions micrasiatiques sur la politique de Basile II

Basile, vainqueur de Bardas Phocas au printemps 989, liquida dès l'automne les séquelles de la rébellion à Antioche, et au printemps 990 lorsque les derniers chefs ibères rebelles furent tués, l'empereur dut donc définir son attitude envers l'aristocratie d'Asie Mineure. Avec un remarquable sens politique, il distingua très nettement les deux grands groupes de cette aristocratie et s'il poursuivit avec obstination l'affaiblissement du clan Phocas-Maléïnos et de ses alliés ibères, il pardonna largement au groupe des Sklèroi et à leurs alliés arméniens et arabes.

Au cours de son règne, Basile II ne confia plus aucun poste de responsabilité, ni ne réserva de place notable à la cour impériale aux derniers Phocas survivants, pas plus qu'aux derniers Maléïnoi dont il confisqua l'immense fortune. Il ne put qu'être conforté dans sa politique lors de la révolte de Nicéphore au Col-Tors, fils de Bardas Phocas en 1022. Pour la dernière fois en effet, nous retrouvons le schéma classique d'un Phocas jouant de l'influence de sa famille en Cappadoce et allié à des Ibères, à l'intérieur de l'Empire avec Phersès comme à l'extérieur avec Georges d'Abasgie. Il est tout à fait remarquable que Nicéphore Xiphias qui pourtant commandait la prestigieuse troupe des Anatoliques ait été relégué au second plan. Tous ceux qui s'y rallièrent le firent en raison de la présence de Nicéphore au Col-Tors, et celui-ci mort, la rébellion se défit d'elle-même sans combat. Constantin, frère de Basile II, poursuivit la politique d'anéantissement des Phocas en impliquant dans un complot le dernier rejeton encore vivant, Bardas, petit-fils du domestique des Scholes[64]. Les Maléïnoi connurent un sort plus favorable puisqu'ils ne subirent pas d'élimination physique; plusieurs Maléïnoi, en effet, portèrent des dignités importantes au cours du XIe siècle, mais comme les Phocas, ils ne jouèrent aucun rôle dans les luttes politiques de cette période[65]. La

64 - SKYLITZÈS (p. 372) souligne l'arbitraire impérial.

65 - La sigillographie nous fait connaître Constantin Maléïnos patrice, Nicétas Maléïnos *hypatos* et stratège, Nicéphore Maléïnos proèdre, Michel Maléïnos patrice. Tous leurs sceaux datent

sanction infligée par Basile II et Constantin VIII fut donc proportionnée aux responsabilités encourues. La famille dirigeante fut anéantie, la plus proche ruinée économiquement et politiquement et toutes deux partagèrent le déshonneur d'être citées dans la novelle de Basile II qui critiquait les puissants[66]. Les autres familles liées aux Phocas furent épargnées ; les Parsakountènoi, qui en la personne de Bardas avaient jadis rendu un service considérable à l'empereur en détruisant la flotte de Sklèros et n'avaient pas joué, semble-t-il, de rôle important dans la seconde révolte de leur cousin Bardas Phocas, retrouvèrent, dès la première moitié du XI[e] siècle, des positions de premier plan. Constantin fut catépan de Mésopotamie dans les années 1020-1030[67]. De même les Mélissènoi, dont l'un au moins, Léon, avait montré du respect pour la dignité impériale[68], restèrent au premier rang de l'aristocratie au cours du XI[e] siècle, quoique sous Basile II, aucun d'eux ne semble avoir atteint un rang élevé. Le premier Mélissènos exerçant un commandement militaire fut le catépan du district de Bagh'in au temps de Théodôra en 1055-1056[69].

Les Sklèroi et leurs alliés obtinrent au contraire un traitement très favorable. Bardas Sklèros, devenu inoffensif compte tenu de son âge et de son infirmité, obtint la dignité de curopalate, nous l'avons dit, la plus haute après celle de *basileus* et de César (mais Basile II ne pouvait lui octroyer cette dernière dignité qui impliquait que son détenteur fût héritier de l'Empire). Romain, fils de Bardas, avait la dignité de magistre, fort importante encore en ce temps, et commandait dès 992-993 une armée capable de repousser une troupe fatimide dans le duché d'Antioche[70]. Sous Constantin VIII, Basile, fils de Romain, avait rang de patrice et la fonction de stratège des Bucellaires et il était également beau-frère de Romain Argyros qui devint empereur à la mort de Constantin. Les Sklèroi n'ont donc connu aucune éclipse de faveur auprès de Basile II et de ses successeurs, car ils n'avaient jamais représenté un péril aussi redoutable que celui des Phocas. C'est pourquoi un Sklèros, Romain, était, au milieu du XI[e] siècle, en position de participer de façon décisive à la lutte pour le pouvoir suprême. Parmi les lieutenants des Sklèroi, un Hagiozacharitès jouissait vers 997-998 d'une haute situation puisque Léon de Synada, dans une lettre contemporaine, au cours de son ambassade en Italie, le qualifie d' ὑπέρλαμπρος καὶ θαυμάσιος ἄνθρωπος et marque sa hâte de "se

de la seconde moitié du XI[e] siècle ; rien ne subsiste pour la première moitié. Ce n'est sans doute pas le seul fait du hasard, mais peut s'interpréter comme le signe d'un abaissement complet de la famille durant une période très difficile. Toutes références à ces plombs dans SEIBT, *Bleisiegel* I, n° 142.

66 - ZÉPOS, *Jus* I, p. 264.

67 - SEIBT, *Bleisiegel* I, p. 260.

68 - Lorsque Bardas Phocas affronta les forces impériales à Abydos, Léon, un de ses principaux stratèges, s'était opposé à son propre frère Théognoste, coupable d'avoir publiquement injurié les *basileis* au point que, pour faire taire Théognoste, Léon n'avait pas hésité à le frapper, affirmant qu'on doit toujours le respect à ses maîtres (SKYLITZÈS, p. 338).

69 - MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 103. Bagh'in était une forteresse située dans le Taurus (*ibid.* p. 178 n. 4). Le prénom du catépan reste inconnu ; il n'est pas exclu que ce fût l'un des premiers postes détenus par Nicéphore Mélissènos, plus tard prétendant à l'Empire, mais Théognoste Mélissènos, catépan de Mésopotamie (*BZ* 78, 1985, p. 363-364), doit aussi être pris en considération.

70 - Sur cette campagne, cf. SEIBT, *Skleroi*, p. 62-64. À la différence de l'auteur, nous ne pensons pas que Romain ait nécessairement été nommé duc d'Antioche à cette occasion.

prosterner" (προσκυνεῖν) devant lui[71]. Au début du XI[e] siècle, un autre lieutenant de Sklèros, Pègasios, combattait avec succès les Arabes sous les ordres de Nicéphore Ouranos[72].

Basile II n'a donc absolument pas mené une politique hostile à l'aristocratie d'Asie Mineure qui fournissait les cadres d'une armée dont il avait besoin pour mener à bien ses projets contre les Bulgares. Les Argyroi, les Doukai et les Kourkouas, à un degré moindre, furent donc en mesure de jouer les premiers rôles au XI[e] siècle[73]. Sans doute des familles nouvelles, ou qui nous apparaissent telles, faute de bien connaître l'histoire de leurs origines, arrivèrent pour la première fois au sommet de l'aristocratie, celles des Dalassènoi, Comnènes ou Xiphias.

L'empereur pratiqua également une discrimination, quoique à un moindre degré, envers les anciens alliés des deux clans, marquant une certaine hostilité aux Ibères et une relative sympathie envers les Arméniens. Les Ibères servant l'Empire, qui avaient trahi, comme Phersès, furent exécutés et aucun Ibère n'accéda à des postes très élevés durant le règne de Basile II. L'empereur consacra la plus grande partie de ses efforts en Asie Mineure contre les Ibères extérieurs encore indépendants, alors que face aux Arméniens ou aux Arabes, il n'intervint que pour sauvegarder les frontières existantes de l'Empire ; il n'hésita pas à mener plusieurs campagnes difficiles contre David, curopalate d'Ibérie, et Georges, roi des Abasges, pour absorber les États du premier. Toutefois Basile II enrôla un certain nombre d'Ibères déportés, jadis au service du curopalate David, et leur confia des commandements. Pakourianos, frère de Phersès[74], fut stratège de Samos[75], Grégoire (Kékauménos) fut stratège de Larissa et de Macédoine[76]. Les Apokapai entrèrent à la même période au service de l'Empire[77]. Tous les témoignages concordent pour affirmer que l'empereur se comporta avec la plus grande rigueur envers les populations du Tayk[78], l'Ibère et l'Abasge figurant parmi les peuples sur lesquels Basile II jugea utile de rappeler ses victoires[79]. Le séjour de l'empereur à Trébizonde s'explique aussi par le désir de manifester l'autorité impériale dans une province divisée et sensible à l'influence de ses voisins ibères[80].

71 - DARROUZÈS, *Épistoliers*, p. 167.

72 - YAHYA II, p. 466 ; Pègasios, patrice, fut victorieux de l'aventurier arabe al-Hamali.

73 - KAŽDAN, *Structure de la classe dominante*, p. 116.

74 - Ce lien de parenté n'est pas assuré et repose sur l'interprétation contestée d'un passage de SKYLITZÈS (p.339) : cf. *Iviron* I p. 19 et n. 3.

75 - B. MONTFAUCON, *Paleographia Graeca sive de Ortu et Progressu Literarum Graecarum...*, Paris 1708, p. 46.

76 - Sur l'identification de ce personnage : LEMERLE, *Prolégomènes*, p. 32-36.

77 - IDEM, *Cinq études*, p. 49-50.

78 - ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 13-14. L'empereur n'épargna ni les femmes ni les enfants de ce pays chrétien et même chalcédonien.

79 - M. MERCATI, Sull'epitafio di Basilio II Bulgaroctonos, *Bessarione* 25, 1921, p. 137-142.

80 - Le séjour eut lieu au cours de l'hiver 1022-1023 (PAPADOPOULOS- KÉRAMEUS, *Fontes*, p. 85). La ville de Trébizonde même était restée fidèle à l'empereur lorsque les Ibères Pankratios et Tzourbanélès s'étaient présentés devant ses murs pour le compte du *basileus* Phocas. Saint Eugène, protecteur de la ville, avait fait peur à Pancrace en lui faisant remarquer que Phocas n'était pas le vrai *basileus*.

Les Arméniens furent laissés en paix et seule une menace extérieure incita Sénachérim du Vaspourakan à remettre son territoire à l'Empire en échange de biens plus assurés. L'empereur fit accéder de nombreux Arméniens à des postes de responsabilité notables, y compris ceux qui auparavant avaient soutenu Sklèros. Sur les trois familles d'ascendance arménienne qui combattirent aux côtés de Sklèros en 976, deux ont fourni des chefs militaires à l'époque de Basile II. Elpidios Brachamios fut taxiarque en Occident[81], Grégoire Tarônitès, magistre et duc de Thessalonique, tomba en 995 face à Samuel[82]. Un autre Arménien, Théodôrokanos, accompagna l'empereur dans ses nombreuses campagnes contre les Bulgares jusqu'à ce que la vieillesse le fît remplacer par Xiphias au poste de duc de Philippoupolis[83]. Basile ne paraît pas s'être efforcé de ramener à l'orthodoxie les Arméniens hérétiques, ce que ses successeurs, Romain III en particulier, crurent nécessaire pour assurer l'homogénéité de leur Empire. Au contraire, selon Matthieu d'Édesse, lors d'une controverse religieuse à Constantinople, Basile II aurait renvoyé avec beaucoup d'honneurs le docteur arménien Samuel qui avait triomphé de ses opposants orthodoxes[84]. Il rétablit aussi la liberté du culte, à la demande des prêtres arméniens à Mélitène, contre l'avis du métropolite chalcédonien[85].

Ainsi, pour atténuer sinon éliminer le risque de rébellion dans la partie orientale de l'Empire, Basile II en abaissa le groupe le plus puissant et ses alliés, tandis que l'Occident pesait d'un poids croissant par l'absorption de la Bulgarie et que l'empereur prenait soin de nommer les stratèges hors de la zone d'influence de leurs familles, renversant la politique traditionnelle suivie par ses prédécesseurs au X[e] siècle.

L'empereur entama donc une politique expansionniste exclusivement en direction de l'Occident. Si le temps lui avait été laissé, Basile II, victorieux de la Bulgarie, aurait parachevé son oeuvre de rééquilibrage par la reprise de la Sicile. L'empereur évita que la manifestation d'autonomie menée par Mélès en Italie du Sud ne s'y développât[86]. Ce choix ne faisait pas l'unanimité, puisque Basile fut confronté à la trahison d'un grand nombre de notables occidentaux, Malakènos dans le Péloponnèse, Bôbos à Thessalonique, alors que la lutte avec Samuel restait indécise; à Andrinople, plusieurs stratèges, opposés en 995-996 aux armées de Samuel pendant que Basile II était en Orient, choisirent apparemment de négocier avec le vainqueur du moment, plutôt que de risquer la perte de leurs biens. Il convient de ne pas accorder de signification politique profonde à ces événements qui traduisent seulement la propension des puissants byzantins à négocier avec les ennemis de l'Empire lorsque tout espoir de secours semble perdu. Nous retrouverons une telle attitude face aux Turcs.

81 - *BCH*, 1912, p. 569.
82 - SKYLITZÈS, p. 341.
83 - *Ibid.*, p. 343, 345.
84 - MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 39.
85 - ASOLIK DE TARON, p. 163.
86 - Sur Mélès *infra*, p. 386.

CHAPITRE II

À LA RECHERCHE D'UN NOUVEL ÉQUILIBRE (1028-1081)

La légitimité par les femmes

En 1028, les filles de Constantin VIII héritèrent du pouvoir sans la moindre contestation, Romain Argyre, époux de l'aînée, Zôè, exerçant le pouvoir effectif. Les princesses porphyrogénètes jouissaient d'une popularité remarquable à Constantinople où la foule prit leur défense lorsqu'elle les crut menacées. Michel V perdit son trône pour avoir écarté du palais impérial Zôè[1] et Constantin Monomaque faillit connaître un sort identique lorsqu'il favorisa trop ouvertement sa maîtresse, Marie Sklèraina[2]. Cependant la compétition pour le pouvoir fut ouverte de fait lorsqu'il devint évident qu'elles n'auraient pas d'héritier. Tant qu'elles vivaient, il fallait respecter leurs droits en se faisant épouser ou adopter pour légitimer la prise du pouvoir.

Les partis en présence continuaient dans une large mesure ceux du siècle précédent. En Asie Mineure, s'opposaient les partisans d'une armée nationale, favorables à une expansion de l'Empire; ils se recrutaient dans le centre de l'Anatolie, principalement en Cappadoce, et se reconnaissaient pour chefs les Diogènai qui poursuivaient l'attitude traditionnelle des Phocas[3]. D'autres qui se regroupèrent autour des Comnènes et des Doukas préféraient une armée de mercenaires, moins nombreuse mais jugée plus efficace, tout en souhaitant limiter les dépenses militaires; par certains aspects, nous verrons qu'ils trouvèrent des soutiens dans les provinces où jadis les Sklèroi avaient obtenu les leurs. En Occident, la faction macédonienne était désormais solidement implantée autour d'Andrinople. Ses chefs souhaitaient également accroître l'Empire par des guerres victorieuses, en s'appuyant sur des soldats recrutés localement[4]. Tous ces groupes accordaient à la défense de leurs biens fonciers une attention prioritaire, les Macédoniens de Tornikios et de Batatzès en 1047, lorsque les Petchénègues menaçaient la Thrace

1 - Cf. f. d. n° 56.

2 - Cf. f. d. n° 63.

3 - Les Diogénai étaient apparentés aux Phocas, LÉON DIACRE, p. 120.

4 - L'état d'esprit de Tornikios et de ses hommes nous est connu, non seulement par les chroniqueurs, mais par le discours écrit par Mauropous pour célébrer la victoire sur l'usurpateur (le texte est édité par P. de LAGARDE (MAUROPOUS, Discours n° 186), analysé et commenté par J. LEFORT, *Rhétorique et politique*, p. 265-303).

et la Macédoine, et les Cappadociens en 1067, lorsque les Turcs parcouraient leurs propriétés.

À Constantinople, des factions s'opposent, soutenant les prétentions de l'un ou l'autre des clans orientaux, alors que les Macédoniens ne disposaient pas de tels appuis. Les dirigeants de ces factions de la capitale ainsi que leurs motivations nous échappent en grande part.

Les rivalités d'intérêts de ces groupes provoquèrent le retour aux grandes "tyrannies" qui, à partir des années 1040, rythmèrent tous les 10 ans (1047, 1056-1057, 1067-1068, 1077-1078, 1081) la vie politique. Les ambitions et les inimitiés personnelles entrèrent également en ligne de compte, brouillant parfois notre classement en grandes factions. Ainsi chez les Macédoniens, après l'éclipse des Tornikioi et des Batatzai consécutive à leur échec de 1047, les deux familles prédominantes s'opposèrent systématiquement. En 1056, Bryennios tenait pour Isaac Comnène, Basile Tarchaneiôtès pour Michel VI; en 1071, Nicéphore Bryennios était proche de Romain IV, alors que Joseph Tarchaneiôtès soutenait les Doukas; son fils, Katakalôn, défendit Michel VII contre Bryennios en 1077 jusqu'à ce qu'un mariage le ralliât à ce dernier.

Deux nouveautés marquèrent la décennie 1040, l'apparition de familles civiles et celle des Macédoniens parmi les postulants au trône. Le complot fomenté par Michel Cérulaire, son frère et Jean Makrembolitès, durant l'été 1040, n'est guère éclairé ni par l'éloge du patriarche, ni par son acte d'accusation, composés ultérieurement par Psellos; tout juste perçoit-on que les conjurés partageaient avec l'aristocratie militaire un certain mépris envers Michel IV et les siens, famille de parvenus, tant le préjugé de la naissance restait enraciné au cours du XIe siècle. Cet événement met en avant deux familles, adversaires de Michel IV, qui constituèrent autour d'elles à Constantinople une véritable faction par la somme des alliances directes ou indirectes qu'elles contractèrent avec toutes les familles impériales de ce siècle[5].

Des deux rébellions militaires qui menaçèrent Constantin Monomaque, celle de Georges Maniakès en 1042-1043 et celle de Léon Tornikios quatre ans plus tard, la plus significative pour l'avenir de l'Empire fut la seconde. L'attaque de Maniakès fut provoquée par l'ambition d'un stratège dont les brillantes victoires avaient suscité un attachement très profond chez ses hommes, mercenaires étrangers ou *tagmata* d'élite, probablement orientaux. Mais il ne s'appuya pas sur un parti[6], ses hommes ne l'incitèrent pas à prendre les armes contre l'empereur mais se rallièrent à lui et Maniakès compléta ses troupes en faisant largement appel aux mercenaires latins. Il se heurta à l'armée d'Occident qu'il vainquit, puis aux troupes du sébastophore Étienne composées partiellement de mercenaires, mais aussi des troupes d'Orient qui ne servaient pas en Italie. La mort de Maniakès suffit à supprimer instantanément tout désordre.

Les soldats macédoniens qui soutinrent Tornikios reprochaient à Monomaque deux objectifs suceptibles de léser leurs intérêts: son refus de détruire les

5 - Cf. *supra*, p. 275.

6 - Il est vrai que nous ne connaissons pas les officiers supérieurs qui secondèrent Maniakès, mais s'ils avaient porté des noms illustres, les chroniqueurs n'auraient pas manqué de les rapporter.

Petchénègues, son désir de faire campagne en Orient. Ainsi le mouvement déclenché par Tornikios s'éclaire nettement; des mécontents, presque tous soldats originaires de la même région, démobilisés[7] de surcroît, réunis autour d'un chef charismatique[8], profitèrent d'une situation favorable - Constantinople était dégarnie de troupes - pour faire prévaloir leurs vues.

L'empereur eut dans les deux crises la ressource d'opposer les troupes d'Orient à celles d'Occident, preuve de l'évolution divergente des traditions militaires des deux groupes[9]. Il jouit aussi de la sympathie de la population de la capitale. À vrai dire, Maniakès n'eut pas le temps d'approcher assez la ville pour que les habitants fussent contraints de manifester leur volonté réelle, mais leur hostilité envers Tornikios est certaine, même si quelques-uns des plus riches songèrent, après la victoire de l'usurpateur, à se rallier pour sauvegarder leurs biens, attitude naturelle à ce stade d'une révolte, qui ne dénote en rien les sentiments profonds des individus. En 1047, Constantin IX condamna sévèrement les chefs, Léon Tornikios et Jean Batatzès, en les faisant aveugler, mais se montra clément envers la troupe et les officiers car il savait qu'il aurait encore besoin d'eux[10]. Cette politique fut couronnée de succès puisque Monomaque acheva son règne sans connaître d'autre opposition et fut servi fidèlement par l'armée d'Occident lorsqu'il fut contraint de combattre les Pétchénègues trop indociles[11].

Les nouveaux acteurs: les Comnènes et les Doukai

La crise de 1056-1057 se révèle la plus éclairante, car l'abondante prosopographie tant des participants que des opposants permet de cerner les factions en présence, et reflète non seulement la situation politique de ces deux années, mais explique largement les luttes du quart de siècle précédent.

Lorsque certains généraux décidèrent de s'opposer par la force à Michel VI, après avoir tenté à deux reprises d'obtenir satisfaction par la négociation, ils cherchèrent un chef digne de les mener. D'après Skylitzès et Psellos, trois noms furent avancés, ceux de Kékauménos, d'Isaac Comnène et de Constantin Doukas.

7 - Cette démobilisation n'était pas nécessairement un licenciement définitif, car les soldats rentraient traditionnellement dans leurs foyers, une fois achevée la campagne en cours. Or l'armée de Tornikios peut être considérée comme homogène, même si d'autres corps de troupes participèrent à la rébellion, tels ces Agarènes qui repoussèrent les habitants de Constantinople tentant une sortie (cf. f. d. n° 65). Tornikios fit appel à des alliés étrangers (Russes? Bulgares? Petchénègues? peu importe), seulement lorsque sa situation devint critique.

8 - Nous ignorons les raisons de ce prestige de Léon Tornikios. Était-il dû à une prééminence de la lignée depuis le X[e] siècle, ou bien à sa proche parenté impériale? C'était bien l'absence d'un chef de sa trempe qui avait empêché l'essor de l'agitation au printemps 1047; Jean Batatzès, l'âme du complot, n'en avait jamais cherché la direction.

9 - G. DAGRON a souligné, dans son commentaire du *Traité sur la guérilla* (p. 255) que le phénomène est perceptible dès le X[e] siècle.

10 - Une lettre de Mauropous (LAGARDE, n° 125) témoigne des discussions à propos des châtiments à infliger aux responsables (commentaire de LEFORT, *Rhétorique et Politique*, p. 282).

11 - Polys et Strabomytès, anciens compagnons de Tornikios, trouvèrent la mort en combattant les Petchénègues (SKYLITZÈS, p. 467).

Kékauménos déclina l'offre au profit de Comnène[12]. Un accord aurait été conclu avec Constantin Doukas : ce dernier aurait cédé la place à Isaac en échange du second rang dans l'Empire, souligné par la dignité de César[13]. La répartition des troupes à la bataille de Nicée révèle les divisions du *stratiôtikon* en 1057. Le plan de bataille peut être ainsi schématisé[14].

Du côté des rebelles se tenaient :

à droite	au centre	à gauche
Botaneiatès Romain Sklèros	Comnène, avec les Varanges et les Turcs	Katakalôn Kékauménos avec les gens de Colonée et de Sébastè

Leur faisaient face les impériaux :

Aarôn Lykanthès Pnyemios et les *tagmata* des Anatoliques et du Charsianon	Théodore, domestique des Scholes, les troupes de la garde impériale et les troupes des Thracésiens	Basile Tarchaneiôtès et les *tagmata* macédoniens.
Théophylacte Maniakès (?) Randolphe et les mercenaires francs.		

Qui étaient les officiers rebelles et quels liens les unissaient eux et leurs complices de Constantinople ? Isaac Comnène et son frère Jean qui partagea

12 - SKYLITZÈS p. 487. Kékauménos, d'une naissance plus modeste que Comnène, estima probablement que ses chances de succès seraient moindres, faute de disposer pour gouverner d'un clan familial puissant. Pour STANESCU (Les réformes d'Isaac Comnène, *RESEE* IV, 1966, p. 40), il y aurait eu divergence de vues entre Kékauménos et Comnène, et le premier "aurait mieux réalisé le programme général de l'insurrection". À l'appui de cette hypothèse, l'historien rappelle la crainte éprouvée par Comnène au début des opérations militaires, que Kékauménos ne l'abandonnât et peut-être ne l'arrêtât ; ce dernier avait du reste refusé les propositions de Michel VI, qu'Isaac Comnène semblait prêt à accepter. Pouvons-nous déduire de ces différences de sensibilité - Kékauménos était le plus intransigeant dans la négociation, comme il avait été le plus tenace sur le champ de bataille de Nicée - qu'elles reflétaient des points de vue politiques eux aussi divergents ? Rien dans les sources ne permet d'étayer une telle hypothèse et toutes les hésitations de Kékauménos marquent seulement les difficultés qu'il y avait à concevoir et mener à bien une rébellion, sans compter que le précédent échec de Bryennios incitait à la prudence.

13 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 136. Par ailleurs (*ibid.*, p. 85), Psellos affirme qu'Isaac fit l'unanimité sur son nom.

14 - Toutes les données sont fournies par SKYLITZÈS, p. 492-493 ; cf. f. d. n° 80.

fidèlement sa destinée étaient fils de Manuel Erôtikos[15]. Leur père était décédé dans leur prime jeunesse, aussi l'empereur Basile II prit en charge leur éducation et les fit entrer dans les hétairies impériales[16]; puis Isaac, le seul sur lequel nous ayons des informations, exerça des commandements provinciaux[17]; patrice, il fut catépan d'Ibérie[18], peut-être duc d'Antioche ensuite[19], et en 1055, alors magistre, il fut destitué de sa charge de stratopédarque d'Orient[20]. Nous ne saurions donc le qualifier de représentant des grandes familles provinciales traditionnellement opposées au pouvoir central, puisqu'il vécut longtemps dans la capitale[21] sous la protection de Basile II.

Le point le plus notable de sa carrière est cette destitution sous le règne de Théodôra qui illustre un remaniement du haut commandement, poursuivi par Michel Stratiôtikos. Il faut y voir la main du principal ministre, Léon Paraspondylès, responsable des affaires sous Théodôra qui le légua à Michel[22]. Parmi les autres conjurés, Bryennios avait subi le même sort, aggravé par l'exil et la confiscation de ses biens, Kékauménos avait perdu le commandement du duché d'Antioche. Michel Bourtzès, Romain Sklèros, Nicéphore Botaneiatès, les fils de Basile Argyros, qui rejoignirent précipitamment Comnène à Kastamôn à la nouvelle de l'arrestation de Bryennios, n'avaient pas de troupes sous leurs ordres et étaient donc, eux aussi, en disponibilité[23]. Tous ces stratèges avaient longtemps servi sous Monomaque[24].

15 - BARZOS, *Généalogie* I, n° 4 et n° 6; ces notices sont inexactes (aucune source ne nous informe qu'Isaac ait été domestique des Scholes d'Orient entre 1042 et 1054) et incomplètes.

16 - BRYENNIOS, p. 75-77.

17 - *Ibid.*, p. 77.

18 - Il put être catépan soit avant Michel Iasitès et Katakalôn Kékauménos (avant 1038), soit après eux et avant Aarôn (après 1048). Sur les gouverneurs d'Ibérie, ŠANDROVSKAJA, Neizvestnyj pravitel' vizantijskoy femy Iberija, *Vestnik obšč. nauk A. N. Arm. SSR*, 1976, p. 79-86, et CHEYNET, *Duc et catépan*, p. 185.

19 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 84; Michel VI accusa Isaac d'avoir failli perdre la ville d'Antioche. Isaac eut donc la responsabilité de la défense de cette cité, mais peut-être fut-ce en raison d'un commandement s'exerçant sur tout l'Orient.

20 - Son sceau de stratopédarque nous est parvenu, ZACOS-VEGLERY, sceau n° 2680.

21 - Ils avaient gardé quelque lien avec la ville de Kastamôn où leur père Manuel possédait une résidence, et c'est probablement en cette ville que se réfugia Isaac pour préparer sa sédition; sans doute n'y résidait-il pas de façon permanente, car lorsque son neveu Alexis Comnène revint en 1073-1074 du thème des Arméniaques, il considéra ce bâtiment, qu'il découvrit vide de tout habitant, comme la demeure de son grand-père (c'est-à-dire Manuel), et non comme celle de son oncle ou de son père (BRYENNIOS, p. 197). Nous ne tirerons pas argument de la ruine de cette maison pour établir que les Turcs avaient, à cette date, ravagé le thème au point de le vider de sa population, puisque l'abandon de la maison des Comnènes-Erôtikoi ne paraît avoir aucun lien avec les incursions turques.

22 - Les rebelles, lors des négociations avec l'empereur, furent intraitables sur leur exigence du renvoi de Paraspondylès (PSELLOS, *Chronographie* II, p. 102).

23 - IDEM, *MB* IV, p. 361, a rappelé dans son éloge de Cérulaire, que "les militaires souffraient de voir les *tagmata* confiés à d'autres (qu'eux)".

24 - Parmi les stratèges partisans de Comnène, Léon Antiochos, tué à la bataille de Nicée, était peut-être identique à Antiochos, connu comme stratège de Calabre dans un document mal daté, édité par TRINCHERA (acte n° 44). L'indiction 13 tombait en 1059, date jugée peu vraisemblable par Vera Von Falkenhausen pour la tournée d'inspection du stratège dans son thème,

Parmi ceux qui proclamèrent Isaac à Sainte-Sophie, figurent en dehors du patriarche Cérulaire, des militaires et des civils, Michel, fils d'Anastase, Théodore Chrysèlios, Christophore Pyrrhos. Michel fut l'un des généraux préférés de Constantin IX qui lui confia la responsabilité du thème du Paristrion, en dépit de la sévère défaite subie devant les Serbes. Christophore Pyrrhos reste inconnu, mais sa famille fournit au XIe siècle le traducteur de la lettre d'excommunication du synode de 1054[25] ; une fois encore il s'agissait d'une famille au service de Monomaque. Théodore Chrysèlios, parent (fils ?) du dynaste de Dyrrachion qui livra la ville à Basile II, était peut-être juge, si le sceau inédit[26] de Théodore Chrysèlios, protospathaire, mystographe, juge du Velum et des Arméniaques lui appartient. Les autres Chrysèlioi connus au XIe siècle furent des militaires[27]. Classer ces trois personnages dans une catégorie précise, civile ou militaire, est bien embarrassant ; l'un d'eux au moins, Michel, faisait partie, pensons-nous, des généraux de Constantin IX mis à l'écart par Paraspondylès, mais séjournait dans la capitale et non pas en province comme ses autres collègues. Constantin Doukas, dont nous ne savons rien, était probablement dans la même situation.

Nous ignorons en grande partie quel personnel militaire prit la relève des généraux limogés par Michel VI ou plutôt par Théodôra. En Occident, il semble qu'un Macédonien plus fidèle, Tarchaneiôtès, en ait remplacé un autre (Bryennios). En Orient, nous ne disposons que de deux noms, ceux de Pnyemios et de Lykanthès. Sans vouloir tirer de conclusions solides sur deux noms, constatons que ni l'un ni l'autre de ces stratèges n'étaient issus de familles illustres[28]. Outre l'avantage de contrôler l'armée par des généraux fidèles, Léon Paraspondylès réduisit aussi les dépenses, puisqu'il refusa de nommer proèdres Isaac Comnène, Katakalôn Kékauménos, ou magistre Hervé le Francopoule, alors que Randolphe, chef des mercenaires francs de Michel VI, se contentait de la dignité de patrice comme Lykanthès à la tête des *tagmata* les plus glorieux de l'Orient ; même Aarôn, commandant en second de toute l'armée, n'était que magistre.

Les troupes se répartirent entre les deux camps, avec l'avantage du nombre pour les impériaux qui comprenaient de nombreux *tagmata* orientaux et l'armée d'Occident. Celle-ci avait failli être engagée du côté d'Isaac Comnène puisque Bryennios qui la commandait s'était joint au complot à l'incitation de Kékauménos, mais son action prématurée entraîna son arrestation et son aveuglement. La nomination de Basile Tarchaniôtès rendit les troupes totalement fidèles à Michel VI,

presque entièrement occupé par les Normands. Nous préférons 1044, lorsqu'une remise en ordre eut suivi la révolte de Maniakès partie des thèmes italiens. Antiochos serait donc lui aussi un général en faveur sous Monomaque et licencié par Paraspondylès. Sur ce personnage, FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 107.

25 - MANSI, *PG* 120, *col.* 741 (1054).

26 - Sceau IFEB n° 840.

27 - Nicolas, sous Romain III, laissa perdre la forteresse de Berkri (SKYLITZÈS, p. 388) ; Théodore, correspondant de Théophylacte de Bulgarie, à la fin du siècle, établissait l'impôt dans la région du Vardar, mais Théophylacte vante aussi ses vertus militaires : simple rhétorique ou allusion à des activités réelles (THÉOPHYLACTE DE BULGARIE, *Lettres*, p. 573) ?

28 - Aucun autre Lykanthès n'est actuellement connu, ni dans les sources byzantines, ni par la sigillographie.

au point que de nombreux soldats de ces *tagmata* périrent sur le champ de bataille avec quelques-uns de leurs stratèges (Katzamountès et Maurokatakalôn). Isaac Comnène fut loin de rallier toutes les troupes d'Orient[29] car des *tagmata* entiers s'opposèrent à Isaac; ils provenaient du centre de l'Asie Mineure, Anatoliques et Charsianon, et probablement aussi des Thracésiens[30]. La répartition des troupes ralliées à Isaac Comnène, originaires de la région de Mélitène - Sébastè, rappelle celle des armées de Bardas Sklèros qui, lui non plus, n'avait pu obtenir le soutien du centre de l'Asie Mineure. Il n'est pas jusqu'aux Arméniens qui suivirent Comnène[31], alors que figuraient dans le camp impérial des Ibères comme Pnyemios, chef du *tagma* de Charsianon, et Liparitès. Isaac Comnène était en quelque sorte l'héritier du clan Sklèros. Romain Sklèros qui commandait une aile de son armée n'était-il pas l'arrière-petit-fils de Bardas?

Les officiers et les partisans de Comnène avaient servi Monomaque et avaient été écartés lors du coup de force des partisans de Théodora conduits par Paraspondylès. Cette alternance rapprochée en découvre une autre plus ancienne: des familles bien établies sous Romain III avaient décliné sous son successeur, Michel IV; elles revinrent au premier plan sous Monomaque qui promut ceux qui avaient eu à souffrir du Paphlagonien, alors qu'une partie au moins du personnel de cet empereur se retrouve dans les rangs des fidèles de Théodôra.

Hors de l'armée, les carrières de trois personnalités de premier plan confirment cette évolution du personnel gouvernemental, celles de Michel Cérulaire, de Michel Psellos et de Léon Paraspondylès. Cérulaire, condamné avec son frère sous Michel IV, revint en faveur dès la venue de Monomaque qui en fit un patriarche, en dépit des obstacles canoniques à une telle nomination[32]. Théodôra n'était pas hostile à la personne du patriarche - elle le vénérait lorsqu'elle n'était pas encore au pouvoir - mais songeait, à la veille de sa mort, à s'en débarrasser[33], sous l'influence de Paraspondylès. Cérulaire resta hostile à Michel VI[34] et en favorisant Isaac Comnène, soutenait les intérêts de sa famille, car sa nièce avait épousé Constantin Doukas et ses neveux occupèrent de très hautes fonctions après 1057[35].

29 - ATTALEIATÈS (p. 54) a noté que de nombreux soldats, originaires de ces provinces, vinrent au secours de Michel VI.

30 - Le proèdre Théodore, domestique des Scholes de Michel VI, cumulait cette charge avec celle de stratège des Thracésiens, selon un sceau inédit de la collection Shaw (n° 725 du catalogue de V. LAURENT). Il est probable que les troupes stationnées à cette date dans ce thème devaient être plutôt modestes.

31 - SKYLITZÈS, p. 491. Les Arméniens de Téphrikè, Mélitène, Sébastè furent parmi les premiers ralliés.

32 - Il ne s'agissait point d'une faveur personnelle puisque Monomaque n'avait jamais rencontré Cérulaire avant de fixer sur lui son choix (PSELLOS, *MB* IV, p. 324).

33 - Il faut donc replacer l'affaire des moines de Chio dans ce contexte plus large. Rappelons les faits: Nicétas et Jean, moines originaires de l'île, amis du patriarche, avaient exercé une grande influence dans la capitale au temps de Monomaque. Sous Théodôra, ils furent accusés de pratiques magiques et superstitieuses, entraînant dans la même suspicion le patriarche leur protecteur. Seul l'avènement d'Isaac mit fin à cette affaire, rétablissant le crédit des dits moines. PSELLOS, *Scripta minora* I, p. 235, 247, 250-257, 272.

34 - IDEM, *Chronographie* II, p. 88: "l'empereur n'était pas en harmonie de pensée avec le patriarche et ce dernier était plein de colère contre lui".

35 - ATTALEIATÈS, p. 60.

Psellos qui, avec Leichoudès et Alôpos, conduisit l'ambassade de Michel VI auprès de Comnène[36], avait compté, en dépit de son jeune âge, parmi les premiers conseillers de Monomaque; son influence auprès de l'empereur lui avait permis d'obtenir pour Constantin Doukas une demeure plus conséquente[37] et sans doute de hauts titres, puisque Doukas devint vestarque à une époque où de nombreux stratèges n'étaient que patrices. Il connut une éclipse dans sa carrière, au début de 1055, lorsqu'il fut plus ou moins contraint de prendre l'habit monastique à l'Olympe de Bithynie. Le procès contre son gendre Kenchrès manifeste que Psellos connaissait une certaine disgrâce sous le règne de Théodôra[38]. En récompense de son appui, Isaac Comnène le remit au premier plan et lui accorda dès le 31 août 1057 la dignité et le nom de proèdre du Sénat.

Dans l'autre camp, Léon Paraspondylès, qui avait commencé sa carrière sous Michel IV, ne joua aucun rôle notable sous Monomaque[39]. Les Maniakai, victimes de Monomaque et de Romain Sklèros, défendirent Michel VI. Parmi les familles intéressées à la réussite d'Isaac Comnène, qu'elles fussent complices ou apparentées, les Sklèroi, les Argyroi, les Dalassènoi s'étaient illustrés sous Romain III, avant d'être éloignés sous Michel IV et, du moins pour les Sklèroi, de revenir au premier plan sous Monomaque.

La rébellion de 1057 nous montre un *stratiôtikon* divisé certes entre armée d'Orient et armée d'Occident, mais les troupes d'Orient étaient elles aussi scindées en deux parties, les soldats des frontières s'opposant à ceux du centre et de l'ouest de l'Anatolie. À Constantinople, le *politikon* n'était pas davantage uni, le personnel des bureaux, notamment des eunuques originaires de Paphlagonie, de souche plus modeste que les grandes familles civiles, détenait le pouvoir sous Michel IV, puis sous Théodôra et Michel VI[40]. Faute d'alliances solides, ces empereurs se méfièrent de l'aristocratie aussi bien à tradition militaire qu'à tradition civile, sans toutefois l'exclure[41], en tirant parti de ses divisions. Cette hostilité n'impliquait nullement un affaiblissement de l'armée, Michel IV tenta de recouvrer la Sicile, Michel VI conservait la majorité de l'armée avec lui, dont les Macédoniens et les Cappadociens[42].

L'arrivée des Comnèno-Doukas, également influents en Paphlagonie, marque la revanche de cette aristocratie et le déclin définitif du parti de Michel VI, Bringai, Xylinitai, Lykanthès.

36 - Le récit de cette ambassade n'est rien d'autre que celui d'une trahison à peine voilée. Michel VI ne se résigna à faire appel à Psellos qu'après la défaite complète de son armée, sachant qu'il était nécessaire, dans une situation si critique, d'envoyer des émissaires, sinon bien vus, du moins acceptables pour la partie adverse.

37 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 142.

38 - IDEM, *MB* V, p. 204-206.

39 - IDEM, *Chronographie* II, p. 79 (traduction RENAULD): "Ce personnage ne jouissait pas des honneurs auxquels il était accoutumé sous les empereurs précédents", c'est-à-dire sous Michel IV et Michel V.

40 - Les Bringas venaient également de cette province, *supra*, p. 222.

41 - Ils employèrent des Maniakai, Tarchaneiôtai, Xylinitai...

42 - Est-ce cette réalité que Psellos a voulu décrire lorsqu'il rappelle que Michel VI pouvait compter sur le soutien des soldats "nationaux", τὸ ἡμεδαπὸν πλῆθος (*ibid.*, p. 90)?

L'échec des armées d'Orient

Lorsque la politique fiscale d'Isaac lui eut aliéné une grande partie des gens de la capitale, sans jamais menacer sérieusement son trône, Constantin Doukas offrit une solution de rechange acceptable au sein de la même coalition. La transmission du pouvoir entre Isaac Comnène et Constantin Doukas fut assez délicate pour que le nouvel empereur, dans sa lettre d'avènement aux gouverneurs de thèmes, insistât sur l'accord de l'armée, du Sénat, de la famille d'Isaac et jugeât nécessaire d'associer dans les acclamations impériales l'épouse de son prédécesseur, l'*Augusta* Catherine[43].

Le pouvoir des Doukai semblait solidement établi par la perspective d'établir une dynastie, puisque le fils aîné de Constantin, Michel, était à son tour couronné, et que le frère de l'empereur, Jean, élevé à la dignité exceptionnelle de César[44], était presque devenu l'égal de l'empereur. Constantin avait atténué les aspects les plus déplaisants des mesures financières de son prédécesseur. Rien cependant ne permet d'affirmer qu'il y ait eu un complet renversement de la politique d'Isaac. Psellos souligne que "Constantin n'engagea point de dépenses insensées"[45] ; il faut entendre qu'il ne distribua pas inconsidérément, à la différence de Michel VI, dignités et *rogai* attenantes. Constantin Doukas s'appuyait sur la même coalition que son prédécesseur, mais avec quelques nuances puisqu'il appartenait par sa femme au clan Cérulaire, davantage attaché à la capitale[46].

La mort de Constantin ouvrit une période de régence sous la direction de son épouse Eudocie Makrembolitissa, car leur fils aîné Michel, sans doute en âge de régner, en était bien incapable. L'empereur avait prévu une telle situation et voulu la pallier par le serment qu'il avait fait jurer à sa femme Eudocie. Le texte précisait qu'elle n'introduirait pas ses cousins, neveux du patriarche Cérulaire, ni ses autres parents comme *mésazontés*, mais gouvernerait avec le soutien du César Jean[47]. Constantin Doukas s'était donc préoccupé de conserver le pouvoir entre les mains des Doukai et d'éviter qu'il ne passât dans celles des Cérulaires-Makrembolitai.

43 - Dernière édition, GAUTIER, *Basilikoi logoi*, p. 763. Cette solution rencontra toutefois une vive opposition, puisque l'empereur fut très vite menacé par un complot redoutable (cf. f. d. n° 83). Faute d'en connaître les participants - le préposé aux requêtes, Nicolas Cheilas, est inconnu par ailleurs - nous sommes réduit à des hypothèses ; mais si la date de 1060 devait être retenue, nous pourrions nous demander si les conjurés ne songeaient pas à rétablir Isaac Comnène encore en vie, qui avait à contrecoeur abandonné le pouvoir. Une telle hypothèse permettrait aussi de mieux comprendre la surprenante modération dont fit preuve Constantin Doukas en n'aveuglant aucun conjuré, après une si grave menace pour sa vie.

44 - Le dernier titulaire de cet honneur avait été Bardas, père de Nicéphore Phocas, mais son âge lui interdisait toute activité réelle.

45 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 139.

46 - Le sort réservé à Katakalôn Kékauménos ne contredit pas nécessairement cette opinion ; l'omission du versement au vieux stratège de sa *roga* de curopalate peut s'interpréter aussi bien comme une mesure d'économie, un peu drastique pour l'intéressé, que comme une mise à l'écart délibérée.

47 - Le texte, l'analyse et le commentaire ont été publiés par OIKONOMIDÈS, *Serment*, p. 101-128.

Or le premier janvier 1068, Romain Diogénès était proclamé empereur après avoir épousé Eudocie. Les raisons qui avaient poussé l'impératrice à ne pas tenir compte du serment juré sont bien connues et nous n'y insisterons pas. La situation militaire s'était aggravée au point que la nécessité de disposer d'un empereur capable d'y remédier était largement admise. Pourquoi Eudocie préféra-t-elle un homme qui n'appartenait pas au clan victorieux en 1057, alors qu'elle songea un temps au duc d'Antioche, Nicéphore Botaneiatès[48] ? Romain Diogénès venait de se révolter contre Constantin X, manifestant probablement l'état d'esprit des Cappadociens hostiles à un empereur qui s'appuyait trop, à leurs yeux, sur des mercenaires. Par son choix, Eudocie, en dehors de l'attirance certaine que l'impératrice ressentit à l'égard de Diogénès, se conciliait une partie de l'armée dont elle avait besoin et, négociant en position de force puisque Diogénès venait d'échapper à un châtiment redoutable, assurait en principe les droits de ses enfants[49].

Le promotion du nouvel empereur ne résultait donc nullement d'une réaction de la classe militaire contre les civils, puisque ceux qui oeuvrèrent le plus pour son succès furent des sénateurs de Constantinople et le patriarche Xiphilin. Dans la capitale, la seule réticence notable à sa proclamation fut celle des Varanges, gardiens scrupuleux de la légitimité de Michel VII. Diogénès n'avait pas été porté au pouvoir par une armée, à la différence d'Isaac Comnène : il n'était qu'un simple particulier résidant en sa province cappadocienne. Sans nul doute, l'ascendance et la carrière antérieure de Diogénès[50] annonçaient le type de gouvernement qu'il allait exercer. Fort de sa grande expérience des commandements provinciaux et désireux de réformer la composition et le commandement de l'armée, il voulait s'appuyer sur un recrutement national plutôt que sur le mercenariat, comme les Macédoniens et Léon Tornikios en 1047. Assuré de la fidélité fervente des soldats cappadociens[51], il conquit l'amitié de Nicéphore Bryennios, un des Macédoniens les plus influents, au point qu'ils s'adoptèrent comme frères[52]. Après la chute de Diogénès, les forces occidentales ne prirent aucune part à la guerre civile qui opposa l'ancien empereur aux partisans des Doukai, car elles s'étaient engagées (sous l'influence de Bryennios ?) à ne jamais commettre d'acte hostile à l'égard de Diogénès[53]. Derrière

48 - ATTALEIATÈS, p. 101.

49 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 159, fait allusion aux conventions passées entre l'impératrice et Diogénès. Il existait donc peut-être un texte écrit où les conditions d'exercice du pouvoir par Diogénès avaient été par avance nettement délimitées.

50 - Romain était issu d'une vieille famille cappadocienne dont le représentant le plus ancien était peut-être le tourmarque de Cappadoce, Diogénès, qui vivait au IX[e] siècle (THÈOPHANE, p. 463). Par ses ancêtres, Romain était apparenté aux Phocas, aux Argyres et par eux aux Lékapènoi. Son père, Constantin, un des meilleurs généraux de Basile II, avait à deux reprises comploté contre Romain III. Romain lui-même ne semble pas avoir participé à la révolte de 1056 - était-il trop jeune ou commandait-il une troupe cappadocienne restée fidèle à Michel VI ? Apparemment, sous Romain III et sous Michel VI, les Diogénai n'était pas dans le même camp que les Comnènes, Doukai, Argyres. Cependant, Romain avait servi Constantin X Doukas qui ne lui avait pas accordé de faveur particulière.

51 - ATTALEIATÈS, p. 175, rappelant le prestige dont avait joui Diogénès, le qualifie d'ἰσόθεος.

52 - *Alexiade* II, p. 196.

53 - ATTALEIATÈS, p. 173.

ce dernier se regroupèrent donc les forces armées qui avaient formé le gros des troupes fidèles à Michel VI, notamment celles du Charsianon où Diogénès avait son *oikos*[54]. L'empereur eut le vif souci de l'union entre les troupes d'Orient et celles d'Occident : lorsqu'il fit une sortie pour éliminer quelques pillards turcs près de Larissa de Cappadoce, symboliquement il prit à ses côtés un *tagma* occidental et un *tagma* de Lycaoniens[55].

Après avoir levé des troupes dans tout l'Empire, remis à jour les rôles militaires et exercé la jeunesse byzantine au maniement des armes, il dut choisir le front où combattre en priorité, l'Italie menacée par les Normands ou l'Anatolie percée par les raids turcs. Les provinces danubiennes restaient calmes précisément grâce aux succès acquis par Diogénès et Botaneiatès sous Constantin X. Le nouvel empereur se contenta de soulager les assiégés de Bari par l'envoi d'une petite flotte en 1071[56] et marcha contre les Turcs qui, durant l'été 1067, avaient pillé Césarée de Cappadoce, emportant les trésors de l'église Saint-Basile[57].

À propos de la défense de l'Asie Mineure, deux positions s'affrontaient au sein même de l'état-major de Diogénès, les uns voulant abandonner les thèmes arméniens et concentrer leurs efforts sur les anciens thèmes "romains", les autres souhaitant porter le combat sur les frontières contemporaines de l'Empire[58]. Parmi ceux qui, en 1070, conseillaient à Romain de ne point partir en campagne contre les Turcs victorieux de Manuel Comnène, nous relevons les noms de Nicéphore Paléologue, qui servit ultérieurement Michel VII[59], de Michel Psellos, dont l'hostilité à Diogénès fut totale en dépit des flatteries qu'il adressa à l'empereur pour retrouver une situation élevée, et du César Jean Doukas lui-même. De profondes divergences de vues divisaient l'état-major et Diogénès fut soutenu par ceux qui préconisaient l'offensive contre les Turcs, comme en témoigne l'ultime conseil de guerre avant Mantzikert[60].

Romain Diogénès ne s'appuyait donc pas sur les mêmes forces militaires qu'Isaac Comnène. Le peu d'enthousiasme d'Isaac pour agrandir l'Empire s'opposait à l'acharnement de l'empereur cappadocien pour conserver les territoires encore détenus et reprendre ceux qui avaient été perdus, Chliat et Mantzikert, voire améliorer éventuellement les positions acquises (à Membidj). Ainsi, l'empereur renouait avec l'attitude traditionnelle des Phocas au Xe siècle. Dans une certaine mesure, de même que nous avons pu dire qu'Isaac Comnène était l'héritier du clan Sklèros, de même Diogénès l'était des Phocas. Il ne s'agissait pas vraiment

54 - *Ibid.*, p. 146.
55 - *Ibid.*, p. 126.
56 - Constantin Doukas avait consenti un effort plus considérable pour la défense de ce territoire. Les raisons de cette préoccupation de Doukas restent obscures, mais l'Italie avait toujours été défendue par des troupes étrangères à son sol, surtout Varanges et Russes, type d'armée que Constantin avait favorisé.
57 - N'oublions pas que le couronnement de Romain eut lieu le premier janvier, jour de la commémoration de saint Basile de Cappadoce (*ibid.*, p. 101).
58 - Attaleiatès (*ibid.* p. 136), conseilla à l'empereur de ne plus se préoccuper des thèmes ravagés et improductifs mais de protéger les thèmes encore intacts.
59 - SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 141.
60 - ATTALEIATÈS, p. 160.

d'un héritage par le sang, puisque de ce point de vue, Nicéphore Botaneiatès eût été mieux placé que Romain, ni d'un legs des alliances du clan, puisqu'un des généraux les plus sûrs de Romain IV fut Théodore Alyatès, dont l'ancêtre Anthès avait servi Bardas Sklèros, et d'autre part parce que les Arméniens au service de Byzance demeurèrent fidèles à l'empereur déchu, alors que les Phocas en étaient les adversaires. Les Diogénai exerçaient leur influence sur la même aire géographique que les Phocas, la Cappadoce[61]. Après septembre 1071, Diogénès chercha naturellement protection dans sa province d'origine, et il s'établit précisément à Tyropoion[62], place qui avait déjà servi de refuge en 970 à Bardas Phocas, et en 989 au même Phocas pour y enfermer son rival Sklèros.

La politique de Romain Diogénès provoqua naturellement l'hostilité de ceux qu'il avait écartés, et parmi eux, les mercenaires étrangers, du moins leurs officiers qui avaient constitué le fer de lance de l'armée sous Constantin X. Le mécontentement de Crispin, chef des Francs, l'agitation des Némitzoi, le refus de Roussel de Bailleul, successeur de Crispin, de revenir vers l'empereur lorsque celui-ci fit appel à ses réserves avant Mantzikert[63], traduisent cet état d'esprit.

La crise de 1071 fut préparée par un renforcement progressif des pouvoirs de Diogénès et l'éloignement du clan Doukas (le César, Psellos...). Une victoire décisive sur les Turcs aurait assis définitivement le pouvoir de l'empereur qui en avait une claire conscience : "il voulait faire campagne pour deux raisons, assurer la sécurité et acquérir un prestige suffisant pour gouverner seul sans être soumis à l'impératrice"[64].

Il n'est pas possible de prouver l'existence d'une conjuration, durant l'été 1071, incluant Andronic Doukas et certains chefs de l'armée, comme Tarchaneiôtès, Crispin, Roussel de Bailleul, mais l'hypothèse peut en être risquée si nous considérons la rapidité de la réaction des Doukai à l'annonce de la défaite et de la capture de Diogénès.

La guerre civile qui suivit la libération inattendue du vaincu de Mantzikert souligne à nouveau les clivages des élites civiles et militaires de l'Empire. Comme l'Occident ne prit pas part aux luttes conformément à son serment, Michel Doukas, ou plutôt son principal conseiller, son oncle le César, opposa aux Cappadociens et aux Arméniens de Diogénès des mercenaires francs dont le rôle, sous l'impulsion de Crispin, fut décisif, des troupes de la capitale, ainsi que des soldats des thèmes orientaux. Faute de précision sur l'origine de ces soldats, nous ne connaissons pas les oppositions régionales en 1071 en Asie Mineure. Nous pouvons tout de même conjecturer que les fils du César Doukas rassemblèrent plutôt des troupes des thèmes situés à l'ouest de l'Asie Mineure, car une partie du recrutement se fit au cours de leur avance contre Diogénès. Ces soldats se rallièrent-ils en raison de leur fidélité envers l'empereur de Constantinople, c'est-à-dire désormais Michel VII, ou seulement parce que leur solde leur avait été versée par les Doukai ? Cette deuxième

61 - Diogénès était peut-être né à Césarée ; PSELLOS (*MB* V, p. 223), dans une lettre fort élogieuse à l'empereur Diogénès, fait allusion à sa patrie, la plus belle des villes, qui fournit des gens courageux contre les barbares.

62 - ATTALEIATÈS, p. 171 ; ZÔNARAS, p. 705 ; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 153.

63 - ATTALEIATÈS, p. 158.

64 - ZÔNARAS, p. 688.

raison reste la plus vraisemblable, car Attaleiatès estime que si Diogénès, au lieu de se replier vers le duché d'Antioche, s'était avancé vers la Bithynie, il aurait rallié toute l'Asie Mineure[65].

À Constantinople, l'opinion était aussi divisée puisque Psellos, un des plus farouches adversaires de l'ancien empereur admet que même après la première défaite de ce dernier devant Dokeia, tout un parti penchait pour la négociation, souhaitant que le pouvoir fût partagé avec lui[66]. Pour cette raison, peu de temps après sa capture, il fut aveuglé, au mépris de toutes les conventions et serments, grave faute politique que les Cappadociens ne pardonnèrent pas[67], mais conséquence des amitiés qu'il gardait, tant au sein du *stratiôtikon* que du *politikon*.

La faction formée en 1056-1057 au profit d'Isaac Comnène conservait une solidité suffisante pour se reconstituer autour de Michel VII Doukas. Parmi ceux qui le soutinrent ou le servirent au plus niveau, nous comptons ses parents Doukai, Constantin, neveu du patriarche Cérulaire auquel l'empereur accorda la dignité nouvelle de sébaste[68], Nicéphore Botaneiatès, les Bourtzai[69], les Dalassènoi[70] ; Nicéphore Bryennios. qui s'abstint de combattre Romain Diogénès, obtint aussi de son successeur des postes très importants. Reste le cas particulier des Comnènes. Anne Dalassènè qui n'avait pas pardonné aux Doukai d'avoir succédé à Isaac Comnène, crut judicieux de placer ses fils auprès de Diogénès qui ne pouvait qu'être satisfait de rallier des adversaires potentiels et qui accorda à Manuel la dignité encore exceptionnelle de curopalate et la charge de *prôtostratôr*. Après septembre 1071, la mère des Comnènes continua à soutenir secrètement Diogénès[71], mais les rapports entre les Doukai et les Comnènes se normalisèrent rapidement, Alexis et Isaac servirent fidèlement Michel VII.

Une fois victorieux de Diogénès, le clan Doukai disposait donc de larges appuis à Constantinople et dans l'armée, mais la pression des ennemis turcs, petchénègues, puis normands révéla l'inefficacité du gouvernement impérial, réveilla après quelques années les oppositions et brisa la solidarité de ses propres soutiens. En trois ans, sans compter les complots avortés, six grandes révoltes militaires se succédèrent, celles de Nicéphore Bryennios à deux reprises, de Nicéphore Botaneiatès, de Nicéphore Basilakios, de Nicéphore Mélissènos, et enfin d'Alexis Comnène.

Michel VII Doukas bénéficia pourtant de cinq années pendant lesquelles les dissidences se limitèrent à quelques provinces d'Asie Mineure, phénomène grave pour l'avenir de l'Empire, mais qui ne constituait pas une menace pour l'empereur établi à Constantinople. Durant la majeure partie de son règne, il laissa gouverner

65 - ATTALEIATÈS, p. 172-3 ; au printemps 1072, Andronic Doukas versa aux soldats les *sitérésia* et se les concilia tous en peu de temps.

66 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 168.

67 - Cf. *infra*, p. 408.

68 - GAUTIER, *Tzétzès*, p. 212-216.

69 - Théognoste Bourtzès remporta une victoire sur les Serbes en 1073 (SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 164).

70 - Damien Dalassènos fut duc de Skopje en 1073 (*ibid.*, p. 163). Les Dalassènoi ne sont pas cités en 1056, mais ils étaient liés aux Doukai et aux Comnènes.

71 - Cf. f. d. n° 95.

Nicéphoritzès[72], dont l'oeuvre commence à être réévaluée par les historiens modernes[73]. Il comprit que les nécessités de la défense ne permettaient plus à des eunuques ou à des hommes sans expérience de la guerre d'exercer les plus hauts commandements aux dépens des militaires compétents ; ainsi, il nomma ou conserva à leurs postes Nicéphore Botaneiatès, duc des Anatoliques, Nicéphore Basilakios en Paphlagonie puis à Dyrrachion, Nicéphore Bryennios en Bulgarie puis à Dyrrachion, Katakalôn Tarchaneiôtès à Andrinople, en laissant à chacun d'eux le commandement des troupes locales, le *tagma* des Anatoliques sous l'autorité de Botaneiatès, celui des Macédoniens sous Tarchaniôtès, sans chercher à briser la solidarité naturelle unissant les troupes à leur chef. En matière de recrutement, reprenant les orientations déjà perceptibles au temps où ils servaient tous sous Constantin X, il fit largement appel aux mercenaires ; parce qu'une bonne partie de l'Asie Mineure échappait à son contrôle, il ne pouvait y lever de troupes, encore qu'il eût constitué le nouveau *tagma* des Immortels.

Les résultats de ses efforts ne furent pas négligeables, mais nous sont en partie dissimulés par les historiens byzantins contemporains, qui tous avaient une raison de lui être hostiles : Attaleiatès parce qu'il était ferme partisan de Botaneiatès, Bryennios par souci de justifier la rébellion de son grand-père, Anne Comnène parce qu'elle visait à diminuer la responsabilité de son père dans la mauvaise situation des affaires pendant la première décennie de son règne. Or Nicéphoritzès avait réussi à maintenir l'Occident à peu près intact, puisque Nicéphore Botaneiatès dès son avènement put rétablir le calme jusqu'à la frontière du Danube sans même y envoyer d'armée. Nicéphore Bryennios avait libéré la Bulgarie de toute menace serbe. En Orient, si le Taurus et la Cappadoce avaient fait défection[74], une administration régulière était encore en place en 1078 dans le thème de Mésopotamie[75].

Nicéphoritzès, pour financer l'armée et notamment les mercenaires dont la solde commandait la valeur militaire, fut contraint de prendre des mesures fiscales qui lui aliénèrent l'aristocratie terrienne en Occident. Il opéra aussi des confiscations à l'égard des chefs militaires comme Nestôr, ou refusa des récompenses aux généraux victorieux, alors que son propre enrichissement faisait scandale[76]. Tout aussi grave à moyen terme fut le clivage qui intervint dans la famille Doukas car l'empereur

72 - Le déroulement de sa carrière est exemplaire pour suivre l'alternance du personnel des bureaux depuis le règne de Constantin IX. Sous cet empereur, il entra au service impérial (ZÔNARAS, p. 707) ; sans doute subit-il une éclipse sous Théodôra et Michel VI, mais il commença son ascension sous Constantin X, à peine arrêtée par une intrigue sordide à la fin du règne (ATTALEIATÈS, p. 181). Puis, sous Diogénès, il réussit à conserver une position, mais sa nomination comme préteur de l'Hellade et du Péloponnèse correspond presque à un exil ; enfin, il revint en faveur sous Michel VII, évinçant tous les autres conseillers dont le César Doukas qui, après avoir favorisé sa carrière, devint un ennemi.

73 - LEMERLE, *Cinq études*, p. 300-302.

74 - *Infra*, p. 405 *sq*.

75 - Nicéphore Paléologue, duc de ce thème, revint à Constantinople à la fin de 1077 ou au début de 1078 : BRYENNIOS, p. 239.

76 - *Ibid.*, p. 217. Nicéphoritzès avait obtenu l'administration du *sékréton* de l'Hebdomon (ATTALEIATÈS, p. 201).

Michel, sous son influence, éloigna le César Jean Doukas et ne traita pas dignement ses frères les *co-basileis*.

En 1077, l'opposition latente à Michel VII se manifesta, tant en Europe qu'en Asie, avec la double révolte de Nicéphore Byrennios et de Nicéphore Botaneiatès. Le caractère régional de ces révoltes est patent. Autour de Botaneiatès se groupaient les Chômatènoi, un des *tagmata* des Anatoliques, de trois cents hommes environ[77], quelques généraux, ses parents, originaires de Phrygie, les Synadènoi, Romain Straborômanos, Goudélès[78], ainsi qu'Alexandre Kabasilas. Deux autres stratèges disposant de forces importantes l'accompagnaient, mais par crainte des Turcs, ils désertèrent la cause de Botaneiatès en dépit des conventions passées avec lui[79]. P. Gautier a conjecturé, à juste titre nous semble-t-il, qu'il s'agissait de Nicéphore Mélissènos et de Georges Paléologue, l'un et l'autre originaires de cette même région[80]. Tous ces généraux représentaient donc l'Asie Mineure occidentale, encore entièrement byzantine, mais mal défendue et parcourue par des bandes turques; ils souhaitaient installer un *basileus* plus actif en Orient. Or Botaneiatès, en dépit d'un certain âge - il comptait plus de trente ou quarante ans de service - constituait un candidat remarquable puisqu'il avait assumé tous les commandements importants, sauf celui de domestique des Scholes, tant en Orient qu'en Occident[81]

Nicéphore Bryennios, le concurrent de Botaneiatès, disposait de ressources plus importantes encore, puisque la moitié des armées d'Occident lui obéissait, l'autre restant sous les ordres de Nicéphore Basilakios, son successeur comme duc de Dyrrachion. En effet, les préparatifs d'une attaque normande, les infidélités des Serbes avaient contraint l'Empire à renforcer ses garnisons sur la façade adriatique. La sédition de Nicéphore Bryennios se heurta d'abord à l'attitude des Tarchaneiôtai, traditionnellement hostiles aux intiatives des Bryennioi; aussi sa mère, la *curopalatissa* Anne, probablement une Batatzina[82], conçut un projet d'alliance matrimoniale entre les deux familles, que le duc d'Andrinople, Katakalôn Tarchaneiôtès, accepta, désespérant de recevoir une aide de la part de Michel VII et du logothète Nicéphoritzès; il offrit en mariage sa soeur Hélène au neveu du prétendant[83]. Le groupe macédonien était enfin totalement unanime puisque les

77 - BRYENNIOS, p. 243. Précisément, Anne Comnène chiffre à ce nombre les Chômatènoi trouvés à Constantinople par Alexis en avril 1081, *Alexiade* I, p. 130.

78 - Il s'agit sans doute de Jean Goudélès nobélissime, dont le sceau a été édité par SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 549 n° 2. Cette famille participait pour la troisième fois en ce siècle à une rébellion; la première fois sous Constantin VIII (SKYLITZÈS, p. 372), la seconde sous Michel IV (*ibid.*, p. 396). Un Goudélès épousa la petite-fille de Botaneiatès, comme en témoigne un poème consacré à son descendant, Basile Tzintziloukès (*Markianos 524*, p. 152, n° 103). Sur la famille, voir Sp. LAMPROS, Ὁ βυζαντιακὸς οἶκος Γουδέλη, *NE* 13, 1916, p. 214-215. Voir aussi f. d. n° 105

79 - ATTALEIATÈS, p. 263.

80 - Les Paléologues étaient issus de Phrygie, et Mélissènos avait ses propriétés à Dorylée, *infra*, p. 217, 223.

81 - Il fut successivement duc d'Édesse, de Bulgarie, de Thessalonique, du Paristrion, d'Antioche, d'Hellade-Péloponnèse, enfin des Anatoliques; sa carrière a commençé à connaître quelqu'éclat dès l'époque de Constantin IX (CHEYNET, *Dévaluation*, p. 461-462).

82 - Sur ce point, GAUTIER, Introduction à l'*Histoire* de BRYENNIOS, p. 16 et note 4.

83 - BRYENNIOS, p. 223-225.

Kourtikioi, les Koutzoumitai, les Batatzai[84], les Tornikioi s'étaient joints au mouvement, et il put éliminer de sa zone d'influence les étrangers au groupe, tel Constantin Théodôrokanos, ennemi personnel de Nicéphore Bryennios[85].

Le troisième compétiteur, Nicéphore Basilakios, ne pouvait pas compter, comme Bryennios, sur un clan familial étendu, mais jouissait d'un prestige égal, sinon supérieur, ayant lui aussi exercé les plus hauts commandements lors de la précédente décennie, où il avait été duc de Théodosioupolis, de Paphlagonie, de Dyrrachion[86]. La liste de ses lieutenants permet de déterminer l'aire géographique où il trouvait du secours : Tessarakontapèchys, issu d'une vieille famille athénienne, les Gymnoi qui eurent des intérêts dans la région de Thessalonique, les Mésimérioi liés à l'Italie[87]. Ses troupes, composées entre autres d'Albanais et de Bulgares, confirment que Basilakios contrôlait la partie la plus occidentale de l'Empire, et il est naturel que la confrontation entre lui et Alexis Comnène agissant pour le compte de Nicéphore Botaneiatès se soit produite sur la route de Constantinople, en avant de Thessalonique, favorable à Basilakios. Ce mouvement traduit l'inquiétude d'une population soumise à une menace normande imminente, autant que l'ambition personnelle de Basilakios.

Une fois de plus, Constantinople décida du vainqueur, Botaneiatès. Nous avons déjà souligné les raisons, selon nous, de ce choix : la présence de nombreux réfugiés d'Asie Mineure et en particulier de cadres de l'Église, tels le patriarche d'Antioche, Émilien, ou le métropolite d'Iconium, Isaïe. Nicéphore Botaneiatès présentait par ailleurs l'avantage d'être âgé et dépourvu de fils susceptible de lui succéder[88], ce qui ouvrait la porte à des négociations avec les autres compétiteurs, comme Nicéphore Bryennios, même si les propositions que lui fit Botaneiatès furent finalement rejetées. Le triomphe du nouvel empereur ne doit pas être interprété comme un indice de la supériorité, en 1078, des armées d'Orient sur les troupes d'Occident, car les troupes qui portèrent au pouvoir Botaneiatès étaient fort bariolées et comportaient apparemment davantage de Turcs que de Grecs.

Les troubles qui commencèrent à secouer l'Empire à partir de l'automne 1077 rendent impossible toute explication politique, en dehors de leur caractère régionaliste que nous venons de souligner. Aucun des fils directeurs qui nous permettaient de rendre compte des mouvements précédents ne garde de signification ; nous ne saurions évoquer la relève d'une équipe gouvernementale par une autre, car les adversaires d'hier collaboraient dès le lendemain avec leurs vainqueurs, et parce que la famille Doukas, la première visée, garda de belles positions sous le règne de Botaneiatès. Les différents groupes ne se sont pas déterminés, semble-t-il, selon les réponses qu'ils proposaient aux questions fondamentales de l'époque : fallait-il davantage de mercenaires étrangers, ou au contraire plus de soldats

84 - L'épouse d'un Batatzès contrôla Raidestos pour le compte de Bryennios, ATTALEIATÈS, p. 245.

85 - *Ibid.*, p. 247.

86 - SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 173 ; CHEYNET, *Dévaluation*, p. 462.

87 - *Supra*, p. 236.

88 - Lorsqu'il chercha un successeur dans sa famille, il se tourna vers un Synadènos, *Alexiade* I, p. 66. Il n'était cependant pas dépourvu de descendance directe, car son petit-fils avait épousé la fille aînée du curopalate Manuel Comnène, *ibid.*, p. 75.

nationaux, ou bien aurait-il fallu défendre tous les thèmes ou seulement les thèmes peuplés de Grecs ? La composition des armées combattant dans les années 1077-1078 montre que les chefs militaires avaient fait appel à toutes les ressources disponibles, troupes nationales, mercenaires, alliés barbares, sans que rien distinguât une faction d'une autre ; seul le dosage variait, comme l'illustre la distribution des troupes de Bryennios et d'Alexis Comnène au printemps 1078[89].

Armée rebelle :

à droite	au centre	à gauche
Maniakates hétairies mercenaires cavalerie thessalienne (5000 h.)	cavalerie macédonienne et thrace	infanterie macédonienne et thrace (3000 h.) en flanc-garde auxiliaires scythes
	Commandés par	
Jean Bryennios	Nicéphore Bryennios	Katakal. Tarchaneiôtès

Armée de Nicéphore III, formée en deux groupes :

Immortels (1000 ou 2000 h.)[90] Francs et troupes de Crète[91]		Chômatènoi (300 h.) des Turcs
	Commandés par	
Alexis Comnène		Constantin Katakalôn

En arrière, renforts turcs de plusieurs milliers d'hommes.

Les deux armées comportaient des mercenaires francs - ceux d'Alexis Comnène passèrent du reste à Bryennios -, des alliés barbares, les Scythes qui causèrent la perte de l'usurpateur et des Turcs qui sauvèrent le domestique des Scholes. L'armée de Bryennios comptait encore, il est vrai, une majorité de soldats byzantins, l'Occident demeurant alors à peu près intact.

89 - BRYENNIOS, p. 269, fournit toutes les données chiffrées concernant les troupes de son grand-père ; la description de l'armée impériale est beaucoup plus succincte.

90 - ATTALEIATÈS, p. 306, souligne qu'ils formaient un corps nombreux.

91 - *Ibid.*, p. 288, leur présence, inattendue si loin de leur île, n'est pas confirmée par les autres sources, mais il est vrai qu'à cette date la Crète était exempte de tout danger.

Victorieux, Botaneiatès entreprit de réconcilier les différents clans ; il abandonna la prudente politique d'économies de Nicéphoritzès[92], se montrant libéral envers les siens, Phrygiens et Turcs, envers les Constantinopolitains qui l'avaient bien reçu, mais aussi à l'égard de ses anciens adversaires.

À Constantinople les intrigues de cour se nouèrent autour de quatre groupes[93]. Le clan phrygien songeait à Nicéphore (?) Synadènos pour succéder au vieil empereur, son oncle ; Marie d'Alanie souhaitait sauvegarder les droits de son fils, le porphyrogénète Constantin ; le César Jean Doukas n'était pas hostile à ce projet, mais se ralliait à toute solution permettant à un Doukas d'occuper le trône ; enfin Anne Dalassènè et ses fils cherchaient l'occasion favorable pour reprendre le trône jadis occupé par un des leurs, Isaac. La poursuite de ces stratégies constitua la trame de l'histoire constantinopolitaine durant trois ans, alors que le sort de l'Empire se jouait en bonne partie en Orient, à propos duquel les chroniqueurs byzantins restent complètement muets.

Botaneiatès et ses parents multiplièrent les alliances avec les autres factions afin de se les concilier, avec les Comnènes et avec les Doukai[94]. L'empereur imagina un temps d'épouser Eudocie Makrembolitissa, veuve de Constantin X et de Romain IV, mais cette dernière finit par renoncer à ses projets, par crainte de violer à nouveau son serment de ne pas se remarier[95]. Un telle union aurait rallié à Botaneiatès toute la Cappadoce[96]. Eudocie et ses fils furent tout de même traités avec la plus grande faveur, car elle obtint pour les enfants issus de son second mariage les plus hautes dignités, des *dôréai* continuelles et enfin les revenus très larges de trois bureaux[97].

Marie d'Alanie défendait les droits de son fils unique, le porphyrogénète Constantin, avec peu d'atouts, étant d'origine étrangère. Elle pouvait cependant compter sur plusieurs soutiens ; celui, naturel, des Doukai, et celui des Comnènes puisqu'une de ses cousines avait épousé Isaac Comnène[98], et qu'une autre s'était

92 - Cela n'arrêta nullement Bryennios et les siens, indice que l'organisation du marché du blé à Raidestos avait moins d'importance pour cette aristocratie pourvue d'autres ressources, et qu'elle ne constituait pas le ressort de la révolte, alors que les fonctionnaires aux revenus plus modestes, comme Attaleiatès, semblent beaucoup plus touchés par les mesures du logothète Nicéphoritzès.

93 - B. LEIB a étudié toutes ces intrigues dans plusieurs articles consacrés à la période 1078-1081 : Jean Doukas, César et moine, son jeu politique à Byzance de 1067 à 1081, *Mélanges Paul Peeters* II, 1950, p. 163-180 ; Nicéphore III Botaneiatès (1078-1081) et Marie d'Alanie, *Actes du VIe Congrès des Études Byzantines* I, Paris 1948, p. 121-140 ; Aperçus sur l'époque des premiers Comnènes, *Orientalia Christiana Analecta* 204, 1977, p. 1-64. L'auteur, en dépit de sa réserve justifiée devant le manque d'objectivité d'Anne Comnène, conserve, nous semble-t-il, un point de vue trop favorable à Anne Dalassènè, surestimant son rôle et ses capacités.

94 - Pour les Comnènes, cf. *supra*, tableau p. 277. Nicéphore Synadènos était promis à Zôè Doukaina, la plus jeune fille de Constantin X (*Alexiade* I, p. 161).

95 - ZÔNARAS, p. 722 ; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 181-182.

96 - Botaneiatès obtint tout de même le ralliement de Philarète Brachamios, l'ancien compagnon d'armes de Romain Diogénès.

97 - ATTALEIATÈS, p. 304 ; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 184.

98 - Le mariage aurait eu lieu vers 1072-1073, date significative en ce qu'elle prouve que Michel VII voulait faire revenir Isaac Comnène exilé avec sa mère pour s'être maintenu trop longtemps dans le parti de Diogénès, BARZOS, *Généalogie* I, p. 67.

unie à Constantin, neveu de Cérulaire, reconstituant à son profit l'alliance traditionnelle Doukas, Comnène, "clan Cérulaire". Elle renforça même ses liens avec les Comnènes en adoptant Alexis, faisant ainsi de lui le frère du jeune Constantin[99].

Les Comnènes, déjà unis indirectement aux Doukai, renforcèrent leurs liens avec le mariage d'Alexis et d'Irène, petite-fille du César, sans négliger un rapprochement avec les Botaneiatai comme nous venons de le voir. Alexis disposait de plusieurs arguments pour prétendre éventuellement au trône, il était neveu d'un empereur, et fils adoptif d'une impératrice, détentrice, à ce moment, de la légitimité, contrebalançant l'avantage que Botaneiatès avait acquis en l'épousant.

Le César, écarté des affaires par Nicéphoritzès, discrédité par ses aventures auprès de Roussel de Bailleul, avait réussi à marier une de ses petites-filles à Alexis Comnène, qui avait eu à choisir entre les deux branches des Doukai, celle de Constantin X - on lui proposait d'épouser sa plus jeune fille Zôè -, et celle du César. Ce dernier sut également orienter Botaneiatès, le nouvel empereur, devenu récemment veuf et qui était à la recherche de la meilleure alliance possible pour renforcer sa légitimité, vers Marie d'Alanie plutôt que vers Eudocie Makrembolitissa qui aurait pu lui reprocher de l'avoir contrainte à l'exil[100]. Par cet acte, Botaneiatès devenait le tuteur naturel du fils de l'impératrice Marie d'Alanie.

En 1081, le ralliement progressif de l'Asie Mineure occidentale à Nicéphore Mélissènos et l'arrivée de ce dernier au printemps en face de la capitale compliquèrent quelque peu le déroulement des événements. Mélissènos, beau-frère d'Alexis et Isaac Comnène[101], avait refusé de reconnaître le pouvoir de Botaneiatès, et appuyé sur de nombreux Turcs, s'était emparé de l'Asie Mineure occidentale et de Nicée où il afficha ses prétentions à l'Empire. Que signifiait ce nouveau mouvement issu de l'Asie Mineure?

La carrière, mal connue, de Nicéphore Mélissènos ne donne guère la clé des motivations de sa rébellion[102]. Il représentait incontestablement les intérêts de l'aristocratie micrasiatique, au même titre que Botaneiatès, mais nous demeurons sceptique à propos de son ambition personnelle. En effet, au cours des négociations entreprises avec Alexis Comnène, devenu empereur entre temps, il se contenta du titre de César et abandonna ses chaussures pourpres, fait inouï dans l'histoire de ce siècle, alors que ni Isaac Comnène, ni Bryennios, ni Basilakios n'acceptèrent un tel compromis. Il semble bien que Mélissènos et ses parents Bourtzai aient limité leur ambition au sauvetage de leur fortune foncière menacée par les Turcs. Alexis leur promit en effet - et il tint sa promesse - la ville de Thessalonique[103] et de

99 - BRYENNIOS, p. 259 (printemps 1078); *Alexiade* I, p. 65 (1080).

100 - BRYENNIOS, p. 255, a laissé un compte-rendu très vivant du mariage. Le prêtre refusant de bénir une union qui était un véritable adultère, le César fit signe à son petit-fils Michel, qui aussitôt substitua au prêtre récalcitrant un autre plus laxiste.

101 - Le mariage de Nicéphore Mélissènos avec Eudocie Comnène avait eu lieu avant la mort du curopalate Jean Comnène, c'est-à-dire avant juillet 1067 (BRYENNIOS, p. 85).

102 - La seule certitude est qu'il fut magistre et stratège de Triaditsa à une date incertaine, sous Constantin X ou Romain IV. Sous cet empereur, il servit comme lieutenant de son beau-frère, le *prôtostratôr* Manuel Comnène.

103 - *Alexiade* I, p. 49. Ce qu'Alexis donnait à Mélissènos n'est pas clair, mais il est probable qu'il s'agissait des impôts perçus à Thessalonique et non pas évidemment de la ville elle-même,

grands biens dans la région[104], avec un pouvoir d'administration sur celle-ci, créant ainsi le premier "apanage" de la période Comnène.

Lorsque Botaneiatès choisit son successeur, un Synadènos, les Doukai et les Comnènes passèrent à une opposition plus active; le César Doukas ne pouvait pas soutenir un candidat purement Doukas, car le jeune frère de Michel VII, Kônstantios, compromis dans une rébellion, vivait en exil; il reporta donc ses espoirs sur Alexis Comnène. Alexis jugea le moment opportun pour prendre le pouvoir puisque l'empereur ne pouvait recevoir aucun renfort d'Orient - à la différence de Constantin Monomaque lorsqu'il fut attaqué par Tornikios - et que lui, Alexis, espérait rallier l'armée constituée en Occident pour combattre Mélissènos. Il obtint l'accord de Pakourianos qui avait une grande expérience de la guerre et avait fidèlement servi les Doukai[105], et aussi celui de Constantin Humbertopoulos, sans doute chef des mercenaires francs[106]. Cependant l'homme qui dirigea effectivement les opérations fut le César Doukas: il se préoccupa du financement, recruta des mercenaires turcs, pesa de manière décisive lors de la réunion de l'armée à Schiza, obligea finalement Alexis à refuser l'ultime proposition de Botaneiatès de le nommer son successeur, et le contraignit à entrer au plus vite dans le Grand Palais. Le patriarche Kosmas, nommé par Michel VII, était à la dévotion du César. L'assemblée de Schiza fut le moment capital de la sédition, car Alexis, candidat des Doukai, fut préféré à son frère aîné Isaac, qui conservait de nombreux partisans dans l'armée, car il avait commandé à Antioche, non sans succès; ceux-ci furent finalement ralliés par l'appât de donations accrues.

Alexis marcha sur la capitale avec une armée assez nombreuse, composite, comportant autant d'étrangers que de nationaux, auxquels s'ajoutaient des mercenaires turcs. Les nationaux étaient probablement des rescapés des armées d'Occident puisque Botaneiatès avait conservé dans sa capitale les troupes d'Orient venues avec lui, Immortels et Chômatènes, que nous trouvons aux côtés de Boril, mais les habitants d'Andrinople ne pardonnaient pas à Alexis la défaite et l'aveuglement de leur favori, Nicéphore Bryennios.

La trahison de Gilpract, chef des Némitzoi, l'audace de Georges Paléologue[107], et le découragement de Botaneiatès qui, voulant éviter une guerre civile, refusa

de même qu'il donna ensuite les revenus de la presqu'île de Kassandra à son jeune frère Adrien (*Lavra*, acte n° 46, août 1084).

104 - *Supra*, p. 238.

105 - Sur la carrière de Pakourianos, LEMERLE, *Cinq études*, p. 164-170. Pakourianos avait obtenu ses premiers postes élevés sous Constantin X, étant le second de Pankratios à Ani en 1066, devenant peut-être ensuite le premier duc de Kars. Sous Romain IV, nous ignorons ses activités; sans doute fut-il écarté des plus hauts postes, en tout cas il ne put être le successeur de Basilakios à Théodosioupolis car, lorsque Romain IV revint dans cette ville après sa libération par les Turcs, le catépan en place était Paul, ancien catépan d'Édesse (ATTALEIATÈS, p. 168). Pakourianos fut donc duc de Théodosioupolis au début du règne de Michel VII, puis stratège (?) des Smolènes, et sous Nicéphore III, rien n'indique qu'il ait obtenu un nouveau poste. Cet homme avait ainsi son destin lié aux Doukai.

106 - Nous ignorons tout de ses activités sous Nicéphore III. Peut-être remplaça-t-il Roussel à la tête des *tagmata* francs.

107 - Il traita avec Gilpract, puis par un discours audacieux, interdit à la flotte de Botaneiatès de rallier Mélissènos, *Alexiade* I, p. 95-96.

que ses serviteurs Boril et Germain et son ami Nicéphore Paléologue repoussent les Comnènes mal protégés, permirent à Alexis et à sa mère de réaliser leur vieux rêve de rétablir sur le trône un empereur Comnène[108] - mais à quel prix, le premier pillage que la ville impériale ait subi depuis sa fondation, non seulement des mains de barbares, mais aussi de troupes byzantines[109]. Sur ces fondements s'établit la nouvelle dynastie Comnène.

108 - *Ibid.*, p. 86, Isaac rappelle à Alexis que c'est par lui que Dieu a voulu replacer leur famille au pouvoir.

109 - *Ibid.*, p. 95; ZÔNARAS, p. 729 précise qu'on tua ou blessa, viola et pilla même les églises, Thraces et Macédoniens y prenant part autant que les barbares. GUILLAUME DE POUILLE (IV, v. 151-152) accuse surtout les mercenaires turcs d'Alexis.

CHAPITRE III

ALEXIS COMNÈNE: LE NOUVEL EMPIRE

Une décennie pour réussir

Lorsqu'Alexis Comnène accéda au trône, on aurait pu se croire de retour en 1057 puisque la même faction triomphait. Cependant Alexis se différenciait d'Isaac dans la mesure où son oncle avait exercé d'importants commandements provinciaux, alors que lui, en dehors de courtes missions dans les Arméniaques ou en Occident, résidait normalement dans la capitale. Isaac avait mené de grandes campagnes, notamment contre les Petchénègues, alors qu'Alexis n'avait pas eu vraiment l'occasion de faire preuve de ses capacités stratégiques[1], son courage personnel étant indéniable. Cette insuffisance coûta à Alexis les sévères défaites de Dyrrachion en octobre 1081[2] et de Dristra six ans plus tard[3].

En revanche, dès son plus jeune âge[4], Alexis Comnène acquit de sa vie de courtisan la connaissance des principaux clans de la capitale et l'estimation de leur importance. Nicéphore Botaneiatès avait échoué à faire la synthèse des groupes d'origine géographique différente et à conduire une aristocratie unifiée autour des siens. Alexis Comnène reprit cet objectif indispensable pour gouverner durablement et repousser les adversaires extérieurs.

En 1081, le nouvel empereur disposait déjà de solides atouts. Pour maintenir l'indispensable alliance avec les Doukai, il osa s'opposer à sa mère qu'il respectait profondément et fit couronner et acclamer son épouse, Irène Doukaina. Michel, fils de Constantin, neveu du patriarche Cérulaire et époux d'une nièce des Comnènes, était de son parti et avec l'éparque Radènos, escorta Botaneiatès, l'empereur déchu, à son monastère de la Péribleptos. Par ses soeurs, Alexis était beau-frère de Nicéphore Mélissènos, de Michel Tarônitès et des Diogénai, en somme

1 - Face à Roussel de Bailleul, il agit par une habile diplomatie, face à Bryennios, il ne fut sauvé que par l'arrivée inopinée de renforts turcs (BRYENNIOS, p. 265-281 ; *Alexiade* I, p. 17-28).

2 - *Ibid.* I, p. 155. Anne démontre involontairement l'inexpérience de son père, en rappelant que Georges Paléologue tenait pour une faute très grave l'ordre formel d'Alexis de sortir de Dyrrachion, et elle reporte la responsabilité d'avoir livré bataille sur le corps des jeunes officiers, parmi lesquels les fils porphyrogénètes de Romain Diogénès, dont l'aîné avait treize ans au plus!

3 - *Ibid.* II, p. 95-96. Une nouvelle fois, Alexis se serait laissé persuader par les jeunes Diogènai contre l'avis de Georges Paléologue et des officiers expérimentés.

4 - Né en 1057, il avait dix-sept ans quand il reçut, en 1074, la mission de réduire Roussel.

les représentants des grandes factions micrasiatiques. Cependant, ces alliances conclues avant qu'Alexis eût obtenu le pouvoir, n'avaient pas incité, apparemment, ses beaux-frères à l'assister et ces derniers ne s'estimèrent pas tenus par leurs liens de parenté à une complète fidélité envers celui qui avait pris la tête du clan.

Il semble enfin qu'Alexis ait pu s'appuyer sur la génération des jeunes généraux qui supportaient mal le déclin de l'Empire et étaient prêts à soutenir son action, si elle était efficace. Parmi eux on compte aussi bien des parents, dont Georges Paléologue qui en est un peu le prototype, Michel et Jean Doukas, les beaux-frères d'Alexis Comnène, Constantin le Porphyrogénète, mais aussi de ces hommes qui n'entrèrent dans la parenté impériale qu'ultérieurement, tels Kourtikios, Katakalôn Tarchaneiôtès, ou encore Nicolas Maurokatakalôn.

En dépit de ces atouts, la tâche d'Alexis restait délicate. Sur le plan militaire, il devait déterminer l'ennemi prioritaire, Normands ou Turcs. Il choisit de combattre d'abord Guiscard, parce que ce dernier se mêlait du choix de l'empereur sous prétexte que sa fille avait été fiancée à un héritier de l'Empire. D'autre part, lorsque Guiscard aurait fait sauter le verrou constitué par la forteresse de Dyrrachion, la traversée des Balkans n'offrirait plus d'obstacle important avant la place forte de Thessalonique, et l'ennemi risquerait de paraître devant les murailles de Constantinople avec l'appui d'une flotte, alors que les Turcs étaient nécessairement arrêtés par les Détroits, faute de pouvoir les traverser. De plus, le danger qu'ils représentaient était sous-estimé, car ils s'étaient implantés en Asie Mineure occidentale à titre d'auxiliaires au service de stratèges byzantins rivaux.

En 1081, les Comnènes et les Doukai n'étaient pas revenus au pouvoir, rappelons-le, en tant que représentants de l'aristocratie micrasiatique, ce qu'ils n'étaient plus. Le César Doukas avait en Thrace d'immenses propriétés à défendre[5]. Isaac Comnène, frère d'Alexis, Nicéphore Mélissènos, Grégoire Pakourianos, venaient d'acquérir des biens notables dans la péninsule balkanique. Tous ces personnages ne pouvaient que privilégier la défense de l'Europe; mais cette préférence risquait, si elle se prolongeait, de heurter les officiers d'origine micrasiatique qui pouvaient admettre un temps que le danger normand primât tout, mais qui ne renonçaient pas à défendre leur terre natale.

La guerre nécessitait évidemment une mobilisation de tous les effectifs disponibles, troupes de la capitale, mercenaires, Francs en particulier, et ce qui restait d'armée nationale, Immortels, Chômatènes, et quelques éléments rappelés d'Asie Mineure; mais l'ossature de l'armée était désormais constituée des *tagmata* occidentaux, thraces et macédoniens[6]. Alexis qui avait obtenu leur concours pour entrer dans Constantinople en avril 1081, devait associer leurs officiers à son pouvoir pour le fonder solidement.

5 - Il avait aussi des biens en Bithynie où il séjournait en 1071, mais en 1081, c'était en Thrace qu'il résidait, là où les Comnènes l'avaient rejoint. Ces biens bithyniens avaient-ils été confisqués après sa malheureuse équipée en compagnie de Roussel de Bailleul? Nous ignorons également le sort de la donation offerte à son fils Andronic en 1073 par Michel VII dans le thème des Thracésiens.

6 - Alexis en 1081 pouvait encore mobiliser une armée considérable, même si la part des soldats autochtones y était peut-être devenue minoritaire. A la suite des défaites successives d'Alexis I jusqu'à la bataille du Lébounion, la proportion des Byzantins continua de diminuer.

L'empereur, comme ses prédécesseurs, risquait de s'aliéner de nombreux groupes. Il devait donc immédiatement trouver de l'argent frais[7], une fois épuisées les contributions volontaires[8]. Les impôts d'Asie Mineure ne rentrant plus, et ceux d'Europe ne pouvant être inconsidérément augmentés, surtout à la veille d'une invasion, il fallait revenir aux moyens extraordinaires, principalement deux : la confiscation des biens des adversaires politiques[9], et celle des biens ecclésiastiques qui entraîna les protestations inévitables de la hiérarchie religieuse[10] et par suite de la haute administration civile, composée des mêmes familles, d'autant plus qu'elles avaient supporté le pillage de la capitale, en avril 1081. En sus, leurs *rogai* furent diminuées[11] et la fortune de nombre d'entre elles confisquée, geste provocateur au moment où Alexis distribuait à ses parents des dignités nouvellement créées, aux *rogai* élevées. Par prudence, le nouvel empereur se devait donc de ménager l'ancienne aristocratie micrasiatique, les Macédoniens, la haute fonction civile et le clergé.

Au printemps 1091, la situation difficile de l'Empire encourage les adversaires à exprimer ouvertement leurs pensées, fait exceptionnel. Jean, ancien patriarche d'Antioche, dépassant la traditionnelle réprobation des ecclésiastiques à propos des bien d'Église spoliés, se risque à une critique plus vaste, reflet d'un secteur plus large de l'opinion[12]. Il adresse directement à l'empereur trois reproches principaux[13] : son illégitimité, son injustice, son autoritarisme. Dix ans après son accession au trône, l'opinion publique voyait en Alexis un usurpateur, puisque depuis 1081, ce général, jadis victorieux, subissait de graves défaites. Les levées d'impôts, lourdes car pesant sur une population amoindrie, étaient d'autant plus mal supportées que les administrateurs nommés par l'empereur, juges et fonctionnaires du fisc, pillaient ceux qu'ils devaient gouverner avec équité. Enfin, le faste des parents de l'empereur insultait toutes les victimes des exactions impériales : "en vérité, *basileus*, ta famille s'est avérée un très grand fléau pour l'Empire et pour nous tous, du fait que chacun de ses membres, prétendant à

7 - Botaneiatès avait vidé les caisses de l'État, mais, comme le remarque justement GAUTIER (*Blachernes*, p. 213), ce furent sûrement bien davantage les défaites d'Alexis, entraînant le pillage de son camp et de nouvelles levées de mercenaires, qui ruinèrent complètement les finances publiques.

8 - L'impératrice donna tous les biens qui lui provenaient de ses père et mère, *Alexiade* II, p. 10.

9 - Les partisans de Botaneiatès comptèrent au nombre des premières victimes de ces mesures. Manuel Straborômanos, fils probable du grand hétéreiarque de Botaneiatès, fait allusion à la confiscation de la fortune paternelle par le fisc (GAUTIER, *Straboromanos*, p. 183).

10 - Sur cette question, V. GRUMEL, L'affaire de Léon de Chalcédoine, le chrysobulle d'Alexis I sur les objets sacrés, *Études Byzantines* 2, 1944, p. 126-133 ; JEAN D'ANTIOCHE, *Diatribes*, p. 8.

11 - Il annula les décisions de son prédécesseur Botaneiatès dont, pensons-nous, celles qui accordaient des promotions de plusieurs rangs à des milliers de personnes de la capitale. ZÔNARAS (p. 731, 733) qualifie ces annulations de "tyranniques"

12 - JEAN D'ANTIOCHE, *Diatribes*, p. 5-55. Nous citons le texte d'après la traduction de l'éditeur.

13 - "Car il faut présentement omettre les fautes de la foule, qu'il est impossible de connaître et d'examiner une à une, et je dois m'adresser à toi, la tête du corps de l'État".

un train de vie impérial et à l'opulence, s'est montré davantage soucieux de ses profits personnels que de l'intérêt général et a occasionné pour toi une pénurie de ressources". Enfin Alexis Comnène a déçu, car les capacités militaires dont il avait fait preuve avant 1081 ne furent pas confirmées ensuite et il décidait sans prendre conseil[14].

Les complots, qui ne dégénérèrent pas en rébellion ouverte, en raison de la présence d'Alexis au milieu de son armée, n'intervinrent pas de façon régulière, mais culminèrent en plusieurs vagues, en 1083, 1095, 1103-1104, qui coïncidaient curieusement avec des victoires remportées par l'empereur, comme si les opposants admettaient une sorte d'union sacrée autour de la personne impériale devant les périls extérieurs. L'empereur eut à faire face à trois types de rébellions, la dissidence d'une ou plusieurs provinces[15], des intrigues au sein de l'armée visant à renouveler radicalement le personnel dirigeant - l'assassinat d'Alexis fut envisagé à plusieurs reprises -, et enfin une tentative d'usurpation issue du sein même de la famille Comnène, qui annonçait cependant ce que serait la compétition impériale au XIIe siècle.

Pour assurer sa sécurité, Alexis offrit tous les pouvoirs de gestion à sa mère Anne Dalassènè, reprenant en quelque sorte à son profit la tradition de *mésazôn* et confia la garde de sa capitale à son frère Isaac[16], bien qu'à Schiza, beaucoup de militaires eussent penché pour lui. Alexis, à la tête de l'armée, emmenait avec lui des adversaires potentiels, tels Nicéphore Synadènos, Nicéphore Paléologue, partisans déclarés de l'empereur déchu, les frères Diogénai, sans leur donner de responsabilités importantes[17]. Tout au plus, sur l'ensemble des généraux placés à la tête de *tagmata* ou de corps d'armée plus conséquents, relevons-nous le nom d'Alexandre Kabasilas, ancien partisan de Botaneiatès, mis à la tête du *tagma* des Thessaliens. Les premiers rôles étaient tenus soit par des parents d'Alexis, Nicéphore Mélissènos ou Georges Paléologue, soit par ses complices du printemps 1081, Grégoire Pakourianos, Constantin Humbertopoulos.

La première défection qu'Alexis dut affronter fut celle de Georges Monomachatos, duc de Dyrrachion nommé par Nicéphore Botaneiatès[18]. Le nouveau duc

14 - "Un *basileus* doit toujours agir avec réflexion à l'égard de l'élite de l'armée, du clergé et des autres hommes, exposant publiquement ses projets, surtout quand il faut délibérer de quelque affaire essentielle et ne pas se fier à soi-même dans la solitude... Le salut réside dans le grand nombre des conseillers". Anne Comnène fait écho à ces reproches en rapportant que son père fut blâmé pour avoir immédiatement affronté Robert Guiscard, au lieu de le harceler pour l'affaiblir (*Alexiade* II, p. 174, 179). Mais l'historienne prend soin de montrer son père présidant les conseils de guerre avant chaque grande bataille (Dyrrachion, Dristra), même s'il préfère chaque fois le mauvais avis.

15 - Cf. *infra*, p. 392, 404.

16 - Sa place exceptionnelle dans la hiérarchie ne fut pas seulement soulignée par le titre de sébastocrator, créé pour lui, mais il était aussi célébré dans le *synodikon* à l'égal des empereurs (GOUILLARD, *Synodikon*, p. 97). L'empereur Alexis craignait des troubles dans la capitale et voulait "couper court aux mauvaises nouvelles que les gens hostiles ont l'habitude de répandre" (*Alexiade* I, p. 150-151).

17 - Ils étaient en quelque sorte les otages de l'empereur, comme l'avaient été les fils du César auprès de Romain Diogénès.

18 - Cf. f. d. n° 114.

n'appartenait sans doute pas à une famille illustre[19] et avait accompli une carrière militaire classique, *vestès* et catépan, proèdre et duc, enfin protoproèdre et duc de Dyrrachion[20]. Le duc avait refusé de s'engager aux côtés d'Alexis contre Botaneiatès et, craignant le courroux du nouvel empereur, chercha refuge auprès des Normands et des Serbes[21]. Sitôt rassuré sur sa sécurité, il accepta de rentrer à Byzance[22]. L'importante armée placée sous ses ordres n'eut pas, semble-t-il, la moindre velléité subversive, alors que trois ans plus tôt, elle avait formé le gros des troupes de Nicéphore Basilakios.

Plus grave fut le complot militaire de 1083, mais ni Zônaras, ni Anne Comnène ne donnent la moindre précision ni sur les participants, sinon qu'ils étaient nombreux, ni sur leurs motivations, mais la menace des pires châtiments, qui pesait sur les inculpés, laisse deviner un crime de lèse-majesté et probablement un projet d'attentat contre Alexis. Par chance, un acte des archives de l'Athos nous a conservé trois noms - qui n'étaient pas nécessairement ceux des chefs[23], ceux de Pountésès, Otton et Baasprakanitès qui, à la suite d'une rébellion, virent leurs biens confisqués. Les deux derniers, un mercenaire franc et un militaire dont le nom indique une origine orientale[24], avaient reçu de Botaneiatès des biens dans la région de Thessalonique, mais étaient-ce d'anciens partisans de cet empereur, en rébellion contre son successeur ? Leurs biens furent dévolus à Léon Képhalas, lui aussi ancien bénéficiaire des largesses de Botaneiatès[25], mais fidèle serviteur d'Alexis. Pountésès était un comte franc qui, l'année précédente, avait déserté le camp de Bohémond pour servir Alexis. S'agissait-il de mercenaires francs jugeant insuffisantes les récompenses obtenues après les premiers succès d'Alexis contre les Normands en 1083 ? Mais pourquoi Baasprakanitès ainsi que beaucoup d'officiers, selon Anne Comnène, participèrent-ils à cette sédition ? L'interprétation de leur mouvement reste une question ouverte.

Anne Comnène laisse entendre que la manière de répartir les charges de la guerre et de distribuer les revenus fiscaux avait suscité des oppositions à Constantinople, mais en dehors de quelques personnalités ecclésiastiques, nous ignorons qui menait la résistance aux mesures économiques d'Alexis. Dans l'Église, l'empereur disposait d'un atout en la personne du patriarche Eustratios Garidas[26],

19 - Il ne faut pas, semble-t-il, assimiler les Monomachatoi aux Monomaques, comme le fait KAŽDAN, *Structure de la classe dominante*, *index*, p. 284. On ne connaît pas actuellement d'autres Monomachatoi.

20 - Sceau édité par ŠANDROVSKAJA , *Pal. Sbornik* 23, 1971, p. 36, et sceaux inédits de la collection Diamanti n° 44 et DO 58 106 4698.

21 - GUILLAUME DE POUILLE (p. 216) explique sobrement que Monomachatos, ayant appris la chute de Botaneiatès, avait incité les Normands à débarquer au plus vite.

22 - *Alexiade* I, p. 139.

23 - *Lavra* I, acte n° 45 ; le texte de l'acte situe hiérarchiquement Pountésès au-dessus de ses complices.

24 - Nous ne connaissons pas d'autre Baasprakanitès ; sans doute s'agissait-il d'une famille du Vaspourakan réfugiée à Constantinople lors de l'avance turque.

25 - *Lavra*, acte n° 44, chrysobulle d'Alexis Comnène confirmant une donation de Nicéphore III à Léon Képhalas.

26 - Les Garidai, illustre famille au début du X[e] siècle, étaient au siècle suivant devenus fonctionnaires civils : toutes références dans LAURENT, *Administration*, n° 1198. Un Garidas

plus précisément créature d'Anne Dalassènè[27], qu'elle avait réussi à imposer à la place de Kosmas, client des Doukai. Le champion de l'opposition fut Léon de Chalcédoine, soutenu par un certain Métaxas[28], sans doute membre du clergé de Sainte-Sophie. Alexis ne put en fait sévir efficacement contre ses adversaires qui réussirent même à provoquer l'abdication d'Eustratios, accusé d'avoir trop facilement cédé aux exigences impériales. Le nouveau patriarche Nicolas, réfugié d'Asie Mineure, originaire d'Antioche de Pisidie, à la différence de ses prédécesseurs, n'était inféodé à aucun clan aristocratique et ne fut pas le serviteur aveugle de l'empereur[29]. Léon de Chalcédoine ne fut pas inquiété avant 1087 - à Dristra il était encore revêtu de ses habits sacerdotaux, et donc non déposé - et ne put être attaqué au sujet des biens d'Église, mais sur des questions doctrinales. Quant à Jean Métaxas, il comptait toujours parmi les archontes ecclésiastiques en 1094-1095. Cet épisode illustre la relative faiblesse du pouvoir d'Alexis qui ne put même pas mettre au pas les opposants dans l'Église, alors qu'aucun empereur du XIe siècle n'avait eu de difficultés à imposer ses volontés dans ce corps social.

Nous devons nous demander si le procès de Michel Italos pour déviation hérétique ne constituait pas une tentative d'apaiser l'Église en soulignant la volonté du nouvel empereur de faire respecter strictement l'orthodoxie, lui qui au même moment était accusé d'avoir pillé les biens d'Église de façon abusive (τυραννικῶς) et contraire aux canons. De plus, en attaquant Italos, Alexis visait à semer la crainte parmi les milieux intellectuels de la capitale où se recrutaient les futurs fonctionnaires de l'administration centrale, et à s'attaquer à des proches de l'ancien *basileus* Michel Doukas[30] pour réduire leur influence au sein de l'administration. Ce groupe ne comptait pas parmi les adversaires d'Alexis, mais ce dernier cherchait nécessairement à en limiter l'importance comme soutien potentiel à son jeune co-empereur, Constantin Doukas.

Italos avait de nombreux disciples ; le texte du synode qui le condamna au silence en cite quelques-uns, tous hommes d'Église qui acceptèrent de se rétracter, mais la plupart se recrutaient à la cour impériale parmi les *mégistanés*[31]. Anne Comnène rappelle qu'elle a pu discuter avec trois d'entre eux, Jean Salomôn, un Serblias, un Iasitès. Les deux premiers nommés représentaient des grandes familles de fonctionnaires civils, tandis que les Iasitai s'étaient illustrés tant dans les affaires civiles que par leurs exploits militaires. Or Jean Solomôn fut ultérieurement mêlé

s'illustra sous Constantin IX, ce qui confirme les liens privilégiés entre le personnel politique en place sous Monomaque et celui qui entourait les Comnèno-Doukai.

27 - *Alexiade* I, p. 109-110 ; Anne Comnène elle-même émet quelque doute sur la vertu de ce patriarche.

28 - Une *aulè* de Métaxas est connue dans la *Diataxis* d'Attaleiatès. Un autre Jean Métaxas servit l'Église, au milieu ou à la fin du XIIe siècle, comme diacre de la Grande Église, chartulaire et notaire patriarcal (GAUTIER, *Blachernes*, p. 275-276).

29 - *Ibid.*, p. 227.

30 - Anne Comnène dit clairement que Michel Doukas avait refusé qu'on mît en doute l'orthodoxie d'Italos, *Alexiade* II, p. 34 ; voir aussi le commentaire de J. GOUILLARD, *Synodikon*, p. 201-202. B. SKOULATOS a bien noté la rivalité perceptible entre les Doukai et les Comnènes au début du règne d'Alexis : Les premières réactions hostiles à Alexis I Comnène (1081-1083), *Byz.* 49, 1979, p. 385-395.

31 - *Alexiade* II, p. 39.

au complot des Anémai, et le fils de Constantin Iasitès, qui avait pourtant épousé la fille de l'empereur, Eudocie, fut chassé du palais impérial car il avait maltraité son épouse et se querellait avec l'*Augusta* Irène[32]. Est-ce un hasard si deux sur trois des disciples d'Italos furent impliqués dans des actions hostiles à l'empereur, ou faut-il penser qu'autour d'Italos s'était groupée une partie de l'administration civile qui manifesta ultérieurement son mécontentement[33] ?

Enfin Anne Comnène présente Italos comme un traître lorsqu'il fut chargé de négocier avec Guiscard à Dyrrachion. Son origine latine, sur laquelle Anne Comnène insiste, soulignant sa prononciation incorrecte du grec, en faisait un bouc émissaire commode pour expliquer la perte de cette place si importante pour l'Empire et les défaites impériales, à un moment où l'opinion publique de la capitale s'agitait. La foule[34], conditionnée par Isaac Comnène - responsable du procès? -, faillit faire un mauvais sort au philosophe[35].

Les crises décisives (1094-1107)

Alexis courut le plus grand danger au printemps 1094 lorsque Nicéphore Diogénès prétendit au pouvoir, non sans justification. Mis à part Constantin Doukas, Nicéphore avait les meilleurs droits au trône en tant que prince porphyrogénète et, après Constantin et Romain, une troisième génération de Diogénai prétendait à l'Empire. Sa personnalité attachante, sa prestance physique admirée des militaires, son intelligence hors du commun reconnue par Anne Comnène elle-même, polarisaient tous les mécontentements. Alexis, son *syggambros*, n'avait pas osé l'évincer, par amitié selon Anne Comnène, ce qui était fort possible car l'empereur l'avait élevé avec son frère Léon à la cour impériale, mais surtout parce que le nom de Diogénès gardait un grand pouvoir d'attraction. En 1094, Anne Comnène reconnaît sa vive popularité dans l'armée, car tous les simples soldats l'adoraient et la majorité du corps des officiers le préférait à l'empereur[35].

Alexis lui avait offert de gouverner la Crète comme son bien propre; cela implique qu'il n'était pas un simple duc mais avait le droit de nommer tous les officiers de l'île et sans doute d'en toucher les revenus fiscaux. Alexis Comnène avait en somme tenté de le désintéresser, comme Nicéphore Mélissènos quand l'empereur avait accordé à ce dernier Thessalonique et sa région. Nicéphore Diogénès ne visita probablement jamais sa province car il est toujours mentionné parmi les gardes du corps personnels de l'empereur, ce qui constituait à la fois un honneur et une mise sous surveillance. Une précision importante nous fait défaut, la date de la donation impériale, que le déroulement du récit de l'*Alexiade* ne permet pas de conjecturer; mais il y a de bonnes raisons de penser que cet

32 - ZÔNARAS, p. 739.

33 - Le dernier ouvrage consacré à Italos par L. CLUCAS (*The trial of John Italos and the crisis of intellectual values in Byzantium in the Eleventh Century*, Munich 1981) n'apporte rien de nouveau à l'interprétation politique des événements. Jean GOUILLARD (Le procès officiel de Jean l'Italien. Les actes et leurs sous-entendus, *TM* 9, 1985 p. 133-174) évoque (p. 169) différentes hypothèses sur l'origine de ce procès.

34 - Δῆμος ἅπας, pour une fois, Anne Comnène (*Alexiade* II, p. 39) n'use pas d'un terme péjoratif à propos de la foule.

35 - *Ibid.*, p. 174, 179.

avantage échut à Nicéphore quand il devint adulte, autour de 1085, autrement dit le Karykès de Crète qui se révolta en 1090 aurait été nommé par lui[36].

Les Diogénai étaient à la tête d'un véritable clan, si puissant que l'empereur n'osait pas réagir contre eux par la force[37]. De tous les complices de Diogénès, nous ne connaissons que Katakalôn Kekauménos, la *basilissa* Marie d'Alanie, et le panhypersébaste Michel Tarônitès. Le premier nommé se rattachait aux fameux Kékauménoi de Colonée[38] ; nous verrons comment interpréter sa participation. La seconde, belle-soeur de Nicéphore, voyait son fils, co-empereur d'Alexis I, progressivement écarté au profit du fils de ce dernier. La présence de Michel Tarônitès intrigue davantage puisque son beau-frère Alexis l'avait distingué en créant pour lui la dignité unique de panhypersébaste. Mais Michel, rejeton d'une illustre famille, de surcroît *syggambros* de Diogénès, n'était pas nécessairement perdant en cas de changement dynastique. Il semble qu'il adopta une position personnelle, puisque son fils, le sébaste Jean, ne fut absolument pas concerné par cette affaire, car à peine quelques mois après, il participait au synode des Blachernes. Alexis fit toujours preuve, semble-t-il, d'un très grand attachement à l'égard de ses neveux.

La popularité du nom de Diogénès servit à deux reprises à des imposteurs, appuyés sur des troupes étrangères, pour attaquer l'Empire, en 1095 et en 1106-1107. En 1095, le Pseudo-Léon Diogénès[39] espérait trouver des complicités dans l'armée et se fit berner par Alakasseus qui l'attira dans un piège, prétextant des mauvais traitements de la part d'Alexis en raison de son ancienne amitié pour le père du Pseudo-Diogénès. En 1106-1107, le prétendant n'était qu'une marionnette aux mains de Bohémond[40], mais ce dernier estimait que le nom de Diogénès avait encore un impact sur les Byzantins. Le Normand, en effet, sans être au fait de toutes les intrigues de la cour avait séjourné à Constantinople en 1097 puis avait traversé la Cappadoce où ce nom de Diogénès était illustre, et il pensait tirer profit de son stratagème, indice du maintien durable de la popularité des Diogénai dans l'armée byzantine.

La conjuration des Anémai recruta aussi de nombreux officiers[41], Antiochoi, Kastamonitai, Basilakios, Doukas, qui se concilièrent habilement pour assurer le

36 - ANGOLD, *Empire*, p. 126, considère également que les rapports de Nicéphore Diogénès avec la Crète étaient du même ordre que ceux de Mélissènos avec Thessalonique.

37 - Les prétentions de Nicéphore étaient connues de tous, y compris des fidèles d'Alexis, Tatikios ou Manuel Philokalès (*Alexiade* II, p. 170-171), mais l'empereur n'intervint pas, car les partisans du prétendant n'auraient pas toléré son arrestation: "il (Alexis) reconnaissait qu'un danger imminent menaçait sa vie" (*ibid.*, p. 175). Même lorsqu'il se décida à aveugler Nicéphore Diogénès, Alexis n'osa pas le faire ouvertement, d'où le récit confus d'Anne Comnène qui prétend ne pas pouvoir décider si son père avait ou non donné l'ordre de l'aveuglement (*ibid.* II, p. 183-184).

38 - Il ne s'agit évidemment pas du Kékauménos contemporain d'Isaac Comnène, déjà retraité sous Constantin X, contrairement à ce que précise Leib, éditeur de l'*Alexiade* II, p. 180 n. 1.

39 - Cf. f. d. n° 129, n. 1.

40 - Sur les Pseudo-Diogénai, on consultera l'article de Marguerite MATHIEU, Les faux Diogènes, *Byz.* 22, 1952, p. 133-148 où l'auteur s'intéresse aussi à la descendance russe des prétendus Diogénai.

41 - Cf. f. d. n° 130.

financement de l'entreprise certains sénateurs et hauts fonctionnaires de Constantinople, au premier rang desquels figurait Jean Solomôn, l'ancien disciple d'Italos.

La principale opposition à Alexis vint donc de l'armée, en particulier des officiers appartenant à des familles anatoliennes, Antiochoi, Kékauménoi, Sklèroi, qui avaient participé, en 1057, à l'élévation au trône de l'oncle d'Alexis. Aucune famille à laquelle nous avons attribué des attaches occidentales ne s'opposa à Alexis, à l'exception des Kourtikioi, au statut ambigu, étant aussi apparentés aux Paléologues de Phrygie, ni aucun Doukas, pas même le porphyrogénète Constantin, pourtant premier bénéficiaire éventuel.

Les séditions des Diogénai et des Anémai peuvent s'interpréter, nous semble-t-il, comme des manifestations hostiles aux choix stratégiques d'Alexis qui avait privilégié la défense de l'Occident aux dépens de celle de l'Orient. Les familles occidentales, au premier rang desquelles les Macédoniens, ne pouvaient qu'être satisfaites d'une politique qui assurait la défense de leurs propriétés, mais celles d'Orient voyaient leurs biens d'Asie Mineure définitivement perdus à mesure que le temps s'écoulait. Or bien des soldats étaient originaires de cette partie de l'Empire, le *tagma* des Immortels, recruté à Constantinople parmi les réfugiés, celui des *Archontopouloi* choisis parmi les fils de soldats tués à la guerre[42]. N'oublions pas les Chômatènes et peut-être quelques troupes revenues avec les Mélissènoi et les Bourtzai. Précisément le *tagma* des Immortels fut le seul *tagma* byzantin à se révolter contre Alexis en Chypre, en 1092 : il disparaît des sources après cet événement. Et le *tagma* des *Archontopouloi* (deux mille hommes) eut cruellement à souffrir des erreurs tactiques d'Alexis, laissant trois cents morts dans une embuscade tendue par des Petchénègues. Voilà dans quel milieu Diogénès pouvait trouver des appuis. La défection du thème de Trébizonde relève de la même défiance envers la capacité de l'empereur à assurer la défense de la région.

Cette interprétation permet de justifier la chronologie paradoxale des séditions qui survinrent après des victoires impériales, ce qui aurait dû en principe assurer l'autorité d'Alexis. La conjuration de Diogénès éclata après la victoire du Lébounion et les combats contre Tzachas, comme si on reprochait à l'empereur de ne pas débarquer sur le continent asiatique pour commencer la reconquête, et de préférer combattre encore en Occident contre Bolkan sous l'insuffisant prétexte qu'il s'était emparé de la petite forteresse limitrophe de Lipénion[43].

En effet, l'inaction d'Alexis en Asie Mineure fut tout à fait remarquable. En 1081, la situation y était fort complexe, mais assurément la domination turque en Asie était partielle, fragile, et une vigoureuse réaction byzantine eût été possible. Mais Alexis avait mobilisé des forces considérables contre les Normands et les avait gaspillées. Tant que la ville impériale avait été menacée, l'opposition du groupe oriental s'était atténuée, mais une fois l'Occident dégagé, elle ne comprenait plus le retard de l'empereur pour agir en Asie.

42 - *Alexiade* II, p. 108. Sans doute Anne Comnène ne dit-elle pas expressément qu'il s'agit d'Orientaux ; mais les soldats recrutés en Europe trouvaient naturellement leur place dans les *tagmata* thraces et macédoniens toujours intacts.

43 - *Ibid.* II, p. 167-168.

Cette impression est renforcée par l'étonnant préambule qu'Anne Comnène consacre au récit de la sédition des Anémai : sur le souci qu'avait Alexis de maintenir la paix, et lorsqu'elle était obtenue, de ne pas inciter l'adversaire à ouvrir les hostilités[44]. Cette attaque contre les généraux fauteurs de guerres, "démagogues qui ruinent l'État", pourrait être une réponse au reproche fait à Alexis de ne pas faire campagne en Orient, le *basileus* affirmant, et il n'avait pas nécessairement tort, qu'après les efforts consentis contre les Normands et les Petchénègues, l'Empire avait besoin de paix.

En 1107, la tentative des frères Aarôn, outre une ambition personnelle, ne révèle-t-elle pas la persistance de ce malaise ? En effet, les princes bulgares mariés aux grandes familles d'Orient, Diogénès, Kourkouas, Doukas, Comnène, se comportaient comme les autres dynastes orientaux. Or, en 1107 Alexis engage une nouvelle campagne en Occident contre Bohémond[45].

Le calme relatif dont jouit l'empereur après cette date peut conforter notre hypothèse. Après 1107, les soldats originaires d'Asie Mineure avaient vieilli et quittaient les rôles militaires. Enfin Alexis mena personnellement plusieurs campagnes en Anatolie, accomplissant ce que beaucoup de Byzantins avaient souhaité qu'il fît plus tôt.

Constantin Humbertopoulos et l'Arménien Ariébès, surpris à comploter[46] après la victoire du Lébounion, ne partageaient pas nécessairement le mécontentement des officiers précédents, encore qu'Ariébès, d'origine arménienne, pût y avoir des intérêts. Nous admettons tout simplement que les deux hommes s'estimaient insuffisamment récompensés des efforts précédemment consentis. Alexis finit peut-être par se ranger aux raisons de Constantin Humbertopoulos, puisqu'après un court exil, celui-ci fut rappelé et était sébaste lors du synode des Blachernes[47].

À côté de ces luttes traditionnelles pour le pouvoir, typiques du XI[e] siècle, la tentative vite avortée de Jean Comnène, duc de Dyrrachion, sébaste, fils du sébastocrator Isaac et donc neveu de l'empereur, faisait figure de nouveauté, car pour la première fois, un proche parent de l'empereur vivant visait à le remplacer[48]. D'après le récit d'Anne Comnène, on ne saurait imaginer d'autre mobile à l'action de Jean que l'ambition personnelle. Cependant, il faut remarquer qu'il était le fils aîné du frère aîné de l'empereur régnant, argument qui, au XII[e] siècle, servira à soutenir bien des prétentions au trône. La manière dont fut traitée l'accusation était elle aussi exemplaire : un conseil de famille se réunit, incluant seulement les plus proches parents de l'empereur et décida d'étouffer l'affaire.

44 - *Ibid.* III, p. 67-68.

45 - L'échec des frères Aarôn entraîna le déclin politique du groupe bulgare dont les membres n'occupèrent plus, au XII[e] siècle, que des postes subalternes ; Michel Alousianos était seulement *grammatikos* d'Hagiothéodôritès, *épi tou kanikleiou* (*Markianos 524*, n° 42, p. 17) ; Isaac Aarôn fut *akolouthos* et interprète (f. d. n° 149).

46 - La famille Ariébès est peu connue en dehors du général d'Alexis, Basile Ariébès, proèdre et primicier, qui témoignait en Crète en 1118, *MM* VI, p. 96. Les Ariébai auraient-ils été établis en Crète ? Et peut-être le furent-ils par l'intermédiaire de Nicéphore Diogénès, administrateur de l'île ? Son père Romain avait en effet compté sur l'amitié fidèle de nombreux Arméniens.

47 - GAUTIER, *Blachernes*, p. 240.

48 - Le précédent du César Doukas sous Michel VII ne peut entrer en ligne de compte, car sa candidature avait été présentée par un tiers, Roussel de Bailleul. Toutefois l'acceptation du César traduisait des progrès dans la conception patrimoniale de l'Empire chez les Doukai.

L'extrême agitation du règne d'Alexis I symbolise les divisions des élites byzantines, impression confirmée par la modération des châtiments imposés aux conjurés, à l'exception des meneurs tels Nicéphore Diogénès et Katakalôn Kékauménos qui furent aveuglés. Constantin Humbertopoulos impliqué en 1091 reprit son commandement des Celtes en 1095 ; les Éxazènoi compromis avec les Anémai étaient au premier rang de la lutte contre Bohémond, de même que Georges Dékanos ou Eustathe Kamytzès qui avaient favorisé la fuite de Grégoire Gabras. Alexis Comnène, s'il dut frapper les têtes des complots pour limiter les risques de rébellion, ne voulut, ni ne put se passer de l'appui de tous ceux qui avaient manifesté à un moment ou à un autre leur hostilité aux mesures impériales. Comme pour la question de l'Église, cette impuissance mesure la faiblesse du nouvel empereur.

Le succès dynastique

Pour réussir à fonder une dynastie, ambition qu'il partageait avec ses prédécesseurs, Alexis devait atteindre un double objectif, écarter le prince porphyrogénète Doukas sans s'aliéner le plus puissant clan de l'Empire et intégrer les autres groupes aristocratiques, macédonien, cappadocien, phrygien partagé entre les Botaneiatai et les Mélissènoi. Les alliances matrimoniales furent le moyen naturel et privilégié de remplir ce programme.

L'élimination de Constantin le Porphyrogénète fut réalisée en trois phases. En un premier temps, Alexis fiança presqu'immédiatement sa fille aînée, née en décembre 1083, à Constantin, choisissant une solution idéale pour le cas où il n'aurait pas eu de fils - situation qui dura jusqu'au 13 septembre 1087. Alexis prit l'audacieuse décision de couronner Jean aussitôt après son baptême, en dépit de la situation critique où l'avait placé sa terrible défaite de Dristra. Simultanément, Constantin Doukas dut perdre son rang impérial, comme l'a montré P. Gautier à partir de l'omission de son nom, autrement inexplicable, dans un éloge impérial de Théophylacte de Bulgarie prononcé au début de 1088[49]. Malgré la concomittance

49 - THÉOPHYLACTE DE BULGARIE, *Opera*, p. 229-231 ; commentaire, introduction, p. 57. Est-ce à cet événement qu'il faut lier le complot révélé par le même discours et qui ne correspond à aucun de ceux connus par Anne Comnène ou Zônaras ? L'instigateur de cette tentative d'assassinat de l'empereur se prétendait de sang impérial. L'allusion à Adônias, quatrième fils de David qui se révolta du vivant de son père, inciterait à chercher du côté des Comnènes, mais la façon dont plus tard Alexis réprima la tentative de son neveu Jean interdit de penser qu'il ait pu ordonner un simulacre d'empalement envers un membre de sa proche famille, ce qui exclut également Nicéphore Diogénès et les Doukai qui, de plus, n'apparaissent jamais parmi les adversaires d'Alexis. Nous verrons qu'Alexis se concilia rapidement le groupe des Botaneiatai. Nous déduisons, seule hypothèse plausible, que l'auteur fait allusion à la première tentative du Pseudo-Diogénès, qu' Anne Comnène suggère lorsqu'elle rappelle comment ce dernier a conclu, en 1095, une alliance avec les Coumans (*Alexiade* II, p. 190-191). Le Pseudo-Diogénès, après avoir une première fois parcouru les rues de la capitale en se prétendant fils de Romain IV, avait été incarcéré à Cherson, d'où il s'était évadé avec l'aide des Coumans. Ces événements ne précédèrent pas nécessairement de peu la campagne de 1095 car Anne Comnène précise que le Pseudo-Diogénès vécut longtemps chez les Coumans. Ainsi s'expliquerait l'allusion de Théophylacte aux prétentions infondées d'avoir du sang impérial dans les veines.

des dates, le complot de l'automne 1087 paraît bien avoir été sans rapport avec la dégradation de Constantin Doukas.

La victoire du Lébounion fournit à l'empereur l'occasion espérée de proclamer le jeune Jean Comnène, *co-basileus*. Une nouvelle fois le clan Doukas ne broncha point et Constantin lui-même garda apparemment d'excellentes relations avec Alexis, mais sa mère, l'impératrice Marie d'Alanie, entra dans la conspiration de Nicéphore Diogénès, car elle n'avait plus rien à perdre à un changement dynastique. L'échec de Diogénès et la mort du jeune Constantin en 1095 confortèrent les espérances dynastiques d'Alexis.

Alexis prit soin de multiplier les unions entre les Comnènes et les Doukai en dépit des limites qu'imposaient les liens de consanguinité, au point qu'à la génération suivante, les deux familles avaient véritablement fusionné[50]. Du côté des Cérulaires-Makrembolitai, le représentant le plus éminent du groupe, le fils du sébaste Constantin, Michel, avait épousé avant 1081 une nièce d'Alexis et il connut une remarquable carrière, devenant avant 1094 sébaste et logothète des *sékréta*[51].

Parmi les Phrygiens, les Mélissènoi et leurs parents Bourtzai se satisfirent d'être abondamment pourvus de biens fonciers et dès lors Nicéphore Mélissènos fut un des plus importants et fidèles lieutenants de l'empereur. Avec les Botaneiatai, Synadènoi, Kabasilai, Straborômanoi, Goudélai, les relations se normalisèrent rapidement par des mariages qui ouvrirent aux deux premières familles nommées la dignité de sébaste[52]. Des donations contribuèrent sans doute à apaiser l'amertume qu'avait entraînée la perte du pouvoir. Dès octobre 1081, Alexandre Kabasilas avait suffisamment la confiance du nouveau *basileus* pour se voir confier le corps militaire des Thessaliens face à Guiscard. L'assimilation réussie de ce groupe se traduisit par la nomination de Botaneiatai, de Synadènoi, de Straborômanoi et de Goudélioi à des postes importants durant tout le XIIe siècle, et la pérennité de ces familles fut assurée jusqu'en 1204 et même bien souvent au-delà, par exemple pour les Kabasilai.

L'alliance avec les Macédoniens représentait le plus gros enjeu, puisqu'ils commandaient les plus importantes formations militaires autochtones et avaient aussi, dans une certaine mesure, porté Alexis au pouvoir. Toujours établis à Andrinople, ils soutenaient la défense acharnée de l'Occident par Alexis face aux peuples du nord, Petchénègues et Coumans.

La cité se trouva longtemps aux avant-postes de la frontière et servit à de nombreuses reprises de point de concentration pour l'armée[53]. Lorsqu'en 1087, Alexis tenta de repousser les Petchénègues, il était entouré de Macédoniens qui formaient le gros de ses conseillers et de ses gardes du corps ; l'ancienne génération

50 - Cf. *supra,* tableaux généalogiques p. 280, 281 et commentaire p. 282.

51 - GAUTIER, *Blachernes*, p. 237.

52 - Pour le détail des alliances, voir *supra*, p. 282.

53 - *Alexiade* II, p. 83, 89, 105. Nicolas Branas garda Andrinople lorsque le grand domestique Grégoire Pakourianos rejoignit Alexis devant Dyrrachion (*ibid.* I, p. 151). Le même, accompagné des troupes de cette ville, participa à la malheureuse campagne contre les Petchénègues qui se termina par la défaite de Béliatoba (*ibid.* I, p. 82-83). En 1095, lorsqu'Andrinople fut assiégée par les Coumans, les chefs de la résistance s'appelaient Nicéphore Bryennios (l'Aveugle) et Katakalôn Tarchaneiôtès (*ibid.* II, p. 194).

était à ses côtés, représentée par Grégoire Maurokatakalôn qui avait une longue expérience de la guerre contre les Scythes et avait été leur prisonnier[54], et par Nicéphore Bryennios l'Aveugle, qui, tous deux, déconseillèrent la bataille devant Dristra. D'un avis contraire furent les gardes du corps d'Alexis I, Nicolas Maurokatakalôn et Iôannakios (c'est-à-dire Basile Kourtikios)[55]. Koutzoumitès, qui gardait les bagages de l'armée, était encore un Macédonien de même que Théodore Bempétziôtès qui ouvrit les hostilités au printemps 1087, en compagnie de Nicolas Maurokatakalôn[56].

Les Batatzai, les Tornikioi sont absents, non pas que ces familles aient disparu à la fin du XI[e] siècle, puisque dès le milieu du siècle suivant, elles comptaient parmi les plus notables de l'Empire, mais sans doute leur participation aux rébellions sous Basile II et sous Constantin Monomaque entraîna-t-elle une éclipse durable de leur influence, qui contrastait avec la pérennité des Bryennioi, pourtant mêlés aux troubles de 1056-1057 et de 1077-1078.

Cette activité considérable des Bryennioi et des Tarchaneiôtai à Andrinople incite à s'interroger sur leur rôle exact dans cette place et en Thrace. En effet, quoiqu'aucun texte contemporain n'étaie cette hypothèse, nous nous demandons si l'empereur ne leur avait pas accordé des droits semblables à ceux qu'il avait consentis à Mélissènos à Thessalonique ou à Nicéphore Diogénès en Crète, c'est-à-dire les revenus fiscaux et la possibilité de nommer les fonctionnaires subalternes ; dans ce cas, nous aurions là un exemple supplémentaire d'un "apanage" en faveur des Macédoniens.

Lorsque sa fille aînée Anne perdit son fiancé Doukas, l'empereur le remplaça fort habilement par Nicéphore Bryennios, petit-fils du révolté de 1077 et 1078[57], et représentant de la famille macédonienne dominante. Car c'est bien en tant que Macédonien que le jeune Bryennios fut choisi ; Alexis sur son lit de mort le considérait comme tel : "l'Empire tout entier rirait aux éclats si ... j'écartais mon propre fils au moment de me choisir un successeur et introduisais le Macédonien"[58]. Ces mariages avec les Bryennioi furent progressivement renforcés par des alliances avec chacune des familles notables du groupe macédonien. La fille cadette de l'empereur, Théodôra, épousa Constantin Kourtikios (fils de Basile ?), dont elle devint rapidement veuve[59]. Alexis Tarchaneiôtès fut uni à Eudocie, fille du fondateur du couvent de la Pammacharistos[60], c'est-à-dire le grand domestique Adrien, frère de l'empereur[61]. Au cours du XII[e] siècle, les Batatzai, les Branas, les Tornikioi s'allièrent également à des princesses Comnènes. Les Maurokatakalôn ne leur furent

54 - *Ibid.*, p. 89.

55 - *Ibid.*, p. 97.

56 - Cf. *supra*, p. 238.

57 - La démonstration de GAUTIER est convaincante, Introduction à l'*Histoire* de BRYENNIOS, p. 20-23.

58 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 6. Cette première union entre les deux familles fut confirmée par une seconde lorsqu'une petite-fille d'Alexis Comnène épousa Joseph Bryennios (BARZOS, *Généalogie* I, p. 487).

59 - *Histoire* de CHÔNIATÈS, Introduction de J. VAN DIETEN, Berlin 1972, p. XXII.

60 - P. SCHREINER, La Pammakaristos, *DOP* 25, 1971, p. 221.

61 - VANNIER, *Paléologues*, p. 150.

pas rattachés directement, mais Nicolas Maurokatakalôn épousa une petite-fille du prôtostratôr Michel Doukas, beau-frère d'Alexis I[62], et son fils Marianos, la soeur du César Nicéphore Bryennios[63]. Finalement, de tout le groupe macédonien, seuls les Glabas ne furent pas, autant que nous le sachions, liés aux Comnènes[64]. L'ordre chronologique des unions entre la famille impériale et les différentes familles macédoniennes semble refléter la hiérarchie de l'influence de ces dernières, en cette fin du XIe siècle, car l'empereur se préoccupait de lier sa famille d'abord aux chefs de file, avant que ses successeurs ne complètent l'oeuvre commencée.

Alexis enregistra son unique échec vis-à-vis de la faction cappadocienne, car la proche parenté depuis longtemps établie avec les Diogénai n'évita pas les conflits. Cependant les Alyatai qui avaient appuyé Romain Diogénès en 1072 furent progressivement récupérés, puisqu'un Alyatès, gouverneur de Glabinitza - poste assez modeste - tomba en 1108 face à Bohémond[65], mais ils ne revinrent au plus haut niveau de l'aristocratie aulique qu'à la fin du XIIe siècle et au XIIIe siècle.

Nous n'avons pas rendu compte de toutes les alliances matrimoniales de la famille Comnène avec les Arbantènoi, Euphorbènoi, Katakalôn, Iasitai[66], non pas que celles-ci aient eu une signification politique moindre que les précédentes, mais nous ne sommes pas capable, dans l'état actuel de nos connaissances, de les interpréter correctement. La politique matrimoniale d'Alexis connut le succès, car ses parents par alliance lui restèrent fidèles. Mais les unions conclues par sa mère Anne Dalassènè avant son arrivée au pouvoir se révélèrent plus fragiles car elles ne dissuadèrent ni Nicéphore Diogénès ni Michel Tarônitès de se dresser contre lui. L'empereur réussit ainsi la fusion des aristocraties occidentale et orientale, là où les Doukai et Nicéphore Botaneiatès avaient échoué faute de temps, même si des sous-groupes subsistèrent encore longtemps au cours du XIIe siècle.

Toute cette architecture matrimoniale subtilement réalisée par Alexis n'aurait servi de rien si la conception de l'Empire n'avait pas évolué, transformant l'État en bien patrimonial, ce dont beaucoup de contemporains eurent conscience et mirent au passif de l'empereur[67]. Il ne faudrait pas croire qu'Alexis, arrivant au pouvoir, ait eu un programme de transformation de la société byzantine ; son action gouvernementale fut progressive et ne se développa vraiment qu'après 1091, comme

62 - POLEMIS, *Doukai*, p. 77.

63 - *Alexiade* III, p. 111. Cette union confirme encore la tendance aux mariages endogamiques à l'intérieur des anciens grands clans provinciaux, ici celui d'Andrinople, qui ne se dissolvaient pas au sein de l'immense famille des Comnènes, comme nous l'avons déjà noté.

64 - Seuls deux sceaux attestent la continuité de la famille, celui de Marie Glabaina, charisticaire du temps d'Alexis (LAURENT, *Église*, n° 1336) et celui du sébaste Jean Glabas qui vivait sous les Anges (LAURENT, *Vatican*, n° 67).

65 - *Alexiade* III, p. 105. Il est peut-être à identifier avec Pothos Alyatès, protoproèdre et catépan, SEIBT, *Bleisiegel* I, p. 281.

66 - À la fin du XIe siècle, les Iasitai, dont l'un fut élève d'Italos et un autre (ou le même ?), Constantin, épousa la petite-nièce du patriarche Cérulaire, peuvent être considérés comme des constantinopolitains. L'alliance des Comnènes et des Iasitai ne constituerait qu'un renforcement des liens avec le puissant clan de la capitale regroupé autour des descendants des neveux du patriarche Cérulaire.

67 - ZÔNARAS, p. 732 ; JEAN D'ANTIOCHE, *Diatribes*, p. 41.

en témoignent par exemple la réforme monétaire de 1092[68], la création des deux grands bureaux de contrôle des finances, celle du poste de mégaduc de la flotte[69]. Il en alla de même pour l'implantation progressive de tous ses parents et alliés au sein des rouages de l'État.

L'évolution de la dignité de sébaste est exemplaire pour comprendre la méthode de l'empereur. Créée sous Michel VII pour récompenser les qualités exceptionnelles de Constantin, neveu de Cérulaire, elle fut progressivement réservée aux parents de l'empereur. À une hiérarchie des fonctions fut substituée une autre, fondée sur la proximité de la parenté impériale.

La liste des personnalités ayant participé au synode des Blachernes nous offre l'image la plus approchée d'un *taktikon* à la fin du XIe siècle, en 1095. Des sébastes présents n'appartenaient probablement pas à la famille impériale, tels Marinos de Naples ou Constantin Humbertopoulos[70], ni probablement Constantin Maniakès[71], souvenir de l'ancienne hiérarchie, mais déjà les liens du sang prédominaient comme l'atteste la préséance de Georges Paléologue et de Jean Tarônitès, tous deux sébastes sans exercer de fonctions, sur le sébaste et logothète des sékréta Michel[72]. Le système ne fut définitivement mis en place qu'au XIIe siècle, avec une précision aiguë au point de distinguer l'ordre chronologique des naissances, les aînés l'emportant sur les cadets et les descendants de la branche aînée sur ceux des branches cadettes; ainsi la place d'un personnage dans les listes nous permet de déterminer son degré de parenté avec l'empereur[73].

La participation de l'aristocratie civile aux attaques menées contre Alexis Comnène apparaît modeste, mais Anne Comnène a pu sous-estimer le mécontentement des civils contre Alexis, dans la mesure où elle privilégie le récit des conspirations militaires qui représentaient pour son père un danger immédiat. Nous pouvons peut-être partiellement combler cette lacune documentaire, en utilisant la liste des biens offerts par Jean II et son épouse Irène au monastère du Pantokratôr telle qu'elle est conservée dans le *typikon* du couvent[74]. Une partie de leurs terres provenait sans doute des nombreuses confiscations opérées sous Alexis Comnène. En effet, le rédacteur du *typikon* prend soin de distinguer entre les biens achetés ou obtenus par échanges et donations, des autres possessions. Or nombre de

68 - Cécile MORRISSON (La logarikè; réforme monétaire et réforme fiscale sous Alexis Comnène, *TM* 7, 1979, p. 448-449) accepte la date traditionnelle proposée par HENDY (*Coinage*, p. 39-49).

69 - OIKONOMIDÈS, *Organisation administrative*, p. 140, 147, 151.

70 - La liste des dignités croissantes portées par Humbertopoulos suggère que la dignité de sébaste fut pour lui la récompense d'une longue carrière, comme elle l'avait été pour Pakourianos (GAUTIER, *Blachernes*, p. 240).

71 - Nous n'avons connaissance d'aucune union entre des Comnèno-Doukai et des Maniakai.

72 - *Ibid.*, p. 217.

73 - Voir les études de L. STIERNON, Notes de titulature et de prosopographie byzantines; à propos de trois membres de la famille Rogerios, *REB* 22, 1964, p. 184-198.

74 - GAUTIER, *Pantocrator*, p. 115-125. La date du texte, 1136, est tardive, mais Jean et sa femme étaient entrés en possession de leurs biens longtemps avant cette année et d'autre part nous sommes assuré qu'Irène, fille du roi de Hongrie, n'avait pas de biens patrimoniaux et que toutes ses propriétés furent acquises par des donations, à l'occasion soit de ses fiançailles, vers 1095, soit de son mariage vers 1104-1105 ou ultérieurement.

domaines portent les noms de leur ancien propriétaire; nous apprenons ainsi que Monomachatos, que nous identifions au révolté de 1081, possédait un bien à Daonion, et un autre, ancienne propriété d'un Tornikios[75]. Le *chôrion* de l'éparque évoque l'éparque Xèros impliqué dans la conjuration des Anémai[76]; le palais d'Humbertopoulos aura été acquis lors de la confiscation de ses biens en 1091. La présence sur la liste de toute la fortune d'Alousianos, sise à Madytos, incite à s'interroger sur une éventuelle participation de ce descendant des Bulgares au complot des frères Aarôn, ses lointains cousins[77]. De la même manière, nous nous demandons si Alakasseus, efficace pour arrêter le Pseudo-Diogénès en 1095, n'avait pas pris part au complot des Anémai.

Nous relevons plusieurs noms de l'aristocratie civile, ceux de Seth, Radènos, Ergodotès, Triakontaphyllos, Anthèmios, Kôstomyrès. La mention du domaine de Seth à Raidestos nous confirme dans l'idée qu'une confiscation a fait entrer les biens de ces gens dans ceux du fisc ou de la famille Comnène. Anne Comnène en effet parle de Seth[78] comme d'un astrologue remarquable, mais qui, accusé de corrompre la jeunesse, fut exilé par l'empereur, précisément à Raidestos. Les autres personnages ont probablement été eux aussi impliqués - à tort ou à raison - dans des complots, preuve que l'hostilité des civils de Constantinople[79] fut plus vive que la lecture de l'*Alexiade* ne le laisse entendre.

Cependant cette période n'a point apporté de bouleversement dans le personnel des bureaux de la capitale. Il est évidemment impossible de suivre le destin particulier des familles qui fournirent des administrateurs, de Basile II à Nicéphore III; nous conduisons néanmoins un test sur un échantillon constitué par la liste des correspondants de Psellos, qui représentaient largement l'élite de l'administration civile de son temps[80], en vérifiant si leurs familles sont encore attestées par les sources sous Alexis I et au XIIe siècle.

Correspondants de Psellos	attestés sous Alexis I	au XIIe siècle
Alôpos	X	X
Anzas	X	X
Aristènos	X	X
Cérulaire	X	?
Choirosphaktès	X	0
Iasitès	X	X

75 - *Ibid.*, p. 115. Ce Tornikios peut être soit Léon, vaincu en 1047, soit plus vraisemblablement un compagnon de Bryennios en 1077-1078.

76 - *Ibid.*, p. 117.

77 - *Ibid.*, p. 119.

78 - Il s'agit de Syméon Seth dont l'identité n'est pas clairement établie; il avait pour second nom de famille Antiochitès, Antiocheus ou Antiochos. Si ce dernier patronyme était le sien, il serait alors raisonnable de considérer que Syméon Seth avait été lui aussi compromis dans la conjuration d'Anémas en même temps que d'autres Antiochoi, SEIBT, *Bleisiegel* I, p. 233.

79 - Les biens cités étaient sis presque tous dans la banlieue de Constantinople.

80 - Nous excluons les lettres aux dirigeants de l'Empire, empereurs et *mésazôntés*.

Kyritzès[81]	X	0
Leichoudès	0	0
Lizix	X	X
Malésès	X	0
Mauropous	X	X
Môrocharzanès	X	0
Radènos	X	X
Serblias	X	X
Sklèros	X	X
Syropoulos	X	X
Xèros	X	X
Xiphilinos	X	X

Ainsi la stabilité a prédominé: Alexis, ou plutôt sa mère Anne Dalassènè, assistée de son secrétaire Génésios et de ses logothètes des *sékréta* successifs, chargés de la nomination des fonctionnaires[82], n'ont pratiqué aucune proscription à l'égard du personnel politique en place. Certes les avantages de plus en plus exclusifs offerts à la famille impériale réduisirent le prestige de ceux qui ne l'avaient pas intégrée, qu'ils aient appartenu au *stratiôtikon* ou au *politikon*[83]. Mais il convient de bien distinguer entre la période du milieu du XIe siècle, où le passage du premier au second s'effectuait par attraction vers des fonctions prestigieuses et enrichissantes, et la fin du XIe siècle, où cette reconversion était le signe d'un échec à maintenir un statut de premier plan[83].

Le long règne d'Alexis Comnène marquait donc une étape fort importante dans l'évolution de la société byzantine. Au XIe siècle, au-delà des oppositions des clans familiaux, les serviteurs de l'État se divisaient en civils ou en militaires. Désormais l'appartenance ou non à la famille impériale était déterminante; peu importait la nature des fonctions exercées, encore que les responsabilités militaires fussent plus recherchées. Rien ne souligne mieux cette évolution que la sigillographie, où les notations de parenté apparaissent en nombre croissant au cours du XIIe siècle[84].

81 - En fait le sceau de Kyritzès (LAURENT, *Vatican*, n° 183, daté par son éditeur du XIe siècle), appartient à la fin de ce siècle. La famille est ensuite attestée au XIIIe siècle, LAURENT, *Église*, n° 105.

82 - *Alexiade* I, p. 122.

83 - KAŽDAN (*Structure de la Classe dominante*, p. 172 *sq.*) a étudié ce mouvement qui a poussé les familles de tradition militaire vers les fonctions civiles, il n'est donc pas nécessaire d'y revenir.

84 - Le sceau d'Andronic Comnène, fils d'Eudocie, fille cadette de Jean II, fournit un riche exemple de la nouvelle mode, ZACOS-VEGLERY, sceau n° 2730:

Κομνηνὸς Ἀνδρόνικος ἐξ Εὐδοκίας
πορφυροφυοῦς ἐκφυεὶς ῥίζης
ἀνεψιὸς δὲ Μανουὴλ βασιλέως
υἱὸς Βατάτζου δεσπότου Θεοδώρου
ἐμὲ προΐστη καὶ λόγων καὶ πραγμάτων

La société byzantine se figea progressivement, mais de nouveau il ne faut pas trop opposer la période des Comnènes à celle qui la précédait. Nous avons en effet constaté, au XIe siècle, en dépit des célèbres affirmations de Psellos, un renouvellement très réduit des élites, la mobilité affectant davantage les traditions familiales, civiles ou militaires. Or sous les Comnènes, de nouveaux noms continuent d'apparaître, en nombre modeste certes. Sous Alexis, des étrangers qui n'étaient pas tous d'illustre naissance, s'intégrèrent fréquemment à l'aristocratie militaire, parfois à la famille impériale, les Rogérioi, Rallai, Pétraliphai, Kamytzai, Tatikioi, Axouchoi. Les familles hostiles, un temps, à Alexis ne perdirent pas toutes leur rang. Sans doute les Diogénai, Basilakioi, Sklèroi, Xèroi, Antiochoi furent-ils éliminés des postes de commandement, mais ils se maintinrent dans l'aristocratie aulique, gardant des chances de revenir au premier plan en cas de changement de régime, tandis que les Gabras, Kamytzai, Humbertopouloi ne connurent qu'une courte disgrâce. Mieux encore, les Anémai[85] entrèrent ultérieurement dans la famille impériale et Manuel Anémas compta parmi les généraux les plus renommés sous Manuel Comnène. Ces possibilités d'accès, même limitées, aux couches supérieures de l'aristocratie, ajoutées à la politique d'intégration du plus grand nombre de clans possible - sans exclusive, même en cas de rébellion - ont à coup sûr contribué à atténuer les tensions.

La catégorie la plus touchée sous Alexis I fut celle qui, sans accéder aux responsabilités politiques, avait profité des largesses des Doukai et des Botaneiatai, que nous connaissons par de nombreux sceaux de personnages aux patronymes inconnus jusqu'alors, sceaux contemporains du règne d'Alexis. Or ces noms, à peine apparus, disparurent dans leur immense majorité au cours du XIIe siècle. Parmi eux Alexis aurait pu trouver de farouches adversaires, mais de quels moyens auraient-ils usé contre l'empereur, ne disposant ni de la force militaire - or Constantinople, à plusieurs reprises menacée de siège, était de nouveau abondamment pourvue de troupes - ni du réseau de relations qu'entretenaient les responsables des grands bureaux de la capitale.

Alexis n'était point le premier empereur à placer des parents aux postes stratégiques pour éviter d'être renversé puisque Nicéphore Phocas et Michel IV l'avaient précédé. Considérer l'Empire comme un bien privé n'était pas non plus une innovation complète, comme en témoigne l'affaire du testament de Constantin X, qui avait placé ses sentiments privés au-dessus des intérêts de l'État, ou encore le comportement du César Doukas sous Romain Diogénès. Mais Alexis, le premier, régna assez longtemps, trente-sept ans durant, pour que ses conceptions s'imposent et qu'une nouvelle génération parvienne aux postes de commandement sans avoir connu d'autre système de promotion.

L'ultime décennie du XIe siècle fut décisive pour l'affermissement du pouvoir des Comnènes, par les importantes réformes administratives et les victoires sur les ennemis extérieurs et l'opposition interne. À sa mort, Alexis laissa une société où étaient parvenues au premier plan les familles qui dominèrent l'aristocratie de

85 - Sous Alexis I, leurs biens confisqués formèrent peut-être un *oikos* impérial, si la lecture du sceau n° 117, édité par PANČENKO (Katalog Molivdovulov, *IRAIK* 8, 1903), est recevable, qui cite Athanase, juge et notaire de l'*oikos* d'Ané<mas>.

l'Empire jusqu'à sa chute finale, les Comnèno-Doukai, les Anges, les Paléologues, les Cantacuzènes[86]. Ces lignées demeurèrent au sommet de l'élite, non pas en raison de leurs alliances avec les Comnènes, mais davantage en raison de leur puissance antérieure qui, justement, avait incité l'empereur à les faire entrer dans sa propre famille puisqu'Alexis Comnène se présenta lontemps en solliciteur - rappelons encore l'exemple de Gabras -, situation inconcevable pour ses descendants et héritiers.

86 - Nous ignorons tout de l'origine de cette famille, dont les premiers représentants apparaissent sous Alexis, à un haut niveau.

CHAPITRE IV

LES MOUVEMENTS RÉGIONAUX DE DISSIDENCE AU XIe SIÈCLE

Les régions périphériques de l'Empire, exposées aux attaques barbares, formaient une zone sensible que les stratèges devaient gouverner avec un soin tout particulier, comme l'expose Kékauménos: "le responsable byzantin ne doit pas châtier trop vite ceux qui manifestent quelque insolence à son égard, car il risque de voir éclater des troubles difficiles à maîtriser"[1]. En matière fiscale aussi, il faut modifier les impôts provinciaux avec une très grande prudence lorsqu'il s'agit des thèmes frontaliers[2]. Dans ces zones en effet subsistait le risque permanent de voir la population mécontente passer à l'adversaire.

L'expansion byzantine du Xe siècle et du début du XIe siècle avait eu pour effet d'estomper ces dangers. En Orient, les anciennes zones de guerre, le Dar al Harb des Arabes, Chaldée, Charsianon et Likandos, étaient désormais séparées des territoires non byzantins par un glacis de nouveaux thèmes, d'étendue restreinte et solidement fortifiés. En Occident, pour la première fois depuis le VIIe siècle, le Danube formait une limite clairement marquée et efficace entre le territoire impérial et celui des peuples barbares. Les révoltes susceptibles d'éclater de façon limitée dans une ou deux des provinces depuis longtemps contrôlées par l'Empire ne pouvaient donc plus se renforcer par le soutien des populations périphériques étrangères puisqu'elles en étaient désormais séparées. Cette expansion ne comportait pas que des aspects positifs, puisque l'Empire avait absorbé des populations difficilement assimilables pour des raisons religieuses ou ethniques, tels les Syriens, les Arméniens, les Bulgares pour n'en citer que les plus importantes. En effet les empereurs du XIe siècle crurent possible d'abolir la frontière telle qu'elle avait existé jusqu'au Xe siècle en Orient lorsque des populations, Arméniens ou Pauliciens, menaient un jeu de bascule entre Byzantins et Musulmans. Désormais ces groupes étaient sommés de rallier le camp victorieux, celui des Byzantins.

Au XIe siècle, l'Empire avait atteint ses limites et ne s'accrut modestement que par la conquête d'Édesse, d'Ani et de Kars, au moment même où de nouveaux adversaires se présentaient sur chacune de ses frontières, Turcs à l'est, Petchénègues et autres peuples des steppes au nord, Normands en Italie. La situation devenait alors favorable à l'éclatement de nouvelles dissidences dans les provinces limitrophes de l'Empire. Une politique franchement expansionniste, quand les capacités

1 - *Conseils et Récits*, p. 158-160.
2 - *Ibid.*, p. 152.

militaires de l'Empire le permettaient encore, eût été irréaliste, comme le comprenaient parfaitement les plus lucides des généraux. Isaac Comnène devenu empereur refusa de recevoir de nouvelles forteresses et de nouveaux territoires de la part des peuples étrangers, "non qu'il vît d'un mauvais oeil un accroissement du territoire de l'Empire romain, mais parce qu'il savait que, pour de telles annexions, il est besoin de beaucoup d'argent et de bras vaillants et d'une réserve suffisante, et que, s'il n'en va pas ainsi, l'augmentation c'est la diminution"[3].

L'affaiblissement progressif de l'Empire au cours de la seconde moitié du XIe siècle et par conséquent l'audace croissante de ses adversaires, provoqua dans les régions frontières des manifestations d'indépendance à l'égard du pouvoir de Constantinople. Ce phénomène concerna non seulement des provinces peuplées en minorité de Grecs orthodoxes, mais s'étendit même à des thèmes jusqu'alors bien intégrés à l'Empire et peuplés dans leur majorité de Grecs.

Les provinces italiennes, réoccupées dès la fin du IXe siècle, la Chersonèse Taurique, les provinces orientales organisées autour d'Antioche, celles constituées d'anciens territoires arméniens ou géorgiens et, dans une moindre mesure, l'ancienne Bulgarie, présentaient en dépit de leur diversité, quelques caractéristiques communes.

Des populations allogènes, Latins, Bulgares, Arméniens, Syriens..., y résidaient; certaines, de surcroît, étaient hétérodoxes, majoritaires localement, organisées autour d'Églises dont le siège patriarcal n'était pas établi à Constantinople, mais dans une ville hors du contrôle impérial, telle Rome, ou bien dans une capitale régionale, telle Antioche. Lorsque des barbares s'établirent durablement dans des provinces de l'Empire, Petchénègues dans les Balkans, dès le règne de Monomaque, Turcs en Orient à partir de celui de Michel Doukas, ils se mêlèrent aux autochtones, devenant selon l'expression des Byzantins des "mixobarbares", c'est-à-dire des gens qui n'étaient plus vraiment des Scythes ou des Turcs, mais pas encore des Romains, effaçant la frontière du Danube ou de l'Euphrate comme séparation franche entre le monde barbare et le monde civilisé. Psellos, dans une lettre anépigraphe, mais apparemment adressée à un empereur ou à un stratège, a décrit l'inquiétude d'un lettré devant ces "mixobarbares": "ravins, montagnes et fleuves formaient des frontières naturelles, renforcées par les villes et les forteresses construites de la main de l'homme. Le barbare qui poussait sa monture jusqu'à elles, à leur vue, la retenait et n'osait plus pénétrer sur ce territoire: la forteresse lui faisait obstacle. Mais puisque cette enceinte est brisée, tous ceux d'en face s'engouffrent chez nous, comme le courant d'un fleuve dont la digue de retenue est rompue. Maintenant la romanité et la barbarie ne sont plus délimitées, elles sont mêlées et vivent ensemble. Pour cette raison, les barbares sont en guerre avec nous, les uns, sur l'Euphrate, les autres, sur le Danube"[4].

Les villes semblent plus nombreuses et plus riches à la périphérie que dans le reste de l'Empire[5] à l'exception de Constantinople. À côté de nombreuses et

3 - PSELLOS, *Chronographie* II, p. 114, trad. RENAULD.

4 - IDEM, *Scripta minora* II, p. 239.

5 - A. MIQUEL, *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XIe siècle*, II, *Géographie arabe et représentation du monde: la terre et l'étranger*, Paris 1975, p. 473 (d'après Ibn Hawqal).

puissantes forteresses, Harput, Mar'ash, Adata ou Likandos, des cités comme Bari, Trani, Preslav, Antioche, Édesse, Mélitène, Théodosioupolis, Ani, Trébizonde, Cherson peut-être, étaient de vastes métropoles régionales dont les activités commerciales fournissaient d'importants revenus à l'empereur[6]. Chacune de ces villes pouvait acquérir une certaine autonomie politique et économique. Sises au milieu de plaines assez fertiles et vastes pour assurer leur ravitaillement, elles disposaient d'imposantes murailles pour leur défense - sauf Mélitène et Sébastè jusqu'à ce que Constantin X ait fait reconstruire l'enceinte aux frais des plus riches citoyens. Au reste, avant la conquête byzantine, Bari, Édesse, Mélitène, Ani, avaient été les capitales de petits États musulmans ou arméniens.

En Italie et en Orient, la population des villes était fortement diversifiée ; à leur tête, une aristocratie se distingue, fort active lors des troubles qui agitèrent notamment Bari ou Antioche ; cette élite demeure pour nous quelque peu mystérieuse dans la mesure où elle ne s'intégra pas - à peu d'exceptions près - à l'administration byzantine, mais continua à résider dans ses villes d'origine, en Italie comme en Orient[7]. Elle était assez importante pour que de nombreuses familles regroupées en clans se disputent le pouvoir local, situation qui devenait dangereuse pour les autorités lorsque des ennemis menaçaient la province, car le groupe exclu des affaires était suceptible de s'allier à eux dans l'espoir de retrouver son crédit.

Cette élite se distinguait par sa richesse, appréciée par l'État byzantin pour ses capacités fiscales. Cette prospérité trouvait son origine probable dans le commerce, du moins en Orient. "À Antioche, bien des Syriens possédaient de l'or, de l'argent et toutes sortes de biens en abondance. Quand leurs enfants allaient à l'église de leur foi, cinq cents garçons étaient montés à dos de mules... L'un des hommes les plus riches de cette ethnie syrienne possédait beaucoup d'esclaves"[8]. Les marchands étaient réputés fort nombreux et malhonnêtes, à Arz, Ani ou Mélitène[9]. Dans les villes d'Arménie, à côté des marchands vivaient, comme à Ani, des aristocrates qui constituaient la cour des princes au temps où ceux-ci étaient indépendants, et qui ensuite durent servir auprès des ducs et catépans qui les remplacèrent. Cette aristocratie locale participait à la gestion des villes, sous le contrôle de l'administration byzantine[10].

6 - Le tribut provenant d'Édesse et envoyé par Maniakès était de cinquante litres, SKYLITZÈS, p. 388. Lors du pillage des villes de Sébastè, Arz, Mélitène par les Turcs, les chroniqueurs vantent la richesse de ces places en matières précieuses et le nombre de leurs marchands. De façon légendaire, mais significative, MICHEL LE SYRIEN (p. 145-146) rapporte que certains habitants de Mélitène auraient pu assurer la frappe des monnaies impériales pendant un an, et que tel autre a racheté les quinze mille prisonniers faits par les Turcs lors du sac de la ville, au prix de cinq dinars par tête. A propos de la situation économique et démographique de l'Orient byzantin, cf. VRYONIS, *Decline*, p. 6-30. L'Italie disposait aussi de ressources considérables (A. GUILLOU, La soie du katépanat d'Italie, *TM* 6, 1976, p. 69-84).

7 - *Majores*, *boni homines*, en Italie. En Orient, sur ce groupe social, cf. la note des éditeurs d'ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 52 n. 1.

8 - MATTHIEU D'ÉDESSE, trad. DOSTOURIAN, p. 133-134.

9 - ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 63 pour Arz ; p. 74 pour Ani ; p. 113 pour Mélitène.

10 - Vera Von Falkenhausen conteste que les villes de Pouille et de Calabre aient connu l'autonomie, alors que J. Gay observait une émancipation croissante de ces mêmes villes. Du point de vue institutionnel, le premier auteur a raison, mais on est frappé par l'activité de ces habitants

Le pouvoir impérial reposait sur la présence des contingents des *tagmata*, l'armée d'élite, étrangère aux populations qu'elle défendait ou surveillait le cas échéant. Les catépanats d'Italie et d'Antioche furent créés tous deux au début du règne de Tzimiskès, sans avoir jamais connu le régime des terres stratiotiques, et les territoires frontaliers conquis ultérieurement suivirent le même modèle. L'Italie fut défendue par les Excubites et les Manglabites au Xe siècle, puis les Varanges au XIe siècle. À Antioche était établie une garnison de quatre mille hommes composée entre autres de Francs et d'Arméniens, et la défense des autres forteresses dans le duché était aussi assurée par de l'infanterie arménienne sous les ordres de taxiarques. À Édesse aussi, le nombre des soldats avoisinait, semble-t-il, quatre mille, peut-être moins[11]. Plusieurs de ces villes, Bari, Édesse, Antioche, Ani possédaient, outre leur enceinte, une forteresse, à la fois ultime recours en cas de succès ennemi et lieu de sûreté des autorités byzantines s'il y éclatait des troubles. Des milices locales, peu efficaces, pouvaient renforcer la défense des villes. La présence de telles milices est ainsi bien attestée en Italie et à Édesse. Des habitants de Mantzikert et d'Ani participèrent activement à la défense de leur ville contre les Turcs[12]. Le long du Danube, les villes semblent avoir aussi mobilisé des milices en sus des troupes impériales[13]. Ailleurs, l'empereur avait préféré démobiliser les troupes locales jugées peu sûres. Monomaque avait remplacé par l'impôt le service des populations d'Ibérie, mesure mal accueillie par les intéressés[14].

Les listes des ducs ou catépans commandant l'Italie, la Bulgarie et les provinces de l'Est[15] nous sont assez bien connues, mieux même que celles des provinces traditionnelles, Anatoliques, Thracésiens, indice de l'importance prise par l'armée des frontières. Ces commandements furent réservés aux meilleurs généraux de l'Empire, puisqu'il n'est pas un militaire parmi ceux qui jouèrent un rôle politique d'envergure, Comnènes, Doukai, Kékauménoi, princes bulgares, à l'exception remarquable du groupe des Macédoniens, qui n'ait commandé un des ces thèmes. Autre point notable, la politique de nomination à ces postes ne différait pas de celle des autres provinces ; dans la première moitié du XIe siècle, les empereurs évitaient de nommer sur place des personnalités locales, alors que dans la seconde moitié de ce siècle, en particulier sous les règnes de Romain Diogénès et de Michel VII, de telles réticences s'estompèrent.

qui aliénaient collectivement leurs terres communales ou intervenaient dans la nomination de l'abbé d'un monastère à l'intérieur des limites communales, en présence même d'officiers impériaux. On ne connaît rien de comparable dans la documentation d'archives contemporaines concernant la Macédoine ou l'Égée (FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 160 ; GAY, *Italie*, p. 563).

11 - MATTHIEU D'ÉDESSE, trad. DOSTOURIAN, p. 184.

12 - ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 87, 122.

13 - ATTALEIATÈS, p. 204, παράκεινται τῇ ὄχθῃ τούτου (le Danube) πολλαὶ καὶ μεγάλαι πόλεις, ἐκ πάσης γλώσσης συνηγμένον ἔχουσαι πλῆθος, ὁπλιτικὸν οὐ μικρὸν ἀποτρέφουσαι, la formulation d'Attaleiatès n'est pas explicite ; faut-il comprendre que ces villes entretenaient d'importantes garnisons, constituant des sortes de milices locales, ce qui expliquait les *philotimiai* dont elles bénéficiaient, ou bien étaient-elles pourvoyeuses de recrues ?

14 - SKYLITZÈS, p. 476 ; *Conseils et Récits*, p. 152 ; ATTALEIATÈS, p. 44. Les contemporains ont unanimement critiqué la décision de Monomaque.

15 - Pour toutes les références, CHEYNET, *Du stratège au duc*, p. 183-193 ; pour Édesse, voir V. A. ARUTJUNOVA, Vizantijskie praviteli Èdessy v XI v., *VV* 35, 1973, p. 137-153.

Ces listes, bien qu'incomplètes, révèlent également que les empereurs ne laissèrent pas les ducs ou catépans exercer longtemps leur mandat dans le même thème et veillèrent à la rapide rotation des titulaires. Il ne s'agissait pas d'une mesure spécifique aux provinces orientales, mais avant tout d'une mesure d'ordre intérieur, destinée à prévenir les rébellions militaires comparables à celles de Nicéphore ou Isaac Comnène. L'importance des armées stationnées dans ces thèmes ne doit plus être interprétée comme le signe d'une inquiétude particulière vis-à-vis des populations indigènes ; elle manifeste seulement la persistance d'une menace en provenance des nomades du Nord et des pays musulmans. Il n'y a donc pas de particularisme dans l'administration militaire des grands thèmes orientaux, preuve, nous semble-t-il, d'un retour rapide à une situation normale.

Aux côtés des autorités militaires prédominantes, l'administration civile, mal connue, fait piètre figure. Il ne semble pas qu'aient été établis des *kritai* permanents en Italie, en Bulgarie, ou dans les duchés d'Antioche ou d'Édesse. Auprès du catépan collaborait, en Bulgarie et à Antioche, un préteur[16]. De la même manière, chaque petit thème arménien ne disposait pas de juge permanent, mais la sigillographie nous révèle l'existence de juges des thèmes arméniens (ἀρμενικὰ θέματα), qu'il ne faut nullement confondre avec ceux du thème des Arméniaques, juges dont la fonction s'exerçait sur plusieurs petits thèmes simultanément. En Italie, Vera Von Falkenhausen a relevé les noms de quelques juges de thèmes dont elle a bien noté le caractère modeste des dignités. Nous ignorons qui étaient ces juges impériaux[17], certains, comme Choirosphaktès, ou Léon, juge de Longobardie et de Calabre, étaient envoyés par l'administration constantinopolitaine, mais d'autres étaient de simples juges locaux[18].

La valeur économique de ces territoires est soulignée par la présence généralisée de commerciaires (Longobardie, Dristra, Cherson, Antioche) et d'une administration fiscale fort développée, avec des mentions de *basilikoi* à Antioche, à Mélitène, de curateurs en Longobardie, à Antioche, Tarse, à Mélitène, ou Mantzikert[19].

16 - Préteur de Bulgarie : SCHLUMBERGER , *Sigillographie*, p. 241 ; préteur d'Antioche : sceau Seyrig inédit n° 122 : +Θεοτόκε βοήθει τῷ σῷ δούλῳ Ἰωάννῃ πατρικίῳ, ἀνθυπάτῳ, βέστῃ, κριτῇ τοῦ βήλου καὶ πραίτωρι Ἀντιοχείας τῷ Κατωτικῷ (premier ou deuxième tiers du XIe siècle).

17 - FALKENHAUSEN , *Dominazione*, p. 124-125. La sigillographie nous a fait connaître jusqu'à ce jour plusieurs sceaux de catépans d'Italie, de stratèges de Longobardie, de commerciaires de la même province, mais pas encore de *kritès* de ces thèmes. L'auteur en a déduit d'une part que le juge, aux attributions mal définies, était un subordonné du catépan, ce qui nous paraît justifié, et d'autre part que l'affirmation d'Hélène Ahrweiler, selon laquelle le juge, dès la seconde moitié du Xe siècle, avait pris le contrôle des provinces, était exagérée. Nous pensons que Vera Von Falkenhausen a été trompée par la situation particulière de l'Italie et qu'on ne peut extrapoler les conclusions concernant cette région à tout l'Empire.

18 - *Ibid.*, p. 139. Sur l'administration du catépanat, voir aussi A. GUILLOU, Geografia administrativa del katepanato bizantino d'Italia (IXe - XIe s.), *Calabria bizantina*, Reggio di Calabria 1974, p. 113-133 = *Culture et Société en Italie Byzantine (VIe - XIe s.)*, Variorum Reprints 1978, n° IX.

19 - Curateur de Longobardie : LAURENT, *Vatican*, 111 ; curateur d'Antioche, ZACOS-NESBITT, n° 527 ; André, Jean (?), curateurs de Tarse : sceaux Shaw n° 745 et 747 ; Michel Kataphlôros, curateur de Mantzikert, sceau DO 58 106 5502, cité dans N. OIKONOMIDÈS, *Byzantine lead Seals*, Washington 1985, p. 24 et 28.

L'Église constituait la seule autorité susceptible de rivaliser avec celle du catépan. L'empereur veillait à ce qu'aucun adversaire politique ne fût élu à un poste important. En Italie, en 1036, Romuald le protospathaire avait été choisi comme archevêque de Bari, mais il ne reçut point l'agrément du gouvernement impérial ; il ne fut donc pas consacré mais exilé à Constantinople, et remplacé à Bari par Nicolas. À une exception près, lorsqu'en juin 1054, l'archevêque de Tarente participa à une rébellion contre l'empereur[20], le clergé, y compris celui de rite latin[21], garda jusqu'au bout sa fidélité à Byzance.

Le patriarcat d'Antioche fut prudemment et progressivement rétabli et demeura sous le contrôle vigilant des empereurs qui ne choisirent pas les patriarches parmi les autochtones, à l'exception de Pierre[22]. L'Église chalcédonienne se heurtait vivement aux Églises syrienne et arménienne implantées de longue date dans les régions orientales de l'Empire. Par la séduction ou par la force, des conversions furent opérées, mais sans modifier très sensiblement les rapports de forces[23]. Sans cesse les Chalcédoniens, tentant de s'appuyer sur les autorités constantinopolitaines, cherchaient à s'étendre aux dépens de ceux qu'ils considéraient comme des hérétiques. Au premier plan de la lutte figuraient les métropolites de Mélitène et de Césarée de Cappadoce[24]. Les autorités civiles locales évitaient de prendre part à ces conflits, comme en témoignent les réticences du juge Chrysobourgios (Chrysobergès ?) à arrêter le patriarche jacobite de Mélitène en 1029, période où pourtant la politique impériale était officiellement hostile aux jacobites ; le duc d'Antioche lui-même aurait compté parmi les admirateurs de ce patriarche[25].

Les empereurs qui, seuls, avaient le pouvoir de mener une vraie persécution, hésitèrent constamment entre deux attitudes, l'une tolérante lorsque les Byzantins avaient besoin du soutien des indigènes pour défendre ou étendre leur territoire, l'autre assimilatrice lorsque les empereurs mettaient au premier plan l'homogénéité des populations de l'Empire, sans viser son accroissement[26].

Les principales raisons qui poussèrent telle province ou telle ethnie à repousser l'autorité centrale sont au nombre de quatre : les modifications de la fiscalité, la conscience ethnique, la répercussion locale d'un conflit constantinopolitain pour le contrôle du pouvoir et enfin le sentiment d'abandon des populations mal ou

20 - Aucune source cependant ne nous informe sur les motifs de cette sédition, mais il est exclu qu'elle ait été en rapport avec la querelle entre le pape et le patriarche Cérulaire, puisque cette dernière atteignit son paroxysme seulement le 15 juillet 1054, postérieurement aux événements de Tarente.

21 - On ne voit pas que le schisme de 1054 ait eu la moindre conséquence concrète pour les relations entre l'empereur et le clergé latin d'Italie du Sud, quel qu'ait pu être le rôle d'Argyros dans les événements qui avaient conduit à cette rupture.

22 - Sur la réorganisation du patriarcat d'Antioche, cf. entre autres V. GRUMEL, Le patriarcat et les patriarches d'Antioche sous la seconde domination byzantine (969-1084), *EO* 33, 1934, p. 129-147.

23 - MICHEL LE SYRIEN (p. 131, 161) déplore les conversions de Syriens à Antioche.

24 - Selon MICHEL LE SYRIEN (p. 141 *sq.*) le métropolite de Mélitène aurait été le principal accusateur des Jacobites devant le synode de 1029. Le patriarche chalcédonien d'Antioche fit preuve, en cette occasion, de retenue à l'égard des mêmes Jacobites.

25 - *Ibid.*, p. 139 *sq.*

26 - DAGRON, *Immigration syrienne*, p. 204.

peu défendues face à un envahisseur. Presque toujours plusieurs de ces motivations jouèrent simultanément, ce qui rend impossible une étude thématique de ces mouvements, nous avons donc choisi de suivre un ordre géographique d'Ouest en Est.

L'Occident

L'Italie

La permanence des troubles relatifs à l'Italie nous incite à en dresser un bref tableau extrait de nos fiches documentaires :

965	Révolte des habitants de Rossano.
981	Combat entre les habitants de Siponte et d'Ascoli[27].
981/2	Révolte des villes de Pouille, Trani, Bari, Ascoli.
987/9	Nouveaux troubles à Bari ; le protospathaire Serge, favorable aux Byzantins, fut tué ; Adralestos périt de la main de Nicolas le Kritès et le catépan Jean Amiropoulos exécuta en retour Nicolas le Kritès et Léon Hikanatos.[28]
990/1	L'excubite Pierre fut tué.
997/8	L'excubite Théodore fut assassiné à Oria par Smaragdos qui tenta ultérieurement de livrer Bari aux Musulmans.
avant 999	Théophylacte[29], notable de Bari, s'était rebellé.
999/1000	Le catépan Grégoire Tarchaneiôtès remit de l'ordre : - il assiégea Gravina et captura Théophylacte, - il s'empara de Smaragdos, - il mit fin aux activités du renégat chrétien Lucas qui contrôlait Petrapertusa d'où il ravageait la Lucanie.
1009	Début de la révolte de Mélès. Printemps 1017/18, fin de la révolte de ce dernier.
1040	Assassinat de Choirosphaktès, révolte des Kontaratoi ; révolte d'Ardouin le Milanais.
1041/2	Révolte d'Argyros, fils de Mélès
1051	Argyros, duc d'Italie, entra à Bari ; Malapezzi fut tué, Pierre et Romuald furent pris et emprisonnés à Constantinople.
1054	Rébellion à Tarente.
1058	Le patrice Thrymbos fit tuer les *Skribônés* près de Crotone.
1071	Argyritzos favorisa la reddition de Bari aux Normands.

Les raisons de ces troubles endémiques nous échappent en bonne partie - pourquoi Léon Thrymbos, catépan d'Italie, a-t-il fait massacrer les Skribônés, et qui étaient ces derniers[30] ? Cette agitation cependant nous conduit à nous demander si elle traduit un profond sentiment de dissidence.

27 - Cette lutte intestine fut peut-être liée à la révolte des villes de Pouille : Siponte serait restée fidèle au *basileus*, tandis qu'Ascoli prenait le parti des révoltés.

28 - S'agit-il d'un nom de fonction ou d'un patronyme ? Un autre Hikanatos, Jean, est attesté en 1034 (ANONYME DE BARI, p. 149) et en 1044 (*ibid.*, p. 152).

29 - N. OIKONOMIDÈS, Theophylact excubitus and his crowned "portrait" : an italian rebel of the late Xth century ? *Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς ἀρχαιολογικῆς ἑταιρείας*, 12, 1984, p. 195-202.

30 - S'agissait-il des officiers du *tagma* des Excubites dont plusieurs tombèrent sur le sol italien (OIKONOMIDÈS, *Listes de Préséance*, p. 330) ? Mais pourquoi se seraient-ils révoltés ? S'agirait-il d'une famille, d'autant plus qu'à cette date le *tagma* des Excubites semble être remplacé en Italie par celui des Varanges ?

La révolte des habitants de Rossano en 965, comme celle des villes de Pouille autour des années 1040 furent toutes deux liées à l'effort de reconquête de la Sicile par les Byzantins, et aux conséquences financières qu'elle impliquait, l'alourdissement des impôts. Mais l'Italie ne se distinguait pas sur ce point des autres provinces de l'Empire où éclataient sporadiquement des révoltes de caractère fiscal.

Ces mesures fiscales nous paraissent insuffisantes pour expliquer les rébellions de Mélès et d'Argyros, même si, en tant que riches citoyens, ils avaient dû être lourdement taxés à cette occasion[31]. Sans exclure des ambitions personnelles, Mélès et Argyros avaient en fait aspiré à briser cette règle tacite qui interdisait aux notables locaux d'exercer la direction de la province. Leur appel aux Lombards et aux Normands ne se comprend que par la nécessité où les rebelles se trouvaient de disposer d'une armée capable de s'opposer aux troupes du catépan. Les milices locales susceptibles de les suivre avaient manifestement peu de valeur, et de surcroît, à aucun moment, pas plus Mélès qu'Argyros n'entraînèrent l'ensemble de l'Italie ni même de la Pouille à leur suite. Constantin Monomaque comprit les aspirations d'Argyros, et également contraint par la révolte de Maniakès, il nomma Argyros responsable de l'Italie, sans toutefois lui conférer le titre de catépan (confié à Basile Théodôrokanos), calmant par cette simple mesure les troubles de Pouille. Après qu'Argyros eût séjourné à Constantinople et manifesté son attachement à Monomaque, en particulier contre Tornikios en 1047, l'empereur le nomma duc en 1051[32].

L'impression dominante demeure celle de la fidélité des provinces italiennes à l'Empire, même si de nombreux incidents isolés ont eu pour victimes des fonctionnaires impériaux: l'assassinat de l'Excubite Théodore en 997[33], celui du juge Choirosphaktès en 1040.

D'autre part, la position excentrique de l'Italie lui évita de prendre part aux guerres civiles qui ravagèrent l'Orient sous Basile II ou Michel VI. Même la révolte de Maniakès qui commença sur le sol italien n'intéressait pas ses habitants; le général, s'étant fait détester des populations indigènes, ne put recruter sur place.

Le gouvernement impérial ne se désintéressait pas non plus du destin de ses possessions italiennes puisque lorsque l'Empire faisait encore preuve d'un certain dynamisme conquérant, à plusieurs reprises sous Basile II, Constantin VIII, Michel IV et Michel V, de fortes armées byzantines furent envoyées pour reprendre la Sicile, signe de l'attachement des empereurs au maintien d'une forte présence dans cette région. Lorsque dans la seconde moitié du XIe siècle, les périls exigèrent un choix de plus en plus urgent des provinces à défendre en priorité, l'Italie ne fut pas totalement négligée, au moins jusque sous Constantin Doukas. L'armée qu'il envoya en 1060 remporta les derniers succès byzantins en Italie et l'empereur

31 - GAY, *Italie*, p. 402.

32 - La nomination d'Argyros traduit un changement dans l'administration de l'Italie, puisque pour la première fois y apparaît un duc, alors que traditionnellement y était nommé un catépan; sans doute les deux fonctions étaient-elles équivalentes. Cependant, la titulature d'Argyros, duc de Calabre, de Sicile et de Paphlagonie n'impliquait pas de compétence territoriale sur ces provinces, mais le commandement des *tagmata* qui en étaient issus.

33 - Deux autres Excubites trouvèrent une mort violente, Pierre en 990, en des circonstances que nous ignorons, et Léon Pakianos, tombé dans un combat contre Mélès en 1017.

y maintint ensuite des *tagmata* qui comptaient parmi les meilleurs de l'Empire, comme les Varanges. Sans doute Romain Diogénès se tourna-t-il sans hésiter contre les Turcs qui menaçaient la Cappadoce, sa province d'origine, mais il envoya tout de même une ultime flotte de renfort aux assiégés de Bari en 1071. La disproportion des forces engagées lors de sa campagne en Orient et la modestie de la flotte de Patéranos dirigée vers Bari montre clairement l'état d'esprit de l'empereur.

Il ne faut donc pas attribuer la chute de l'Italie à une dissidence de la population qui se serait ralliée aux envahisseurs. Au contraire, la mesure de l'attachement de la Pouille et de la Calabre est donnée par la résistance opposée aux Normands qui bénéficièrent rarement de complicités[34]. Alors qu'un Malapezzi était opposé à l'autorité byzantine en 1051 à Bari, un autre défendit vivement Otrante quelques années plus tard[35]. L'absence d'une armée de valeur recrutée localement, l'impossibilité de recevoir des renforts suffisants conduisirent les Italiens à négocier leur reddition à Guiscard, encore qu'un parti probyzantin subsistât jusqu'à la fin de la présence byzantine et même au-delà[36].

Les Balkans

Lorsque Jean Tzimiskès eut repoussé l'attaque des Russes en Bulgarie, il avait pu éprouver le sentiment d'avoir, par cette campagne, soumis les Bulgares eux-mêmes. Peu après la mort de l'empereur, un soulèvement dirigé par les fils d'un comte bulgare, Nicolas, gouverneur de Macédoine[37], entraîna la reconstitution d'un État bulgare indépendant auquel Basile II mit fin en 1018. Le centre de résistance s'était déplacé, entre les règnes de Jean I et de Basile II, de la région du Paristrion à la Macédoine (Achrida, Skopje, et le territoire s'étendant jusqu'à Dyrrachion) qui avait constitué le dernier bastion de ceux que les Byzantins considéraient comme des rebelles. Après la bataille du Kleidion, Basile II vainqueur avait en effet condamné les soldats bulgares faits prisonniers à l'aveuglement, châtiment réservé précisément aux coupables du crime de rébellion. Mais cette dure répression fut combinée avec une grande clémence lorsque les ultimes résistants, découragés, offrirent leur reddition : "tous les chefs bulgares allèrent à la rencontre de l'empereur ; on lui amena aussi la femme de Haroun, roi des Bulgares et ses enfants. L'empereur prit possession de leurs forteresses, se montra bienveillant envers eux et il accorda à chacun un titre conforme à son mérite. Il conserva intactes les forteresses puissantes, y mit des gouverneurs grecs et fit raser les autres. Il rétablit l'ordre en Bulgarie, y nomma des "*basilikoi*, c'est à dire des fonctionnaires chargés

34 - GUILLAUME DE POUILLE (I, v. 379-381) rappelle que les Grecs, après avoir été vaincus à plusieurs reprises par les Normands d'Ardouin, rassemblèrent une nouvelle armée commandée par le fils de Basile Boïoannès auxquels les autochtones (*indigenae*) prêtèrent main-forte.

35 - *Conseils et Récits*, p. 176.

36 - De nombreux actes privés prennent pour date de référence l'année du règne d'Alexis Comnène (TRINCHERA, acte n° 49), et surtout des documents de Terlizzi sont datés jusqu'à la trentième année de son règne (*Cod. dipl. Bar.* III n° 24, 25, 26, notamment p. 54). Sur le faible attachement de la population aux Normands, GAY, *Italie*, p. 540-541.

37 - W. SEIBT, Untersuchungen zur Vor-und Frühgeschichte der "bulgarischen" Kometopoulen, *Handes Amsorya* 89, 1975, p. 65-100.

de l'administration des finances et des revenus de l'État. Le royaume de Bulgarie fut annexé à l'empire et transformé en catépanat"[38].

Ce remarquable exposé de Yahya d'Antioche définit nettement les lignes de force de la politique de Basile II envers la Bulgarie: honorer son aristocratie pour la domestiquer et percevoir avec exactitude les impôts dont l'empereur ne modifia ni l'assiette ni le mode de paiement; il garda les populations sur place, ce qui était peu dans les habitudes byzantines. Mieux encore, les habitants conservèrent leurs propres notables (ἄρχοντες)[39]; une partie des troupes bulgares avait été envoyée en Orient, mais une autre servait dans les villes qui, jadis, avaient appartenu, au moins temporairement, à la Bulgarie. À côté de ces mesures modérées, rappelons que Basile II avait eu la prudence d'éloigner de Bulgarie les descendants directs des tsars bulgares.

Pendant une génération, les peuples balkaniques se tinrent tranquilles après la démonstration de la supériorité écrasante des armées byzantines, si nous exceptons la tentative d'Élinagos qui, avec la complicité d'un officier grec, Gabras, voulut faire revivre un État bulgare. À deux reprises, des aspirations à l'indépendance se manifestèrent lors de réformes fiscales entreprises dans tout l'Empire, qui transformaient les services en nature en impôts monétarisés au temps de Jean l'Orphanotrophe, frère de Michel IV, et de Nicéphoritzès, ministre de Michel VII, provoquant respectivement les révoltes de Deljean et de Constantin Bodin[40].

Deljean se présenta, à tort ou à raison, peu importe, comme un descendant du tsar Samuel, ce qui lui permit de capitaliser la sympathie de la nation (τὸ σύμπαν ἔθνος), dont il avait compris qu'elle était prête à la révolte et attendait un chef. Proclamé *basileus* des Bulgares, il annonça la sécession officielle des Romains et des Bulgares et le recouvrement de l'autonomie politique, que les chroniqueurs byzantins nomment l'*éleuthéria*[41]. L'armée du thème de Dyrrachion envoyée contre lui se révolta à son tour et choisit pour chef un officier bulgare, Teichomèros. Comme lui, Litoboès, Ibatzès, Kaukanos appartenaient à des familles de notables bulgares dont beaucoup s'étaient illustrées contre Basile II[42]. Quant au dernier des soutiens de Deljean, qui devait causer sa perte, Alousianos, il était fils de Jean Vladislav. De tous les officiers de Deljean, seul Anthime était peut-être byzantin, encore que le prénom ne puisse à lui seul révéler une identité ethnique.

La guerre bulgare de 1040-1041 commença dans la région de Nich, Skopje, et les opérations s'étendirent rapidement vers le sud en direction de Dyrrachion qui tomba plutôt facilement - si nous comparons sa chute rapide aux mains de Deljean au long siège que dut soutenir Guiscard en 1081 pour s'en emparer. La

38 - YAHYA III, p. 217.

39 - SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 162.

40 - Cf. f. d. n° 45 et 98.

41 - PSELLOS, *Chronographie* I, p. 76-77; IDEM, *MB* V, p. 127.

42 - Cf. *supra*, p. 234. Nicéphore Teichomèros est connu par le sceau IFEB n° 746, et V. Laurent, dans ses notes, cite un Alexis Teichomèros, lié à un Tornikios, d'après un sceau dont la trace est perdue. Nous ne pensons pas qu'on puisse rapprocher le nom de Teichomèros de celui de Teichônas, chef bulgare qui opposa une belle résistance à Basile II devant Kolydros, SKYLITZÈS, p. 344. Le père (?) d'Ibatzès avait vaincu une armée impériale commandée par le protospathaire Oreste (*ibid.*, p. 354). Kaukanos fut déporté en 1015 dans le Vaspourakan en raison de sa résistance obstinée (*ibid.*, p. 352).

zone des combats atteignit ensuite Thessalonique et la Grèce centrale. Nous retrouvons la marque des campagnes de Samuel. Précisément, la région touchée était le coeur de l'ancien royaume de ce tsar, alors que la Bulgarie orientale, au sud du Danube, resta pacifique. Il est donc clair que le mouvement de 1040 tentait de faire revivre l'État bulgare disparu un quart de siècle auparavant : il fut mené par des chefs bulgares, à la tête de troupes bulgares, dans la dernière région qui avait été indépendante. Les causes de l'échec sont bien connues, la division parmi les Bulgares, la rapidité de la réaction de Michel IV et la supériorité militaire byzantine - nous ne nous y attarderons point.

Le sentiment national bulgare ne fut pas complètement anéanti après la défaite de 1041. En effet en 1072, profitant du contrecoup de la guerre civile en Anatolie, des notables bulgares crurent opportun de rejeter à nouveau la domination byzantine. Les descendants des tsars bulgares s'étant parfaitement intégrés à l'aristocratie byzantine, et le précédent d'Alousianos les ayant à coup sûr incités à la prudence, les rebelles, dirigés par Georges Boïtachos, exarque des *proéchontés* de Skopje[43], c'est-à-dire principal notable de la ville, firent appel à un prince étranger, Bodin, fils de Michel, maître de la Serbie et marié à la fille d'Argyritzès, chef de la faction anti-byzantine de Bari. Le prétexte de la rébellion fut le même qu'au temps de Deljean, la pression fiscale exercée par Nicéphoritzès, le ministre de Michel VII Doukas. Comme le remarque le Continuateur de Skylitzès, les mêmes causes produisirent les mêmes effets. Le mouvement affecta à l'origine la même région de Skopje et de Nich que celui de Deljean, mais ne prit guère d'ampleur, en dépit du ralliement d'un chef militaire important, Longibardopoulos, chef d'un *tagma* franc. Ce Byzantin de fraîche date, fils d'un Franc d'Italie à en croire son patronyme, agit par opportunisme, se rapprochant de Michaèlas dont il épousa la fille quand les Byzantins de Dalassènos furent battus, mais changeant à nouveau de camp lorsque la fortune de Bodin déclina. Cette révolte de 1073-1074 fut donc la réplique affaiblie de celle de 1040-1041, alors que la situation de l'Empire s'était par ailleurs bien détériorée. La rébellion n'avait pu s'étendre au-delà de la moitié nord du thème de Bulgarie. Elle manifeste à la fois la persistance d'une conscience bulgare et son déclin.

L'assoupissement se confirma lorsque les armées de Robert Guiscard en 1081, puis celles des Croisés à partir de 1096, traversèrent la région de Dyrrachion pour avancer le long de la *via Egnatia*. Les ennemis de Byzance ne reçurent pas un accueil favorable de la part des populations de ces provinces qui étaient décidément devenues fidèles à l'Empire, en dépit de l'apparente aggravation de la pression fiscale[44]. Cette entorse à la règle habituellement constatée, qu'une augmentation de l'imposition déclenchait des mouvements d'émancipation des populations, notamment allogènes, s'explique peut-être par les succès militaires d'Alexis qui mettaient la Bulgarie à l'abri des invasions.

43 - SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 163.

44 - Théophylacte, archevêque de Bulgarie, ne cessait de gémir contre les agents du fisc : "les percepteurs glanent jusqu'au moindre fétu qui reste sous la faux" (THÉOPHYLACTE DE BULGARIE, *Lettres*, p. 281) ; il exposait à l'évêque de Vidin que ses souffrances n'étaient rien à côté des siennes et que "les fonctionnaires n'hésitaient pas à prélever un enfant sur cinq pour le service (*douleia*), comme on prélève la dîme sur le bétail" (*ibid.*, p. 323).

Plus à l'ouest, le Paristrion ne fut pas épargné par les troubles, mais ils n'y revêtirent pas un caractère ethnique marqué, car le souvenir de l'appartenance de ces terres à l'État bulgare s'était estompé ; la présence byzantine, quoique intermittente y était plus ancienne - Jean Tzimiskès en avait une première fois réalisé la conquête - et plus durable puisque ces territoires furent les premiers repris par Basile II. L'équilibre régional fut modifié par les invasions des peuples nomades du nord, ceux que les Byzantins appelaient Scythes, sans toujours prendre la peine de distinguer Ouzes, Petchénègues ou Coumans. Avant 1050, des masses de nomades avaient été établis au sud du Danube, les empereurs estimant préférable de les assimiler et de les enrôler dans l'armée plutôt que de les combattre[45]. Selon la tradition byzantine, leurs chefs furent baptisés, honorés de hautes dignités et devinrent membres du Sénat : Kégénès le premier reçut le titre de patrice, puis Tyrach à son tour avec cent quarante compagnons fut accueilli par Monomaque à Constantinople.

Entre les règnes de Constantin X et Alexis I, les invasions successives mêlèrent les populations au point d'en faire des "mixobarbares". Les habitants de ces villes danubiennes, ceux de Dristra au premier chef, et les troupes stationnées en garnison dans ces forteresses, se sentirent négligés par le gouvernement central au point d'affirmer qu'ils n'étaient pas gouvernés[46], d'autant plus que Nicéphoritzès dans son effort de rigueur financière, réduisit les subsides annuels que le trésor impérial versait à ces villes[47], modifiant ainsi l'équilibre économique antérieur. Ils n'hésitèrent donc point à traiter avec les bandes nomades ; le Petchénègue Tatrys (ou Tatou) put ainsi occuper Dristra[48]. Du reste, une délégation de cette ville parvint à Constantinople, promettant que si l'empereur désignait un gouverneur, la ville se rallierait de nouveau à lui. Cet épisode fournit, selon nous, deux enseignements. D'une part, il existait toujours dans les villes occupées par les Scythes un important parti pro-byzantin ; d'autre part, la défection de ces villes était due à l'incapacité d'assurer leur défense, et non à une volonté de séparation d'avec l'État byzantin, contrairement au cas des Bulgares de Deljean.

Pour mettre fin à cette situation, Michel VII Doukas envoya comme gouverneur du Paristrion Nestôr, un familier de sa famille, peut-être slave ou bulgare[49], qui avait servi son père Constantin, alors qu'il n'était pas encore

45 - SKYLITZÈS, p. 439.

46 - SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 166 ; ATTALEIATÈS, p. 204-205.

47 - En temps de paix, les villes danubiennes jouissaient, semble-t-il, d'une certaine autonomie dans le cadre du duché du Paristrion.

48 - *Ibid.*, p. 205.

49 - ATTALEIATÈS, p. 205, le disait d'origine illyrienne. Les historiens roumains et bulgares se sont efforcés de prouver que Nestôr était soit valaque, soit bulgare. De toute façon, il était d'origine balkanique, ce qui confirme la tendance de Michel VII, que nous avons relevée par ailleurs, à nommer des indigènes aux plus hauts postes de responsabilités. Sur cette question du Paristrion, la bibliographie est abondante ; les ouvrages les plus importants sont cités par AHRWEILER, *Société*, p. 119 n. 82. On y ajoutera les écrits de Vasilka TAPKOVA-ZAIMOVA, repris dans *Byzance et les Balkans à partir de la fin du VIe siècle ; les mouvements ethniques et les Etats*, Variorum Reprints, Londres 1979.

empereur[50], mais Nicéphoritzès, manquant d'argent, confisqua ses biens pour financer sa campagne. Nestôr furieux se rebella, voulant reprendre ce qu'il avait perdu ; le danger vint de ce qu'il se concilia des nomades toujours prêts à piller sans risquer une riposte immédiate de l'Empire qui manquait de soldats. Lorsqu'il sentit que la diplomatie de Michel VII risquait de renouveler le succès obtenu contre Roussel de Bailleul, au même moment, en soudoyant les alliés barbares de l'adversaire, il repartit vers le Paristrion ; son destin ultérieur ne nous est pas connu, ce qui est regrettable puisque nous ignorons s'il revint dans l'administration byzantine ou vécut au milieu des Scythes. La révolte de Nestôr, aventure personnelle sans valeur d'exemple, révèle bien le désarroi des populations proches du Danube.

Le sort de ces provinces entre 1073 et 1091 reste mal connu, mais l'administration byzantine ne semble point s'y être rétablie avant l'écrasement des Petchénègues à la bataille du Lébounion. En 1086 en effet, la ville de Dristra était encore entre les mains de Tatou, tandis que d'autres cités, Bitzina, Glabinitza, étaient sous le contrôle de Chatlès, Sesthlav et Satzas[51]. En 1087, Alexis dut s'employer à reprendre la ville sans parvenir à s'emparer des citadelles. En dépit de cette longue occupation, la région ne fut pas perdue pour l'Empire qui la recouvra après 1091. En effet avant même que l'administration byzantine eût été réinstallée, l'intégration des envahisseurs était en cours ; les mixobarbares n'étaient pas des éléments toujours sûrs, comme en témoignent les nombreuses trahisons de Néantzès, mais précisément un mixobarbare en dénonça une à Alexis[52]. Pour mesurer l'évolution du comportement des Petchénègues établis dans l'Empire, nous opposons l'échec complet de la tentative de Monomaque pour les faire servir en Orient[53], à leur utilisation constante et efficace par Alexis Comnène face aux Croisés[54]. Parmi les officiers les plus fidèles d'Alexis, on compte Ouzas, Monastras, Karatzas dont les noms dénotent l'origine "scythe", qu'elle fût sauromate, ouze ou petchénègue. La conversion progressive au christianisme, possible puisque ces tribus étaient païennes et non point musulmanes comme en Anatolie, facilita l'assimilation.

En dehors de l'agitation due aux Bulgares et aux peuples scythes, la péninsule balkanique connut une relative tranquillité, en dépit de quelques soulèvements sporadiques, qui ne prirent d'ampleur qu'une fois relayés par des soutiens extérieurs. Les Slaves installés depuis longtemps dans l'Empire ne se joignirent pas massivement, semble-t-il, aux envahisseurs. Notre connaissance de la révolte des Valaques de Thessalie tient seulement au hasard par lequel un parent de Kékauménos, Nikoulitzas, y fut mêlé. Les Valaques, nomades, n'avaient jamais constitué d'État ; aussi lorsqu'un alourdissement fiscal provoqua leur colère, ils

50 - C'est ainsi que nous comprenons Attaleiatès, qui qualifie Nestôr d'*oikeiotatos* de Michel et ancien *doulos* de son père : ATTALEIATÈS , p. 205. Sur un sceau, il s'intitule ἄνθρωπος ἄνακτος τοῦ Δούκα (N. OIKONOMIDÈS , *A collection of dated byzantine seals*, Washington 1986, n° 95).

51 - *Alexiade* II, p. 81-82.

52 - *Ibid.*, p. 177.

53 - SKYLITZÈS, p. 460, 465, 466 ; ZÔNARAS, p. 642 : les quinze mille Scythes envoyés contre les Turcs ne dépassèrent pas Damatrys et firent demi-tour se livrant à leurs habituels pillages.

54 - Par exemple, ALBERT D'AIX, *RHC H. Occ.* IV, p. 278, 279, 417, 579, 651.

manquaient de chefs et firent appel à un notable local, Nikoulitzas, qui accepta, de crainte d'être tué avec sa famille. Telle est du moins la version de Kékauménos[55], qu'il ne faut pas nécessairement rejeter car elle est fort plausible : Nikoulitzas avait peu à gagner d'une telle révolte dont le seul objectif réaliste était de contraindre l'empereur à négocier un compromis fiscal.

Les Manichéens établis dans la région de Philippoupolis profitèrent des désordres causés par les invasions petchénègues pour manifester leur esprit indocile. Avant le règne de Nicéphore Botaneiatès, l'un d'eux, Lékas, apparenté à des Petchénègues, avait fait défection chez eux et s'était joint à Dobromir, dont nous ne savons rien sinon qu'il portait un nom d'origine slave ou bulgare et qu'il tenait la région de Mésembria[56]. Bien que Lékas ait massacré l'évêque de Sofia, il ne faut pas surestimer ses méfaits, car il n'est cité que pour faire ressortir le prestige du nouvel empereur Botaneiatès devant qui se soumirent tous ceux qui étaient en rébellion, du moins selon Attaleiatès, admirateur du souverain. Il est vrai que les Manichéens firent à nouveau parler d'eux après 1081 ; lorsqu'Alexis Comnène voulut rallier les débris de son armée rescapés de la défaite de Dyrrachion, le *tagma* des Manichéens refusa le service dû et leurs biens furent alors confisqués. Un de leurs anciens congénères, Traulos, pourtant baptisé et au service personnel d'Alexis quand celui-ci n'était encore que grand domestique, ne put supporter de voir ses soeurs jetées en prison ; avec un groupe de Manichéens, il se réfugia dans une forteresse proche de Philippoupolis, Beliatoba, alors déserte. De là, il pilla les environs avec l'appui des Scythes[57]. Le sort de Traulos est inconnu, il dut être tué ou quitter le territoire byzantin, comme ses alliés, après la bataille du Lébounion. Sa trahison eut finalement peu de conséquences, car il n'entraîna pas l'ensemble du *tagma* des Manichéens ; à Dristra en 1087, au moment même de la rébellion de Traulos, des Manichéens furent capturés par les Scythes car ils avaient lutté trop audacieusement pour défendre la tente de l'empereur un moment menacée par l'ennemi[58].

Les incidents que nous venons de décrire restèrent mineurs et ne sauraient être considérés comme l'indice d'une fragilité particulière de la domination byzantine, encore que la présence d'ennemis sur le territoire byzantin offrît à ceux qui songeaient à s'émanciper des possibilités de réaliser ce projet.

L'Orient

Un comptoir byzantin : la Chersonèse du Bosphore Cimmérien

Le stratège de Cherson devait se défier des autorités locales et d'éventuelles dissidences devaient être réduites par des sanctions économiques : ne plus acheter aux habitants de la péninsule leurs fourrures et leur cire et ne plus leur vendre

55 - *Conseils et Récits*, p. 258-260.
56 - ATTALEIATÈS, p. 302 ; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 184.
57 - *Alexiade* II, p. 48, 49, 82.
58 - *Ibid.*, p. 94.

de blé pontique[59]. La sigillographie et une inscription datée de 1058[60] nous assurent que Byzance a maintenu une administration régulière jusqu'à cette date au moins. Sur l'origine et la personnalité des stratèges de Cherson et du poste voisin du Bosphore, nous sommes peu renseignés puisque nous sont parvenus seulement les noms de Tzoulas[61], Iasitès[62] et Alyatès, tous du XIe siècle. Les deux derniers patronymes manifestent qu'au milieu du XIe siècle, le poste de stratège de Cherson faisait partie du *cursus* des membres de l'aristocratie byzantine à laquelle les Iasitai et les Alyatai appartenaient.

Le nom de Tzoulas[63] présente un bien plus vif intérêt dans la mesure où Georges Tzoulas fut l'instigateur d'une révolte contre l'Empire en 1017-1018. Qualifié par Skylitzès d'archonte de Chazarie, il nous a laissé plusieurs sceaux. Sur l'un d'eux, il est protospathaire et stratège de Cherson[64], sur un autre stratège(?) du Bosphore Cimmérien, ce qui s'accorderait bien avec le texte de Skylitzès[65]. La plupart des sceaux de Tzoulas ayant été trouvés en Crimée, nous admettrons, sans certitude absolue là encore, qu'il s'agissait bien d'une famille autochtone.

Quelle interprétation donner à sa rébellion? I. V. Sokolova pense que l'administration était aux mains des citoyens de Cherson au début du XIe siècle; l'argument s'appuie sur l'existence des sceaux de Georges, stratège de Cherson et de Michel, *épi tôn oikeiakôn* et *prôteuôn* de Cherson. Ce dernier plomb, peut-être datable de la seconde moitié du Xe siècle plutôt que du XIe siècle[66], nous semble seulement prouver qu'à côté du stratège subsistaient les archontes ou les *prôteuontés* de Cherson. Le maintien du *prôteuôn* de Cherson au Xe siècle est bien attesté,

59 - *D. A. I.* § 42, p. 184, μὴ τοῖς ἐκείνων καταπιστεύσῃς πρωτεύουσί τε καὶ ἄρχουσι.

60 - V. LATIŠEV, *Sbornik grečeskich nadpisej christianskich vremen iz Južnoj Ross*, Petroupolis 1896, p. 15-19, n. 8; en 1058, Léon Alyatès était stratège de Cherson et de Sougdaia.

61 - I. V. SOKOLOVA, Pečati Georgija Čuly i sobytija 1016 goda v Hersone, *Pal. Sbornik*, 23, 1971, p. 69 n. 5.

62 - SEIBT, *Bleisiegel*, p. 140 n. 11.

63 - Sont connus, en 942, Thomas, protospathaire, qui participa à la délimitation des biens respectifs de la commune de Hiérissos et des moines du Mont Athos (*Prôtaton*, acte n° 4, p.191), Phôteinos Tzoulas, protospathaire, contemporain de Georges (Sceau Seyrig inédit n° 3); deux autres Tzoulai, sans prénom connu, qui vécurent au Xe siècle et dont l'un exerça une charge à Cherson (SOKOLOVA, *op. cit.*, p. 70; SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 238). Le texte du sceau édité par Schlumberger fait difficulté. En effet, il n'est pas d'usage que le nom de lieu soit ainsi accolé à une dignité. L'absence d'article permet d'écarter l'hypothèse d'un anthroponyme du type Chersônitès. Aussi pensons-nous que la lecture doit être revue. Peut-être peut-on proposer, à titre d'hypothèse, de lire, au lieu de

···+ TZVΛ - AR'CΠA - APHωXP - ECωNO-···, la leçon suivante:

···+ TZVΛ - AR'CΠA - APXω'XP - ECωNO-···, archonte de Cherson, ce qui indiquerait qu'à la fin du Xe siècle, date du sceau, à côté du *prôteuôn*, était également conservé l'archonte de Cherson.

64 - Dernière édition, SOKOLOVA, *op. cit.*, p. 69.

65 - *Ibid.*, p. 70: + Γεωργίου πρωτοσπαθαρίου τοῦ Τζουλᾶ τοῦ Βοσφόρου. Le texte du sceau présente plusieurs anomalies, car la charge serait rejetée après le patronyme, ce qui est contraire à toute la tradition sigillographique byzantine. De plus, l'expression composée d'un article suivi d'un nom de lieu est tout à fait inhabituelle pour désigner un fonctionnaire byzantin.

66 - Il n'existe pas de reproduction photographique du sceau; mais la description du motif iconographique, une croix avec monogramme à rayons, incite à dater le sceau de la fin du Xe siècle.

puisque Nicéphore Phocas fit appel à Kalokyros, fils du *prôteuôn*, qu'il nomma patrice, pour engager les Russes à intervenir contre les Bulgares[67]. Que l'ambition personnelle de Kalokyros et les succès remportés par les Russes l'aient poussé à revendiquer la couronne impériale n'implique pas de tendances séparatistes en Chersonèse Taurique.

Que signifie donc la nomination de Tzoulas comme stratège de Cherson ? Il est certes surprenant que Basile II, qui prenait soin, à la fin de son règne, de ne pas nommer de puissants dans leur thème d'origine, ait fait exception pour la Chersonèse. Mais rien, dans la titulature de Tzoulas, tout à fait conforme aux habitudes administratives byzantines, ne permet de voir en lui un stratège nommé par la volonté des habitants de la presqu'île. Tzoulas a pu recevoir leur appui dans sa rébellion, encore que la rapidité de sa défaite implique une résistance très modérée.

Au printemps 989, Cherson fut assiégée et prise par Vladimir de Kiev. Traditionnellement, on estimait que cette attaque reflétait le mécontentement du prince russe de ne pas recevoir sa fiancée, la porphyrogénète Anne, soeur de Basile II[68]. A. Poppe a remarquablement rétabli la chronologie et le sens des événements de ce printemps. À ce moment précis, Basile II se trouvait dans une situation difficile face à la révolte de Bardas Phocas, et Poppe a montré qu'en attaquant Cherson, Vladimir remplissait une des clauses de l'alliance conclue avec l'empereur l'été précédent, en reprenant une ville qui s'était ralliée aux partisans de Bardas Phocas[69]. Ce soutien aux rebelles ne surprend pas dans la mesure où la plus grande partie de l'Asie Mineure pontique était en leurs mains ; or les relations économiques avec cette région demeuraient vitales pour Cherson.

La rébellion de 989, celle de Tzoulas en 1017-1018, l'assassinat en 1066 d'un officier byzantin, peut-être le catépan[70], ne marquaient pas une dégradation de la situation traditionnelle de la Chersonèse Taurique qui, à l'image de l'Italie, garda fidèlement ses liens avec l'Empire en dépit de quelques troubles sporadiques. Sous Alexis Comnène, elle était encore dans l'orbite byzantine puisque l'empereur y envoya en résidence forcée un Pseudo-Diogénès[71].

Le comportement des ethnies frontalières

Les Arabes

Parmi les groupes allogènes composant la population indigène, les Musulmans, principalement des Arabes et quelques Kurdes, se montrèrent des plus calmes. Au reste, nombre de chefs arabes furent attirés par l'Empire et intégrèrent les élites

67 - SKYLITZÈS, p. 277.

68 - Pour une présentation de cette opinion, OSTROGORSKY, *Histoire*, p. 330.

69 - A. POPPE, *Political background*, p. 197-244.

70 - La *Chronique Vieille Russe*, p. 145, rapporte qu'un officier byzantin aurait assassiné Rostislav, le maître de Tmutorakan. De retour à Cherson, le meurtrier fut lapidé par la population, si puissante y était, semble-t-il, la popularité du prince russe.

71 - *Alexiade* II, p. 191.

byzantines, Kouleip puis son fils Bardas[72], ou les Aposaïtai[73]. À l'exception de la révolte des habitants de Laodicée en 992 ou 993[74], nous ne connaissons pas de trouble où l'ethnie arabe ait été impliquée. Les combats que dut mener au début du XIe siècle Nicéphore Ouranos l'opposèrent à des tribus nomades bédouines installées hors du territoire byzantin. À peine plus grave fut la mésaventure du catépan Spondylès qui, au début du règne de Romain III, confia à un émir arabe, Mousaraf (Nasr ibn Musharaf) l'importante place forte de Maniqa. Ce dernier trahit mais fut finalement chassé de la forteresse qu'il occupait et tué[75]. Les populations arabes ne disposaient plus de soutien extérieur efficace depuis que l'Égypte fatimide avait perdu de sa vigueur expansionniste et préférait traiter avec Byzance.

Les Syriens

Les Syriens n'avaient pas de tradition militaire puisqu'ils avaient été soumis depuis longtemps à la domination musulmane qui ne leur permettait pas de porter les armes. Ils ne disposaient pas non plus d'un État, hors des frontières de l'Empire, sur lequel ils auraient pu s'appuyer. Ils pouvaient seulement se réfugier chez leurs congénères restés sous la domination musulmane quand leur situation dans l'Empire s'aggravait, sauvegarde que plusieurs patriarches jacobites mirent à profit. Plutôt qu'une farouche opposition, leur attitude révèlerait un manque d'adhésion au pouvoir byzantin ; déjà en effet au moment de la conquête, les Syriens n'avaient pas facilité l'expansion byzantine[76].

Peu de membres de leurs élites semblent avoir cédé à la tentation d'une carrière dans l'administration byzantine. En un siècle de domination impériale, un seul nom peut être relevé, celui de Pierre Libellisios, dont Attaleiatès nous affirme qu'il était de "race assyrienne", né au sein d'une famille d'Antioche, et qu'il possédait la double culture "romaine et sarrasine"[77]. Peut-être aussi faut-il compter au nombre des Syriens d'origine la famille Syropoulos, qui fournit de nombreux fonctionnaires à l'administration byzantine au cours du XIe siècle[78]. Cette élite syrienne n'était pas complètement coupée de la capitale. Nous savons en effet que, lors du synode destiné à condamner les jacobites, Bar Cauma Seraphi résidait à Constantinople

72 - ZACOS-NESBITT, sceau n° 371.

73 - Le nom hellénisé recouvre celui des Abou Saïd, LAURENT, *Orghidan*, n° 413.

74 - Voir f. d. 13, n. 1.

75 - En 1029-1030, SKYLITZÈS, p. 375, 382-3. W. FELIX, *Byzanz und Islam*, p. 92-95.

76 - Ainsi en 1034, lorsque Georges Maniakès s'était emparé par surprise de la forteresse d'Édesse, les habitants, chrétiens, ne manifestèrent pas leur joie d'être délivrés du joug musulman, mais tout au contraire, selon Aristakès de Lastivert (p. 31), "ils furent saisis de peur, et n'ayant pas les moyens de comprendre le cours des événements, ayant été élevés dans les lois mahométanes, ils coururent en hâte, au cours de la nuit, vers les villes voisines, pour y chercher du secours".

77 - ATTALEIATÈS, p. 110 : on notera la confusion des termes assyrien et sarrasin.

78 - Sont connus par des sceaux : Pierre, spatharocandidat et tourmarque, dans la seconde moitié du Xe siècle ; Georges patrice, Nicétas patrice, au XIe siècle (toutes références dans SEIBT, *Bleisiegel* I, n° 141) ; Constantin, chartulaire du *stratiôtikon* et *anagrapheus* des Anatoliques, sceau DO 58 106 2446.

où il avait une demeure, tandis qu'un autre membre de sa famille, Pierre, servait d'interprète aux évêques du synode, déformant du reste en un sens défavorable les paroles du patriarche jacobite[79].

Les Arméniens, une nation divisée

Le poids administratif et militaire des Arméniens était de beaucoup supérieur à celui des deux groupes ethniques précédents. Par la place qu'ils occupaient dans l'aristocratie byzantine, leur comportement eut des conséquences sensibles non seulement dans les provinces orientales de l'Empire, mais dans toute l'étendue de celui-ci. Cette ethnie prit une part active à la lutte pour le pouvoir dans la seconde moitié du XI[e] siècle. Les Arméniens étaient eux-mêmes divisés en deux catégories bien distinctes et souvent antagonistes, d'une part les anciens rois et princes arméniens restés fidèles à leur religion, et d'autre part des Arméniens de moindre qualité sociale passés au service de l'Empire en se convertissant à l'orthodoxie chalcédonienne[80].

Les princes arméniens établis par Basile II, Constantin IX et Constantin X à l'intérieur du territoire de l'Empire reçurent des terres dans les thèmes de Sébastè, du Charsianon et de Cappadoce[81], et des titres qu'ils purent transmettre à leurs héritiers. En revanche, les empereurs ne leur conférèrent que rarement des commandements militaires. La nomination par Basile II de Sénachérim comme stratège de Cappadoce[82] constitua en fait une exception qu'explique le caractère volontaire du tranfert de ce prince dans l'Empire. Sénachérim fut aussi, semble-t-il, le seul à avoir laissé une descendance suffisamment intégrée à l'aristocratie byzantine pour survivre à la perte de l'Asie Mineure[83]. De plus, Basile II ne pouvait ignorer les mauvaises relations qu'entretenaient avec les Arméniens les Phocas et les Maléïnoi, et il avait dû trouver une certaine ironie à nommer un stratège arménien dans des territoires situés au coeur de leur ancienne zone d'influence. Mais il est remarquable que ni les fils de Sénachérim, Adom et Abouçahl, ni Kakikios d'Ani pas plus que Kakikios de Kars n'obtinrent de charge officielle, car il eût été imprudent de confier à des ennemis potentiels des commandements dans des thèmes orientaux si proches de leur ancien pays. Ces princes disposaient sans aucun doute de leurs milices personnelles, dont l'importance ne devait guère dépasser celle des groupes qu'entretenaient les plus influents Byzantins en province. Nous aurons une idée des effectifs de ces troupes en sachant qu'en 1049 le catholicos Pierre quitta Ani pour gagner Constantinople avec une escorte de trois cents soldats[84].

79 - MICHEL LE SYRIEN, p. 143-4.

80 - C. J. YARNLEY, The Armenian Philhellenes. A Study on the spread of Byzantine Religious and Cultural Ideas among the Armenians, X-XI[th] cent., *Eastern Church Review*, t. VIII, 1976, p. 45-63.

81- Sur le détail de la dotation des princes arméniens, voir aussi DÉDÉYAN, *Immigration arménienne*, p. 86.

82 - SKYLITZÈS, p. 355.

83 - Voir f. d. n° 209, note 2.

84 - MATTHIEU D'ÉDESSE, traduction DOSTOURIAN, p. 122.

Aux yeux des Arméniens résidant dans les provinces byzantines, les anciens rois d'Arménie conservaient leur autorité traditionnelle sur leurs congénères, et G. Dédéyan observe à juste titre la persistance des structures nationales arméniennes à l'intérieur du cadre de l'Empire[85]. C'étaient donc ces forces privées, leur richesse et surtout leur prestige auprès de leurs anciens sujets, qui fondaient l'influence de ces Arméniens sur les villes où ils résidaient, et non des fonctions exercées localement[86].

Au XI[e] siècle, les Arméniens servaient nombreux dans les armées byzantines, formant l'essentiel des troupes de garnison du duché d'Antioche, mais fournissant aussi des cadres. Ils occupèrent le sommet de la hiérarchie militaire à partir du moment où les guerres turques nécessitèrent l'appel à des combattants de valeur. Il est donc naturel de trouver, sous les ordres de l'empereur le plus actif contre les Turcs, Romain Diogénès, Philarète Brachamios, stratège *autokratôr*[87], Chatatourios, duc d'Antioche[88], Basilakios, duc de Théodosioupolis[89], Tornikios Kotertzès, commandant des troupes ouzes à Mantzikert[90]. Déjà sous le prédécesseur de Romain, Constantin X, Pankratios (Bagrat) avait courageusement, mais en vain, défendu Ani contre le sultan Alp Arslan en 1064[91], et le catépan de Mélitène, Krinotès, trouva la mort en d'obscures circonstances au cours d'une attaque turque en 1059-1060[92]. Tous ces Arméniens étaient soit bien implantés depuis longtemps dans l'Empire, tels les Brachamioi ou les Krinitai, soit arrivés depuis peu de temps, mais convertis à l'orthodoxie chalcédonienne. À ce groupe il faut adjoindre quelques militaires d'origine géorgienne, qui se mêlèrent volontiers à eux, Basile Apokapès[93] ou les Pakourianoi[94].

Les Arméniens ne formaient donc pas une communauté unie dans son hostilité à Byzance, mais ceux qui avaient choisi le service de l'Empire s'opposaient vivement aux anciens princes et à leurs suivants. L'harmonie n'était pas non plus parfaite entre les princes eux-mêmes, car ils n'avaient pas oublié les rivalités qui les divisaient lorsqu'ils étaient encore indépendants.Les relations entre Arméniens et Byzantins, mais aussi entre Arméniens, furent profondément modifiées par l'avance turque qui eut pour conséquence essentielle, à partir du règne de Michel VII, de séparer Constantinople et les provinces maritimes du groupe des thèmes centrés sur les chaînes de montagnes s'étendant du Pont jusqu'au golfe d'Antioche, thèmes qui durent organiser leur défense de manière autonome.

85 - DÉDÉYAN, *Immigration arménienne*, p. 90-93.

86 - Sur ce point, nous nous opposons donc partiellement aux conclusions de G. Dédéyan qui estime notamment que "les chefs arméniens exilés ont été des stratèges plus ou moins héréditaires".

87 - SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 136. Sur sa carrière, voir CHEYNET, *Trois familles*, notice n° 13, p. 66-73.

88 - ATTALEIATÈS, p. 137; ZÔNARAS, p. 693.

89 - ATTALEIATÈS, p. 155.

90 - SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 147.

91 - ATTALEIATÈS, p. 80-82; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 113.

92 - MICHEL LE SYRIEN, p. 164, 165.

93 - LEMERLE, *Cinq études*, p. 50-52. Un sceau nous apprend qu'il fut aussi catépan du Vaspourakan et vestarque, dignité qui convient bien pour le règne de Constantin IX ou de Romain IV, V. S. ŠANDROVSKAJA, *Fourth International Symposium on Armenian Art*, Erevan 1985, p. 77.

94 - LEMERLE, *Cinq études*, p. 158-161.

Ces provinces furent particulièrement touchées par les guerres civiles qui déchirèrent l'Empire entre 1072 et 1081[95], opposant les Doukai à Romain Diogénès et ultérieurement à Nicéphore Botaneiatès. Parmi les officiers byzantins qui s'étaient illustrés contre les Turcs entre 1068 et 1071, des Cappadociens comme Alyatès, mais aussi des Arméniens ou des Géorgiens, tels Chatatourios et probablement Philarète Brachamios ainsi que Basile Apokapès apportèrent leur soutien à l'empereur déchu contre Michel VII. Lorsque ce dernier fut victorieux, les survivants du groupe, Philarète et Apokapès, restèrent rebelles à son autorité, gardant sous leur commandement des soldats byzantins qui leur avaient été confiés. C'est ainsi que Philarète disposa de troupes ethniquement disparates, arméniennes certes, mais aussi franques[96] et grecques, sans que leur chef eût privilégié tel ou tel groupe, du moins dans la phase d'extension de son État. Parmi les lieutenants de Philarète se comptaient des Grecs, tel Palatianos qui gouverna un temps Mélitène. Sans être nécessairement sous ses ordres, les frères Mandalai, établis à Kybistra, défendaient cette forteresse contre les même ennemis arméniens. Les Roupénides, établis dans l'Empire depuis longtemps[97], commencèrent probablement leur ascension comme officiers de Philarète.

Par réaction à l'attitude de Philarète favorable à Diogénès, l'empereur Michel VII Doukas fit appel pour le mettre en échec à l'autre groupe arménien, celui des anciennes familles dirigeantes des États arméniens annexés, dont nous rappelons qu'ils avaient conservé leur religion et avaient été jusqu'ici tenus dans l'ensemble à l'écart des responsabilités. Sur les conseils du César Jean Doukas et de Nicéphoritzès, respectivement ancien duc d'Édesse et ancien duc d'Antioche, l'empereur évita de confier les responsabilités aux princes les plus importants. Il nomma Abelgharib, issu d'une branche cadette des Ardzrouni, stratège de Tarse et de Cilicie[98], et Tornik, stratège du Sassoun[99]. Lorsqu'Isaac Comnène, duc d'Antioche nommé par Michel VII, fut rappelé à Constantinople en 1078, il préféra confier le gouvernement de la métropole à Vasak, fils de Grégoire Magistros, plutôt que de voir Philarète risquer de s'en emparer[100]. Dans le même esprit de conciliation avec les Arméniens, Grégoire fut reçu avec honneur à Constantinople par l'empereur

95 - J. LAURENT, *Édesse*, p. 367-449 ; repris dans J. LAURENT, *Études d'histoire arménienne*, Louvain 1971, p. 61-128. Ce travail demeure un des meilleurs qui aient été écrits sur les troubles de la période séparant la domination byzantine de l'établissement des Croisés latins. L'auteur, p. 390, a noté combien la date de 1072 est davantage symbolique que celle de 1071 pour le déclin de la puissance byzantine en Anatolie, selon le jugement des chroniqueurs orientaux.

96 - Parmi ces troupes, citons particulièrement un ou deux *tagmata* francs d'un effectif de huit cents hommes (et non huit mille comme l'a traduit Dulaurier), commandés par Rambaud

97 - SKYLITZÈS, p. 364: Roupénès actif pendant les guerres bulgares ; *Peira*, p. 260. Toupénès, à lire Roupénès, qui épousa une Dermokaïtès, grande lignée orientale.

98 - HOVSEP'EAN, *Recueil de colophons, VIII-XIIIe siècle*, Antélias 1951, *col.* 551, (je dois cette référence à G. Dédéyan). Le sceau de cet Apelgaripès nous est conservé : il était magistre. ZACOS-NESBITT, sceau n° 362 (Apnelgaripès).

99 - MICHEL LE SYRIEN, p. 179, 181.

100 - Philarète et les siens vouaient une haine farouche à la lignée de Grégoire Magistros. Philarète en effet laissa assassiner - s'il ne fut pas l'instigateur du crime - Vasak fils de Grégoire, et tua Tornik du Sassoun, son gendre ; le catholicos Grégoire, fils de Grégoire Magistros refusa de s'établir sur le territoire contrôlé par Philarète.

Michel Doukas, dont le comportement amical lui valut un éloge remarquable de sa part de Matthieu d'Édesse[101].

Lorsque, par un nouveau renversement de la situation à Constantinople, Nicéphore III succéda à Michel VII, les anciens rebelles, Philarète, Basile Apokapès, Gabriel, retrouvèrent leur légitimité, sanctionnée par des promotions : Philarète devint protocuropalate puis sébaste, Basile fut titré proèdre[102], Gabriel devint curopalate puis protocuropalate et protonobélissime[103]. En conséquence, en 1078, aux yeux du gouvernement byzantin, la situation en Orient était la suivante : Philarète était duc d'Antioche, Basile Apokapès, duc d'Édesse et peut-être Gabriel, duc de Mélitène[104]. Ainsi la situation administrative sur l'ensemble de cette frontière pouvait être considérée comme "normale".

Il faut donc se garder de voir dans la constitution de l'État de Philarète exclusivement un mouvement séparatiste arménien. En effet, les principaux responsables de cet État étaient des officiers de l'armée impériale, appuyés au moins à l'origine sur des troupes byzantines, même si ultérieurement, faute de recevoir les renforts du gouvernement central, ils durent tirer leurs ressources en hommes et en argent des territoires qu'ils contrôlaient[105] ; ils ne furent pas seuls à acquérir et à conserver leur autonomie puisque les frères Mandalai tinrent pendant une ou deux décennies la forteresse de Kybistra.

Les haines entre factions arméniennes l'emportaient sur une solidarité ethnique, dont rien ne prouve qu'à cette date elle ait été ressentie comme primordiale. Les bouleversements politiques à Constantinople eurent encore d'importantes répercussions, au moins jusqu'en 1081, sur les luttes pour le pouvoir dans les territoires orientaux, et par le jeu des renversements d'alliances, il n'y eut pas de groupe arménien qui n'ait pu, finalement, se prévaloir d'une légitimité venant de la capitale de l'Empire, preuve qu'à une date fort avancée dans le XI[e] siècle, l'influence de l'Empire restait plus forte que ne le laisserait supposer sa situation militaire très détériorée. Dans les années 1070 et 1080, avoir été fonctionnaire byzantin donnait un avantage décisif pour être accepté des populations locales. En 1094 encore, Thoros avait renforcé son droit à gouverner Édesse non seulement par ses capacités militaires, mais aussi en tant qu'ancien officier byzantin, lieutenant de Philarète[106]. La reconnaissance de l'autorité acquise sur place de la part de Constantinople restait recherchée par les nouveaux maîtres, même si l'Empire ne détenait aucun pouvoir de fait, encore que J. Laurent, selon nous, surestime la rapidité avec laquelle avaient été interrompues les relations entre l'Empire et les provinces orientales, rupture qui ne fut pas réelle avant la prise

101 - MATTHIEU D'ÉDESSE, trad. DOSTOURIAN, p. 246-247.

102 - Sceau DO 58 106 4763, de facture provinciale, qui donnerait à penser que le *boullôtèrion* fut fabriqué localement.

103 - ZACOS-NESBITT, sceau n° 464, de Gabriel, protocuropalate, émir et duc, et sceau n° 465, de Gabriel, protonobélissime et duc de Mélitène.

104 - La date exacte où Philarète remit à Gabriel le gouvernement de Mélitène est inconnue.

105 - Une note marginale à un manuscrit arabe de MICHEL LE SYRIEN, p. 174, remarque que "Philarète n'avait pas enlevé aux Turcs les pays et les villes, mais que les Grecs le firent régner sur eux pour qu'il les leur conservât".

106 - LAURENT, *Édesse*, p. 434.

d'Antioche par les Turcs. J. Laurent estime en particulier qu'Édesse ne cessa pas d'être vassale du sultan depuis l'accord conclu en 1071, car il tient Léon, frère de Tavadanos - il faut lire selon nous Diabatènos -, duc d'Édesse en 1078, pour un gouverneur plus ou moins indépendant de Constantinople, à l'instar de Philarète. Or Léon Diabatènos[107] se comporta ultérieurement en fonctionaire byzantin et ne gouverna pas Édesse autrement qu'à la même date Nicéphore Paléologue, le duché de Mésopotamie[108]. Il ne faut donc pas sous-estimer la résistance byzantine. Des possibilités de liaisons subsistèrent par mer jusqu'à la fin de 1084, car les Turcs ne disposaient pas encore d'une flotte notable. Les administrateurs locaux cherchaient à imiter le style des anciens ducs et catépans byzantins et demandèrent ou reçurent des dignités auliques, et ce à une date tardive. Gabriel, qui fut protonobélissime, ne put guère obtenir cette dignité avant 1081, et ce fut sans doute encore l'empereur Alexis I qui conféra à Philarète la dignité de sébaste.

Au cours du quart de siècle 1075-1100, pendant lequel les provinces orientales furent gouvernées sans que Constantinople pût y exercer un contrôle direct, le phénomène décisif fut le déplacement de la population arménienne, principalement en raison de la pression turque. Bousculée par les envahisseurs dans les provinces du nord, en Cappadoce, à Sébastè, elle descendit vers la Cilicie et dans une moindre mesure vers le duché d'Antioche; outre les conditions naturelles favorables à la défense dans les monts du Taurus, elle était plus proche des garnisons arméniennes qui constituaient une grande partie des défenses de ces provinces. Certains empereurs, tel Michel VII, en nommant Abelgharib stratège de Tarse et de Cilicie, favorisèrent ce mouvement. À cette période de la désagrégation administrative byzantine, le facteur religieux a pu jouer un certain rôle, que nous pensons mineur à côté du poids des échecs militaires, dans la mesure où Philarète représentait les Chalcédoniens - il jouissait du reste de l'appui d'Émilien, patriarche melkite d'Antioche. Lorsque les déplacements de populations rendirent les Arméniens non chalcédoniens fort nombreux sinon majoritaires en Cilicie et dans certaines parties des duchés d'Antioche et d'Édesse, Philarète fut mis en difficulté à l'intérieur même de ses territoires au moment précis où les nécessités de la guerre l'obligeaient à demander un effort fiscal considérable. Aussi Philarète s'efforça-t-il d'établir un catholicos à Mar'as, centre de son territoire, bien que lui-même fût chalcédonien. Cette action fut, semble-t-il, la conséquence et non la cause de l'autonomie des provinces orientales.

Que penser alors de l'interprétation byzantine, illustrée par Michel Attaleiatès, qui fait de la trahison des populations frontalières le principal motif du recul byzantin, allégation reprise par de nombreux historiens modernes?

S'il est indéniable qu'une hostilité régnait entre Chalcédoniens et Arméniens, nous ne voyons pas que ces derniers perçurent favorablement la domination turque, à l'exception de la courte période du règne du sultan Malik Shah, et même dans

107 - Léon ne fut pas tué à Édesse, contrairement à l'affirmation de J. LAURENT (*Édesse*, p. 393). D'après MATTHIEU D'ÉDESSE, trad. DULAURIER, p. 181, ce fut son lieutenant, le *proximos*, qui tomba.

108 - BRYENNIOS, p. 239.

ce cas, le sentiment de sécurité engendré par la présence de ce prince et sa tolérance envers les chrétiens était partagé tant par des Arméniens que par des Orthodoxes comme Nikôn de la Montagne Noire qui écrivait: "récemment, par la grâce de Dieu, la paix est venue depuis que les Turcs sont maîtres du pays, comme il n'en existait pas alors que c'étaient les ὁμόπιστοι qui détenaient la souveraineté (ἐπικράτησις)"[109]. En 1097, lorsque les Croisés parvinrent dans la région, les populations arméniennes les accueillirent avec enthousiasme, comme des libérateurs du joug turc, quitte à être ultérieurement désillusionnés.

La fidélité des troupes arméniennes valait celle des troupes grecques. Une défaillance de l'infanterie arménienne devant Hiérapolis n'entama pas la confiance de Romain IV envers elle et il lui confia la garde de la forteresse[110]. De nombreux exploits comptent à l'actif des soldats arméniens: défense d'Édesse, reprise du butin conquis par les Turcs à Iconium, capture de la citadelle de Mantzikert en 1071[111]. Mantzikert, Sébastè, Arz, Ani, cités peuplées toutes d'Arméniens, ne succombèrent pas par trahison. Le banditisme arménien ne s'exerçait pas exclusivement aux dépens des soldats byzantins[112].

Deux épisodes empruntés à Matthieu d'Édesse[113] ont souvent été mis en exergue pour illustrer la haine des Arméniens contre les Grecs. Romain Diogénès aurait fait piller Sébastè par ses troupes pour punir les Arméniens de la cité d'avoir collaboré au pillage par les Turcs jusqu'à ce que Kakikios d'Ani et Chrysoskoulos le Turc lui aient révélé l'innocence des Arméniens[114]. Il est pour le moins étrange qu'un empereur ait ravagé une ville de son Empire et qu'un prince de l'ethnie qu'il entendait punir ait arrêté le châtiment. Le même Kakikios, quelques années auparavant, revenant de Constantinople, aurait ordonné aux soldats de son escorte d'outrager les dames de la bonne société et de massacrer cruellement le métropolite de Césarée qui avait eu, il est vrai, la regrettable indélicatesse d'appeler son chien Armen. J. Laurent[115] avait déjà noté qu'il semblait difficile d'accepter la chronologie de Matthieu d'Édesse. Comment imaginer que Kakikios, après de tels méfaits, ait compté, quelques années plus tard, parmi ceux dont Romain Diogénès acceptait

109 - V. BENEŠEVIĆ, *Catalogus codicum* I, p. 561.

110 - ATTALEIATÈS, p. 113, 116. À part les mercenaires francs, aucune autre troupe impériale n'avait défendu le camp contre les cavaliers arabes.

111 - ZÔNARAS p. 592; MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 137, 151, 184.

112 - Ibn al-Athir notait déjà qu'en 1036 les Sanassunites du Tarôn pillèrent une caravane de pélerins musulmans, traduction d'ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 107 n. 1.

113 - Chez Matthieu d'Édesse qui écrivit au début du XIIe siècle le récit des malheurs des Arméniens jusqu'en 1100, et aussi chez Michel le Syrien qui rédigea son *Histoire* dans la seconde moitié de ce siècle, des erreurs de fait peuvent être relevées quand le récit ne devient pas légende. Leur interprétation des faits est déformée dans la mesure où ils vivaient dans des pays séparés de l'Empire depuis un long moment et devenus hostiles aux Byzantins. Ils considèrent l'histoire de Byzance et des ethnies arméniennes ou syriennes au XIe siècle avec les sentiments d'hommes du XIIe siècle, donnant à leurs textes une coloration antibyzantine qui a pu tromper jusqu'à des commentateurs modernes, mais V. ARUTJUNOVA-FIDANJAN a redonné à ces témoignages leur juste valeur (Sur le problème des provinces byzantines orientales, *REA* 14, 1980, p. 157-170).

114 - MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 232.

115 - LAURENT, *Édesse*, p. 77.

les conseils de modération à Sébastè ? Nous nous demandons si cet épisode doit être reporté après 1071, et même s'il n'est pas aussi légendaire que la défection des Arméniens à Mantzikert rapportée par Michel le Syrien[116] ?

Ainsi les principales anecdotes censées démontrer la haine des Arméniens envers les Grecs sont erronées ou pour le moins douteuses. Nous n'entendons pas démontrer que l'harmonie régnait entre ces deux groupes, mais que les différences religieuses et ethniques ne sauraient à elles seules expliquer l'éloignement progressif des provinces orientales. En effet, les rivalités ethniques pouvaient s'accorder d'une certaine fidélité politique : Pakourianos, un Géorgien, très fidèle serviteur de l'Empire n'en conserva pas moins jusqu'à la fin de sa vie un certain mépris et une certaine réserve envers les Grecs[117]. Rien n'exprime mieux la séparation entre le domaine politique où l'autorité de l'Empire n'était pas contestée, et le domaine religieux où la liberté de culte était revendiquée, que ces paroles prêtées par Michel le Syrien au patriarche jacobite Jean devant le synode de Constantinople en 1029-1030 : "nous sommes soumis aux ordres du saint empereur en toutes choses, comme nous le devons ; mais nous ne changerons point notre confession"[118].

Le rôle d'Antioche

La reconquête d'une des villes qui fut parmi les plus actives du monde méditerranéen jusqu'au VIe siècle modifia-t-elle réellement l'équilibre politique de l'Anatolie byzantine ? Au Xe siècle Antioche avait singulièrement perdu de son importance au profit d'Alep sa voisine, devenue la capitale de la Syrie du nord, mais aux yeux des Byzantins, la ville gardait son prestige comme siège d'un des cinq patriarcats, sans compter la présence d'un patriarche jacobite. Le rayonnement politique et militaire de la cité excédait les limites du duché pour s'étendre à tout l'Orient. On a pu écrire que la reconquête "avec Antioche crée un second pôle, la capitale virtuelle d'un Orient romain. Les structures même de l'Empire s'en trouvent modifiées"[119].

Cependant Antioche fut-elle vraiment susceptible de devenir la capitale d'un État tourné autant vers le monde musulman que vers l'Empire byzantin ? On allègue l'accord entre Phocas et Sklèros pour appuyer cette hypothèse. Nous avons déjà dit que nous ne croyons pas qu'un véritable partage de l'Empire ait été envisagé. Au cours de la lutte des deux Bardas contre Basile II, à aucun moment Antioche ne fut un objectif privilégié : aussi bien Sklèros, pourtant parti des marches d'Orient, que Phocas, quittant Césarée de Cappadoce, s'avancèrent droit sur la capitale. Si les deux rebelles tinrent à s'assurer le duché d'Antioche, c'était en raison des importantes et nombreuses garnisons susceptibles de menacer leurs arrières. Mais

116 - MICHEL LE SYRIEN, p. 169. Le reste du récit de la bataille est de la même veine et se trouve totalement démenti par les contemporains, tant byzantin, Michel Attaleiatès, qu'arménien, Aristakès de Lastivert.

117 - Dans le *typikon* (GAUTIER, *Pakourianos*, p. 105) qu'il établit pour son monastère de Bačkovo, il recommande à sès vieux compagnons géorgiens de toujours se méfier des Grecs et de les exclure de son monastère.

118 - MICHEL LE SYRIEN, p. 142.

119 - DAGRON, *Immigration syrienne*, p. 205.

après la mort de son père Bardas, Léon Phocas, établi à Antioche, ne tenta pas vraiment de constituer une zone de résistance dans le duché.

Il est vrai qu'à nouveau Antioche, sous Khatchatour, puis sous Philarète, fut intégrée dans un ensemble soustrait à l'autorité de Constantinople. Mais dans le premier cas, le duché d'Antioche ne fit que servir à alimenter une armée de réserve pour Romain Diogénès après la dispersion de ses fidèles cappadociens. Ultérieurement, Antioche ne devint pas la vraie capitale de Philarète dont les États étaient centrés sur Mar'ash, sa "patrie", et sur les forteresses avoisinantes du Taurus. Philarète occupa cette grande métropole parce que le pouvoir y était largement vacant et que la conquête lui apportait d'appréciables ressources économiques.

Antioche constituait en fait un relai de l'autorité impériale, préoccupée de la fidélite des ducs et patriarches ; ainsi Michel IV y établit l'un de ses frères comme duc et Constantin X y envoya Nicéphoritzès, longtemps son homme de confiance. En Occident, Thessalonique jouait un rôle économique identique, sans qu'on ait vu en cette ville la capitale potentielle d'une entité territoriale autonome, du moins jusqu'au XIIe siècle[120]. Ville-relai, mais aussi ville-reflet des luttes politiques à Constantinople : lorsque Constantin Dalassènos devint un prétendant sérieux au trône, l'agitation en sa faveur dans la capitale trouva un écho à Antioche où sa famille s'était montrée si active.

Organiser un État autour d'Antioche aurait été fort difficile eu égard à la diversité ethnique de la population, qui rendait la ville, sinon l'acropole, bien difficile à défendre. Avant la reconquête byzantine, les émirs hamdanides mis en difficulté cherchaient refuge dans Alep la musulmane plutôt qu'à Antioche trop largement peuplée de chrétiens, et, en dépit de sa forte position et de ses célèbres murailles, Antioche fut parfois victime de trahisons. Ainsi en 969 Bourtzès y pénétra facilement. Un siècle plus tard, Philarète n'eut pas non plus à conquérir la ville car il y fit son entrée à l'appel d'une partie des habitants ; mais il la perdit aussi aisément : trois cents soldats suffirent à Soliman, sultan d'Iconium, pour surprendre la forteresse. Les Turcs eux-mêmes ne surent pas davantage conserver la cité et Bohémond le Franc se la fit livrer par un Arménien. Ce n'est qu'avec l'établissement d'une solide garnison franque et l'amoindrissement des menaces extérieures que la ville connut un siècle de tranquillité[121].

Antioche, centre de la plus haute importance pour l'Empire, ne parut jamais en mesure de constituer la capitale d'un État rival en Anatolie. Cependant, place indispensable pour tenir la Cilicie et la Syrie du nord, elle fut l'objectif majeur des empereurs byzantins, soucieux de recouvrer la prééminence en Anatolie, d'autant plus que ses nouveaux maîtres, les princes latins d'Antioche, d'origine normande, comptaient précisément parmi les pires ennemis de Byzance.

120 - Nicéphore Mélissènos y reçut des terres, et ses hommes participaient à l'administration publique, mais son pouvoir sur Thessalonique et sa région était du même type que celui des princes arméniens ou de Grégoire Magistros sur les régions dont les revenus leur étaient accordés.

121 - Cependant les princes d'Antioche ne furent pas en mesure de s'opposer aux efforts des empereurs Jean II et Manuel Comnène et furent contraints de les laisser pénétrer dans la cité.

Les dissidences de provinces traditionnellement byzantines

Tout un parti byzantin n'eut guère de regret de la perte des provinces les plus orientales, car il jugeait peu sûrs ces thèmes dits "arméniaques". Mais, fait plus grave, des thèmes "romains" traditionnels cessèrent à la même époque de relever de l'autorité impériale. Nos informations, assez précises sur le thème de Chaldée, sont tout à fait insuffisantes sur les thèmes pourtant plus importants de Cappadoce, des Anatoliques et des Arméniaques. Il existe une grave lacune dans les sources entre l'époque de Nicéphore III lorsque Nicéphore Mélissènos, ancien monostratège des Anatoliques, retira les garnisons de nombreuses villes d'Orient pour marcher contre l'empereur au début de 1081, et le moment où l'État seldjoukide apparaît tout constitué autour de sa capitale Konya, l'ancienne Iconium, au début du XII[e] siècle. Ces vingt années décisives pour le sort de l'Anatolie byzantine restent obscures car Anne Comnène, principale source pour cette fin du siècle, ne voit l'histoire de l'Empire qu'au travers des faits et gestes de son père l'empereur Alexis qui s'était presque complètement désintéressé de l'Asie Mineure jusqu'à l'arrivée des Croisés en 1096.

Les Gabras en Chaldée

Ce thème, dont la capitale était Trébizonde, constitue le plus remarquable exemple d'une population byzantine particulièrement menacée dans la décennie 1070 au point de tomber durant quelques années sous une domination étrangère et qui se donna pour chef un membre de l'aristocratie locale, officier de rang moyen, Théodore Gabras[122], afin d'assurer sa défense en dehors de toute instruction et plus encore de tout renfort venant de Constantinople. Du moment où il reconquit Trébizonde sur les Turcs, Théodore se comporta jusqu'à sa mort en souverain autonome dans son territoire; comme le dit fort bien Anne Comnène, il considérait Trébizonde, c'est-à-dire le thème de Chaldée, comme un bien patrimonial[123]. Tout lien cependant n'était pas rompu avec la cour de Constantinople puisque Théodore y séjourna vers 1091 alors qu'il désirait reprendre son fils, en quelque sorte otage d'Alexis Comnène. L'empereur souhaitait se concilier Théodore, guerrier redoutable et atout efficace dans la lutte contre les Turcs, et il proposa un mariage entre sa propre nièce, fille d'Isaac, et Grégoire, fils de Théodore. L'empereur agissait comme si Théodore était un prince étranger ou à tout le moins un toparque des frontières qui pouvait être rallié au prix d'une alliance matrimoniale.

122 - En 1072, il était seulement *hypatos* et *topotèrètès* de Colonée, SPATHARAKÈS, *The Portrait in Byzantine illuminated Manuscripts*, Leyde 1976, p. 60. Plusieurs générations de Gabras avaient exercé des charges militaires, sans qu'aucun d'eux toutefois eût obtenu de commandement très élevé, domestique des Scholes ou stratège des Anatoliques, du moins à notre connaissance. Ils semblent plutôt indisciplinés et participèrent à plusieurs complots, même contre Basile II, complots dont les motifs n'apparaissent pas toujours clairement. Quels intérêts communs en effet pouvaient unir le Bulgare Élinagos Phrantzès et le Trébizontain Gabras en 1018 (voir f. d. n° 20)?

123 - *Alexiade* II, p. 151: ὡς ἴδιον λάχος ἑαυτῷ ἀποκληρωσάμενος.

Il est certain que l'adhésion populaire ne manqua pas à Gabras au point d'être considéré comme un martyr, honneur exceptionnel, lorsqu'il fut exécuté par des Turcs pourtant sensibles à sa valeur[124]. Qu'il fût grec et orthodoxe ne l'avait pas incité à se soumettre à l'autorité impériale qui ne se rétablit sur cette province qu'après la mort de Théodore et encore de façon intermittente. En effet, désormais la province de Trébizonde conserva des tendances autonomistes, favorisée qu'elle était par l'abri de ses montagnes, par sa situation aux extrémités de l'Empire et par l'existence d'une métropole régionale économiquement prospère[125], si bien que Grégoire Tarônitès, puis le neveu de Théodore, Constantin, purent de nouveau se rendre indépendants de la capitale.

Le mode d'administration de sa province par Théodore nous échappe, faute de la moindre source, à moins d'admettre qu'il ne différait guère de celui mis en place quelques décennies plus tard par son neveu Constantin. Sous le gouvernement de ce dernier, tout reposait sur le recrutement et le paiement d'une armée qui, sans être nombreuse, eu égard à la modestie du territoire d'où elle tirait ses ressources, devait comporter les effectifs d'un ancien grand thème byzantin, plusieurs milliers d'hommes[126]. Comme les autres héritiers de la puissance byzantine en Orient et comme l'empereur lui-même à Constantinople, Constantin se heurta à de graves difficultés pour financer l'effort de guerre local. Comme Alexis, il eut recours aux biens d'Église pour payer ses soldats, dont certains étaient peut-être des Turcs, au grand scandale du métropolite de Trébizonde, Étienne Skylitzès[127].

Les thèmes centraux des Arméniaques, des Anatoliques et de Cappadoce

Les habitants du thème des Arméniaques, inquiets de la présence de nombreuses bandes turques, accueillirent avec une certaine satisfaction Roussel de Bailleul, pourtant déserteur de l'armée d'Isaac Comnène. En effet ce commandant des *tagmata* francs à l'époque de Diogénès avait une réputation méritée de grande vaillance. En 1073-74, la population d'Amasée, y compris ses notables, accepta de payer l'impôt au chef franc pour que lui et ses hommes occupent les forteresses du thème et repoussent les Turcs. Par exception donc, le bénéficiaire du soutien de la population des Arméniaques ne fut pas un membre de l'aristocratie locale, mais un étranger; depuis lontemps cependant des troupes franques et varanges

124 - Théodore tient une place considérable dans la geste des Danishmendides: Irène MÉLIKOFF, *La geste de Melik Danismend, Étude critique du Danismendname* I et II, Bib. Archéo. et Hist. de l'Inst. Français d'Archéo. d'Istanbul, 10, 11, Paris 1960.

125 - Un atelier monétaire était actif en 1081. Théodore Gabras lui fit émettre des pièces à l'effigie de saint Théodore; son neveu Constantin poursuivit, semble-t-il, sa politique d'indépendance monétaire: cf. S. BENDALL, The Mint of Trebizond under Alexios I and the Gabrades, *Numismatic Chronicle, Seventh Series* XVII, 1977, p. 126-136 et HENDY, *Monetary Economy*, p. 438.

126 - IBN AL-ATHIR, *R.H.C., Historiens Orientaux* I, p. 341, évoque une défaite désastreuse des Grecs de Gabras où ils auraient perdu cinq mille hommes, tués ou faits prisonniers par l'émir ortokide Balak.

127 - SKYLITZÈS, *Monodie*, p. 100. C'est ainsi qu'on peut interpréter la violente réaction de l'auteur de la Monodie, affirmant que Gabras avait fait de l'Église, non pas celle du Christ, mais celle de la race étrangère des Agarènes.

prenaient leurs quartiers d'hiver dans la région, elles étaient donc familières aux indigènes et appréciées par eux. Il faut en effet se garder d'imaginer que les mercenaires étrangers pillaient et maltraitaient systématiquement les populations qu'ils étaient chargés de défendre. Le récit d'Anne Comnène, au reste identique à celui de son époux Nicéphore Bryennios, ne parvient pas à masquer combien la population d'Amasée fut déçue par l'arrivée d'Alexis Comnène envoyé par Michel Doukas, l'empereur légitime, avec mission de rétablir l'ordre. Lorsque Alexis demanda aux gens d'Amasée de payer le Turc Toutach qui avait remis Roussel à Alexis, il manqua d'être mis à mal par la foule en colère et put craindre un moment qu'elle ne délivrât les prisonniers. Car, aux dires d'Anne Comnène, Roussel disposait de troupes abondantes et bien équipées, du moins par rapport à celles du stratopédarque[128], et détenait de nombreuses forteresses. Or Alexis ne put s'emparer de l'homme qu'en faisant alliance avec l'envahisseur turc dont jusqu'ici Roussel avait préservé sa province : aux yeux des habitants donc, la situation présentait le paradoxe que le stratège byzantin, avec l'accord de l'ennemi, privait la province de son meilleur défenseur. Roussel de Bailleul, en raison de sa valeur militaire, n'était pas seulement populaire auprès des habitants des villes et des campagnes du thème des Arméniaques, mais aussi auprès des plus grandes familles de la région ; Théodore Dokeianos, neveu de l'empereur Isaac Comnène, réprimanda vivement son jeune cousin Alexis pour avoir aveuglé Roussel, ce qui était le châtiment normal envers un rebelle, car il privait ainsi l'Empire d'un défenseur de valeur. En revanche, dès que Dokeianos eut découvert qu'Alexis ne s'était livré qu'à un simulacre d'aveuglement, il félicita très vivement le stratège d'avoir sauvegardé un tel guerrier. Le sort du thème des Arméniaques après la capture de Roussel et le départ d'Alexis Comnène nous est inconnu, bien qu'Anne affirme que son père ait rétabli l'autorité de Michel VII sur toute la province. Il est sûr que la région passa sous la domination turque, et d'après l'épisode précédent, sans doute préféra-t-elle négocier avec l'envahisseur plutôt que de résister, dans la mesure où elle était privée de renforts venant de la capitale et de chefs locaux.

Nous ignorons également comment le thème des Anatoliques et la région de la Cappadoce tout entière, longtemps coeur de l'Empire, lui furent enlevés. En 1081, des résistances sporadiques subsistaient en plusieurs points, celle de Bourtzès, appelé par Anne Comnène toparque de Cappadoce et de Chôma[129], et celle de Diabatènos, établi plus au nord en Paphlagonie, autour d'Héraclée du Pont. Ces hommes disposaient de troupes et pouvaient encore effectuer de nouvelles levées ; ils étaient officiers de l'armée byzantine, *topotèrètai*, c'est-à-dire commandants en second du thème, dont les chefs avaient rejoint Constantinople lors des rébellions précédentes. Le supérieur de Bourtzès était normalement Nicéphore Mélissènos, stratège des Anatoliques[130]. Cependant le terme de toparque appliqué à l'un des Bourtzès indique clairement qu'ils avaient acquis une marge d'autonomie politique sans qu'il y eût volonté délibérée de rejeter l'autorité impériale ; mais cette

128 - *Alexiade* I, p. 11.
129 - *Ibid.*, p. 131.
130 - Nous remarquerons de nouveau l'association entre un Mélissènos et un Bourtzès, dont nous avons par ailleurs noté la proche parenté, *supra*, p. 238.

autonomie résultait naturellement de leurs mauvaises communications, notamment par voie terrestre, avec la capitale. Pour Bourtzès au moins, nous ajouterons que son désir de résistance aux Turcs pouvait être renforcé par le sentiment de défendre ses terres, puisque, nous l'avons vu, les Anatoliques formaient, avec le duché d'Antioche, le centre des biens de la famille Bourtzès. Cette défense isolée du centre de l'Anatolie byzantine échoua, faute de soutien de la part de l'empereur, trop occupé par les dangers normand et petchénègue et, pis encore, si les ordres impériaux furent suivis, des contingents furent prélevés sur les forces subsistantes de ces provinces pour renforcer l'armée d'Occident[131]. Alexis Comnène ne saurait être entièrement rendu responsable de l'abandon de ces provinces, car plusieurs années auparavant, jeune stratège débutant, au retour de sa mission contre Roussel de Bailleul, il se dirigeait vers Héraclée du Pont et avait alors été attaqué par des maraudeurs turcs, car la province se trouvait mal défendue ; à Héraclée même, un homme d'origine modeste mais qui avait exercé les plus hautes charges, Maurix[132], assurait la sécurité de la ville avec des troupes qui semblent bien avoir été constituées de ses propres gardes du corps, et non de soldats impériaux[133].

Le *Seldjuknameh*, notre seule source concernant la conquête de la Cappadoce par les Turcs, reste fort imprécis. Il conserve toutefois le souvenir que les Turcs, pour maîtriser Iconium, durent conquérir une forteresse proche de cette cité, défendue par des Grecs dont l'un se nommait Kostas (Constantin)[134]. Les lacunes de nos sources déforment peut-être en l'accentuant l'impression de facilité que donne la conquête turque, mais on est déconcerté par la faible résistance opposée par cette vaste région qui, s'étendant de Césarée à Ancyre jusqu'à Laodicée de Phrygie et Chôma à l'ouest, avait fourni la majeure partie des cadres et des hommes qui résistèrent trois siècles durant aux attaques arabes et entreprirent la reconquête du X[e] siècle. L'argument de la supériorité militaire des Turcs n'est pas totalement recevable ; l'effet de surprise ne jouait plus et les soldats grecs, quand ils étaient vraiment commandés et décidés à se battre, étaient capables de repousser l'ennemi, comme le montre l'exemple de Trébizonde.

Sans doute, à l'instar des autres grands thèmes traditionnels, les soldats avaient-ils connu une certaine démobilisation au cours du XI[e] siècle, maïs en 1022, ceux originaires du thème des Anatoliques étaient encore suffisamment nombreux pour constituer une armée rebelle inquiétant Basile II[135], pendant que simultanément d'autres soldats du même thème le servaient dans sa campagne contre les Géorgiens. Sans nier que la poussée turque qui se déversait par la région de Sébastè, évitant les monts du Taurus, ait été redoutable, les relations que les Cappadociens (au sens géographique du terme) entretinrent avec l'État byzantin conduisent à une

131 - *Ibid.*, p. 131. Il semble que ces hommes acceptèrent de quitter leur pays pour secourir l'empereur. Des Bourtzai sont ultérieurement attestés à la cour d'Alexis, *Alexiade* III, p. 200-202.

132 - Sur sa carrière, voir SEIBT, *Bleisiegel* I, n° 58.

133 - BRYENNIOS, p. 197.

134 - CAHEN, *Seldjuknameh*, p. 97-106.

135 - Il s'agit de la rébellion de Nicéphore Phocas et de Nicéphore Xiphias en 1022. L'armée de Basile II avait été saisie de crainte, car beaucoup de soldats pensaient à leurs familles susceptibles d'être menacées par les révoltés : elles vivaient donc dans ce thème, YAHYA III, p. 241.

explication satisfaisante. Au Xᵉ siècle, ces soldats avaient été le fer de lance de l'armée byzantine, menés par les chefs des grandes familles, Phocas, Sklèroi, Maléïnoi et avaient même placé l'un des leurs, Nicéphore Phocas, sur le trône de Constantinople. Sous le règne de Basile II, ils exerçaient encore nombreux la carrière des armes, mais dans les décennies suivantes, ils jouèrent un rôle effacé. Cependant avec l'arrivée de Romain Diogénès au pouvoir, la Cappadoce retrouva un poids considérable, puisque dans une certaine mesure, nous l'avons vu, Diogénès était l'héritier politique des Phocas, s'appuyant lui aussi sur les soldats de ces provinces, qui l'entouraient encore au moment de la défaite de Mantzikert. Nous savons quelles furent les conséquences de la terrible guerre civile qui suivit la libération de Romain Diogénès, et à quel point le sort de l'ancien empereur, qui avait incarné la politique de résistance militaire aux Turcs, fut unanimement regretté[136], sauf par les partisans inconditionnels des Doukai. Comment ne pas imaginer que les Cappadociens, pour qui Diogénès était un véritable héros national, ne soient pas entrés en dissidence morale sinon ouverte[137] ? Ils n'usèrent pas à coup sûr de toutes les ressources pour lutter contre les Turcs; Diogénès n'avait-il pas été traité avec magnanimité par le sultan Alp Arslan ? Rappelons que sous le règne d'Alexis I, Nicéphore, fils de l'empereur aveuglé, fut au centre de l'opposition dans l'armée à Alexis Comnène, auquel on reprochait un désintérêt au moins apparent pour le sort de l'Anatolie[138].

Les provinces de l'Égée: les indices d'une désaffection de la population

À la faveur des guerres civiles de 1078 à 1081, les Turcs avaient occupé un certain nombre de villes et de forteresses, placées en théorie sous le contrôle des gouverneurs byzantins auxquels ils fournissaient des troupes auxiliaires. En réalité, plusieurs de leurs émirs, de leurs satrapes, dit Anne Comnène[139], s'étaient rendus indépendants tant de l'autorité byzantine que de celle du sultan de Nicée. Parmi eux, plusieurs avaient connu la cour byzantine dont Tzachas, capturé par Alexandre Kabasilas et offert à l'empereur Botaneiatès qui l'avait comblé de dons et honoré

136 - ATTALEIATÈS, p. 176; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 154; BRYENNIOS, p. 139-141; ZÔNARAS, p. 706; GUILLAUME DE POUILLE, p. 168; LUPUS PROTOSPATHARIUS, p. 60; MATTHIEU D'ÉDESSE, trad. DULAURIER, p. 170; MICHEL LE SYRIEN, p. 169-170; ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 127.

137 - ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 127, date de l'aveuglement de Romain IV l'exaspération des troubles en Asie Mineure: "Romain IV fut victime des odieux outrages de ses sujets qui le tuèrent, l'ayant aveuglé et éclaboussèrent le trône impérial d'un sang ineffaçable. À partir de ce moment, les chefs et les soldats perdirent courage et la victoire ne vint plus à l'Empire. La perfidie et la haine divisèrent les puissants qui foulèrent aux pieds la justice..."

138 - L'évolution de l'art cappadocien reflète remarquablement le rôle politique joué par cette province au cours du XIᵉ siècle. Catherine JOLIVET (La peinture byzantine en Cappadoce de la fin de l'iconoclasme à la conquête turque, *Le aree omogene della civilta rupestre nell'ambito dell' impero bizantino. La Cappadocia*, Galatina 1981, p. 190-191) conclut son étude en notant un certain déclin dans la première moitié du XIᵉ siècle (correspondant aux troubles engendrés par Nicéphore Phocas) avant que cet art ne connaisse une renaissance brillante et éphémère vers 1060-1080 et puis n'entre en décadence.

139 - *Alexiade* III, p. 23.

de la dignité de protonobélissime[140]. Prétextant le renversement de cet empereur, Tzachas avait repris sa liberté et conquis un territoire autour de Smyrne.

Nous n'avons aucun écho d'une résistance grecque à la mainmise turque, encore qu'en 1097-1098, au moment même où Alexis Comnène allait envoyer une expédition délivrer ces régions égéennes, les émirs locaux, Tzachas de Smyrne, Tangriperme d'Éphèse, pillaient les régions côtières, dévastant tout[141]. Il faudrait donc comprendre qu'à cette date très tardive des populations chrétiennes restaient encore insoumises aux Turcs qui les traitaient en ennemis. D'autres indices révèlent au contraire que des Grecs ont collaboré avec des émirs turcs, en favorisant particulièrement les entreprises de Tzachas. L'émir de Smyrne construisit une flotte grâce à l'aide d'un ingénieur originaire de cette ville[142]. Les rameurs de la flotte étaient aussi à coup sûr des Byzantins, car les Turcs n'avaient pas de tradition maritime et ne combattaient qu'à pied sur le pont des navires. Toutefois il serait imprudent d'y voir le signe d'une collaboration entre autochtones et Turcs, car les rameurs pouvaient être des prisonniers de guerre. En revanche, ceux qu'Anne Comnène qualifie de Turcs et qui composaient l'armée de Tzachas, n'appartenaient pas tous à cette ethnie. En effet, lorsque Constantin Dalassènos reconquit Chio, les Turcs menacés de périr implorèrent leurs adversaires en langue "romaine"[143]. S'ils n'étaient pas grecs, à tout le moins étaient-ils des mixobarbares issus des mariages entre les deux races, au même titre que les turcopoules servant fidèlement dans les armées de l'empereur Alexis. Lorsque Smyrne fut reprise, dix mille hommes furent tués[144], chiffre élevé qui comportait sans doute des Turcs de la garnison, mais aussi bon nombre de ceux que nous appellerions aujourd'hui des collaborateurs. Parmi les habitants survécurent ceux dont Jean Doukas, le stratège d'Alexis, s'était assuré la fidélité.

Les révoltes des îles de Crète et de Chypre auraient été de grande conséquence si elles n'avaient pas été rapidement réprimées. Le bref récit d'Anne Comnène ne se soucie pas d'exposer les causes de ces révoltes, aussi sommes-nous réduit aux hypothèses. La prosopographie n'est pas d'un grand secours, car les familles des instigateurs de ces deux révoltes, Karykès en Crète et Rapsomatès en Chypre, ne comptaient point parmi les plus illustres de l'Empire. Le seul Karykès notable fut Nicétas, protoproèdre et duc de Bulgarie entre les années 1070 et 1090[145]. Etait-ce lui qui fut nommé ultérieurement catépan de Crète et trouva une mort cruelle des mains des habitants de l'île? Ce n'est pas assuré, bien que le récit d'Anne Comnène qui ne prend pas soin de mentionner le prénom du Karykès de Crète, laisserait entendre qu'il était à cette date un personnage assez célèbre. D'autres

140 - *Ibid.* II, p. 114.
141 - *Ibid.* III, p. 23.
142 - *Ibid.* II, p. 110.
143 - *Ibid.* II, p. 111.
144 - ANNE COMNÈNE ne veut pas faire porter la responsabilité du massacre sur Jean Doukas, son oncle maternel (*ibid.* III, p. 25). De même, elle innocentait son père lors du massacre des Scythes (*ibid.* II, p. 144-5).
145 - Ses sceaux ont été édités par LAURENT, *Bulles Métriques*, n° 97, et H. HUNGER, Zehn unedierte byzantinische Beamtemsiegel, *JÖB* XVII, 1968, p. 186. La dignité de protoproèdre est la plus appropriée pour un duc de Bulgarie entre 1070 et 1080.

Karykai nous sont connus ; l'un d'eux, selon son sceau, était *basilikos*[146]. Au XII[e] siècle, Basile Karykès offrit la décoration d'une icône dédiée à saint Étienne[147].

Les Rapsommatai sont encore plus modestement représentés[148]. Le rebelle chypriote n'était assurément pas un militaire, d'après la description qu'en donne Anne Comnène. Sans doute s'agissait-il d'un fonctionnaire du fisc. L'absence d'un catépan de l'île est au reste étrange, car la fonction y est attestée antérieurement à la révolte[149] et l'île n'était pas dépourvue de troupes ; peut-être ce militaire avait-il été éliminé, ou par exception, Rapsommatès cumulait-il une fonction civile avec une charge militaire[150] ?

Deux conjectures peuvent être avancées pour rendre compte de ces révoltes insulaires. La première, déjà formulée par Chalandon, les attribuait à des charges fiscales excessives. Les arguments en faveur de cette hypothèse sont au nombre de deux ; d'une part vers 1090-1092, le besoin de financement nécessité par l'effort de guerre contre les Petchénègues était à son apogée, et d'autre part les deux chefs rebelles auraient appartenu, semble-t-il, à l'administration fiscale. Le mécontentement fiscal, s'il était confirmé, ne serait pas récent, puisque Théophile Érôtikos déjà avait poussé les Chypriotes à le suivre en 1042, en les incitant à tuer Théophylacte, juge et *praktôr*, accusé par Théophile d'avoir lui aussi levé de lourdes contributions irrégulières[151]. Une lettre de Psellos, où il félicite un curateur d'avoir apaisé des troubles, laisse entendre que l'île avait de nouveau connu des incidents[152]. Par ses fonctions un curateur était plutôt amené à prendre des mesures d'ordre économique et fiscal ; une allusion au César (Doukas) permet de la dater du règne d'un Doukas (Constantin X plutôt que Michel VII).

Le second ressort vraisemblable du mouvement est le sentiment éprouvé par les habitants d'un abandon de la part de l'empereur, sentiment largement partagé, nous l'avons vu, par d'autres provinces de l'Empire et cause de bien des dissidences. En effet, la marine byzantine fut fort peu active jusqu'à ce que Tzachas ait constitué une menace réelle pour la capitale même. Les Crétois ne pouvaient ignorer que les Turcs s'étaient emparés de Chio, de Mytilène et de Rhodes[153], et ils pouvaient craindre que leur île ne fût un prochain objectif de l'ennemi. Mais dès qu'une flotte constantinopolitaine en état de combattre se fut approchée de leurs côtes, les habitants préférèrent immédiatement revenir sous une autorité impériale réaffirmée. En Chypre, la menace turque fut sensible dès le moment où Soliman s'empara

146 - KONSTANTOPOULOS , *Molybdoboulla*, n° 371 : + ΘKER. - HΘEIΘEO - ΦANHRAC-.ΛIK - KAPIK., lu de cette façon : + Θεοτόκε βοήθει Θεοφάνῃ βασιλικῷ καρίκῃ. L'auteur a considéré Karykès comme le nom d'une fonction, non attestée par ailleurs. Nous préférons y voir un patronyme en dépit de l'absence d'article précédant le nom. Le *basilikos* était un fonctionnaire fiscal, AHRWEILER , *Administration*, p. 74.

147 - *Markianos 524*, n° 281, n° 524.

148 - Cf. f. d. n° 126 note 2.

149 - Sceau de Michel, magistre et catépan de Chypre, datable des années 1060-1080, SCHLUMBERGER , *Sigillographie*, p. 305 n° 2.

150 - Un tel cumul, rare, se rencontre en Chypre : *ibid.*, p. 306 n° 1 ; sceau d'un *kritès* et catépan de l'île, *ibid.*, p. 283, n. 38.

151 - SKYLITZÈS , p. 429.

152 - PSELLOS, *Scripta Minora* II, p. 110-111.

153 - *Alexiade* III, p. 23.

de la côte cilicienne et d'Antioche en 1084, et la population préféra s'en remettre à un chef local, issu du rang des fonctionnaires byzantins. Mais sitôt le débarquement d'un stratège expérimenté, Michel Boutoumitès, une partie des troupes chypriotes se rallia à lui sans combattre. Alexis "comprit qu'il fallait assurer la sécurité de l'île"[154]. D'une part, il établit un juge et répartiteur fiscal, Kalliparios, connu pour son esprit de justice, et d'autre part il fit fortifier le territoire, y établit des navires de guerre ainsi qu'une garnison de cavalerie sous la direction d'un des meilleurs généraux de l'Empire, Eumathios Philokalès. Répondant aux aspirations de la population, sécurité et justice fiscale, il assura la tranquillité des îles pour un siècle.

*

**

L'affaiblissement progressif des armées byzantines au cours du dernier tiers du XIe siècle n'avait pas permis d'assurer la défense efficace d'un territoire devenu fort étendu et menacé simultanément par trois envahisseurs. La défaillance byzantine a rendu inévitable le développement d'autorités locales susceptibles d'assurer la sécurité, même de façon modeste et précaire, ou, en cas de nécessité, de traiter avec l'ennemi. Les pouvoirs locaux fleurissaient d'autant plus facilement qu'ils se situaient tous dans des zones urbaines plus développées que dans le reste de l'Empire, cités d'Italie du Sud, du Paristrion et de la frontière orientale, notamment Antioche et Trébizonde. Or ces villes importantes disposaient déjà, dans le cadre de l'Empire, d'une certaine autonomie, illustrée par l'existence de milices et appuyée sur une prospérité économique supérieure, semble-t-il, aux régions anciennement byzantines.

Cette dissidence de fait n'a pas signifié, au moins dans un premier temps, un rejet des autorités byzantines, puisque précisément la presque totalité des chefs régionaux était issue des cadres de l'armée ou de l'administration restés sur place, tout particulièrement en Orient. L'essor de cette résistance locale fut compromis par la lutte entre les différentes factions byzantines, Doukai, Comnènes, Diogénai.

Que les populations aient été allogènes - latines, arméniennes ou syriennes -, ne fut pas le facteur décisif, dans la mesure où il n'apparaît pas que les Byzantins aient perdu l'Italie ou la région du Taurus en raison de la désertion des habitants passés à l'ennemi. Il n'y avait certes jamais eu unanimité pour accepter la domination byzantine, et parmi les Italiens ou les Arméniens existait en permanence un parti hostile à l'Empire. Ce n'était pas une situation nouvelle au XIe siècle. Déjà lors des guerres soutenues du VIIIe siècle au Xe siècle contre les musulmans en Asie Mineure, de fréquentes trahisons en faveur des envahisseurs étaient survenues, parfois aussi des alliances, telle celle de Michel le Slave avec le calife de Bagdad. Mais le parti hostile aux Byzantins ne prit d'importance qu'avec l'affaiblissement de l'Empire et les populations menacées furent amenées à traiter avec les envahisseurs lorsque tout espoir de renfort fut perdu, comme à Bari en 1071. Des régions parfaitement hellénisées, même s'il s'y était développé un

154 - *Ibid.* II, p. 164.

particularisme provincial, comme la Cappadoce ou le Pont, ont été frappées du même mal. La plus grave conséquence de ces résistances locales, hors de l'autorité impériale, fut précisément de faire prendre conscience à des populations grecques et orthodoxes qu'elles pouvaient s'administrer avec succès sans dépendre de Constantinople, et qu'assurant eux-mêmes la défense de leur pays, les habitants et leurs élites locales ne voyaient plus la nécessité d'entretenir une coûteuse administration impériale qui avait failli.

La preuve que le processus de décadence pouvait être surmonté est apportée *a contrario* par le rétablissement de l'autorité byzantine dans les Balkans. Cette région était peuplée entre autres de Bulgares, seul groupe ethnique à conserver son identité parce qu'elle s'était auparavant incarnée dans un État indépendant. En 1040 encore, les Bulgares se montrèrent prêts à suivre des chefs issus de leur nation pour recouvrer une autonomie politique perdue depuis moins d'une génération. En 1072 survint l'ultime résurgence du sentiment national vite étouffée. La péninsule balkanique fut soumise aux incursions des Serbes et des Croates et à l'invasion de nombreuses bandes de Petchénègues et de Coumans dont une notable partie s'installa à l'intérieur des frontières byzantines, créant le long du Danube une nouvelle population de mixobarbares. Or les efforts constants des empereurs Doukai et Comnènes, même s'ils connurent parfois de lourds revers, permirent de rendre à nouveau la frontière danubienne imperméable aux raids des nomades du Nord. Cette sécurité retrouvée après la victoire du Lébounion en 1091 offrit un siècle de paix intérieure aux provinces balkaniques qui, à la différence des provinces orientales, avaient bénéficié de la sollicitude impériale.

Ce que nous venons d'exposer relativise l'importance du facteur religieux comme explication possible de la perte des provinces orientales, puisque les provinces orthodoxes ne se comportaient pas différemment des provinces peuplées d' "hérétiques". Sans doute ne faut-il pas nier qu'il y ait eu des rivalités et même des haines religieuses, mais celles-ci ne dataient pas non plus de la fin du XIe siècle et elles n'avaient pas entravé l'expansion byzantine de la première moitié de ce siècle. Pourtant c'est cette justification de type religieux qui a été avancée par les contemporains, tant byzantins qu'arméniens ou syriens[155], pour justifier ce qui paraissait incroyable, l'effondrement en deux décennies du plus puissant État du Proche-Orient, alors que nous n'avons relevé d'hostilité à l'autorité impériale que lors d'un alourdissement de la fiscalité.

155 - Par contemporains, nous opposons les chroniqueurs des XIe et XIIe siècles aux historiens modernes.

CHAPITRE V

LE FRAGILE APOGÉE DES COMNÈNES (1108-1180)

Des dernières années du règne d'Alexis Comnène à la mort de Manuel I, l'Empire connut un calme étonnant en comparaison de l'agitation de la seconde moitié du XIe siècle et de la désintégration finale de l'ultime quart du XIIe siècle qui culmina avec la prise de Constantinople en 1204. La compétition pour le pouvoir suprême cessa virtuellement ou plus exactement se limita à la famille Comnèno-Doukas, hors de laquelle ni l'aristocratie ni le peuple ne concevaient plus de choisir l'empereur. Le sentiment dynastique prévalut à nouveau, comme dans la première moitié du XIe siècle en faveur des dernières impératrices de la dynastie macédonienne. Même en tenant compte du manque d'informations presque complet à propos du règne de Jean II Comnène, les complots contre l'empereur se réduisirent à quelques velléités vite réprimées. Pas un mouvement militaire d'envergure ne se développa pendant près d'un siècle. Certes dans les provinces, la situation ne s'améliora pas autant que le calme relatif qui y régnait le laisserait croire.

L'aristocratie de cour sous contrôle

Alexis Comnène avait réussi à unifier l'élite de l'aristocratie en la transformant en une vaste famille qui pourvoyait aux plus hauts postes, y compris les postes civils et en recevait les prébendes[1]. Comme l'a bien noté J. Lilie, le chef de l'État devenait en même temps le chef respecté de la famille[2]. Aucun système, si solide fût-il[3], ne pouvait toutefois éliminer toute ambition personnelle. De plus le caractère patrimonial du gouvernement favorisait certes l'hérédité comme mode de transmission de l'Empire, mais privilégiait aussi le droit d'aînesse. En effet, parmi la petite dizaine de complots identifiables dirigés contre Jean et Manuel Comnène, une moitié peuvent s'expliquer par des prétentions fondées sur un tel droit, aussi

1 - Les fonctions jusqu'ici réservées aux eunuques, telles que parakoimomène, lui sont ouvertes. Jean Comnène choisit successivement deux de ses cousins pour occuper le poste, Grégoire Tarônitès, puis Jean Comnène (GUILLAND, *Institutions* I, Le parakoimomène, p. 207).

2 - LILIE, *Macht und Ohnmacht*, p. 84 *sq*.

3 - Même après la défaite de Myrioképhalon, bien plus sanglante que ne l'avait été celle de Mantzikert un siècle plus tôt, le crédit de l'empereur, entamé aux yeux des étrangers, tel l'empereur d'Allemagne, resta intact à l'intérieur de l'Empire, sans qu'aucun des grands chefs militaires n'ait songé à se séparer de l'empereur qui s'était montré inférieur à sa tâche.

bien pour les princesses que pour les princes porphyrogénètes. Jean II se vit contester l'accès au trône par sa soeur aînée Anne; Manuel dut faire face à l'ambition du César Jean Rogerios-Dalassènos, époux de sa soeur aînée Marie, puis aux intrigues de son frère aîné Isaac le sébastocrator dont le fils Andronic continua les séditions menées contre son cousin.

Ces conspirations étaient dangereuses tant que le nouvel empereur ne tenait pas fermement le palais impérial. Bien entendu, une partie de l'aristocratie a appuyé les factieux, mais nous sommes incapable de distinguer, à la différence de la période précédente, des clans aux projets bien définis. Sans doute en 1118, Nicéphore Bryennios, poussé par son épouse Anne et par sa belle-mère l'impératrice Irène Doukaina à prendre la place de Jean II, aurait pu devenir le porte-drapeau du groupe macédonien; mais l'apathie et même le refus de Nicéphore Bryennios indiquent que le projet d'éliminer le souverain n'était pas celui d'un groupe, mais l'effet de la haine personnelle d'Anne, soeur de Jean II, et d'une manière fort inexplicable à nos yeux, de sa mère Irène[4]. Isaac soutint d'ailleurs son frère Jean II[5], alors qu'il devint ensuite un de ses ennemis; c'est qu'en 1118, il s'agissait de conserver l'Empire aux mains des Comnènes, appuyés par la population de Constantinople. Bryennios continua donc de servir Jean qui ne lui manifesta aucune défiance particulière. En 1143, de la même manière, la tentative du César Dalassènos avorta immédiatement sur la dénonciation de son épouse, Marie, soeur de Manuel. La jalousie des frères de l'empereur, les sébastocrators, provoqua des brouilles, leur fuite en pays turc ou leur exil; mais nous ne saurions, semble-t-il, attribuer à ces mouvements une interprétation politique, sinon qu'ils rassemblaient les inévitables mécontents[6]. En particulier les différenciations régionales que nous avions notées pour les siècles précédents n'étaient plus aussi nettes avec l'unification des clans aristocratiques, la diminution du territoire impérial et le bouleversement complet de l'Asie Mineure. Rien ne symbolise mieux la nouvelle situation que le motif gravé sur l'épée d'Alexis Comnène-Kontostéphanos, où il avait fait représenter deux saints, Théodore l'oriental et Démétrius l'occidental[7].

Pourtant, des réformes aussi importantes que celle de l'armée, entreprise par Manuel Comnène, auraient pu provoquer l'hostilité de tel ou tel groupe. Le rapport qu'en livre Nicétas Chôniatès est de fait fort critique: tout le monde voulait devenir soldat, attiré par les *pronoiai*, les artisans quittaient leur métier pour acquérir des armes. Au siècle précédent, le continuateur de Skylitzès donnait l'image inverse,

4 - Il aurait été concevable qu'Irène, issue des Doukai, ait favorisé l'un d'eux, mais sa fille Anne n'avait pas plus de sang Doukas que Jean, le futur empereur, et son gendre Bryennios n'avait aucune attache avec eux.

5 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 6.

6 - LILIE (*Macht und Ohnmacht*, p. 60-61) considère pourtant la désertion de Jean, fils du sébastocrator Isaac, devant Néocésarée comme le signe d'une hostilité à la politique impériale de reconquête des territoires pontiques aux dépens des Danishmendides. Des chefs militaires auraient craint le rétablissement de l'autorité impériale dans des régions attachées jusqu'alors à leur autonomie. Cette hypothèse nous semble peu crédible car Isaac et son fils Jean s'étaient déjà rebellés auparavant, et nous préférons voir dans ces événements une querelle de famille, plutôt que la traduction d'un mécontentement politique dont aucun indice ne permet de soutenir l'existence; l'acte de Jean, sans doute isolé, ne provoqua pas, semble-t-il, de désertions importantes au sein de l'armée.

7 - PRODROME, *Poésies*, n° LII, p. 445-446.

lorsqu'au contraire, tous fuyaient le service armé, préférant se faire avocats[8]. Lorsque Nicétas Chôniatès rédigeait, un demi-siècle plus tard, l'établissement de ces réformes, il en proposait une double critique, leur coût considérable pour développer une armée qui se révéla finalement incapable de défendre d'Empire, et la part trop belle qu'y recevaient les étrangers[9]; car il était scandaleux pour Chôniatès qu'un Byzantin verse l'impôt à un demi-barbare, lui soit soumis, écrivait-il non sans exagération. Si la réforme militaire de Manuel ne fut pas unanimement appréciée, cela ne se traduisit cependant pas par des troubles particuliers; la violence critique de Chôniatès[10] reflétait-elle l'opinion de ses pairs, hauts fonctionnaires des bureaux de la capitale dont la majeure partie n'était pas apparentée à la famille impériale et dont certains appartenaient à des familles récemment promues, tels les Chôniatai eux-mêmes, les Bélissariôtai apparentés aux précédents, les Hagiothéodôritai? Ou bien ce jugement n'était-il qu'une réflexion tardivement formulée sur l'échec final de la réforme? Si la première hypothèse devait être retenue, l'opposition n'aurait pas été en mesure de menacer le pouvoir, privée qu'elle était de moyens de pression puisque l'armée était justement à la dévotion de l'empereur.

Au sein même de l'armée, une certaine opposition à la politique ambitieuse et coûteuse de Manuel est révélée par l'arrestation du *prôtostratôr* Alexis Axouch, épisode rapporté de manière contradictoire par Kinnamos, qui l'accuse de trahison, et par Chôniatès, pour qui les soupçons de l'empereur étaient injustifiés. Chôniatès évoque la popularité d'Axouch, dont l'immense fortune lui permettait de se montrer généreux envers les soldats, et dont le père, rappelons-le, avait été domestique des Scholes pendant plus de trente ans. Kinnamos accuse Axouch d'avoir comploté en s'appuyant sur les ennemis de l'Empire, le sultan d'Iconium et un obscur, mais efficace, magicien latin; Axouch aurait confié à Alexis Kassianos qu'il voulait gagner à sa cause que "le *basileus* veut anéantir les Romains, il m'ordonne de les lancer dans la bataille sans égard pour ce qui adviendra"[11]. Ce reproche fait à Manuel de ne pas se soucier des forces réelles de l'Empire fut curieusement repris par un soldat qui, au cours du désastre de Myrioképhalon, répliqua audacieusement à l'empereur qui se plaignait de boire de l'eau mêlée à du sang: "ce n'est pas aujourd'hui la première fois, mais bien souvent et depuis longtemps que tu t'es enivré du sang des chrétiens, toi qui as épuisé tes sujets"[12]. Il est donc clair que la politique impériale ne faisait pas l'unanimité, mais il n'apparaît pas qu'un groupe structuré d'opposants se serait constitué et aurait proposé un autre candidat au pouvoir.

La société byzantine fit preuve en apparence d'une grande stabilité et même de rigidité au point que certaines fonctions allaient de préférence à certaines

8 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 208; SKYLITZÈS CONTINUÉ, p. 112.

9 - Sous Manuel, les *tagmata* latins restèrent un atout important de l'effort de guerre; l'empereur, réputé pour son accueil favorable aux Latins, avait lui-même, du temps de son père, commandé et apprécié la cavalerie celte (MICHEL ITALIKOS, p. 286).

10 - EUSTATHE DE THESSALONIQUE (*Opuscula*, p. 200), dans son éloge funèbre de Manuel I, critique aussi, d'une manière inhabituelle dans ce genre littéraire, la politique militaire de l'empereur qui avait vidé les trésors impériaux au profit des étrangers.

11 - KINNAMOS, p. 268.

12 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 186.

branches de la famille Comnène. Plusieurs Tarônitai ou apparentés furent protovestiaires[13]. Sur la liste incomplète des éparques du XII[e] siècle, le nom des Kamatèroi revient à quatre reprises[14]. Plus spectaculaire encore fut l'emprise des Kontostéphanoi sur la marine byzantine et sur l'île de Crète qui dépendait au XII[e] siècle du mégaduc, car elle s'étendit au-delà de la période des Comnènes jusqu'à celle des Anges[15]. Cette accumulation de commandements faisait que les Kontostéphanoi avaient acquis une influence particulière au sein de la flotte, ce qui était, du reste, de peu de conséquence tant que le pouvoir impérial demeurait fort. Les trois premiers empereurs Comnènes en effet n'éprouvèrent jamais de difficulté à limoger sans délai les titulaires des plus hauts postes. Mais cette influence devint un atout d'envergure lorsqu'après 1180, l'institution impériale s'affaiblit de nouveau.

L'enracinement de telle ou telle branche de la famille dans une institution était facilité par la fréquente longueur des commandements, du moins dans l'administration centrale, où un exercice de plus de dix ans n'était pas exceptionnel; Jean Axouch fut grand domestique pendant trente et un ou trente-deux ans, Andronic Kontostéphanos mégaduc pendant plus de vingt ans, Alexis Axouch *prôtostratôr* pendant plus de dix ans. En revanche, l'empereur prit grand soin de ne pas laisser trop longtemps le même homme en poste à la tête d'une province, même si les informations nous font défaut pour préciser la durée moyenne des mandats confiés aux ducs sur telle région. La carrière d'Andronic Synadènos fournit un bel exemple; elle lui fit parcourir l'Empire puisqu'il commanda successivement à Dyrrachion, en Chypre, à Nich et finalement à Trébizonde[16]. Les Comnènes veillèrent donc, comme leurs prédécesseurs, à ce que les grands chefs militaires ne prennent pas trop d'ascendant sur leurs hommes ou les habitants d'une province par l'exercice d'un long commandement, même si nous notons quelques exceptions à cette règle[17], principalement pour les postes à compétence générale sur tout l'Empire.

13 - Sous Alexis, Michel Tarônitès, sous Jean II, Grégoire Tarônitès, fils de Michel. Sous Manuel, Jean Comnène, fils du sébastocrator Andronic, occupait cette fonction; il avait épousé une arrière-petite-fille de Michel Tarônitès. À sa mort, Alexis, frère de Jean, lui succéda; toutes références dans GUILLAND, *Institutions* I, Le protovestiaire, p. 222-223.

14 - CHEYNET, *L'éparque*, p. 54.

15 - Sous l'empereur Alexis, Michel et Isaac Kontostéphanoi, deux frères, furent l'un, officier de la flotte, et l'autre, mégaduc chargé de repousser Bohémond. Le fils d'Isaac, Étienne, était aussi mégaduc lorsqu'il tomba devant Corfou en 1147. Son propre fils Andronic occupa le même poste pendant la majeure partie du règne de son cousin Manuel; il l'était encore en 1182 lorsqu'il facilita le passage du futur empereur Andronic Comnène vers Constantinople, et il avait une telle influence sur le personnel de la flotte que le protosébaste Alexis, encore maître du pouvoir, n'osa pas le destituer, en dépit de son hostilité (NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 247). Sous Manuel en 1167, son neveu Alexis, frère du mégaduc Andronic, exerçait les fonctions de *praktôr* en Crète (Fl. ÉVANGÈLATOU-NOTARA, *Σημειώματα ἑλληνικῶν κωδίκων ὡς πηγὴ διὰ τὴν ἔρευναν τοῦ οἰκονομικοῦ καὶ κοινωνικοῦ βίου τοῦ Βυζαντίου ἀπὸ τοῦ 9ου αἰῶνος μέχρι τοῦ ἔτους 1204*, Athènes 1978, p. 277). Sous les Anges, Jean Kontostéphanos conduisit une flotte contre Isaac de Chypre et à deux reprises un Kontostéphanos fut nommé duc en Crète, Étienne en 1193 (*MM* VI, p. 125) et Nicéphore en 1197 (*Patmos* II, p. 110).

16 - V. LAURENT, La carrière d'un haut fonctionnaire byzantin du XII[e] siècle, Andronic Synadènos, *REB* 20, 1962, p. 210-214.

17 - *Infra*, p. 423-424.

La défiance des provinces à l'égard de Constantinople

Après la grande crise de la fin du XIe siècle qui affecta les provinces, en particulier en Orient, le nombre des dissidences locales diminua sensiblement, sans toutefois disparaître complètement. En effet les îles et la région du Pont, tentées précédemment par l'autonomie, restèrent rétives à la sujétion à Constantinople. La région de Trébizonde, un moment revenue sous l'autorité des ducs envoyés par l'empereur, reprit de nouveau son indépendance sous l'impulsion de Constantin Gabras. Remarquable guerrier aux dires d'Anne Comnène, il s'était distingué au service de l'empereur Alexis qui l'avait souvent envoyé combattre les Turcs avec succès[18]. L'empereur, Alexis ou plutôt Jean II, avait jugé bon de lui confier le duché de Trébizonde[19], en dépit de la précédente sécession de son oncle, ce qui constitue un bon indice de la popularité des Gabras. Mais en 1126 Constantin décida à son tour de contrôler pour lui-même Trébizonde et sa région et il la tint durant quatorze ans alors que le métropolite de la ville, Étienne Skylitzès, restait fidèle à Constantinople. Théodore Gabras avait fondé sa réputation sur sa vaillance et sa capacité à résister aux Turcs, Constantin entretint de meilleurs rapports avec ses voisins turcs qu'avec l'Empire. Lorsque le Danishmendide Ghazi accueillit Isaac Comnène révolté contre Jean II, il l'envoya ensuite à Gabras de Trébizonde[20]. Or l'empereur, pourtant le meilleur stratège de la dynastie Comnène, ne paraît pas avoir tenté de réduire la dissidence avant 1139 ; jugeait-il qu'elle ne nuisait pas aux intérêts fondamentaux de l'Empire, ou se sentait-il incapable de mener rapidement à bien une telle expédition ? La fin brusque de la principauté de Gabras, aisément reprise par un des généraux de l'empereur, fait pencher pour la première hypothèse.

Trébizonde ne fut peut-être pas la seule région du Pont à s'éloigner de l'Empire ; plus à l'ouest un certain Kassianos semble avoir contrôlé une partie du Pont. En 1139, le Danishmendide Mélik pillait "le pays de Kassianos et capturait la population qu'il vendait comme esclaves"[21].

L'administration byzantine avait repris le contrôle des îles depuis 1092, mais le calme n'était pas totalement rétabli en Chypre, pourtant devenue un poste stratégique de première importance pour surveiller les côtes de Cilicie face aux Arméniens et le littoral syrien contrôlé par les Francs d'Antioche[22]. Sans qu'aucune révolte ouverte n'eût éclaté, de graves incidents survinrent. En 1123, Jean Arbantènos, envoyé en mission à Antioche par l'empereur Jean Comnène, en

18 - *Alexiade* III, p. 11, 154, 157, 169, 202. Il est remarquable qu'Anne Comnène qui, au moment où elle écrivait son Histoire, ne pouvait ignorer la rébellion, n'ait pas un mot de désapprobation à son égard, sans doute en raison de la haine qui l'animait contre son frère Jean II.

19 - D'après IBN AL-ATHIR, *RHC Hist. Orientaux*, p. 341.

20 - MICHEL LE SYRIEN, p. 230.

21 - *Ibid.*, p. 248. Si Kassianos avait été un simple gouverneur impérial, il nous semble invraisemblable que Michel le Syrien ait parlé d'un "pays de Kassianos".

22 - MANASSÈS, *Hodoiporikon*, vers 154 : l'île est comparée à une "forteresse aux murailles de fer".

revenait par Chypre; or le duc de l'île, son hôte la veille, fut assassiné avec sa suite lors d'une émeute, et Arbantènos faillit partager leur sort[23]. L'événement resta inaperçu des chroniqueurs byzantins et les motifs de ce meurtre demeurent inconnus, quoique sans doute la fiscalité mal ressentie par la population des provinces en ait pu être le premier ressort.

Comparés aux mouvements de la fin du XI[e] siècle, ceux-ci paraissent de bien modeste ampleur, mais témoignent du maintien de tendances sécessionnistes même pendant les règnes les plus solides de la dynastie Comnène, annonçant la reprise des dissidences régionales dès que l'emprise du gouvernement central s'affaiblit. Il semble même que l'idée d'un gouvernement autonome pour certaines parties de l'Empire ait été admise par les empereurs. Kinnamos rapporte en effet que Jean II avait songé à confier à son fils cadet Manuel, à une époque où ses trois frères aînés étaient encore en vie, un territoire qui aurait compris la principauté d'Antioche, encore détenue par les Latins quoique relevant de la souveraineté byzantine, mais aussi des provinces effectivement byzantines, Chypre et les Cibyrréotes autour d'Attaleia, ainsi que la Cilicie[24]. Ces trois territoires avaient en commun leur isolement partiel du reste de l'Empire, du fait de la mer pour Chypre, ou des Turcs pour la Cilicie et Attaleia[25] et auraient constitué un grand commandement rappelant le duché d'Antioche au siècle précédent dont il reprenait en grande partie les frontières. Nous ignorons quelle aurait été la nature des liens unissant Manuel à l'empereur de Constantinople, toutefois la constitution d'une telle principauté en faveur d'un porphyrogénète ne marquait pas une progression de l'esprit "féodal" à Byzance, mais confirmait la conception patrimoniale de l'Empire qui avait triomphé depuis le règne du premier Comnène. Enfin, ce projet souligne les relations étroites entre Chypre, la Cilicie et Attaleia, renforcées par les nouveaux itinéraires maritimes mis en place consécutivement aux Croisades. Si le dessein de Jean II n'aboutit pas, Andronic Comnène, une fois nommé duc de Cilicie, reçut pour subvenir à ses dépenses les impôts de l'île de Chypre, et après la mort de Manuel en 1182 ou 1183, Isaac Comnène, l'ancien gouverneur de Cilicie, partit de cette province pour s'emparer de l'île[26].

Sous Manuel Comnène, une autre partie de l'Empire fut peut-être soumise à un statut particulier. En effet lorsque le jeune fils du marquis de Montferrat, Rénier, épousa Marie fille de l'empereur Manuel, celui-ci lui aurait donné Thessalonique, selon deux chroniques occidentales qui ne sont pas confirmées par les historiens grecs[27]. Nous ne leur accorderions aucun crédit si, dans un document officiel vénitien, Boniface de Montferrat ne rappelait que son père avait reçu de

23 - Cf. f. d. n° 136.

24 - KINNAMOS, p. 23.

25 - Lorsque Louis VII séjourna à Attaleia en 1148, la ville appartenait à l'Empire, mais ses habitants ne pouvaient cultiver l'arrière-pays que les Turcs contrôlaient, appuyés sur un réseau de forteresses; cependant le ravitaillement de la cité restait abondant grâce aux jardins des habitants et aux ressources apportées par voie maritime (GUILLAUME DE TYR, p. 753).

26 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 290-292.

27 - SICARD DE CRÉMONE, Chronica, *MGH SS* XXXI, p. 173; FRA SALIMBENE, Chronica, *MGH SS* XXXII, p. 3.

Manuel en fief (*feudum*) Thessalonique et sa région (*civitas et pertinentia*)[28]. Bien entendu, Manuel ne concéda jamais de fief à quiconque sur le territoire byzantin, mais les Occidentaux usèrent du terme *feudum* faute de traduire le grec *pronoia* avec plus d'exactitude. En fait Thessalonique et sa région furent probablement de nouveau séparées fiscalement de Constantinople, comme au temps du César Mélissènos, ce qui habitua la population à payer l'impôt à un autre que l'empereur, même si juridiquement l'impôt revenait au *basileus* qui le concédait selon son choix. En 1204, cela créa un fondement apparent à la prétention de Boniface de Montferrat à diriger Thessalonique et son arrière-pays.

Ainsi au cours du XIIe siècle, la population byzantine d'Asie Mineure n'avait plus le même attachement que jadis envers l'empereur de Constantinople, et elle ne considérait pas le Turc comme un ennemi avec qui toute cohabitation était impossible. Cette étrange attitude est révélée par l'expédition de Jean II en direction du lac Pousgousè. Après avoir dégagé Sôzopolis, l'empereur continua vers ce lac, l'actuel Bešehir, proche d'Iconium. La population, quoique grecque, ne reconnaissait plus l'autorité de Constantinople, car, "depuis longtemps mêlée aux Perses, elle en avait adopté les coutumes"[29].

Comment interpréter également l'échec de Jean II devant Kastamôn ou celui de Michel Gabras envoyé par l'empereur Manuel devant Amasée, sinon par le manque de fidélité des habitants ? Théodore Prodrome a composé plusieurs poèmes sur les deux sièges de Kastamôn par Jean II, et il qualifie d'"adultère" la cité qui a quitté Rome et s'est fiancée à de "misérables *syndouloi*" ; mais elle a subi le châtiment de sa révolte, son ἀποστασία[30]. La population d'Amasée, ville des Danishmendides, décida de se rallier aux Byzantins, après avoir tué la veuve de Iagoupasan et rejeté son héritier Dadounès. Mais lorsque le général byzantin[31] manifesta son hésitation par crainte d'une trahison des habitants, ceux-ci préférèrent livrer leur ville au Seldjoukide Kilidj Arslan[32]. Il est tout à fait remarquable que les habitants d'Amasée, tout au moins les notables qui dirigeaient la ville, aient pu acquérir une marge d'autonomie qui leur permettait de choisir leur camp ; comme un siècle plus tôt, lorsqu'ils avaient hésité entre Roussel de Bailleul et Alexis Comnène, leur choix se porta, hors de toute considération ethnique, sur le plus apte à leur assurer une sécurité durable. Un scénario très proche se reproduisit lors du ralliement de Néocésarée en 1176, lorsque la ville fit d'abord appel à Manuel Comnène[33], avant de se soumettre finalement au sultan seldjoukide.

Grecs et Turcs prirent l'habitude de se rencontrer en dehors des périodes de confrontation militaire, des échanges commerciaux s'établirent. À Chônes, la métropole phrygienne proche de la zone frontière, s'était développée une grande foire extrêmement fréquentée par les habitants des villes voisines de Lydie, d'Asie,

28 - TAFEL-THOMAS, *Urkunden* I, p. 513; NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 201, confirme que le père de Boniface, Guillaume III de Montferrat, avait reçu de nombreux dons de la part de Manuel.

29 - KINNAMOS, p. 22; NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 37.

30 - PRODROME, *Poésies*, IV, vers 131 *sq*.

31 - Le choix d'un Gabras, si influent dans le Pont, était pourtant fort judicieux.

32 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 122; KINNAMOS, p. 293, 294, 296.

33 - *Ibid.*, p. 300.

de Carie, de Pamphilie et aussi d'Iconium. Les contacts se multipliaient donc, même si des querelles éclataient éventuellement entre Byzantins et barbares[34]. Certains aristocrates byzantins n'hésitèrent pas à franchir la frontière pour se réfugier chez les Turcs, attitude qui n'était pas inédite au temps où les musulmans du califat étaient les principaux adversaires de l'Empire; mais au XII[e] siècle les transfuges s'y établirent durablement, et contractèrent des mariages avec des princesses turques. Les Gabras illustrent cette perméabilité de la frontière; une branche de la famille dirigeait de façon autonome la région de Trébizonde, tandis que d'autres membres étaient aux côtés de l'empereur, alors qu'un troisième groupe servait au plus haut niveau le sultan d'Iconium. En 1146, un Gabras, né byzantin mais élevé chez les Turcs, fut placé à la tête d'une province seldjoukide et tomba lors d'un combat contre Manuel[35]. En 1176, Kilidj Arslan victorieux envoya un autre Gabras négocier la paix avec l'empereur peu après le combat de Myrioképhalon[36].

Des Comnènes, en désaccord avec les souverains, n'hésitèrent pas à passer chez les Turcs. Ainsi le sébastocrator Isaac et son fils Jean se réfugièrent une première fois vers 1130 auprès du Danishmendide Ghazi[37]. De nouveau Jean, auparavant réconcilié avec l'empereur, passa à l'ennemi au moment où ce dernier entreprit le siège difficile de Néocésarée et il s'établit durablement à Iconium où il épousa la fille du sultan[38]. Le frère de Jean, le futur empereur Andronic, aidé dans sa fuite par le Turc Poupakès passé au service de l'Empire[39], trouva naturel de gagner le territoire turc lorsqu'il lui fut nécessaire d'échapper à la colère impériale de Manuel, accepta de la part des Turcs un poste de gouverneur de province, et, avec les troupes qui lui furent confiées, n'hésita pas à attaquer et piller les Byzantins, vendant ses prisonniers comme esclaves[40]. En dehors de ces exemples fameux, nous connaissons mal l'histoire des Seldjoukides et des Danishmendides au XII[e] siècle, mais il est certain qu'ils employaient de nombreux fonctionnaires, y compris des militaires, de sang grec. Au XIII[e] siècle encore, l'historien Ibn Bibi en cite un certain nombre. De plus, une grande partie, sinon la majorité de la paysannerie établie autour d'Iconium en Cappadoce restait grecque et gardait sa religion orthodoxe, car les Turcs du XII[e] siècle n'exerçaient pas un grand prosélytisme religieux et permirent même à l'occasion à des prélats grecs vivant sur leur territoire de se rendre à Constantinople[41].

À l'inverse, des Turcs se ralliaient à l'Empire où ils étaient fort bien accueillis, même au temps de Manuel, souvent accusé d'être trop favorable aux Occidentaux[42].

34 - MICHEL CHÔNIATÈS I, p. 56-57.

35 - KINNAMOS, p. 56.

36 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 189. Sur cette famille, voir aussi C. CAHEN, Une famille byzantine au service des Seldjoukides, les Gabras, *Polychronion Festschrift Dölger*, 1968, p. 145-149.

37 - MICHEL LE SYRIEN, p. 260; NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 32.

38 - *Ibid.*, p. 35-36. BARZOS, *Généalogie* I, p. 480-485.

39 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 130. Ce Ponpakès fut du reste puni par l'empereur, p. 131, et repassa du côté des Turcs oǹ il se trouvait face à Manuel quelques années plus tard, KINNAMOS, p. 196.

40 - *Ibid.*, p. 250.

41 - CAHEN, *Pre-ottoman Turkey*, p. 202 *sq*.

42 - L'opinion erronée à propos de Manuel vient de ce que cet empereur voulut acclimater les pratiques militaires des Occidentaux, et se comportait souvent au combat en chevalier; mais rien ne démontre qu'il ait été particulièrement influencé par les institutions occidentales.

Les Turcs furent aussi nombreux que les Latins à rejoindre la plus haute strate de l'aristocratie, celle des parents de l'empereur. Au cours de la bataille de Myriokephalon, durant la nuit, les Turcomans entourant l'armée de Manuel appelaient leurs congénères qui jadis s'étaient enfuis à Constantinople et s'y étaient convertis à l'orthodoxie, afin qu'ils désertent les rangs de l'armée impériale[43]. Les souverains danishmendides ou seldjoukides pour leur part s'allièrent aux Byzantins dès qu'ils se sentirent en situation d'infériorité les uns vis-à-vis des autres[44]. En 1176, lorsque Manuel voulut remettre la main sur Néocésarée, l'armée était dirigée par son neveu Andronic Comnène-Batatzès, accompagné par le prince danishmendide Dadounès[45].

Quel qu'ait été le sens des désertions, des Turcs vers Byzance ou l'inverse, l'interpénétration des mondes byzantin et turc était profonde, phénomène d'une extrême importance, même si les conséquences en apparurent pleinement seulement à la fin du XIIe siècle et au XIIIe siècle.

À la cour byzantine, tout un parti regardait avec plus de sympathie vers l'Orient turc que vers l'Occident latin, ce qui importait peu tant que l'Empire restait la puissance dominante, mais prendra toute sa signification lorsqu'avec son affaiblissement, la recherche des alliances imposera un choix entre Turcs et Latins. La désaffection des populations de race grecque était également lourde de conséquences puisqu'elle interdisait en fait à Jean et à Manuel Comnène tout espoir de reconquérir les territoires perdus à la fin du XIe siècle, en dépit de leur évidente supériorité militaire, et elle manifestait la perte d'attractivité de l'Empire. L'identité byzantine en Asie Mineure vacillait ; nous avons déjà noté le petit nombre de néo-martyrs lors de l'arrivée des Turcs en pays byzantin. Face aux Turcomans qui seuls restaient animés de l'esprit de *djihad*, les Grecs se tournaient pour assurer leur protection aussi bien vers l'empereur de Constantinople que vers le sultan d'Iconium, selon leur espoir que l'un ou l'autre serait le meilleur garant. Il convient donc d'établir une distinction fondamentale entre cette période où la zone frontière passait à travers l'Asie Mineure, et les périodes où les populations de cette partie de l'Empire devaient se défendre contre les attaques arabes. Il y avait eu, certes, des désertions, même du fait de hauts responsables byzantins, mais les deux camps étaient nettement délimités, bien que soldats acritiques et *ghazis* aient pu partager certaines valeurs d'honneur et de bravoure. Si nous devions comparer la nouvelle frontière du XIIe siècle à celle des époques antérieures, il faudrait évoquer la situation des Arméniens, situés entre les deux Empires et susceptibles de changer de camp à la faveur de la supériorité militaire de tel ou tel parti. Mais au XIIe siècle, c'étaient les Grecs qui tenaient le rôle des Arméniens, et étaient devenus un peuple ἄστατον et πολυπλανές[46], comme en témoignait le comportement des populations d'Amasée ou de Néocésarée.

En Occident, la situation était moins inquiétante ; cependant des indices incitent à penser que la fidélité de certaines provinces n'était pas non plus bien assurée. Les attaques normandes contre l'Empire constituent un bon instrument

43 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 187 ; SKOUTARIÔTÈS, p. 290.
44 - Sur un sceau conservé à Dumbarton Oaks, Iagoupasan se proclama *doulos* du *basileus*.
45 - MICHEL LE SYRIEN, p. 369.
46 - ZÉPOS, *Jus* I, p. 247 (Novelle de Nicéphore Phocas).

de mesure de la solidité des liens unissant les provinces les plus occidentales avec l'Empire. Sous Alexis I, Dyrrachion était tombée en 1081 après un siège difficile[47]. En 1146-1147, Corfou fut prise par Roger de Sicile parce que des habitants lui avaient ouvert les portes de la citadelle. Chalandon voit dans ces derniers les "Γύμνοι", les nus, un groupe social démuni[48]. Il s'agirait en quelque sorte d'une guerre sociale, phénomène tout à fait inhabituel à Byzance où nous avons vu que les mécontentements s'exprimaient toujours hiérarchiquement à travers les élites. Nous préférons donc reconnaître dans ces Gymnoi une famille byzantine bien attestée, et comprendre que les Gymnoi, pour des raisons fiscales, trahirent en faveur du roi de Sicile, entraînant la chute de l'île[49].

La nouvelle attitude des populations résulte de la mutation des structures sociales. Au sommet, les gouverneurs de provinces, tous issus des élites de la capitale, occupaient au cours de leur carrière des postes répartis en Orient, en Occident et dans les îles, sans rester de trop longues années établis dans la même province. Selon J. Lilie, la solidité du système résidait dans l'équilibre atteint entre l'empereur et la haute aristocratie; l'empereur laissait une certaine marge de manoeuvre à ses gouverneurs de provinces qui, attachés par un lien personnel à l'empereur, assuraient en échange la fidélité des provinces confiées à leur contrôle, car eux-mêmes étaient souvent de très grands propriétaires. Lilie a relevé quelques exemples de mainmise sur des régions entières par des membres de la famille impériale. Chio par exemple était tenue par une soeur de l'empereur Manuel. On aurait assisté en quelque sorte à un phénomène de "féodalisation"[50]. Nous ne souscrivons pas à une telle interprétation. Il est vrai que les liens de parenté devaient garantir une plus sûre loyauté des gouverneurs, et ce fut un succès puisque les séditions d'un gouverneur de province furent exceptionnelles : ainsi celle d'Andronic Comnène, le futur empereur, lorsqu'il était duc de Branitzoba. Cependant, la caractéristique essentielle du XII[e] siècle tient, selon nous, au fait que l'aristocratie ne résidait plus sur place, là où elle possédait ses biens. Il est tout à fait exact que certains parents de l'empereur détenaient de considérables propriétés, au point de dominer des provinces entières, et le phénomène se perçoit seulement pour nous à la fin du XII[e] siècle, à travers le chrysobulle d'Alexis III pour les Vénitiens en 1198 et la *Partitio Romanie* de 1204. Mais cette situation correspondait à celle qui prévalait déjà sous les premiers Comnènes. Ces biens étaient en fait exploités par des régisseurs, pendant que leurs propriétaires résidaient normalement à Constantinople, auprès de l'empereur leur parent - à la seule exception des Macédoniens, dont certains habitaient encore Andrinople, ville suffisamment pro-

47 - Les îles avaient bien payé tribut à Guiscard, mais dès la première défaite navale - temporaire - du Normand, la population se révolta contre lui (GUILLAUME DE POUILLE IV, v. 313-316).

48 - CHALANDON, *Comnènes* II, p. 318.

49 - Le plus célèbre des Gymnoi, Pierre, fut au XI[e] siècle juge de Séleucie, catépan de Mélitène, juge de Likandos et de Mélitène, enfin juge des Thracésiens: sceaux de Vienne n° 264, Fogg n° 238, ANS Newell n° 39, Vienne n° 271, Athènes cat. suppl. n° 411. Un Gymnos soutenait en 1078 Basilakios révolté (f. d. n° 108). Au début du XIII[e] siècle, des Gymnoi étaient toujonrs établis à Corfou, CHÔMATIANOS, *col.* 135-139, ce qui nous semble renforcer notre interprétation.

50 - LILIE, *Macht und Ohnmacht*, p. 69 *sq*.

che de la capitale pour leur permettre d'intervenir constamment auprès du souverain.

En 1182 ou 1183, lorsqu'Andronic rendit les propriétaires de biens fonciers maritimes et les gouverneurs des provinces côtières garants du respect de l'interdiction de piller les épaves, aussitôt ces personnages "envoyèrent par la poste des instructions aux gérants de leurs propriétés et à ceux qui exerçaient à leur place les charges publiques" ; ils exigeaient par là que les ordres d'Andronic fussent respectés[51]. Le texte, qui concerne le règne d'Andronic, reflète aussi la situation en place au temps de ses prédécesseurs. Il apparaît que, bien souvent, le responsable du thème n'était pas présent sur place, mais déléguait son pouvoir à ses hommes, qui y exerçaient la responsabilité effective[52].

La solidarité provinciale qui, au Xᵉ siècle, unissait le stratège d'un thème à la population qu'il commandait, parmi laquelle il vivait en tant que personne privée, et qui avait fait la force des grandes familles d'Asie Mineure, avait disparu au XIIᵉ siècle. Lorsqu'un parent de l'empereur vivait en province, c'est qu'il y était exilé, et donc, en principe, hors d'état d'y exercer une influence locale. Cette situation nouvelle avait pour conséquence fondamentale que la compétition pour l'Empire allait se jouer à Constantinople ou bien au sein de l'armée centrale en garnison dans la capitale ou ses abords immédiats. La fin du XIIᵉ siècle en offrit la démonstration lorsque se multiplièrent les tentatives d'usurpation. Aucune rébellion provinciale ne put se développer au point de menacer l'empereur dans sa capitale - à supposer que tel eût été l'objectif du mouvement.

Nous noterons cependant deux exceptions à cette règle, celle d'Andronic Comnène exilé dans le Pont, et celle, tout différente, de Jean Comnène-Batatzès, commandant à Philadelphie. Andronic avait été assigné à résidence dans la ville d'Oinaion du Pont par Manuel, qui l'avait de surcroît comblé de richesses[53]. Or le père d'Andronic, le sébastocrator Isaac avait déjà été exilé plusieurs années à Héraclée du Pont entre 1139 et 1143, où il avait longtemps vécu libre, avant d'être mis aux fers à la suite de ses intrigues permanentes[54]. De plus, lorsqu'Andronic avait été au service des Turcs, il avait commandé une province pontique, jadis terre romaine[55], et avait donc nécessairement été en relations avec les notables des provinces byzantines limitrophes de la sienne, ne serait-ce que pour négocier la rançon de ceux qu'il avait capturés au cours de ses razzias. La présence répétée de cette branche des Comnènes dans le Pont expliquerait l'influence particulière qu'elle y acquit et qui se manifesta non seulement au temps d'Andronic, mais encore

51 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 328-329.

52 - Les actes d'archives témoignent également de cette délégation dès l'époque d'Alexis Comnène, voir *supra*, p. 298-299.

53 - GUILLAUME DE TYR, p. 1022, prétend qu'Andronic était le *praesidalis*, c'est-à-dire le duc de la région, information passée sous silence par NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 225, 227, mais confirmée par EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Espugnazione*, p. 28, qui rappelle qu'Andronic avait reçu comme lot (ἀντεκληρώσατο) la terre des Paphlagoniens, y commandant l'armée et en touchant les revenus et que, partant pour Constantinople en 1182, il y avait laissé ses trésors.

54 - KINNAMOS, p. 32.

55 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 226.

vingt ans plus tard lorsqu'en 1204 ses petits-fils firent des régions pontiques la base d'un nouvel État.

Jean Comnène-Batatzès fut responsable de la sécurité de l'Asie Mineure après le désastre de Myriokèphalon, en tant que duc des Thracésiens puis comme domestique des Scholes[56]. Il vainquit à de nombreuses reprises les Turcs, détruisant une bande forte de vingt-quatre mille hommes, commandés par Atapakès[57]. De plus, il avait distribué aux habitants de Philadelphie, résidence normale du duc des Thracésiens, le butin fait sur les Turcs[58]. La mort de Manuel I lui permit d'occuper un poste provincial plus longtemps qu'il n'était habituel et il avait soigné sa popularité auprès de la population. Les Batatzai, famille d'Andrinople, n'avaient sans doute pas acquis à cette date de grands biens fonciers dans le thème des Thracésiens, et le prestige de Jean Comnène-Batatzès lui venait donc principalement de ses fonctions et de ses victoires, et non pas d'une influence acquise au titre de grand propriétaire foncier.

Nous ne suivons donc pas Lilie selon lequel une structure préféodale mise en place par les Comnènes aurait permis à l'empereur de bien contrôler ses provinces par l'intermédiaire de ses parents. Nous notons au contraire la fragilité de ce contrôle et le maintien sinon le développement d'une certaine indifférence des populations provinciales à l'égard du pouvoir central. Comme le souligne Lilie lui-même, les ordres impériaux étaient inopérants à l'apogée de la dynastie, le célèbre édit d'Andronic à propos du pillage des épaves par les populations côtières en est bien la preuve; l'inefficacité des édits impériaux est confirmée par un discours de Michel Chôniatès, composé à l'époque d'Andronic pour accueillir le nouveau gouverneur d'Hellade, Nicéphore Prosouch; le métropolite d'Athènes énumère toutes les tentatives de Manuel, ses lettres (γράμματα) envoyées pour s'opposer aux exactions, ses menaces et les châtiments les plus sévères dont il avait poursuivi les contrevenants[59]. Sous Manuel, les abus fiscaux étaient déjà attestés lorsque le gouverneur de Samos, Pègonitès, s'appuyant sur des *prostagmata* impériaux, venait en fait de s'emparer de tout le numéraire disponible dans le monastère Saint-Jean de Patmos, et ses successeurs à ce poste imitèrent sa conduite[60]. Il faut sans doute nuancer ce noir tableau de l'administration byzantine du XIIᵉ siècle. La situation antérieure n'était pas exempte de reproches. Déjà au Xᵉ siècle était dénoncée l'âpreté au gain des généraux[61] ; au XIᵉ siècle, Kékauménos s'indignait de ce que les officiers de la flotte commettent de nombreuses exactions[62] ; sans doute ne pouvait-il imaginer qu'un siècle plus tard, un duc de la flotte, Michel Stryphnos, n'hésiterait pas à

56 - *Ibid.*, p. 245, 262. Il occupait ce poste en 1182 et il y a toutes raisons de croire que le protosébaste Alexis et Marie d'Antioche ne modifièrent pas les nominations intervenues dans les dernières années du règne de Manuel I.

57 - *Ibid.*, p. 192-3.

58 - *Vie de saint Jean le Miséricordieux*, p. 202.

59 - MICHEL CHÔNIATÈS I, p. 143.

60 - *Patmos* I, p. 198-200.

61 - DARROUZÈS, *Épistoliers*, p. 148 : Syméon le logothète s'adressa à Dermokaïtès pour lui demander un rapport sur les revenus qu'il touchait dans les thèmes où il fut stratège, pour servir de modèle aux stratèges actuels, souvent courageux à la guerre, mais vaincus par l'amour du gain.

62 - *Conseils et Récits*, p. 294-296.

s'enrichir en vendant l'équipement des navires[63]. D'autre part, l'efficacité de l'administration byzantine du XIIe siècle pouvait encore être redoutable comme l'expérimentèrent les Vénitiens en 1171 qui tous, le même jour, furent arrêtés par ordre impérial, sur toute l'étendue de l'Empire.

Les empereurs Comnènes, et tout particulièrement Manuel, avaient le sentiment d'avoir reconstitué l'antique puissance de l'Empire, même en Asie Mineure où successivement le Danishmendide Iagoupasan, le Seldjoukide Kilidj Arslan, les princes arméniens, le prince d'Antioche se déclarèrent *douloi* de l'empereur[64], c'est-à-dire ses sujets et fournissaient en principe un tribut et des soldats à l'Empire dont ils reconnaissaient la souveraineté. Jusqu'en 1180, la contrainte extérieure ne pesait pas beaucoup sur l'Empire qui n'eut jamais à combattre sur plus d'un seul front, en général en Asie Mineure, car les peuples nomades du Nord avaient été vaincus, et le Normand d'Italie resta tranquille, à l'exception de la rapide attaque de 1146-1147. La situation intérieure était calme, car peu de conspirations se formèrent au XIIe siècle jusqu'à la mort de Manuel, et les dissidences provinciales restèrent peu nombreuses. Mais tous les éléments d'une décomposition de l'Empire étaient déjà en place, pour peu que le pouvoir impérial s'affaiblisse et que la situation extérieure de l'Empire s'assombrisse de nouveau.

63 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 491.

64 - La diplomatie byzantine distinguait encore au XIIe siècle le *doulos* du *philos* ou allié : le marquis de Montferrat était *philos* de l'empereur en Italie (*ibid.*, p. 200).

CHAPITRE VI

LE TEMPS DES DÉSORDRES: 1180-1204

La mort de Manuel Comnène, le 24 septembre 1180, marqua une rupture dans l'histoire de l'Empire, dont les contemporains furent rapidement conscients. Selon Eustathe de Thessalonique, "il apparut, selon la volonté de Dieu, qu'à la mort de Manuel Comnène, périt aussi tout ce qu'il y avait de solide chez les Romains et que, lui manquant, comme le soleil s'éteint, tout s'obscurcit pour nous. Sans doute partit-il à son heure, mais il laissait une descendance qui ne convenait pas, un tout jeune homme, dans l'incapacité de gouverner par lui-même un très vaste Empire et qui n'aurait même pas pu dominer des enfants. Négligent, il laissa comme tutrice de l'enfant sa mère, une belle femme amoureuse, même si elle affectait de cacher ce sentiment par ses vêtements de deuil et ses airs de spiritualité affichée"[1]. Cet affaiblissement était habituel à Byzance, où toute régence provoquait une éclipse du pouvoir central et une rivalité pour le contrôle du jeune empereur.

L'échec d'Andronic Comnène (1180-1185)

Manuel Comnène avait pris les précautions habituelles d'un empereur qui laissait une veuve et un héritier mineur, il avait associé son fils au trône, l'avait couronné *autokratôr*, et avait laissé la direction des affaires à Marie d'Antioche, l'*Augusta*[2], lui imposant de devenir moniale, donc de ne pas se remarier afin de ne pas créer un co-empereur. Le patriarche devait garantir le respect des droits du jeune Alexis II. Ces mesures rappelaient celles établies par Constantin X sur son lit de mort. Manuel avait également voulu éviter à son successeur les périls extérieurs et avait fait prêter le serment de secourir son fils, en cas de menace, au roi de Hongrie Béla, ancien fiancé de la porphyrogénète Marie, au sultan d'Iconium, au prince d'Antioche et au roi de Jérusalem. Manuel avait-il établi un véritable conseil de régence pour assister l'impératrice Marie ? La réponse n'est pas claire[3]. Le fait serait inhabituel, mais il semble bien que certains des proches parents aient reçu des responsabilités particulières.

Deux proches de Manuel, son neveu protovestiaire, Alexis le Protosébaste, et son cousin redouté et exilé, Andronic, prirent successivement l'ascendant sur

1 - EUSTATHE DE THESSALONIQUE , *Espugnazione*, p. 18. L'opinion d'Eustathe est partagée par NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 223-224.

2 - Marie devint *Augusta* dès son mariage, KINNAMOS, p. 211.

3 - Seul MICHEL LE SYRIEN, p. 381, parle explicitement des douze notables choisis par Manuel, mais ce nombre de douze, identique à celui des Apôtres, rend l'information un peu suspecte.

leurs rivaux et eurent à surmonter des obstacles identiques : comment gouverner face à l'opposition du reste de la famille Comnène et sur quelles forces s'appuyer ? Les principaux acteurs furent les Comnènes, en premier lieu l'impératrice-régente, le patriarche, la population de Constantinople soucieuse des intérêts du jeune Alexis II, retrouvant le légitimisme qui avait marqué son action au siècle précédent, les provinces qui n'étaient pas intervenues depuis 1081 dans les luttes pour la conquête du pouvoir et, facteur nouveau, les étrangers établis dans l'Empire dont les Latins formaient le plus gros contingent.

Le protosébaste Alexis obtint l'appui de l'impératrice, d'une partie de la haute administration héritée de Manuel, l'éparque Théodore Pantechnès notamment[4], des Latins de Constantinople soudoyés grâce au trésor impérial, et la neutralité des provinces, sauf dans le Pont. Andronic fut soutenu par les Paphlagoniens et par les habitants de Constantinople.

Cette répartition des forces explique les émeutes contre le protosébaste et les complots contre Andronic. La fille de l'empereur Manuel, la porphyrogénète Marie, adversaire résolue du protosébaste, fut rejointe par une bonne partie de la famille impériale, dont certains occupaient les postes militaires les plus élevés, tels le mégaduc Andronic Kontostéphanos ou Andronic Ange, responsable de l'armée de terre[5] ; la sympathie du patriarche et de la foule de la capitale lui était également acquise. Pour venir à bout du protosébaste, la porphyrogénète et sa faction acceptèrent l'aide d'Andronic, qui ne décida de se mouvoir vers Constantinople qu'après deux ans. Mais lorsqu'il fut clair qu'Andronic visait à se substituer au protosébaste, la rupture de l'équilibre en sa faveur leur fut inacceptable et ils passèrent à nouveau dans l'opposition, ce qui justifie que les listes des adversaires des deux dirigeants comportent bien des noms communs, Marie, Andronic Ange, Andronic Kontostéphanos. Andronic réagit différemment du protosébaste Alexis pour se maintenir au pouvoir. N'étant pas arrivé à Constantinople à la tête d'une armée notable[6], il pratiqua l'intimidation, aveuglant ceux que le protosébaste avait simplement emprisonnés. Le patriarche Théodose, qui avait résisté à Alexis[7], démissionna plutôt que de se soumettre à Andronic mais lui laissa le champ libre.

4 - Pantechnès n'était nullement un homme nouveau, mais avait servi Manuel durant toute la seconde moitié de son règne, cumulant les charges de *dikaiodotès, nomophylax*, questeur, *épi tôn oikeiakôn* (NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 235 ; EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Espugnazione*, p. 20 ; *NE* 13, 1916, p. 326 ; *Typikon de Saint Mamas*, éd. S EUSTRATIADÈS, *Ἑλληνικά* I, 1928, p. 304-305 ; *Patmos* I, p. 221).

5 - Cf. f. d. n° 150.

6 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 245 ; EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Espugnazione*, p. 32 ; les habitants de Constantinople se dirigeant vers Andronic installé près de Chalcédoine, s'étonnaient de ce que ses navires de guerre n'aient guère été que des barques de pêche et que ses tentes aient été aussi éloignées les unes des autres, comme les plants dans un champ de pastèques ; son armée était de mauvaise qualité et les chevaux auraient mieux convenu pour servir des moulins.

7 - Que le patriarche Théodose n'ait pas été un ennemi personnel du protosébaste, mais seulement hostile à sa prépondérance jugée menaçante pour le jeune Alexis II, nous en avons la preuve lors de la chute du protosébaste. Théodose se préoccupa de soulager son malheur, "oubliant le passé, sensible au changement du destin", NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 249. Théodose visait seulement à éviter que quiconque devînt trop puissant aux côtés de l'héritier légitime du trône.

Andronic a parfois passé pour un empereur "révolutionnaire" car il aurait mené une politique à la fois anti-aristocratique et hostile aux Latins, qui rompait avec celle de ses prédécesseurs, notamment Manuel. Assurément Andronic laissa ses hommes et la foule de la capitale massacrer la colonie latine, mais rien dans les nombreuses péripéties antérieures de sa longue carrière ne montre, semble-t-il, qu'il ait manifesté une haine personnelle à l'égard des Latins. Sans doute avait-il en priorité cherché refuge auprès des Turcs, mais il avait vécu dans les États croisés, prenant une part brillante à la défense de Jérusalem lors d'un raid musulman[8]. Attaquer les Occidentaux offrait à Andronic plusieurs opportunités, flatter les sentiments xénophobes de l'opinion publique, punir les Latins pour l'aide apportée au protosébaste, préparer l'arrestation de l'impératrice Marie d'Antioche, d'origine latine, et réduire la popularité de Marie la Porphyrogénète qui avait épousé un Latin, Rénier de Montferrat. Sa propagande laissa croire qu'il avait sauvé Constantinople de la domination latine, comme en témoigne le discours de bienvenue de l'archevêque d'Athènes, Michel Chôniatès, à Dèmètrios Drimys : "Andronic a anéanti la tyrannie des Latins, qui déjà s'insinuait et enserrait, comme un liseron, la jeune pousse croissante de l'Empire (Alexis II), il a détourné la ville de Constantin de ces amants grossiers et insolites qui bouleversaient complètement les affaires romaines"[9].

Vis-à-vis de l'aristocratie, le comportement d'Andronic fut clair, éliminer tous les rivaux potentiels. Il descendait directement du fondateur de la dynastie, Alexis, dont il était un des derniers petits-fils vivants[10], mais trois Comnènes étaient mieux placés que lui pour la dévolution de la couronne, Alexis II qui fut discrètement étranglé, sa demi-soeur, Marie, qui mourut subitement[11], et Alexis, un bâtard de Manuel, qu'Andronic réussit à se concilier en lui donnant sa propre fille Irène au mépris des canons ; ultérieurement, Alexis, suspecté à tort ou à raison d'avoir comploté, fut aveuglé. Quant aux autres Comnènes qui auraient pu faire valoir des droits au trône, Andronic, méditant l'échec du protosébaste trop modéré[12], les traita avec la dernière rigueur. Il s'attaqua systématiquement aux parents de Manuel d'autant plus aisément que ceux-ci vivaient concentrés à Constantinople selon la tradition établie par les Comnènes. Nous ignorons bien des victimes d'Andronic, mais sous les Anges nous découvrons que beaucoup de leurs parents avaient été aveuglés sous le règne du "tyran", tels Constantin Ange, frère d'Isaac II, ou Jean Kantakouzènos, son beau-frère[13], ou encore Alexis Comnène, son cousin[14]. Non seulement, comme le dit Michel Chôniatès, Andronic avait détruit

8 - *Ibid.*, p. 140 ; MICHEL CHÔNIATÈS I, p. 168.

9 - *Ibid.*, p. 163.

10 - MICHEL CHÔNIATÈS I, *Éloge d'Andronic*, p. 170, rappelle qu'il était digne de régner par sa race et sa vertu, car il représentait la troisième génération de la race impériale des Comnènes : il tenait de son grand-père (Alexis I) l'héritage de l'Empire.

11 - Le bruit courait qu'Andronic avait corrompu un eunuque de sa famille, Ptérygônitès, pour verser un poison à la Porphyrogénète (NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 260). La disparition rapide de son mari le César donnerait du crédit à cette information.

12 - NICÉTAS CHÔNIATÈS (p. 250) condamne sa mollesse, cause de son malheur plus que la force de ses adversaires.

13 - *Ibid.*, p. 258.

14 - *Ibid.*, p. 369.

"l'arbrisseau" (Alexis II), mais avec lui toute la forêt (la famille impériale)[15]. Ses victimes se comptaient par milliers[16].

La cruauté indéniable d'Andronic surprit ses contemporains car les exécutions capitales étaient devenues fort rares dans le domaine politique, et l'emploi du pal contre des membres de la famille impériale constituait aux yeux des Byzantins une scandaleuse ignominie[17]. La méfiance de l'empereur n'épargnait pas ses plus ardents partisans, au point que le grand hétériarque Constantin Tripsychos qui avait accepté d'exécuter l'impératrice Marie et le jeune Alexis II fut à son tour aveuglé[18].

Cependant cette terreur était bien de nature politique, car il s'agissait d'effrayer les survivants au point qu'ils n'osent plus réagir. Andronic avait de surcroît mis au point un système interdisant toute tentative de sédition ou de trahison, en tirant parti de la solidarité familiale qui jusqu'ici fournissait plutôt des armes aux comploteurs. Il fit prêter un serment tel que les membres d'une famille étaient mutuellement responsables de la loyauté de chacun, sous peine d'encourir le même châtiment, ce qui eut pour conséquence inattendue que lorsqu'un rebelle se déclarait, ses parents n'avaient d'autre choix que de le soutenir. Ainsi Jean Doukas-Ange, bon gré mal gré, accompagna son neveu Isaac à Sainte-Sophie, après que ce dernier eut tué Hagiochristophoritès[19].

L'anéantissement des opposants ne devait donc rien au hasard; Andronic s'attaqua à tous les chefs militaires de talent susceptibles de soulever l'armée[20] pour laisser à ses fils, notamment à Jean son préféré, un héritage incontesté[21].

En province, les adversaires d'Andronic pouvaient résister longtemps dans les forteresses qu'ils commandaient. Tant que Jean Comnène-Batatzès demeura en vie, Philadelphie et sa puissante garnison tinrent bon. L'empereur en personne assiégea longtemps Nicée jusqu'à ce qu'Isaac Ange préfère abandonner une lutte incertaine et il prit d'assaut Brousse et Lopadion. Or à l'exception de la Paphlagonie, les provinces de l'Empire, surtout en Orient, ne semblent pas avoir accueilli avec un enthousiasme particulier le nouvel empereur. Les fameuses mesures attribuées à Andronic pour contenir la rapacité des gouverneurs de provinces furent-elles décrétées pour se concilier la faveur des provinciaux et pour lutter contre l'aristocratie impériale en la privant de soutien? Une réponse affirmative serait imprudente puisque, selon nous, l'aristocratie visée par Andronic n'avait plus sous

15 - MICHEL CHÔNIATÈS I, p. 218-219.

16 - *Ibid.*, p. 220.

17 - Ainsi périrent Constantin Makrodoukas et Andronic Doukas, NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 294. Michel Chôniatès attribue la sauvagerie d'Andronic à ses longs séjours chez les peuples étrangers où il aurait, à leur contact, emprunté leurs rudes moeurs (MICHEL CHÔNIATÈS I, p. 218).

18 - NICÈTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 314.

19 - *Ibid.*, p. 343.

20 - Il n'hésita pas à recourir à la ruse quand le danger était trop grand et il envoya ainsi aux responsables de l'Orient des lettres affirmant que tout ce que ferait le fameux stratège Andronic Lappardas était conforme à ses ordres, alors qu'en fait ce général fuyait Andronic pour réunir des troupes en Orient.

21 - Andronic se vanta de laisser survivre seulement les bouchers, boulangers et parfumeurs, et Eustathe de Thessalonique constate qu'il fut fidèle à la promesse faite à ses fils puisqu'en peu de temps, il priva Constantinople de personnalités remarquables (EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Espugnazione*, p. 54).

les Comnènes de base territoriale dans les provinces. De plus, nous ignorons si ces mesures furent réellement appliquées[22]. Le seul acte conservé d'Andronic ne dénotait pas une pratique différente de celle de ses prédécesseurs par rapport aux puissants[23]. Comme au siècle précédent, il attribua à ses partisans les biens des proscrits[24]. Qu'Andronic ait voulu remettre de l'ordre dans l'administration fiscale est fort probable, mais il ne pouvait en attendre une réduction des forces de l'aristocratie constantinopolitaine, du moins à court terme. S'il sévit contre ses propres amis, coupables d'extorquer des avantages indus aux populations locales, comme Théodore Dadibrènos le Paphlagonien, les exactions de son *gambros* Romain commises à Dyrrachion ne semblent pas avoir été sanctionnées[25].

Andronic fut-il novateur dans sa manière de contrôler l'Empire ? Il faut distinguer comme d'habitude entre l'administration civile et les hauts commandements de l'armée. Le personnel des bureaux de l'administration centrale ne changea guère entre le règne de Manuel et celui d'Andronic, ni du reste entre ce dernier et son successeur Isaac Ange ; des raisons techniques expliquent le maintien à leur poste de l'immense majorité des fonctionnaires : il était impossible de remplacer tout un personnel compétent et instruit. Même les juges du tribunal du Velum, qui avaient en charge les grands procès politiques, conservèrent leur place en dépit de l'opposition de certains d'entre eux ; Léon Monastèriôtès faillit être tué en compagnie de Dèmètrios Tornikios et de Constantin Patrènos lorsqu'ils refusèrent de condamner Marie d'Antioche, mais Léon gardait en 1185 assez d'influence pour épargner à son gendre Dishypatos le châtiment prévu par l'empereur[26]. Parmi ce groupe, Andronic choisit quelques favoris ; Étienne Hagiochristophoritès, le plus connu et le plus haï, devint logothète du drome, Jean Kamatèros, *épi tou kanikleiou*[27], Constantin Patrènos, passé dans le camp d'Andronic après la mort d'Alexis II, *épi tôn dèèséôn*[28]. Aucun d'eux n'était arrivé de Paphlagonie en compagnie d'Andronic et tous avaient déjà servi le protosébaste Alexis et sans doute l'empereur Manuel, et les deux derniers continuèrent leur carrière sous les Anges[29]. Andronic prit volontiers à son service les victimes de Manuel, tel Isaac Aarôn, aveuglé par ce dernier[30]. Aucun homme nouveau n'apparaît dans cette liste

22 - Le discours élogieux de NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 325-326, à propos de ces mesures contraste vivement avec le portrait très négatif que l'historien dresse d'Andronic. Cette contradiction s'explique seulement, comme l'a bien vu BRAND (*Byzantium*, p. 65), par le souhait de Nicétas que Théodore Lascaris entreprenne de pareilles réformes ; ce texte ne nous apprend donc rien sur l'état réel de l'Empire sous le règne d'Andronic.

23 - *Lavra* I, n° 66 de 1184, jugement concernant un conflit entre le monastère et ses pronoiaires coumans.

24 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 356.

25 - EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Espugnazione*, p. 64.

26 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 265-6 et p. 312.

27 - *Ibid.*, p. 274. Jean Kamatèros n'appartenait pas à la branche de cette famille apparentée aux Comnènes, et qui se reconnaît au titre de sébaste porté par ses membres.

28 - EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Espugnazione*, p. 44 ; NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 270. Ce changement illustre l'opportunisme de certains fonctionnaires : Patrènos n'avait plus de raison de soutenir Alexis, une fois celui-ci mort.

29 - Jean Kamatèros devint archevêque de Bulgarie (*ibid.*, p. 274) et Constantin Patrènos était *protoasèkrètis* et juge du Velum en 1185, *Lavra* I, n° 68, de 1196, p. 357.

30 - *Ibid.*, p. 147.

à l'exception de Jean Apotyras[31]. Andronic poursuivit Léon Synésios et Léon Lachanas de sa vindicte et les fit exécuter parce qu'ils avaient pris les armes contre lui. Les autres, comme Alèthinos[32], furent seulement menacés des pires châtiments s'ils n'abandonnaient pas leur comportement.

Andronic pourvut aussi de manière traditionnelle les hauts postes militaires en privilégiant sa proche parenté. Sans parler de lui-même qui conduisait l'armée contre les villes de Bithynie, son fils Jean dirigea un corps de troupe au secours de Thessalonique, assiégée par les Normands en août 1185 et défendue par un cousin issu de germain, David Comnène[33]. Ce David, fils d'Alexis Comnène et de Kataè de Géorgie, se rattachait dans une certaine mesure au groupe géorgien qui entourait Andronic depuis son séjour dans ce pays. L'empereur avait conservé des relations avec les Géorgiens et ceux des Comnènes qui épousèrent des princesses de ce pays. Le fils aîné d'Andronic, Manuel, épousa lui aussi une princesse géorgienne, Rousandanè, arrière-petite-fille de David III, qui lui donna deux fils; après la mort de leur grand-père et avant 1204, ces derniers trouvèrent refuge auprès de leur tante Thamar, reine de Géorgie.

Parmi les principaux soutiens d'Andronic, il faut encore noter, quoiqu'il ne semble pas avoir utilisé leurs services aux armées, les proches parents de sa maîtresse favorite, Théodôra, nièce de Manuel et fille du sébastocrator Isaac. Constantin Monomaque n'avait pas agi différemment un siècle plut tôt envers les parents de Marie Sklèraina. Constantin Makrodoukas était l'époux d'une soeur de Théodôra[34], Andronic Doukas, probablement un Kamatèros, en avait épousé une autre[35]: tous deux comptèrent parmi les favoris d'Andronic et obtinrent sans difficulté que l'empereur vienne en aide à Isaac Comnène, leur neveu et donc celui de Théodôra. Mais ce dernier ayant profité des libéralités d'Andronic pour s'emparer de l'île de Chypre, Andronic Doukas et Constantin Makrodoukas subirent le châtiment mortel qu'impliquait le principe de co-responsabilité familiale établi par Andronic.

Un Paléologue, Andronic, comptait au nombre des généraux qui défendirent Thessalonique en 1185[36]. La présence de ce grand nom de l'aristocratie pourrait s'expliquer si la première épouse d'Andronic appartenait à cette famille[37]. D'autres branches de la famille Comnène furent favorables à Andronic; les

31 - BRAND (*Byzantium*, p. 59) l'a déjà noté: même Constantin Patrènos ne peut être qualifié d'homme nouveau par rapport à Andronic, car rien ne prouve que celui-ci l'ait nommé juge du Velum.

32 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 331, apparat l. 91.

33 - David n'était du reste pas un vrai partisan de l'empereur; mais cela même montre la force de la pratique qui consistait à nommer des parents à de hauts postes militaires. Sur la place de David dans la généalogie des Comnènes, voir BARZOS, *Généalogie* II, p. 62 n° 112 et tableau généalogique K 112.

34 - *Ibid.*, n° 140.

35 - *Ibid.*, n° 138. Le Doukas-Kamatèros époux de cette soeur de Théodôra ne peut être, semble-t-il, qu'Andronic.

36 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 318.

37 - Le frère de cette épouse, dont le nom ne nous est pas parvenu, s'appelait Georges, sébaste. Or le prénom de Georges se rencontre exclusivement dans la branche des Paléologues-Comnènes: BARZOS (*Généalogie* I, p. 502-503, n° 59) souligne à juste titre que ce Georges ne pouvait être le grand hétériarque, décédé vers 1170, comme le pense M. KURŠANSKIS, L'Empire de Trébizonde et la Géorgie, *REB* 35, 1977, p. 242.

Maurozômai, dont Théodore, un des principaux responsables militaires sous Manuel[38], et Jean, sébaste donc parent (frère ?) du précédent, qui participa aux secours envoyés vers Thessalonique en 1185[39]. Les Branas eurent aussi la confiance de l'empereur ; Alexis s'opposa aux Hongrois et enfin combattit les Normands. Jean Branas détenait le poste de duc de Dyrrachion, position très délicate à la veille d'une invasion attendue. Comment expliquer cette amitié inhabituelle et durable pour de proches parents de Jean II et Manuel I ? Des liens familiaux très proches ne semblent pas avoir uni l'empereur à ces deux branches des Comnènes[40]. D'une manière plus générale, les Macédoniens d'Andrinople, dont les Branas, ne causèrent pas de souci à Andronic, au point qu'Andronic Lappardas, originaire de cette ville[41], savait qu'il n'y trouverait aucun appui pour se révolter. L'attitude de Jean Comnène-Batatzès ne contredit pas cette observation, puisqu'il était soutenu par les troupes et la population de Philadelphie ; cet événement paraît marquer le transfert de la zone d'influence des Batatzai d'Andrinople vers l'Orient, ce qui ne manqua pas de servir Jean III Batatzès quelques décennies plus tard.

Le règne d'Andronic Comnène ne marquait donc point de rupture avec les pratiques des règnes précédents. Sans doute la transgression des règles de la solidarité familiale qui conduisit l'empereur à assassiner Alexis II provoqua-t-elle de violentes réactions des garants du jeune empereur, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'Empire. Cependant, pour gouverner, Andronic s'appuya en priorité sur sa parenté, c'est-à-dire sur le même groupe social que ses prédécesseurs Comnènes, en privilégiant ceux qui lui étaient les plus proches au sein de cette lignée, les parents de sa maîtresse Théodôra, et les alliés des Ibères. Il conserva l'administration centrale sans y introduire vraiment d'hommes nouveaux. Cela interdit de voir en Andronic un révolutionnaire qui aurait eu l'ambition de soutenir les couches populaires contre l'aristocratie. Certes, certaines condamnations prononcées par cet empereur avaient été inspirées par le désir de confisquer la fortune des condamnés[42]. Cependant son grand-père Alexis, fondateur de la dynastie, avait usé des mêmes pratiques pour remplir le trésor impérial sans que personne ait jamais fait de lui un adversaire de l'aristocratie.

Tout au plus Andronic fut-il un réformateur qui tenta de refréner les abus de la fiscalité ; encore les exactions commises par son *gambros* Romain laissent-elles sceptique sur la réalité de ces réformes. Nous ne suivons pas non plus l'opinion de Kazhdan qui interprète les violences exercées par cet empereur comme une

38 - Théodore commandait l'aile gauche à Myriokèphalon (NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 180).

39 - EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Espugnazione*, p. 88. Son comportement comme celui de David ne fut pas exempt de reproches, mais il obéit fidèlement à Andronic jusqu'à la chute de la ville aux mains des Normands. Son rapprochement avec ces derniers, si critiqué par Eustathe de Thessalonique, s'explique probablement par la crainte du châtiment encouru.

40 - Cependant, une hypothèse de Szabolce de Vajay, rapportée par BARZOS (*Généalogie* II, p. 398), ferait de Théodore Maurozômès l'époux d'une fille de Kataè de Géorgie, et le rattacherait au "clan ibère", comme David Comnène, gouverneur de Thessalonique.

41 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 278.

42 - Nous savons qu'il procéda à de nombreuses confiscations, consécutives à des condamnations pour crimes de lèse-majesté selon le droit byzantin. NICÉTAS CHÔNIATÈS (*Histoire*, p. 355-356) porte au crédit d'Isaac Ange d'avoir rendu aux victimes tous leurs biens.

revanche de la classe civile contre le clan des Comnènes[43]. Rien n'indique qu'il y ait eu une tension préalable entre ces deux groupes, d'autant plus que les détenteurs des postes les plus élevés de l'administration civile pouvaient espérer entrer, s'ils n'en faisaient déjà partie, dans la famille impériale, certes sans obtenir la main d'une princesse très proche de l'empereur, mais seulement d'une de ses nombreuses petites cousines disponibles.

Une branche des Comnènes dépourvue de charisme: les Anges

Isaac Ange, cherchant refuge à Sainte-Sophie après le meurtre du favori d'Andronic, Étienne Hagiochristophoritès, ne songeait nullement à l'Empire mais seulement au châtiment que l'empereur lui réservait. La foule rassemblée auprès de lui à Sainte-Sophie restait aussi dans l'expectative. Son succès surprit tous les contemporains, à commencer par lui-même[44].

Isaac cependant n'était pas dépourvu d'atouts. Créé *basileus* par les Constantinopolitains, il fut reconnu sans difficulté dans tout l'Empire, et même avec enthousiasme dans les provinces qui, telle la Bithynie, avaient eu à souffrir d'Andronic[45]. Vainqueur, Isaac II enleva toute chance de revanche au clan dirigeant précédent car il laissa les émeutiers massacrer Andronic et lui-même ordonna l'aveuglement de ses deux fils, y compris l'aîné Manuel, qui pourtant n'avait pas participé aux entreprises de son père. La foule de Constantinople fut satisfaite de s'emparer sans opposition des réserves monétaires du Grand Palais, comme elle l'avait été de piller les demeures des partisans du protosébaste quelques années plus tôt.

Sur le plan de la légitimité, le nouvel empereur était, comme Andronic, issu en ligne directe du fondateur de la dynastie, dont il était l'arrière-petit-fils. Les Anges formaient une branche aussi illustre au sein de la famille impériale des Comnèno-Doukai. Manuel Comnène avait confié des commandements à tous les membres de la famille Ange en âge de combattre, Constantin mais aussi ses frères Michel, Jean, Nicolas[46], ses fils, Jean Doukas et Andronic, le père d'Isaac. La confiance accordée à ce dernier était d'autant plus surprenante que ce général ne semble pas avoir été doté de qualités exceptionnelles. Mais en 1180, Andronic se trouvait être un des principaux chefs de l'armée, sinon le plus important. Isaac Ange était donc issu d'une lignée d'officiers fameux, et lui-même avait reçu, semble-t-il, une éducation militaire et avait fait partie de l'entourage impérial sous Manuel[47].

43 - KAŽDAN, *Structure de la classe dominante* (d'après le compte-rendu d'Irène Sorlin), p. 374.

44 - MICHEL CHÔNIATÈS (I, p. 233-235) dans son éloge au nouvel empereur, écrit vers 1187, n'hésitait pas à qualifier l'événement de miracle divin.

45 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 269 et 357.

46 - Pour Michel, *ibid.* p. 125; pour Jean, KINNAMOS, p. 148,162, 238; pour Nicolas, *ibid.*, p. 47, 52, 53.

47 - Ce fut lui - ironie de l'Histoire - qui libéra Andronic Comnène de ses fers sur l'ordre de Manuel (NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 227), ce qui peut aussi expliquer la clémence d'Andronic à son égard après le siège de Nicée. Sur son éducation militaire, voir MICHEL CHÔNIATÈS I, *Éloge d'Isaac* II, p. 213. Les nombreuses expéditions qu'il mena en personne confirment qu'il avait quelques connaissances en ce domaine, alors que dans son jeune âge il était destiné à la cléricature, NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 390.

Sa position était toutefois affaiblie par les prétentions au trône que pouvaient faire valoir au moins une dizaine de prétendants potentiels, ayant échappé à l'aveuglement. De plus, à considérer le droit d'aînesse, Isaac était moins bien placé que d'autres car il descendait de la dernière des filles d'Alexis Comnène. Il souffrait encore d'arriver au pouvoir en une période de périls croissants, danger normand, bientôt attaques bulgaro-valaques, et maintien de la pression turcomane en Orient.

Comme le protosébaste Alexis, puis Andronic auparavant, Isaac, tentant de s'imposer indiscutablement à ses pairs, devait rapidement définir la manière dont il entendait contrôler les institutions de l'État, une fois satisfaites les exigences immédiates de la foule qui l'avait porté au pouvoir, et déterminer en particulier sa position vis-à-vis des Latins installés dans l'Empire.

Isaac décida de s'appuyer à la fois sur les adversaires du régime précédent, dont sa propre famille, et de se montrer clément envers les anciens partisans de l'empereur déchu. Les victimes de ce dernier non seulement furent libérées des cachots mais reçurent du nouveau souverain des libéralités et, accueillies dans les palais impériaux, obtinrent de hautes dignités[48]. Quatre familles avaient particulièrement souffert, les Kontostéphanoi, les Doukai-Kamatèroi, les Kantakouzènoi, les Comnènes-Batatzai. Aussi relève-t-on leurs noms parmi les responsables civils et militaires du règne d'Isaac. De surcroît, il renforça les liens créés par la commune hostilité à Andronic par ceux plus durables du mariage lorsqu'ils n'étaient pas encore établis. Les alliances entre les Anges et les Kontostéphanoi ne sont pas explicitement attestées, mais Étienne Kontostéphanos, duc de Crète en 1193, est appelé *anepsios* de l'empereur Isaac II[49]. Isaac confia au vieux Jean Kontostéphanos le soin de reconquérir Chypre aux dépens de l'usurpateur Isaac Comnène[50].

Les Doukai-Kamatèroi continuèrent comme par le passé d'assumer les hautes charges civiles. Jean Doukas-Kamatèros négocia avec l'empereur d'Allemagne Frédéric Barberousse; Basile Kamatèros fut rappelé d'exil par Isaac[51]. Ils étaient beaux-frères d'Isaac puisque son frère Alexis était uni à Euphrosyne Doukaina-Kamatèrissa, leur soeur.

L'empereur jugea utile que Jean Kantakouzènos, à demi aveuglé sous Andronic, épousât sa soeur Irène au début de 1186; il le fit César et lui confia, en dépit de son infirmité, une armée contre les Bulgares de Pierre et Asen. Une cousine germaine d'Isaac devint plus tard l'épouse d'un autre Kantakouzènos, probablement Michel.

Andronic s'était acharné à la perte des Comnènes-Batatzai; aussi Isaac se tourna-t-il vers une branche plus modeste qui jusqu'ici n'était pas apparentée aux Comnènes, mais dont il y a lieu de penser qu'elle n'en appartenait pas moins à la souche des Batatzai, puisqu'elle aussi est dite originaire de Thrace. En 1186, Basile Batatzès épousa une autre cousine germaine d'Isaac, fille d'un oncle de ce dernier, prénommé lui aussi Isaac[52], et il fut nommé duc de Mylasa-Mélanoudion

48 - MICHEL CHÔNIATÈS I, *Éloge d'Isaac II*, p. 235-236
49 - *MM* VI, p. 125.
50 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 369.
51 - MICHEL CHÔNIATÈS II, *Lettres*, p. 62-64.
52 - BARZOS, *Généalogie* II, p. 852-853.

avant d'être promu domestique des Scholes. Cette opération matrimoniale avait sans doute aussi pour objectif de contrebalancer l'influence d'Alexis Branas dans la région d'Andrinople.

Isaac se comporta également avec modération envers les anciens partisans d'Andronic, attitude qui correspondait certes au caractère du nouvel empereur, mais aussi à une juste appréciation politique[53].

Dès 1186-1187, Nicolas Tripsychos, parent de Constantin, l'assassin d'Alexis II, était préteur d'Hellade[54]. Dèmètrios Drimys, également préteur d'Hellade sous Andronic, refusa la même charge qui lui était proposée par Isaac[55]. Théodore Choumnos, chartulaire sous Andronic, le resta jusqu'à sa mort en 1192. Georges Xiphilinos, ancien clerc de Sainte-Sophie, qui s'était rangé du côté d'Andronic alors que le protosébaste l'avait chargé de sonder les intentions de celui qui n'était encore qu'un rebelle[56], fut néanmoins choisi comme patriarche par Isaac II, pourtant si prompt à intervenir dans la nomination des chefs de l'Église. Il est vrai que l'empereur avait poussé le précédent patriarche Basile Kamatèros, créature d'Andronic, à abandonner sa charge; il le fit condamner par un synode. Enfin Isaac II ne jugea pas souhaitable, ou possible, de se passer des services du meilleur général d'Andronic, Alexis Branas, dont le prestige venait d'être renforcé par sa victoire sur les Normands et au printemps 1186, pour se le concilier, il donna pour époux à la fille de Branas, Isaac, fils du sébastocrator Jean Ange, donc un cousin germain. La venue au pouvoir d'Isaac II Ange eut pour conséquence de modifier à nouveau l'équilibre à l'intérieur du vaste groupe des Comnènes au profit de sa famille et de donner un poids important aux familles apparentées aux Comnènes par l'intermédiaire des Anges, souvent moins brillantes, telles les Kastamonitai[57] ou les Kamatèroi. La venue des Anges accrut incontestablement le poids des civils, car nous pourrions ajouter à ces exemples les noms des Chôniatai et des Bélissariôtai auxquels les précédents étaient unis[58]; cependant, il convient de

53 - MICHEL CHÔNIATÈS (I, *Éloge d'Isaac* II, p. 238-239) offre une interprétation intéressante des mesures prises par Isaac à l'égard de ses adversaires: l'empereur chercha à amender les natures méchantes, se comportant en jardinier soigneux de son jardin; comme il n'était pas possible à chacun d'obtenir réparation des souffrances subies, il exerça la vengeance au nom de tous. Il jugea selon la loi tous les complices et les serviteurs du tyran. Tous ceux qui avaient saisi l'occasion du pouvoir d'Andronic et acquis des biens durant ces jours néfastes, ou ceux qui avaient épousé une parente du tyran ne furent pas privés de la commune bienveillance... L'accès des palais impériaux demeura ouvert à tous, dignes et indignes.

54 - MICHEL CHÔNIATÈS II, *Lettres*, p. 67-68.

55 - *Ibid.*, p. 81-84.

56 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 408.

57 - Les Kastamonitai apparaissent pour la première fois dans les sources dans la première moitié du XI[e] siècle. Originaires de la ville de Kastamôn, leurs premiers liens avec les Comnènes nous restent inconnus. Ils eurent une vocation militaire jusqu'au règne d'Alexis inclus, puis se consacrèrent ensuite à des fonctions civiles au XII[e] siècle; toutes références dans SEIBT, *Bleisiegel*, p. 231. L'oncle maternel d'Isaac, Théodore Kastamonitès, devint logothète des *sekrèta* (NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 437); Constantin, un de ses parents, fut *parathalassitès* (*Patmos* II, p. 132, acte de décembre 1203); Jean Kastamonitès obtint la métropole de Chalcédoine (BROWNING, *Patriarcal School*, p. 200); un homonyme fut éparque, mais peut-être au temps d'Alexis III (LAURENT, *Administration*, n° 1047). Par l'intermédiaire des Kastamonitai, les Antiochoi furent proches des Anges: un sceau de Théodore Kastamonitès, sans doute le futur logothète, rappelle que sa mère était une Antiochaina (Sceaux M. 9283 et DO 58 106 1616).

58 - Nicétas Chôniatès avait épousé une soeur de Jean Bélissariôtès.

le remarquer, ceux-ci avaient commencé leurs études dès le règne de Manuel, et sans les bouleversements des années 1180-1185, ils seraient de toute manière parvenus à de hauts postes administratifs. Il faut donc se garder de voir en Isaac Ange un empereur qui aurait délibérément choisi de favoriser les familles à tradition civile aux dépens de celles qui exerçaient habituellement des charges militaires. Le résultat des événements de 1180-1185 ne fut pas en fait différent de celui qu'aurait obtenu une telle politique d'abaissement des militaires, mais il est la conséquence indirecte - dont rien n'indique qu'elle fut consciemment recherchée par Andronic Comnène et Isaac Ange - de l'élimination des rivaux sérieux pour le premier et de la place du second dans l'arbre généalogique des Comnènes.

Isaac, par sa politique tout à fait traditionnelle, aurait pu estimer qu'il avait éloigné les risques de rébellion. Pourtant son règne fut rempli de complots, sans compter une tentative d'usurpation à la tête des armées byzantines, telle qu'on n'en avait point vu depuis un siècle et qui fut la dernière du genre, celle d'Alexis Branas. Ce stratège, issu d'une glorieuse lignée de militaires - son père Michel gouverna plusieurs provinces pour le compte de Manuel - ne manquait pas de rappeler sur ses sceaux qu'il descendait des Comnènes par sa mère[59]. Partisan d'Andronic, il fut honoré par celui-ci du titre de protosébaste, devenu vacant après la chute du dernier titulaire, puis Isaac sans doute dut le promouvoir au titre plus élevé encore de panhypersébaste[60]. Il révéla une première fois ses ambitions lorsqu'en 1186 il voulut se faire proclamer empereur à Sainte-Sophie, imitant la voie prise par Isaac l'année précédente, mais il ne reçut pas le soutien escompté de la population de la capitale, demeurée fidèle à l'empereur qui lui accorda l'amnistie, se contentant de le relever de son commandement. Le prestige acquis par Branas à l'occasion de son triomphe sur les Normands interdisait à Isaac de le sanctionner plus sévèrement sans risquer une rébellion au sein de l'armée.

Les défaites successives des troupes envoyées contre Pierre et Asen contraignirent Isaac à faire de nouveau appel à lui. La concentration des troupes s'effectua à Andrinople, zone d'influence traditionnelle des Branas. Or ces derniers avaient acquis la prééminence depuis que les Bryennioi étaient devenus constantinopolitains par leur mariage avec la fille de l'empereur Alexis I, que les Comnènes-Batatzai avaient été éliminés par Andronic, et les Tornikioi reconvertis dans la haute administration civile. Isaac n'ignorait pas le danger encouru et avait pris quelques garanties en gardant à Constantinople l'épouse et le fils de Branas. Cette mesure ne retint pas Alexis Branas qui disposait d'une occasion exceptionnelle puisqu'il commandait l'ensemble de l'armée byzantine mobilisée contre les Bulgaro-Valaques. Une nouvelle fois le poids du clan macédonien se fit sentir. Pour Alexis Branas ses capacités militaires justifiaient ses prétentions à l'Empire. A Sainte-Sophie déjà,

59 - Elle était petite-fille du premier sébastocrator Isaac (BARZOS, *Généalogie* I, p. 419 n. 20 et II, p. 396 *sq*). Voir aussi LAURENT, *Vatican* n° 64.

60 - Ces dignités ne sont connues que par ses sceaux. Contrairement à ce qu'affirme Laurent, il ne semble pas qu'il ait pu être nommé protosébaste par Manuel, car le titre était réservé à un détenteur unique, comme celui de panhypersébaste. Or jusqu'en 1182, Alexis Comnène était protosébaste, et jusqu'au printemps 1185, Constantin Makrodoukas détenait le titre de panhypersébaste, NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 313-314. Alexis Branas ne put donc recevoir le titre qu'après cette date.

lorsqu'il incitait des citoyens à le suivre, il invoquait ses succès répétés sur les ennemis[61]. L'ensemble des forces politiques de l'Empire se mobilisa donc devant Constantinople, que ce fût en faveur de l'empereur ou contre lui. Alexis Branas s'appuya d'abord sur l'aristocratie d'Andrinople, mais en fait tous les cadres de l'armée le suivaient[62], y compris, semble-t-il, ceux originaires de la partie orientale de l'Empire, puisque Chôniatès précise bien qu'Isaac ne pouvait attendre aucun secours. Si les troupes de Bithynie qui avaient accueilli dans l'enthousiasme son accession avaient souhaité lui porter secours, elles en auraient eu la possibilité puisque la flotte impériale était demeurée fidèle à l'empereur. Malheureusement, nous ne pouvons apporter davantage de précision, car Nicétas Chôniatès n'a pas relevé les noms des partisans de Branas. En dehors de ses soldats d'origine grecque, Alexis comptait sur des mercenaires, des Germains en qui il plaçait une totale confiance[63], des Francs, anciens prisonniers siciliens, plus insatisfaits du comportement de l'empereur à leur égard[64] que rancuniers vis-à-vis de leur vainqueur, et des troupes auxiliaires scythes commandées par Elpousès[65]. Enfin les pêcheurs de Propontide se joignirent à Alexis, lui offrant l'aide modeste de leurs bateaux de pêche.

Face à Branas, Isaac trouva un soutien total dans la population constantinopolitaine qui refusa, comme au siècle précédent lors des révoltes de Léon Tornikios et de Nicéphore Bryennios, de rallier le candidat macédonien au trône. Isaac disposait aussi de la garnison de Constantinople, des soldats que pouvaient réunir ses proches parents, dont Manuel Kamytzès qu'une hostilité personnelle opposait à Branas, et enfin, grâce aux trésors impériaux, il leva sur place une force de mercenaires qu'il confia à Conrad de Montferrat dont il venait de faire son beau-frère pour prix de ses services. Ces mercenaires étaient des Latins, deux cent cinquante cavaliers, cinq cents fantassins, ce qui montre l'importance de la population latine vivant à Constantinople cinq ans après le massacre de 1182, des Ibères toujours disponibles pour se battre[66], et enfin des Turcs.

Plusieurs observations se dégagent de cette rébellion. Les Latins furent employés par les deux partis car ils étaient d'habiles techniciens ; avec Conrad ils emportèrent la décision. Mais aucun des deux adversaires ne tenta d'utiliser à son profit l'hostilité envers les Latins qui subsistait dans de larges couches de la population de Constantinople, chez les artisans et les boutiquiers notamment, animosité qui éclata quelques jours après la défaite de Branas lorsqu'une rixe opposa les Latins de Conrad de Montferrat et des habitants de la capitale. D'autre part,

61 - *Ibid.*, p. 377.

62 - La pression en faveur de Branas était si forte que même des gouverneurs de province commis par Isaac furent contraints de se rallier à lui, tel Constantin Stèthatos, duc d'Anchialos (*ibid.*, p. 387).

63 - *Ibid.*, p. 377 : lors de sa précédente révolte, il avait pensé que ce corps de troupes lui suffirait.

64 - Isaac les avait abandonnés dans leurs prisons sans les ravitailler convenablement au point que beaucoup y périrent (*ibid.*, p. 363).

65 - La structure de l'armée de Branas, *tagmata* macédoniens, mercenaires francs, auxiliaires scythes, rappelle singulièrement celle des troupes de Nicéphore Bryennios en 1077-1078 (*supra*, p. 353).

66 - Le frère de Conrad, Rénier, avait déjà pu constituer une force de Latins et d'Ibères lorsqu'il avait combattu les Impériaux en 1181 (*ibid.*, p. 233).

le comportement des provinciaux et des Constantinopolitains fut complètement divergent. Ces derniers se trouvèrent isolés face au reste de l'Empire. L'opposition commençait une fois franchies les murailles de la capitale, car les faubourgs s'étaient largement ralliés à Branas ; la situation annonçait celle de 1204 lorsque les habitants de la Thrace se moquaient des malheureux citadins fuyant la place prise par les Latins. La défaite de Branas, consécutive à son duel avec Conrad, ne rétablit pas le calme, car l'empereur victorieux ne put remettre de l'ordre autant qu'il l'aurait souhaité, tant ses opposants réunis autour de Branas formaient un groupe indispensable à la survie de l'Empire. Isaac pratiqua donc une généreuse amnistie, et malgré ce geste, certains rebelles préférèrent passer chez Pierre et Asen[67]. L'échec d'Alexis n'entama pas le crédit des Branas puisque, dès 1189, Théodore, fils d'Alexis, combattait à la tête de soldats alains les Croisés allemands[68], et les événements postérieurs à la chute de Constantinople montrent qu'il conservait une influence prééminente à Andrinople.

Cette usurpation de Branas ne marque pas une réaction militaire contre un empereur qui aurait favorisé les civils : Isaac menait personnellement de nombreuses campagnes contre les ennemis de l'Empire, remportant des succès aussi brillants que la reprise de Dyrrachion, l'année précédant l'attaque de Branas[69], et il avait toujours confié les troupes les plus efficaces à des généraux et non pas à des eunuques ou des civils, ses familiers.

Les événements de 1187 éveillèrent cependant la méfiance d'Isaac qui préféra sévir préventivement plutôt que de risquer un nouvel affrontement généralisé, encore qu'il se montrât plus patient envers les généraux issus de la race des Anges. Tout stratège à la tête de troupes nombreuses, populaire à la suite de quelques succès, qui avait un empereur Comnène parmi ses ascendants, fut destitué et éventuellement aveuglé au premier soupçon. Furent ainsi successivement condamnés, Andronic Comnène, Constantin Aspiétès, Constantin Ange[70].

L'empereur contrôla donc difficilement l'armée, particulièrement en Occident où elle était active contre les Bulgaro-Valaques. Constantinople en revanche lui resta obstinément fidèle, en dépit de tous les prétendants qui surgirent à Sainte-Sophie pour s'y faire proclamer, et Nicétas Chôniatès laisse à penser qu'ils furent nombreux. Parmi eux, un neveu d'Andronic l'empereur déchu, Isaac Comnène, échappé d'une prison de la capitale, fut pris et tué sous la torture infligée pour lui faire dénoncer ses complices. Constantin Tatikios, dont nous ne savons rien sinon qu'il avait du sang Comnène[71], avait pu secrètement réunir une troupe de cinq cents hommes à l'intérieur de la capitale, mais fut dénoncé avant d'avoir pu passer à l'action. Un autre Comnène fut pris et aveuglé pour avoir émis les mêmes prétentions ; Chôniatès le qualifie de ῥακενδύτης, "vêtu de haillons", sans que nous

67 - *Ibid.*, p. 390.

68 - *Ibid.*, p. 409. Il est possible qu'Isaac ait volontairement évité de placer sous ses ordres des soldats originaires de Thrace et de Macédoine.

69 - Nicétas Chôniatès, dépréciant systématiquement l'oeuvre des empereurs Anges, passe ce fait sous silence, mais Grégoire Antiochos a conservé le souvenir de cet exploit dans son éloge d'Isaac, REGEL, *Fontes*, p. 300-301.

70 - Cf. f. d. n° 176, 177, 178.

71 - Cf. la fiche n° 174; Manuel, sébaste, assistait au synode de 1191 et appartenait donc à l'entourage immédiat d'Isaac.

sachions si l'historien le désignait ainsi par dérision pour insister sur la facilité de l'usurpation contre Isaac, ce que nous croyons, ou s'il s'agissait d'un descendant appauvri des Comnènes[72].

Le coup d'État d'Alexis Ange : une victoire de l'aristocratie occidentale

En raison de la fidélité exemplaire de la capitale envers l'empereur qu'elle avait créé, Alexis, frère d'Isaac II, réalisa son coup d'État au milieu de l'armée qui avait déjà manifesté à plusieurs reprises son mécontentement. Les circonstances étaient d'autant plus favorables que les troupes avaient largement été renouvelées après le désastre d'Arkadioupolis, comme l'a justement noté Brand[73], et qu'elles étaient donc moins solidement attachées à l'empereur qui les avaient plusieurs fois conduites au combat. En outre, le domestique des Scholes, fidèle d'Isaac, Basile Batatzès, qui avait mis en échec les tentatives antérieures de subversion était tombé à Arkadioupolis. Ce complot d'Alexis Ange est un peu mieux connu que les précédents car Nicétas Chôniatès nous a livré une liste, assurément incomplète, des conjurés, et présenté les prétextes mis en avant pour évincer Isaac.

Nicétas insiste sur la déception engendrée par Alexis III lorsqu'il ne se montra pas plus belliqueux que son frère[74], car il avait passé dans sa jeunesse pour un homme prudent et courageux[75]. On attendait qu'il se montrât efficace contre les ennemis de l'Empire. Cinq des partisans d'Alexis nous sont connus, Théodore Branas, fils du rebelle, Georges Paléologue, Michel Kantakouzènos, Jean Pétraliphas, Constantin Raoul, qui tous appartenaient à l'élite de l'aristocratie militaire. Sur les cinq noms cités, deux étaient d'origine franque ; cette constatation traduit-elle une hausse de l'influence occidentale à la cour byzantine, d'autant plus qu'Alexis III employa un autre stratège d'origine franque, Constantin Phrangopoulos, chargé pour le compte de l'empereur de piller les bateaux dans le Pont-Euxin[76] ? Rien en réalité n'indique qu'après un siècle de présence dans l'Empire et des mariages avec l'aristocratie locale, voire la famille impériale, ces personnages aient encore ressenti leur origine étrangère. Plus significative est la localisation de la zone d'influence de ces familles. Les Branas étaient d'Andrinople, les Pétraliphai, de Didymotique, les Phrangopouloi étaient probablement aussi installés dans la partie occidentale de l'Empire[77]. Les Raoul avaient au XIIe siècle des propriétés en Thrace[78]. Les Aspiétai ne sont pas cités par Chôniatès, mais ils soutenaient aussi Alexis Ange car dès 1195 Alexis Aspiétès commandait à Serrès[79] ; or ils tenaient

72 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 423.

73 - BRAND, *Byzantium*, p. 111-112.

74 - NICÈTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 459, 483, 518.

75 - Il s'était placé sous le patronage de Georges, saint militaire figuré sur son sceau de sébastocrator, ZACOS-VEGLERY, sceau n° 2745.

76 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 528.

77 - En 1213, à une époque où le recrutement était limité à la partie occidentale de ce qui fut l'Empire byzantin, le duc de Thessalonique s'appelait Jean Phrangopoulos, CHÔMATIANOS, *col.* 456.

78 - *Supra*, p. 241.

79 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 465.

la région de Philippoupolis. Nous ne pouvons rien dire à propos des Paléologues[80] ou des Kantakouzènoi[81]. Tous avaient en commun d'être menacés par les progrès des Bulgaro-Valaques. Or Isaac II qui avait par ailleurs assez bien maintenu les frontières de l'Empire, avait échoué à contenir les attaques d'Asen, ainsi qu'à reprendre Chypre[82].

Cet empereur avait été du reste bien accueilli en Orient en 1185, alors que parmi les anciens partisans d'Andronic renversé, nous avons relevé conjointement les noms de Paléologue et de Branas. La satisfaction que le groupe d'Andrinople tira de la chute d'Isaac se manifeste encore par la participation des Macédoniens à la garde impériale sous Alexis III[83]. En cette fin du XIIe siècle apparut de nouveau une compétition entre l'Orient et l'Occident, après que les premiers Comnènes eurent réussi à maintenir un certain équilibre : l'Occident regardait plutôt favorablement Andronic Comnène, l'Orient Isaac II, puis Alexis III s'appuya sur l'Europe même après 1203, et l'alternance ne s'arrêta pas à la chute de Constantinople, puisque l'Orient trouva son champion en la personne de Lascaris et que l'Occident se rallia à un rejeton des Anges.

Ce coup d'État, soutenu par les grandes familles d'Andrinople et même plus largement par tout l'Occident, ne bouleversa pas les structures de l'Empire, car Alexis Ange, à la manière de ses prédécesseurs, favorisa sa proche parenté, mais comme il remplaçait son propre frère, les parents leur étaient communs. Certaines personnalités cependant reçurent de l'avancement, tels Michel Stryphnos[84] qui avait épousé la soeur de la nouvelle impératrice et devint mégaduc, ou encore Basile Doukas-Kamatèros, frère de l'impératrice, ancien logothète du drome sous Manuel, qui redevint logothète (d'un service indéterminé). Ces modifications mineures ne sauraient pas effacer l'impression de stabilité déjà notée lors des changements de règnes précédents. Par chance nous disposons de deux documents à propos de la dîme sur le vin transporté par les bateaux de Lavra où sont conservés quarante-sept noms de fonctionnaires des bureaux centraux[85]. Or nous relevons peu de patronymes inconnus ; les familles, parfois les fonctionnaires cités dans le document avaient déjà servi sous les premiers Comnènes, sous Andronic I (pour les Tripsychoi et le juge Apotyras) et sous Isaac II[86]. Les chefs militaires étaient issus des mêmes familles qu'auparavant, Kontostéphanoi, Doukai, Branas, Kantakouzènoi, Paléo-

80 - Quelques indices laisseraient entendre qu'ils auraient pu être partiellement établis dans la région de Sofia, *supra*, p. 208 n. 4.

81 - Leurs biens du Péloponnèse étaient trop éloignés de la menace bulgare pour entrer en ligne de compte.

82 - Alexis III confia un thème à Spyridonakès, d'origine chypriote, indice que des réfugiés de l'île avaient pu compter au nombre de ses partisans.

83 - MÉSARITÈS, *Palastrevolution*, p. 25.

84 - Les Stryphnoi sont inconnus par ailleurs. Cependant, le motif si rare de saint Hyacinthe d'Amastris qui apparaît en compagnie de saint Théodore sur ses sceaux (ZACOS-VEGLERY n° 2478 et 2479) plaiderait pour une origine paphlagonienne. Les Stryphnoi seraient venus à Constantinople, comme les Dadibrènoi, lors de la marche d'Andronic sur la capitale. Cela confirmerait notre opinion d'un retour sous Alexis III d'un personnel plutôt favorable à l'empereur Andronic.

85 - *Lavra* I, n° 67 et 68 ; tableau des fonctionnaires p. 348.

86 - Si nous disposions de documents aussi riches pour la période des règnes de Jean II ou Manuel I, des patronymes réputés nouveaux y seraient sans doute déjà attestés, comme Chrysopouriôtès ou Déméthas.

logues et Aspiétai. Tout au plus noterions-nous paradoxalement une moins fréquente apparition des Anges. Mais le sébastocrator Jean qui avait assisté Isaac lors de son avènement au trône, était encore présent au couronnement d'Alexis et son fils bâtard Michel Ange-Doukas fut pendant une courte période gouverneur du thème de Mylasa-Mélanoudion, comme il l'avait été au temps d'Isaac II. L'empereur Alexis lui-même rejeta le nom d'Ange pour prendre celui de Comnène, plus prestigieux sans doute, mais aussi parce qu'il y avait légitimement droit, étant arrière-petit-fils de l'empereur Alexis I Comnène.

Les soutiens du nouvel empereur reçurent de larges récompenses. Le texte de la *Partitio Romanie* nomme parmi les plus grands propriétaires fonciers de l'Empire les Anges, avec la fille d'Alexis, Irène, et son épouse l'impératrice Euphrosynè, les Raoul, les Kantakouzènoi, les Branas, les Kontostéphanoi, les Kamytzai[87]. La liste de la *Partitio* recoupe en partie celle des comploteurs de 1195 et celle des très proches parents d'Alexis[88].

Un certain changement est toutefois perceptible, la venue au premier plan d'eunuques en nombre tel qu'on n'en avait pas observé depuis le XI[e] siècle, non seulement dans la gestion des affaires civiles, tels Constantin Philoxénitès préposé au trésor impérial[89], Georges le Barbare[90], mais surtout dans la conduite des armées, Georges Oinaiôtès[91] et le parakoimomène Ionopolitès[92]. Par crainte des révoltes militaires, Alexis eut recours à des officiers eunuques ou à des aristocrates, mais jeunes et inexpérimentés, en évitant de confier l'armée à un commandant unique, aux dépens de l'efficacité militaire[93]. La présence de ces nombreux eunuques à la cour n'est pas nécessairement associée à l'idée d'un gouvernement dominé par l'aristocratie civile[94].

L'absence de prince héritier relança la compétition pour le pouvoir qui prit deux formes, l'une violente, la tentative d'usurpation à Constantinople en mettant à profit le sentiment d'hostilité populaire fermement établi à l'égard du souverain, et l'autre, plus pacifique, le choix d'un époux pour les filles de l'empereur, gendres destinés à hériter du pouvoir.

87 - CARILE, *Partitio Romanie*, p. 218-219.

88 - Le chrysobulle d'exemptions de taxes concédé en 1198 aux Vénitiens complète le texte de 1204; en effet parmi les lieux où le commerce des Vénitiens était licite figurait la province de Nicopolis (d'Épire) où les proches parents (ἔγγιστα συγγενεῖς) de l'empereur, sébastocrators, Césars, filles et encore l'impératrice étaient possessionnés, TAFEL-THOMAS, *Urkunden* I, p. 278-279.

89 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 550.

90 - *Ibid.*, p. 479.

91 - *Ibid.*, p. 503.

92 - *Ibid.*, p. 461, 534. MICHEL CHÔNIATÈS II, p. 125 *sq.* compara même le parakoimomène à un nouveau Narsès.

93 - Pour délivrer Dadibra de Paphlagonie, assiégée par les Turcs, Alexis désigna trois jeunes généraux, Théodore Branas, Théodore Kazanès et Andronic Katakalôn qui se laissèrent facilement surprendre par une embuscade turque (NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 474-475). Andronic Doukas, envoyé contre le Turc Kaykhusraw, était lui aussi un tout jeune homme (νεανίας) (*ibid.*, p. 496).

94 - KAŽDAN, *Structure de la classe dominante*, p. 218-220, constate le renouveau du groupe des eunuques et en déduit que sa destinée est liée à celle de l'aristocratie civile dont il croit déceler le retour au pouvoir sous les Anges, opinion que nous ne partageons pas.

En 1195, les trois filles d'Alexis étaient déjà mariées, avec l'approbation d'Isaac alors empereur, Irène à Andronic Kontostéphanos[95], Anne à Isaac Comnène[96] et Eudocie la plus jeune à Étienne de Serbie. Une détérioration temporaire de la santé d'Alexis, alors que ses deux filles aînées, devenues veuves, n'étaient pas remariées, contraignit son entourage à préparer une éventuelle succession. Au premier rang des prétendants se pressaient les neveux d'Alexis III, sauf bien sûr le fils d'Isaac II toujours emprisonné, et deux proches parents, son beau-frère Jean Kantakouzènos, privé cependant d'un oeil sous Andronic, et son cousin germain, le très fortuné Manuel Kamytzès; mais sa candidature était vivement repoussée par le sébastocrator Jean, oncle de l'empereur, qui gardait en dépit de son âge une grande influence car il était le membre le plus âgé de la famille des Anges. Ces querelles familiales montrent une fois de plus que nous ne saurions décrire toutes les péripéties de la lutte pour le pouvoir par des explications d'ordre politique. Un rétablissement d'Alexis lui donna le temps de choisir ses gendres et éventuels successeurs.

Sa fille aînée fut unie à Alexis Paléologue qui, étant lui-même déjà marié, dut divorcer, indice du prix que l'empereur attachait à cette union[97]. Il reçut le titre de despote qui désignait depuis le règne de Manuel le gendre devant régner en l'absence d'héritier mâle[98]. Sa femme Irène fut proclamée *basilissa.*

Une dynastie Ange-Paléologue était donc destinée à régenter l'Empire au début du XIIIe siècle. Les raisons de l'ascension des Paléologues nous échappent partiellement; sans doute avaient-ils été associés au succès des Comnènes dès le règne d'Alexis, grâce à Georges, beau-frère de l'empereur, et depuis cette date ils n'avaient pas quitté les premiers rangs, mais à un niveau égal à celui d'une dizaine d'autres familles. Ils s'étaient ralliés à Andronic, échappant à toute répression, et réussirent à se maintenir ensuite, lorsque Georges Paléologue apporta son appui au coup d'État d'Alexis III, justifiant la faveur accordée par Alexis Ange.

Le second gendre d'Alexis et donc le second sur la liste de succession, Théodore Lascaris, était issu d'une famille dont nous ignorons presque tout et qui semble de promotion récente, fait assez exceptionnel à la fin du XIIe siècle. Cependant sur ses sceaux[99] et sur les documents officiels, Théodore Lascaris adjoint toujours le patronyme Comnène et cela avant même qu'il ne soit devenu gendre de

95 - BARZOS, *Généalogie* II, p. 746. Andronic appartenait à la descendance d'un autre Andronic Kontostéphanos et de son épouse Théodôra Comnène, petite-fille du premier sébastocrator Isaac.

96 - *Ibid.*, p. 742. Isaac serait un Comnène-Batatzès.

97 - VANNIER, *Paléologues*, p. 170-172.

98 - Sur la signification du titre, voir entre autres G. OSTROGORSKY, Unun' Despoter, *BZ* 41, 1951, p. 448. La situation privilégiée du Paléologue est fidèlement transmise par son sceau:

'Αλεξίου σφράγισμα Παλαιολόγου
Κομνηνοφυοῦς δεσπότου τὴν ἀξίαν
γαμβροῦ κρατοῦντος γῆς πάσης 'Ρωμαΐδος
εἰς πρωτόπαιδα βασίλισσαν Εἰρήνην

(Dernière édition du sceau, ZACOS-VEGLERY, n° 2752).

99 - *Ibid.*, n° 2753; sur son sceau de despote il abandonne même son patronyme de Lascaris:

Μάρτυς Κομνηνὸν Θεόδωρον δεσπότην
ἀνακτόπαιδος συζύγου Ἄννης σκέποις

l'empereur, lorsqu'il était sébaste et protovestiarite[100]. Contrairement à l'opinion commune, il nous paraît inévitable de conclure que Théodore Lascaris avait du sang Comnène par sa mère ou ses grands-parents maternels, et n'était donc point un "homme nouveau", même s'il n'était pas allié de très près aux empereurs Comnènes.

La fille cadette d'Alexis Ange, Eudocie, mariée à Étienne de Serbie, ne redevint un enjeu politique qu'après son retour dans l'Empire, et surtout lors de sa liaison avec Alexis Doukas-Mourtzouphlos après 1203.

Avant 1203, trois familles étaient donc bien placées pour fonder une nouvelle dynastie, les Paléologues, les Lascaris et dans une moindre mesure les Kantakouzènoi, sans oublier que les Anges avaient la prétention de continuer à occuper le pouvoir. Avant les bouleversements dus à la Quatrième Croisade, toutes les familles qui furent appelées à régner au cours de la dernière période de l'Empire y étaient déjà prêtes.

Alexis n'eut pas à relever de graves défis à son pouvoir, sauf dans la capitale qui, toujours généreusement traitée par Isaac II, ne pouvait accueillir son remplaçant qu'avec inquiétude. De fait, le premier soin d'Alexis III proclamé empereur par l'armée avait été de s'assurer le Grand Palais. Sa femme, Euphrosyne Doukaina-Kamatèrissa, avait appris le succès de la conjuration à Kypsela et s'était emparé du palais impérial, bien qu'une partie des Constantinopolitains ait suivi Alexis Kontostéphanos qui de nouveau prétendait à l'Empire[101]. Cinq ans plus tard la tentative d'un autre Kontostéphanos fut facilement réprimée. Les raisons qui attachaient si fortement tout ou partie des Constantinopolitains aux Kontostéphanoi nous restent obscures. Était-ce le souvenir de la lutte d'Andronic et de ses fils qui avaient perdu la vue en combattant le "tyran" Andronic Comnène ?

En dépit de ces alertes, Alexis III ne considéra pas les Constantinopolitains avec davantage de respect. Il est vrai que sous les Anges, les dignités se vendaient comme les légumes au marché, et que d'obscurs sujets en acquirent[102], mais pas plus que sous son ancêtre Alexis I Comnène, les riches marchands n'obtinrent de satut politique; leurs richesses demeuraient l'unique objectif visé par l'empereur. Pressé par les nécessités financières, la levée de l'*alémanikon* en 1197, Alexis s'efforça de trouver des ressources à Constantinople, mais il se heurta au refus du Sénat, du clergé et surtout des commerçants et des artisans de la ville. Ces derniers reprochaient vivement à Alexis d'avoir partagé les provinces de l'Empire (ἐπαρχίαι) entre les membres de sa famille, tous gens inutiles (ἀχρεῖοι) et totalement éteints[103],

100 - SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 672, repris dans LAURENT, *Bulles Métriques* n° 403. V. Laurent évoque la possibilité que la pièce ait appartenu à Théodore II Lascaris, ce qui est impossible car la titulature ne peut s'appliquer à un fils d'empereur. Elle a donc bien toutes les chances d'avoir été frappée par notre Théodore Lascaris avant son mariage, d'autant plus que le revers porte le motif de saint Georges, décidément bien populaire en cette période, comme les plombs ultérieurement frappés par le même. Théodore Lascaris est omis de la liste des protovestiarites dressée par R. GUILLAND, Protovestiarite, *Rivista di Studi bizantini e neoellenici* 4 (XIV), Rome 1967, p. 3-10 = *Titres et fonctions de l'Empire byzantin*, 1976, Variorum Reprints n° XV.

101 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 456. La précédente tentative d'usurpation d'Alexis Kontostéphanos nous reste inconnue; voir aussi f. d. 181.

102 - Par exemple sous Alexis III, *ibid.*, p. 483-484.

103 - *Ibid.*, p. 478.

reproche qui faisait curieusement écho aux paroles acerbes de Zônaras à l'égard de la parenté d'Alexis I, un siècle plus tôt. Tenté par la richesse du banquier Kalomodios, Alexis le fit arrêter sous un fallacieux prétexte et distribua sa fortune considérable à ses courtisans[104]. La réaction des marchands de l'Agora fut telle qu'Alexis dut renoncer à sa proie. Un troisième conflit éclata entre eux et l'empereur, lorsqu'Alexis laissa Jean Lagos, gardien de la prison du prétoire, piller d'abord les églises, puis s'attaquer à un artisan[105], ce qui engendra un nouvel affrontement entre les émeutiers, compagnons de l'homme maltraité par Lagos et les forces de l'ordre, les Varanges dans un premier temps débordés, puis les *tagmata* commandés par Alexis Paléologue, alors en position d'héritier de l'Empire.

La mieux connue de ces perturbations constantinopolitaines est la rébellion aux conséquences modestes de Jean Comnène-Axouch dit le Gros, dont un témoin oculaire, Nicolas Mésaritès, nous a laissé le récit détaillé. Brève, elle dura une seule journée, le 31 juillet 1201 ; selon l'habitude, Jean Comnène, arrière-petit-fils de l'empereur Jean II, força les portes de Sainte-Sophie et tenta d'emporter le Grand Palais alors qu'une nouvelle fois l'empereur en était absent. De nouveau, Alexis Paléologue, à la tête des parents du souverain et de la garde dont il fallut sérieusement réchauffer l'ardeur, reprit le contrôle de la ville. Deux caractéristiques des mouvements de ce type apparaissent clairement : la présence d'une masse nombreuse, prête au pillage et à la xénophobie croissante, et celle d'étrangers, notamment Italiens et Ibères que nous retrouvons constamment, tentant de faire main basse sur tout ce qui leur était accessible avec une prédilection pour les reliques. Nicolas Mésaritès défendit ainsi son église de la Vierge du Pharos en trouvant secours parmi les Grecs qui s'opposèrent à la cupidité de ces étrangers. Le sentiment d'humiliation et de décadence, exacerbé par les échecs des Anges, s'exprime clairement, pour la première fois, par le discours mis dans la bouche des amis de Jean Comnène-Axouch : "tout ira bien pour la Romanie et pour nous ; plus aucun barbare ne la vaincra, ni Scythe, ni Bulgare, ni Tauroscythe, ni Persarménien, Illyrien, Triballe, Péonien, Allemand, Italien, Ibère ou Lybien, pas même le Perse qui détient aujourd'hui la majeure partie de l'Asie. Ils se jetteront à nos pieds, ils seront humiliés, ils nous serviront, ils tomberont sous le joug de l'esclavage, eux dont les nuques restent jusqu'à maintenant inflexibles. Réjouis-toi, Reine des Villes, les *basileis* de la terre entière te feront la proscynèse, chargés de dons... Voici un autre Josué, fils de Noé, envoyé par la Providence qui anéantira les royaumes de Canaan, mais abattra également le Bulgare"[106]. En 1201, l'adversaire privilégié n'était plus alors le Latin, mais le Bulgare et les peuples balkaniques dans leur ensemble. La résignation n'avait cependant pas gagné la capitale, ferme dans sa volonté de voir l'Empire victorieux sur tous les fronts ; et cette distance

104 - *Ibid.*, p. 523-524. Ce curieux épisode nous laisse entrevoir l'existence d'une catégorie de riches marchands grecs dont nous ignorons tout, en particulier si leur fortune se constituait grâce au commerce italien ou au contraire contre lui.

105 - *Ibid.*, p. 525. La famille de Jean Lagos, fort peu connue, est attestée dès le X[e] siècle par un sceau, incomplètement édité par KONSTANTOPOULOS (*Molybdoboulla*, n° 428) qui n'a pas reconnu le patronyme : Θεοτόκε βοήθει Ἰωάννῃ πρωτοσπαθαρίῳ ἐπὶ τοῦ Χρυσοτρικλίνου, μυστολέκτῃ, βασιλικῷ νοταρίῳ τῆς σακέλλης τοῦ Λαγοῦ.

106 - MÉSARITÈS, *Palastrevolution*, p. 21.

entre les espérances des Constantinopolitains et les possibilités réelles de l'Empire montre bien l'impossible tâche des empereurs Anges ou de tout autre qui aurait prétendu se substituer à eux.

Alexis III était donc à la fois peu menacé dans sa capitale, car à aucun moment l'armée des *tagmata* ne s'était jointe à la foule, et mal à l'aise dans cette ville qui ne l'aimait point et ne percevait pas les nouveaux rapports de forces. Cependant l'aisance avec laquelle la foule avait renversé Andronic lui donnait l'illusion de peser sur la marche de l'Empire, avec une part de réalité, puisqu'elle put imposer à Alexis III de renoncer à lever l'impôt de l'*alemanikon* ou de remplacer Jean Lagos. Retenons encore un texte de Nicétas Chôniatès, écrit après 1204 à l'occasion de la mort de Jean Bélissariôtès son beau-frère: "aussi longtemps que la puissance impériale était solidement assise et qu'avait été désigné comme chef (ἡγεμών) un empereur qui n'avait point l'esprit émoussé comme le prince de Tanit, mais auquel il ne manquait rien pour exercer ses fonctions...le peuple (πολίτευμα) partageait aussi le bien-être, se moquait des vagues et surnageait. Mais... vous avez été chassés de l'administration, le bon fonctionnement des affaires publiques prit fin; dès lors, la partie de la foule qui vit du travail de ses mains (ἀποχειροβίοτον), impudente, arrogante, audacieuse, ceux qui, hier, étaient chanteurs, tissaient de belles toiles, les tanneurs aussi, ceux dont l'aiguillle est l'outil de travail, ceux-là pesaient plus que les empereurs sur le plateau de la balance"[107].

L'essor des autonomies provinciales (1180-1203)

Lors de la crise du XIe siècle, le comportement d'une province se déterminait en fonction de la pression fiscale et de la qualité de la protection assurée en échange de cette ponction. Au cours du XIIe siècle, le rétablissement de la situation ne fut pas aussi complet que le calme apparent le laisserait croire. À la fin du siècle, l'aggravation de la condition fiscale des provinces a été trop souvent décrite pour que nous ayons à revenir trop longuement sur ce propos.

L'exemple classique, toujours retenu, concerne l'Hellade et le Péloponnèse, connus à travers les lettres de Michel Chôniatès, les éloges prononcés par lui et son fameux rapport ou ὑπόμνημα de 1198 adressé à Alexis Ange. La critique de Michel Chôniatès est triple; les impôts normalement dus étaient en fait levés à plusieurs reprises au cours de l'année; s'y ajoutaient des contributions extraordinaires, telles les ressources exigées pour combattre les pirates; enfin ils étaient inégalement répartis, puisque seuls payaient ceux que le fisc atteignait; les villes bien fortifiées ou inaccessibles y échappaient[108]. Même en tenant compte d'un certain excès dans les propos de Michel Chôniatès - ce territoire d'Athènes qu'il décrit désolé, infertile, dépeuplé fut, quelques décennies plus tard, le centre d'une principauté franque prospère - il est certain qu'ils reflétaient la réalité, car d'autres

107 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Orationes*, p. 159.

108 - MICHEL CHÔNIATÈS II, p. 106-107. En clair, Thèbes, chef-lieu du thème d'Hellade, et l'Eubée favorisée par son insularité et peut-être par la présence de marchands italiens, avaient obtenu des exemptions fiscales dont ne bénéficiait pas Athènes. Au XIe siècle, le diocète d'Athènes découvrant l'Hellade avait l'impression de se trouver en Scythie et se plaignait déjà que les habitants fussent récalcitrants à leur devoir fiscal, PSELLOS, *MB* V, p. 268.

témoignages vérifient la pratique des suppléments d'impôts répétés au cours de la même année.

Or la contrepartie de l'impôt, la sécurité, n'était plus assurée, ni en Orient ni en Occident où nomades turcomans et scythes parcouraient le plat pays, pillant et transférant les populations. Pour un succès enregistré sous Isaac Ange[109], que d'échecs[110] ! La présence constante de bétail dans le butin de l'ennemi assure que le paysan était bien la principale victime de la guerre. Aux attaques étrangères s'ajoutait la piraterie croissante qui, à la fin du XII[e] siècle, prit une telle ampleur que les îles et les régions côtières furent dépeuplées et parfois même désertées[111]. En effet, la décadence accélérée de la flotte impériale lui interdisait toute action efficace.

Les habitants des régions frontalières avaient d'autant plus intérêt à traiter directement avec leurs voisins qu'ils pouvaient en attendre des secours au cas où l'administration impériale réagirait. Or la géographie de ces régions se modifiait profondément en Occident avec la perte des provinces bulgaro-valaques ; la ligne de front concernait des terroirs à la fois profondément hellénisés et d'importance économique vitale pour l'Empire, autour d'Andrinople, de Serrès, de Thessalonique. Les îles et les provinces côtières s'éloignaient de Constantinople car, faute d'une flotte, elles devenaient difficiles d'accès, au moment même où elles étaient ouvertes aux nouvelles puissances maritimes. Ainsi, phénomène nouveau par rapport au siècle précédent, les Iles Ioniennes et même les Cyclades se sentaient plus proches de l'Italie normande que de la terre ferme byzantine. La crainte des pirates fit accepter l'occupation normande dans les Cyclades vers 1185-1186. Les habitants des îles de la Mer Egée versèrent l'impôt en échange de la sécurité apportée par l'amiral sicilien Mégaritès[112].

L'archevêque d'Athènes, Michel Chôniatès, pourtant envoyé à contrecoeur en province, finit par devenir le porte-parole de ses ouailles auprès de l'administration impériale et exposa la lassitude des provinciaux qui avaient le sentiment de n'exister que comme matière fiscale : "la Reine des Villes envoie partout, surtout en Grèce, chaque année, des *praktorés*, *praitorés*, *apographeis*, *anagrapheis*, *dasmologoi*, *nautologoi*, et bien d'autres d'aussi mauvais aloi, telles les grenouilles envoyées par Dieu à l'Égypte"[113]. Il fustige le comportement des

109 - Isaac réussit, en 1187, à reprendre aux Valaques douze mille prisonniers et une immense quantité de bétail (NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Orationes*, p. 11).

110 - Les participants de la Première Croisade trouvèrent les provinces byzantines de Belgrade à Sofia dépeuplées en raison des guerres avec la Hongrie.

111 - Les témoignages sont nombreux, celui de Michel Chôniatès, qui a laissé un sombre tableau des méfaits des pirates du Golfe Saronique, mais ceux aussi des auteurs latins. BENOIT DE PETERSBOROUGH , *Gesta Regis Henrici Secundi*, W. STUBBS éd., Londres 1867, p. 198 : *"sed in multis insularum nemo habitat propter metum piratorum. In quibusdam illarum habitant pirates"*. Son contemporain AMBROISE, *op. cit.*, p. 27, mentionne un grand nombre de tours délabrées dans l'île de Rhodes, jadis beaucoup plus largement peuplée. Mais, une fois de plus, ces témoignages doivent être reçus avec prudence pour illustrer la dégradation de l'administration à la fin du XII[e] siècle, puisque déjà au X[e] siècle, des bateaux pirates rendaient dangereux les abords du Golfe de Salamine, *Vie de saint Nikôn*, p. 94.

112 - Pour les textes et leur commentaire, voir VRANOUSSI, *'Αγιολογικὰ κείμενα*, p. 146.

113 - MICHEL CHÔNIATÈS II, p. 105, lettre à Georges Padyatès, datée des années 1198-1199 par STADTMÜLLER , Michael Choniates, Metropolit von Athen (*ca* 1138-*ca* 1222), *Orientalia Christiana* XXXIII-2, 1932, p. 250.

fonctionnaires de la capitale qui ne consentaient pas à quitter leur ville à cause de son confort, afin que les villes de province puissent jouir, grâce à eux, d'un ordre équitable (εὐνομία)[114].

Au-delà même de la fiscalité abusive, Chôniatès accuse Constantinople d'épuiser futilement les ressources de la province. "De quoi manquez-vous ? Les plaines fertiles en blé de Thrace, de Macédoine et de Thessalie ne vous ravitaillent-elles point ? L'Eubée, Cos, Chio, Rhodes ne foulent-elles point pour vous le vin ? À Thèbes et à Corinthe les doigts tissent pour vous les vêtements ; tous les fleuves des richesses ne coulent-ils pas vers la ville impériale comme ils feraient vers la mer ? Le comportement des Constantinopolitains est insensé, car si les villes étaient détruites de l'intérieur par toutes sortes d'exactions, ils ne pourraient plus constamment s'enrichir, une fois taries les sources qui nourrissent la ville impériale"[115].

La manifestation la plus éclatante du mépris des provinciaux à l'égard des gens de la capitale est certes postérieure à 1204, mais cet épisode illustre trop parfaitement leur état d'esprit pour n'être pas cité dès maintenant. Nicétas Chôniatès fuyant la captivité, sortit de Constantinople et se trouva, avec ses compagnons d'infortune, "en butte aux moqueries des rustres et de la populace qui raillaient notre misère et notre nudité, qu'ils appelaient, les insensés, du nom d'égalité (ἰσοπολίτεια) pour signifier que notre état était comparable au leur ; certains même allaient jusqu'à louer Dieu de pouvoir s'enrichir en achetant pour rien les biens de leurs compatriotes"[116].

Autre forme de la désaffection de certaines populations provinciales, l'émigration en terre étrangère est préférée au maintien dans son pays d'origine. Michel Chôniatès demandait, sous Alexis Ange, des allègements d'impôts pour les contribuables si démunis que certains se trouvaient contraints d'émigrer sur un sol étranger[117]. Un tel fait se produisit sous Alexis III, dans cet Orient qu'Alexis était moins que son frère soucieux de protéger[118]. Un conflit avait éclaté entre Turcs d'Iconium et Byzantins. Le sultan prit deux bourgades de la vallée du Méandre, faisant cinq mille prisonniers. Il les traita correctement, en dressa la liste, regroupa les familles dispersées et s'enquit de leurs biens perdus. Parvenu à Philomèlion, il leur fit distribuer des maisons, de bonnes terres, des semences de toutes sortes

114 - MICHEL CHÔNIATÈS II, p. 81-84, lettre à Dèmètrios Drimys, ancien gouverneur d'Hellade sous Andronic, qui refusa une nouvelle fois de quitter la capitale parce qu'il préférait rester auprès de sa femme et de ses enfants pour mener une vie plus profitable (βιοτὴ καὶ πολιτεία κερδαλεωτέρα).

115 - MICHEL CHÔNIATÈS II, p. 83-84. Toutes les richesses énumérées par Chôniatès venaient d'Occident et des îles. L'Orient aurait-il moins efficacement contribué à l'enrichissement de la capitale, ou bien l'archevêque a-t-il tiré ses exemples de la partie de l'Empire qu'il connaissait le mieux ?

116 - Populace : ἀγροῖκοι καὶ ἀγελαῖοι ; traduction par Hélène AHRWEILER (*Idéologie*, p. 96) du texte de NICÈTAS CHÔNIATÈS (*Histoire*, p. 593-594). La province commençait dès le franchissement des murailles de la capitale.

117 - L'expression ἀλλοδαπαὶ χῶραι n'est pas claire ; s'agissait-il d'autres provinces de l'Empire ou de pays étrangers - solution la plus probable ?

118 - La forteresse d'Aggélokastron, seul ouvrage fortifié qu'on puisse dater de l'époque des Anges, est l'oeuvre de son frère Isaac, Hélène AHRWEILER, Chôma-Aggelokastron, *REB* 24, 1966, p. 278-283.

et des vivres. Lorsqu'aurait été conclue la paix avec l'empereur, ces populations pourraient rester si elles le désiraient, bénéficiant durant cinq ans d'une dispense d'impôt, versant ensuite une somme qui ne devrait pas dépasser l'impôt convenu, sans qu'à plusieurs reprises dans la même année, des suppléments soient exigés comme les Byzantins en avaient l'habitude[119]. Ce programme correspondait à l'attente des paysans au point que beaucoup d'entre eux, ayant connu le traitement réservé par les Turcs à leurs parents et compatriotes, désirèrent les rejoindre et se dirigèrent vers Philomèlion. Au grand scandale de Chôniatès, ils avaient préféré quitter une ville byzantine et passer chez les barbares, tant les injustices à leur égard s'étaient multipliées.

Faut-il conclure que l'Empire à la veille de la Quatrième Croisade était en pleine décomposition, au point que ses habitants ne faisaient plus preuve du moindre loyalisme ? Cette émigration garde un caractère somme toute limité. La méfiance réciproque de la province et de la capitale n'était pas nouvelle ; l'attraction des provinces byzantines d'Asie Mineure vers l'État d'Iconium, apparemment mieux géré, était déjà forte, nous l'avons vu, même sous le règne si positif de Jean II[120]. Les deux régions où nous avons choisi nos exemples de dissenssions restèrent cependant fidèles au gouvernement central jusqu'en 1203.

Des facteurs favorables à la cohésion de l'Empire s'exerçaient encore. La branche impériale des Comnènes gardait un prestige certain en Orient, notamment auprès de la population rurale qui se souvenait des efforts des trois premiers empereurs de la dynastie pour assurer la défense de l'État. En 1180, Manuel, déjà fort affecté par la maladie, avait tout de même repoussé un raid turc sur Claudioupolis[121]. Cette popularité dynastique se mesure au nombre des Pseudo-Alexis qui apparurent après la mort du vrai fils de Manuel. Pas moins de cinq sont nommés par Chôniatès ; tous, sauf le premier, tentèrent précisément leur chance en Orient. En revanche, le premier, paysan originaire de Bagénétia, parut en 1184 alors qu'Andronic, l'assassin d'Alexis II, régnait encore. Il fut promené à travers les provinces balkaniques par son créateur, le moine Alexis Sikountènos[122], et ceux qui ne suspectaient pas la fraude l'accueillirent favorablement, lui accordant la proscynèse et de nombreux dons[123]. En Asie Mineure, les paysans furent aussi touchés par les jeunes gens qui se prétendaient fils de Manuel, et les élites locales, connaissant pourtant la vérité à propos de la mort d'Alexis II, se montrèrent aussi favorables, par hostilité aux Anges[124]. L'arrivée au pouvoir d'Alexis III stimula l'émergence de nouveaux compétiteurs, passant eux aussi pour le fils de Manuel. L'un d'eux, soutenu par l'émir turc d'Ancyre, s'aventura dans l'Empire au moins jusqu'à Malagina. Lorsqu'Alexis Ange, enfin inquiet des progrès du rebelle, eut franchi les détroits, il rencontra ses sujets de Malagina. Leur dialogue, rapporté

119 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 495.

120 - *Supra*, p. 419.

121 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 197-198.

122 - Il était probablement parent du Thessalonicien Léon Sikountènos, *cf. supra*, p. 244 n. 326.

123 - EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Espugnazione*, p. 60-62.

124 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 421. En 1191, le Pseudo-Alexis originaire de Constantinople bénéficia tout particulièrement de cet attachement à la famille de Manuel.

par Nicétas Chôniatès, nous prouve que la fidélité aux Comnènes ne s'était pas transmise aux Anges - du moins en Orient, bien que l'empereur Ange y ait été acclamé. Les habitants affirmaient à l'empereur qu'il serait lui-même charmé par le soi-disant Alexis; à cela Alexis III répondait que le vrai Alexis était mort et que même s'il vivait, lui, Alexis Ange, disposait du droit de commander puisqu'il détenait le sceptre des Romains[125]. Comme le remarque Nicétas, les autochtones à Malagina ne souhaitaient pas choisir entre les deux et soutiendraient le vainqueur.

Les secours en hommes reçus par les Pseudo-Alexis et les autres rebelles de la part des émirs turcs ne suffirent pas à ébranler durablement l'administration byzantine. Nous pouvons même affirmer que si le Pseudo-Alexis dit Kausalônès vit augmenter le nombre de ses partisans, c'est en dépit du comportement impopulaire de ses contingents turcomans qui brûlaient les récoltes et maltraitaient les paysans[126]. Les autres rebelles, tels Maggaphas une fois expulsé de Philadelphie en 1192, ou Michel Ange Doukas vers 1200, qui ne bénéficiaient que de l'alliance turque, ne remportèrent aucun succès notable. À la veille de la Quatrième Croisade, la paysannerie d'Asie Mineure n'était pas prête à se donner aux Turcs.

Les facteurs de dissolution de l'Empire n'étaient pas seuls en action; le sentiment dynastique - même s'il ne jouait pas suffisamment en faveur des Anges -, le loyalisme dû au clergé les contrariaient. Il est symptomatique que les premiers groupes à se détacher de Constantinople aient été les ethnies qui pouvaient se sentir plus étrangères encore au personnel envoyé de la capitale pour les gouverner.

Les révoltes ethniques

Nous passons sous silence le détachement rapide des États vassaux que Manuel Comnène avait soumis à l'Empire, la principauté d'Antioche, la principauté serbe de Némanja, sans parler du sultanat d'Iconium qui avait déjà rejeté dès 1176 toute domination byzantine et avait même pris l'ascendant en Asie Mineure. Aux yeux des Byzantins, la renonciation des *douloi* à servir l'Empire constituait bien une rébellion de même type que celles affectant les provinces de l'Empire, mais nous ne prenons en considération que la perte des territoires effectivement administrés directement par Constantinople.

La plus lourde de conséquences de ces rébellions ethniques fut celle de deux notables bulgares, Pierre et Asen. Il n'est pas question ici de traiter de la naissance du second Empire bulgare, mais il faut considérer qu'à ses débuts du moins, le soulèvement ne présentait pas de caractère "nationaliste", l'ancien État bulgare ayant cessé d'exister depuis plus de cent cinquante ans. Du reste Pierre et Asen ne s'établirent pas au coeur de l'ancien État de Samuel, les provinces de Sofia, Achrida ou Skopje, mais dans la partie de la Bulgarie danubienne soumise de longue date. Sans vouloir entrer dans la querelle qui oppose historiens roumains et bulgares sur la nationalité des troupes rebelles, comme Chôniatès n'évoque que les Valaques et non les Bulgares, nous admettrons sans risque d'erreur qu'elles étaient à l'origine valaques, et qu'au cours des années suivantes, s'y joignirent des Bulgares et des Slaves.

125 - *Ibid.*, p. 462.
126 - *Ibid.*, p. 421.

Le mouvement résultait de la conjonction de deux faits indépendants, le rejet des prétentions de Pierre et d'Asen qui souhaitaient servir dans l'armée en échange d'une modeste *pronoia*, et le mécontentement engendré par les impositions supplémentaires exigées par Isaac II à l'occasion de son mariage avec Marguerite de Hongrie[127]. Sous Constantin X déjà, les Valaques de Thessalie avaient jugé insupportable le niveau de la fiscalité impériale. L'expansion de la rébellion en raison de l'habileté de ses deux chefs et de l'impéritie byzantine n'entre pas dans notre propos, sauf à noter la création d'un nouvel État qui favorisa les troubles dans les thèmes restés byzantins.

De même qu'avec la perte des frontières naturelles du Tigre, de l'Euphrate et des Monts du Taurus s'était établie en Asie Mineure une zone-tampon entre Byzantins et Turcs d'Iconium, de même en Occident, lorsque le *limes* danubien entre le nouvel État bulgaro-valaque et l'Empire eut été enfoncé, certains archontes tentèrent de se constituer des principautés - ce qui marquait une différence avec l'Orient où les Turcomans ne s'organisèrent jamais en unités structurées. Les archontes occidentaux, Ibankos ou Chrysos pourraient se comparer aux toparques arméno-géorgiens du siècle précédent essayant de jouer de l'un de leurs puissants voisins contre l'autre.

Le schéma des troubles se répète: un allogène, d'abord fidèle, se fait confier un solide *kastron* - Stroumitza pour Chrysos, Philippoupolis pour Ibankos - qui lui permet de contrôler la population indigène puis de se rebeller. L'empereur tente de réduire le mouvement et lui propose une princesse de sang impérial avant de s'emparer par ruse du révolté: lorsqu'Alexis III, ou plutôt ses gendres bien plus efficaces, Alexis Paléologue et Théodore Lascaris, capturèrent Ibankos et Chrysos, leurs principautés revinrent immédiatement aux mains de l'empereur.

Avant les Valaques et les Bulgares, l'ethnie arménienne avait déjà manifesté son hostilité aux Byzantins. La Cilicie avait été administrée par des ducs byzantins, notamment sous Manuel I, mais en dépit du maintien d'une population grecque et d'un fort parti probyzantin dont le représentant le plus influent fut Oshin de Lampros et ses descendants, les Héthoumides, il s'agissait en fait de l'occupation militaire d'un territoire dont les habitants restaient toujours avides de recouvrer leur indépendance à la première occasion favorable. Après la défaite de Myriokèphalon, les sources byzantines ne mentionnent plus la Cilicie qui avait sans nul doute rejeté le joug byzantin et se préparait à devenir un royaume arménien particulièrement prospère à la fin du XIIe siècle et au XIIIe siècle.

Les Arméniens n'étaient pas seulement établis aux marges de l'Empire mais beaucoup étaient regroupés en Troade, en Chypre, dans la région de Philippoupolis. Ils ne furent jamais en mesure de constituer un État, étant trop dispersés et partout minoritaires, mais ils ne manquèrent pas de nuire aux Grecs, notamment dès que les Byzantins furent menacés ou maltraités par les Occidentaux. En 1185 lors de la prise de Thessalonique, les Normands trouvèrent en eux, avec les Juifs, de précieux auxiliaires, et Eustathe de Thessalonique note avec amertume qu'avant

127 - *Ibid.*, p. 368. Les Valaques, nombreux en Thessalie autour de Larissa et Halmyros, au point que la région s'appelait la grande Valachie, restèrent fidèles. Peut-être Isaac n'avait-il pas levé l'impôt dans toutes les provinces de l'Empire?

la prise de la cité, les Arméniens étaient aux côtés des ennemis et se montraient plus enragés qu'eux à nuire aux défenseurs; qu'après la paix, ils vendirent à un prix exorbitant la moindre nourriture[128].

Lors de la Troisème Croisade, les Arméniens se placèrent à nouveau aux côtés des Occidentaux, n'hésitant pas à prévenir les Allemands des embuscades tendues par l'armée byzantine et à leur assurer la victoire[129]. À Philippoupolis, eux seuls restèrent, avec quelques Bulgares, pour fournir des vivres aux Croisés[130]. Après 1204, les Arméniens de Troade appelèrent tout naturellement Henri de Flandre et ses Latins qu'ils guidèrent contre Théodore Lascaris[131]. Lorsqu'ils furent privés de la protection latine, les Grecs les massacrèrent jusqu'au dernier. Des Arméniens participèrent aussi au succès de certaines dissidences. En Chypre où leur population avait été accrue par des transferts au temps de Jean II, ils constituaient une partie de l'armée d'Isaac[132]. Les Arméniens étaient nombreux aussi dans la région de Stroumitza et de Mogléna. Or à la fin du XIIe siècle, selon la *Vie de saint Hilaire*, évêque de Mogléna, ce dernier avait tenté de les convertir[133]. Si l'on se souvient que Stroumitza fut la forteresse choisie par Chrysos pour résister à l'empereur, l'hypothèse peut être avancée que les Arméniens secoururent vraisemblablement les Valaques. En cette fin de siècle, les Arméniens se révélèrent donc un redoutable facteur de désintégration, car ils n'hésitèrent pas à s'unir aux pires ennemis de l'Empire, alors qu'au siècle précédent leur ralliement aux Turcs avait été chaque fois exceptionnel et temporaire.

Dernier groupe allogène un peu conséquent, les Occidentaux servaient comme mercenaires dans les armées ou commerçaient dans les villes autorisées par l'empereur et dont la liste s'allongea par le chrysobulle de 1198. Parmi les militaires, certains de leurs chefs, nous l'avons vu, furent intégrés à l'aristocratie autochtone, les Pétraliphai ou les Raoul, sans se distinguer par leur comportement du reste de leur groupe social. En 1204 notamment, ils ne révélèrent pas de sympathie particulière à l'égard des Croisés. Les simples soldats, enrôlés par centaines dans la garde impériale - les Varanges - ou dans les garnisons, se rendaient indispensables par leurs qualités militaires, et après 1204, tous les potentats locaux s'offraient encore leurs services. Ces mercenaires se montrèrent fidèles à ceux qui les payaient, cause de quelques troubles dans la capitale lorsqu'ils ne servaient pas les autorités: Marie la Porphyrogénète en avait enrôlé contre le protosébaste Alexis. Hors de Constantinople, il ne semble pas qu'avant 1204 des notables aient pu disposer de ressources suffisantes pour en louer en nombre suffisant au point de menacer l'administration impériale. Etaient-ils fidèles à l'Empire? En dehors de quelques

128 - EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Espugnazione*, note p. 124-126.

129 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 408.

130 - *Ibid.*, p. 403. ANSBERT, p. 45. Les Arméniens conclurent avec les Allemands un véritable traité.

131 - VILLEHARDOUIN II, p. 119. "Alors il (Henri de Flandre) commença pour sa part la guerre contre les Grecs et les Hermins de ce pays, dont il y avait beaucoup, commencèrent à tourner de son côté car ils haïssaient fort les Grecs".

132 - Le silence des sources grecques est complet, mais les historiens occidentaux témoignent de la présence d'Arméniens dans les rangs de l'armée d'Isaac: l'armée était composée "*partem Graeciis, partem Armeniis*" (ERNOUL, p. 91 et 272).

133 - P. CHARANIS, The Armenians in the Byzantine Empire, *Byzsl.* 22, 1961, p. 238.

Allemands de la garnison de Thessalonique qui furent pris en 1185 en flagrant délit de trahison par un poissonnier de la ville[134], la réponse est positive. Outre les Varanges, toujours fidèles jusqu'en 1204[135], les Latins défendant Varna se firent massacrer par Kalojean pour le compte d'Alexis Ange[136]. Nous ne voyons pas qu'ils aient facilité le cheminement des guerriers de la Troisième et de la Quatrième Croisade.

Les marchands avaient un statut politique particulier puisqu'ils appartenaient à des cités indépendantes et alliées en principe à l'Empire. Ils étaient nombreux à Constantinople où les Pisans participèrent, à côté des Varanges, à la défense de la ville lors de l'assaut de juillet 1203[137]. Mais ils furent ensuite expulsés de la capitale au moment du combat suprême de juillet 1204 où leur fidélité était, sans doute à tort, jugée peu sûre. Alexis IV, fils d'Isaac II, avait pu s'enfuir avec la complicité d'un marchand pisan[138]. En province, des Occidentaux causèrent également des troubles, tel ce marchand latin fort connu à Harmala chez lequel le Pseudo-Alexis originaire de Constantinople logea avant de partir auprès du sultan d'Iconium[139]. En une autre occasion, ils nuisirent sinon à l'empereur du moins à l'hellénisme. Lorsqu'Isaac de Chypre fut menacé par les Croisés anglais, la colonie latine, fort importante, compte tenu du rôle de l'île dans les liaisons entre l'Occident et la Terre Sainte, apporta une aide précieuse à Richard Coeur de Lion. Limassol fut livrée aux Anglais par les Latins, tandis que Grecs et Arméniens en étaient chassés[140]. Enfin un marchand génois[141], Gafforio (Kaphourès), maltraité par les fonctionnaires byzantins dont le mégaduc Michel Stryphnos, se vengea durement. Avec quelques navires, il attaqua les îles de la mer Egée et les villes côtières dont Atramyttion qu'il pilla, battit la flotte de Steiriônès envoyée contre lui, contrôla les îles du nord de l'Egée et sans doute le détroit des Dardanelles, position vitale pour le contrôle du trafic maritime vers Constantinople. Il put même y lever l'impôt à sa guise et opéra jusque dans le Pont-Euxin, mais une seule défaite mit fin à sa carrière[142].

En dehors même de leur exploitation économique des ressources de l'Orient byzantin, les marchands occidentaux représentaient aussi un risque de trahison, même si avant 1204 l'hostilité croissante et réciproque entre les deux communautés depuis les massacres de 1182 et 1185 n'avait pas provoqué de sédition remarquable contre le pouvoir impérial.

134 - EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Espugnazione*, p. 92.

135 - Sans doute marchandèrent-ils leur soutien à Constantin Lascaris au moment où les Latins étaient dans la ville, mais les circonstances étaient bien particulières (NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 572).

136 - *Ibid.*, p. 532.

137 - *Ibid.*, p. 545.

138 - *Ibid.*, p. 536.

139 - *Ibid.*, p. 420.

140 - ERNOUL, p. 285. W. H. RUDT DE COLLENBERG, Isaac Comnène et la Damsel de Chypre, *Byz.* 38, 1968, p.144.

141 - On connaît l'une des opérations commerciales qu'il envisageait de réaliser à Constantinople une fois la paix revenne, BERTOLOTTO, *Documenti* p. 473.

142 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 481-483. Constantin Stilbès, éd. R. BROWNING, *Byz.* 28, 1958, p. 36-40.

Les premières révoltes de l'aristocratie locale: Théodore Maggaphas et Léon Sgouros

La véritable nouveauté de cette période réside dans la dissidence de provinces byzantines sous la direction de notables locaux, sans que des nécessités de défense régionale face à une invasion aient justifié ce comportement, comme cela avait été le cas lors de la première vague de séparatisme provincial à la fin du XI[e] siècle. Sans doute déjà au temps d'Andronic, Chypre avait-elle été détachée de l'administration impériale par Isaac Comnène qui se l'était appropriée; mais les ambitions d'Isaac ne se limitaient pas à la possession de l'île; il visait à conquérir Constantinople. Il conservait encore ce désir en 1195 quand il fut libéré par les Francs et tenta de contrôler l'Asie Mineure pour se diriger vers la capitale en s'appuyant sur le mécontentement local. Dans les faits, Chypre était devenue un État indépendant où Isaac levait l'impôt, battait monnaie[143], s'alliait aux Normands, adversaires de l'Empire. La faiblesse de sa marine n'avait pas permis à Isaac Ange de mettre fin à la sécession de Chypre[144], et lorsque Richard Coeur de Lion, dont les proches avaient été maltraités par Isaac de Chypre, décida de conquérir l'île par mesure de rétorsion, Chypre ne pouvait recevoir de secours venant de Constantinople et fut définitivement perdue pour l'Empire[145]. La population subit les événements et ne se rallia en 1184 que par nécessité à Isaac Comnène qui, pour imposer son pouvoir aux notables de l'île, se montra aussi cruel que l'empereur Andronic. Pour autant les Chypriotes ne se résignèrent pas aisément à la domination occidentale après 1191 et ne furent soumis qu'après une révolte durement matée par les Latins. Lorsqu'Isaac fut capturé, ils se choisirent un nouvel empereur - parent du précédent, indice que l'impopularité d'Isaac ne frappait pas toute sa famille ou que les jugements de Néophyte le Reclus et de Nicétas Chôniatès étaient peut-être excessifs. Sans être vraiment attachés à un Empire incapable de les protéger, du moins partageaient-ils l'hostilité du monde orthodoxe à l'égard de l'Occident. Après la chute de l'île, des notables s'exilèrent plutôt que de supporter la domination latine[146]. Toutes ces raisons nous conduisent donc à exclure Chypre des dissidences provinciales, car si l'empereur avait eu une flotte digne de rivaliser avec les puissances italiennes, la population aurait préféré la domination impériale à l'occupation étrangère et peut-être à un maître grec qui n'avait dû son salut qu'à l'intervention de la flotte du Sicilien Mégaritès.

Les événements de Philadelphie en 1188 et 1189 furent d'une tout autre nature[147]. Isaac Ange faisait le siège de Philadelphie tenue par un certain Théodore Maggaphas dit Môrothéodore lorsqu'il apprit l'approche des soldats de la Troisième Croisade. En 1188, à l'annonce de la sédition de Maggaphas, l'empereur s'était

143 - Cf. f. d. n° 159.

144 - NICÈTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 369-370.

145 - L'île avait toujours été indéfendable lorsque les côtes de Syrie et de Cilicie toutes proches étaient entre les mains d'adversaires de l'Empire.

146 - Sur les événements de Chypre, un des articles les plus précis est celui de W. H. RUDT DE COLLENBERG, *Damsel de Chypre*, p. 123-179.

147 - Pour toutes les références, cf. f. d. n° 168 et CHEYNET, *Philadelphie*, p. 39-54.

esclaffé que jamais l'usurpateur n'aurait les moyens de venir assiéger la capitale, car Isaac n'avait pas compris les intentions véritables du rebelle. Celui-ci s'était en effet fait proclamer *basileus* après s'être concilié la foule de la ville puis la population du thème des Thracésiens et, audace encore plus extraordinaire, il avait émis des monnaies d'argent gravées à son effigie. La résistance de Maggaphas fut suffisamment efficace pour contraindre Isaac à traiter avec lui en lui laissant le pouvoir à Philadelphie et dans sa région, avec sans doute la fonction de duc des Thracésiens.

Maggaphas fut expulsé de Philadelphie seulement en 1190, grâce à l'action de Batatzès dont le nom était aussi populaire dans cette région puisque la ville et les troupes du thème des Thracésiens avaient soutenu précédemment Jean Comnène-Batatzès contre l'empereur Andronic, mais l'enjeu, à cette date, était à l'échelle de l'Empire ; il s'agissait de connaître quel serait le tuteur du jeune Alexis II. En 1188, Maggaphas cherchait seulement l'autonomie de la région. Mais l'absence de menace sérieuse de la part des Turcs différencie son action de celle de Gabras, un siècle plus tôt à Trébizonde. Sans doute les Turcomans menaient-ils des raids de pillages et les habitants du thème des Thracésiens jugeaient-ils insuffisante la protection impériale, mais la province n'était pas sur le point d'être conquise. La population ne manifestait pas de sentiment philoturc puisque celle-ci refusa de suivre Maggaphas, réfugié auprès du sultan d'Iconium, lorsqu'il revint à la tête d'irréguliers turcs.

La carrière antérieure de Maggaphas nous échappe. Il appartenait à une famille de militaires, attestée depuis le XIe siècle[148], qui ne fut sans doute jamais liée à la famille impériale, même aux plus modestes de ses branches. Nous ignorons l'ancienneté de leur établissement à Philadelphie où ils demeuraient encore au XIIIe siècle. Théodore était-il fonctionnaire du thème ou simple notable ? En ce dernier cas, un tel ascendant sur ses compatriotes est difficilement expliquable et donc Théodore Maggaphas exerçait sans doute une de ces fonctions subalternes confiées par les ducs aux notables locaux. Il parvint à rentrer dans Philadelphie, sans doute avant 1203, et à la détacher à nouveau de l'obédience impériale[149].

Une seconde révolte du même type éclata aux extrêmités de l'Empire, en Hellade. Léon Sgouros, avec l'aide de son frère Gabriel, décida de s'émanciper de toute autorité impériale vers 1201-1202, profitant de la révolte de Kamytzès et de Chrysos qui envahirent la Thessalie et coupèrent la route terrestre menant d'Hellade-Péloponnèse à Constantinople. Sgouros, sans doute *sébastohypertatos* et fonctionnaire du thème de l'Hellade[150], appartenait à une famille aisée du Péloponnèse[151], établie à Nauplie où il était né. Le texte de Chôniatès implique que son père était un notable auquel les habitants de Nauplie obéissaient par force plutôt que par persuasion. Les origines de la rébellion des Sgouroi remonteraient-elles à une date bien antérieure au règne des Anges ? Attestés dès le XIe siècle, comme les Maggaphas, les Sgouroi représentaient l'aristocratie moyenne, établie

148 - Nicé(-tas, -phore) comte, Léon catépan, cf. *ibid.*, p. 45-46.
149 - Pour la date de son retour, cf. f. d. n° 192.
150 - Cf. f. d. n° 198.
151 - Il hérita des biens patrimoniaux, NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 605.

en province, mais dont certains membres pouvaient exercer des fonctions dans la capitale[152].

À la veille de la Quatrième Croisade, Léon Sgouros, mollement et vainement combattu par Michel Stryphnos en 1202-1203, restait solidement implanté dans le Péloponnèse mais son expansion était freinée par la résistance de l'archevêque Chôniatès à Athènes et des autorités à Thèbes.

Deux gouverneurs de thèmes imitèrent Maggaphas et Sgouros, Michel Ange-Doukas dans le thème de Mylasa vers 1200, et Spyridonakès dans celui des Smolènes à la fin de 1201. L'objectif de ce dernier, personnage d'origine modeste, était clair ; compte tenu de la topographie de cette région particulièrement montagneuse, il souhaitait constituer un petit État indépendant aux côtés de ceux d'Ibankos et de Chrysos, non encore réduits à cette date. Les ambitions de Michel Ange-Doukas, cousin germain de l'empereur pouvaient être plus élevées, mais le petit nombre de ses troupes, l'éloignement de la capitale laissent présumer que lui aussi n'avait que des visées régionales, profitant, comme le fit Isaac de Chypre, du mécontentement des populations d'Asie Mineure devant un certain désintérêt de la part de l'empereur.

Les trois entités régionales, Chypre, le Péloponnèse, le thème des Thracésiens, qui réussirent à conquérir plus ou moins durablement leur autonomie, avaient en commun une économie et des ressources fiscales qui leur permettaient de prendre leurs distances vis-à-vis de la capitale. Isaac de Chypre, Théodore Maggaphas et sans doute Léon Sgouros, même si les sources ne l'expriment pas explicitement, ont levé l'impôt et les deux premiers ont battu monnaie. L'Empire de Nicée, centré plus tard dans la région qui s'était donnée à Maggaphas, établit un atelier monétaire à Magnésie[153]. Le trésor d'Isaac de Chypre et les revenus de l'île pouvaient exciter la convoitise des Croisés anglais. Isaac offrit vingt mille marcs d'or pour acheter la paix[154], et les ressources annuelles de l'île, selon les Occidentaux, toujours prompts il est vrai à exagérer les richesses byzantines, se seraient élevées à soixante-dix centenaires par an[155], situation florissante qui s'explique par l'importance commerciale de l'île. Le contrôle de Corinthe donna aussi à Sgouros les ressources tirées de cette ville active par l'artisanat et le commerce. Ainsi la prospérité de ces provinces facilita leur détachement de Constantinople d'autant qu'elles dépendaient d'itinéraires commerciaux qui ne passaient pas nécessairement par la capitale[156].

En dehors de ces rébellions caractérisées, d'une manière plus générale, l'aristocratie provinciale, au tournant des XII[e] et XIII[e] siècles, adopta un

152 - Cf. f. d. n° 198, n. 3.

153 - AHRWEILER, *Smyrne*, p. 45. La région tirait profit de la prospérité du sultanat d'Iconium. Les marchands italiens avaient obtenu le droit de commercer dans certaines villes d'Asie Mineure, Smyrne, Philadelphie entre autres, et s'y étaient établis.

154 - ROGER DE HOWDEN, *Chronica*, p.108-109, "*Imperator* (Isaac)... *obtulit pacem...quod ipse daret ei (Richard) viginti millia marcorum auri*".

155 - COGNASSO, Partiti politici e lotte dinastiche in Bisanzio alla morte di Manuele Comneno, *Memorie della Reale Accademia delle scienze di Torino*, Ser. 2, Vol. 62, 1912, p. 280, d'après ARNOLD DE LÜBECK et *Gesta Henrici II*.

156 - Cf. les justes remarques de LILIE, *Macht und Ohnmacht*, p. 81-82.

comportement pour le moins désinvolte à l'égard de l'autorité impériale. Théophane Probatas[157], originaire de Dyrrachion, accompagnait en effet les Normands devant Thessalonique en 1185[158], ce qui pourrait passer pour une trahison. Nous avons déjà souligné combien la façade occidentale de l'Empire était attirée par l'État normand puisque, déjà sous Manuel, Corfou, entraînée par les Gymnoi, n'avait pas combattu les assaillants normands.

La tendance permanente de l'aristocratie à élargir ses possessions, même et surtout par des moyens illégaux, n'était plus refrénée. Quelques exemples nous convaincront. Le monastère de Saint-Jean du Latros possédait une oliveraie conséquente, louée trente-six hyperpères à Jean Karantènos[159]. Or dès la première année, celui-ci ne paya point le loyer convenu et s'empara ensuite du bien par la force. Une première condamnation au temps d'Isaac Ange par le duc de Mylasa-Mélanoudion, Michel Doukas, demeura sans effet. Jean Karantènos mort, son fils détint le bien et décida de le léguer à un autre monastère. L'affaire durait encore en 1204[160]. À Athènes, les puissants locaux s'emparaient des villages et des propriétés paysannes et se les partageaient[161]. Les notables parvenaient à faire légitimer leurs usurpations en les faisant inscrire sur les registres fiscaux, ce qui impliquait l'accord au moins tacite des recenseurs[162]. Cette complicité des autorités est confirmée par un document d'Alexis III. Saint-Jean de Patmos reçut de l'empereur un bien en Crète sur lequel avait été établi un petit monastère que son prédécesseur, l'évêque de Kalamôn, mort assassiné, avait légué. Un Chortatzès proche du domaine se le fit attribuer par le duc de Crète sous prétexte d'*éphoria*[163].

La fin du XIIe siècle vit donc l'émergence d'une aristocratie sans lien avec la famille impériale, résidant encore dans les provinces de l'Empire où elle occupait probablement des fonctions thématiques subalternes. Ce n'étaient pas vraiment des hommes nouveaux puisque leurs ancêtres étaient actifs un siècle au moins

157 - Les Probatai, illustre famille d'Asie Mineure au XIe siècle, ne paraissent plus ensuite dans l'administration centrale, mais sont bien attestés à l'ouest de l'Empire. La fille de Théophane Probatas épousa en premières noces Alexis Kapandritès. CHÔMATIANOS (*col.* 285-287) nous fait connaître au début du XIIIe siècle Georges Probatas et ses cinq enfants, dont une fille épousa Nicolas Zakynthinos.

158 - EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Espugnazione*, p. 92.

159 - Les Karantènoi, après avoir été au premier plan aux Xe et XIe siècles, ne s'allièrent pas aux Comnènes et perdirent de leur importance sociale sans toutefois disparaître. Ils eurent le même destin que les Probatai évoqués plus haut.

160 - *MM* IV, p. 320-328.

161 - MICHEL CHÔNIATÈS I, p. 311, *Hypomnèstikon* à Alexis Ange. L'archevêque d'Athènes appelle καστρηνοί ces accapareurs. Étaient-ils des notables abrités par le *kastron* d'Athènes ? Voir aussi, K. M. SETTON, Athens in the Later Twelth Century, *Speculum* 1944, 19, p. 179-207 ; *Athens in the Middle Ages*, Variorum Reprints, Londres, 1975.

162 - *MM* IV, p. 325. L'empereur précise que personne ne peut s'emparer du bien d'autrui, même s'il réussit à l'inscrire sur le registre fiscal.

163 - *Patmos* I, p. 209. Les Chortatzai comptèrent au nombre des grandes familles archontales de l'île aux siècles suivants. Sur l'aristocratie crétoise, voir les articles discutables de E. GERLAND, Histoire de la noblesse crétoise au Moyen-Age, *Revue de l'Orient Latin* 10, 1902-3, p. 173-247 et 11, 1905-1908, p. 7-144.

auparavant. Léon Sgouros avait hérité de sa position privilégiée à Nauplie. Est-ce à dire qu'à la veille de la Quatrième Croisade, l'Empire était en pleine décomposition ? Alexis Ange ou plutôt ses gendres actifs avaient notablement réduit les zones de dissidence en 1201-1202 en reprenant les territoires contrôlés par Chrysos et Ibankos, Spyridonakès et Manuel Kamytzès. Cependant, les activités de Sgouros et de Maggaphas étaient inquiétantes, non point par leur ampleur, mais par le nouvel état d'esprit qu'elles révélaient parmi les provinces. Ce furent les événements de 1203-1204 qui donnèrent à cette couche sociale l'opportunité de saisir partout localement le pouvoir.

CHAPITRE VII

CONSTANTINOPLE EXCLUE DE L'EMPIRE

La capitale isolée

Les années 1203-1204, très révélatrices des forces et des faiblesses de l'Empire, offrent une situation sans précédent: la compétition pour le pouvoir se déroule, non pas entre l'empereur et un usurpateur, mais entre plusieurs empereurs couronnés[1]. En juillet 1203, Alexis III fit face à une situation à la fois traditionnelle depuis un siècle, et en même temps insolite. En effet des prétendants au trône de Byzance avaient souvent accompagné les armées d'invasion, normandes en 1081 et en 1185, coumanes en 1095; mais celles-ci n'étaient jamais parvenues aux portes de Constantinople. En revanche, des armées croisées avaient déjà campé devant la capitale, point de passage obligé entre l'Europe et l'Asie par voie de terre, mais elles n'avaient pas été liées au sort d'un prétendant. La nouveauté réside donc dans cette combinaison de deux menaces habituelles.

Jusqu'à l'arrivée devant la Ville, la promenade militaire d'Alexis, fils d'Isaac II, s'était déroulée sans incident notoire. Comme d'habitude, Dyrrachion et Corfou avaient ouvert leurs portes sans difficulté[2], mais Nègrepont, l'île d'Andros et Abydos cédèrent à la force des Croisés[3]. Face à ce danger, l'empereur Alexis III avait-il été abandonné dans sa capitale sans avoir reçu des provinces aucun secours ? Il ne le semble pas, car en juillet 1203, le souverain disposait de toutes les troupes nécessaires pour sa défense. Il les avait regroupées à l'intérieur de la ville, ayant renoncé à affronter les Latins en rase campagne, ce qui n'était pas nécessairement une erreur, à considérer les désastres infligés à Alexis I par Guiscard. Cette armée l'emportait largement en nombre sur celle des Occidentaux[4].

1 - Nicétas Chôniatès, notre meilleure source, se montre très partial en faveur de Théodore Lascaris dont il attend des bienfaits; il a peint complaisamment toutes ses actions, et noirci par contraste celles de ses rivaux, dont au premier chef Alexis III.

2 - VILLEHARDOUIN I, § 110-113. Le métropolite de Corfou reçut plutôt mal les prélats occidentaux et il s'ensuivit une attaque de la population contre la flotte croisée. Les représentants de l'Église se distinguèrent toujours par leur rôle actif et légitimiste en cette période de troubles, ANONYME D'HALBERTSTADT, éd. RIANT, *Exuviae*, p. 14.

3 - VILLEHARDOUIN I, § 123, 125.

4 - NICÉTAS CHÔNIATÈS (*Histoire*, p. 546) confirmé par VILLEHARDOUIN I, p. 137-139. Les Croisés disposaient de six batailles, les Grecs de quarante, chacune supérieure en nombre à la plus importante des batailles croisées.

Cependant le 17 juillet 1203, Alexis III ne livra pas bataille et la nuit suivante, quitta secrètement Constantinople avec les insignes impériaux et la majeure partie du trésor impérial[5], attitude unanimement condamnée tant par Chôniatès que par les Croisés. Or Alexis III ne s'était jamais senti en sécurité dans la capitale, tandis que son frère Isaac y disposait d'un large crédit susceptible de se reporter sur son fils, présent dans les rangs des Croisés. De surcroît la prise par les Vénitiens d'une partie de la muraille prouvait sa vulnérabilité. Par un plan élaboré à l'avance, Alexis décida donc de quitter la ville pour ne pas risquer de tomber prisonnier aux mains des Latins et pour mener le combat sur les arrières de l'ennemi[6]. Il laissait dans la capitale son épouse Euphrosynè, qui à plusieurs reprises avait assumé la charge du maintien de l'ordre, et son gendre Théodore Lascaris, héritier de l'Empire[7] et *a priori* populaire, puisque les Lascaris, partisans d'une lutte active contre les Latins, avaient payé de leur personne lors de sorties[8]. Le partage des responsabilités était clair, l'empereur en exercice combattait hors de Constantinople, disposant d'une forte somme pour lever des troupes, pendant que son héritier tenait la capitale. Alexis III choisit de résider en Thrace plutôt que de passer en Orient non pas tant parce que les Croisés dominaient la mer, mais parce qu'Alexis n'avait jamais été populaire dans les provinces d'Orient alors qu'il jouissait de l'amitié de l'aristocratie thrace et macédonienne. Il se fit accompagner par sa fille ainée Irène, veuve d'Alexis Paléologue, se réservant ainsi la possibilité de créer un nouveau despote en la remariant, au cas où le comportement de Théodore Lascaris lui eût semblé suspect.

Nous concevons qu'Alexis soit parti subrepticement, de nuit, car les Croisés tenaient toutes les communications autour de la ville et le départ de l'empereur ne pouvait que démoraliser les défenseurs. De fait le peuple déjoua les projets du souverain, condamnant sa fuite, et la faction favorable à Isaac II sortit alors de sa réserve. Les Constantinopolitains crurent découvrir la solution idéale en rappelant Isaac II qui n'était pas compromis avec les Latins mais qui pourrait, par l'intermédiaire de son fils, intervenir auprès d'eux afin d'éviter leur entrée en armes dans la ville. L'impératrice Euphrosynè, les parents d'Alexis III, Théodore Lascaris le premier - mais Chôniatès n'en souffle mot -, furent arrêtés et emprisonnés[9]. Le 18 juillet 1203, l'empereur Alexis III, qui n'avait rien perdu de sa légitimité, voyait donc sa capitale se donner à un usurpateur, situation inédite depuis le VIII[e] siècle lorsque Constantin V avait dû affronter Artavasde, maître de Constantino-

5 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 547.

6 - Nicétas Chôniatès (*ibid.* p. 547), accusant Alexis III de fuite sous l'effet de la panique, reconnaît que l'empereur avait préparé sa venue à Débeltos, ce qui exclut l'improvisation.

7 - Alexis Paléologue qui le précédait dans l'ordre de succession était décédé à cette date (AKROPOLITÈS, p. 9).

8 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 546. Le frère de Théodore, Constantin, fut capturé au cours d'une sortie, TAFEL-THOMAS, *Urkunden*, Chronicon Gallicum ineditum, I, p. 346.

9 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 550. Sur l'emprisonnement de Théodore Lascaris, IDEM, *Orationes* I, p. 126 et le commentaire d'OIKONOMIDÈS, *Décomposition*, p. 23-24 : Lascaris échappa au nouvel Hérode. La comparaison avec Hérode était d'autant plus justifiée que ce prince, présenté comme le modèle du collaborateur avec l'ennemi de sa nation, les Romains, symbolisait Alexis IV s'appuyant sur les Croisés.

ple[10]. Mais de son côté Alexis IV, bénéficiant de l'opinion selon laquelle celui qui occupait le trône à Constantinople était toujours vainqueur, fut couronné. Les provinces de l'Empire eurent donc à choisir entre deux empereurs, Alexis III et Alexis IV.

La répartition entre sujets et rebelles d'Alexis IV nous est connue par la *Partitio Romanie*, établie à partir de documents fiscaux dont le cadastre général de Constantinople qui reflète la situation lors de la dernière levée, celle de l'automne 1203. Pour simplifier, disons que les provinces citées dans le document, versant l'impôt à Constantinople, acceptaient donc Alexis IV comme *basileus*, tandis que les provinces omises lui étaient rebelles[11]. Une description sommaire établit qu'en Europe, son autorité était reconnue en Thrace et dans les provinces sises à l'ouest d'une ligne joignant Thessalonique à Patras et Argos, ainsi que dans les îles de l'Égée, sauf Rhodes et la Crète; en Asie Mineure demeuraient fidèles les provinces de Néokastra, Atramyttion et Pergame et le thème de Mylasa-Mélanoudion. Nous verrons ultérieurement ce qu'il convient de penser de cette répartition.

La position d'Alexis IV devint intenable car les exigences des Croisés nourrissaient les sentiments xénophobes des Constantinopolitains déjà manifestes depuis les massacres de 1182[12]. La population était acquise d'avance à tout adversaire déterminé des Latins. Un événement inouï se produisit: le peuple se réunit spontanément à Sainte-Sophie pour examiner qui pourrait devenir empereur, entreprise totalement subversive puisqu'elle inversait le processus habituel par lequel Dieu désignait l'empereur qu'ensuite l'armée, le peuple et le Sénat acclamaient. Furent contraints d'assister à cette réunion, les sénateurs, les membres de l'Église et les juges du Velum, soit toutes les autorités de la ville. Au grand scandale de Nicétas Chôniatès, le peuple décida de rester groupé à Sainte-Sophie tant que l'accord n'aurait pas été obtenu sur le nom d'un nouvel *autokratôr* qui leur agrée. Leur choix se portait nécessairement sur un *eugénès*, pourvu qu'il n'appartînt pas aux Anges; ainsi le retour d'Alexis III et de son clan n'était-il point souhaité.

La foule désigna d'abord un Radènos, peut-être Constantin, qui déclina l'offre[13]. Les raisons de cette désignation nous échappent car nous ignorons en quelles circonstances ce Radènos se serait opposé aux Latins, mais les Constantinopolitains songeaient sans doute à l'éparque, s'il s'agit bien de Constantin, responsable du maintien de l'ordre urbain. Le second choix, celui de Nicolas Kanabos[14], un militaire, apparaît aussi logique. Toutefois, le vainqueur de cette compétition, Alexis Doukas-Mourtzouphlos, était le candidat de

10 - Le précédent de Romain IV Diogénès ne serait pas pertinent car il n'était qu'un co-empereur. En outre, tombé aux mains de l'ennemi, il perdait de ce fait sa légitimité.

11 - Toutes références dans OIKONOMIDÈS, *Décomposition*, p. 3-13.

12 - Parmi les incidents révélateurs de cet état d'esprit, le plus porteur d'avenir fut le pillage de la mosquée de Constantinople par des Latins à la recherche de butin. Dans la rixe qui opposa Latins et Sarrasins, les Grecs se rangèrent du côté des Sarrasins contre les Latins, en dépit de leur communauté de religion, NICÈTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 553.

13 - *Chronique de Novgorod*, p. 307 : "Tous désiraient Radènos, mais lui refusait le trône". Cf. f. d. n° 201.

14 - Cf. f. d. n° 202.

l'aristocratie de çour, illustration du rapport de force réel entre cette aristocratie et la population de la capitale, y compris ses élites administratives. Mourtzouphlos avait compté parmi les adversaires d'Alexis III ; un manuscrit laisse entendre qu'il était en fait le véritable instigateur de la tentative de Jean Comnène le Gros[15], qu'il fut emprisonné pour cette raison et sans doute libéré par Alexis IV dont il devint un proche familier[16]. Sous le règne de ce dernier il combattit ouvertement les Latins, condition nécessaire pour connaître la notoriété.

Les régions déjà dissidentes sous Alexis IV n'avaient aucune raison de se rallier et celles qui avaient été favorables au précédent empereur ne soutenaient pas nécessairement son meurtrier. Effectivement, au moment du péril suprême en avril 1204, l'empereur de Constantinople se trouva isolé. Mais ce n'est pas la preuve formelle de la désaffection des provinces envers la capitale ; comment les troupes provinciales auraient-elles pu forcer le blocus maritime et terrestre des Croisés ? Si un empereur, Mourtzouphlos, était encerclé, un autre, Alexis III Ange, restait libre de ses mouvements, mais il n'allait pas soutenir le rival qu'il avait jadis tenu enfermé en ses prisons et qui avait dépouillé ses proches de leurs richesses[17]. Pour les provinces, la prise de Constantinople ne signifiait pas nécessairement la fin de l'État byzantin, tant qu'un empereur à la légitimité incontestable sinon incontestée résidait dans le territoire de l'Empire.

Le dénouement eut lieu le 12 avril 1204, non sans un ultime conflit pour un pouvoir impérial plein de périls. Alexis Mourtzouphlos avait quitté Constantinople, emmenant avec lui l'impératrice Euphrosynè épouse d'Alexis III et sa fille Eudocie, double atout pour la lutte prévisible après la chute de Constantinople ; s'il épousait Eudocie, il serait, lui aussi, rattaché à la dynastie des Anges et deviendrait un successeur potentiel d'Alexis III ; Euphrosynè était entre ses mains un otage important vis-à-vis de l'ancien empereur. La rivalité entre Constantin Lascaris et Constantin Doukas pour obtenir le pouvoir, alors que les Latins étaient déjà dans la ville, fut peut-être la dernière manifestation de l'opposition entre les deux branches de la dynastie Ange, celle qui préférait Isaac II et le parti favorable à Alexis. Constantin Lascaris[18], frère du despote Théodore à ce moment parti de Constantinople, représentait l'entourage d'Alexis III. Constantin Doukas n'est pas identifiable de façon assurée, mais nous pensons qu'il appartenait aux Anges-Doukai du côté du sébastocrator Jean Doukas[19]. Étrangement, un représentant de la dynastie qui allait l'emporter en Orient était opposé à un membre de la lignée promise à dominer l'Occident. L'arrivée des Croisés ne permit pas à Constantin Lascaris de régner effectivement, car la population de Constantinople, en dépit de sa haine des Latins, n'était ni prête, ni apte à opposer une résistance acharnée.

15 - AKROPOLITÈS, p. 7 ; NICÈTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 563.

16 - ROBERT DE CLARI, p. 58, éd. MAC NEAL, New-York 1936, p. 85.

17 - Alexis V confisqua les biens des sébastocrators et des Césars pour renflouer les caisses vides de l'État, NICÈTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 566.

18 - Sur cette élection, voir B. SINOGOWITZ, Über das byzantinische Kaisertum nach dem Vierten Kreuzzuge (1204-1205), *BZ* 45, 1952, p. 345-356.

19 - Telle est aussi l'hypothèse de POLEMIS, *Doukai*, p. 195 n° 235, qui l'identifie peut-être au fils du sébastocrator Jean Doukas, porteur du même prénom.

Le triomphe éphémère des dynastes provinciaux

Jusqu'en juillet 1203, la dissidence était limitée à Sgouros en Occident et à Maggaphas en Orient. Avec la chute d'Alexis III, le mouvement s'étendit considérablement puisque cet empereur garda le contrôle d'un vaste territoire compris entre la Mer Noire et la Maritza à l'est et le Vardar à l'ouest, d'après la *Partitio Romanie*, ensemble qui allait constituer ultérieurement le "royaume de Thessalonique"[20]. Peut-on vraiment parler de dissidence à propos d'Alexis III, puisqu'en fait c'est Constantinople qui s'est éloignée de lui ?

Le premier siège de la Reine des Villes encouragea l'apparition de nouveaux dynastes locaux et renforça ceux qui étaient déjà actifs. En Occident, Léon Sgouros osa attaquer Athènes puis Thèbes[21]. Un "toparque" tint les montagnes de Thessalie[22], sans doute un Maliasènos[23] ; l'information est confirmée par l'omission dans la *Partitio Romanie* de Trikala citée dans le chrysobulle de 1198.

En Asie Mineure, la région pontique si souvent indocile à l'autorité constantinopolitaine, refusa une nouvelle fois de reconnaître l'empereur de la capitale, et cela avant même qu'Alexis et David Comnène, les petits-fils de l'ancien empereur Andronic, n'aient contrôlé Trébizonde en avril 1204, car la *Partitio Romanie* n'aurait pu tenir compte de faits contemporains de la seconde chute de Constantinople[24]. La deuxième lacune notable concerne un territoire bordant la mer de Marmara et s'étendant de Nicée à Abydos. N. Oikonomidès a démontré qu'il s'agissait de la région occupée par Théodore Lascaris, échappé de sa prison constantinopolitaine, sans doute à l'automne 1203[25]. Lorsque le despote eut échoué à garder la capitale au nom de son beau-père redevenu libre, il se dirigea vers l'Orient puisqu'Alexis III tenait déjà l'Occident, selon une division logique des responsabilités, l'Occident contrôlé par l'empereur, l'Orient par son héritier. Villehardouin ne l'ignorait pas : "la terre de l'autre côté du bras avait pour seigneur un Grec qui s'appelait Toldre l'Ascre ; il avait pour femme la fille de l'empereur dont il revendiquait la terre"[26].

La *Partitio Romanie*[27] montre que Philadelphie, dont Maggaphas était le maître, Attaleia, probablement déjà dominée par l'Italien Aldebrand, et Rhodes, dont s'était emparé Léon Gabalas[28], ne reconnurent pas Alexis IV. Maggaphas n'acceptait pas davantage Alexis III avant juillet 1203 ; la position des deux autres archontes entre 1203 et 1204 ne peut être définie ; à en juger cependant par leur attitude postérieure, hostile à Théodore Lascaris, ils ne reconnaissaient probablement alors ni l'une ni l'autre de ces deux autorités.

20 - OIKONOMIDÈS, *Décomposition*, p. 7-8 et 15-17.

21 - La délimitation du territoire de Sgouros vérifie la précision de la *Partitio Romanie*, où sont omises Nauplie, Argos, Corinthe et Thèbes, mais où sont conservées Athènes que Sgouros n'avait pu conquérir, et Lacédémone qui ne lui appartint jamais.

22 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 638.

23 - *MM* IV, p. 345 et cf. f. d. 218.

24 - OIKONOMIDÈS, *Décomposition*, p. 19.

25 - *Ibid.*, p. 21-28.

26 - VILLEHARDOUIN II, p. 123 § 313.

27 - L'omission de la Crète est explicable par le don de l'île qu'Alexis IV avait accordée à Boniface de Montferrat, et ne préjuge pas de la situation réelle de ce territoire.

28 - Son nom n'apparaît qu'après avril 1204.

La désintégration de l'Empire ne fut donc pas consommée avant avril 1204. Les provinces se partageaient entre les deux autorités légitimes, le nombre des vrais dissidents n'avait pas notablement augmenté, sauf peut-être en Asie Mineure. La chute d'Alexis IV et la prise de Constantinople allaient modifier les règles du jeu politique en supprimant toute référence à la capitale et en jetant sur les routes de l'exil d'autres empereurs, Alexis V, qui avait été couronné selon les règles, et Constantin Lascaris qui n'eut pas le temps de remplir toutes les formalités[29].

Le sort des provinces restées fidèles à Alexis IV constituait le principal enjeu immédiat de l'été 1204. À cette date, il n'était pas impensable de voir l'Occident uni sous la direction d'Alexis III et l'Orient sous son lieutenant Lascaris; ainsi un Empire unique se serait-il reconstitué, qui aurait eu pour objectif la reconquête de la capitale. Nicétas Chôniatès dénonce le comportement égoïste des chefs byzantins, surtout en Asie. Ils se battaient entre eux et méconnaissaient les liens de parenté; ils ne secouraient en aucune façon les villes d'Occident, préoccupés du seul choix de l'empereur: il y avait une polyarchie en Orient[30]. Georges Akropolitès confirme ce témoignage: dans la confusion qui suivit la prise de Constantinople, partout les gouverneurs ou les notables considérèrent comme un bien personnel les provinces dont ils avaient la charge, alors qu'ils étaient appelés par les habitants pour défendre leur province[31].

Alexis III, seul *basileus* résidant en Occident, tenta d'en reprendre le contrôle complet. Thessalonique, la plus importante cité de l'Occident byzantin, lui avait conservé sa fidélité, à en juger d'après la *Partitio Romanie*, mais Alexis n'y séjournait point car il préférait demeurer plus près de Constantinople pour saisir les opportunités que pourrait présenter la situation fort agitée de la ville et surveiller la menace latine. Il élimina son rival potentiel Alexis Mourtzouphlos qui s'était posé en héritier en épousant Eudocie. Alexis III ne put accepter de se voir imposer un gendre; il considéra le geste de Mourtzouphlos comme un crime de lèse-majesté et le punit comme tel en faisant aveugler le coupable[32]. La version de l'événement livrée par Villehardouin fait porter toute la responsabilité sur Alexis III, visant à préparer la conclusion que les Latins tirèrent de ce triste épisode: "ils (les Croisés) dirent bien que ces hommes (les Grecs) n'avaient pas droit de leurs terres quand ils se trahissaient si déloyalement l'un l'autre"[33]. Cela justifiait qu'Alexis III n'ait plus aucun droit à l'Empire. Puis, Alexis, ayant observé l'extension des territoires contrôlés par Sgouros qui atteignaient la Thessalie et avaient donc englobé la région de Volos et d'Halmyros, centre des propriétés de sa femme, l'impératrice Euphrosynè, estima utile de chercher l'alliance de ce dynaste. Tous deux en effet s'étaient opposés à l'administration d'Alexis IV. Alexis III donna donc en mariage à Sgouros sa plus jeune fille Eudocie; par ce geste il lui confiait en quelque sorte la défense de l'Occident.

29 - En fait, si Constantin Lascaris obtint par tirage au sort le titre impérial, il n'en reçut pas les insignes, NICÈTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 572.

30 - *Ibid.*, p. 625.

31 - AKROPOLITÈS, p. 14.

32 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 608.

33 - VILLEHARDOUIN II, p. 81 § 272. Une partie de la suite d'Alexis V resta aux côtés d'Alexis III.

Le territoire contrôlé par Alexis III était-il continu ? À Philippoupolis, au moins dans un premier temps, l'entrée de la ville avait été refusée à l'empereur[34]. Comme la *Partitio Romanie* invite à penser que cette cité n'était pas non plus ralliée à Alexis IV, elle fut autonome sous un autre dynaste, peut-être Alexis Aspiétès. L'avance latine vers l'ouest se heurta à la résistance d'un chef local, Sénachérim, à Xantheia[35]. Nicétas Chôniatès ne précise pas le statut de cet homme, dynaste indépendant, officier d'Alexis III, ou bien, à en croire une source tardive, stratège revenu de la région de Nicopolis d'Épire pour s'opposer à l'envahisseur[36] ? En ce cas, qui l'aurait nommé ? Serait-il resté depuis l'époque d'Alexis III ou serait-ce l'un des gouverneurs de provinces nommés par Alexis IV, puisqu'en principe cette région, d'après la *Partitio Romanie*, lui était acquise ?

Alexis III subit un double échec ; il n'obtint pas le ralliement de la partie la plus occidentale de l'Empire, et il dut s'enfuir devant Boniface de Montferrat durant l'automne 1204, abandonnant ses insignes impériaux au marquis qui les transmit à Baudouin de Constantinople. Alexis III ne pouvait plus après cette date être considéré comme un souverain légitime, d'autant plus qu'il se vit assigné à résidence à Halmyros, donc sous le contrôle d'une puissance étrangère[37]. En outre, le nouveau gendre d'Alexis, Sgouros, ne put tenir ce qu'il avait conquis et fut réduit à s'enfermer dans sa forteresse de l'Acrocorinthe[38]. Le rêve d'Alexis III de reconstituer l'Empire en Occident se révéla donc chimérique. La place était libre pour tous les prétendants.

Baudouin, s'appuyant sur son titre impérial et surtout sur ses capacités militaires, attira les populations grecques, menacées par les attaques très meurtrières de Kalojean. Ainsi Rénier de Trit, l'homme de Baudouin envoyé à Philippoupolis, fut d'abord très volontiers reconnu comme "seigneur" par les gens du pays[39]. Le territoire dégagé autour de Constantinople durant l'été 1203 pour le compte d'Alexis IV passa sans difficulté aux mains de Baudouin, considéré comme le successeur des *basileis* puisqu'il tenait Constantinople[40]. Sans attendre le couronnement de Baudouin, Boniface de Montferrat, dont la famille avait des attaches anciennes avec l'Empire, épousa Marguerite de Hongrie, veuve d'Isaac II et donc impératrice[41], s'introduisant, indirectement certes, au sein de la dynastie Ange. Lors du conflit avec Baudouin, les Grecs de Didymotique se tournèrent effectivement vers Boniface, grâce aux relations de l'impératrice et la ville lui fut rendue par un Grec[42]. Mieux encore, il n' hésita pas à désigner Manuel, fils d'Isaac II et de Marguerite de Hongrie, comme son héritier, dans l'espoir d'attirer les Byzantins[43].

34 - AKROPOLITÈS, p. 8.
35 - Cf. f. d. n° 209.
36 - *Vie de sainte Théodôra, col. 904.*
37 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 612 ; VILLEHARDOUIN II, § 309.
38 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 605.
39 - VILLEHARDOUIN II, § 311.
40 - *Ibid.*, § 269.
41 - *Ibid.*, § 262 ; NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 598 ; AKROPOLITÈS, p. 13 ; ERNOUL, p. 377.
42 - VILLEHARDOUIN II, § 279.
43 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 598-599. Nicétas Chôniatès n'y voit qu'une ruse de Boniface. De fait, lorsque son fils Dèmètrios lui naquit de Marguerite, il en fit son héritier à la place de Manuel.

L'échec politique de l'aristocratie locale face aux nouveaux États

Au milieu de tous les désordres engendrés par la multiplication des pouvoirs locaux, entre le printemps 1204 et la fin de 1205, émergèrent quatre regroupements de provinces dont les responsables prétendirent à l'Empire et à la reconquête de Constantinople ; ce furent les États du Pont, de Nicée, de Thrace et d'Épire, dont l'un, celui de Thrace, avorta avant même d'avoir pu s'établir solidement. L'existence de ces regroupements dépendait des rapports qu'entretinrent ceux qui les provoquaient avec le reste de l'aristocratie, tout particulièrement les dynastes locaux qui visaient à l'autonomie, et avec la population autochtone qu'ils prétendaient commander.

Les archontes n'adoptèrent pas une attitude uniforme, puisque les uns se rallièrent aux conquérants latins et d'autres se réfugièrent là où subsistait une autorité byzantine. En règle générale, ils souhaitaient comme la population de leur province, le maintien du *statu quo* ; ils cherchèrent en particulier la confirmation des impositions et des privilèges éventuellement obtenus auprès des empereurs byzantins. En Chypre, exemple précurseur, Roger de Howden rappelle que les gens de l'île après l'échec de leur résistance, acceptèrent la présence des Croisés latins en échange du maintien des lois et de l'organisation (*leges et institutiones*) qui les régissaient au temps de l'empereur Manuel[44]. En fait, les sources occidentales tendent toujours à surestimer le ralliement de l'aristocratie grecque pour des raisons politiques évidentes, et Néophyte le Reclus révèle qu'en réalité, bien des notables quittèrent l'île pour gagner des provinces de l'Empire ou Constantinople[45]. En 1204, à Thessalonique, les habitants demandèrent à Baudouin de confirmer par chrysobulle toutes les coutumes accordées à la ville[46]. Enfin dans l'île de Corfou conquise par les Vénitiens, ces derniers promirent de ne point changer le statut des personnes et de ne pas lever d'impôts supérieurs à ceux payés au temps des empereurs grecs[47].

Ce désir de stabilité n'interdisait nullement de profiter de la destruction du système administratif central pour accaparer les biens détenus par l'État ou par des institutions religieuses constantinopolitaines ou provinciales. De nombreux archontes durent faire passer les terres confiées au titre de *pronoiai* pour des biens tenus en toute propriété[48]. Les paysans ne furent pas les derniers à s'approprier les terres d'autrui. En avril 1214 Théodore Lascaris écrivait à Sabbas Asidènos,

44 - ROGER DE HOWDEN, *Chronica*, éd. STUBBS, Londres 1868-1871, p. 111-112 : "*rex Angliae...confirmavit illis leges et institutiones quas habebant tempore Manuelis imperatoris Constantinopolitani*".

45 - NÉOPHYTE LE RECLUS, *RHC Historiens Grecs* I, p. 560 : ceux-ci sont caractérisés par leur richesse (πλούσιοι), ce qui ne permet pas de déterminer s'il s'agissait d'aristocrates ou de marchands aisés.

46 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 599. "Βαλδουῖνος τοῖς Θεσσαλονικεῦσι πρόσισχε καὶ γράμμα σφίσιν ἐρυθρόγραφον ἐνεχείρισε πᾶσι τοῖς ἐθίμοις τῇ πόλει τὸ ἔμπεδον χαριζόμενον".

47 - TAFEL-THOMAS, *Urkunden* II, p. 57.

48 - D. JACOBY, Les archontes grecs et la fidélité en Morée franque, *TM* 2, 1967, p. 428 *sq*.

pour obtenir la restitution au monastère de Hiéra des terrains situés dans le thème du Méandre et dont s'étaient emparés depuis plusieurs années les parèques du sébastocrator et ceux de Georges Phocas, beau-frère de ce dernier[49]. Le *proasteion* d'Alexandreion avait été arraché au couvent de Saint-Paul du Latros à l'époque où Sabbas exerçait le pouvoir[50]. Les monastères de Constantinople offrirent une proie de choix. Les parèques du couvent de Panachrantos en considérèrent les biens comme leurs terres propres[51]. Les habitants du village de Kyparission, dépendant de l'Église de Smyrne, s'étaient, en 1204, emparés de force du lieu-dit Dimosion, dont le nom traduit une probable appartenance au fisc[52]. Les exemples pourraient être aisément multipliés de transferts de propriétés au profit de paysans lors des troubles engendrés par la seconde chute de Constantinople, et non pas après la première[53]. Dans les autres régions de l'Empire où étaient attestés des biens importants de monastères ou de grandes familles de la capitale, comme dans le Péloponnèse, des phénomènes identiques durent se produire, dont l'absence de documents d'archives ne permet pas de rendre compte. Sans en avoir la preuve formelle, nous avons le sentiment que si les dynastes locaux n'étaient pas les premiers à se servir, ils encourageaient leurs paysans à usurper les biens ecclésiastiques, puisque dans les exemples précédents, les occupations de propriétés coïncidaient exactement, pour la région du Méandre, avec le territoire du dynaste autonome Sabbas Asidènos. Au début du XII[e] siècle déjà, Constantin Gabras s'était forgé une armée fidèle dans le Pont, aux dépens des biens d'Église du thème de Chaldée[54].

Cette rapacité des provinciaux représentait en fait un avatar du sentiment d'hostilité à Constantinople dont nous avons relevé la montée avant 1203-1204. Mais pas plus qu'à la fin du XII[e] siècle, il ne signifiait que la population rurale était prête à se rallier aux maîtres étrangers de la ville. Depuis longtemps les paysans craignaient les Occidentaux, non pas les marchands avec lesquels ils pouvaient avoir des relations normales de commerce, mais les soldats des Croisades. Ceux-ci, avides de ravitaillement que leur nombre rendait difficile à assurer, s'emparaient du bétail et des récoltes des paysans[55]. Après 1204, à l'exception de certaines régions de Thrace, aucune province ne saurait être citée où la population rurale, n'étaient des éléments allogènes, ait bien reçu les Latins ou leurs concurrents bulgares[56].

49 - *Xérochoraphiou*, p. 13-16.

50 - *MM* IV, p. 293.

51 - *Patmos* II, p. 139.

52 - *MM* IV, p. 217.

53 - Hélène AHRWEILER, La politique agraire des empereurs de Nicée, *Byz.* 28, 1958, p. 51-66, particulièrement p. 56 où est analysé le sort des biens possédés par Sainte-Sophie.

54 - *Supra*, p. 405.

55 - ODON DE DEUIL, p. 104-106, notait qu'en Asie Mineure les paysans évacuaient le pays et se réfugiaient sur des embarcations où, ainsi protégés, ils vendaient fort cher leurs denrées. Lors de la Troisième Croisade, les tractations entre les paysans de Thrace et l'empereur Frédéric Barberousse aboutirent à des restitutions de chevaux pris par les Croisés, ANSBERT, p. 56. Dans les montagnes d'Asie Mineure, les Croisés furent dévalisés par des bandits grecs, *Historia Peregrinorum*, *MGH* V, p. 153.

56 - Les Arméniens, auxquels il faudrait ajouter les Popelicans à Philippoupolis, qui ne soutinrent pas Aspiétès contre Kalojean, VILLEHARDOUIN II, § 400. On s'interroge toujours sur la nature de ces Popelicans, Pauliciens ou Bogomiles sans doute.

Elle se rendait seulement lorsque tout espoir était perdu : lorsqu'Henri de Flandre fut vainqueur à Atramyttion, les Latins devinrent "très bien pourvus", car les gens du pays commencèrent à leur apporter des produits de la terre[57]. Une défaite pouvait remettre en cause une soumission récente, comme l'éprouva Henri de Flandre qui "fit courir ses gens par le pays car les habitants s'étaient soulevés quand ils eurent ouï dire que Thierry de Los, le Sénéchal de Romanie, était pris, et ils prirent beaucoup de bestiaux et de prisonniers"[58].

Le pape Innocent III recommandait du reste, dans une lettre au patriarche latin de Constantinople, de se montrer très prudent à propos de la perception de la dîme pour les différents produits agricoles et de ne pas indisposer les paysans par des mesures coercitives[59]. La remarque pontificale laisserait à penser que l'opposition de la paysannerie byzantine s'appuyait davantage sur sa fidélité à l'orthodoxie religieuse que sur son attachement à un Empire décapité.

Le comportement des archontes fut moins unanime, nous l'avons dit, puisque certains d'entre eux, en Occident, n'hésitèrent pas à brader leur patrie aux Latins[60]. Il faut donc chercher un principe d'explication à cette attitude hétérogène.

Alors qu'en 1204-1205, on avait pu compter jusqu'à quinze dynastes sans parler des Latins indépendants des Croisés, qui s'emparèrent aussi de lambeaux des territoires byzantins[61], en 1211 il ne subsistait plus que trois territoires régis par un État susceptible de reconquérir la capitale perdue. Le premier d'entre eux, celui de Trébizonde, avait été fondé par les petits-fils d'Andronic Comnène, Alexis et David. Ce dernier s'empara facilement de la Paphlagonie, région où son grand-père avait trouvé les forces nécessaires à sa marche sur Constantinople, et manifesta des ambitions impériales[62] brisées par Théodore Lascaris. Une partie de l'aristocratie le suivait dont un Synadènos ; or Marie, fille d'Andronic et tante de David, avait épousé Théodore Synadènos, et le partisan de David était peut-être leur fils[63].

57 - VILLEHARDOUIN II, § 323.

58 - *Ibid.*, § 486.

59 - TAFEL-THOMAS, *Urkunden* II, p. 31-34.

60 - NICÈTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 637.

61 - Rappelons la liste : en Occident, Sgouros, Maliasènos (?), Chamarètos, Doxapatrès, l'anonyme de Modon, Sénachérim, Michel Ange-Doukas, Alexis Aspiétès et dans une certaine mesure, Théodore Branas ; en Orient, Maggaphas, Alexis et David Comnène, Théodore Lascaris, Gabalas, Sabbas Asidènos, Nicéphore Kontostéphanos, Manuel Maurozômès ; pour les Latins, Aldebrand à Attaleia, Vétrano à Corfou, Pescatore, comte de Malte, en Crète.

62 - Les deux types de sceaux conservés de lui explicitent ses ambitions et l'idéal politique qui les fondait. Le premier dans l'ordre chronologique est au motif de saint Eleuthère : + Δαβὶδ Κομνηνοῦ πορφυροβλάστου λόγους 'Ελευθέριος προσκυροῦ, Θεοῦ θύτης (LAURENT, *Vatican*, n° 178). Le choix du motif n'était pas innocent, saint Eleuthère ne fut pas retenu parce qu'il était le patron des femmes enceintes, mais pour la valeur symbolique de son nom. D'après le fichier de V. Laurent, un sceau de la collection Diamanti au même motif aurait appartenu à un Gabras. Le second sceau, au motif du roi David, qualifie David de βασιλέγγονος (ZACOS-VEGLERY, sceau n° 2754). Il affirmait ainsi ses droits à l'Empire parce qu'il avait pour grand-père un empereur.

63 - EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Espugnazione*, p. 28. Le mariage eut lieu alors qu'Andronic était déjà maître de Constantinople. Le stratège de David Comnène était encore tout jeune (NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Orationes*, p. 136).

David Comnène, d'abord très populaire en raison de ses succès, se tourna vers les Latins après avoir été vaincu par Lascaris, s'aliénant aussitôt la sympathie de beaucoup de ses partisans[64], perdant toute chance d'entrer à Constantinople.

La position de Lascaris était théoriquement beaucoup plus solide, puisqu'au moment où il s'installait en Orient, à l'automne 1203, il était l'héritier incontestable d'Alexis III. En Orient il argua, semble-t-il, de son titre de despote, si nous comprenons bien une lettre de Michel Chôniatès: "lorsque la Reine des Villes fut submergée par le flot des Latins, ce qui avait survécu de Byzance fut gouverné par Lascaris de manière despotique, c'est-à-dire paternelle, δεσποτικῶς εἴτουν πατρικῶς"[65]. *Despotikôs* dans ce contexte ne peut avoir qu'un sens élogieux et n'évoque donc pas la contrainte dont aurait usé Lascaris, mais la dignité, celle de despote, qui lui donnait autorité pour entreprendre la restauration de la "*politeia* romaine".

Prudents, les Nicéens ne voulurent pas risquer une guerre civile avec l'empereur de Constantinople, et tout en recevant l'épouse et les enfants de Lascaris, ils lui refusèrent d'utiliser leur ville comme centre de ses activités. Le gendre du *basileus* dut se livrer à une véritable tournée de propagande dans les provinces, réunissant la population, partageant ses repas avec les notabilités locales et recourant tantôt aux menaces, tantôt à la flatterie[66]. La puissance de Lascaris reposait donc dans un premier temps sur l'aristocratie de la région de Nicée, grâce à laquelle il put repousser et éliminer son rival Maggaphas, battre Sabbas Asidènos et Manuel Maurozômès soutenu par son gendre, le sultan d'Iconium, Kaykhusraw. Ses incontestables succès, considérablement grossis par Nicétas Chôniatès, aboutirent en fait à des compromis. Si Maggaphas disparut de la scène historique, Sabbas devint sébastocrator, Manuel Maurozômès obtint les villes de Laodicée et de Chônes ainsi que la région du Méandre[67]. Sous le règne de Lascaris, l'extension du titre de sébastocrator au-delà de son acception traditionnelle de frère de l'empereur, s'expliquerait par l'intégration d'un certain nombre de potentats locaux, tel Sabbas Asidènos[68], dans la famille fictive de l'empereur, à l'instar d'un frère. Nous pensons que Nicéphore Kontostéphanos aurait obtenu ce titre pour la même raison[69], et qu'il se serait établi quelque temps dans la vallée du Méandre là où sa famille tenait justement de vastes possessions.

Théodore Lascaris ayant entrepris de constituer un État face aux Latins[70] et face aux Turcs, assuma le titre de *basileus* en 1205, mettant à profit la capture

64 - Plousias, ville pourvoyeuse de guerriers, quitta son camp (NICÈTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 641).

65 - MICHEL CHÔNIATÈS II, p. 150.

66 - NICÈTAS CHÔNIATÈS, *Orationes*, p. 136.

67 - IDEM, *Histoire*, p. 638.

68 - *Xérochoraphiou*, p. 14. Les liens entre Asidènos et Lascaris auraient été renforcés par un mariage qui fit du second le συμπένθερος du premier, à moins que cette parenté n'ait été fictive.

69 - *MM* IV, p. 291.

70 - Il subit une grave défaite à Poimanénon, et son frère Constantin fut peut-être le vaincu d'Atramyttion face à Henri de Flandre. Le témoignage de VILLEHARDOUIN II, § 322-323 est contredit par NICÈTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 603, qui nomme Théodore Maggaphas comme chef de l'armée battue à Atramyttion. Est-ce une manipulation de Nicétas, si favorable à Lascaris, pour rejeter sur Maggaphas un épisode peu glorieux de la lutte contre les Latins?

d'Alexis III par Boniface et celle de l'empereur de Constantinople, Baudouin, par Kalojean. Il pouvait considérer qu'il disposait du soutien de l'armée et du Sénat puisqu'une grande partie des réfugiés de Constantinople avaient rejoint Nicée après une assez longue période d'hésitation[71]. Il ne se fit point couronner cependant, pour deux raisons. L'intronisation en dehors de Sainte-Sophie de Constantinople était inconcevable, et en 1205, après l'anéantissement d'une partie importante des forces latines, la reconquête de la capitale semblait un objectif réalisable à court terme. D'autre part, le patriarche Jean Kamatèros qui en avril 1204 avait fui la domination latine et refusait d'aller vers Nicée, s'était établi à Didymotique où il mourut en 1206. Sitôt connues de lui les intentions de Lascaris, il lui avait envoyé sa démission écrite[72]. À partir de cette date, Théodore se posa en successeur des *basileis* de Constantinople et Michel Chôniatès n'hésitait pas à le comparer à Basile II pour les empereurs modernes, et à Héraclius parmi les anciens[73]. Aussi l'inquiétude gagna-t-elle Lascaris, lorsqu'il apprit qu'Alexis III, racheté par Michel Ange d'Épire, était venu se réfugier auprès de son vieil ami, le sultan Kaykhusraw[74]. En effet, Alexis, fort mécontent de son gendre, accompagna le sultan lors de son invasion de la vallée du Méandre. Sa capture, après la mort du sultan, leva une sérieuse hypothèque pour Lascaris[75].

La troisième entité territoriale prit forme en Thrace et en Macédoine dans les années 1204-1205, mais faute d'avoir pu durer, elle n'a pas retenu autant que les autres l'attention des historiens. La région d'Andrinople, patrie du fameux groupe des Macédoniens, le seul à maintenir sa spécificité à l'époque des Comnènes, fut l'un des points d'appui de cette ébauche d'État, dont Philippoupolis formait le centre de la défense face aux Bulgares. Juste après la prise de Constantinople, les villes de Thrace et de Macédoine, Andrinople, Didymotique, Philippoupolis reçurent des garnisons latines[76]. Les Grecs profitèrent de circonstances favorables, la querelle entre l'empereur Baudouin et Boniface de Montferrat et l'appui du bulgare Kalojean, se révoltèrent et s'emparèrent d'Andrinople, de Didymotique et de Philippoupolis évacuées par les Latins. Lorsqu'ils approchèrent de Constantinople, occupant Bizyè, Tzouroulos, Arkadioupolis, les Latins réagirent, reprenant ces villes sans toutefois pouvoir les tenir. Ainsi se dessinait progressivement un État, s'étendant de Philippoupolis à la Méditerranée et confinant les Latins à Constantinople et à sa banlieue, Sèlymbria et Raidestos. Nous ignorons dans une large mesure qui dirigeait les Grecs. À Philippoupolis, Alexis Aspiétès avait pris les insignes impériaux, indice clair que l'objectif du mouvement était bien la restauration de l'Empire à Constantinople. À Andrinople, toute l'aristocratie, sauf paraît-il Théodore Branas, soutenait cette tentative[77].

71 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 636; lui-même était encore en Occident, à Sèlymbria au printemps 1205.

72 - GRUMEL, *Régestes*, n° 1202; NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 633; AKROPOLITÈS, p. 11.

73 - MICHEL CHÔNIATÈS II, p. 354.

74 - AKROPOLITÈS, p. 14. La générosité de Michel Ange d'Épire n'était évidemment pas dénuée d'arrière-pensées. Sur ce point, voir en dernier lieu LOENERTZ, *Origines*, p. 375-376.

75 - AKROPOLITÈS, p. 17.

76 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 598; VILLEHARDOUIN, § 269, § 311.

77 - *Ibid.*, § 403, Villehardouin précise que "le Vernas était un Grec qui s'était rangé de leur côté (le côté des Latins) et aucun des Grecs n'était de leur côté que celui-là".

Quelles furent les raisons de l'échec? La prétention à l'Empire d'Alexis Aspiétès, bien qu'il fût de sang Comnène, était moins fondée en droit que celle des Comnènes de Trébizonde ou de Lascaris. De plus, elle heurtait les ambitions de Kalojean, le tsar bulgare qui le supplicia cruellement lorsqu'il s'empara de Philippoupolis[78]. Le nouvel État était trop proche de Constantinople pour ne pas constituer le premier objectif des Latins, dont la puissance militaire en dépit du désastre d'Andrinople, excédait les possibilités de résistance des nouveaux territoires byzantins libres, pris isolément. L'absence de solidarité entre les Byzantins d'Occident et ceux d'Orient donna aux Latins le temps de réagir. Les Grecs ne purent donc se maintenir entre les Bulgares et les Latins et choisirent le camp qui leur promettait les meilleures chances de survie. Ils traitèrent avec les Latins, usant du crédit dont jouissait auprès d'eux Théodore Branas. En 1206, le César Branas, époux de la soeur du roi de France, fut intégré au système féodal établi par les Latins[79]. La région d'Andrinople et de Didymotique, son fief, garda donc un chef grec et une certaine autonomie. Au reste, le traité avec les Vénitiens ne doit pas être interprété comme la fin de tout espoir de la part des Grecs de retrouver leur indépendance, puisque cinq ans plus tard, Michel Ange d'Épire n'hésita pas lui non plus à reconnaître la souveraineté vénitienne sur les territoires qu'il détenait[80].

Un dernier État se constitua, comme il est bien connu, dans la partie occidentale des Balkans. Nous ignorons pourquoi Michel Ange se dirigea vers Arta durant l'été 1204, abandonnant Boniface de Montferrat. Toutefois, comme il était le dernier à tenter sa chance, la route de l'Orient et de la Thrace lui était déjà fermée. En outre, ses parents dont sans doute son propre père, le sébastocrator Jean, possédaient de grands biens dans cette région dont les habitants pouvaient considérer cette branche des Doukai comme leurs protecteurs naturels. De fait le seul titre dont se prévalut Michel, se désignant toujours comme le fils du sébastocrator, fut cette paternité[81], encore qu'il fût aussi cousin germain de l'empereur Alexis III[82]. À la différence de ses rivaux, les Comnènes de Trébizonde appuyés par les Géorgiens ou Lascaris soutenu à ses tout débuts par les Turcs et l'aristocratie thrace hésitant entre Bulgares et Latins, Michel Ange n'apparaît pas comme la créature d'un ennemi des Grecs, facteur tout à fait favorable; il comprit immédiatement qu'il ne pourrait pas s'imposer sans rallier l'aristocratie

78 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 627. Après la mort d'Aspiétès ses partisans étaient pour la plupart prêts à suivre Théodore Branas.

79 - VILLEHARDOUIN II, § 423 et § 441; TAFEL-THOMAS, *Urkunden* II, p. 18-19; NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Histoire*, p. 642. Les Croisés prenaient en considération le mariage de Branas avec Agnès de France (VILLEHARDOUIN II, § 403, § 423), alors que cette dernière, arrivée toute jeune en 1180 à Constantinopole, n'avait pas manifesté la moindre sympathie envers eux en 1204 (*ibid.* I, § 249).

80 - TAFEL-THOMAS, *Urkunden* II, p. 119-123.

81 - Sur la question de l'origine du "despotat d'Épire" et la titulature de Michel Ange, L. STIERNON, Les origines du despotat d'Épire, *REB* 17, 1959, p. 90-126 et LOENERTZ, *Origines*, p. 360-395. Parmi les sceaux conservés attribuables à Michel Ange Doukas, nous pensons qu'il utilisa pendant l'exercice du pouvoir le plomb où il rappelle son ascendance, LAURENT, *Bulles Métriques*, n° 475.

82 - C'est ce lien familial que retient AKROPOLITÈS (p. 13) pour le présenter.

locale, par le seul moyen à sa disposition, les alliances matrimoniales. Lorsqu'il vint à Arta, "il épousa la fille d'un grec puissant", un Mélissènos probablement[83], "qui tenait la terre de par l'empereur[84] et s'empara de celle-ci"[85]. Quelques années plus tard lorsqu'il s'étendit vers la Thessalie, il donna en mariage sa fille, ou sa soeur[86], Marie, à Constantin Maliassènos-Doukas-Bryennios, le plus riche des Thessaliens, chassé par la conquête latine. Michel Ange maria également son demi-frère et futur successeur Théodore Ange Doukas à une Pétraliphaina, issue d'une puissante famille de sang impérial qui avait, semble-t-il, des intérêts en Épire[87].

Si nous observons l'extension de l'État de Michel Ange jusqu'à ce que sa défaite dans le Péloponnèse l'ait obligé à quitter la presqu'île, nous constatons qu'il coïncidait avec la partie de l'Empire qui avait constitué, selon la *Partitio Romanie*, la Byzance collaboratrice, celle ralliée, pas toujours sous la contrainte, à Alexis IV, créature des Croisés. Ainsi Michel Ange s'assura rapidement l'île de Corfou et Dyrrachion qui avaient tant de fois trahi en faveur de l'Occident. Ces franges de l'Empire semblaient prêtes à se donner à un chef grec pourvu qu'il les protégeât. Les Chamarétoi, maîtres d'une partie du Péloponnèse, quittèrent la région pour se réfugier auprès de Michel Ange quand ils ne purent s'opposer efficacement aux Latins. Au nord de ces États, Michel Ange s'assura l'amitié des princes albanais, Ghin, puis son frère Dèmètrios, détenteurs de l'Arbanon et de la forteresse de Kruja[88]. Comme Lascaris en Orient, et peut-être plus généreusement encore, les maîtres de l'Épire accordèrent des titres très élevés à ceux qui leur firent soumission. Jean Chamarétos était *despotès*[89], l'Albanais Dèmètrios, grand archonte et panhypersébaste[90].

L'État épirote ne fut pas, comme les deux autres épigones de l'Empire, ceux de Trébizonde et de Nicée, le siège d'un empereur, du moins pas avant que Théodore, successeur de Michel Ange ne s'emparât de Thessalonique et crût Constantinople accessible. Cet État n'était pas un despotat, comme il a déjà été montré, parce que Michel Ange ne fut jamais titré despote. Quand même il l'eût été, l'idée d'Empire unique n'était pas morte en 1204 car la reconquête semblait proche. Ainsi Théodore Lascaris, authentique despote, n'eut jamais à l'esprit de fonder un "despotat", mais lorsque l'idée d'une proche reprise de Constantinople s'estompa, il fallut bien mettre en place les institutions permettant la survie de l'idée d'Empire.

La multiplication des pouvoirs locaux entre 1203 et 1206, surtout, répétons-le, après avril 1204, montra à la fois la puissance et les limites de l'aristocratie provinciale : sa puissance, car aucun de ceux qui reconstituèrent un État n'y parvint sans composer avec elle ; ses limites car aucun de ces notables ne put s'imposer

83 - POLEMIS, *Doukai*, n° 45, p. 92.

84 - On admet généralement (BARZOS, *Généalogie* II, p. 673) qu'il s'agit d'Alexis III, mais en réalité Alexis IV n'est pas exclu puisque, selon la *Partitio Romanie*, cette région lui payait l'impôt.

85 - VILLEHARDOUIN II, § 301.

86 - *MM* IV, p. 345 ; SKOUTARIOTÈS, p. 502.

87 - NICOL, *Despotate*, Appendix I, p. 215-216.

88 - *Ibid.*, p. 17.

89 - CHÔMATIANOS, *col.* 90.

90 - NICOL, *Despotate*, p. 26.

durablement, même lorsqu'ils avaient assis de longue date leur puissance régionale, tels Sgouros ou Maggaphas. L'Empire s'héritait, quoiqu'en dise Nicétas Chôniatès[91], par le sang, celui des Comnèno-Doukai, dont tous les nouveaux chefs d'États étaient issus. Mieux encore, à l'exception des Comnènes de Trébizonde, ils se définirent par rapport au dernier empereur couronné hors de toute pression étrangère, Alexis III, tant était devenu fort le sentiment de la légitimité dynastique, en dépit du discrédit des Anges. Il y aurait eu de bonnes chances pour que Théodore Lascaris succédât à Alexis III. La conquête latine en ce domaine a compliqué la passation du pouvoir, mais n'a pas fait intervenir de modification fondamentale; l'organisation sociale établie sous les Anges avec ses familles dominantes était déjà largement celle des Paléologues.

91 - NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Orationes*, p. 131.

CONCLUSION

Dieu a toujours désigné le meilleur pour accéder à l'Empire, mais entre le Xᵉ et le XIIIᵉ siècle, il a manifesté une préférence quasi exclusive pour l'aristocratie - les Paphlagoniens constituèrent l'unique exception - et à partir du XIIᵉ siècle, il exigea en sus que l'élu ait du sang Comnène dans les veines, ce qui laissait encore un vaste choix. Il admit de plus en plus facilement que la fonction suprême restât dans la même famille de génération en génération. On l'aura compris, la compétition pour le pouvoir fut le monopole de l'aristocratie. Le mécontentement, souvent d'origine fiscale, qui pouvait s'exprimer à l'occasion en province, ne prit jamais la forme de mouvements authentiquement populaires. Jamais les paysans, le peuple des villes, les allogènes, n'osèrent s'engager dans une sédition ouverte sans s'être assurés au préalable le soutien de notables locaux.

La structure de la société byzantine faisait donc de l'aristocratie l'intermédiaire obligé entre l'empereur, en principe issu de son sein, et le reste de la population. Cette élite fournissait à peu près exclusivement les cadres militaires et civils, les hommes nouveaux demeurant très minoritaires durant toute la période. Même les empereurs réputés hostiles à ce groupe, Basile II aussi bien qu'Andronic Comnène, ne se passèrent point de ses services, puisqu'aucune relève n'était disponible en dehors de ce milieu social, même si des nuances sensibles apparaissent dans la répartition interne : plus ou moins de parents de l'empereur, de civils ou d'eunuques.

L'aristocratie elle-même, fortement hiérarchisée, influençait les couches sociales inférieures, tant à Constantinople qu'en province. À l'image de la cour impériale, se réunissaient autour d'un notable ses parents, ses familiers et ses serviteurs, à ce point nombreux que cela pouvait lui conférer parfois dans son lieu de résidence une autorité supérieure à celle des fonctionnaires impériaux.

Toutefois l'empereur n'était pas le jouet de l'aristocratie ; outre le fait qu'il pouvait tirer parti de ses divisions, il en restait le grand pourvoyeur de richesses par les *rogai* des fonctions auxquelles il nommait, les dignités qu'il conférait et par les *dôreai* principalement constituées de biens fonciers, instrument dont les Comnènes usèrent avec prodigalité envers leurs proches parents et amis. La dépendance vis-à-vis des libéralités impériales s'accrut sans doute au cours des XIᵉ et XIIᵉ siècles ; la part des biens patrimoniaux détenus de longue date semble plus importante dans les fortunes foncières du Xᵉ siècle que dans celles du XIIᵉ siècle. De plus, les empereurs s'efforcèrent, dès la fin du Xᵉ siècle, de briser la solidarité la plus redoutable à leurs yeux pour leur pouvoir, celle qui unissait soldats et officiers d'un thème au stratège, grand propriétaire foncier de la même province et leur protecteur naturel.

Ce groupe social très fermé évolua peu dans sa composition entre le Xᵉ et le XIIIᵉ siècle, malgré d'importants reclassements internes entre la partie supérieure de l'aristocratie et ses couches plus modestes. Sans doute des familles durent-elles s'éteindre; peut-être quelques-unes disparurent-elles des sources, une fois appauvries, tandis que d'autres au contraire parvenaient à s'agréger aux élites, principalement par l'éclat des carrières militaires. Encore remarquons-nous que les nombreux étrangers promus par cette voie appartenaient eux-mêmes à l'aristocratie de leur pays d'origine. Cette fermeture du groupe social dominant était sans doute encore plus complète que nous ne l'estimons d'après l'état actuel de notre documentation, puisque l'apport sigillographique, riche d'informations encore inédites, augmente le nombre des représentants de chaque famille et réduit la liste des hommes qu'on avait crus nouveaux. Il est remarquable que le gonflement de la classe sénatoriale au XIᵉ siècle n'ait pas laissé de traces notables dans la prosopographie des élites, en dehors d'un accroissement passager de patronymes isolés à la fin de ce siècle, seulement connus par la sigillographie.

Cette aristocratie n'était, ni socialement, ni politiquement, homogène, mais l'opposition entre le *politikon* et le *stratiôtikon* ne fut jamais pertinente, en dépit de l'existence incontestable de familles à tradition militaire et d'autres à tradition civile; aucun conflit ne s'interprète exclusivement en termes d'opposition entre civils et militaires, pas même le mouvement d'Isaac Comnène, souvent présenté comme le modèle du coup d'État militaire, puisque l'appui d'un solide parti constantinopolitain décida de sa réussite. Le changement du statut d'une famille, de militaire à civil, ne traduisait pas nécessairement un abaissement de sa position, en particulier au cours du XIᵉ siècle.

Les vraies divisions étaient régionales. Au Xᵉ siècle, nous distinguons fort bien plusieurs groupes provinciaux, tous installés en Asie Mineure: les Phocas et les Maléïnoi en Cappadoce, les Sklèroi en Petite Arménie, les Kourkouas en Paphlagonie... En Europe, seule l'aristocratie établie à Andrinople acquit quelque importance. L'assise foncière de ces lignées était provinciale, mais certains de leurs parents, établis dans la capitale dans les palais dont elles disposaient, se souciaient de maintenir auprès de l'empereur leur notoriété et leur influence mises au service de leurs intérêts économiques. Cette forte détermination géographique n'excluait pas les querelles de personnes. Ainsi, à l'intérieur du groupe macédonien, une fracture se décèle entre deux sous-groupes. Cependant leur rivalité n'altère pas notre conclusion selon laquelle les intérêts fonciers patrimoniaux justifient largement le comportement des groupes régionaux. Au Xᵉ siècle, contrairement à la fin du XIIᵉ siècle, le particularisme provincial ne nuisit pas à l'unité de l'Empire, car les institutions pouvaient intégrer de telles aspirations régionales en promouvant aux plus hauts postes, y compris la fonction suprême de *basileus*, les meilleurs représentants de la province.

Pour analyser le jeu des factions politiques constantinopolitaines ou provinciales, l'analyse prosopographique des élites dirigeantes, militaires et civiles, constitue l'instrument le plus adéquat. Au Xᵉ siècle, nous observons en Asie Mineure la rivalité de deux groupes; les Phocas-Maléïnoi, forts du soutien indéfectible de la dynastie macédonienne jusqu'au règne de Basile II partiellement inclus, s'opposaient à tout le reste de l'aristocratie micrasiatique. Leur confrontation

débordait le cadre strict de l'Empire puisque les Phocas-Maléïnoi s'étaient constitué une clientèle ibère, et que les Sklèroi jouissaient de l'amitié arménienne. Il se pratiqua ainsi une véritable alternance politique : la présence du représentant de l'un des groupes comme co-empereur ou domestique des Scholes chassait les partisans de l'autre groupe des postes les plus élevés de l'armée.

Sous Basile II, la politique impériale se modifia à la suite de la révolte menée par Bardas Phocas, car cette sédition brisa l'alliance des Phocas avec les Macédoniens. Sous le règne de cet empereur se mirent en place les tendances nouvelles, caractéristiques du siècle suivant. Basile II modifia le recrutement des stratèges de thèmes en nommant des stratèges d'origine occidentale, bulgare notamment, dans les provinces orientales, et réciproquement. L'empereur favorisa également les mariages entre Orientaux et Occidentaux, mariages jusqu'ici non attestés. Aussi prépara-t-il la délocalisation et l'unification de l'aristocratie foncière. Basile II développa l'armée des *tagmata*, accentuant une tendance décelable sous ses prédécesseurs qui appréciaient déjà la meilleure efficacité de ces troupes. Il préféra multiplier les *tagmata* étrangers, ceux des Varanges d'abord, moins sensibles, lui semblait-il, à l'influence des grands stratèges provinciaux, que les troupes locales, *thémata* ou même *tagmata* indigènes. Ces mesures de précaution prises à l'égard de l'aristocratie furent poursuivies par les successeurs de Basile II, sans que nous puissions distinguer entre empereurs "civils" et empereurs "militaires" ; parmi ces derniers, il faut inclure les Doukai. Deux règnes seulement se singularisèrent. Michel VI fut le seul empereur vraiment animé par la volonté de réduire le poids politique et financier du *stratiôtikon*. À l'opposé, Romain Diogénès, nostalgique des armées victorieuses du Xe siècle, favorisa les militaires d'Asie Mineure.

Plutôt qu'une opposition entre le *politikon* et le *stratiôtikon*, ou entre les aristocraties orientales et occidentales, la prosopographie révèle, au sein des équipes dirigeantes, une alternance, décelable, comme nous l'avons dit, dès le Xe siècle, que ne recoupaient pas les divisions précédentes. La fortune politique des Phocas naquit sous Basile I, se renforça sous Léon VI, et connut son apogée sous Constantin VII et Romain II. Elle restait notable encore durant les premières années du règne de Basile II, alors qu'elle connut une éclipse sous Romain Lékapènos et Jean Tzimiskès qui accordèrent leur confiance aux Sklèroi, Doukas et Kourkouas, davantage négligés sous les empereurs Macédoniens. Au XIe siècle, sous les Paphlagoniens, nous avons pu décrire un groupe dirigeant qui fut placé en retrait sous Constantin IX, avant de recouvrer sa prééminence sous Théodôra et Michel VI, tandis que le personnel au service de Constantin IX, mis à l'écart sous ses deux successeurs, retrouvait sa suprématie au temps d'Isaac Comnène et des Doukai. L'alternance affecte l'entourage immédiat des empereurs, composé d'hommes personnellement liés aux souverains, leurs *anthrôpoi*, *oikeioi* et serviteurs, beaucoup plus que la haute administration civile de la capitale que ses compétences rendaient indispensable. Ces hommes de l'empereur, à partir du règne de Michel VII en particulier, assumèrent plus fréquemment d'importantes missions de service public. Or comme les changements de règne entraînaient leur chute, la mobilité de ce groupe a pu conduire à des interprétations généralisées et hâtives sur l'instabilité du groupe dirigeant, qui ne se vérifient pas pour l'ensemble de la haute administration où entrèrent si peu d'hommes nouveaux, même au moment de la grande expansion du groupe des *synklètikoi*.

Le XI[e] siècle marque une évolution importante dans la géographie des influences régionales, car la puissance des Macédoniens établis à Andrinople s'affirma au point que plusieurs d'entre eux, Tornikios, Bryennios, briguèrent l'Empire. Ils échouèrent en raison de la méfiance permanente à leur égard des Constantinopolitains, et laissèrent la place libre à des militaires aux origines provinciales déjà lointaines qui, eux, avaient su se constituer de vastes clientèles dans la capitale: les Doukai et les Comnènes. Ces derniers l'emportèrent en pactisant avec leurs prédécesseurs Doukai, avec les Macédoniens qui formaient le groupe le plus puissant en Occident, et même avec une partie des Orientaux, attirés eux aussi par de généreuses dotations foncières qui compensaient au moins partiellement la perte de leurs biens d'Asie Mineure, tels les Maléïnoi, les Bourtzai ou les Botaneiatai.

La compétition pour le pouvoir central, gaspilleuse de ressources fiscales et militaires, pesa sur le comportement des provinciaux. Si l'Italie tomba en raison de la force militaire supérieure des Normands plutôt que de la désaffection des populations locales, ailleurs les dissidences furent favorisées par le sentiment des autochtones que le pouvoir central n'assurait plus sa fonction essentielle de protection des biens et des personnes, contrepartie attendue des prélèvements fiscaux. Ce sentiment d'abandon, plus qu'une hypothétique trahison des populations "hérétiques", rend raison de la dissidence des provinces orientales. Dans l'État constitué sous la direction de Philarète, l'encadrement était assuré par d'anciens officiers byzantins, Chalcédoniens en majorité. Ils ne mirent que rarement et tardivement en avant le particularisme religieux des populations qu'ils contrôlaient pour assurer une meilleure cohésion de leur État, et seulement lorsque tout espoir de secours venant de Constantinople était perdu. Alors que des mouvements séparatistes éclataient simultanément en Occident et en Orient, le gouvernement byzantin donna la priorité à la sauvegarde de l'Occident, abandonnant à leur sort de vieilles provinces attachées depuis toujours à l'Empire, la Chaldée, les Anatoliques, la Cappadoce.

Les vrais perdants du changement dynastique de 1081 furent donc les Orientaux, notamment les Cappadociens qui avaient en fait commandé l'Empire durant la majeure partie du X[e] siècle, puis occupé de nouveau le trône pendant quelques années avec Romain Diogénès. Bien plus que l'attitude des populations allogènes, arméniennes et syriennes, l'échec et l'assassinat de Diogénès, l'attraction de l'aristocratie à Constantinople, le refus d'Alexis Comnène de défendre en priorité l'Asie Mineure privèrent dans une large mesure cette région de la structure sociale qui lui avait permis de résister autour de ses élites locales aux VIII[e] et IX[e] siècles aux assauts arabes. Là où elles subsistaient encore, dans le Pont ou en Phrygie, autour de Gabras et de Bourtzès, une opposition à la progression turque s'organisa un temps. Les populations indigènes abandonnées traitèrent avec les Turcs qui leur étaient apparus sous divers statuts: envahisseurs certes, mais aussi alliés des différents compétiteurs byzantins à l'Empire. Or il semble, malgré l'obscurité de leur histoire faute de sources contemporaines, que les Turcs n'aient pas pratiqué d'oppression religieuse, ni exigé d'impôts plus élevés que les fonctionnaires du fisc byzantin auxquels ils s'étaient substitués. De plus, l'État turc qui s'établit progressivement autour d'Iconium se montra meilleur protecteur que l'Empire des populations sédentaires contre les pillards turcomans.

Le règne d'Alexis Comnène marqua une transition entre une société dominée par l'aristocratie provinciale, et la société du XIIe siècle, dominée par la seule famille impériale. Des réformes furent entreprises, non pas dès 1081, faute de temps et aussi probablement faute de projets, mais dans les années qui suivirent les victoires sur les Petchénègues et Tzachas. Certaines d'entre elles, à propos de l'armée (le mercenariat généralisé), de la monnaie et de la fiscalité (conséquences de la dévaluation du *nomisma*), constituaient l'aboutissement d'une évolution antérieure. La réforme la plus significative du changement progressif de la société fut la transformation de la hiérarchie des dignités, qui substitua à un ordre fondé sur l'importance des fonctions une hiérarchie dépendant du degré de parenté avec l'empereur. Le loyalisme envers la personne du souverain prit le pas sur le loyalisme envers la fonction impériale. Même en ce domaine Alexis Comnène ne fut pas totalement novateur, car ses prédécesseurs Doukai et même les empereurs Paphlagoniens avaient préparé cette transformation. À la fin de son règne, il avait réussi à unifier les aristocraties occidentales et orientales autour de sa famille, à les regrouper à Constantinople, et à les rendre dépendantes de sa générosité pour assurer leur fortune.

L'apogée des Comnènes masqua les difficultés mal résorbées de l'époque précédente. La fiscalité en particulier, dont nous ignorons le poids réel, semble avoir été de plus en plus mal supportée par les provinces. Or ces dernières, à l'exception de la région d'Andrinople, n'étaient plus la résidence habituelle des familiers de l'empereur et avaient donc partiellement perdu le moyen de présenter leurs revendications. La régence de 1181-1183, durant la minorité d'Alexis II, démontra la fragilité du système politique mis en place, en brisant ce qui en avait fait le principal intérêt, la dévolution presque parfaite du pouvoir impérial. La victoire d'Andronic Comnène ne provoqua pas de réformes profondes, car il continua, comme ses prédécesseurs, à s'appuyer sur la même couche sociale, même s'il l'épura sévèrement de ses opposants. Les familles en position de se disputer le pouvoir sous les Anges se plaçaient déjà au sommet de l'aristocratie sous le premier Comnène et l'étaient encore au temps des Paléologues.

Après l'assassinat d'Alexis II et plus encore après le massacre d'Andronic, n'importe quelle branche de la famille si étendue des Comnènes pouvait prétendre à l'Empire, renouvelant la compétition pour le pouvoir central, au moment même où les frontières byzantines se trouvaient de nouveau menacées de toutes parts sous la pression des Turcs, des Bulgares, des Valaques, des Coumans, des Occidentaux sur terre et sur mer.

Les mêmes causes produisirent les mêmes effets qu'à la fin du XIe siècle, en les aggravant encore : le territoire de l'Empire rétrécit sensiblement ; des provinces se détachèrent de l'obédience impériale, celles des Bulgares et des Valaques. La véritable nouveauté concerna des régions nullement menacées dans l'immédiat par des adversaires de l'Empire, où des magnats locaux, issus de familles anciennes, un Maggaphas, un Sgouros, s'efforcèrent de créer des principautés indépendantes de l'autorité centrale en s'appuyant sur des populations déçues par les empereurs. Ces dissidences, dont l'importance demeurait tout de même modeste, étaient en partie réduites avant 1203, lorsqu'une armée étrangère, quoique chrétienne, accompagnée d'un prétendant, campa devant Constantinople et imposa un

empereur que la moitié de l'Empire se refusa à reconnaître, car son prédécesseur n'était ni décédé, ni captif, ni renversé, mais libre de ses mouvements hors de la capitale. Puis cette dernière tomba aux mains d'un ennemi qui prétendit en faire le centre d'un nouvel État. Après une explosion des particularismes et des égoïsmes provinciaux, le regroupement en nouveaux États s'effectua autour de membres de l'ancienne dynastie régnante, sans qu'aucun des chefs régionaux, limités à des horizons trop étroits et ne jouissant pas de l'indispensable apparentement au sang Comnène, ait pu s'imposer. La vitalité et le désir d'autonomie de certaines provinces, sources d'affaiblissement de l'Empire avant 1203-1204 en favorisant les dissidences, contribuèrent au contraire, après la catastrophe de 1204, à maintenir l'espérance d'un renouveau de l'Empire.

INDEX PROSOPOGRAPHIQUE

Lorsque le patronyme apparaît seul, il se réfère soit à la famille dans son ensemble, soit au fondateur de celle-ci. Les autres membres sont ensuite cités dans l'ordre alphabétique sans que soit prise en compte la distinction entre hommes et femmes: Sklèros Marie et non Sklèraina Marie. Les caractères gras renvoient aux pages où il est plus particulièrement question de la personne (du toponyme, de la fonction...) citée.

INDEX DES TOPONYMES

INDEX ANALYTIQUE

TABLE DES MATIÈRES

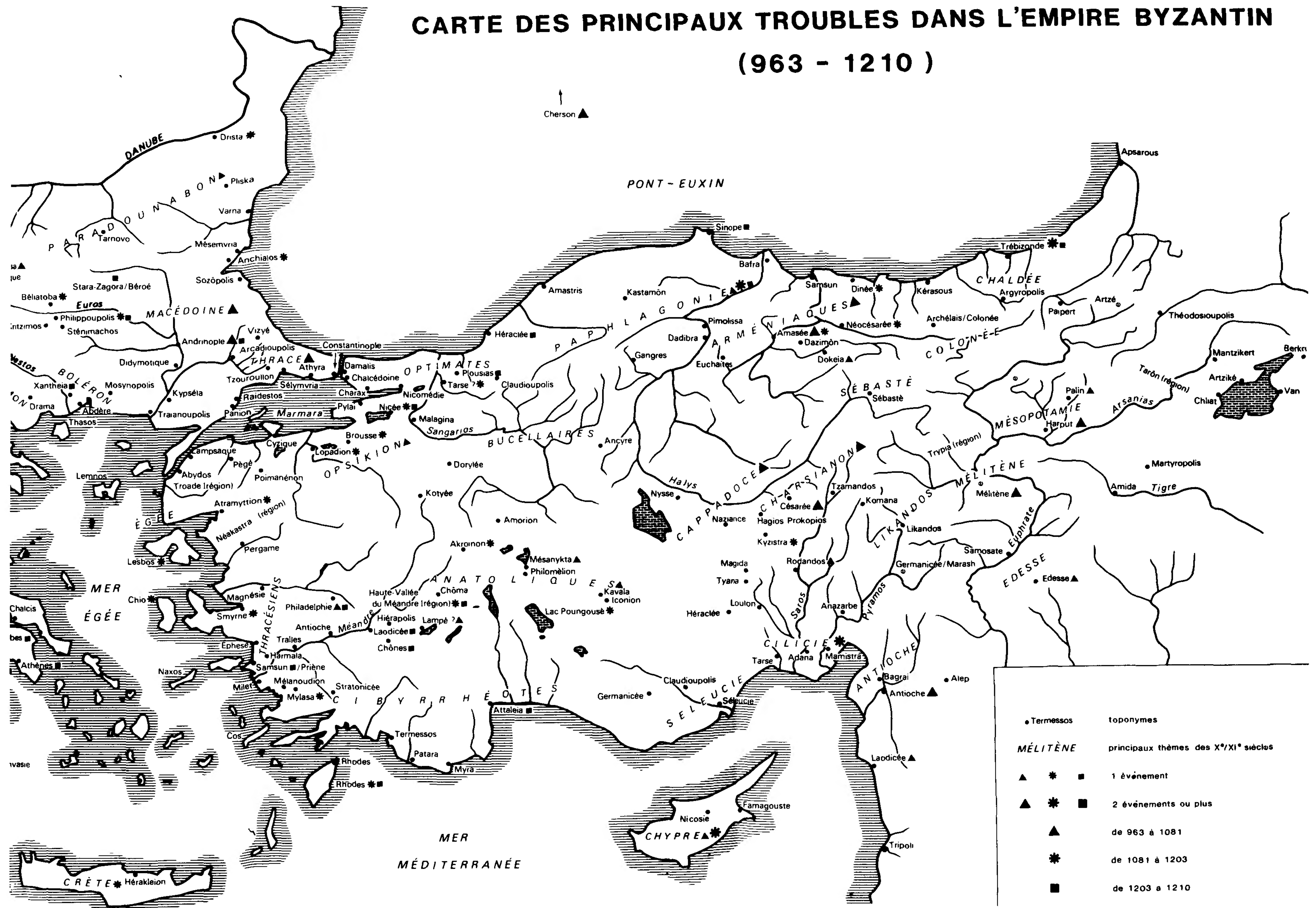
TABLE DES MATIÈRES

LES SOLIDARITÉS DANS L'ARISTOCRATIE BYZANTINE

TROISIÈME PARTIE
INTERPRÉTATION DES RÉVOLTES



DANUBE
Morava
Naissos
Drista
Pliska
Varna
PARADOUNABON
Tarnovo
Mésemvria
Anchialos
Sozópolis
Triaditsa/Sardique
Stara-Zagora/Béroé
Béliatoba
Euros
MACÉDOINE
Philippoupolis
Kritzimos
Sténimachos
Vizyé
Andrinople
Arcadioupolis
Didymotique
THRACE
Athyra
Constantinople
Damalis
Chalcédoine
OPTIMATES
Plousias
Tarse
Claudioupolis
Tzouroullon
Sélymvria
Charax
Nicomédie
Raidestos
Pylai
Nicée
Malagina
Panion
Marmara
Sangarios
BUCELLAIRES
Ancyre
Cherson
PO
Amastris
Kast
Héraclée
PAPHLA
Dec
Priština
Raguse
Strymon
MER ADRIATIQUE
Skopje
Stroumitsa
Melnik
Nestos
BOLÉRON
Mosynopolis
Kypséla
Xantheia
Abdère
Traianoupolis
Thasos
Prosakos
STRYMON
Drama
Sérrès
Vardar
Kroia
DYRRACHION
BULGARIE
Achrida
Prilep
THESSALONIQUE
Dyrrachion
Trani
Bari
LONGOBARDIE
Deabolis
Pélagonia
Prespa
Thessalonique
Brindisi
Bélégradon
Kastoria
Bérrhoia
Servia
Tarente
Otrante
Avlona
NICOPOLIS
Lemnos
Campsaque
Pègè
Cyzique
Lopadion
Brousse
OPSIKION
Dorylée
Abydos
Troade (région)
Poimanénon
Kotyée
Atramyttion
Néakastra (région)
ÉGÉE
Amorion
Buthrint
Corcyre
Corfou
Janina
Trikkala
Larissa
Démétrias
Pergame
Akroinon
Mésanykta
Philomélion
Rossano
Arta
Halmyros
Lesbos
ANATOLIQUES
Kavala
Iconion
Catanzaro
Prévéza
HELLADE
MER ÉGÉE
Magnésie
Philadelphie
Haute-Vallée du Méandre (région)
Chôma
Lac Poungousè
MER
Achelôos
Chalcis
Chio
Smyrne
THRACÉSIENS
Hiérapolis
Lampè
CALABRE
Leucade
Naupacte
Thèbes
Antioche
Méandre
Laodicée
Chônes
Céphalonié
Ephèse
Tralles
IONIENNE
Messina
Reggio
Patras
Athènes
Naxos
Harmala
Samsun/Priène
Germanicée
PÉLOPONNÈSE
Corinthe
Mélanoudion
Stratonicée
Milet
Mylasa
CIBYRRHÉOTES
Attaleia
Zakynthos
Argos
Nauplie
Ezérites (région)
Lacédémone
Cos
Termessos
Patara
Myra
Rhodes
Modon
Coron
Monemvasie
MER MÉDITERRANÉE
CRÈTE
Hérakleion
0
120 km
Dessin: A. Bouzeghaia CNRS - URA 95 Strasbourg


CARTE DES PRINCIPAUX TROUBLES DANS L'EMPIRE BYZANTIN
(963 - 1210)
Cherson
PONT-EUXIN
DANUBE
Drista
Pliska
PARADOUNABON
Varna
Tarnovo
Mésemvria
Anchialos
Sozópolis
Stara-Zagora/Béroé
Béliatoba
Euros
Philippoupolis
MACÉDOINE
Sténimachos
Vizyé
Andrinople
Arcadioupolis
Constantinople
Didymotique
THRACE
Athyra
Damalis
Chalcédoine
Tzouroullon
Sélymvria
Xantheia
BOLÉRON
Mosynopolis
Kypséla
Raidestos
Charax
Drama
Abdère
Thasos
Traïanoupolis
Panion
Marmara
Pylai
Nicée
Nicomédie
Malagina
Sangarios
Cyzique
Brousse
Lopadion
Lampsaque
Pègè
Abydos
Troade (région)
Poimanénon
OPSIKION
Lemnos
Atramyttion
ÉGÉE
Néakastra (région)
Pergame
Lesbos
MER ÉGÉE
Chio
Chalcis
Magnésie
Smyrne
THRACÉSIENS
Philadelphie
Éphèse
Athènes
Tralles
Antioche
Méandre
Harmala
Samsun/Priène
Naxos
Milet
Mélanoudion
Mylasa
Stratonicée
Cos
Rhodes
CRÈTE
Hérakleion
OPTIMATES
Plousias
Tarse
Claudioupolis
Héraclée
PAPHLAGONIE
Amastris
Kastamôn
Gangres
Dadibra
Pimolissa
Euchaïtes
Sinope
Bafra
Samsun
Dinée
ARMÉNIAQUES
Amasée
Dazimôn
Dokeia
Néocésarée
Kérasous
Trébizonde
CHALDÉE
Argyropolis
Archélaïs/Colonée
COLONÉE
Paipert
Artzé
Théodosioupolis
Apsarous
Mantzikert
Berkri
Artzikê
Chliat
Van
Tarôn (région)
Arsanias
SÉBASTÈ
Sébastè
Palin
MÉSOPOTAMIE
Harput
Trypia (région)
MÉLITÈNE
Mélitène
Martyropolis
Amida
Tigre
BUCELLAIRES
Ancyre
Dorylée
Kotyée
Amorion
Akroinon
Mésanykta
Philomèlion
ANATOLIQUES
Kavala
Iconion
Haute-Vallée du Méandre (région)
Chôma
Hiérapolis
Laodicée
Lampé
Chônes
Lac Pougousê
Halys
Nysse
CAPPADOCE
Naziance
CHARSIANON
Tzamandos
Césarée
Hagios Prokopios
Komana
LIKANDOS
Likandos
Kyzistra
Magida
Tyana
Rodandos
Samosate
Euphrate
Germanicée/Marash
EDESSE
Edesse
Héraclée
Loulon
Saros
Anazarbe
Pyramos
CILICIE
Tarse
Adana
Mamistra
ANTIOCHE
Bagrai
Antioche
Alep
Laodicée
Tripoli
CIBYRRHÉOTES
Attaleia
Termessos
Patara
Myra
Germanicée
Claudiopolis
SÉLEUCIE
Séleucie
CHYPRE
Nicosie
Famagouste
MER MÉDITERRANÉE
Termessos — toponymes
MÉLITÈNE — principaux thèmes des Xe/XIe siècles
1 événement
2 événements ou plus
de 963 à 1081
de 1081 à 1203
de 1203 à 1210